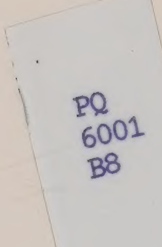


Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

LIII[e] ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 33 - 1931



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

LIIIe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 33 - 1931



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

Réimprimé avec le consentement des propriétaires

TRADUCTION DES CHAPITRES IX, XIII, XIX ET XXV DU « DISCRETO »[1]

IX

Ne pas plaisanter sans cesse[2].

Satire.

La prudence est constamment sérieuse, et la gravité constamment imposante. A ces qualités sévères, préférons un génie naturellement empreint de majesté. Celui qui plaisante sans cesse n'est jamais véritablement un homme, et pourtant telle est la coutume de quelques-uns qui prennent cela pour une marque d'esprit, et en font affectation. Il n'est pas de vilain excès qui ne se puisse réclamer d'un beau parrainage; néanmoins, il n'y a rien de plus disgracieux. que de faire perpétuellement le gracieux. Il faut donner son moment à la plaisanterie, mais tous les autres au sérieux. Le nom même de *sels* indique comment on doit en user. Il importe de bien distinguer les moments et, plus encore, les personnes. Plaisanter quelqu'un, c'est le traiter en inférieur, tout au plus en égal, car c'est lui ôter quelque chose de sa dignité et lui refuser le respect.

Avec ces éternels plaisants, on ne sait jamais quand ils parlent tout de bon; aussi, nous les assimilons aux menteurs; nous ne croyons pas les uns, par soupçon de mensonge, ni les autres, par soupçon de gausserie. Chez eux, ce n'est jamais le jugement qui parle, ce qui est comme s'ils n'en avaient pas, et pis encore : n'en point user, parce qu'on ne veut pas, est plus coupable que n'en point user parce qu'on n'en a pas.

Les défauts volontaires sont doublement choquants. La légèreté produit chez ces gens-là le même effet que la sottise chez les autres. Ils ont une commune profession, qui est d'amuser et de faire rire, les uns à dessein, les autres à leur insu.

1. Ces chapitres, les seuls dont nous n'avons pas encore donné la traduction, due à M. Victor Bouillier (voir *Bull. hispan.*, 1926, p. 356, pour les ch. VII, VIII, XI, XVI, XX, XXIII; 1928, p. 26, pour les ch. I à VI; 1929, p. 102, pour les ch. X, XII, XIV, XV, XVII, XVIII, XXI, XXII, XXIV), ont été déjà publiés dans les *Pages caractéristiques* de Baltasar Gracián. Ils sont reproduits ici, tant pour la commodité du lecteur, que parce qu'ils ont été revisés et complétés (le ch. XXV surtout). Les *Pages caractéristiques* étant destinées au grand public, il avait paru opportun de couper parfois quelques lignes qui auraient pu le rebuter plutôt que l'intéresser.

2. *No estar siempre de burlas.* — Cp. *Or.* 76, 241, 275.

Il y a encore un genre plus désagréable, parce qu'il est plus préjudiciable; c'est celui des gens qui, en tout temps et avec tous, affectent la raillerie. Détestables individus, que tout le monde fuit plus encore que l'âne d'Esope, qui faisait sa cour avec des ruades et ses caresses avec des morsures. Leur conversation n'est qu'un mélange de raillerie et d'esprit de mots. Ce qu'ils tiennent pour galante façon est, en réalité, un dédain pour ce que les autres disent. Bien loin d'être de l'enjouement, c'est une exécrable sottise; et, alors qu'ils se croient agréables, ils infligent un prodigieux désagrément à tous ceux qui sont présents. Peu à peu, ils s'enhardiront jusqu'à vous dénigrer face à face. Pour dire un mot piquant, ils iront jusqu'à l'insulte. Cicéron exécrait ces gens-là, qui, pour faire un trait d'esprit, perdent un ami ou le froissent. Le plaisir d'avoir fait un mot est passager; il n'en reste bientôt que l'amer repentir; on pleure pour avoir fait rire. Ces railleurs ne se retiennent pas, même avec leurs meilleurs amis ou les personnes les plus graves; et il faut remarquer que l'impromptu qui s'offre à eux n'est jamais bienveillant, mais toujours satirique; ils ont l'esprit mal tourné.

Ce défaut, comme d'autres aussi fâcheux, provient d'un manque de substance, et accompagne la légèreté. Il est encore plus blâmable chez les Grands, alors même que leurs libres allures leur vaudraient une certaine faveur auprès du vulgaire, car ils compromettent ainsi leur dignité et leur succès; ne respectant pas les autres, ils s'exposent à la réciprocité.

Quelques-uns possèdent naturellement un génie enjoué. La nature les a dotés de cet agrément, et, s'il se maintient dans une sage mesure, c'est une qualité et non un défaut. Un grain d'enjouement, chez l'homme le plus autorisé, lui donne une grâce heureuse; mais se laisser aller en tout temps à cette inclination, c'est dégénérer en bouffon, dont l'office est de faire rire par ses mots et ses grimaces. Même dans un roman comique, on critiquera la perpétuelle introduction d'un personnage qui joue le rôle d'un plaisant à la manière de Dave, et qui, au milieu de graves instructions ou de reproches adressés par un père à son fils, viendra s'immiscer avec son badinage. Que dire de celui qui, sans être Dave, fera le badin au milieu d'une conversation? Si la farce est risible, ce ne sera qu'aux dépens du farceur.

Il y a certains hommes qui, en dépit de leur Minerve, affectent l'enjouement et, comme chez eux il est postiche, il fatigue au lieu de plaire. S'il leur arrive de provoquer le rire, ce sera plus souvent par une froide raillerie que par une aimable plaisanterie. L'affectation est toujours déplaisante; mais, en matière d'enjouement, elle est vraiment insupportable; en cherchant à faire rire,

elle n'arrive qu'à rencontrer le ridicule. Et si, en général, les badins sont peu estimés, que sera-ce de ceux qui affectent de l'être, et aggravent le cas par leur froide insipidité ?

Il est des gens enjoués et des gens burlesques. Entre eux la différence est grande. L'honnête homme, lui aussi, recourt à l'enjouement, mais sans affectation, et toujours à propos. Il laisse tomber, comme par négligence, un des grains de ce sel que l'on a estimés valoir plus qu'une perle, mais ce ne sera jamais aux dépens de sa raison, ni de sa dignité. Un bon mot agréable a grand prix quand il est bien placé. C'est, en général, le meilleur moyen de sortir d'affaire. Ce genre de sel a assaisonné bien des désagréments. Il y a des choses qu'il faut prendre en plaisanterie, et ce sont parfois celles que l'autre prend le plus au sérieux. C'est une admirable preuve de sens que d'éteindre, en se jouant, l'incendie le plus déclaré.

Les gens perpétuellement sérieux tombent dans une extrémité lassante; Caton, si digne qu'il soit de respect, est trop solennel pour plaire. La rigidité des gens réfléchis et compassés trouve peu d'imitateurs; mais, le plus souvent, on la respecte. La gravité peut susciter l'ennui, mais non le mépris.

Mais, que dire de ces enragés faiseurs de pointes, à l'esprit sinistre, qui plaisantent même à l'article de la mort ! Si les sages meurent comme des cygnes, eux meurent comme des geais, en grinçant, et avec de faux airs de défi. C'est ainsi qu'un Carvajal confirme dans sa mort l'indignité de sa vie [3].

Les hommes raisonnables et prudents ont toujours fait peu de cas de la plaisanterie, et il suffisait d'une seule pour perdre la faveur du sage roi Ferdinand le Catholique. Entre sots on la supporte mieux, soit faute de comprendre, soit conformité de nature. Mais l'homme de jugement ne pourra se contraindre à une telle tolérance, à moins qu'elle ne lui soit imposée par la dépendance.

XIII

L'homme qui sait faire montre [4].

Apologue.

L'envie a des yeux prodigieux, qui tiennent de la divination; ils voient plus qu'ils ne voudraient voir; ce sont les plus perçants, mais la sérénité en est absente. Et si l'on a pu dire qu'ils ont tou-

3. Francisco de Carvajal, compagnon de Pizarro, pendu comme traître, à Cuzco, en 1548.

4. *Hombre de ostentación.* — Cp. *Or.* 277 et 95. — Schopenhauer goûtait fort cet apologue de Gracian. Il estimait, lui aussi, qu'exiger d'un homme supérieur la modestie, autrement dit l'ignorance ou la dissimulation de ses mérites, c'était une absurde et sotte prétention émise par les bas envieux, par les gens de rien. (*Parerga et Paralipomena,* 11, 20.)

jours été doués de bonne vue, jamais ce ne fut aussi vrai que pour les yeux des oiseaux, quand ils regardèrent tous le célèbre prodige de beauté, qui est le paon, cher à Junon. Ainsi que le soleil levant déploie ses rayons, ils le voyaient faire la roue avec son brillant plumage.

De la contemplation, on passe à l'admiration, si l'on est désintéressé; mais quand une mauvaise passion s'en mêle, tout dégénère, et si l'on est incapable d'émuler, on tombe dans la bassesse de l'envie. Les oiseaux donc furent pris d'aveuglement à cette vue. La corneille, comme le plus vil de tous, depuis qu'elle avait été honteusement plumée, fut la première à fomenter le mal. Elle allait des uns aux autres, les excitant tous : les aigles dans leurs rochers, les cygnes dans leurs étangs, les éperviers sur leurs perchoirs, les coqs sur leur fumier, sans oublier les hiboux et les chouettes dans leurs ténébreux refuges.

Elle commençait par un éloge hypocrite, pour finir par un complet dénigrement. Le paon est beau, brillant, disait-elle; on ne peut le nier. Mais il gâte tout par son affectation. Le mérite le plus grand, dès qu'il vient à se connaître lui-même, — et n'eût-il pas encore tenté de se faire connaître, — perd sa noblesse et tombe dans l'impertinence. Se louer soi-même, c'est se faire injure. Plus on a de mérite, moins on parle de soi. *Fabula* était belle, gracieuse, spirituelle, et par-dessus tout, elle était jeune. Mais, par son excès d'orgueil, elle en vint à paraître tout le contraire, comme nous l'apprend le cygne de Bilbilis [5]. Pour moi, je suis convaincue que si l'aigle faisait montre de son royal plumage, il gagnerait tous les applaudissements par son aspect grave et majestueux. Et je sais que le phénix, cette merveille de l'univers, déteste une vulgaire ostentation; il n'en est que plus estimé, pour vivre dans une retraite sage et honorée.

C'est ainsi que la corneille ne cessait de répandre l'envie, surtout dans les cœurs petits qui se remplissent de n'importe quoi. L'envie est gluante; elle trouve toujours où se prendre, même sur l'imaginaire. C'est une bête cruelle, qui saisit le bien chez autrui pour en faire du mal à son propre maître. Elle a commencé par se repaître de ses entrailles mêmes, soit pour son plus grand tourment, soit pour bannir d'elles tout sentiment humain. Bref, tous les oiseaux se conjurèrent pour ternir, sinon pour détruire la beauté du paon. Avec astuce, ils déguisèrent leur malignité en déclarant qu'ils ne se prononçaient pas contre sa beauté, mais contre son orgueil. Car, disait la pie, si nous obtenons qu'il ne puisse plus faire cette odieuse parade de ses plumes, toute sa beauté s'éclipsera.

5. Martial, I, 63.

Ce qui ne se voit pas est comme s'il n'était pas; un satirique l'a dit : « Ton savoir n'est rien, si les autres ignorent que tu sais », et quoiqu'il n'ait parlé que de la qualité maîtresse, on doit appliquer son mot à toutes les autres [6]. Les choses ordinairement ne passent point pour ce qu'elles sont, mais pour ce qu'elles paraissent. Le nombre des sots est beaucoup plus grand que celui des gens d'esprit; ceux-là se paient de l'apparence, et bien que ceux-ci donnent attention au fond, la tromperie prévaut, et les choses ne s'estiment que par le dehors.

La république ailée désigna comme mandataires le corbeau, la corneille, la pie, et autres oiseaux de cette espèce; tous les autres s'étaient excusés, l'aigle sur sa dignité, le phénix sur sa retraite, la colombe sur sa candeur. Le faisan craignait le péril; le cygne invoqua sa nature silencieuse : il pense, toute sa vie, pour ne faire entendre qu'une fois son chant harmonieux.

Les délégués s'envolèrent, en quête du paon, vers le majestueux palais de la Richesse. Ils y rencontrèrent d'abord un perroquet qui était dans sa cage, sur un balcon. Cet oiseau loquace s'empressa de leur dire tout ce qu'il savait, et, en somme, tout ce qu'ils désiraient savoir. Puis, ils se firent annoncer par un singe; le paon se réjouit de leur arrivée, qui lui donnait une occasion de parader. Il les reçut dans une vaste cour, théâtre auguste de sa magnificence, arène où il était en train de rivaliser par l'éclat de ses plumes et par sa roue avec les rayons et la sphère de l'astre du jour.

Mais cette ostentation, si gracieuse qu'elle fût, ne lui réussit pas, car les choses les plus excellentes dépendent des circonstances et ne sont pas toujours de saison. L'envie est comme une harpie qui infecte tout, et son regard tue comme celui du basilic. Loin d'être charmés par la beauté du spectacle, les oiseaux s'en irritèrent encore davantage; au lieu d'applaudissements, elle leur inspira des injures, et dans un accès de grossière fureur, ils dirent au paon :

« Oiseau sot et vaniteux, comme cela s'accorde bien avec le message que nous t'apportons de la part de tout le sénat du peuple ailé! Quand tu le connaîtras, il te faudra rentrer ton plumage, et corriger ta superbe !

» Sache que tous les oiseaux sont très offensés de ton insupportable renflement, car c'est ainsi qu'ils appellent, avec grande raison, ton énorme paquet de plumes; c'est une odieuse singularité de ta part que de vouloir, seul entre tous les oiseaux, étaler cette roue ridicule, ce que nul autre ne se permet, bien qu'il y en ait tant qui le pourraient mieux que toi : le héron ne balance pas son aigrette, l'autruche ne déploie pas ses plumes, et le phénix lui-

6. Perse, *Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter*, I, 27.

même n'exhibe pas les siennes, quoiqu'elles soient plutôt des saphirs et des émeraudes. En conséquence, les oiseaux te mandent, et t'ordonnent irrévocablement de cesser, dès aujourd'hui, de te singulariser. Car, si tu avais plus de tête et moins de roue, tu t'apercevrais que, plus tu veux étaler la beauté de tes plumes, et plus tu découvres la pire de tes laideurs, c'est-à-dire tes extrémités.

» L'ostentation a toujours été un défaut vulgaire, qui naît de la sotte vanité. Elle attire l'aversion, et elle est méprisée par tous les gens sensés. Une digne retraite, un sage recueillement, une délicate réserve assurent la tranquillité de la vie; la seule vraie satisfaction, c'est de se contenter soi-même; le sage dédaigne les apparences trompeuses et ne cherche pas à s'en faire accroire. La réalité se suffit à elle-même, elle n'a pas besoin des applaudissements d'un public abusé. En un mot, toi qui es le symbole des richesses, ce n'est pas sagesse, mais imprudence que d'en faire parade. »

Le bel oiseau de Junon demeura d'abord interdit, et quand il revint de son trouble ou de sa réflexion, il s'écria : « O louange, tu nous viens toujours des étrangers ! Et toi, mépris, tu nous viens toujours de nos proches ! Quoi ! lorsque je charme les yeux de tous par la beauté de mon plumage, est-il possible que je sois vilipendé par les pies et les corneilles? Pourquoi condamnez-vous en moi l'ostentation, et non ma beauté? Le ciel, en me donnant celle-ci, m'a également concédé l'autre, car l'une sans l'autre ne serait bonne à rien; à quoi servirait la réalité sans l'apparence? Le plus grand savoir, enseignent aujourd'hui les politiques, consiste dans l'art de paraître. Savoir, et montrer que l'on sait, vaut double savoir. Pour moi, je dirais de l'ostentation ce que d'autres disent du bonheur : une once en vaut mieux que des quintaux de capacité sans lui. Qu'importe qu'une chose soit excellente en elle-même, si elle ne le paraît pas?

» Si le soleil, en se levant, ne déployait pas brillamment ses rayons; si la rose restait toujours prisonnière dans son bouton, sans s'épanouir en fleur pourprée et embaumée, si le diamant n'avait pas le secours de l'art pour le transformer et lui donner ses feux et reflets, à quoi servirait tant de lumière, de mérite et de beauté, si l'ostentation ne le rehaussait pas? Moi, je suis le soleil ailé, je suis la rose en plumage, je suis le joyau de la nature; et puisque le Ciel m'a donné la perfection, j'ai aussi le droit d'en faire montre.

» Et le Créateur du monde, son premier soin n'a-t-il pas été d'accorder à toutes choses le don de paraître, puisqu'il a créé d'abord la lumière, et, avec elle, l'éclat? Et, remarquons-le bien, c'est elle qui obtint le premier applaudissement, et donné par Dieu lui-même. Car, puisqu'elle fait briller toutes choses, le Créateur a voulu qu'elle-même n'ignorât pas son brillant. Ainsi le don de paraître a

accompagné chez les choses le don de l'être, et l'ostentation a été consacrée par le Souverain Maître. »

Tout en parlant, le paon se remit à déployer ses plumes chatoyantes, témoignage de sa beauté, mais défi à l'envie. Alors, celle-ci ne se contint plus, et tous les oiseaux, conjurés dans leur malveillance, se précipitèrent sur lui, le corbeau cherchant à lui crever les yeux, et les autres à lui arracher les plumes. Le paon se vit dans le plus grand péril, pour lui-même et plus encore pour sa beauté; et l'on dit même que, de son émoi, il lui resta cette voix stridente qui le caractérise [7]. Il n'eut d'autre défense que celle à laquelle recourt d'ordinaire la beauté : il cria, et sur les tons les plus aigus, en invoquant l'aide du Ciel et de la Terre. Ses adversaires criaillaient de leur côté, pour étouffer sa voix. A ce vacarme arrivèrent maints oiseaux et autres animaux, les uns au vol, les autres à la course. Toute la gent du palais — un lion, un tigre, un ours et deux singes — accourut à la défense de son commensal. Et, aux cris des corbeaux et des geais, s'empressèrent le loup et le renard, croyant trouver quelque cadavre en pâture. L'aigle même parut, accompagné de son cortège d'oiseaux de proie. Le lion interposa son autorité, qui suffit à ramener le calme; puis, il désira connaître de la querelle, recommandant à l'une des parties la modestie, et à l'autre le silence. Dès les premières explications, il reconnut la déraison de l'envie et la fausseté de son zèle. Toutefois, il crut expédient de proposer que la cause fût remise au jugement d'un tiers, qui serait le renard, en raison tant de sa sagacité que de son désintéressement dans l'affaire. Les parties furent convoquées et se soumirent à cet arbitrage.

Lors, le renard employa tout son artifice pour complaire à tout le monde, pour flatter le lion sans mécontenter l'aigle, pour faire justice sans perdre des amitiés. Et voici comment il parla, de façon très judicieuse :

« C'est une question discutée par les politiques, de savoir ce qui importe le plus, la réalité ou l'apparence. Il y a des choses très grandes en elles-mêmes, et qui ne paraissent pas telles; il y en a d'autres, au contraire, qui valent peu et qui paraissent beaucoup. C'est une étrangeté trop fréquente ! Telle est l'importance de la montre, ou de son absence. Elle supplée à bien des choses; elle remplit bien des vides. Et si elle rehausse tout ce qui est matériel, comme les ornements, l'habitation, le cortège, combien ne rehausse-t-elle pas davantage les qualités véritables, celles de l'âme, qui embellissent l'intelligence et la volonté? Et c'est surtout quand une de ces

7. *Y aun dicen que del susto le quedó aquella voz, que juntamente le denomina, y significa pavoroso.* Jeu de mots intraduisible sur *pavo* et *pavoroso*.

qualités s'exerce à propos, que la montre est de saison. Vienne la juste occasion, et ce sera pour elle le jour du triomphe.

» Il y a des êtres d'exception, chez qui le peu brille beaucoup, et le beaucoup va jusqu'à faire éclater l'admiration. Ce sont des hommes qui savent paraître, et quand cet art s'unit à un mérite éminent, il en résulte un prodige. Au contraire, nous avons vu des hommes éminents qui, faute de ce don, perdaient plus que la moitié de leur valeur. Naguère, il fut un grand personnage, qui faisait la terreur des ennemis dans ses campagnes, mais qui, dans un conseil de guerre, tremblait devant tout le monde; il était bon pour l'action, et non pour la parole.

» Il y a aussi des peuples naturellement ostentateurs, et l'Espagnol l'est par excellence; la montre donne leur vrai lustre aux qualités héroïques et comme un second être à toutes choses.

» Mais cela ne s'entend que du cas où elle est cautionnée par la réalité; car, sans le mérite, elle n'est plus qu'une vulgaire tromperie, elle ne sert plus qu'à mettre les défauts en relief, à soulever le pire mépris au lieu des applaudissements. D'aucuns ont un excès d'empressement à se produire, à monter sur le théâtre du monde; ils ne font que publier eux-mêmes leur incapacité, qu'une prudente réserve eût continué à dissimuler. Ce n'est pas là faire montre de ses qualités, mais proclamer sottement ses défauts. Au lieu du brillant écusson auquel ils prétendaient, ces gens-là ne gagnent qu'une note d'infamie.

» Aucun art ne doit être moins affecté que celui de la montre; c'est toujours par là qu'elle risque d'échouer, car elle est très voisine de la vanité; et celle-ci du mépris. Elle doit être très mesurée, et bien choisir son moment; en effet, la tempérance de l'âme est encore plus nécessaire que celle du corps; il n'y va, dans cette dernière, que de la vie matérielle, mais, dans l'autre, de la vie morale. La tempérance sert même à faire pardonner les erreurs.

» Quelquefois, se montrer consistera dans une éloquence muette, dans une façon négligente de découvrir ses perfections; parfois une prudente dissimulation est le meilleur moyen de publier ses mérites : sous le voile, ils piquent plus vivement la curiosité.

» Cet art heureux de dissimulation peut être rehaussé encore par l'artifice; ainsi, la grande adresse est de ne pas exhiber tous ses talents en une seule fois, mais de les découvrir peu à peu, comme si l'on peignait un tableau, auquel on ajoute, sans cesse, des traits nouveaux qui augmentent sa beauté. De même, il faut qu'une prouesse en appelle constamment une plus brillante encore, afin d'entretenir l'admiration et de lui fournir toujours pâture.

» Mais, pour revenir à notre affaire, je dis, et c'est ma conviction, qu'il y aurait une absurde violence à concéder au paon la

beauté, et à lui refuser d'en faire parade. Ce serait vouloir condamner la sage et prévoyante nature, dont la force prévaut sur tous les préceptes de la raison politique. Lors même que l'on tenterait de proscrire ses lois sous peine de potence, elle sera assez puissante pour faire révoquer l'édit.

» Je propose un remède plus pratique, et, en même temps, aussi simple qu'efficace : recommander sérieusement au paon, et même lui enjoindre sous peines sévères, de ne jamais déployer au vent la magnificence de son plumage, sans porter aussitôt les yeux sur la laideur de ses pieds, en sorte qu'il devra, du même coup, ériger ses plumes et baisser les yeux. Je vous assure que cela seul suffira pour le préserver contre l'excès d'ostentation. »

Tous applaudirent l'arbitre; le paon se soumit, et l'assemblée se sépara après avoir envoyé un messager auprès du sage et aimable Esope, pour le supplier d'ajouter à son recueil un apologue moderne sur ce mémorable événement.

XIX

L'homme judicieux et pénétrant [8].

Apologie.

Momus raisonnait bien vulgairement, lorsqu'il demandait une petite fenêtre au cœur de l'homme [9]; il ne faisait pas preuve de critique, mais d'aveuglement, car il aurait dû remarquer qu'il y a de véritables devins des cœurs, qui n'ont pas même besoin de fissures pour pénétrer jusqu'aux replis les plus cachés de l'intérieur humain. A quoi bon une vitre transparente pour celui qui regarde avec une puissante lunette? Il a dans sa propre perspicacité la clé maîtresse du cœur d'autrui.

L'homme judicieux et pénétrant (ils sont rares, et d'autant plus remarquables) se rend aussitôt maître de n'importe quel sujet ou objet. C'est un Argus pour observer, et un lynx pour pénétrer. Il sonde attentivement les plus grandes profondeurs, il reconnaît avec soin les sinuosités de la dissimulation la plus cachée, et il mesure judicieusement l'étendue de toute capacité. La sottise a beau se retrancher dans le sanctuaire du silence, et l'hypocrisie dans la blancheur du sépulcre, il découvre tout, il note, remarque, devine et comprend tout, il sait définir chaque chose telle qu'elle est.

Tout grand homme fut judicieux, de même que tout homme judi-

8. *Hombre juicioso y notante.* — Cp. *Or.* 49 et 43.
9. Dans Lucien, *Hermotime*, § 20.

cieux fut grand; car les qualités supérieures de l'esprit sont aussi celles qui font l'élévation de l'âme. Il est bon d'être instruit; mais cela ne suffit pas, il faut être judicieux. Un critique éminent ne vaut pas seulement par ce qu'il est en lui-même, mais c'est lui qui donne juste valeur à chaque chose; il qualifie les objets et classe les hommes. Il n'admire ni ne méprise tout, mais il assigne à chaque chose l'estime qu'elle mérite.

Il discerne d'abord les réalités d'avec les apparences, car l'homme vraiment supérieur doit dominer les objets et non se laisser dominer par eux, soit pour savoir, soit pour vouloir. Il existe des devins de l'intelligence, qui regardent les choses au dedans, sans s'arrêter à la superficie vulgaire; ils ne se contentent pas de l'extérieur, et ne se laissent pas éblouir par tout ce qui brille. Leur sens critique leur sert de pierre de touche pour distinguer le faux d'avec le vrai.

Ce sont de grands déchiffreurs des intentions et des fins, car ils portent toujours avec eux le judicieux contre-chiffre. La tromperie n'a pu se vanter que de bien rares victoires sur eux; l'ignorance, encore moins.

Cette prééminence a fait la réputation de Tacite dans la science de l'homme en particulier, et l'autorité de Sénèque dans la science de l'homme en général. Il n'est point de qualité plus opposée à la vulgarité; elle suffit, à elle seule, pour conférer le crédit d'homme de mérite. Quant au commun des hommes, s'il a toujours été malicieux, il n'a jamais été judicieux, et, bien qu'il parle de tout, il ne comprend pas tout. Rarement il discerne entre l'apparence et la vérité, l'ignorance étant très répandue et l'erreur très populaire. Il ne mord jamais que l'écorce, et ainsi, il boit et avale tout, sans que le mensonge lui cause dégoût [10].

Quel plaisir à voir un de ces hommes experts à taxer les valeurs et à explorer les capacités ! Comme ils s'entendent à mesurer une personne ! Et quel plaisir encore plus grand, d'en voir deux ensemble faisant assaut réciproque, à armes égales d'attention et de circonspection, chacun cherchant à bien se rendre compte de la capacité de l'autre ! Avec quelle adresse ils s'abordent ! Avec quelle précision ils se tâtent ! Comme ils sont attentifs aux raisonnements ! Comme ils examinent les paroles ! Ils tâchent de deviner l'âme, en sondant ses passions, en pesant sa prudence. Ils ne se tiennent pas pour satisfaits après une ou deux constatations favorables dans les actes ou dans les paroles, car cela pourrait n'être qu'un heureux hasard.

10. *Sin* ASCO *de mentira* (1646), et non : *sin* ACASO *de mentira*, comme dans certaines éditions.

Ils continuent ainsi à faire l'anatomie de l'âme, l'examen des capacités, en notant et évaluant aussi bien les raisonnements que les inclinations, car ce sont là les deux éléments essentiels de la valeur d'un homme. Il n'est pas de faucon pointant son gibier, pas d'Argus ouvrant tous ses yeux, qui prête autant qu'eux attention à l'attention d'autrui. De sorte qu'ils font l'anatomie d'un sujet jusque dans ses entrailles, et peuvent ensuite le définir en ses propriétés et son essence.

C'est un grand bonheur de rencontrer un de ces hommes, et de le gagner, car si ce n'est sur la foi de l'amitié, ils ne donnent pas libre cours à leurs sentiments. Ils se tiennent sur la réserve, parce que ceux qui sont le plus aptes à critiquer sont les plus réservés à le faire. Ils observent inviolablement cette grande règle, qui est de penser avec le petit nombre et de parler avec le grand nombre. Mais quand l'amitié est là pour leur inspirer sécurité et confiance, ils ouvrent toute leur pensée. Quelles leçons, quelles lumières ils donnent ! Ils assignent à chacun sa place, à chaque action son mérite, à chaque parole son estimation précise, à chaque dessein sa juste valeur. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer chez eux : la puissance de l'attention, la profondeur de l'observation, la subtilité des remarques, la justesse de la critique, la vigueur de la conception, la sagesse des raisonnements. Que de choses ils ont saisies, et combien peu leur ont échappé !

Le mérite le plus avéré tremble devant leur critique, et cesse d'être satisfait de lui-même, parce qu'il connaît la rigueur et la sûreté de leur jugement, véritable creuset d'analyse. Mais quand il sort de l'épreuve avec leur approbation, il a le droit d'être partout reconnu et admiré. Il demeure définitivement qualifié, et beaucoup plus qu'il ne le serait par tous les suffrages du vulgaire, qui offrent plus de retentissement, mais moins de sécurité, et qui, quelquefois, participent du bruit plutôt que de l'applaudissement; aussi, arrive-t-il que les idoles du vulgaire, ne pouvant se maintenir dans leur crédit premier, subissent de lourdes chutes, parce qu'elles ne s'appuyaient pas sur une base solide et de bon aloi.

Un seul de ces éminents suffrages vaut plus que l'acclamation de tout un peuple; ce n'est pas sans raison que Platon disait : « Aristote est toute mon école », et Antigonus : « Zénon est toute ma renommée. »

Cette qualité souveraine en réclame ou suppose bien d'autres, qui rentrent dans sa sphère : la compréhension, le savoir, la pénétration, la profondeur; et d'autre part, elle est incompatible avec la légèreté, l'irréflexion, l'extravagance dans les idées, le caprice dans les raisonnements, enfin avec tout ce qui n'est pas adresse et pondération.

Mais il convient de remarquer que l'esprit de critique est très éloigné de la médisance; l'un provient de l'impartialité, et l'autre de la malice. Un censeur intègre, tout comme il célèbre ce qui est bien, condamne ce qui est mal. L'équité seule lui inspire cette différence. Notre leçon ne recommande pas au *discret* d'être malicieux, mais d'être avisé; il ne doit ni tout condamner, ce qui serait un détestable dérèglement d'esprit, ni tout applaudir, ce qui serait affectation ridicule. Quelques-uns s'empressent, en toutes matières, de découvrir le mauvais, alors même qu'il leur faut l'extraire au milieu de beaucoup d'excellentes choses. Ils conçoivent comme des vipères, et leurs enfantements les crèvent; ainsi ils s'attirent eux-mêmes le châtiment de leur cruauté d'esprit. Ce sont des Momus dont le mauvais goût se complaît dans la pourriture. Tout autre est un intègre Caton, parfait amant de l'équité.

Ces hommes judicieux sont des oracles de la vérité, des juges impartiaux de tous les mérites; mais ils ont pour trait particulier de ne frayer qu'avec d'autres *discrets*, car la vérité ne peut se confier ni à la malice, qui s'en servirait à mauvaises fins, ni à l'ignorance qui serait incapable de la comprendre; mais quand, par un suprême bonheur, deux pareils hommes se rencontrent et se communiquent leurs sentiments, leurs critiques, leurs réflexions et leurs connaissances, c'est un moment à marquer avec une pierre précieuse, et à dédier aux Muses, aux Grâces et à Minerve.

Cette éminente qualité n'offre pas un intérêt purement spéculatif; mais elle est aussi d'une nécessité pratique, spécialement chez ceux qui gouvernent; c'est grâce à elle qu'ils découvrent les talents, qu'ils sondent les capacités, qu'ils mesurent les forces de chacun, de manière à bien distribuer les emplois; qu'ils pèsent les mérites à récompenser; qu'ils discernent, parmi les génies et les esprits, ceux qui sont meilleurs à employer de près et ceux qui le sont à être employés de loin; et qu'enfin ils règlent tout au mieux parce qu'ils savent tout comprendre. Ils choisissent avec art, et non au hasard; ils découvrent aussitôt les mérites et les défauts dans chaque personnage; ils distinguent l'éminence ou la médiocrité; ils reconnaissent celui qui serait apte à davantage et celui qui ne l'est qu'à moins. Ici, il n'y a pas place pour la bienveillance amicale, mais, d'abord, pour l'intérêt public; ni pour la passion et l'illusion, ces deux fameux écueils du succès; car, si l'illusion est trompeuse, la passion est la volonté de se tromper. De tels gouvernants sont toujours des juges intègres, s'inspirant de la seule raison; ils voient mieux avec les yeux de l'esprit qu'avec ceux du corps, et ils n'ont pas besoin de leurs mains pour tout atteindre et tâter.

C'est un grand bien qu'un jugement libre, qui ne se laisse tyran-

niser ni par l'ignorance commune, ni par quelque affection particulière; il ne reconnaît que la vérité, encore qu'il estime parfois préférable ou plus sûr de la garder en secret pour lui, abritée dans le sanctuaire intérieur.

On retire une délicieuse satisfaction de cette extrême aptitude à comprendre les choses et les hommes, les causes et les effets, les passions diverses; mais, en outre, elle est essentiellement profitable pour discerner les gens d'esprit d'avec les sots, la singularité d'avec la vulgarité, et pour choisir ses intimes. Car, de même qu'au jeu la meilleure science est celle d'écarter, la meilleure règle dans la vie est de savoir se soustraire.

C'est ainsi que discourait avec l'auteur cet esprit si judicieux et si compréhensif, ce grand connaisseur en toutes choses, l'excellentissime duc de Hijar, qui a succédé aux Salinas y Alenquer, non seulement dans leur titre, mais aussi, et d'une manière éminente, dans leur renom de science et de talent. Tout ce discours n'est que l'écho d'un si magistral oracle [11].

XXV

Comment un *Discret* doit répartir sa vie [12].

Le sage mesure sa vie comme celui qui a peu et beaucoup à vivre. La vie sans haltes bienfaisantes est une longue route sans hôtelleries. Et que serait-ce, s'il fallait voyager en compagnie d'Héraclite ! La prévoyante nature elle-même a proportionné la vie de l'homme sur la marche du soleil, et les quatre périodes de la vie sur les quatre saisons de l'année.

Le printemps de l'homme commence avec l'enfance; c'est la saison des tendres fleurs, des espérances fragiles.

Suit l'été chaud et intempérant de la jeunesse, dangereux de toutes manières par l'ardeur du sang et les orages des passions.

Ensuite arrive, si désiré, l'automne de l'âge viril, avec sa couronne de fruits savoureux, qui sont les sages avis, les judicieuses sentences, les heureuses résolutions.

En fin dernière, vient l'hiver glacé de la vieillesse; la vigueur tombe comme la feuille, les cheveux blanchissent comme neige; le sang se gèle dans les veines; la bouche se dépouille de ses dents, le

11. Le duc de Hijar, membre d'une grande famille d'Aragon, devait finir malheureusement : en 1648, accusé de conspiration, il fut mis à la torture et condamné à la détention perpétuelle.

12. *Culta repartición de la vida de un discreto.* — Cp. *Or.* 229.

crâne de ses cheveux, et la vie tremble à l'approche de la mort. C'est ainsi que la nature a fait alterner les âges comme les saisons.

L'art, son émule, nous apprend à répartir la vie morale, d'une façon ingénieuse et variée. Pythagore l'a dit en un mot, et même moins, puisqu'en une seule lettre, avec ses deux branches, il a indiqué les deux chemins si opposés du mal et du bien [13]. A ce périlleux carrefour, Hercule, dit-on, arriva le matin, car la raison est aussi une aurore, et il éprouva une perplexité tout humaine. Il regardait le chemin de droite avec horreur, et celui de gauche avec complaisance. Le premier était étroit, difficile, escarpé, et, par conséquent, abandonné; l'autre était large, aisé de pente, et portait de nombreuses traces de pas. Il prit le premier, comme poussé par une main souveraine qui le guidait par le chemin de la vertu jusqu'au temple de l'héroïsme.

Dans une agréable fiction qu'un poète a mise en vers harmonieux [14], on a dit que l'homme avait trente années bien à lui, pour vivre en homme et jouir de lui-même; vingt autres pour vivre en cheval de travail, autant pour vivre en chien qui aboie, et enfin les vingt dernières pour tomber à l'état de singe. Mais laissons les fictions de la fable.

Ce fut un célèbre trait de bon goût que celui de ce galant homme qui répartit la comédie en trois journées et le voyage de sa vie en trois étapes [15]. Il employa la première à parler avec les morts, la seconde à converser avec les vivants, et la troisième à s'entretenir avec lui-même. Déchiffrons cette énigme. Je veux dire que le premier tiers de sa vie, il le consacra à la lecture des livres, ce qui fut pour lui une jouissance plus encore qu'une occupation. Car, si l'on est d'autant plus homme que l'on sait davantage, le plus noble emploi de sa vie est d'apprendre. Il dévora les livres, nourriture de l'âme, délices de l'esprit. C'est un grand bonheur que de tomber sur les meilleurs en chaque matière. Il apprit tous les arts dignes d'un noble esprit, en laissant de côté ceux qui ne sont que pour les esclaves du travail.

A cet effet, il eut soin d'acquérir, malgré l'ennui, la connaissance si nécessaire des langues : d'abord, les deux universelles, le

13. Pythagore comparaît les deux routes du vice et de la vertu aux deux branches de l'*upsilon* (Υ).

14. *Donosamente discurrió uno, y dulcemente lo cantó otro, el falcón que se convertío en cisne.* Allusion à une fable latine du Valencien Jaime Juan Falcón (1522 — ?) : *De partibus vitæ.* Nous ignorons de quel prédécesseur il s'était inspiré. Cette fable est reproduite par M. Coster dans les appendices de son *Baltasar Gracián.* Falcón est mentionné à plusieurs reprises dans l'*Agudeza* (19, 21, 29, 39, 54, 56, 59).

15. Gracián paraît faire allusion à Lope de Vega. Toutefois, sauf l'invention des trois *jornadas*, la vie de Lope ne s'adapte qu'imparfaitement au plan ici tracé.

latin et l'espagnol, qui sont aujourd'hui les clefs de l'univers; puis, les langues particulières : grec, italien, français, anglais et allemand, afin de faire son profit de tout le bon qu'elles éternisent.

Ensuite, il s'adonna à cette grande mère de la vie, cette épouse de l'entendement et fille de l'expérience, l'Histoire, en tant surtout qu'elle délecte et enseigne. Il commença par l'Histoire ancienne et finit par la moderne, bien que d'autres fassent le contraire.

Puis, il se promena dans les jardins si délicieux de la poésie, moins pour la cultiver que pour en jouir. Il ne fut ni assez ignorant pour ne pas faire un vers, ni assez inconsidéré pour en faire deux. Il lut tous les vrais poètes, et, entre tous, il donna son estime au profond Horace, et sa prédilection à l'ingénieux Martial. Il se les appropria tous par la mémoire et plus encore, par l'intelligence. A la poésie, il joignit les savoureuses humanités, trésor de bonne et élégante érudition.

Il passa ensuite à la philosophie, en commençant par la naturelle, qui lui fit connaître les causes premières, la composition de l'univers, l'être si complexe de l'homme, les propriétés des animaux, les vertus des herbes et les qualités des pierres précieuses. Mais il se plut davantage à la philosophie morale, cette nourriture des vrais hommes, cette mère de la prudence. Il l'étudia chez les sages et les philosophes qui l'ont renfermée pour nous dans leurs sentences, leurs apophtegmes, leurs emblèmes et leurs apologues. Il fut disciple zélé de Sénèque, dont il aurait pu être le Lucilius; il se passionna pour le divin Platon, pour les sept Sages de la Grèce, pour Epictète et Plutarque, sans dédaigner le sage et gracieux Esope.

Il étudia la géographie, qui enseigne à mesurer les terres et les mers, à distinguer les quatre parties de l'univers, leurs aspects, leurs climats, leurs nations et Etats, afin de n'être pas l'un de ces ignorants ou négligents qui n'ont jamais su ce qu'ils avaient sous leurs pieds.

De l'astrologie, il apprit ce qu'elle a de rationnel : connaissance des célestes sphères, astres et planètes, avec leurs mouvements, leurs influences et leurs effets.

Enfin il couronna ses études par de longues et sérieuses lectures de l'Ecriture sainte, qui est bien le livre le plus profitable, le plus varié et le plus agréable pour les gens de goût. Tel, ce phénix des rois, Alphonse le Magnanime, qui, au milieu de tant de travaux et d'exploits, lut quatorze fois la Bible en entier, avec ses commentaires.

Ainsi, notre *Discret* avait acquis des connaissances universelles. La philosophie morale l'avait rendu sage; la philosophie naturelle, savant; l'histoire, avisé; la poésie, ingénieux; la rhétorique, élo-

quent; les lettres, *discret;* dans la géographie il avait puisé des notions utiles; dans l'Ecriture sainte, la piété; enfin, il était devenu, en tout genre de bonnes lettres, un homme consommé, qui aurait pu rivaliser avec l'excellentissime seigneur D. Sébastien de Mendoza, comte de Coruña. Tel fut le grand emploi de la première partie de sa vie.

Par une inspiration excellente, il employa la seconde partie à voyager [16], ce qui est le second bonheur pour un homme curieux et sachant observer. Il chercha et goûta tout ce qu'il y a de bon et de beau dans le monde; car, pour jouir pleinement des choses, il faut les voir : l'imagination ne supplée pas à la vue. Remarquons que celui qui ne voit les objets qu'une fois les goûte bien mieux que celui qui les voit constamment; la continuité émousse le plaisir. Le premier jour, une œuvre d'art fait le plaisir de son possesseur; mais, tous les jours suivants, elle fait celui des étrangers.

Cette science expérimentale, si estimée des sages, s'acquiert surtout à la condition que le visiteur soit attentif et réfléchi, et que, dans tout ce qu'il examine, il recherche matière à admiration ou à désillusion.

Il parcourut donc toute l'Europe : la riche Espagne, la populeuse France, la belle Angleterre, l'artificieuse Allemagne, la valeureuse Pologne, l'agréable Moscovie et l'Italie, qui réunit toutes ces qualités. Chez celle-ci, il admira ses marchés commerciaux les plus célèbres; dans chaque cité, il voulut s'attacher à tout ce qu'elle avait de remarquable, soit ancien, soit moderne : la magnificence de ses temples, la somptuosité de ses édifices, la sagesse de ses institutions, l'intelligence de ses citoyens, l'éclat de sa noblesse, la science de ses écoles et la politesse de ses mœurs.

Il fréquenta les cours des plus grands princes, ce qui lui permit de voir des prodiges de la nature et de l'art en tous genres : peintures, sculptures, tapisseries, bibliothèques, joyaux, armes, jardins et musées.

Il conversa avec les plus excellents hommes du monde entier : écrivains, artistes, guerriers et tous autres personnages éminents. Il apprit ainsi à estimer toute sorte de mérites, à juger, à comparer, et à donner à chaque chose son juste prix.

La troisième partie d'une si belle vie — la plus longue et la meilleure — il l'employa à méditer sur tout ce qu'il avait lu, et sur tout ce qu'il avait vu, qui était davantage encore. Tout ce qui entre par la porte des sens dans le grand réceptacle de l'âme s'arrête à

16. *Empleó el segundo (acto) en peregrinar, que fué gusto peregrino...* Au lieu de *gusto* (1646) on trouve parfois *gustoso*, ce qui donne un non-sens. Quant au jeu de mots sur *peregrinar* et *peregrino*, nous renonçons à le rendre.

la douane de l'entendement, où tout s'enregistre [17]; c'est lui qui pèse, juge, raisonne, conclut, et qui tire des vérités leurs quintessences. Il avale d'abord par la lecture, il dévore par la vue, puis il rumine par la méditation; il morcelle les objets, il dissèque les choses pour en extraire leurs vérités, et il alimente l'esprit avec la vraie science.

L'âge mûr est destiné à la contemplation, car l'âme acquiert plus de forces au moment où le corps en perd; la balance de la partie supérieure se relève à mesure que baisse celle de la partie inférieure. Alors, on conçoit les choses autrement, et avec la maturité de l'âge, la raison et les goûts mûrissent aussi.

Il importe beaucoup de réfléchir attentivement sur les choses, parce que la revision fait découvrir ce que l'on avait négligé en première instance.

A voir, on s'instruit; mais à contempler, on devient sage. Tous les philosophes de l'antiquité se sont formés d'abord en allant par le monde et en regardant; puis, ils se sont complétés par l'effort de leur intelligence; de là, leur rare mérite. C'est le couronnement du *discret* que de savoir philosopher, en tirant de tout, comme l'industrieuse abeille, le miel d'un agréable profit, ou la cire qui fournit la lumière propice au désabusement. La philosophie elle-même n'est autre chose que la méditation de la mort, à laquelle il faut penser maintes fois pour la faire bonne une seule fois.

VICTOR BOUILLIER.

17. Dans l'œuvre entière de Gracián je ne vois que ce seul passage qui ait pu fournir prétexte à Voltaire pour écrire : « Balthasar Gratian (*sic*) dit que « les pensées partent des vastes côtes de la mémoire, s'embarquent sur la » mer de l'imagination, arrivent au port de l'esprit, pour être enregistrées à » la douane de l'entendement. » C'est précisément le style d'Arlequin. » (*Dictionnaire philosophique*, au mot *figuré;* article précédemment publié dans l'*Encyclopédie*.) — On voit le cas qu'il faut faire de cette prétendue citation et de la boutade qui s'ensuit. Quant à la question de savoir si Voltaire a brodé sciemment pour amuser le lecteur, ou s'il s'est laissé mystifier par sa mémoire et son imagination, cela ne peut être qu'une affaire d'appréciation. A remarquer que sa réminiscence — si altérée qu'elle soit — dénote qu'il a eu quelque contact avec l'original : en effet, la seule version existante du *Discreto*, *L'homme universel* de Courbeville, ne laissait rien subsister de la figure en question.

LE MOUVEMENT INTELLECTUEL EN PORTUGAL

Histoire littéraire.

On a longtemps considéré le xviiie siècle portugais comme une époque d'asservissement économique et de complète atonie intellectuelle. Toute la vie du pays se serait arrêtée sous la double influence des Jésuites et de l'Inquisition. La tentative de Pombal pour enrayer une décadence devenue irrémédiable aurait été compromise par la *viradeira*, la terrible réaction de la noblesse et du clergé. Un homme incarnerait cet âge méprisable de paresse et d'obscurantisme, Pina Manique, le chef d'une police tracassière qui confisquait, à la douane, le poison de nos encyclopédistes. Cette conception unilatérale, mise à la mode par les théoriciens de l'Ecole de Coïmbre, Antero de Quental, Oliveira Martins, et vulgarisée par le poème de Junqueiro, *Pátria*, s'imposait aux adversaires de la monarchie comme une vérité qui se passe de démonstration.

L'histoire, depuis trente ans, s'est enfin dégagée de ce pessimisme théorique. On s'est aperçu que le ministre de D. José avait eu des précurseurs et des continuateurs. On a découvert les économistes, étudié le rôle des sociétés savantes. La notion d'un progrès continu se substitue peu à peu à celle d'une paralysie de toutes les forces vives. Et voici qu'un professeur de la Faculté des Lettres de Porto [1], M. Hernani Cidade, nous apporte, en quatre ouvrages qui se suivent à court intervalle, sur le problème essentiel, celui de la culture et de l'enseignement, une contribution originale et décisive.

La « crise mentale [2] » on ne saurait la nier. Il était de règle, vers 1890, de l'attribuer à la perte de l'indépendance, à l'Inquisition, à la tyrannie des *mesas censórias*. Elle se traduit par un fait incontesté, la survivance de la scolastique. A Coïmbre, à Evora, on jure par saint Thomas. Le Portugal apparaît, dans l'Europe émancipée, comme un îlot péripatéticien. Cependant, le comte d'Ericeira avait traduit Boileau en 1697, l'Académie royale d'Histoire poursuivait, depuis 1720, une enquête dont la valeur est attestée par les travaux philologiques de Bluteau, bibliographiques de Barbosa

1. Depuis nommé à la Faculté de Lisbonne.

2. *Ensaio sôbre a crise mental do século* xviii, Coimbra, imprensa da Universidade, 1929.

Machado, historiques d'António Caetano de Sousa. Jean V fondait les bibliothèques de l'Université de Coïmbre et du couvent de Mafra, conviait Boerhave à venir enseigner la médecine, commandait une traduction du *Novum organum*, envoyait des boursiers à l'étranger. Il serait donc injuste de croire que le *Verdadeiro método de estudar*, en 1746, éclate comme un coup de tonnerre dans un ciel serein.

L'auteur, Verney, est un fils de Français. Il a fait un long séjour en Italie. Mais Jean V le protège. A aucun moment, pas même sous la *viradeira*, la faveur officielle ne lui manquera. Qu'importe si les Jésuites, atteints dans leurs privilèges, l'accusent d'accointances avec le jansénisme et les protestants? Il est sûr, non seulement de l'appui des gens en place, mais de la complicité des autres congrégations. Or le livre est une charge à fond contre l'enseignement traditionnel. Il faut, déclare Verney, simplifier la pédagogie pour la rendre efficace, recourir aux textes, fonder le droit civil et le droit canon sur l'histoire, descendre jusqu'aux réalités physiques, compléter Aristote par Descartes et Newton. Et le *barbadinho* — de là vient sans doute son audace — n'est pas un isolé. Il a pour lui tous ceux qui travaillent en Angleterre, Jacob de Castro Sarmento, admirateur de Bacon, João Jacinto de Magalhães, futur membre de la Société royale de Londres, et surtout Ribeiro Sanches qui, définitivement fixé à Paris en 1747 après son retour de Russie, fournit à Buffon des matériaux pour son histoire naturelle et collabore à l'*Encyclopédie*. L'ancien disciple de Boerhave est un esprit ouvert à toutes les curiosités. Son anticléricalisme de nouveau chrétien ne l'empêche pas de correspondre avec les missionnaires de Chine. Mais Pombal, soucieux de recruter des adversaires dans la grande lutte engagée contre les Jésuites, le consulte sur la réforme de la Faculté de médecine. A vrai dire, c'est le rapport de Sacchetti qu'on adoptera. Mais tous deux sont d'accord pour vanter l'expérimentation. Ribeiro Sanches, dépassant Verney, lancera même l'idée révolutionnaire de la sécularisation de l'enseignement. Elle conduit, en 1761, à la fondation du Collège des Nobles où une part sera faite, systématiquement, aux mathématiques, à l'histoire, à la géographie, au droit civil.

M. Lúcio d'Azevedo, le meilleur biographe de Pombal, voyait dans la polémique de Verney une simple rivalité d'ordres religieux et dans la réforme de l'Université de Coïmbre, en 1772, un moyen de discréditer les Jésuites. Que l'une soit la conséquence de l'autre, M. Hernani Cidade l'a surabondamment démontré. Sur le prétendu libéralisme du terrible autocrate il était juste — peut-être a-t-on même exagéré dans ce sens — de faire des réserves. La *mesa censória* prohibait l'éloge de Descartes. Mais une certaine logique pré-

side à la réforme de l'enseignement qui commence, en 1759, après l'expulsion de la Compagnie. L'impôt du *subsídio literário* fournit les fonds nécessaires à la création de 479 postes de professeurs. On nomme, en 1770, la *Junta de providência literária.* Sans doute elle dépasse le but et rédige, avec toutes les apparences de la servilité, un formidable réquisitoire, le *compêndio histórico*. Elle s'acharne sur les vaincus : les Jésuites auraient à la fois ruiné les sciences et compromis la saine morale évangélique. Mais Pombal est d'accord avec Manuel do Cenáculo, défenseur de Verney. Il s'intéresse à l'élaboration des *statuts*, véritable synthèse de toutes les revendications antérieures, y compris celles des Oratoriens. Sans doute le latin et le grec, dans l'université rajeunie, continuent d'être obligatoires alors que le français et l'anglais sont simplement recommandés. Mais on appuie l'enseignement de la théologie sur les textes. On y joint celui de l'histoire ecclésiastique. En matière de jurisprudence, Bartolo est sacrifié à Cujas. Les médecins de Coïmbre ne se contentent plus, pour enseigner l'anatomie, de disséquer neuf moutons par an. La création du Jardin botanique, du Musée d'histoire naturelle, du Cabinet de physique, de l'Observatoire d'astronomie, du Dispensaire pharmaceutique, orientent les esprits, trop enclins aux vaines discussions sur les mots, vers les faits. L'assiduité aux cours de mathématiques est exigée, rigoureusement, des étudiants en droit, en médecine, en théologie. Manuel do Cenáculo, dont les *Cuidados literários* sont de 1791, étend la réforme aux cloîtres franciscains, en tant que provincial de l'ordre. On voudra l'imposer -- sans succès d'ailleurs — à quatorze congrégations. Mais le gongorisme est banni de l'éloquence religieuse. Et l'œuvre dépasse si bien la compétence et l'autorité de Pombal qu'elle subsiste. D. Maria I[e] maintient le recteur, D. Francisco de Lemos, dans ses fonctions. Elle institue les académies royales de marine, de fortification, d'artillerie, de sculpture, de gravure de diplomatique. L'aboutissement de ce grand travail inauguré par le *barbadinho*, c'est la fondation, en 1780, de l'Académie des Sciences. Elle porte si bien son nom que les juristes et les botanistes lui feront plus d'honneur que les poètes. Qu'il y ait, entre toutes ces créations, un lien, un rapport de cause à effet, la preuve en est fournie par la correspondance de Vandelli, professeur à Coïmbre et futur académicien, avec le vicomte de Barbacena.

La nouveauté du livre de M. Hernani Cidade consiste donc à prouver qu'il y a enchaînement, progrès, là où ses prédécesseurs ne voyaient que confusion, contradiction. Il devait être tenté, logiquement, d'appliquer sa démonstration à la littérature. On la considérait comme entachée d'un arcadisme suranné. Il y avait sans doute l'exception, trop connue pour que M. Hernani Cidade juge à propos

d'insister, du Cavalier d'Oliveira, dont l'œuvre, en français et en portugais, trahit l'influence de Voltaire. Mais l'auteur de la *Crise mentale du* XVIIIe *siècle* a mis fortement en relief, d'une part, le goût de la science, qui peu à peu s'empare des cénacles, de l'autre, l'emprise des littératures étrangères. On croyait le P. Theodoro de Almeida enterré sous le ridicule. Personne ne lit plus son *Heureux indépendant*, qualifié par les contemporains d'*Heureux impertinent*. Or dans ce roman bourré de merveilleux chrétien, de merveilleux allégorique, d'apparitions et de songes miraculeux, il est facile de reconnaître, aux métaphores, l'ancien professeur de Bayonne et d'Auch, l'ami de Ribeiro Sanches. On ne voyait dans le trop célèbre José Agostinho de Macedo que l'irascible polémiste et le furieux mégalomane qui prétendait recommencer les *Lusiades*. Il faudra, désormais, lui savoir gré de s'être fait, en poésie, l'introducteur de Galilée, de Copernic, de Bacon, de Buffon, de Newton. Aux contemplations et méditations sur la nature, aux déclamations sur la raison victorieuse du fanatisme succèdent, bientôt, les poèmes descriptifs renouvelés de Thomson ou Delille. Quant à l'influence des modes étrangères en littérature, elle remonte beaucoup plus loin qu'on ne l'avait supposé. La *Gazeta literária* de 1761 s'intéresse non seulement aux Anglais et aux Français, dont le prestige va croissant, mais au Danemark et à la Russie. De ce mouvement, que la critique n'a jamais nié, on nous montrait, de préférence, la contre-partie, la réaction des puristes contre les mauvais traducteurs. Or il s'en trouvait de bons. Jusqu'où les meilleurs ont-ils poussé le souci de l'exactitude? Certes on était loin, bien que Filinto Elysio ait traduit les *Martyrs* en vers, du système de nationalisation inventé par Castilho en plein triomphe du romantisme. Cependant Bocage laisse échapper, inconsciemment plus que volontairement, le pittoresque de *Paul et Virginie* (*flancs escarpés* rendus par *lados*, *têtes noires des rochers* par *sumidade da penedia*). L'ouvrage de M. Hernani Cidade renferme, à cet égard, de précieuses indications de méthode et fait sentir le besoin d'un travail d'ensemble sur la pénétration des idées françaises.

Deux affirmations nous paraissent appeler quelques réserves. L'individualisme de la poésie subjective (Garção, Bocage) serait la conséquence de l'esprit scientifique et le romantisme, d'autre part, naîtrait du besoin de fuir les abstractions pour se réfugier dans le concret. Ne pourrait-on soutenir, avec autant de vraisemblance, que le règne du sentiment est une protestation contre l'intellectualité pure et que la nouvelle génération, loin de s'enfermer dans le réel, a souvent pris le parti de s'en évader? M. Hernani Cidade n'en a pas moins démontré que Verney fut l'initiateur d'un grand mouvement de rénovation.

Pour mieux établir sa thèse du progrès continu, il en fait l'application à deux écrivains oubliés, la marquise d'Alorna et le mathématicien-poète José Anastácio da Cunha. On voit aux prises les forces du présent et du passé dans la vie de celle qu'un de ses disciples a justement surnommée la *Staël portugaise*[3]. Par ses origines, elle tient au milieu le plus étroitement conservateur. Petite-fille de la célèbre marquise de Távora, elle passe dix-huit ans en prison. L'acharnement de Pombal contre ses victimes est tel qu'il ne l'autorise même pas à voir son père, compromis dans l'attentat contre le roi Joseph Ier. Froide vengeance qui épargne cependant le frère de Léonor que le ministre -- est-ce un moyen d'abaisser la noblesse ou de se réconcilier avec elle? — ne désespère pas de voir entrer dans sa famille. On comprend que le chef de la maison d'Alorna, homme intransigeant, aigri par une interminable captivité, s'oppose, dans la correspondance qu'il entretient avec sa fille, à toute innovation du style et de la pensée. Pourquoi ne s'enfermerait-elle pas — c'est la tradition des couvents transformés en autant de ruelles — dans cette poésie laborieusement quintessenciée qui unit la fadeur arcadienne au charme suspect, mais autorisé par les mœurs, de l'*amor freirático?* Leonor, cependant, a pour maître de latin Filinto Elysio, bientôt dénoncé à l'Inquisition, et ses confesseurs lui reprochent de trop aimer Condillac, Pope et Voltaire. Quand, enfin libre, elle épousera le comte d'Oeynhausen, noble allemand au service du Portugal, il lui faudra le suivre en Angleterre, en France, en Autriche. Elle connaîtra Mme Necker, Delille, Metastase, assistera, en passant à Marseille, aux débuts de la Révolution. Veuve, Pina Manique la soupçonnera de conspirer. Et ce sera l'exil de douze ans à Londres.

Aurait-elle rompu, définitivement, avec le préjugé? Sans doute elle traduit Ossian, Young, Gray, Goldsmith, Cronegk, Goethe. Mais on ne s'aperçoit pas que ces influences anglo-germaniques l'aient convertie, pas plus que son maître Filinto, au romantisme dont elle réprouve au moins un aspect, le libéralisme. Certes elle a manifesté, dans son adolescence, un souverain mépris pour les « ignorants titrés ». Mais ces privilèges du sang qu'elle dédaigne en théorie, elle s'y rattache désespérément, par atavisme. Et le sort, ironiquement, se joue de son orgueil d'aristocrate. Son fils, à vrai dire, honorera le nom d'Oeynhausen. Tous les voyageurs sont d'accord, au Brésil, pour vanter le sage administrateur de São-Paulo et du Mato Grosso. Mais elle n'empêchera pas sa fille, la comtesse d'Ega, de se compromettre avec Junot. Vainement elle essaiera de réhabiliter son frère, le marquis d'Alorna, dont la tête est mise à

3. *A marquesa de Alorna, sua vida e obras, reprodução de algumas cartas inéditas*, Companhia portuguesa editora, Porto, sans date.

prix pour avoir commandé la Légion portugaise au service de Napoléon. Et le grand désespoir de sa vie — elle en demeure inconsolable —, ce sera de voir son autre fille enlevée par un roturier, « l'apprenti médecin » Carneiro Borges, et mariée clandestinement, à l'anglaise, avec la complicité de l'ambassadeur.

M. Hernani Cidade insiste, comme il convenait, sur le rôle de premier plan joué par *Alcipe* (encore un pseudonyme bien arcadien) dans le préromantisme. L'œuvre de la marquise ne paraîtra qu'en 1844. Mais toutes ses poésies, originales ou traduites, avaient fait le tour des salons. Elle semble avoir exercé, notamment, une influence décisive sur la vocation d'Herculano, premier représentant du germanisme en Portugal. Ses lettres, néanmoins — ce qui diminue la portée de la trouvaille — nous renseignent beaucoup mieux sur la femme que sur l'écrivain. Toutes sont datées de l'exil. On y reconnaît la quémandeuse intrépide, exaspérée par une mésalliance où elle voit une conjuration, manquant d'argent pour lancer la police anglaise sur les traces du séducteur, prête, si on lui refuse un passeport pour le Portugal ou le Brésil, à se réfugier à Malte, en Sicile ou dans l'Inde. Nous ne retiendrons de cette correspondance qu'un document, parce qu'il touche à la grande histoire : la réhabilitation fraternellement tendancieuse du marquis d'Alorna. Tout en servant courageusement Napoléon, il n'aurait jamais oublié ses devoirs envers la patrie. Les troupes ignoraient leur véritable destination. Le chef de la Légion portugaise, à peine arrivé en France, aurait proposé à ses officiers de rejoindre les insurgés espagnols. Il n'aurait, plus tard, accompagné Masséna que pour se mettre à la tête de ses compatriotes. Etroitement surveillé, il aurait favorisé l'évasion des prisonniers et la constitution d'un dépôt d'armes à Badajoz. La campagne de Russie l'aurait séduit comme une occasion de déserter en masse. On l'aurait nommé gouverneur de Mohilew, en Lithuanie, pour le séparer des siens. Il serait mort à Kœnigsberg, victime d'un complot et non, comme l'affirme son médecin, de faim, de froid et de regret. Nos historiens admettent qu'il a supporté difficilement le contrôle soupçonneux des officiers français. Thiébault l'accuse d'avoir conseillé la fausse manœuvre de Bussaco. Mais nous savons, par contre, qu'il voulait porter la Légion de 6.000 à 14.000 hommes. Certes il a proposé, quand personne encore ne songeait à l'insurrection, de soulever l'Alentejo. Mais c'est lui faire trop d'honneur que de le comparer au marquis de La Romana. Comme tous les nobles portugais qui avaient refusé de suivre le Régent au Brésil, voyant que la gloire lui échappait dans son propre pays, découragé par le servilisme des classes dirigeantes, il a cédé à l'ambition, également excusable chez un Gomes Freire, de briller sur un autre théâtre et ne s'est

ravisé, trop tard, que quand ses compatriotes l'avaient proscrit. Le plaidoyer chaleureux de la marquise ne ruinera pas les conclusions de Bopp. Elle nous prévient elle-même que si on lui montrait les fameuses proclamations favorables à l'empereur, elle n'en croirait pas ses yeux. Mais son émotion nous aide à voir plus clair dans une vérité complexe et douloureuse.

L'intérêt du livre de M. Hernani Cidade sur la marquise d'Alorna est surtout biographique. La thèse qu'il présente au concours de la Faculté des Lettres de Lisbonne éclaire, directement cette fois, les origines d'un nouveau courant littéraire [1]. Au même titre qu'Alcipe, José Anastácio da Cunha personnifie l'orientation anglo-germanique. Accord d'autant plus frappant qu'ils n'appartiennent pas au même monde et professent, en politique, des opinions opposées : le mathématicien est sorti du peuple, il admire Pombal. Entré de bonne heure dans l'armée, il n'a pas eu, comme la marquise, la fortune exceptionnelle de séjourner dans les capitales. Mais il a fréquenté, à Valença do Minho, les officiers anglais et allemands recrutés par le comte de Lippe. Et tous deux, avec une égale imprudence, attirent les foudres de l'absolutisme. José Anastácio est traduit devant le tribunal de l'Inquisition qui lui impose, en 1778, quand il a solennellement abjuré ses erreurs dans un auto-da-fé, une retraite de trois ans chez les Oratoriens, suivie d'un exil de quatre ans à Evora, peine qui fut d'ailleurs adoucie puisqu'on le retrouve, en 1781, professeur à la Casa Pia, fondée par Pina Manique.

Les Portugais n'ont d'abord connu de l'Angleterre et de l'Allemagne qu'un reflet (Milton d'après J. Racine, Pope d'après Silhouette, Richardson et Young d'après Letourneur, Gessner d'après Huber). Il est vrai que des savants fixés à Londres, Jacob de Castro, Soares de Barros, contribuaient à répandre les théories de Bacon, de Newton et de Locke. On eut, par la suite, à mesure que la connaissance de l'anglais se propageait, des traductions faites directement sur le texte et non plus, comme celle de José Amaro da Silva, de Teixeira ou de Ribeiro Pereira, sur les traductions françaises (de E. Darwin par Pedro Nolasco, 1803; de Pope par le comte d'Aguiar, 1810; de Gray, de Goldsmith et d'Ossian par la marquise d'Alorna, 1803-1815), parfois accompagnées, comme celle de Targini, futur baron de São-Lourenço, d'un véritable étalage d'érudition (1819-1823). Le patriotisme commandait, après l'invasion de Junot, une admiration intéressée pour le sérieux, la profondeur, l'originalité britannique. Elle s'étale dans les journaux imprimés à

1. *A obra poètica do Dr José Anastácio da Cunha, com um estudo sôbre o anglo-germanismo nos proto-románticos portugueses*, Coimbra, imprensa da Universidade, 1930.

Londres (*Investigador português*; *Correio brasiliense*, *Português*). Les rédacteurs s'intéressent d'abord à la politique — on commence à faire le procès de l'esclavage et de l'Inquisition — mais ne laissent pas d'afficher, du même coup, une prédilection marquée pour la littérature descriptive à la Thomson, philosophique à la Pope, moralisante à la Richardson, historico-romanesque à la Walter Scott.

On se demandera quelle fut, chronologiquement et littérairement, la place de José Anastácio da Cunha dans le mouvement anglophile. Son œuvre de poète, inaugurée à Valença do Minho et interrompue après les poursuites de l'Inquisition, s'échelonne entre 1764 et 1778. Or les premières traductions portugaises, calquées sur les traductions françaises, font leur apparition vers 1783. On ne peut guère signaler auparavant que les travaux de vulgarisation philosophique de João Baptista de Castro (1744) et de Verney (1751). José Anastácio serait donc le véritable introducteur de la litttérature anglaise. Il n'a pas fait œuvre de propagandiste. Aucune prétention chez lui, comme plus tard chez le baron de São Lourenço, à la précision documentaire. Il se borne à traduire quelques morceaux, généralement assez courts, de Milton, de Shakespeare, de Pope et d'Otway. On ne peut dire que cette influence déjà romantique l'ait transformé. Elle n'est pas exclusive. José Anastácio continue de transposer les Français (monologue d'*Esther*, monologue d'*Alzire*) et de goûter les anciens (Horace, Virgile, Catulle). Il n'a pas rompu avec la tradition des cénacles littéraires (*Ode pindárica em alusão ao timbre da Academia dos Unidos*). Mais il apporte dans ses poésies galantes une ardeur passionnelle qui dépasse de beaucoup le bucolisme timoré de Garção et de Quita (*A noite sem sôno*, *O abraço*). Faut-il voir dans cette exaltation un peu déclamatoire de l'amour sans frein une conséquence de sa liaison connue, et si habilement exploitée contre lui, avec la Margarida de Ponte da Barca ou seulement un écho lointain de l'érotisme grec (*Da ode de Safo traduzida por Catulo*)? Il n'est pas douteux, quoi qu'il en soit, que ce premier contact avec les littératures du Nord l'a rendu sévère pour la versification traditionnelle, uniquement fondée sur l'accent, et a puissamment encouragé son hétérodoxie. On ne saurait exagérer l'importance de ses traductions en hexamètres de Virgile ou de Gessner. Mais quand la nouveauté ne se manifeste pas dans la prosodie, elle apparaît dans le style, véhément, coupé, tumultueux. D'autre part, le déisme s'étale dans les vers de José Anastácio. Le fait même que les contemporains lui aient attribué le poème intitulé *A voz da razão* est significatif. C'est un réquisitoire, en tous points digne de Voltaire, contre le catholicisme. Or la même inquiétude philosophique s'exprime, avec quelques précautions oratoires, dans *Veritati sacrae* ou *O presságio*.

Les *Conferências* [5] de M. Hernani Cidade, publiées en 1929, se rattachent (la première exceptée) au même ensemble. Car la génération de 1820, comme le XVIIIe siècle et pour des raisons contraires, a ses détracteurs. On accuse les idéologues d'avoir, à coups de formules, dénationalisé le Portugal. Pour démontrer que leur conviction allait jusqu'au sacrifice et que l'importation des systèmes devait aboutir au réveil du patriotisme, on ne pouvait choisir, malgré les apparences, de meilleur exemple que la carrière de Garrett, soit dans la première phase, toute de déclamations sur le mode d'Alfieri, soit dans la seconde, vouée à l'éternel féminin. Et la sincérité est encore plus manifeste chez son disciple et son biographe, Gomes de Amorim, émigrant et fils de ses œuvres qui, en s'inspirant du *Corsaire* et de l'indianisme brésilien, exprime, avec la rhétorique du temps, une ardente conviction de réformateur.

L'intérêt de ces quatre livres de M. Hernani Cidade consiste à chercher, sous la forme, la pensée. Il nous manquait une histoire des idées en Portugal au XVIIIe et au XIXe siècle [6]. On pourra discuter les opinions de l'auteur sur l'individualisme et le romantisme. Peut-être a-t-il cédé à la tentation d'introduire dans la réalité plus de logique et de raison qu'elle n'en comporte. Mais il excelle à marquer les étapes d'un progrès qui se poursuit, avec des à-coups et des contradictions, mais sans arrêt, depuis la fondation de l'Académie d'Histoire, première affirmation de l'esprit critique, jusqu'au travail à la fois négatif et constructif de l'Ecole de Coïmbre.

Histoire.

Un sujet continue, en Portugal, de passionner l'opinion. Les publicistes et les érudits s'intéressent, plus que jamais, à l'histoire des grandes découvertes. Peut-être faut-il considérer ce mouvement comme une protestation nécessaire contre la génération précédente : on avait trop répété, depuis 1865, que la navigation et la conquête, suprême illusion et dangereux mirage, préparaient la décadence. Nous y verrions plutôt l'affirmation d'un optimisme engendré par la foi républicaine et renforcé par l'épreuve de la guerre. Le pays s'oriente, quoi qu'il en soit, vers la mise en valeur des colonies. Est-ce le savant qui réagit sur l'explorateur ou l'explorateur qui réagit sur le savant? Les deux tendances, parfois confondues, témoignent, visiblement, d'une même aspiration collective à construire ou à reconstruire.

Parmi ces professeurs d'énergie, M. Joaquim Bensaude figure,

5. *Conferências, Camões, Garrett, Gomes de Amorim* (Companhia portuguesa editora, Porto.

6. L'auteur annonce un nouveau livre sur le romantisme portugais, sa portée sociale et sa valeur esthétique.

comme spécialiste, au premier rang. Notre Académie des Sciences a couronné son grand ouvrage (*L'astronomie nautique au Portugal à l'époque des grandes découvertes*, Berne, 1912). Il a, sur beaucoup de ses compatriotes, l'avantage de publier dans une langue universellement comprise. En prouvant que l'emploi combiné de l'astrolabe et des tables astronomiques est dû à l'initiative d'un mathématicien de la Péninsule, Abraham Zacuto, et non, comme on l'avait cru, à Martin de Behaim, il a définitivement ruiné la théorie de Humboldt et reconquis pour la science portugaise une supériorité que l'érudition allemande, volontiers impérialiste et annexionniste, essayait vainement de lui disputer.

Son dernier livre [7], impatiemment attendu, confirme, en portant la discussion sur un terrain nouveau, les conclusions d'une enquête internationale : « En ce qui concerne les progrès de l'astronomie, la prétendue inaction dans ce domaine au Moyen Age n'est qu'une navrante fantaisie. Les seules recherches de Moritz Steinschneider révèlent une centaine de savants péninsulaires du XIe au XVe siècle, dont les œuvres encore inédites et éparpillées dans les grandes bibliothèques européennes renferment une infinité de documents sur les instruments d'observation [l'astrolabe, le cadran, la balestilha (arbalétrier)]; des traités de la Sphère, des tables astronomiques, des études sur le calendrier : en somme, un matériel immense et aux trois quarts ou même plus inconnu. Voilà ce qui détruit les soi-disant ténèbres du Moyen Age en matière astronomique » [8]. La Renaissance, loin d'être la cause des grandes découvertes, en serait, par suite, l'aboutissement.

Le Portugal, d'autre part, ne cesse de protester contre une légende apparentée à la première, celle de la « chimérique inconscience » : « On attribue au hasard, à la bonne fortune, l'accaparement de la route des Indes et des territoires du Brésil : ce serait aussi par hasard qu'on aurait résolu le grand problème scientifique qui procurait au Portugal l'exclusivité des mers australes » [9]. Il devient de plus en plus téméraire, après le fameux débat sur l'*intencionalidade*, de soutenir qu'une tempête, en 1500, a poussé Cabral à Porto Seguro. Mais il restait à prouver que les Portugais, en longeant la côte d'Afrique, ont cherché l'Asie.

Question de prestige au fond. Il y va de l'honneur. Point de vraie gloire sans désintéressement. Quel mobile a poussé les premiers découvreurs? L'appât du gain, répondent les théoriciens de la « légende noire ». L'esprit d'aventure, insinuent les partisans, aujour-

7. *Origines du Plan des Indes*, 1re partie, XVe siècle, Coimbra, imprensa da Universidade, 1930.

8. P. 135.

9. P. 128.

d'hui peu écoutés, du celticisme. Or Camões, plus rapproché des événements, avait dit : la haine de l'Islam. Son témoignage n'est pas négligeable, puisque les Portugais, de 1420 à 1492, ont précédé les Espagnols. Que l'esprit de lucre, avec le succès, se soit développé chez les conquistadors, que le *chatim* ait remplacé le paladin, M. Bensaude, toujours d'accord avec les *Lusiades*, ne le conteste pas. Mais il serait injuste, et antiscientifique, d'intervertir les rôles.

Assurément, la fantaisie n'entre pour rien dans la découverte des océans. Les navigateurs obéissaient à des ordres. Ils se servaient d'instruments déjà précis. Mais quel plan, puisqu'on bannit la chimère, a présidé à leur activité croissante? L'idée — et voici la thèse — de tourner les Arabes et les Turcs. Pour l'établir, la documentation portugaise est pauvre. On sait tout au plus que l'auteur du projet, l'idéaliste de Sagres, vivait en ascète. Mais l'histoire de la Péninsule s'éclaire quand on la rapproche de l'histoire de l'Afrique et de l'histoire de l'Europe. Aussi, le mérite de M. Bensaude est-il moins d'apporter des faits — la plupart sont empruntés à l'ouvrage récent de M. de La Roncière ainsi qu'à l'histoire de l'Eglise de Darras et Bareille — que d'en tirer la conclusion. Les rapports avec l'Abyssinie remontent beaucoup plus loin qu'on ne l'avait supposé. On voit les émissaires du Prêtre-Jean à Venise en 1402, à Valence en 1427, à Rome en 1441, à Ferrare en 1442, à Naples en 1450, à Lisbonne en 1452. Si l'on admet, au surplus, que l'infant D. Pedro a traversé l'Egypte vers 1425, rien n'empêche d'affirmer que son frère, l'infant D. Henri, a connu les démarches des Ethiopiens en Europe. D'autre part, les bulles par lesquelles les papes encouragent, sans réserves, la croisade et la navigation portugaises (1421, 1436, 1437, 1443, 1450, 1452, 1454, 1456, 1459, 1462, etc.), ne prennent toute leur signification que si l'on tient compte de l'immense péril que représentait, pour l'Europe, la pression d'Amurat II et de Mohamed II. Nicolas V écrivait en effet, moins d'un an après la chute de Constantinople : « Il crut donc [l'infant D. Henri] qu'il donnerait à Dieu le plus grand témoignage de soumission si, par ses soins, on pouvait rendre cette mer océane navigable jusqu'aux Indes qu'on dit soumises au Christ. S'il entrait en rapport avec ces peuples, il les ébranlerait *pour venir au secours des Chrétiens d'Occident contre les Sarrasins* et les ennemis de la foi... Il chercha sans repos à travers l'Océan les régions méridionales du Pôle antarctique et après avoir parcouru de nombreuses mers et occupé bien des ports et des îles, ils arrivèrent enfin à la province de Guinée et *de là, en poussant plus loin, à l'embouchure d'un grand fleuve communément appelé le Nil* » [10]. Donc le plan des Indes existait en 1454,

10. P. 84. Les anciens croyaient que le Niger était un bras du Nil. On a d'ailleurs confondu le *Nilo dos negros* avec le Sénégal.

trente-trois ans avant le voyage de Pedro da Covilhã. Il n'avait aucun caractère commercial puisque l'infant de Sagres savait que, avant d'exploiter l'Orient, il fallait le conquérir. Les moyens qui lui manquaient, l'or de la Mina devait les fournir à Jean II. On n'arrivait pas à grouper contre un ennemi commun l'Europe divisée (voir le tableau qu'en fait Camões au chant VII des *Lusiades*). Seul le Portugal entrait pleinement dans les vues de la papauté. Mais il mettait son orgueil de petit peuple à réaliser en dehors de toute collaboration les desseins de la Providence. D'où, conclut M. Bensaude, l'adresse et l'obstination de Jean II à détourner les soupçons de Venise, à tromper l'ambition de la Castille par le traité de Tordesillas.

Trois points nous semblent acquis : 1° le mouvement des grandes découvertes est sorti du Moyen Age; 2° les Portugais, en poursuivant l'exploration méthodique des côtes, du cap Bojador au cap de Bonne-Espérance, avaient la ferme conviction, autorisée par les cartographes, d'arriver jusqu'aux Indes; 3° le mobile religieux a précédé le facteur économique. On prévoit l'objection. Un projet dont la réalisation demande un siècle entraînait de lourdes dépenses. Ni les rois, ni les capitalistes dont ils recherchaient le concours, n'auraient persévéré sans l'espoir, savamment entretenu, d'un gain immédiat. A quel moment, sous quelle forme intervient l'esprit utilitaire? C'est ce que M. Bensaude se propose d'étudier dans le second volume.

***

La courte brochure de M. Cortesão [11] a été publiée sous le patronage du comité portugais de l'Exposition internationale d'Anvers. Elle n'a rien, toutefois, d'un écrit d'occasion. Le moment était venu, après vingt ans de recherches, de faire le point. On ne saurait concevoir un exposé plus clair, plus méthodique, de la question, presque entièrement renouvelée, des grandes découvertes.

M. Cortesão est d'accord avec M. Bensaude pour faire remonter les origines du mouvement jusqu'au Moyen-Age : Raymond Lulle et Marino Sanuto avaient déjà conçu le projet de tourner l'obstacle musulman. Il estime, néanmoins, qu'on ne peut séparer le facteur économique du mobile religieux. Les croisades avaient développé les échanges et la progression des Turcs et des Barbaresques, avant de compromettre la sécurité des Etats européens, menaçait d'entraver le commerce avec l'Orient. Il est donc imprudent, même si l'on veut expliquer le coup de main sur Ceuta, de faire abstraction du développement antérieur de la marine portugaise, de ses relations avec

11. *L'expansion des Portugais dans l'histoire de la civilisation*, Agencia geral das colonias, Lisbonne, 1930.

Bruges et Marseille et surtout — nous rejoignons ici les conclusions de M. António Sérgio — de la formation, à Lisbonne et sur le littoral, d'une bourgeoisie cosmopolite.

On trouvera dans l'exposé très succinct (77 pages) de M. Cortesão un très grand nombre de faits qu'il serait temps d'incorporer dans nos manuels. Une grande incertitude règne encore sur les explorations de l'Atlantique avant Colomb. Mais il apparaît de plus en plus, malgré le silence imposé par les rois aux historiographes, que les marins de Sagres et de Lisbonne ont fait l'éducation des autres peuples. On savait déjà que Magellan comptait vingt-neuf Portugais dans ses équipages et qu'il a utilisé les données fournies par d'autres compatriotes établis à Séville, les cartographes Ruy et Francisco Faleiro et Pedro Reinel. A ces noms, pour compléter la liste mieux connue des collaborations luso-espagnoles, il faudrait ajouter ceux de Solis, de Cabrilho, de Gonçalo da Costa, de Fernandes de Queiroz. La science nautique s'est principalement répandue, au XVI[e] siècle, par l'intermédiaire du castillan. Or la *Summa de geographia* d'Enciso (1519) copie le *Règlement* de Munich. Le *Tratado del Esphera* (1535), rédigé par un Portugais, inspire, à son tour, Pedro de Medina dont l'*Arte de navegar* (1545) est traduit en français, en anglais, en italien et en allemand. C'est donc l'influence portugaise, directe ou indirecte, que nous retrouvons dans la *Cosmographie* d'Alphonse le Saintongeois (1544), dans le *Regiment for the sea* de Bourne (1573) et dans le *Grand routier* de Linschoten (1596).

Rappelons, pour ceux qui jugeraient prématurées ces affirmations, que M. Cortesão annonce un livre en espagnol sur les découvertes précolombiennes et prépare, de sa brochure, une réédition accompagnée de pièces justificatives. On y verra figurer, sans doute, un curieux document inédit concernant l'emploi de la *balestilha*, des renseignements nouveaux sur les cartographes portugais au service de François I[er], sur l'exploration luso-norvégienne du Groënland et de l'Amérique, sur les rapports entre le problème de la loxodromie et la projection cylindrique des cartes, sur l'utilisation des courants et des alizés. Dès maintenant l'ouvrage est de ceux qui méritent d'être largement répandus.



L'étude de M. Gonçalo de Reparaz Júnior, nettement circonscrite, nous ramène, par un autre biais, à la question, toujours controversée, des origines. On a longtemps prétendu que l'infant D. Henri avait fondé une académie scientifique, opinion réfutée par Mees. En admettant, ce qui paraît vraisemblable, que le prince n'ait jamais constitué à Sagres une véritable école de cosmographie, rien ne saurait infirmer la tradition d'après laquelle il se serait assuré le

concours de Jacome de Majorque, cartographe et constructeur d'instruments nautiques. Le fait a son importance. Il marque le début de cette phase des explorations méthodiques où les Portugais allaient, peu à peu, supplanter les Vénitiens, les Gênois et les Catalans.

Mais comment déterminer le rôle de ce mystérieux intermédiaire? Le P. Pasqual et Capmany l'identifient avec Gabriel de Vallseca. Hamy, pour la première fois, mentionne un certain *Cresques lo Juheu* qu'il distingue des Cresques de Barcelone. Keyserling en cite deux, Abraham le Père, Jafuda le Fils.

Le travail de M. de Reparaz [12] confirme pleinement l'identification de Jacome de Majorque avec Jafuda Cresques et précise la date de son arrivée en Portugal. On peut ainsi, d'après les documents catalans reproduits ou analysés par Rubió y Lluch et Quadrado, reconstituer la première phase de sa carrière. En 1387, il achève une carte commencée par son père Abraham. En 1391, il se convertit, de force vraisemblablement, sous le nom de Jacobus Ribes (entre Jafuda, Jacobus, Jacme et Jaime, le rapport est évident). La persécution dirigée contre les Juifs l'oblige, néanmoins, à gagner Barcelone. On l'aurait désigné, dans cette nouvelle résidence, par le nom de sa patrie, Majorque. En tout cas, sa présence est attestée en Catalogne par un document italien de 1399. Dès lors on perd sa trace. Le seul témoignage précis que nous possédions, d'autre part, sur sa collaboration avec l'infant D. Henri est tiré de l'*Esmeraldo* ou *De situ orbis*. M. de Reparaz, convaincu que Duarte Pacheco observe dans son récit un ordre rigoureusement chronologique, en arrive à cette conclusion que Jacome s'est fixé à Sagres après la découverte de Madère, c'est-à-dire après 1420, et avant la découverte des Açores : 1431 suivant l'opinion courante, 1427 si l'on s'en rapporte à l'indication, non confirmée, du cartographe catalan Gabriel de Vallseca. Suivent trois documents inédits concernant la protection accordée par l'infant Jean d'Aragon aux Cresques père et fils.

Jafuda Cresques (Jacobus Ribes) est bien, quoi qu'en dise Hamy, Jacome de Majorque. On le rencontre souvent à Barcelone, ainsi que son père Abraham, et aucun autre Cresques (voir l'appendice II) ne s'est occupé de cartographie. Mais peut-on soutenir, d'après le seul témoignage de l'*Esmeraldo*, qu'il est venu à Lisbonne entre 1420 et 1431? Aucun argument valable ne s'y oppose; on voudrait cependant, pour en acquérir la certitude, un texte plus explicite. M. de Reparaz n'en a pas moins le mérite, comme M. Bensaude et M. Cortesão, de compléter la documentation portugaise en puisant aux

12. *Mestre Jacome de Malhorca, cartógrafo do Infante, Contribuïção para o estudo da cartografia portuguesa*, Coimbra editora, 1930. L'auteur prépare sur la même période, une thèse de doctorat qu'il doit présenter à la Sorbonne.

sources étrangères. Et il semble bien que ce soit, quant à la méthode, l'orientation actuelle de ses compatriotes.

*
* *

On connaît la vogue extraordinaire des récits publiés en 1735 et 1736 par Bernardino Gomes de Brito sous le titre de *História trágico-marítima*. Des cinq volumes annoncés par Barbosa Machado dans sa *Bibliotheca portuguesa*, les deux premiers seulement ont paru, le troisième, attribué aux mêmes compilateurs, étant considéré, pour d'excellentes raisons, comme apocryphe. Le recueil, sous sa forme actuelle, comprend les relations, rédigées par des témoins oculaires, de 39 naufrages, échelonnés de 1527 à 1649. M. Carlos de Passos vient de le compléter en utilisant un manuscrit de Porto, non daté, mais postérieur à 1647 [13]. Il nous donne, intégralement, le texte de six narrations inédites. Les trois dernières (naufrage aux environs du cap de Bonne-Espérance, naufrage sur les côtes de l'Ethiopie orientale, récit d'une bataille livrée aux Hollandais dans les parages de Mozambique) sont très courtes et ne présentent qu'un intérêt limité. Il n'en est pas de même des trois premières qui nous apportent une version, à joindre à celle des historiens, de la mort du vice-roi D. Francisco de Almeida, des renseignements sur une conquête partielle de Madagascar (S. Lourenço) par les équipages de trois navires échoués, enfin une relation abrégée qui, dans sa concision pittoresque, peut rivaliser d'exotisme avec les meilleures pages de l'*História trágico-marítima*. Il est à souhaiter que M. Carlos de Passos, poursuivant son travail de comparaison, étende ses recherches aux collections de Lisbonne. Les amateurs du document humain, non déformé par la littérature, y trouveront leur compte.

*
* *

Un mystère continue d'envelopper, malheureusement, la plus célèbre de ces aventures. M. Jordão de Freitas a voulu récemment identifier le naufrage de Camões avec celui de Lionel de Sousa (en 1558, *no meio do golfão da China* et *antes que passasse a costa da China*). De sérieuses difficultés s'opposent à son interprétation. Le navire aurait sombré sur les *baixos de Pracel*, entre 15° et 17° de latitude et 108° et 111° de longitude, à 500 kilomètres du Mekong. Or ce fleuve est nommé au Chant X, dans un passage qui ne laisse rien à désirer au point de vue de la précision géographique :

> Vês, passa por Camboja Mecom rio...
>
> (CXXVIII)

13. *Navegação portuguesa dos séculos* XVI *e* XVII, *Novos subsidios para a história trágico-marítima de Portugal*, Coimbra, editora, 1928.

Este receberá placido e brando
No seu regaço o Canto que molhado
Vem do naufragio triste e miserando... (CXXVII)

Autre problème en relation étroite avec le premier : le vaisseau qui portait le poète s'est-il perdu à l'aller ou au retour? Les biographes et les commentateurs autorisent les deux traditions. Il importe de signaler, à ce propos, la très originale et très paradoxale démonstration négative de M. Luis da Cunha Gonçalves intitulée *Camões não esteve em Macau* [14]. Elle s'appuie sur un manuscrit d'Evora qui retrace les origines de la colonie. Macau n'eut pas d'existence officielle avant 1588. On n'y trouvait *nenhum modo de câmara, nem de govêrno*. L'île avait été concédée, en 1557, aux marchands qui fréquentaient, jusqu'alors, Sanchão et Lampacau. L'occupation effective n'eut lieu qu'en 1558. La population, encore flottante, était gouvernée par trois notables (*eleitos*) et l'organisation religieuse précéda l'organisation politique : les Jésuites s'installèrent en 1565, on nomma un évêque en 1575. D'où l'impossibilité radicale, infère M. da Cunha Gonçalves, d'admettre que Camões ait jamais exercé la charge de *provedor dos defuntos*. Elle était réservée au capitaine de la *nau da prata* (service de la Chine et du Japon) qui recueillait, au passage, les biens en déshérence. Pareille fonction ne pouvait exister, dans une île ou en terre ferme, que pour les colonies régulièrement constituées. D'ailleurs on ne l'accordait qu'à des magistrats de carrière, ayant fait leurs études de droit à Coïmbre et présentant des garanties de solvabilité. Avec la nomination de Camões au poste de *provedor-mór* ou de *provedor pequeno* disparaît l'accusation qui charge sa mémoire. L'*injusto mando* ne saurait viser un concussionnaire. Le poète, effectivement, n'a jamais parlé de Macau et sa description de la Chine est singulièrement vague, si on la compare à celle des Moluques :

Vê Tidor e Ternate, co' o fervente
Cume, que lança as flammas ondeadas. (CXXXII)

De l'argumentation serrée de M. da Cunha Gonçalves résulte un fait positif. Le régime auquel fut soumise la colonie naissante est incompatible avec la charge de *provedor*. Mais n'y a-t-il pas quelque exagération à prétendre que Camões était, en tant que poète, inapte à toute fonction administrative, insolvable et résigné d'avance à la pauvreté? Il avait fait, son œuvre l'atteste, de fortes études à Coïmbre. Son biographe, Pedro de Mariz, déclare qu'il s'est enrichi (*nem a enchente de bens que lá grangeou o pôde livrar que em terra não gastasse o seu liberalmente*). Enfin, il répugnait si peu à solliciter qu'on lui accorda, pour le jour lointain où le poste serait vacant, la *feitoria* de Chaul [15]. Certes il faut accueillir avec défiance

14. Coimbra, imprensa da Universidade, 1928.

15. A la charge de *feitor*, était adjointe, suivant Braga, celle de *provedor dos defuntos* et de *vèdor das obras*.

le témoignage des amis et des parents, de Pedro de Mariz et de Severim de Faria : la légende s'est formée de bonne heure. Mais ne serait-on pas tenté — le risque n'est pas moindre — de pousser trop loin le scepticisme ? On a ruiné la tradition de Catherine d'Ataide pour la remplacer par deux hypothèses, les amours avec l'infante D. Maria, l'aventure de la Chinoise. Pourquoi ne sacrifierait-on pas — les anecdotes sont également suspectes — la Bárbara de Lisbonne, le Javanais et José Indio? Sans aller aussi avant dans la négation que M. da Cunha Gonçalves, nous croyons toutefois que la connaissance, de plus en plus précise, de l'histoire coloniale, peut et doit éclairer la biographie du poète.

*
* *

Il est permis d'attendre beaucoup, à cet égard, de l'orientalisme. Les excellents travaux de M. David Lopes, de Vasconcellos Abreu et de Mgr Dalgado n'ont pas épuisé la matière. Bornons-nous à mentionner la très intéressante contribution d'un indianiste de Lwow, M. Stefan Stasiak. On a déjà rendu compte, ici même, du premier fascicule de son étude parue dans la *Rocznik Orjentalistyczny* [16]. Elle se distingue par une très riche information polonaise, française, anglaise, allemande, hollandaise et asiatique. L'auteur a utilisé des manuscrits d'Evora, de Lisbonne et de Paris. Sans doute le voyage de Christophe Pawlowski ajoute peu à ce que nous savions par Mocquet, Pyrard et Linschoten. Mais les notes qui l'accompagnent ouvrent des perspectives imprévues. Nous n'en retiendrons que deux, celle qui témoigne d'une influence hindoue sur les *Fioretti* [17] par l'intermédiaire des Franciscains, celle qui précise le sens et l'extension du mot *India*. Elle nous ramène à la question posée par M. Bensaude. On lit, en effet, sur une carte de Marino Sanuto : *India superior Johannis presbiteri*. Par contre *India parva et Ethiopia* semble désigner une région voisine du Gange [18]. Voilà qui explique à la fois le plan de l'Infant et les bulles des papes.

En tout cas, l'histoire de la conquête et de la navigation a fait un grand pas depuis qu'on révoque en doute l'autorité des chroniqueurs. Ils n'ont pas assez dit : les rois leur imposaient le secret. Ils ont trop dit : leur œuvre est encombrée de légendes. Pour les compléter, quand ils se taisent, ou les rectifier, quand ils s'égarent, une méthode vient de s'affirmer comme efficace : faire intervenir, d'une part, la documentation européenne, de l'autre, la documentation asiatique.

G. LE GENTIL.

16. *Les Indes portugaises à la fin du* XVIe *siècle, d'après la relation du voyage fait à Goa en 1596 par Christophe Pawlowski, gentilhomme polonais*, Lwow, 1926.

17. *Notes et excursions*, t. V, p. 98.

18. *Notes et excursions*, t. IV, p. 58.

NÉCROLOGIE[1]

Jean Brunhes, hispanisant.

Jean Brunhes est mort, à l'âge de 61 ans, le 24 août dernier. Avec lui disparaît un des premiers géographes contemporains.

Nous ne prétendons pas tracer sa biographie. D'autres, plus autorisés que nous, l'ont faite ou la feront. Nous parlerons ici seulement de Brunhes géographe de ce monde ibérique qu'il étudia avec tant d'ardeur.

Brunhes était élève de Vidal de La Blache. C'est dire qu'il s'orienta de préférence du côté de la géographie humaine.

Les questions sociales l'intéressaient particulièrement; mais, géographe jusqu'à la moelle, il les étudia du point de vue géographique, en soulignant l'influence du milieu sur les problèmes humains et sur les formes de vie.

Son premier ouvrage d'envergure fut consacré en grande partie à l'Espagne. Il porte le titre bien expressif d'*Etude de Géographie humaine. L'Irrigation. Ses conditions géographiques, ses modes et son organisation dans la Péninsule Ibérique et dans l'Afrique du Nord.* C'est un gros volume de 579 pages in-8°. Brunhes y étudie à fond les caractéristiques des irrigations méditerranéennes.

Le sujet est passionnant. Depuis toujours, l'eau, dans le bassin méditerranéen, ensoleillé, chaud et sec, a été un élément précieux pour l'homme; or, les quatre cinquièmes de l'Espagne appartiennent à cette Ibérie sèche où l'eau est très insuffisante : aussi s'est-il efforcé d'en utiliser savamment la plus petite goutte, et il faut voir l'ingéniosité qu'il déploie pour que rien ne se perde.

Brunhes y étudie les systèmes d'irrigation dans les pays frères du monde ibéro-berbère. Question angoissante des deux côtés du

1. Nous avions à cœur de consacrer à la mémoire de Jean Brunhes quelques pages du *Bulletin hispanique*. Né le 25 octobre 1869, à Toulouse, il était entré à l'Ecole Normale Supérieure en 1889; il fit partie de la première promotion de la Fondation Thiers (1893), et c'est au cours de ses trois années de séjour dans cet établissement qu'il fit son premier voyage en Espagne pour ses études sur l'hydrographie en Andalousie. C'est une belle et noble figure qui a disparu. Ami aussi éclairé qu'enthousiaste de l'Espagne, il a été, comme Emile Bertaux, son camarade d'Ecole Normale (mort en 1917), mais avant lui, le pionnier d'un hispanisme qui ne se confine pas aux archives et aux bibliothèques, non plus qu'à la seule littérature. — G. C.

Détroit, et milieux semblables d'ailleurs : cela donne lieu à une étude comparative que Brunhes poursuit avec enthousiasme. Voyons quelles furent ses recherches en Espagne.

D'abord, bien entendu, il a dû prendre connaissance du milieu. Savant consciencieux, il consacre plusieurs mois à parcourir soigneusement les régions d'Espagne où l'irrigation est pratiquée sur une grande échelle : « seul moyen de pouvoir tirer parti même des meilleurs documents », déclare-t-il.

Il nous dira ce que fut ce premier voyage d'une demi-année, suivi bientôt d'un autre :

Je suis allé en Espagne pour la première fois en 1894-1895; j'ai patiemment étudié toute l'Andalousie, depuis Ubeda et Cazorla jusqu'à Cádiz, Tarifa et Algeciras; depuis Huelva et les limites du Portugal jusqu'à Grenade (Granada), Guadix et Motril, puis les contrées orientales d'Almería jusqu'aux Pyrénées, en passant par Huércal-Overa, Lorca, Murcie (Murcia), Carthagène (Cartagena), Elche, Alicante, Albacete, Alcoy, Valence (Valencia), Castellón de la Plana, Tarragone (Tarragona), Barcelone (Barcelona), Saragosse (Zaragoza), etc.; c'est de ce premier voyage de six mois en Espagne que date l'idée première du travail présent. Je suis revenu une seconde fois en Espagne en 1900, et j'ai tenu à revoir et à examiner spécialement les oasis d'irrigation qui offrent le plus de singularité : Alicante, Elche, Lorca, Almería, Grenade, etc.

Pour compléter son enquête, Brunhes consulte, en plus d'une vaste bibliographie, des géographes et des géologues de mérite, tels que Torres Campos, Coello, Federico de Botella, Lucas Mallada, etc.

Comme nous le voyons, ces recherches approfondies, longues et méticuleuses, font de Brunhes un véritable hispanisant. Désormais, il n'abandonnera plus ses études sur la Péninsule; il y reviendra de temps en temps comme vers un sujet de choix.

Le résultat de ses premiers travaux a été ce livre sur les irrigations, un des meilleurs parmi ceux qu'il a écrits, et digne d'être mis à côté de la *Géographie humaine*.

Il a été complété — nous l'avons dit — par l'étude du problème de l'eau en Algérie, en Tunisie et en Egypte, et par celle des solutions que l'homme y a su donner à cette inquiétante question de vie ou de mort.

Disons ici que le sujet est du plus haut intérêt pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire et des lettres espagnoles. En effet, la connaissance du milieu est indispensable pour bien comprendre la littérature et le passé de l'Espagne. Le *Quichotte*, par exemple, est-il vraiment accessible lorsqu'on ignore les plaines infertiles de la Castille, les steppes désolées de la Manche?... De même pour l'histoire : le passé de la Péninsule reste incompréhensible si on ne connaît pas le milieu et l'homme.

Brunhes, en étudiant les irrigations des riches oasis périphéri-

ques, a donc apporté une contribution précieuse à l'étude des caractères humains de l'Espagne.

Mais, nous l'avons dit, il n'a pas borné là son travail. Son ouvrage fondamental, sa *Géographie humaine*, où il a accumulé tant de faits à l'appui de ses études et de ses théories, ne manque pas de présenter souvent des exemples pris dans les terres d'Espagne.

C'est ainsi qu'il nous y donne une excellente petite monographie sur Majorque et Minorque, les deux grandes Baléares. Ce sont quelques pages pleines de vie (730-742 de la troisième édition); le sujet est d'ailleurs identique à celui d'un article paru dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er novembre 1911 (*A Majorque et à Minorque. Esquisse de Géographie humaine*). Brunhes se plaisait à intercaler dans son grand ouvrage de petites esquisses monographiques, souvent excellentes, et celle-ci est une des mieux réussies.

On y entrevoit, avec une clarté parfaite, ce que sont les Baléares, et leur population de jardiniers, de commerçants et de pêcheurs.

Faut-il souligner de nouveau tout l'intérêt que présentent ces études ibériques pour l'hispanisant soucieux de connaître à fond le milieu et l'esprit des pays qu'il étudie ? Qu'il le fasse en littérateur, en historien, ou même en philologue, ces quelques pages, qui souvent renferment, comme celle de l'*Irrigation*, l'explication de certains côtés psychologiques des habitants quelquefois difficiles à comprendre, seront précieuses pour lui. Il y verra toute l'influence du milieu sur ces hommes de l'Espagne sèche, — sur leur passé et sur leur présent.

Très curieuse et instructive, par exemple, son étude sur les *barracas* de Minorque et leur rapprochement avec les *talayots* préhistoriques. Non moins intéressante l'exposition, bien vivante, où Brunhes dépeint le travail opiniâtre des gens des Baléares pour obtenir, par le « dry farming » (*secano*) une récolte abondante sur un sol généralement rocailleux et pauvre, et sous un ciel sec...

Enfin, il arrive à cette conclusion : « Les Baléares sont des îles peuplées de jardiniers et de pêcheurs; ces jardiniers insulaires sont pour la plupart des citadins; et ces pêcheurs deviennent pour la plupart, sinon des commerçants proprement dits, du moins des caboteurs, des transporteurs. »

Devons-nous ajouter, de notre côté, que le Majorquain est un émigrant d'une nature toute spéciale? Commerçant inné, peut-être le sang sémite des israélites qui, pendant le Moyen Age, ont fait la richesse et ont accaparé la science nautique de l'île (rappelons les célèbres cartographes juifs ou convertis du XIVe et du XVe siècle) circule dans ses veines plus abondamment qu'on ne pourrait le croire. En tout cas, le fait est là : le Majorquain émigre vers l'Europe Occidentale et Centrale, non comme humble ouvrier, mais comme petit

commerçant, qui vend des produits d'Espagne : vins, fruits, primeurs. On le voit en France. Nous l'avons aussi rencontré un peu partout en Suisse et en Allemagne méridionale. Dans cette même ville de Fribourg où Brunhes enseigna pendant de si longues années (1896-1912), nous avons trouvé deux Marjorquains, dont l'un avait mis à son magasin le titre évocateur et alléchant de « Au Jardin d'Espagne »... Nous en avons également rencontré à Francfort et ailleurs.

Jean Brunhes s'était ainsi préparé, par de longues années d'études, à la connaissance profonde de la géographie de l'Espagne. On était donc en droit d'attendre de lui un ouvrage excellent sur ce pays, où il aurait synthétisé ses connaissances. Vidal de La Blache l'avait chargé de la rédaction du volume où l'Espagne est étudiée dans la *Géographie Universelle*, dirigée aujourd'hui par M. Gallois.

Mais il était surchargé de travail (se trouvant même à la tête d'une banque !) et l'activité des hommes d'action comme Brunhes a tout de même une limite. Aussi ne put-il pas mener à bien sa *Géographie des Péninsules Méditerranéennes*, où l'Espagne entrait pour une grande partie. Il fut contraint d'y renoncer. On devait savoir bientôt, malheureusement, jusqu'à quel point était réel son surmenage. Nous nous consolons, cependant, en pensant que ce travail, que nous attendons si impatiemment, a été confié à Max. Sorre, un autre des géographes français qui s'intéresse spécialement à la Péninsule. Ajoutons incidemment que le professeur Sorre s'est mis à la tâche et qu'il a déjà fait cet été un voyage d'études en Espagne et au Portugal.

Brunhes savait allier à sa science et à son activité infatigable un caractère charmant et accueillant. Nous ne l'avons pas connu personnellement. Mais il nous est arrivé plusieurs témoignages qui prouvent combien son abord était agréable.

Le plus récent est sans doute celui de M. José Barata, un jeune professeur portugais de géographie, homme d'un réel mérite et d'une grande activité.

Il avait fait justement, l'année dernière, un voyage d'études de six mois en Belgique et en France. Il eut l'occasion de voir Brunhes à la fin d'avril dernier. Voici comment il nous le décrit — et nous reproduisons le texte dans sa langue originale pour lui conserver toute la saveur de l'impression ressentie.

Com o acanhamento próprio de quem vai falar pela primeira vez ao mais alto representante duma sciência triunfante, a um chefe de escola, dirigi-me

ao nº 8 da rua d'Assas, onde Jean Brunhes dirigia a secção geográfica e cartográfica da livraria Hatier.

Alguns segundos decorridos após a entrega do meu cartão de professor dum liceu português, surge na minha frente um homem de mediana altura, cabelos brancos, compridos e finos, com o olhar vivo e sorridente, a mão estendida num gesto de franca e simples manifestação de simpatia.

Era Jean Brunhes !

O acolhimento da mais encantadora simplicidade que o Mestre se dignou fazer-me, conquistou desde logo a minha ilimitada gratidão. Os seus belos olhos azuis, de clara suavidade, eram um espêlho da quente e doce luz do seu coração magnânimo.

Havia terminado já o seu curso de *Geografia Humana*, no Colégio de França, a libérrima e consagrada Escola Superior de Paris, mas o professor ilustre não quis que eu entrasse em Portugal sem gozar o encanto da sua palavra de conferente.

Alguns dias depois da nossa entrevista, recebia na *Cité* académica um convite para assistir à conferência que êle realizava na Associação dos Estudantes Católicos.

Noite feliz foi essa em que eu, na companhia de Sá Nogueira, pensionista da Junta, e do Henrique, aluno livre da Sorbona, gozei o encanto espiritual da sua palavra, ouvindo-o discorrer sôbre êste tema sugestivo e flagrante — *espiritualismo e geografia humana !* Numa linguagem clara, precisa e acessível, Jean Brunhes desenvolveu êste tema, esta idea absorvente, procurando marcar com nitidez a supremacia das fôrças morais humanas sôbre as fôrças da natureza, a energia de viver, de trabalhar com que o homem se entrega vitoriosamente ao desenvolvimento do património comum das riquezas intelectuais.

Foi naturalmente eloqüente na explanação da sua doutrina, e foi naturalmente acolhedor nas respostas que dava ás perguntas ou dúvidas dos seus ouvintes.

(« Labor », orgão provisorio do professorado liceal, Aveiro, décembre 1930, p. 422-423.)

Telle fut l'impression produite par le grand géographe français sur un homme de cette Péninsule Ibérique qui l'avait tant attiré. Elle confirme, une fois de plus, que la science et l'action ne sont pas incompatibles avec le charme et la facilité de l'accueil — bien que l'idée contraire soit aujourd'hui, hélas ! quelque peu à la mode...

Nous avons brièvement parlé de Brunhes hispanisant. Nous l'avons connu d'après les impressions d'un péninsulaire. La tâche que nous nous étions imposée — faire connaître Brunhes du point de vue ibérique, pour ainsi dire — est remplie.

Il ne nous reste qu'à recommander aux hispanisants — parfois quelque peu réfractaires à prendre connaissance, sous le jour de la géographie humaine, du pays qu'ils étudient de préférence — de ne point négliger les travaux du grand géographe qui ont trait à la Péninsule. Leurs études ne pourront qu'en bénéficier.

G. DE REPARAZ FILS.

Barcelone, janvier 1931.

BIBLIOGRAPHIE

Manuel Torres, *El origen del Sistema de « Iglesias propias »*, Madrid, *Tip. de la « Revista de Archivos »*, 1929, 137 pages.

Complément de l'étude signalée dans le *Bull. hisp.* (1926, p. 394). Il s'agit, cette fois, de la thèse même de Stutz, « una hipótesis interesantísima, pero hipótesis al fin » : aucun texte ne prouve que l'organisation religieuse dont parle Tacite ait continué après lui ni évolué comme le veut le savant allemand. Et encore les conclusions que celui-ci en tire sont-elles exagérées et gratuites :

« Un verdadero culto familiar con dioses familiares, con lugar de culto meramente familiar, no existió entre los germanos. »

L'exemple de l'Islande, au sujet de la construction de temples, est aujourd'hui annulé par les travaux archéologiques, qui ne les font plus remonter au delà du IXe siècle; et les temples qui existaient chez les Anglo-Saxons au temps de Grégoire le Grand ne prouvent nullement l'existence d'*Eigentempel*. D'autre part, comme l'a dit Fournier, cité par M. M. T., « ce n'est point à l'origine des royaumes barbares fondés sur les ruines de l'Empire romain que nous trouvons surtout l'église propriété privée. Un siècle, deux siècles s'écouleront avant que ce système atteigne son plein développement. » Et si les évêques espagnols s'y opposent, cela ne prouve pas qu'ils y aient vu une institution païenne ou étrangère (ou arienne, comme l'a voulu von Schubert) : c'était une pratique déjà implantée parmi la population catholique avant même la conversion des Suèdes et des Goths, et sans influence de ceux-ci, vu la séparation morale entre les hispano-romains et leurs envahisseurs. Il s'agissait tout simplement de tentatives bien naturelles, après tout, en vue de l'indépendance vis-à-vis de l'autorité diocésaine, et il est naturel aussi que celle-ci ait réagi. Ainsi donc, nul besoin de recourir à des influences germaniques, puisqu'il y a des traces, dans la législation christiano-romano-byzantine, de reconnaissance du droit de propriété à des particuliers sur des lieux consacrés au culte, comme il y en a de l'intervention des particuliers dans le gouvernement des églises dont ils étaient ainsi propriétaires. De même pour l'Occident. La conception seigneuriale de la propriété développera ces germes, surtout en Gaule et en Espagne, puis à

Rome même, aussi bien que chez les Germains du Nord, aux dépens des droits de l'Ordinaire, qui finira par s'en accommoder. On ne prétend, du reste, non plus que ce soit là une institution spécifiquement romaine. Au surplus son triomphe fut dû

no a una imposición en una lucha, sino simplemente a que en el decurso del tiempo la Iglesia hubo de influenciarse, de imbuirse de los principios económicos señoriales y no sucumbir sino organizarse con arreglo a los mismos.

Il ne s'agit pas, à proprement parler, comme voulait Imbart de La Tour, d'une usurpation : ainsi que l'a dit Genestal, « le développement de la patrimonialité est l'un des aspects du développement du régime domanial ». (C'est donc tout de même, en fait, une usurpation, et qui allait de soi, avec la conception du *ius fundi* et du droit seigneurial.) Les propriétaires d'églises visaient à l'indépendance, comme les monastères eux-mêmes, souvent propriétés de personnes laïques; aussi recoururent-ils de bonne heure, et sans qu'on puisse y voir une habitude germanique, au subterfuge qui consistait à présenter leurs églises comme des monastères.

Telle est, à grands traits, la thèse, appuyée sur une forte documentation et, partiellement, sur les idées énoncées par Dopsch, Henri Sée, et d'autres auteurs déjà nommés. On en voit l'intérêt et la portée. Il est fâcheux que le développement n'en soit pas divisé en chapitres, et que l'impression ne soit pas plus irréprochable : le machinisme nous joue des tours contre lesquels il n'est pas facile de nous défendre, même en redoublant d'attention.

G. CIROT.

Cartulario de San Vicente de Oviedo (781-1200), por **D. Luciano Serrano,** O. S. B., abad de Silos (Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas, Centro de Estudios históricos). Madrid, 1929; LXIII-336 pages, 15 ptas.

Ce recueil, dédié à D. Ramón Menéndez Pidal, « de ilustre solar asturiano, gloria de las letras españolas », continue la collection asturienne commencée avec le supplément du *Cartulario de Monasterio de Vega* (cf. *Bull. hisp.*, 1930, p. 78), consacré à San Pelayo et à Santa Maria de Vega (Oviedo). Comme ce supplément, le *Cartulario de San Vicente* est tiré du monastère de Bénédictines de San Pelayo, où l'abbé de Silos a trouvé et exploité, avec le consentement d'abbesses éclairées, tout le fonds relatif à ce monastère de Saint-Vincent, nullement représenté à l'Archivo histórico de Madrid.

Le total des parchemins du fonds historique du monastère s'élève

à environ 2.004, nous dit-on, de l'année 781 à la fin du xve siècle. Il y a ici 342 numéros.

Ce sont les documents antérieurs au xiiie siècle qu'on a reproduits, en extraits seulement pour ceux du xiie qui présentaient le moins d'intérêt; mais quelques pièces du xiiie (la dernière est de 1270), sont données en complément [1].

En dehors de l'*España Sagrada* et de la *Colección* de Vigil, il n'a jamais été publié de recueil de ce genre pour les Asturies. C'est un honneur que D. L. S. a raison de revendiquer, d'autant plus qu'il ne s'agit pas uniquement de l'histoire d'un monastère, si intéressante soit-elle, vu ses hautes origines, mais de la vie économique des familles particulières dont les biens et les titres lui furent acquis au cours des siècles.

Quelle que soit la provenance du fondateur de la communauté primitive, le fait que celle-ci éleva une église sous le vocable de saint Vincent prouve que le culte du martyr de Valence, si en honneur déjà du temps des Wisigoths, était resté aussi vivant. Ce fut là le premier noyau de la future cité d'Oviedo, et c'est à côté de ce monastère que le roi Fruela construisit l'église du Saint-Sauveur, plus tard cathédrale, sans que, pour cela, ils fussent assujettis à l'Ordinaire autrement que pour le droit de visite. Comme l'abbé fondateur avait renoncé formellement à ses droits de propriété, ainsi que les moines groupés autour de lui sous la règle de saint Benoît, et que le roi n'était pour rien dans la fondation, il s'ensuivit un régime, assez rare, dans la suite, d'exemption totale par rapport à tout *patronato;* et c'est ce qui, explique l'abbé de Silos, assura au monastère une vitalité toute particulière.

De cette indépendance, en ce qui concerne l'Ordinaire, témoigne, semblerait-il, le silence du chroniqueur D. Pelayo, évêque d'Oviedo touchant ledit monastère aussi bien que celui de San Pelayo; et pourtant, il paraît qu'à cette époque les moines avaient accès à la cathédrale et même y participaient au culte, sans doute dans une chapelle réservée : rien ne prouve, au surplus, qu'il y ait eu confusion entre le couvent et le chapitre; peut-être le silence de D. Pelayo est-il précisément l'indice de tiraillements dont un document d'Alphonse VI suggère l'existence, s'il est authentique. Quant à l'indépendance vis-à-vis des particuliers, nous avons en contraste le monastère de San Juan de Neva, qu'un document nous montre comme le type du monastère *familiar*, passant de père en fils, ou d'oncle à neveu.

Bien entendu, les renseignements d'ordre agricole et économique

1. L'écriture française y apparaît en 1122, mais la minuscule wisigothique y persiste, parfois mélangée à la française, jusqu'en 1168. Un document daté de 1116, en écriture française, n'est peut-être qu'une copie, comme l'indique le P. L. S.

ne manquent point dans ces parchemins, où l'on peut croire que les intérêts temporels ne sont point négligés, qu'il s'agisse des *diezmos* sur les *cilleros* (greniers) royaux accordés par Alphonse VI, ou des concessions et donations des particuliers (entre autres deux beaux-frères du Cid [2]), ou des cent familles de serfs qui constituaient le *criazón* du monastère au temps du même roi; ou d'une rente sur les salines du port d'Avilés, octroyée par Alphonse IX.

Beaucoup de points de droit sont mis en lumière : par exemple, l'impossibilité pour le vassal de disposer de ses biens sans l'assentiment du seigneur; la persistance des formules wisigothiques dans les *cartas de arras* jusqu'en 1179; bien d'autres encore, que le P. L. S., faute de pouvoir reproduire les documents eux-mêmes, énumère dans sa substantielle introduction [3], sans oublier les faits intéressants de l'histoire régionale, non plus que de l'histoire du couvent, notamment la construction de l'église actuelle (aujourd'hui *parroquia de la corte;* la création, projetée en 1551 et réalisée en 1617, d'un collège de théologie pour l'Ordre des Bénédictins, où enseignèrent, au XVIII[e] siècle, le P. Feijóo et le P. Domingo de Ibarreta, collège supprimé, avec le monastère lui-même, en 1835.

Il est impossible de méconnaître le double mérite qu'a eu le savant éditeur de cette collection en la publiant et en faisant un choix parmi les pièces, quitte à indiquer dans son introduction ce qui pouvait être utile à relever. L'impression a été faite avec soin, à part (du moins dans cette introduction) quelques-unes de ces fautes typographiques auxquelles il semble que ce serait un rare privilège que d'échapper; il faut espérer qu'il ne s'en est pas glissé dans les textes eux-mêmes : là, elles sont plus difficiles à repérer.

G. CIROT

Ramon Menéndez Pidal, *La España del Cid*, t. II (pages 451-1006). Editorial Plutarco, Madrid, 1929.

Ce tome II a paru en décembre 1929, et le tome I[er] (cf. *Bull. hisp.*, 1929, p. 356) avait paru en avril : c'est ce que portent les couvertures. L'impression par Hernando avait commencé le 6 août 1928 et fini le 3 octobre 1929 : c'est ce que déclare une note finale. Il n'est que juste de féliciter l'imprimeur.

Illustré, comme le tome I[er], de nombreuses gravures (vues photographiques, reproductions de miniatures ou de sculptures, etc.), ce tome II contient en outre huit cartes géographiques [1] (le monde

2. Successivement comtes d'Oviedo (cf. Menéndez Pidal, *La España del Cid*, p. 236, 747).

3. Sur les *familiares monásticos*, p. XXXVI; nécessité de résidence pour les vassaux, p. XXXVIII; supplément de nourriture assuré pour les jours d'anniversaires, *ibid.;* métayage, p. XXXIX, etc.

1. Quelques-unes sont dues à D[a] Jimena de Menéndez Pidal.

chrétien et le monde musulman en l'an mil, l'Espagne en 1050, en 1065, en 1086, la chrétienté et l'islam en 1086, l'Espagne en 1091, en 1099, enfin Peña Cadiella et la région méridionale de Valence), plus, en tête du volume, un plan de Valence avec légende marquant les souvenirs du séjour du Cid, et, p. 539, un petit plan des environs de la ville; p. 846, une carte des *Heredades* du Cid. Il a été joint de plus, pour l'encartage, un tableau qui comprend, dans une heureuse disposition, la généalogie du Cid, celles des comtes de Barcelone, des rois d'Aragon, des comtes de Provence, de Foix, de Castille, des comtes asturiens, des rois de Léon, de Navarre, de Castille, de Castille et Léon, de France, de Portugal, des Beni-Gómez, du comte de Nájera, García Ordoñez : sauf ces deux dernières, toutes sont en connexion. Un index alphabétique bien détaillé renvoie aux deux volumes.

Deux hors-texte reproduisent la *Carta de Arras* du Cid à Jimena et la Dotation de la cathédrale de Valence par le Cid.

Ce second volume comprend les *Partes* V-VIII. La cinquième et la sixième partie continuent en six chapitres l'histoire du Cid. La septième contient une conclusion; la huitième, 1° des *Adiciones documentales*, qui sont des notes de détail et de travail, non destinées, en principe, à la publication, mais qu'il eût été bien dommage de laisser dans les cartons, puis 2° les sources historiques.

Le récit reprend avec la conspiration de Ben-Yehhaf à Valence. Il se termine avec l'abandon de cette ville par les chrétiens et sur un *Epílogo* où le lecteur suit la destinée de Chimène et de la famille du Cid, d'Alphonse et de son favori García Ordóñez, ces deux derniers, dirait-on, expiant par une fin désastreuse leur animosité contre le héros : García tué à Uclés avec son élève, le fils d'Alphonse et de Zaïda, et Alphonse mourant un an après.

Après quoi, le chapitre XVII, soit le 3e de la 6e partie, esquisse la psychologie du Cid. Il mérite d'être lu et relu. Le premier point, bien appuyé, c'est que le héros est réel, historique, et non pas seulement une figure de légende, du moins tel qu'on le devine ou reconstitue d'après les textes les plus anciens. Il a existé à un moment où l'épopée n'était pas morte et où l'histoire était née [2]. Dans l'histoire comme dans l'épopée, le trait dominant de sa physionomie, c'est la fidélité au roi, fidélité intentionnelle du moins, et fidé-

2. « Es que el Cid no pertenece, como los otros héroes, a esas épocas primitivas en que la historia aún no se ha desenvuelto, al par de la poesía... No hay héroe épico más iluminado por la historia que el Cid » (p. 632). « En el siglo XI ningún país hermano conservaba una poesía épica que buscase sus héroes en la vida de entonces, mientras España vivía en retraso la última edad heroica del mundo occidental, y por eso en época de mayor madurez pudo producirse la gesta cidiana, tan moderna, tan revolucionaria de los usos épicos, con un valor histórico a la vez que poético enteramente de excepción » (p. 701).

lité gratuite, si l'on peut dire, puisque, selon le droit du temps, il ne la doit pas à un suzerain qui lui a retiré ses « honneurs ». Cette fidélité, pour M. M. P., s'explique par un certain sentiment, alors peu commun, qui serait déjà le patriotisme. Puis la modération, faisant place, au moins chez le Cid de l'histoire, à des réactions vigoureuses, presque furieuses; le dédain de l'intrigue, ce qui n'exclut pas la prudence; la croyance aux augures, la fidélité aux rites et aux gestes traditionnels qui extériorisent les sentiments intimes. Juriste accompli et renommé; bien disposé, en principe, pour les musulmans de race espagnole [3], ennemi déclaré de ceux du dehors, les almoravides, les intrus; en fait invincible, même en face de ces derniers, alors que tous les princes espagnols reculent devant eux; véritable génie guerrier, comme le montrent ses inspirations soudaines au moment critique, si bien que sa seule réputation paralyse ses ennemis, il a au plus haut degré le courage personnel, le mépris du danger, la puissance d'organisation et d'administration, tout l'allant que suppose l'entreprise, folle en apparence, de s'attaquer au royaume de Valence, et toute la ténacité que démontre la réussite malgré tout ce qui vient à la traverse. Voilà cette figure, d'un extraordinaire relief, telle que l'évoque notre auteur, arrivé au sommet de sa patiente étude.

Mais ce n'est pas seulement la figure, c'est l'œuvre qui est envisagée. Ce qu'elle eût été avec un autre roi qu'Alphonse VI, avec un Sancho II, dans une entente continue entre vassal et monarque, on peut le supposer quand on voit ce qu'a réalisé le Cid en s'expatriant. Sa gloire même n'est pas née dans son pays, la Castille, mais au dehors : en Catalogne avec le *Carmen*, dans la région de Medinaceli avec le *Poema*, au nord de Saragosse et de Lerida, avec l'*Historia Roderici* elle-même, que M. M. P. est arrivé ingénieusement à situer comme à dater. Ce caractère extra-castillan que lui ont imposé les circonstances le rend, par le fait, plus largement espagnol; il n'en représente pas moins l'esprit et les aspirations de la Castille.

Mais il y a plus. La simultanéité de l'expédition du Cid contre Valence et du mouvement qui aboutit à la première Croisade est notée avec raison (p. 649). Le Cid a ouvert la marche. Il meurt l'année où Godefroy de Bouillon prend Jérusalem. Est-ce le hasard qui a fait le synchronisme de ces deux croisades, « dos acciones conjuntas hacia un mismo fin [4] » ?

3. On se rappelle les idées exposées par M. Julián Ribera (cf. *Bull. hisp.*, 1929, p. 351). M. M. P. les accepte (p. 669).

4. Le Cid fut certainement docile aux influences clunisiennes, c'est-à-dire à des influences qui n'étaient pas spécifiquement espagnoles et se centraient, si l'on peut dire, extérieurement.

La répercussion de son exploit est indéniable dans le domaine de l'histoire; plus extraordinaire a été, dans le domaine littéraire, soit dans le peuple, soit chez les clercs, le souvenir de l'homme. Il y a eu tout de suite, de son vivant, comme un branle donné. Et non seulement dans sa patrie, qui est toute l'Espagne, mais partout où l'Espagne a envoyé ou disséminé ses fils, partout même où l'Espagne a jeté des semences de sa littérature, cet homme, que l'on chantait déjà de son vivant, est devenu, non seulement une des grands figures de l'histoire, mais un héros éminemment sympathique en même temps que représentatif d'un peuple et d'une époque, un maître de la race, « catedrático de valentia », et aussi de noblesse, exemple pour toujours.

Ce n'est point par la durée que son œuvre lui a assuré la pérennité du souvenir dans l'esprit populaire. C'est l'impression morale produite par l'attitude irréprochable du héros dans ses rapports avec tous, depuis le roi hostile jusqu'au vaincu prosterné, même avec le dernier de ses serviteurs, même avec la femme de son cuisinier (car le trait n'a pas été perdu), c'est cette impression qui a frappé la conscience de ses contemporains, parce que c'est cette attitude qui convenait le mieux et qu'on appréciait le plus alors. Les générations suivantes ont créé, superposé un autre Cid; et c'est celui-là qui est devenu mondial [5]; mais il faut savoir, avec M. M. P., remonter au véritable. Celui-ci, au fond, ce qui le distingue, c'est l'abnégation dont il fait preuve en faisant taire ses ressentiments, en humiliant son orgueil, volontairement et non par force, uniquement par respect pour une force (nous dirions aujourd'hui « sociale ») qu'il juge indispensable de faire respecter : l'autorité royale [6]. Merveilleuse et toujours actuelle *ejemplaridad*, qui fait du héros castillan le saint que doit invoquer un peuple dans ses jours d'angoisse.

J'espère ne pas trahir la pensée de l'éminent maître en résumant ainsi ce beau chapitre, qui n'est pas exclusivement orienté vers le passé. Le grave érudit ne s'est pas interdit de temps à autre quelque réflexion, quelque allusion politique comme nos savants en ont

5. L'exemple, ou du moins l'esprit qu'il avait exprimé et encouragé, ne dicte-t-il pas encore la conduite des nobles et de leur représentant, le comte de Lara, D. Nuño, en face d'Alphonse VIII qui leur réclame la *pecha?*

6. P. 736, M. M. P. a pris la peine de transcrire à nouveau, après emploi d'un réactif, la curieuse note relevée déjà par Berganza dans le *Liber comicum* et d'où j'avais tiré (*Bull. hisp.*, 1914, p. 19-21, et p. 87-9 du tiré à part, *La Chronique léonaise*) un argument contre l'attribution à un moine de Silos de la Chronique qui porte le nom de ce monastère. Du moment où le Cid a obtenu, dans les formes prescrites, le serment royal qui dément les imputations énoncées dans ladite note, il accepte le monarque et devient, si l'on peut dire, alphonsiste. C'est Alphonse qui ne lui pardonne pas et l'éloigne de lui. Et le Cid, néanmoins, lui garde déférence et respect. Là est la transcendance, la beauté du conflit moral auquel le héros castillan donne une solution si noble.

fait sous les régimes autoritaires. Parlant du libéralisme avec lequel le Cid désigna un clunisien pour l'évêché de Valence, il ajoute :

El héroe más español puede dar algo que pensar a aquellos dirigentes que con cerriles doctrinas de casticismo xenófobo hostilizan las provechosas influencias extrañas por considerarlas depresivas para los « hijos de Pelayo y del Cid », cuya personalidad, creen, exige que antes se esfuercen en no ser influídos que en hacerse capaces de influír a su vez (p. 648).

Plus loin, il rappelle que Joaquín Costa souhaitait que le héros castillan

resurgiese en el pecho de cada español para imponer respecto a la ley y exigir justificación a los gobernantes, tema cuya actualidad nadie dirá que hoy ha pasado (p. 658).

D'autres pages encore (661, 663, 693) laissent, comme des soupapes, passer des vapeurs qui dénotent une pression anormale. Chez un homme comme Pidal, lui aussi « tan mesurado », il y a là un signe émouvant. C'est d'ailleurs voulu : il le déclare expressément. Il veut que son héros soit un exemple pour l'Espagne d'aujourd'hui comme il l'a été pour l'Espagne du XIIe siècle.

Si important que soit ce chapitre XVII, le suivant, qui porte le titre de « Conclusión », forme vraiment le faîte du livre. Le sous-titre, « De la España del Cid a la moderna », en fait entrevoir la portée. N'oublions pas que notre auteur a deux héros : le Cid, et l'Espagne; et pour lui, l'un personnifie l'autre (dans la mesure où l'on peut admettre de telles personnifications, bien entendu, et je ne crois pas qu'on puisse voir là un excès d'imagination). Or le grand fait, indéniable aujourd'hui, c'est la pénétration de la culture arabe dans l'Espagne chrétienne. Ce que dit M. M. P. du Cid, « hemos visto al Cid arabizarse en Valencia; habría sido un bárbaro si allí no se hubiera dejado penetrar de la literatura de los vencidos » (p. 672), est vrai de l'Espagne elle-même. Seulement le Moyen-Age espagnol s'en tient à la culture intellectuelle (y compris la philosophie), sans guère se laisser entamer par les mœurs, encore moins par les croyances de l'Islam. De là un certain esprit de tolérance politique, sinon religieuse, qui ne se démentira qu'à la fin du XVIe siècle, quand il s'agira de rejeter définitivement tout ce qui reste de mécréants sur le sol hispanique. Jusque-là, ce n'est pas dans un esprit d'extermination que l'Espagne chrétienne, non plus que le Cid, cherche à reculer sa frontière, son *extrematura*.

Un autre point, magistralement exposé, c'est la substitution, à l'idéal impérial léonais, survivance gothique, de l'esprit castillan, alors particulariste, mais actif et efficace dans l'œuvre de la reconquête, et finissant à la longue par prendre le pas sur les autres

royaumes, Léon, Aragon, Navarre (et même, pendant 60 ans, le Portugal), et par faire prédominer ses caractéristiques morales et sociales, aussi bien que linguistiques. Petite noblesse, petite propriété, liberté de la population rurale sous le régime facile des *behetrías*, moins d'esprit de classe et aussi d'association, voilà ce qui fait la Castille, la « desconcertada Castilla » [7], un pays individualiste et démocratique par rapport au Léon et à l'Aragon, qui ont fini du reste, l'un comme l'autre, par s'assimiler partiellement ou par prendre une teinte analogue.

Il m'était plus facile de donner une idée, imparfaite d'ailleurs, du contenu de ces deux chapitres, que de tout ce qu'apportent de faits nouveaux, de conclusions, de détail, les deux ultimes chapitres, consacrés, je l'ai dit, l'un aux *Adiciones documentales*, l'autre aux *Fuentes históricas*. Il serait tentant, vu l'intérêt de ces notes et de ces documents, d'en faire une véritable « recension », ou, tout au moins, d'épiloguer sur quelques points. Ce serait ou trop ou trop peu. Réflexion faite, mieux vaut finir sur l'hommage d'une sincère et pleine admiration. G. CIROT.

Die legende von Barlaam und Josaphat auf der iberischen halbinsel. Untersuchungen und Texte von **Gerhard Moldenhauer** (Romanische arbeiten herausgegeben von Karl Voretzsch, XIII). Max Niemeyer Verlag, Halle (Saale), 1929, 186-v-348 pages gr. in-8°. 36 R. M.

In dieser Bewegung, die schliesslich in die gegenreformation eimmündet, im zeitalter den grossen reformkoncilien als geschlichtlichem hintergrund, sehe ich den zeitrahmen, in dem die Josaphatlegende auf der iberischen halbinsel zu betrachten ist (p. 177).

L'auteur de ce travail d'ensemble sur le roman de Barlaam et Josaphat s'est, on le voit, préoccupé de replacer dans son cadre historique, pour l'expliquer, la destinée littéraire de cette légende. Il insiste, en particulier, sur la part qu'ont prise, dans sa diffusion, les dominicains : Vincent de Beauvais, Jacques de Voragine, sans oublier les amis spirituels de D. Juan Manuel, dont le *Libro*

7. Allusion à un mot de Ferdinand le Catholique rapporté p. 672 et lumineusement commenté aux pages suivantes.

Dans mon compte rendu du t. I de cet ouvrage (*Bull. hisp.*, 1929, p. 360, n. 17), je signalais une intéressante remarque sur la « contraposición entre el carácter jurídico de León y de Castilla » qui se constate aussi entre la France du Sud et celle du Nord. En ce qui concerne la France, on trouve d'excellentes précisions dans l'*Introduction à l'étude du Droit* (p. 118 sq., de la 2e édition, 1931), par Julien Bonnecase, professeur à la Faculté de Droit de Bordeaux (avec extraits du *Cours d'histoire du Droit français* de M. Esmein). Voir aussi, du même, *La réforme du régime de la Communauté légale et les enseignements de la pratique*, dans la *Revue trimestrielle de Droit civil*, t. X, avril-juin 1911.)

de los Estados s'est inspiré du *Barlaam* sous sa forme soit latine, soit peut-être orientale. Et l'on peut rencontrer ou deviner d'autres interventions des disciples de saint Dominique dans le maniement de cette matière, si adaptée, soit par son thème essentiel, soit par les paraboles qui l'ont émaillée, à la prédication. C'est, au surplus, aux deux points culminants du mouvement ascétique en Espagne qu'elle a eu sa vogue : dans la seconde moitié du XIVe siècle et à la fin du XVIe.

C'est vraiment un travail d'ensemble sur la légende de *Barlaam* dans la Péninsule que nous offre l'érudit Allemand dans sa première partie [1], la seconde étant constituée par les textes.

Après une courte introduction sur la forme chrétienne de la légende de Boudha, sur les travaux antérieurs [2] et l'objet des présentes recherches, il étudie dans son chapitre premier les rédactions espagnoles en prose de l'ensemble de la légende faites sur les rédactions latines. Ces dernières, il prend la peine de les énumérer : celle qui commence par « Cum coepissent monasteria construi... », dont il cite des passages, d'après l'édition de 1559, notamment le début, en bas du texte castillan; celle de Jacques de Billi (1577) reproduite par Surius (1581); celle de Vincent de Beauvais, dont on nous montre la dépendance par rapport à la vieille version, avec tendance marquée à abréger, sauf pour des détails ajoutés au contraire (la messe après le baptême de Josaphat) [3]; celle de Jacques de Voragine, plus rapprochée de la version primitive, mais non sans suppressions [4]; celle du ms. 9783 de la Biblioteca Nacional de Madrid : petite étude préliminaire qui nous donne une base concrète et précise, qui manquait dans l'exposé de Menéndez Pelayo. Après quoi vient l'examen des rédactions espagnoles, catalanes et portugaises.

D'abord le *Libro de la vida de Barlan e del rrey Josapha de India* dont la teneur est reproduite (d'après le ms. 2-G-5 de la Biblioteca de Palacio, avec les variantes du 18017 de la Biblioteca Nacional et, comme je l'ai indiqué, les rappels utiles du vieux texte « Cum coepissent ») dans la seconde partie, consacrée aux

1. « ...es wohl an der zeit ist, die lücke im kreise der romanistischen Barlaam-Josaphat forschungen nach möglichkeit zu schliessen, das erste auftreten des weitverbreiteten stoffes auf der iberischen halbinsel zu beleuchten, bearbeitungen, übersetzungen, benutzungen und ihren quellen nachzugehen, zeitliche bedingtheit, bedeutung und auswirkungen festzustellen. » (P. 6.)

2. Ceux d'E. Kuhn, de de Haan, connus de Menéndez Pelayo, qui n'est pas sans erreur et dont se sont inspirés les auteurs de manuels; ceux d'E. Braunholtz et Fr. Tyroller, manifestement insuffisants sur le domaine espagnol.

3. Sa manière est caractérisée assez joliment : « V. B. hatte den stoff zugestutzt wie ein gärtner, der aus einem üppig wachsenden strauch hier und dort schösslinge und allzu dichtes blattwert herausschneidet » (p. 10).

4. « J. de V. beschneidet nicht, sondern formt aus der grossen masse eine kleines, abgerundetes, vereinfachtes werk » (p. 12).

textes (il y constitue le morceau de résistance). Non pas traduction, mais rédaction (*bearbeitung*), déclare l'éditeur, qui consacre à son examen un chapitre important. La première vraie traduction est celle de Juan Arce Solorzeno (1605), faite sur l'édition de Bâle, 1559; elle paraît avoir été inconnue de Pellicer y Saforcada, qui ne cite, dans son *Ensayo*, que celle du P. Baltasar de Santa Cruz, faite sur le texte de Jacques de Billi. Après quoi, M. M. parle d'une traduction du texte de Vincent de Beauvais (*Estoria del rey Anemur e de Josaphat e de Barlaam*) publiée en 1893; de la *Ystoria del abad Barlaan*, d'après Jacques de Voragine, contenue dans les mss. 12689 de la Bibl. Nac. de Madrid et II-h-18 de l'Escorial, reproduits dans la seconde partie (texte du premier, variantes du second [5]); enfin des abrégés plus modernes, entre autres celui du P. Ribaneira.

Le second chapitre est consacré à une question que l'auteur déclare être la plus importante de son exposé : la légende de Barlaam et Josaphat dans les œuvres de D. Juan Manuel. Menéndez Pelayo, on le sait, supposait un *Barlaam* arabe (ou hébreu) dont aurait été inspiré le *Libro de los Estados*. L'érudit allemand combat cette supposition, et ses raisons sont plausibles. Mais dans quelles conditions l'infant écrivait-il? Il ne savait peut-être pas plus l'arabe que le latin. On savait l'un et l'autre autour de lui : c'était presque la même chose en fait. Les suggestions du P. Olmedo, citées par M. M. lui-même, me paraissent intéressantes (cf. le compte rendu du livre de M. M. par M. P. Bohigas dans la *Rev. de Fil. Esp.*, 1930, p. 71). Il ne faut pas perdre de vue l'importance de la tradition orale. On racontait et on écoutait en ce temps-là infiniment plus qu'on n'écrivait et qu'on ne lisait. La source, pour Juan Manuel, a dû être bien souvent un récit oral. Il n'a probablement pas tout pris dans les livres.

Un 3e chapitre passe en revue les œuvres où l'on retrouve des paraboles du *Barlaam* : *Cifar*, *Libro de los enxemplos* de Sánchez de Vercial, *Libro de los Gatos*, *Espejo de los Legos* [6], *Confessio Amantis* de J. Gower. Un 4e suit le *Barlaam* sur la scène espagnole; un 5e, en Portugal; un 6e en Catalogne [7].

Nous trouvons donc réunis dans cette imposante étude tous les

5. Et, en bas des pages, une comparaison avec le texte latin.

6. Les passages en cause en sont reproduits dans la 2e partie, d'après le texte latin du British Museum, et trois mss. castillans de la Bibl. Nac. et de l'Escorial.

7. *Vida de Barlan*, d'après le ms. de Vich, dans la 2e partie, puis l'*Historia de Sent Barlaam e de Sent Josaphat*, d'après le ms. de l'Archivo de la Corona de Aragon, enfin le début et la fin de la *Vida de Barlam* catalane, d'après le *Flos sanctorum romançat* de Barcelone 1493 (décrit p. 163, avec, en regard, le passage correspondant au même début dans le ms. de la Bibl. Nat. de Paris Ms. p. 9759, que Chabaneau considérait « comme la copie provençalisée d'un originel catalan » (p. 161).

éléments en même temps que les directives utiles pour la connaissance d'une légende dont il n'est guère parlé explicitement dans les manuels de littérature espagnole [8], et qui pourtant paraît avoir eu quelque célébrité dans la Péninsule au Moyen-Age, avec des aboutissements dans des œuvres plus ou moins célèbres elles-mêmes.

Je terminerai par une remarque qui peut avoir son intérêt.

Le franciscain Juan Gil de Zamora, précepteur de Sanche IV, a pu contribuer à faire connaître la légende en Espagne. En effet, dans la liste des biographies que comprenait, à la lettre B, son *Liber illustrium personarum*, et dont une seule, celle de Bamba, a été transcrite dans le ms. 2763 de la Biblioteca nacional (lui-même abrégé d'une copie de 1707, plus complète, malheureusement perdue [9]), figurent les noms *Barlaam et Josaphat*. Gil avait sûrement emprunté, copié même mot à mot, ou à peu près, selon son habitude; mais où? dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais († 1264)? dans la *Legenda aurea* de Jacques de Voragine? Même si notre franciscain encyclopédiste vécut très vieux, centenaire, dit-on, et jusqu'après l'an 1300, on peut douter qu'il ait connu et mis à profit le pieux recueil de son contemporain, mort en 1298; il paraît même qu'il ne se rappelait plus ses propres productions. Il faut donc se rabattre sur le *Speculum* ou sur le ms. 9783 cité plus haut.

G. CIROT.

Berceo, *Veintitrés Milagros. Nuevo manuscrito de la Real Academia Española*. Edición de **C. Carroll Marden** (*Revista de Filología*, Anejo X). Madrid, Hernando, 1929; 103 pages in-8°, 10 ptas.

Cet *anejo X* fait suite au IX[e] de la même collection (*Cuatro poemas de Berceo*), dont nous avons rendu compte en 1929 (p. 362); il nous donne le contenu d'une autre partie du même ms. in-folio, découverte à Santo Domingo de la Calzada, acquise et donnée également par M. C. Carroll Marden à la Real Academia Española : soit 32 feuilles, numérotées de L à LXXXVIII; il manque cinq feuilles et partie d'une sixième; une autre est mutilée et deux ont nécessité un réactif. Ces folios se raccordent à ceux dont M. C. C. M. a reproduit le texte dans ses *Cuatro poemas de Berceo*, et les précédaient immédiatement. Le dernier contient le début de *La iglesia robada*, un des *Cuatro poemas*, pour lequel l'éditeur avait dû se contenter de la fameuse copie d'Ibarreta. Le premier n'a que la dernière strophe de *La Casulla de San Ildefonso*. Sauf pour ce poème, dont il ne

8. Deux pages pourtant et des allusions *passim* dans celui de Hurtado et González Galencia, surtout d'après Menéndez Pelayo.

9. Cf. mon travail *De operibus historicis Iohannis Aegidii Zamorensis* (Bordeaux, Feret, 1913), p. 44.

donne que la strophe en question, M. C. C. M. a comblé les lacunes avec le ms. d'Ibarreta, comme il avait fait précédemment; et il a reproduit les onze strophes de *La Iglesia robada* retrouvées. C'est donc un bloc en deux morceaux, et un joli bloc : la découverte est d'autant plus heureuse que, si le hasard y est pour quelque chose, c'est bien en cherchant et parce qu'on a cherché qu'on a trouvé.

Des corrections intéressantes se trouvent ainsi apportées. Le ms. est reproduit exactement (même pour les *j* mis pour *i* après ou avant *m*, *n*, *u*, en vue d'éviter les confusions, les points sur les *i* n'existant pas dans cette écriture). En bas des pages, les variantes du ms. Ibarreta, dont le copiste, pour le contenu d'un folio manquant et d'ailleurs non numéroté dans celui-ci, a certainement eu recours, comme le suggère M. C. C. M., au ms. in-4°; là encore c'est cette copie d'Ibarreta que le nouvel éditeur a naturellement reproduite.

Nous retrouvons donc ici tous les Miracles publiés dans l'édition Solalinde (Lectura, t. 44), moins *La casulla de San Ildefonso* (sauf la dernière strophe), *La Iglesia robada* (sauf les onze premières) et *El milagro de Teófilo :* ces deux derniers sont compris, on se le rappelle, dans les *Cuatro poemas*. Il est clair que les deux éditions seront désormais inséparables.

Félicitations au vaillant érudit dont les efforts ont été si fructueux : grâce à lui, deux parties importantes de l'in-folio du XIV[e] siècle contenant les œuvres du poète de la Rioja sont allées rejoindre celle que possédait déjà la Real Academia Española, et qui contient le *Santo Domingo* publié par M. Fitz-Gerald; grâce à lui aussi, les philologues auront un texte plus sûr, au moins pour la transcription castillanisée du texte originel. Il n'y a plus qu'à découvrir l'in-4° qui contenait celui-ci, vraisemblablement, ou qui en conserverait, en tout cas, les caractères dialectaux [1].

G. CIROT

El cuento de Tristan de Leonis edited from the unique manuscript Vatican 6428 by **George Tyler Northup** (The Modern Philology Monographs of the University of Chicago). The University of Chicago Press, Chicago, Illinois (1928), 298 pages.

El cuento, ou *la estoria*, c'est ainsi que le narrateur désigne lui-même son histoire, au moins dans le ms. auquel M. G. T. N. a emprunté son texte. De là le titre donné à cette édition.

1. M. C. M. a publié depuis dans *P. M. L. A.* (vol. XIV, n° 2, June, 1930) *Berceo's Martirio de San Lorenzo from an impublished Manuscript*, à savoir le vol. 36 de la « Congregación de Valladolid » auquel se réfère le P. Justo Pérez de Urbel dans son article du *Bull. hisp.*, 1930, p. 10. M. C. M., qui a pu connaître à temps cet article pour le citer dans une note ajoutée sur épreuves, et qui le déclare « admirable », avait, on le sait, utilisé déjà ce ms. pour son édition de la *Vida de S. Millán*.

Ce ms. est acéphale, et l'éditeur calcule qu'il doit manquer au début l'équivalent des §§ 20-23 de Löseth. Il manque encore plus à la fin.

M. G. T. N. ne distingue pas moins de cinq mains différentes (de la fin du XIVe, ou du début du XVe siècle), combinées d'une façon bizarre. Il y a des répétitions déconcertantes, dans la proportion d'un cinquième. D'autre part, chaque copiste a plus ou moins transformé le texte qu'il transcrivait et qui paraît avoir été rédigé en dialecte aragonais; l'un d'eux, dont c'était sans doute la langue, l'a respecté plus que les autres [1]. On conçoit la difficulté, dans de telles conditions, d'une édition présentable. On en aura l'idée en suivant les explications préalables de M. G. T. N.; je crois qu'on lui saura gré de sa peine, et qu'on lui reconnaîtra le mérite d'une grande probité dans une approximation qui suppose un effort et une réflexion pour chaque mot à reproduire. Le texte qu'il a établi se lit d'ailleurs très bien; et sans les 270 notes qui suivent, on ne se douterait peut-être pas du travail qu'en a coûté l'élaboration. On aura, en tout cas, les éléments pour discuter, pour critiquer même; on ne pourra refuser l'éloge pour le sérieux avec lequel la tâche a été entreprise et menée à bout.

M. G. T. N. soutient que les textes espagnols proviennent d'une version italienne. Sa principale raison c'est que :

> The French versions are rich in proper names and strong in motivation. The Spanish versions are poor and weak in these respects; the Italian show an intermediary step.

Ainsi les noms propres qui manquent dans l'italien manquent aussi dans l'espagnol, et l'inverse n'est pas vrai.

Mais nous connaissions cette thèse grâce aux articles publiés en 1912 et 1913 par M. G. T. N. et grâce à la réfutation de M. Entwistle dans *The Arthurian Legend* (p. 115 sq.). Ce dernier croit à une version espagnole perdue X, d'où dérivent le texte du Vatican et celui qu'a imprimé Bonilla, et qui dériverait elle-même, comme les versions italiennes, d'une rédaction française perdue Y, aquelle commanderait, par conséquent, tous les contacts entre espagnol et italien. Ce n'est pas le lieu de décider, ni d'argumenter pour ou contre. Il faudra suivre la comparaison détaillée que M. G. T. N. établit (sur 150 points) entre les textes analysés par Löseth, le ms.

1. La question est de savoir, toutefois, et précisément, si ce n'est pas, à l'inverse, ce copiste aragonais qui aurait le plus transformé le texte primitif, lequel aurait été en castillan. Mais il faut tenir compte de l'impression et de l'opinion de l'éditeur, qui a pu suffisamment considérer le manuscrit. Il est difficile de discuter sans avoir les pièces en mains.

du Vatican (V), le texte de la N. B. A. (TL) et les textes italiens. A noter d'abord ce que dit l'érudit Américain :

> The correspondance between V and TL is remarkably close as to main content and order of the incidents. In minor traits they differ frequently. In diction their divergence is total. They are independant translations. (P. 25; cf. p. 78.)

C'est surtout ce qui nous intéresse, si nous nous cantonnons dans le domaine espagnol. Retenir pourtant aussi ceci :

> Both R (*Tristano Riccardiano*) and S (*Tavola Ritonda*) are certainly more garbled and less complete than the more authentic MSS of the group which served as models for V and TL. (P. 25; cf. p. 77.)

En tout cas, vu l'insistance de M. G. T. N., auquel on reconnaîtra sans difficulté une connaissance approfondie de ses textes, on pourrait admettre comme possible, quoique exceptionnelle (vu l'époque) une infiltration, à deux reprises, des versions italiennes en Espagne, ce qui se comprendrait grâce aux relations de l'Aragon avec l'Italie [1] et n'empêche pas la même possibilité, bien entendu, pour les versions françaises; seulement celles-ci n'auraient pas laissé de traces actuelles : qui sait si, ces traces, on ne les retrouvera pas un jour?

G. CIROT.

El Libro del Cavallero Zifar (*El Libro del Cavallero de Dios*), edited from the three extant versions by **Charles Philip Wagner**, University of Michigan. Part I, Text. Ann Arbor, University of Michigan, 1929, xvi-532 pages.

Cette publication, dont Menéndez Pelayo enregistrait la promesse il y a vingt-cinq ans (*Oríg. de la Novela*, t. I, p. CLXXXVI), rendra accessible une œuvre si intéressante [2], l'édition Michelant, pour laquelle le nouvel éditeur se montre plus indulgent que Schiff et Menéndez Pelayo lui-même, étant devenue rare par l'accaparement, heureux et malheureux, des grandes bibliothèques. M. Ph. Wagner a voulu tenir ses engagements, bien qu'il demande encore un délai pour l'appareil critique, c'est-à-dire les notes, avec une nouvelle étude sur les sources et les parentés littéraires, où il reprendra son travail de la *Revue hispanique* (1903), enfin une grammaire et un glossaire. En attendant, nous avons le texte avec les variantes.

1. D'autant plus qu'un fragment catalan édité par M. Durán y Sanpere et reproduit par M. P. Bohigas dans le c. r. qu'il a donné de *El cuento de Tristán de Leonís* (*Rev. de Filología*, 1929, p. 284), permettrait de croire à un groupe italien-catalan-aragonais.

2. M. Ph. W. paraît se décider à en fixer la date aux environs de 1300. Cf. E. Buceta, dans *Revista de Fil. Esp.*, 1930, p. 11.

Dans les quelques pages de sa préface, M. Ph. W. montre les complications de sa tâche. Le ms. de Madrid, que n'a pas connu Michelant, lui a donné du fil à retordre : une des planches nous fournit un specimen de l'écriture, qui n'a rien de séduisant [2]; beaucoup de fautes de toutes sortes, qui ne sont pas toutes imputables au copiste. Mais la difficulté était surtout d'aboutir à un texte en partant de ce ms., pris comme base, tout en utilisant l'autre ms., celui de Paris, connu de Michelant, et subsidiairement l'édition de Séville, apparentée avec ce dernier. L'emprunt, en ce cas, est inclus dans des crochets spéciaux, les crochets ordinaires étant réservés aux corrections de l'éditeur. On suit l'orthographe de celui des deux ms. auquel est pris le texte. On a réservé avec raison le *j* pour la consonne, sans distinguer l'*i* long et l'*i* court, et on a représenté le ç intérieur du Ms. de Madrid par *z*, distingué de *ç* [3]. Les traits supérieurs qui surchargent gratuitement certaines lettres (*n*, *y*) ont été supprimés. Nous ne pouvons qu'approuver, car il fallait faciliter la lecture : la transcription absolument exacte ne peut être exigée ni même souhaitable pour des textes de cette longueur.

Pour rendre plus reconnaissables les emprunts aux *Flores de Filosofia* éditées par Knust, on les a imprimés en italique.

Nous avons là une très bonne édition, dont nous saurons tous gré à l'érudit et patient professeur américain. G. CIROT.

Enrique de Gandia, *Historia crítica de los mitos de la Conquista americana*. Juan Roldán y C[ia]; Buenos Aires, Florida 359; Madrid, Alcalá, 123; 285 pages in-8° (1929); 4 pesos.

Onze chapitres, suivis chacun d'un résumé-commentaire. En voici les titres :

Las islas fantásticas del Océano tenebroso y el descubrimiento de América; La fábula de los Gigantes y de los Pigmeos; El mito de los Caribes; La fuente de eterna juventud; Las Siete ciudades encantadas; Las Amazonas, Vírgenes del Sol; El Dorado; La Sierra de la Plata; El lago donde dormía el Sol; Los apóstoles en América; Los náufragos olvidados.

La plupart de ces titres sont assez suggestifs par eux-mêmes, et même poétiques. Mais l'intérêt n'est pas là seulement; il est dans l'explication proposée et la discussion : l'auteur y fait preuve d'un savoir étendu et solide; et on le suit avec confiance, car sans qu'on puisse lui reprocher d'étaler son savoir, il sait beaucoup, et d'énormes lectures l'ont préparé à trouver des solutions du reste rai-

2. Sept autres planches reproduisent des pages du beau ms. de Paris; et une, la *portada* de l'édition de 1512.

3. La forme finale 6 ou σ est toujours rendue par *s* : *fis*, *fas*.

sonnables. Sa connaissance de l'antiquité lui a beaucoup servi, car la plupart du temps il s'agit tout simplement de transpositions (voir en particulier la note 2 de la page 42), ce qui s'explique assez, vu la croyance, où l'on fut d'abord, que ce qui venait d'être découvert, c'était l'Inde, c'était l'Asie. Quoi de plus naturel, que ce que disaient de celles-ci les Anciens fût « reconnu » dans les terres nouvelles ? Christophe Colomb fut pour beaucoup dans la propagation de ces erreurs, qui furent tout de suite collectives : ainsi pour les *Caribes* des Antilles, en qui il croyait retrouver les *Calibes*, voisins des Scythes anthropophages de Strabon, Solin, Pomponius Mela, et supposés anthropophages eux-mêmes; de là la réputation faite à ces *Caribes*, qui, en réalité, ne mangeaient pas de viande. Le cas des « Amazones » est plus complexe, car il est fait de légende et de réalité. Les souvenirs classiques prédisposaient à retrouver ces guerrières dans le nouvel Occident confondu avec l'Extrême-Orient; mais en fait, les institutions *quéchuas* (les épouses de l'Inca, d'une part, et de l'autre les vierges qui desservaient les temples du Soleil), mal connues et mal comprises d'ailleurs, servirent de fondement à un conte renouvelé des Grecs, et dont le rationalisme moderne avait, en fin de compte, mais à tort, admis l'inanité.

On voit dans quel esprit a été composé ce livre. Il mérite la lecture, et, au besoin, la discussion. Mais ceux mêmes qui le discuteront y apprendront sans doute bien des choses.

G. CIROT.

Joseph A. Meredith. *Introito and loa in the Spanish Drama of the sixteenth century.* Philadelphia, 1928 (University of Pennsylvania, Publication of the series in Romanic Languages and Literature, n° 16).

Comme d'autres thèses de doctorat déjà signalées ici, ce travail sort du laboratoire de M. Wickersham Crawford. Il servira de très utile introduction ou de complément à l'*Introducción general* que M. Cotarelo y Mori a placée en tête de sa *Colección de entremeses.*

On y voit mis en relief le caractère traditionnel de l'intervention du berger, passé de la *Farsa* et *l'Egloga* à l'*Introito* de Torres Naharro [1], de Sánchez de Badajoz, etc., au point que la rubrique « Entra el Pastor y dize [2] » en arrive à servir d'annonce, précisé-

1. Sur Torres Naharro, voir l'article de M. J. E. Gillet que nous signalons à la chronique, et où il est aussi question de l'*Introito*. Bien que cet article ait paru postérieurement, l'auteur l'avait rédigé avant la publication du livre de M. J. A. M.

2. L'importance du rôle du berger avait été déjà mise en relief par M. W. Crawford dans son article de *The Romanic Review*, II, 4, sur *The Pastor and Bobo in the Spanish religious drama of the sixteenth century.*

ment, à cette espèce de boniment préalable qu'est en somme l'*Introito*.

Salutation à l'auditoire, quitte à lui chanter pouilles l'instant d'après [3], ébahissement, billevesées, vanteries plaisantes, surtout sur le chapitre des conquêtes féminines, et non sans quelque relent des *serranillas*, petite semonce à l'occasion, petit sermon même (dans Sánchez de Badajoz, par exemple), tel est le dessin habituel, bien simpliste, de ces boniments; habituel, mais non fixe, très susceptible de variantes et d'additions. Le ton burlesque y est comme normal; et l'orateur d'occasion y est parfois amené ou employé à donner l'argument de la pièce, à laquelle il prend souvent part comme acteur, restant généralement, en tout cas, sur la scène, et désignant au besoin les personnages qui, ainsi, n'ont pas à se présenter eux-mêmes.

Tout cela méritait d'être envisagé de près, analysé et distingué selon les époques et les auteurs. M. J. A. M. a pu ainsi reviser les observations faites à propos de Sánchez de Badajoz par López Prudencio (1915).

Il ne manque pas de détails curieux : entre autres, l'usage persistant de la formule consacrée pour le salut au public, *Dios mantenga*, qui excita, paraît-il, les susceptibilités des chanoines de Badajoz, compatriotes de Sánchez, tout comme celles de l'*hidalgo* du *Lazarillo de Tormes* [4]; ou encore les allusions aux modes ou usages du temps, par exemple le port du voile par les femmes et l'emploi des fards.

C'est Torres Naharro qui a le premier intitulé *introito* cette espèce de prologue, dont il a trouvé les éléments en Espagne même [5]. Quant au mot lui-même, M. J. A. M. ne se prononce pas sur son origine (p. 102). Le fait est que Naharro l'a employé étant à Naples (1517).

L'*argumento* peut être lié à l'*introito* ou former prologue. Le prologue est rarement présenté, comme en Italie, par un ange; rarement aussi par un messager, *faraute*, voire un *page*. La prose y est plutôt exceptionnelle. C'est, à l'imitation sans doute des Italiens, un *argumento* en prose que Lope de Rueda met en tête de ses pièces, plutôt qu'un *introito*, bien qu'il emploie le dernier mot et que Rojas dans son *Viaje entretenido* lui en attribue l'habitude,

3. « Some of these prologues might well be considered as *pullas*, with the audience as the shepherd's mute adversary » (p. 41).

4. Dans la *Vida es sueño*, Segismundo, « como en montes nacido », emploie encore la même formule (II, IV), et fait la même réflexion que Lazarillo à propos des gens qui s'en formalisent.

5. « Naharro formed his introito by combining various humorous elements that existed in Spanish lyric and dramatic tradition before him » (p. 49).

peut-être l'innovation. Ce qui lui appartient, c'est le *paso* supplantant l'*introito* : une scène remplaçant le monologue.

Quant à la *loa*, le premier spécimen en date (1551) n'est, en somme, qu'un *introito*. Le romance ne semble pas en être la forme originaire. De 1551 à 1580 la *loa* est propre au théâtre religieux. Il n'est pas sûr que son nom vienne de ce qu'on y louait soit l'auditoire, soit les saints. C'est comme prologue de l'*Alejandra* de Lupercio Leonardo de Argensola qu'on la trouve pour la première fois rattachée au théâtre laïque : elle y est d'ailleurs, pour le fond, d'inspiration italienne. Il n'est pas impossible que les jeux d'esprit auxquels se livre l'auteur du *Viaje entretenido*, dont j'ai dit un mot jadis (*Bull. hispan.*, 1923, p. 200 sq.), aient été inspirés par l'idée que la *loa* avait pour but de louer, et Rojas s'en est donné à cœur joie. Et malgré certaines préventions qui se manifestent dans la suite, ce petit genre hybride et d'origine mystérieuse continua à vivre, grâce, sans doute, aux habitudes du public.

Je n'ai cherché ni à résumer ni à esquisser l'exposé de M. J. A. M., mais simplement à en montrer, par quelques aperçus, l'intérêt très réel. Je loue sans réserves (et au risque de faire de mon compte rendu une *loa*, au sens qu'on a été tenté de donner au mot) un esprit minutieux et prudent qui s'en tient aux faits et en voit la complication, tout en essayant de dégager, dans la limite du possible, un historique appuyé sur des dates, et en notant des transformations et adaptations qu'on ne peut guère toujours expliquer encore [6].

Cette thèse complète heureusement les publications de MM. Wickersham Crawford, Hendrix, et Shaffer Jack dont nous avons dit un mot en 1925 (p. 358-363). G. CIROT.

Miguel Servet y la geografía del Renacimiento por **Eloy Bullón y Fernández,** de la Real Academia de la Historia, catedrático de la Universidad Central. Segunda edición. Madrid, V. Suárez, Preciados 28; 1929; 207 pages, petit in-8°. 5 ptas.

C'est la reproduction, avec de nouvelles notes et quelques appendices, d'un discours de réception prononcé à la fin de 1928. Nous ne sommes pas habitués, en France, à des discours de cette am-

6. P. 63, M. J. A. M. avoue n'avoir pu comprendre *los dos mil caramillos*. N'est-ce pas « un tas de choses » (*chismes*) ? — Ajouter aux mots latins déformés qu'emploie, d'ailleurs avec parcimonie Sánchez de Badajoz, et qui sont cités p. 64, le *peroña* de la p. 62. — A quoi bon répéter, au recto comme au verso, en manière de titre courant le titre de l'ouvrage? Ne vaudrait-il pas mieux mettre au recto le titre du chapitre en cours?

pleur, où un sujet déjà riche par lui-même se charge des broderies de l'éloquence et des lieux communs de la philosophie, comme il sied à un discours.

Le successeur du très regretté P. Guillermo Antolín à l'Académie de l'Histoire est professeur de géographie à l'Université de Madrid. Il se devait à lui-même de parler géographie à ses confrères. L'histoire de la géographie va de pair avec celle de l'historiographie; et si M. Gallois a, dans un livre célèbre, fait connaître les *géographes allemands de la Renaissance*, le mérite de l'Espagnol Miguel Servet comme géographe n'avait guère été mis en relief, bien que la bibliographie qui le concerne soit assez abondante. Les deux pages que lui consacre à ce point de vue l'auteur de l'*Historia de los Heterodoxos* (t. II, p. 266-8) indiquent la part personnelle du jeune correcteur de l'imprimerie Trechsel dans le *Ptolémée* de 1535 (collation d'éditions et de manuscrits, corrections à l'édition reproduite, celle de Bilibald Pirckheimer, scolies, correspondance des noms anciens et des noms modernes, description des pays, etc.), mais non ce que lui doivent Sebastien Munster et Abraham Ortell, si ce n'est ce portrait de l'Espagne, quelque peu étonnant, et à coup sûr peu circonspect, qui excita la bile de Damian de Goes et que Munster avait emprunté avec bien d'autres choses à notre Espagnol. Cette dette des deux grands géographes, il y avait intérêt à la faire connaître. Le fait est que, dans son édition de 1540 [1], Munster reproduit à son *Appendix geographicus* tout ce que dit Servet dans son édition. Il eût même mieux fait de s'en tenir là et de ne pas y ajouter l'étymologie hébraïque [2] du nom de Tarragone, « *quod sonat boum possessionem* », non plus que la liste, d'ailleurs très écourtée, des rois d'Annius d'après Josèphe et Bérose

Dans ce travail de vulgarisation, M. E. B. a su montrer l'importance de l'œuvre de Ptolémée au Moyen-Age et jusqu'à la fin du XVIe siècle, soit au point de vue des connaissances simplement géographiques, soit au point de vue pratique des découvertes, soit enfin au point de vue de l'astronomie, qui a été le premier fondement de sa réputation avec sa Σύνταξις τῆς ἀστρονομίας, répandue grâce aux Arabes sous le titre d'Almagesto [3].

Trois planches sont jointes : les *portadas* des deux éditions du

1. La Bibl. municipale de Bordeaux possède cette édition, ainsi que celles de 1542 et de 1552, et que les deux éditions de Servet (Villanova).

2. Il était alors professeur d'hébreu à Bâle.

3. La confusion que M. E. B. signale à ce sujet, et qu'a commise un très réputé professeur de géographie de la Sorbonne, décédé en 1916, montre que géographie et encyclopédie ne sont pas tout à fait synonymes. C'est presque véniel à côté de la traduction de « ... Pomponii, Plinii, Nepotis » passage de Nebrija) par « Pomponio, nieto de Plinio », que relève M. E. B. dans un gros livre d'un géographe espagnol, d'ailleurs peu apprécié des spécialistes, si je ne me trompe.

Ptolémée de Servet et le *Mapa del Nuevo Mundo* qui s'y trouve inclus.

G. CIROT.

Archivo histórico Español. Colección de documentos inéditos para la historia de España y de sus Indias, publicados por la Academia de Estudios históricos sociales de Valladolid. Tomo I, « Voluntad », Madrid, MCMXXVIII. xxix-451 pages in-4°. *El concilio de Trento.* Documentos procedentes del Archivo general de Simancas seleccionados por **D. Manuel Ferrandis,** transcritos por el mísmo y por **D. Miguel Bordonau.** Tomo I, 1530-1552. Valladolid, Imp. Casa Social Católica, 1928, 15 ptas.

La « Junta de gobierno del patronato del Archivo historico Español » dont le président est le comte de Gamazo, et le secrétaire, M. Augustin G. de Amezúa y Mayo, se propose de ressusciter la *Colección de documentos inéditos para la Historia de España*, dont le tome 112 et dernier a paru en 1895, et que la *Nueva colección* n'avait pu augmenter que de six volumes (1892-6). Elle a adopté des règles de publication qu'on ne peut qu'approuver, en particulier touchant la littéralité de la reproduction des textes, avec quelques tempéraments indispensables. Il faut souhaiter longue vie et prospérité à cette noble entreprise, et y contribuer en souscrivant [1] (aux conditions avantageuses de 12 ptas le volume).

On avait d'abord pensé consacrer quatre volumes à Philippe II. Après réflexion on a préféré inaugurer la collection par un tome consacré au Concile de Trente.

Cerebro inspirador de la política española, cuyas consecuencias naturales y legítimas en la historia europea (la Santa Liga, la Armada invencible, Lepanto, moriscos, guerra con Francia, empresas de Berbería) constituirán la materia de los volúmenes siguientes, Así lo exigia la lógica; primero la causa; luego, sus efectos.

C'est donc à un tout organique que l'on songe. D'ores et déjà sont sous presse ou annoncés : *Castillos y fortalezas; Lepanto; Moriscos; Portugal; Arte; Expediciones a Indias.*

« Nuestro siglo xvi », déclare fièrement, et avec raison, M. Manuel Ferrandis, « es un siglo de Historia Universal más que de España ». Ce n'est donc pas aux seuls hispanisants que toute la documentation promise apportera des lumières, mais à quiconque s'intéresse à l'histoire qui va du Concile de Trente à la Paix de Westphalie, les deux termes adoptés pour le domaine à exploiter.

1. Editorial « Voluntad », Gaztambide, 3, Madrid.

Ce premier tome, tiré tout entier de Simancas, comprend les documents datés de 1530 à 1552. Il y en a 211. Un autre tome contiendra ce qui se rapporte au règne de Philippe II; un troisième, ce qui touche aux conciles provinciaux espagnols chargés d'appliquer et de faire respecter les décrets du Concile de Trente.

On verra le chemin parcouru depuis la lettre de Clément VII à l'Empereur pour lui représenter les inconvénients et les dangers qu'il y aurait à convoquer un Concile général actuellement, jusqu'à celle des évêques qui s'étaient opposés à la suspension (30 avril 1552). Les événements sont bien connus sans doute, mais le détail peut toujours l'être davantage, et aussi les intentions, comme les intrigues, les mobiles et les raisons.

Outre l'index général des pièces reproduites on trouvera un index onomastique et un curieux appendice : le chiffre de l'Empereur pour sa correspondance avec sa sœur, Madame de Parme, avec ses vice-rois et ses ambassadeurs. G. CIROT.

J. Bickermann. *Don Quichotte und Faust (Die Helden und die Werke)*; A. Collignon, Berlin, 1929.

Cervantes n'a pas fait une parodie du roman chevaleresque. Son Don Quichotte n'est pas un chevalier, mais un homme qui croit être chevalier. C'est une valeur négative. Mais l'œuvre est de plein réalisme. C'est cette antithèse même qui, par le ridicule, disperse les fantômes qui peuplent la tête du généreux fou. Le *Don Quichotte*, antithèse réalisée, rendue vivante par le génie de l'auteur. Le comique vient de ce manque d'adaptation. Pour réaliser son intention, il fallait un roman-voyage, un roman d'aventures. Mais prenons garde, un vrai roman d'aventures n'a ni but, ni fin. Don Quichotte voudrait transformer le monde. Qu'importe l'ordre des expériences ? Elles sont toutes des échecs. Le *Faust* allemand est une tentative différente. Il s'agit cette fois non de corriger, mais de conquérir l'univers. « *Don Quichotte*, le *Faust* espagnol », dit Spengler. L'œuvre de J. Bickermann n'est pas autre chose qu'une tentative pour renouveler, par des procédés philosophico-comparatistes, la critique du *Faust* et du *Don Quichotte*. *Don Quichotte*, considéré comme une grande pensée, comme la réalisation, incomplète du reste et gauche, d'une grande idée. *Don Quichotte*, révélation des rapports de l'homme et de la vie, comme un symbole des attitudes diverses de l'homme devant la nature. *Faust* et *Don Quichotte* sont deux formules diverses du grand problème du surhomme. Surhomme, fausse illusion. L'homme est plus que le surhomme. Le surhomme n'est qu'une ombre. Conclusion : humilie-toi. Cervantes, un bohème, un inadapté, un génie, qui

n'était pas fait pour ce monde. Un Don Quichotte, le chevalier de l'esprit. Un voyant, de la hauteur de Gœthe et de Dostoiewsky. Un penseur non d'une race ou d'un temps, mais du genre humain.

Il y a dans ce livre beaucoup de prétention et beaucoup d'idées. Tout l'appareil dogmatique et logique, des théories personnelles, des antithèses originales, et aussi des constructions à vide. Le livre fait penser et quelquefois sourire. Nous préférons la méthode d'A. Castro, qui part de Cervantes et de ce que nous savons de son œuvre, et qui mènera à des conclusions autrement fortes. Mais l'ouvrage de J. Bickermann est intéressant, car il clôt l'œuvre philosophique d'un siècle et d'un pays autour de *Don Quichotte*. C'est le résultat de mûres réflexions. Il mérite d'arrêter l'attention. Toute confrontation entre Gœthe et Cervantes, le plus grand Allemand et le plus grand Espagnol, est pleine d'enseignements.

J.-J.-A. BERTRAND.

Lope de Vega's *El Brasil restituido*, together with a study of patriotism in his theater, by **Gino de Solenni**, Ph. D. Instituto de las Españas de los Estados Unidos, New-York, 1929, CXLI, 159 pages.

La publication, conformément au ms. original de Lope (23 octobre 1625), de cette *comedia*, déjà donnée dans l'édition de l'Académie Espagnole d'après une copie de même ms. prise par Durán, n'eût peut-être pas été d'un intérêt extrême, si elle n'avait fourni l'occasion d'une étude sur le patriotisme ou, si l'on préfère, le nationalisme (mots nouveaux, choses anciennes) affiché, très sincèrement du reste, par le grand dramaturge. Il ne suffit pas, en effet, de dire et de savoir que son théâtre est un théâtre national; or un des aspects de ce caractère, c'est la façon même dont l'auteur parle de l'Espagne et des Espagnols, ce qu'il loue en elle et en eux, le lyrisme souvent très beau de certaines tirades, qui annoncent le très beau et très connu couplet de Tirso sur la Biscaye dans *La Prudencia en la mujer*. Il valait la peine d'approfondir; et pour cela il fallait procéder à un dépouillement préalable et à un classement méthodique. C'est ce qu'a fait M. G. de Solenni. Son « Portrait de l'Espagne » d'après Lope de Vega n'a rien d'une improvisation. C'est tout simplement un bon travail, qui apporte des citations intéressantes et des idées précises. Il faut le connaître pour savoir exactement ce que les Espagnols pensaient de leur pays et d'eux-mêmes, à quelles qualités ils tenaient le plus, quels éloges ils avaient le plus à cœur de s'entendre décerner ou de se décerner eux-mêmes; car, bien entendu, Lope n'a fait que

dire tout haut et sur la scène ce que pensait obscurément le dernier des *mosqueteros*.

M. G. de S. n'a pu identifier le mémoire qu'a eu Lope sous les yeux pour rédiger sa pièce, mais il a transcrit la *Relacion que enbio Diego Ruiz* au sujet des événements dont le poète a pris texte : le coup de main de la Compagnie hollandaise des Indes occidentales contre Bahia et la reprise de la ville par D. Fadrique de Toledo y Osorio (avril 1625). M. G. de S. cite trois autres mémoires, mais le nom d'aucun des auteurs, non plus que celui de Diego Ruiz, n'apparaît dans la *comedia;* or, il semble qu'on doit l'y trouver, d'après ce que dit le censeur : il loue, en effet, Lope d'avoir traité son sujet

muy ajustado y conforme a la mejor relación que deste suceso tenemos; calificada de un textigo instrumental que se halló en esta guerra, y trajo della honrosas señas en sus heridas. En la comedia se habla dél y de otros muchos caballeros...

Cette petite énigme reste donc sans solution. L'essentiel, c'est que M. G. de S. n'ait pas oublié, à la méditer, le principal de la question posée à propos de *El Brasil restituido*.

G. CIROT

Documentos di mi archivo. La elección de Fernando IV, Rey de Romanos, Correspondencia del III marqués de Castel-Rodrigo Don Francisco de Moura durante el tiempo de su embajada en Alemania (1648-1656). La publica según los originales que obran en el Archivo de su Casa el Príncipe Pío, XVI marqués de Castel-Rodrigo. Madrid, 1929. XXVII-562 pages in-4°.

« Más vale publicar mal que no publicar », tel est le conseil que donnait à l'auteur son cousin le duc d'Albe. Et qui n'y souscrirait en principe, si l'on songe que les archives qu'il s'agissait de faire connaître, conservées en Italie (à Mombella), contiennent 1.100 dossiers qui comprennent des originaux depuis l'an 1200? La plupart sont relatifs à l'histoire des princes de Savoie et constituent la documentation italienne de la Maison, alors que la documentation espagnole s'est trouvée fort réduite par suite de vicissitudes non encore bien éclaircies. Dans cette dernière figurent : 1° la correspondance du second marquis de Castel-Rodrigo avec le marquis de Leganés et le comte-duc d'Olivares, laquelle sera l'objet d'une prochaine publication : il y aura là comme une suite à la belle étude d'Alonso Danvila sur le premier marquis du même titre, D. Cristóbal de Moura (cf. *Bull. hisp.*, 1901, p. 169);

2° deux dossiers concernant l'ambassade à Vienne du troisième marquis, D. Francisco de Moura, et son rôle à la Diète de Ratisbonne : ce sont ceux-là qui ont fourni les matériaux du présent volume. L'importance des événements auxquels a été mêlé ce dernier personnage, celle des postes qu'il a occupés, justifie amplement le pis aller auquel se résignait le XVI[e] marquis du même titre en s'essayant au métier de chartiste. En tout cas, le fait est que je ne vois pas ce que le juge le plus difficile pourrait trouver à critiquer. Sans parler du luxe de l'impression, du papier, et des planches, il serait, sans flatterie aucune, permis de proposer en exemple le soin avec lequel ces documents ont été reproduits, d'autant plus qu'un grand nombre étaient chiffrés (déchiffrés en marge, il est vrai, exception faite de certains passages, par le secrétaire même de l'ambassadeur); reproduits, faut-il ajouter, avec une fidélité complète, qui respecte l'orthographe et s'abstient de résoudre les abréviations des mots et formules là où il n'y a pas de difficulté. Pour les passages non déchiffrés déjà, ce n'a été qu'un jeu, avec un peu de patience, que d'en trouver la clef. Ce sont là jeux de princes, mais de princes érudits, qui font de l'histoire avec la plume.

Cette transcription des documents contenus dans les deux dossiers indiqués n'occupe que la seconde partie de l'ouvrage. La première nous donne, en dix chapitres (soit 130 pages), l'histoire des huit années d'ambassade de D. Francisco, dont la révolution de Portugal avait à peu près anéanti le patrimoine à la mort de son père D. Manuel (1651), et qui n'eut pas peu de mérite à s'occuper si activement des intérêts de son maître, quand lui-même était à peu près réduit à son traitement et à quelques avantages subsidiaires, et encore loin de pouvoir s'offrir la fantaisie du Palais de la Florida. L'exposé s'ouvre par les négociations en vue du mariage de Philippe IV avec la fiancée de son fils défunt, de Mariana de Austria (1648), tout en écartant le roi de Hongrie, frère de celle-ci, du voyage d'Espagne, qui aurait eu pour aboutissement le mariage avec Marie-Thérèse, l'infante qui épousa Louis XIV. Il se termine avec la mort, à 21 ans, de Ferdinand IV, élu roi des Romains (1653) grâce à l'habileté du marquis (et, note-t-on, sans grandes dépenses), puis l'élection de son frère, Léopold, roi de Hongrie, comme Empereur (1658) pour succéder à leur père Ferdinand III.

Il y a donc là une matière bien circonscrite. L'intérêt, pour nous, réside surtout dans l'influence qu'eut la tournure inattendue des événements du côté de l'Empire sur le changement de la politique espagnole vis-à-vis de la France; mais il va de soi, au surplus, que tous les détails qu'on nous donne, chemin faisant, sur les négociations de l'ambassadeur ont un indéniable intérêt spécifique. Les

historiens seront donc reconnaissants au XVIe marquis de Castel-Rodrigo d'avoir, pour eux, ouvert et commenté les archives de sa Maison.

G. CIROT.

A. Fugier, *Napoléon et l'Espagne* (1799-1808). (Bibliothèque d'Histoire contemporaine), Paris, Alcan, 1930, deux vol. gd in-8°, XLIV-406 et 494 p.

Tandis que la guerre d'Espagne de 1808 a depuis longtemps déjà retenu l'attention de nombreux écrivains et historiens, les années qui la précèdent immédiatement attendaient encore leur mémorialiste. Elles constituent pourtant le prologue du grand drame et renferment l'explication de cette « malheureuse guerre qui a été la source première de tous les malheurs de la France » (Las Cases). C'est à ce beau sujet d'étude que M. A. Fugier a consacré un livre aussi solidement documenté qu'habilement construit et présenté.

A la période d'hostilités entre la France et l'Espagne au temps de la Convention succède une période d'apaisement. L'alliance de San Ildefonso (1796) annonce la « cordialité » officielle qui sera de rigueur jusqu'en 1808. Elle inaugure la série des traités qui, conclus pour affermir l'amitié entre les deux pays, les éloignent de plus en plus l'un de l'autre, à cause des exigences croissantes de Napoléon et de sa méfiance, de plus en plus justifiée, pour Godoy et les Bourbons d'Espagne. Les divers actes de cette brouille entre les souverains des deux pays, qui se jouent en secret dans les coulisses, tandis que sur la scène retentissent des protestations d'amitié, sont étudiés par M. Fugier avec une pénétration remarquable.

Voici d'abord les premières négociations de Bonaparte avec l'Espagne, que dirige Lucien, ambassadeur cynique et rapace, et qui aboutissent aux conventions de 1801. L'attitude de Bonaparte est sympathique à l'égard du pays voisin qui lui a été fort utile pour contraindre le Portugal à se détacher de l'Angleterre (Guerre des Oranges, exposée d'après les archives de Londres). Malheureusement, le premier Consul arrête définitivement à cette date sa théorie sur l'Espagne. « De ces notions que Bonaparte possédait en 1800 sur la nation voisine, à savoir les préoccupations italiennes de l'Espagne, sa puissance maritime et ses possibilités financières, la première était juste, mais les deux autres beaucoup moins. Le malheur fut que, par la suite, les appréciations inexactes ne se rectifièrent pas, que les lacunes dans les connaissances ne se comblèrent point, et que Napoléon finit par s'imaginer qu'il connaissait l'Espagne, alors qu'il ne savait à peu près rien d'elle. Cette ignorance ne lui est pas entièrement, ou tout au moins pas directement imputable...

Les effets qu'elle produisit n'en furent pas moins désastreux » (I, 93).

Après la rupture de la paix d'Amiens, l'alliance franco-espagnole allait de nouveau être mise à l'épreuve. Godoy, alors tout-puissant, fit preuve d'un pacifisme aussi décidé qu'inattendu, mais qu'expliquent les dépêches des ambassadeurs anglais à Madrid. Bonaparte dut se résigner à accepter la neutralité espagnole moyennant une promesse de subsides péniblement arrachée (traité de 1803). La tension entre les deux pays fut extrême : « Dans tout Madrid on croit à la guerre », écrivait le Prince de la Paix (I, 232). Malgré cette déconvenue, Napoléon, furieux, ne renonça pas à faire entrer son alliée dans la lutte contre l'Angleterre. Il profita du moment où Godoy avait besoin de son appui pour affermir sa situation à Madrid et pour réaliser son « grand projet portugais », sur lequel les archives de Lisbonne jettent ici une vive lumière. Les intérêts des deux compères étant en jeu, une convention maritime fut conclue (janvier 1805), et bientôt après les vaisseaux de l'Espagne « plus utiles qu'un subside qu'elle ne versait pas », furent réparés et armés en toute hâte. Le Prince de la Paix semblait être « le ministre de la marine de Napoléon » (I, 350). A Trafalgar, glorieusement, l'escadre espagnole fut anéantie aux côtés de l'escadre française.

Après le désastre, l'entente continua entre Napoléon et Godoy, car ils avaient mutuellement besoin l'un de l'autre, le premier pour combattre Marie-Caroline de Naples, le second pour mener à bien ses « combinaisons » portugaises, au reste mal arrêtées et qu'on peut suivre grâce à l'*Archivo Reservado de Fernando VII*, conservé au Palais Royal de Madrid. Aussi l'Espagne consentit-elle à signer une convention financière (10 mai 1806) qui réparait un peu la situation critique créée par le payement irrégulier et incomplet du subside de 1803.

Mais Napoléon, préoccupé par la formation de la quatrième coalition et circonvenu par Talleyrand, « l'adversaire systématique de l'Espagne » (les archives de Lisbonne le prouvent), abandonna le projet portugais, si cher à Godoy. Celui-ci tourna le dos à la France et lança le manifeste ambigu du 5 octobre 1806 qui, sans être une adhésion aux ennemis de Napoléon (cette légende est détruite par les archives de Berlin et de Moscou), peut être sur le moment interprété comme un défi à la France. En tout cas, Godoy donna l'impression de continuer « son jeu retors sur les deux tableaux » (II, 140), le jour surtout où il déclara à ses généraux qu'il fallait se tenir prêt à marcher « soit sur le Portugal, soit sur les Pyrénées ».

La nouvelle d'Iéna remplit de terreur le favori de Marie-Louise, et, naturellement, l'engagea à « se réhabiliter » aux yeux de Napoléon, toujours plein de ressentiment depuis le fameux manifeste.

Aussi l'Espagne adhéra-t-elle au Blocus continental, et fournit-elle à Napoléon le corps expéditionnaire de La Romana, ainsi que son aide financière.

Tilsitt. Les événements vont tellement se précipiter que quelques historiens, sans preuves certaines, « ont fait remonter à ce mois de juillet 1807 les vues de Napoléon sur le trône d'Espagne, et sa résolution de l'usurper » (II, 203). — Le Portugal est sommé de déclarer la guerre à l'Angleterre. Son refus connu, l'occupation est décidée. Dans l'intervalle, le traité de Fontainebleau (29 octobre 1807) raffermit encore l'amitié franco-espagnole. En apparence seulement. En réalité, il permettait le passage des troupes napoléoniennes dans le nord-ouest de l'Espagne : « Cinq ou six étapes seulement les sépareraient de Madrid ». De plus, Napoléon mettait en réserve le centre du Portugal démembré, comme monnaie d'échange possible en vue d'arrangements ultérieurs. « Cette portion réservée compte 2.000.000 d'habitants. Or, d'après les statistiques remises à l'empereur à cette époque, la rive gauche de l'Ebre compte 1.910.000 habitants. Le rapprochement de ces deux chiffres est significatif » (II, 263). Après avoir réclamé auparavant le port de Pasajes, Napoléon convoitait maintenant la partie septentrionale de l'Espagne. Et si l'on songe que Ferdinand, « la créature, le protégé » de l'Empereur, pouvait prochainement monter sur le trône, l'Espagne n'allait-elle pas devenir un « demi-protectorat » ? (II, 263).

Tandis que le 27 octobre on établissait le texte du traité de Fontainebleau (et que le Théâtre français annonçait la reprise d'une pièce de Colin d'Harleville, *Les châteaux en Espagne*), à l'Escorial, ce même jour, le complot fernandiste était surpris et le Prince des Asturies accusé de haute trahison. Le projet du mariage de Ferdinand avec une princesse de la famille de Napoléon était ruiné. « C'était la contre-offensive de Godoy » (285). De ce jour, la politique de Napoléon prit une orientation nouvelle, aussi bien que celle du Prince de la Paix devint étrangement pacifiste quant à la question portugaise. Plein d'une méfiance pour la cour d'Espagne qui grandit de jour en jour, Napoléon songe désormais que seule une dynastie nouvelle pourrait lui assurer la tranquillité au sud des Pyrénées et lui procurer, sans marchander, le concours de la flotte espagnole. L'Espagne, pour être une précieuse alliée, doit être « organisée » — autrement dit, l'incapable Charles IV doit être détrôné. Dès lors, il ne reste plus à Napoléon qu'à préciser ses plans sur l'Espagne. Il propose l'échange de la rive gauche de l'Ebre contre la partie centrale du Portugal. Quelques troupes s'emparent des places fortes septentrionales. Sur ces entrefaites éclate le « motín » d'Aranjuez. Le trône est vacant. Napoléon l'offre à Louis. C'est le début de la guerre.

Tel est l'intéressant prologue à l'expédition de 1808 que nous

devons à M. Fugier. Grâce aux nombreux ouvrages imprimés qu'il a consultés et aux multiples pièces d'archives qu'il a dépouillées dans les dépôts de Paris, de Londres, de Berlin, de Moscou, de Lisbonne (*Ministério dos Negócios Estrangeiros*), de Simancas, de Madrid (*Archivo Histórico Nacional*, *Archivo de la Real Casa*, etc.), l'auteur a pu écrire une histoire minutieuse des relations franco-espagnoles durant dix années mal étudiées. Mais la richesse des détails ne nuit jamais à la clarté de l'ouvrage. M. Fugier domine toujours ses sources et organise habilement son exposé. Il nous fait assister à la progression de l'intrigue qui devait avoir un tragique dénouement, depuis le jour où le premier Consul témoignait d'une amitié sincère pour l'Espagne, jusqu'au moment où il tentera vainement de briser l'héroïque résistance de la nation espagnole. De plus, M. Fugier a réussi à animer ses personnages, tant il les connaît bien. Il trace leur portrait et révèle leurs pensées, leurs projets, leurs espoirs et leurs déceptions. Et nous ne parlons pas simplement des deux protagonistes, Napoléon et Godoy, mais aussi des généraux et des diplomates officiels, des ambassadeurs chargés de missions secrètes, des banquiers, des fournisseurs aux armées, des hommes d'affaires aussi véreux que ceux de notre temps ! Nous sommes conduits au Palais royal de Madrid, aux « sitios », à Fontainebleau, aux Tuileries, dans les ministères des affaires étrangères et les légations, dans des salons, des « bureaux de corruption ». Là se nouent des intrigues, généralement malpropres, qui se développent à côté de la politique officielle de Napoléon. Toutes les « petites histoires » d'ambassadeurs et de ministres qui reçoivent des pots-de-vin (brillants pour leurs maîtresses, magnifiques chevaux pour eux, ou simplement belles piastres américaines), celles des « Négociants réunis » qui font des fortunes scandaleuses et des faillites retentissantes, d'autres encore, voilà qui donne une vie et un pittoresque intenses au livre de M. Fugier.

Vaste documentation politique, financière, diplomatique, militaire, interprétée avec une intelligente pénétration; construction habile et robuste; exposition nette et animée, tels sont les mérites de la belle thèse du jeune historien. JEAN SARRAILH.

J. B. de Almeida Garrett und seine Beziehungen zur Romantik von **Otto Antscherl.** Sammlung romanischer Elementar- und Lehrbücher, herausgegeben von **W. Meyer-Lübke.** II. Reihe : Literaturgeschichte, 5 Heidelberg, 1927, Carl Winters Universitätsbuchhandlung.

Dans l'évolution du grand poète portugais, M. Antscherl distingue trois périodes : la période anté-romantique; puis celle où

il est, pour ainsi dire, prisonnier des idées romantiques; celle, enfin, où, dans une certaine mesure au moins, il s'en émancipe.

Classique et Racinien dans ses premiers essais dramatiques jusqu'au fragment *Affonso de Albuquerque* inclus, Garrett marque, dans sa *Mérope*, son désir de secouer le joug des trois unités; il ne conserve que celle de lieu. Il se débarrasse aussi des confidents. *Catao* jette par-dessus bord l'unité de lieu, à son tour. Bien qu'à cette époque, les idées de Garrett sur le romantisme soient encore très vagues, il n'en subit pas moins, et très vivement, l'emprise d'*Atala*. M. Antscherl voit, dans ses premiers poèmes patriotiques, inspirés par le passé du Portugal, un symptôme de romantisme (*O anniversario de Filinto*, 1817, p. ex.). Il relève l'analogie (fortuite peut-être) entre *Os meus desejos* et *La Gloire* de Lamartine; il retrouve la trace du *Génie du Christianisme* et de *Corinne* dans *O retrato de Venus*. Dans *Anniversario, O Rouxinol, Melancholia*, le vers s'assouplit comme au même moment le vers français. Garrett lit, dans la traduction française, le *Cours de littérature dramatique* d'A. W. Schlegel. Son éducation, ses prédispositions, rappellent par bien des points celles d'un Hugo, d'un Lamartine, d'un Vigny.

Avec son premier exil commence son ère romantique proprement dite. Non seulement parce qu'il découvre à Londres l'art gothique, épanoui dans l'Angleterre méridionale, et Ossian, qu'il essaiera, tel Espronceda en Espagne, de transplanter en terroir portugais (ici, Braga semble avoir exagéré le rôle de Walter Scott); mais des motifs nouveaux viennent enrichir sa poésie : l'exil lui apprend la nostalgie (*O Exilio, A Lyra do Proscripto, O Natal em Londres*), le goût de la souffrance (V. son hymne à la Poésie). Une invocation à l'Espérance est d'accent tout à fait lamartinien (*O Mar*).

Au Havre, où sa vie errante l'amène ensuite, il écrit son *Camões*. Il a beau (et longtemps encore ce sera son attitude) essayer de secouer les influences ambiantes et tenir la balance égale entre les deux tendances, il est romantique en s'identifiant à Camões, romantique par ses perpétuelles remontées vers le passé — le sien et celui de sa patrie —, romantique par ses digressions personnelles, et plus encore par ses effusions élégiaques et lyriques à la manière de Lamartine. Il voudrait ne pas être trop byronien, mais constamment résonne dans son poème le thème de la *saudade* (I, 15) dans un décor de ruines et une tonalité crépusculaire qui rappellent de tous points Chateaubriand. Dès ce moment, quoi qu'il en ait, et si tributaire qu'il soit encore des idéologies du XVIII[e] siècle, il vogue dans le sillage du grand Breton (I, 13); c'est Chateaubriand qui le ramène à la Bible (V. ici II, 13 et V, 10).

Ces caractères sont plus accentués encore dans l'épopée suivante : *D. Branca*. A son poème, l'auteur a donné, cette fois, pour centre, une tradition populaire, suivant en cela le modèle de Chateaubriand, de Hugo, de Nodier (III, 7). Il rejette, comme périmé, le merveilleux antique pour donner sa préférence au merveilleux national et, subsidiairement, au merveilleux chrétien. Très voltairien d'abord, il revient, sous l'action du *Génie du Christianisme*, au catholicisme, parce qu'il est la religion des Portugais. Des symptômes lui resteront toujours de sa première crise rationaliste : ici, il attaque les moines (comme Byron?), mais tout en proclamant son orthodoxie (V, 16 et IV, 5), et en empruntant tant et plus au *Cantique des Cantiques*, si cher à Chateaubriand, Hugo et Vigny.

De Chateaubriand encore, ce conflit de races qui rappelle le *Dernier Abencérage*, cette position vis-à-vis de la nature (au moins, dit Antscherl, pour ce qui est de l'attitude *théorique*, car pratiquement, Garrett relègue la nature à l'arrière-plan, comme fond de tableau, à la Walter Scott), cette façon aussi d'idéaliser la chevalerie (III, 12) et d'exalter l'art gothique (déjà dans *Camões*, I, 16, que l'on rapprochait de l'*Isolement* de Lamartine). On retrouve ici, sans peine et partout [1], le souvenir des *Martyrs* (Velléda surtout) et du *Génie* [2].

Mais Chateaubriand n'est pas le seul à avoir agi sur *D. Branca*. Chez tous les romantiques, apparaît cette habitude d'en user librement avec l'histoire; chez Garrett, elle est devenue un principe. Il faut noter aussi, à partir de *D. Branca*, la volonté ferme de rompre avec l'ossianisme et toute cette brumeuse mythologie nordique, pour ressusciter, comme en France, mais beaucoup plus intensément que chez nos romantiques, les légendes nationales. A l'instar d'un Nodier, d'un Deschamps, d'un Vigny (*La Neige*), le poète s'acoquine au « genre troubadour », redevenu en vogue au delà des Pyrénées. Il intercale maintenant, lui aussi, çà et là dans son œuvre, des romances populaires, comme *O Caçado* (VI, 19), ou les chants des Génies (IV).

Autre élément nouveau chez lui, mais bien ancien dans la littérature anglaise : le fantastique à la Shakespeare, le vampirisme, les magiciens, les évocations. On pense à la *Ronde du Sabbat* de Hugo, au *Trilby* de Charles Nodier. Il faut cependant remarquer que, dans ce nouveau domaine, notre auteur ne s'attache pas spécifiquement au fantastique portugais.

Portugais par contre, ce Faust méridional, Gil Vaz, prêtre de

1. I, 13, et II, 19.
2. Cf. *Génie*, II, liv. III, chap. V, et Garrett, VI, 11, 12, 13, et II, 3.

Dieu, et suppôt du diable à la fois. A côté, Aben-Afan, personnage byronien. L'influence du grand Anglais est considérable, ici encore. C'est de lui que Garrett tient ces interruptions fréquentes dans son récit et destinées soit à ironiser sur sa fable trop touffue, soit à nous assurer de son indépendance entre les deux excès, classique et romantique, soit enfin à permettre telle ou telle digression philosophique, religieuse ou esthétique. En terminant son étude de *D. Branca*, le critique allemand signale comme bien romantiques encore tout ce bataillon de princesses mystérieuses, d'ermites-magiciens, de moines-démons.

Très imprégnée, pareillement, des idées nouvelles, la préface au *Bosquejo da Historia da Poesia e Lingua portugueza*. A la suite de Mme de Staël, on s'est engagé dans l'étude admirative des littératures étrangères. Le Portugal, lui non plus, n'a pas été oublié, mais Garrett est froissé, dans son amour-propre, de l'insuffisance de recueils comme ceux de Sismondi et de Bouterwerk. Il veut faire mieux, il veut montrer l'inestimable valeur de cette poésie « romantique et romanesque », absolument autochtone. Bien plus : il veut prouver que son pays possède depuis plus longtemps que les autres une poésie romantique, au sens moderne du mot. M. Antscherl relève dans cet avant-propos deux analogies avec Hugo : même conception de la Renaissance quant à sa répercussion sur la poésie populaire [3]; même éloge de Camões, glorifié comme le révolutionnaire, le grand Précurseur. Garrett va jusqu'à emprunter telle expression de Hugo (les *falsas cores* lui viennent des « fausses couleurs » de Hugo), comme il lui emprunte ses idées sur la versification de l'avenir, plus souple (à propos de Bocage) et sur l'expression, le caractère expressif, la valeur sonore du mot.

Rentré dans sa patrie grâce à la mort de Jean VI, mais pour y être bientôt incarcéré, le journaliste politique qui a eu la plume trop vive utilise sa réclusion en cherchant à mettre en valeur le trésor poétique, l'admirable poésie populaire de son pays, dans un troisième poème épique : *Adozinda*. Désormais, le Romantisme, pour lui, c'est essentiellement la poésie du Moyen-Age. La préface d'*Adozinda* exalte ces chants issus de l'âme même de la nation et en repère la trace jusque chez les classiques du Portugal. Dans le poème proprement dit, la nature agit sur l'homme comme dans *René* (une nuit d'été précipite D. Sismondo à sa ruine); à la remorque de Sainte-Beuve et de Hugo, l'auteur adopte l'octosyllabe [4].

Sylvaninha, ne serait-ce que par son sujet — l'amour d'un père pour sa fille —, évoque les situations incestueuses chères à un

3. Préface à l'édit. de 1824 des *Odes et Ballades*. Cf. Staël, *Corinne*, p. 136 et 163, éd. Garnier.

4. Réhabilité par Sainte-Beuve dans son *Tableau de la Poésie au* XVIe *siècle*.

Chateaubriand, un Shelley, un Byron. Le merveilleux chrétien y fleurit, comme dans *Adozinda*, et le fantastique à la Hugo, le thème de l'homme subissant profondément l'action de la nature.

Une seconde fois exilé en Angleterre par l'avènement du roi Miguel, Garrett publie, sous un titre à la Walter Scott (*Lyrica de Jão Minimo*), un recueil de ses propres poèmes. L'influence des *Djinns* de Hugo s'y révèle dans *A Tempestade* (1828), celle de la Bible, livre de chevet des romantiques, dans la prose rythmée de *Solidão*. On peut voir aussi un aspect du nationalisme romantique dans la pédagogie strictement nationale et très religieuse d'*Educação*. Très byronien, le fragment de *Magrico*, y compris cette ironie, cette auto-ironie qui rappelle non seulement le *Carmen seculare*, mais encore un Petrus Borel, un Musset, un Théophile Dondey, un Julien de Saint-Félix ou Espronceda.

C'est avec la nomination de Garrett comme consul à Bruxelles (1834) que M. Antscherl fait commencer la période qu'il appelle d' « émancipation du romantisme ». C'est le moment où Garrett se dirige vers le théâtre; il reconnaît, dit son biographe, l'impossibilité d'imiter directement les chefs-d'œuvre anglais, français et allemands. Aussi bien rêve-t-il d'un théâtre qui serait l'émanation immédiate de l'âme populaire (il a lu récemment Herder). Tout est à créer pour cette réalisation romantique : bâtiment, répertoire, public.

Dès sa préface, le premier essai, *Um Auto de Gil Vicente*, marque entre la vérité historique et la vérité dramatique le même contraste que la préface de *Cromwell*. Parmi les personnages, Bernardin Ribeiro et Gil Vicente ressemblent singulièrement à Chatterton, chez Vigny. En dehors de sentiments romantiques, exclusivement romantiques, comme la *saudade*, la nostalgie d'un monde meilleur, et l'amour mystique, tel passage, p. ex. sur les acteurs (I, 5), reproduit telle tirade de *Marion de Lorme* (II, I) ou de *Kéan*. On peut même, selon M. Antscherl, affirmer que l'idéal visé, mais non atteint par Hugo et Dumas, le vrai drame national, c'est Garrett qui l'a réalisé.

Dumas parlait d'un drame « extra-historique », c'est-à-dire paraphrasant librement l'histoire. *D. Philippa de Vilhena*, la comédie dramatique que Garrett fait jouer après *Gil Vicente* (30 mai 1840), répond aux conditions fixées par l'auteur de *Kéan*. Chose curieuse, Garrett se croit libéré de toute attache romantique, et pourtant, par maint côté encore, il se rapproche de la *seconde* génération romantique en France : son drame national ne diffère guère de celui que rêvaient Stendhal, Vitet, Mérimée. Ce drame en prose, que préconisait le *Racine et Shakespeare* stendhalien, le voici, réussi bien mieux qu'en France, dans cette belle

œuvre de maturité qui s'intitule *O Alfageme de Santarem* (9 mars 1842). Malgré qu'il en ait, ce renégat (ou qui se croit tel) accomplit à la lettre les prescriptions de Stendhal, voire celles de Hugo dans sa préface à *Marie Tudor.* La psychologie simple des personnages, réduits au rôle d'incarnations symboliques (le noble, le bourgeois), le mélange, en eux, d'idéalisation et de réel, la prépondérance donnée au sentiment, l'intervention constante du lyrisme, le tragi-comique, la tentative d'exprimer l'âme d'un peuple; sont-ce là des conquêtes nouvelles ou, au contraire, la redite de ce que l'on entend alors dans toute l'Europe?

Et notre pseudo-réacteur aura beau, dans la préface de *Frei Luiz de Sousa*, partir en guerre contre les « jeunes », esclaves de la mode littéraire : Mendes Leal, Ignacio de Pizarro Moraes, Joaquin da Silva, A. M. de Sousa Lobo, J. M. da Silva Leal (ainsi dans sa récension d'*A Torre do Corvo*, en 43); il aura beau déclarer le Romantisme intéressant uniquement comme réaction contre les excès classiques; il a créé, tout en se réclamant de son « classicisme », la tragédie en prose ébauchée, plus ou moins bien, de l'autre côté des Pyrénées. Les Français (sans doute est-ce la cause de leur échec) ont commencé par s'occuper de la *forme* du genre nouveau, Garrett, lui, a d'abord pris sur soi d'y verser un *contenu.* Les Français émettaient la prétention de ne porter à la scène que des caractères typiques, généraux; Garrett part de la réalité, ne dessine que des individus. Sauf cette différence, il rejoint Hugo par ses idées sur le rôle social du théâtre, et son caractère de véracité spéciale [5]. Et que dire de cette pièce inspirée par le *Colonel Chabert* de Balzac, et où l'on voit la femme aérienne, diaphane et (naturellement) phtisique, D. Maria, sœur de l'Elvire lamartinienne ou de Kitty Bell de Vigny? cette femme idéalement pure, à laquelle Garrett, de mœurs plutôt libres, aspirera toute sa vie, — par là encore très romantique?

Entre 1830 et 1840, la lutte entre le matérialisme et le spiritualisme est, en France, à l'ordre du jour. Or, elle constitue le *leitmotiv* des *Viaghens na minha terra,* où Garrett, visiblement, imite le *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre. Prendre Jésus comme symbole du principe spirituel, c'est revenir encore à Chateaubriand, comme aussi de célébrer la grandeur de la fonction sacerdotale, d'associer patriotisme et christianisme, de glorifier le « sens commun » en politique. Des motifs chers à Hugo sur l'art gothique et l'âme du peuple repassent ici, et la satire même du Romantisme rappelle, à s'y méprendre, celle de Théo contre les « *Jeune-France* ». Et ce soi-disant idéal « inédit »,

5. De Vigny, dans sa *Maréchale d'Ancre.*

qui assimile bonheur et imagination, qui proclame que seule la Foi crée les grandes œuvres, et pour ce, invoque l'exemple de Dante! Sans compter l'homme vu comme un ange déchu, la terre comme une vallée de larmes : on croit lire Lamartine ou Chateaubriand. Jusqu'au docteur Faust, que Garrett, à la suite de Nerval et de Byron, considère surtout comme un sceptique. Mais Carlos lui-même, l'homme exceptionnel, qui brave l'opinion et la contradiction, c'est le poète en personne, l'image de René, d'Adolphe et d'Obermann.

Par tous ces traits, donc, les *Voyages* de Garrett restent tributaires du romantisme français. Notre exégète allemand, pourtant, y découvre un « sens de l'infini » que ses compatriotes considèrent en général comme absent de notre littérature. Il veut dire qu'un personnage comme Carlos laisse, bien plus qu'un René ou qu'un Obermann, une impression d'inassouvissement, d'*incompletness*, dirait l'anglais.

Et sans cesse, le même refrain se répète : qu'il s'agisse d'une comédie à moitié historique comme *A Sobrinha do Marquez* (1848) ou d'un roman comme *Arco de Sant'Anna* (dont le premier tome est de 1845), ce transfuge du Romantisme lui reste absolument fidèle : par exemple dans ses conceptions sociales (l'aristocratie contre le peuple, gens du Nord contre gens du Sud), et bien qu'il traite de « réactionnaires », dans la préface d'*Arco*, les idées politiques du Romantisme, il n'en demeure pas moins dans l'atmosphère de l'école nouvelle. Son roman reste le roman historique selon la formule de Scott et de Hugo; un chapitre comme le XXIVe trahit à chaque page des réminiscences de *Notre-Dame de Paris*. En revanche, le XXIe vogue dans le sillage de *Martyrs;* sur tous plane la grande ombre du *Génie du Christianisme*. Un certain lyrisme social ne laisse aucun doute sur sa provenance; il vient tout droit de George Sand, de Pierre Leroux, de Lamennais. Romantique encore, la psychologie sommaire des personnages, la forme plutôt lâche, la satire de l' « épicier », indépendamment d'inventions comme le « fils de l'évêque », très goûtée alors.

Jusque dans son dernier poème (*Helena*), Garrett suivra, malgré lui, le courant, le même qui ramène Lamartine [6] et George Sand à Rousseau, leur point de départ, et qui l'y ramène, lui aussi, en lui faisant opposer l'innocence américaine à la corruption de l'Europe. Des clichés d'origine scottienne, comme le personnage bien usé de la sorcière, réapparaissent malheureusement. Et mille allusions sont faites, tant à Scott, Lamartine et Chateaubriand qu'à l'*Antony* de Dumas père.

6. Dans son drame de *Toussaint-Louverture*.

Dès 1828, Garrett, à l'imitation de presque tous ses contemporains, avait commencé à collectionner des romances populaires portugaises. Il a connu les travaux des Grimm, de Bellermann et de Depping sur le folk-lore germanique. Et il montre la même intransigeance nationaliste et férue de « populaire » que les folk-loristes de son temps, lorsqu'il s'agit d'apprécier les romances que nous a laissées le Moyen-Age dans son pays.

Une dernière partie s'efforce de démontrer en quoi la « courbe politique » de Garrett côtoie celle du Romantisme.

D'abord, l'évolution a été la même : du patriarcalisme des Encyclopédistes et de l'anticléricalisme rationaliste, on est allé au républicanisme à la Rousseau (*Catao*), puis à la monarchie constitutionnelle, modernisation du Moyen-Age (*Camões*). Ainsi Bonald, ainsi Lamartine avec ses « gouvernements révélés ». Devant la Charte portugaise du 29 avril 1826, notre lyrique témoignera du même enthousiasme que son modèle Chateaubriand et Royer-Collard devant la Charte de Louis XVIII.

Il s'avouera, d'ailleurs, le disciple politique des Français dans son principal ouvrage en cette matière : *Portugal na balança da Europa*, écrit pendant son second exil en 1828 [7]. Une seule nuance: politiquement parlant, l'évolution d'un Lamartine ou d'un Hugo offrira la forme d'un circuit fermé; elle revient finalement au républicanisme d'où elle est partie. Garrett, lui, reste à mi-route; il s'en tient au traditionalisme monarchiste. Aussi bien, dès son *Catão*, il est toujours apparu comme « d'une génération en retard » sur les Français. Pas d'internationalisme chez lui, par exemple. Par contre, il épouse les idées de Hugo sur le Progrès, résultat de la lutte victorieuse du Peuple, de la Lumière, contre l'aristocratie, l'obscurantisme, les Jésuites. Seulement, à l'encontre du poète français, et à la suite de Chateaubriand, il estime que c'est par le christianisme que la lumière se répandra.

Est-ce à dire qu'il ne fasse plus figure que de satellite vis-à-vis de l'auteur des *Martyrs ?* Non point, et sa brochure parue (anonyme) à Londres sous le titre de *Carta de M. Scevola...*, etc., reconnaît, au contraire, que la révolution de Juillet a ouvert des voies neuves dans l'organisation de la liberté.

Parmi ses discours politiques, deux surtout attirent l'attention du commentateur : celui du 9 octobre 1837 et celui du 8 février 1840. Le premier peut faire songer à Hugo-Lamartine par ses vues mystiques sur le caractère sacré du Monarque, élu par la grâce de Dieu et (ce qui revient au même) la voix du Peuple (XXXVI, 15). On y

7. Les réflexions qui suivent nous paraissent prématurées, en ce qui concerne la pensée politique de Lamartine et de Hugo. Celle-ci n'en est pas là encore, à cette date.

relève çà et là quelques traces de Guizot (doctrine de l'égalité), de l'influence socialiste aussi. Très romantique, la théorie de la « mission des classes », la bourgeoisie jouant le rôle de chevalier servant pour protéger le peuple. La seconde harangue (comme d'ailleurs la brochure *Estatutos da Sociedade do Systema Monarchico-Representativo em Portugal*) doit beaucoup encore au *Génie du Christianisme* [8]. A grand renfort d'images bibliques, comme son modèle, Garrett, comme lui, établit la conciliation entre ces trois termes : Liberté, Monarchie constitutionnelle, Christianisme. Les souvenirs de Guizot apparaissent de plus en plus nombreux (défense de la propriété, de l'ordre, respect de la légitimité).

Grande empreinte de Chateaubriand, toujours, dans le discours du 10 février 1854 (rôle du clergé, de la paroisse, vertu sociale de l'Evangile). Quelques jours plus tôt (21 janvier), le poète-orateur avait défendu les ordres religieux féminins avec les arguments du *Génie du Christianisme*.

M. Antscherl fixe à 1837 le début de la courbe « romantique » chez Garrett; son sommet, il le place entre 1843 et 1848. Ce qui ressort de son livre consciencieux et profitable, c'est surtout que Garrett, malgré qu'il en ait eu, n'a jamais pu se défaire de la tunique de Nessus romantique; est-ce d'ailleurs si regrettable ? Toute pensée s'alimente d'une ou plusieurs autres.

R. PITROU.

José F. Montesinos, *Un esbozo de Fernán Caballero* (Sonderdruck aus Volkstum und Kultur der Romanen, III. Jahrgang, Heft 2-3 [p. 232-257, 1930].

L'intéressante revue éditée par le séminaire d'études romanes de l'Université de Hambourg publie avec une introduction de José F. Montesinos un texte de Fernán Caballero qu'on s'étonnera de voir traité comme inédit, puisque Camille Pitollet l'a publié en 1908 dans le *Bulletin hispanique* (t. X, p. 286 sq.). Les articles de C. Pitollet sur *Les premiers essais littéraires de F. C.* constituent une des sources capitales auxquelles doit remonter toute étude sur l'auteur de *La Gaviota*. Un travailleur aussi scrupuleux que José F. Montesinos les ignorait-il ? Il cite les deux articles parus dans le *Bulletin* de 1907, mais les termes dans lesquels il parle de cette publication — « trabajo que, por desgracia, quedó inconcluso », p. 233 — montrent qu'il n'avait pas eu connaissance, lors de la rédaction de son propre travail, des deux articles de 1908 qui la complètent. Et voilà comment, ayant copié, à la Hofbibliothek de

8. Cf. Garrett, XXV, 193 et 200, et *Génie*, IVe part., liv. VI, chap. XI, et *Etudes historiques*, p. 18 de l'éd. Calmann-Lévy.

Vienne, le Ms. autographe de *El Solchantre de lugar*, il en donne une édition qui fait double emploi avec celle de C. Pitollet. Pas absolument, toutefois, puisqu'elle confronte le texte de l'ébauche manuscrite avec la rédaction publiée douze ans plus tard par F. C., confrontation dont C. Pitollet s'était borné à signaler l'intérêt; et les remarques qui s'y joignent, en guise d'introduction, sur la nature particulière du réalisme de F. C., sont assez neuves pour que le crime de lèse-érudition commis par Montesinos lui soit aisément pardonné. Au reste — *habemus confitentem reum* — c'est lui-même qui, mettant la main quand il était trop tard sur le tome X du *Bulletin*, s'est ému le premier de son erreur et a voulu qu'elle fût dénoncée ici.

On ne s'y arrêterait pas davantage si Montesinos ne nous avait habitués à le considérer comme aussi consciencieux érudit que pénétrant analyste, et si sa mésaventure, à première vue inexplicable, ne comportait quelques conclusions générales. Elle est révélatrice des conditions déplorables dans lesquelles nous travaillons presque tous. D'abord, il est à remarquer que le manuscrit de Vienne ne porte aucune indication relative à sa publication par Pitollet en 1908. Que de manuscrits ou de pièces d'archives ont été publiés à notre époque sans qu'aucune mention en ait été faite sur les originaux ! La faute en est tantôt aux bibliothécaires, tantôt aux érudits qui négligent de leur envoyer un exemplaire de leur publication. — Ouvrons maintenant les manuels d'histoire de la littérature espagnole dont les bibliographies sont le plus souvent consultées à défaut du manuel bibliographique qui manque aux hispanistes. La *Bibliographie de l'histoire de la littérature espagnole*, par J. Fitzmaurice-Kelly, Paris (1913), p. 23, signale le travail de C. Pitollet en renvoyant seulement aux deux articles de 1907. La récente *Historia de la Literatura española* (2e éd., Madrid, 1925), par J. Hurtado et A. González Palencia, donne la même indication incomplète. Le *Précis*, d'Ernest Mérimée (3e éd. 1922), se révèle ici un guide plus sûr, puisque, dans les brèves références qu'il égrène, sans prétentions érudites, au bas de ses pages, il renvoie au *Bulletin* de 1907 *et de 1908*. — Mais on imagine peut-être que, une fois en possession du renseignement tronqué, il est aisé de le compléter en se reportant à la collection du *Bulletin*. C'est oublier que les dix premières années du *Bulletin* sont rares, quelques-unes épuisées. Le séminaire d'études romanes de l'Université de Hambourg ne les possède pas. L'Université française à laquelle appartient le signataire de ces lignes ne les possède pas complètes. Et il n'existe pas de table analytique de ce recueil précieux entre tous aux hispanisants !

Pour la période qui commence en 1914, la *Revista de Filología*

Española, avec sa riche bibliographie, constitue un instrument de travail de premier ordre. Pour tout ce qui a paru avant cette date, nos moyens d'information sont déplorablement fragmentaires et suspects. Nous soupirons après la grande histoire littéraire de l'Espagne que prépare le *Centro de Estudios históricos*, et où, grâce à la collaboration de spécialistes éminents, disposant des ressources d'un laboratoire bien outillé, nous trouverons enfin une bibliographie sûre.

M. B.

Jean Sarrailh; *Un homme d'État espagnol : Martínez de la Rosa* (1787-1862); Poitiers, 1930, in-8°, xx-399 p. — *La Contre-Révolution sous la Régence de Madrid* (*mai-octobre* 1823); (*Étude faite d'après les papiers de la Surintendance de Police;* Ligugé (Vienne), 1930, in-8°, 152 p.

La thèse principale de M. J. Sarrailh est consacrée à la vie politique de Martínez de la Rosa, à son œuvre de théoricien de la politique, d'orateur politique et d'historien. Elle laisse résolument de côté ses écrits proprement littéraires, et le rôle qu'il joua dans l'évolution du romantisme espagnol. Mêlé aux luttes des partis pendant un demi-siècle, Martínez donna à son pays le statut de 1834, en dirigea, à plusieurs reprises, les affaires intérieures et extérieures, fut l'oracle des modérés, et, vers la fin de sa carrière, présida les débats de la Chambre. L'étude de cette activité, deux fois interrompue par le bagne et l'exil, réclamait de l'auteur une connaissance approfondie de l'histoire espagnole. L'étude de ses écrits théoriques exigeait une sûre connaissance des grandes écoles politiques de l'Espagne et de l'étranger.

L'ouvrage de M. J. Sarrailh repose sur une vaste documentation. Ses recherches ont été conduites avec méthode aux Archives de Grenade, aux Archives Nationales d'Alcalá de Henares et de Madrid, aux Archives du Ministerio de Estado, de l'Académie de l'Histoire, du Congreso, du Consejo de Estado, à la Bibliothèque Nationale de Madrid et dans quelques dépôts particuliers; en France, aux Archives Nationales et aux Archives du Ministère des Affaires étrangères. M. Sarrailh a dépouillé en même temps une collection considérable de journaux espagnols et français, et lu, outre les œuvres et les discours de Martínez de la Rosa, un nombre important d'écrits contemporains et d'études plus récentes. Une présentation plus méthodique et plus explicite mettrait mieux en valeur la richesse réelle de cette bibliographie.

Il était difficile d'éviter les défauts communs à tous les travaux historiques dont la biographie d'un personnage de second

ordre constitue le cadre. Une place excessive s'y trouve fatalement accordée à des détails souvent insignifiants. L'histoire générale n'y est abordée que de biais, dans la mesure où le personnage y intervient. Des événements importants, s'il ne s'y mêle pas, sont traités par prétérition; des événements de moindre intérêt, s'il y joue un rôle, sont étudiés avec ampleur; d'où une certaine déformation de la perspective historique. Si le personnage a voyagé, s'il a tenu quelque rang à l'étranger, il faut l'y suivre; d'où une certaine dispersion, et l'inconvénient de parler, de façon presque nécessairement superficielle, des pays dans l'histoire desquels il apparaît épisodiquement. M. Sarrailh s'est appliqué, avec le plus grand soin, à raconter la vie, assez agitée et diverse, de Martínez de la Rosa. Mais, tout compte fait, l'histoire de l'Etat et de la société en Espagne, de 1812 à 1862, méritaient d'attirer l'attention plutôt que la carrière de ce politicien grandiloquent et médiocre; on aurait été reconnaissant à M. Sarrailh de laisser parfois Martínez et ses discours, et de nous montrer l'Espagne, son adaptation et ses résistances au régime moderne; et l'on doit malheureusement regretter qu'à cet égard l'auteur se soit trop souvent contenté de vues assez rapides.

L'exposé est conduit selon un plan clair et facile, quoique un peu lent, et dont les divisions peuvent sembler parfois un peu artificielles. M. Sarrailh a eu le singulier courage de lire de près les illisibles traités où s'exprime, en une surabondance de paroles, la doctrine, banale en somme, de l'homme d'Etat qui, se croyant historien philosophe, composa, de 1823 à 1851, les dix volumes de l'*Espíritu del siglo*. Les analyses de M. Sarrailh permettent de définir exactement la pensée de Martínez, d'en retrouver l'origine, d'en marquer la signification historique. Elles témoignent d'un grand effort de compréhension et d'impartialité. Les documents ont été utilisés avec beaucoup de jugement et de mesure. Le rôle du personnage dans l'histoire politique et sociale de l'Espagne est retracé avec l'objectivité la plus consciencieuse.

Dans sa thèse complémentaire, M. Sarrailh s'est avant tout proposé de mettre en lumière un certain nombre de documents qui proviennent de la Surintendance de Police. Il a montré heureusement l'intérêt de ces papiers mal connus pour l'histoire de la Contre-Révolution de 1823. A. RENAUDET.

Littérature espagnole, par **M. Legendre**, librairie Bloud et Gay; 170 pages, petit in-8°.

Ce livre fait partie de la « Bibliothèque Catholique des Sciences religieuses » et l'auteur se propose, tout en donnant un aperçu général de la littérature espagnole, d'insister « sur les plus pures

richesses, sur celles qui sont vraiment littéraires et vraiment catholiques ».

Dès l'abord, on sent la conviction, le sens profond des choses catholiques chez M. Legendre, qui ne s'arrête jamais aux apparences, aux impressions ou aux banalités qui foisonnent dans tous les manuels.

Ce petit livre, avec son chapitre liminaire vivement mené, qui fait bien comprendre « le rôle propre de l'Espagne dans l'expansion littéraire du Catholicisme », est un livre fort agréable à lire, qui retient la pensée et conduit souvent à une interprétation nouvelle de certains textes; parfois la discussion conduit l'auteur à des digressions d'un haut intérêt pour tous ceux qui s'intéressent au génie de l'Espagne En un mot, c'est là une étude d'une réelle valeur. I. LAVERTUJON.

Anthologie de la Littérature Espagnole, des débuts à nos jours, par **Gabriel Boussagol,** Paris, Delagrave, 15, rue Soufflot, LII-369 pages, in 8°.

L'auteur le dit dans son Avant-Propos, « la littérature espagnole est trop peu connue et trop méconnue »; et l'on se réjouit de voir paraître, en français, cette Anthologie.

L'abondance de la matière ne pouvait manquer de gêner M. Boussagol; son choix devait tendre à donner une idée aussi juste que possible de la littérature espagnole, c'est-à-dire ne pas se limiter à quelques écrivains de premier plan, ou à telles œuvres qu'il goûte particulièrement; de plus, il a voulu, par un « Essai sur l'évolution de la littérature espagnole des origines à nos jours » tenter de donner à son lecteur une vue d'ensemble qui le prépare à la compréhension des extraits. Il était impossible, en 45 pages seulement, de donner des détails; il arrive que l'on ait sous les yeux une simple énumération, et l'on peut se demander si la notice consacrée à l'auteur de chaque extrait ne suffisait pas; un lecteur non initié sera comme ébloui devant ce défilé dont aucun nom ne parlera encore. Mais c'est là peut-être une opinion de lecteur averti, et M. Boussagol se trompe sûrement quand il pense que les hispanisants lui reprocheront d'avoir éliminé bien des noms et bien des œuvres.

L'auteur donne ensuite les extraits annoncés en divisant la littérature en quatre grandes périodes : I. Des débuts au siècle d'or; II. Le siècle d'or ou Classicisme; III. Du Classicisme au Romantisme; IV. Le Romantisme et l'Epoque contemporaine; toujours dans un ordre rigoureusement chronologique en ce qui concerne les auteurs. Il est sûr que cette manière ne manquera pas de sur-

prendre, car il arrive que le hasard des dates fasse se succéder dans le livre « les degrés d'oraison et les ravissements » de sainte Thérèse, et des extraits réalistes du *Lazarillo de Tormes;* la *Nuit obscure* de saint Jean de la Croix (Montée du mont Carmel) et une brillante course de taureaux (*Guerras civiles de Granada* de Ginés Pérez de Hita). L'Espagne est faite de contrastes, on l'a redit à satiété; mais beaucoup, sans doute, eussent souhaité voir un groupement par genre : les mystiques réunis, comme les picaresques. D'ailleurs, ce sont là des avis personnels : il n'y a pas qu'une méthode, surtout en cette matière.

La traduction des textes était évidemment un point capital. Les extraits sont courts parfois : l'auteur dispose de peu de place et on le regrette; mais le plus souvent le lecteur pourra facilement se faire une idée de l'œuvre et en sentir tout le prix par une bonne traduction. Dans son Avant-propos l'auteur déclare : « J'ai suivi le texte d'aussi près que possible, au risque de paraître rude, pour en conserver l'exacte physionomie. Je n'admets pas que Juan Manuel et V. Blasco Ibáñez soient vêtus d'une même élégance incolore. » Voilà de sages paroles; et qui donc, en effet, admettrait cette « fadeur », véritable trahison pour nos voisins, qui ont en horreur ce défaut?

M. Boussagol a craint qu'on ne lui reprochât la rudesse de certaines pages (la plupart des traductions sont de lui). Il aurait fallu trop de temps pour polir chaque texte et tenter de donner un « équivalent » français, au lieu d'une traduction littérale, parfaitement honnête sans doute, mais qui n'est pas, au vrai sens du mot, l'exacte physionomie de l'œuvre. Les traducteurs qui se sont consacrés à quelques écrivains peuvent le faire (ainsi Puymaigre, dont l'exquise traduction en vers de *la Vaquera de la Finojosa* aurait pu trouver place dans ce recueil). Demander cela à l'auteur d'un manuel eût été excessif. On doit louer hautement son effort à mettre sur pied un ensemble aussi imposant de textes, inaccessibles aux non-hispanisants : tels les deux tableaux des courses de taureaux (le texte de Pérez de Hita, plein d'éclat, de fougue, de vaillance hyperbolique, avec tout le charme du passé; celui de Palacio Valdés, tragique à souhait), descriptions bien vivantes pour le lecteur qui, à tort ou à raison, voit là un trait essentiel des mœurs espagnoles. Les pages de Góngora ou des écrivains romantiques, et tant d'autres seront lues avec un intérêt que l'on mesure aisément au plaisir éprouvé, si familières qu'elles paraissent nous être déjà.

Cette Anthologie est un moyen d'excellente propagande et on ne peut que lui souhaiter tout le succès qu'elle mérite.

I. LAVERTUJON.

Hernani Cidade, *Ensaio sôbre a crise mental do século XVIII*, Coimbra, Imprensa da Universidade, 1929, IX + 211 pages in-8° carré; — **Hernani Cidade,** *A Marquesa de Alorna*, *Pôrto*, s. d. [1930] IV + 121 pages in-16 avec un portrait hors texte [1].

Les époques de transformation des esprits passionnent le délicat analyste qu'est M. Hernani Cidade, professeur de littérature française à l'Université de Porto. Le Portugal, au XVIIIe siècle, change avec toute l'Europe. M. Hernani Cidade a une ouverture d'esprit européenne qui lui permet de concevoir sous tous ses aspects la métamorphose de son pays. Et ses travaux apportent de l'eau au moulin de la littérature comparée.

Son *Essai* sur le XVIIIe siècle portugais commence par un chapitre très nourri sur le *Verdadeiro Método de estudar* (1746-1747) du P. Luis António Verney, dont la portée révolutionnaire est étudiée en relation avec l'esprit du temps, à la fois dans le contenu de l'œuvre et dans les réactions qu'elle suscita. Nous assistons ensuite au triomphe des tendances nouvelles, quand Pombal réforme l'instruction publique, donne un statut nouveau à l'Université de Coimbre. Et il semble bien que M. Hernani Cidade ait raison contre l'historien du Marquis de Pombal et de son temps (João Lucio de Azevedo, *O Marquês de Pombal e a sua época*, Rio de Janeiro, 1922) quand il voit dans la querelle du *Verdadeiro método de estudar* bien plus qu'une plate rivalité d'ordres religieux, de marchands de soupe concurrents, quand il voit dans la réforme pombaline bien autre chose qu'une manœuvre antijésuitique.

Dans le Portugal désormais perméable aux influences européennes, c'est par le « goût du réel » que les esprits s'engagent dans la voie qui mène vers les nouveautés romantiques. Le P. Agostinho José de Macedo se fait l'apôtre de la poésie descriptive et philosophique : ne voyait-il pas dans *Les Saisons*, de Thomson « une révolution dans l'empire de la poésie, comparable à celle que la découverte de Galilée et de Newton avaient opérée dans le domaine de la philosophie » ? José Anastacio da Cunha, enthousiaste de Pope, mais aussi de Shakespeare, est une belle figure de préromantique tourmenté, passionné. M. Hernani Cidade nous promet une édition de son œuvre poétique, enrichie des inédits de la Bibliothèque Municipale de Porto, accompagnée d'une longue étude sur les influences anglo-germaniques dans le protoromantisme portugais. Le lyrisme personnel de cette époque est encore étudié chez Bocage, Filinto Elisio, et Da. Leonor de Almeida. M. Hernani Cidade donne de

1. Voir l'article de M. Le Gentil dans le présent fascicule, p. 22.

précieuses indications sur les traductions d'auteurs étrangers dont se repaissait le public. Bocage, traducteur de Bernardin de Saint-Pierre, efface bien curieusement les traits qui donnent saveur et relief à maint passage de *Paul et Virginie :* « la crème sucrée » des tamarins, les « girandoles gris de lin » du lilas de Perse, les « têtes noires des rochers », etc.

D[a]. Leonor de Almeida, la charmante *Alcipe*, marquise d'Alorna, a fourni à M. Hernani Cidade l'occasion d'analyser plus à fond, dans une vivante monographie, le renouvellement de la sensibilité portugaise à la fin du XVIIIe siècle. Celle que Herculano, lorsqu'elle mourra (1839), nommera la « Staël portugaise » méritait certes cette étude par sa vie dramatique, par ses vers émus où quelque chose de moderne s'ajoute à l'élégance horacienne et rappelle notre Chénier. Ce petit livre finit par six lettres inédites de la Marquise conservées à la Bibliothèque publique de Braga. Les cinq premières sont écrites d'Angleterre, où la Marquise était exilée au temps de l'Empire. L'une, écrite en un français de fort bon aloi, — en dépit de l'orthographe et de quelques *lusitanismes*, — intéressera les historiens d'art par ce qu'elle apprend sur la décoration du palais d'Ajuda. On y voit aussi que la Marquise, à Londres, était la voisine et l'amie de Mme Vigée-Lebrun, et qu'elle avait conçu le projet de faire employer cette illustre artiste à l'embellissement du nouveau palais. Cette commande magnifique échappa à Mme Vigée-Lebrun, et ce fut grand dommage pour Ajuda.

Marcel BATAILLON.

CHRONIQUE

— Jean Baruzi, *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*, deuxième édition revue et augmentée, Paris (Alcan) 1931. La première édition de cet ouvrage fondamental, dont le *Bulletin* a longuement rendu compte en 1925 (t. XXVII, p. 264-273), a été assez vite épuisée pour qu'une deuxième soit aujourd'hui nécessaire. Le livre a été soigneusement mis à jour, et modifié sur plus d'un point, la bibliographie enrichie de nombreux travaux récents. Le livre ayant suscité une abondante littérature, on lira avec vif intérêt la nouvelle préface où M. Jean Baruzi, avec une rare élévation de pensée, s'explique « à lui-même » l'intention profonde de son œuvre et marque sa position vis-à-vis des auteurs qui ont réagi plus ou moins profondément, plus ou moins passionnément, à son interprétation du grand mystique. M. BATAILLON.

— V. Lampérez y Romea, *Historia de la Arquitectura cristiana española en la Edad media*, Madrid, Espasa-Calpe, 1930, 3 vol. in-8°; 572, 664 et 644 pages; 329, 482 et 405 figures; 3, 4 et 11 planches. — Signalons ici brièvement que l'ouvrage devenu introuvable et resté fondamental du regretté Vicente Lampérez vient d'être réédité par la librairie Espasa-Calpe. Au lieu de deux volumes, cette nouvelle édition, plus maniable, en comprend maintenant trois; mais aucune modification n'a été apportée au texte. L'illustration est restée aussi sensiblement la même : certaines photographies ont dû être reproduites d'après la première édition, ce qui n'a pas été sans nuire quelque peu à leur netteté; mais, par contre, d'autres ont été tirées d'après des clichés nouveaux et sont maintenant sensiblement meilleures.

— Fernando García Mercadal, *La Casa popular en España*, Madrid, Espasa-Calpe, 1930, in-8°, 96 pages, figures et planches. — L'architecture populaire excite avec raison, en Espagne comme en France, un vif intérêt. Après l'ouvrage de Léoncio Urabayen sur la *Maison Navarraise*, en voici un plus général sur l'Espagne, où la maison basque occupe la place qui convient, mais où les habitations rurales de Castille, d'Aragon. de Catalogne, des provinces méditerranéennes, d'Andalousie sont également étudiées. Quelques pages sur les constructions plus primitives ou les demeures troglodytiques des diverses régions de la Péninsule ouvrent le volume; puis viennent quelques considérations judicieuses sur

les rapports entre le climat et les divers types de maisons populaires; et enfin ceux-ci sont successivement décrits par régions. Une bibliographie assez abondante termine l'ouvrage; et à ce propos l'auteur nous permettra de lui faire remarquer que le livre de MM. J. et J. Soupre sur les *Maisons du Pays basque français* est certainement plus important que celui, seul cité, des mêmes auteurs sur le Pays basque espagnol. E. LAMBERT.

— Narcis Oller vient de mourir. Il avait 78 ans. Il fut mêlé à tous les grands événements de la vie littéraire catalane. Ecrivain castillan au début de sa carrière, il s'était converti plus tard, et n'écrivait plus qu'en langue catalane. Il fut longtemps le seul vrai romancier et nouvelliste catalan. Ses romans : *Pilar Prim, La papallona, l'Escanya pobres, la Bogeria* sont des tableaux vigoureux et colorés de la vie catalane. Il avait traduit Zola. C'est une des figures les plus nobles de la littérature catalane qui disparaît.

— M. F. Rodríguez Marín vient d'abandonner la direction de la Bibliothèque Nationale. Il a été remplacé par D. Miguel Artigas y Ferrando, jusqu'à ce jour directeur de la Bibliothèque Menéndez Pelayo. Le nouveau chef de la grande Bibliothèque espagnole est âgé de 43 ans. C'est un homme de la carrière. Il s'est fait connaître dans le monde scientifique par d'excellentes publications, son *Menéndez y Pelayo* (Madrid, 1927) et tout récemment l'*Epistolario de Valera y Menéndez y Pelayo* (Madrid, 1930) en collaboration avec D. P. Sáinz Rodriguez. Œuvre plus érudite fut l'*Estudio Biográfico-crítico sobre don Luis de Góngora y Argote*, qui eut un gros succès. Quelques réformes auront lieu à la Nationale, qui faciliteront le travail érudit. J.-J.-A. BERTRAND.

— *Lorenzo Cilda*, novela ecuatoriana de Victor Manuel Rendón, miembro de la Academia Ecuatoriana y correspondiente de la Academia Española. Editorial « Le Livre Libre », 141, boulevard Péreire, 141, Paris; 1929. — Auteur d'un grand nombre d'œuvres en français et en espagnol, M. Victor M. Rendón, l'ex-ministre plénipotentiaire de l'Equateur en France et en Espagne, vient de publier en espagnol, un roman dont la première version, française, demeure inédite.

Lorenzo Cilda est un roman patriotique, consacré à Guayaquil, « la perle du Pacifique », le berceau de l'auteur, qui s'applique à nous en révéler les charmes exotiques. Il nous en donne une double image : c'est d'abord la ville de Guayaquil, avant le terrible incendie de 1905 qui la détruisit, et telle que l'auteur l'aima dans son enfance, avec l'animation de son port, ses maisons de bois peintes de couleurs gaies, la richesse exubérante de ses jardins, sa brillante et belle jeunesse, la simplicité de ses mœurs et ses luttes politiques. Puis la campagne tropicale, les larges fleuves, les

immenses domaines, la population des « montubios » au pittoresque costume, les randonnées à cheval à travers savanes et forêts vierges.

Une charmante idylle anime ces belles descriptions et éclaire de son symbolisme le sens de l'ouvrage. Comme l'auteur, le héros a l'âme partagée entre deux passions : Elena, la fiancée de France, c'est l'amour pour la patrie d'adoption qui l'a élevé et formé; Delia, la fille de Guayaquil, c'est l'amour toujours plus fort, pour la vraie patrie retrouvée, si belle et vers laquelle une force irrésistible l'attire.

On sent vibrer dans ce livre l'émotion noble et sincère qui l'a inspiré. A. B.

— M. Jean Sarrailh, professeur agrégé au Lycée et chargé de conférences d'espagnol à la Faculté des Lettres de Poitiers, a soutenu, devant la Faculté des Lettres de Bordeaux (20 juin 1930), ses thèses pour le doctorat : *Un homme d'Etat espagnol*, et *La Contre-Révolution dans la Régence de Madrid* (*mai-octobre* 1923).

Tout en regrettant que la thèse principale n'ait point porté sur l'écrivain comme sur l'homme d'Etat qu'a été l'auteur de *La conjuración de Venecia*, le premier représentant en date du romantisme espagnol, le jury, composé du doyen, de MM. Gaston Richard, Paul Courteault, Berger, Chérel, Renaudet et Fawtier, a décerné à l'auteur de ce travail plein de mérite la mention « très honorable », qui est considérée, dans nos Facultés des Lettres, comme exceptionnelle.

On lui a fait crédit; il nous doit une seconde partie : *Martínez de la Rosa, homme de lettres*. Il s'acquittera sans doute dans le livre qu'il prépare sur les origines du romantisme espagnol. Désormais déchargé de sa tâche d'enseignement secondaire et nommé maître de conférences de langue et littérature espagnoles à la Faculté des Lettres de Poitiers (10 nov.), il pourra travailler plus à l'aise et remplir le programme qu'il s'était tracé en des années où c'était déjà beaucoup que d'aboutir à la réalisation de ses deux thèses.

On trouvera dans le présent fascicule le compte rendu de la thèse principale, dont une traduction espagnole est annoncée.

— *Hispanic Studies*, by Elijah Clarence Hills, Ph. D., Litt. D., professor in the University of California, etc. The American Association of Teachers of Spanish, 1929. Recueil d'articles parus depuis 1906 dans différentes revues et dans les *Homenajes* à Menéndez Pidal et à Bonilla, plus cinq comptes rendus et une *List of old spanish Dictionaries*, enfin la liste des publications de l'auteur, depuis 1900. Joli volume bien présenté. Nous avons dit un mot de quelques-uns de ces articles (*Bull. hisp.*, 1929, p. 288, 1930,

p. 93-94), et nous ne pouvons que nous réjouir de voir ainsi réunie et plus accessible une production qu'il ne convient pas de mesurer à son volume (298 pages).

On trouvera certainement profit à la consulter, notamment sur l'espagnol de New-Mexico, le drame « quechua » *Ollanta*, le mètre dans le *Poème du Cid*, les patronymiques en *z*.

— F. Valls Taberner, *Estudis d'història jurídica catalana*, La Revista, Barcelona, 1929; 160 pages petit in-8°. Recueil, également, d'articles publiés en diverses revues encore moins accessibles. A noter *Els estudis d'història de la legislació catalana; Els elements fonamentals del dret català antic; Les descobertes de Ficker sobre els Usatges de Barcelona i llurs afinitats amb les « Exceptiones legum romanorum »; El problema de la formació dels Usatges de Barcelona; Els usatges i consuetuds de Girona*. Rappelons, à cette occasion, que le sympathique directeur de l'*Archivo de la Corona de Aragón* a eu le double honneur d'être déporté par le dictateur, puis d'être nommé à ce poste avec son assentiment. Il nous a jadis donné sa collaboration (1919, n° 1) et nous comptons bien qu'il nous la donnera encore.

— Nous avons signalé (1927, p. 238, et 1929, p. 285) les deux premiers volumes (dont un en deux fascicules) de *Materials* publiés, grâce à la « Fundació Concepció Rabell i Cibils, Vda. Romaguera », par l' « Obra del Cançoner popular de Catalunya ». Le vol. III a paru également à Barcelone, en 1929, et comprend quatre mémoires dont chacun comporte une collection de chansons populaires recueillies à Concentaina (Joaquim et Just Sansalvador y Cortès), Cervera (Josep Barberà et Pere Bohigas), Olot (Joan Tomàs et Bartomeu Llongueres) île de Majorque (Baltasar Samper et Miquel Ferrà). Suit la chronique de l' « Obra del Cançoner » pour 1924, par Joan Punti i Colell. Les chansons reproduites (avec la notation musicale) ne sont d'ailleurs qu'une infime minorité parmi celles dont on dénombre, pour chaque région, la récolte. De nombreuses gravures nous donnent le portrait des chanteurs ou chanteuses, et constituent une autre intéressante collection, ethnographique celle-là. Ces 492 pages in-4° nous apportent donc, sans parler de l'intérêt touristique, des relations d'excursions à travers ces beaux pays, une contribution très riche, qu'apprécieront les amateurs de folklore. Rien ne manque à l'illustration du volume qui comporte des cartes, des catalogues, des listes, un petit vocabulaire (pour Mallorca) et cinq index.

— G. Desdevises du Dezert, *La police de Madrid en 1724* (*Revue des questions historiques*, 1er avril 1930, p. 379-389).

— C. Pitollet, *Une mystification littéraire, Le Bibliomane assassin* (*Mercure de Flandre*, nov. 1930), avec ce sous-titre, *Contribution à l'Histoire de Flaubert*. Exposé curieux et bien documenté. — C. r.

du *Loyola* de Salaverría, du *Blasco Ibáñez* de Martínez de la Riva, du *Príncipe del Cantar* de Concha Espina, etc. (*Revue des Langues romanes*, juillet-décembre 1928). Du même auteur, signalons, un peu tardivement, l'édition de *El sí de las niñas* dont nous annoncions la publication prochaine dans notre chronique d'octobre 1928 et qui a paru avec ce millésime, chez Hatier. Il serait difficile de mettre plus de choses sous un si mince volume, et l'on ne reprochera pas à M. Pitollet de laisser le lecteur se débrouiller tout seul. Ceux qui font de l'enseignement savent combien cette méthode, qui semble faire peu de confiance à l'intelligence et à la préparation des élèves, est, au fond, prudente et fondée en raison comme sur les faits. Quant à ceux qui ne sont plus des élèves, n'ont-ils plus rien à apprendre, ou tout au moins à repasser ?

— Nous avons annoncé (*Bull. hisp.* 1928, p. 364) l'apparition de *A grammar of the Portuguese Language* by Joseph Dunn, professor of Celtic in the Catholic University of America (National Capital Press, Washington D. C., 1928). C'est une des publications de « The Hispanic Society of America », dans cet élégant format que l'on connaît et avec l'aspect engageant qui caractérise cette collection. Comment ne pas se mettre à l'étude du portugais, même dans une grammaire écrite en anglais, surtout quand le contenu répond au contenant, par le soin et la minutie dans l'exposition et dans la disposition des règles ?

— Arturo Farinelli, *L'Obra de Giovanni Boccaccio* (*conferencies*). *Versió catalána* de Maria Maltese d'Alos-Moner. Barcelona, 1929; 86 pages. Six conférences données à l'Institut d'Estudis Catalans en 1922 et déjà publiées, la première, dans les *Quaderns d'Estudi*, 1924, les autres, dans la *Revista de Catalunya* (1925-8). Edition dédiée à la mémoire de la traductrice elle-même. Du même auteur. *Conferencias Brasileiras* (proferidas em São Paulo, em 1927), Casa editora Antonio Tisi, São Paulo, 1930, 265 pages. Sur le romantisme; à noter ici particulièrement *Almeida Garret e o seu influxo no Brasil*, et *A « Saudade » portugueza e brasileira e a obra poetica de Magalhaes*.

— Alice Bushee, *A Cid drama of* 1639 (*Hispania*, oct. 1929). Il s'agit de *L'ombre du Comte de Gormas et la Mort du Cid*, d'un certain sieur de Chillac, qui semble avoir voulu prendre le contrepied du chef-d'œuvre de Corneille, et ce, pour plaire à Richelieu. C'en est, en somme, une *Suite* comme nous en connaissions déjà deux autres, que cite d'ailleurs l'auteur de cette courte mais curieuse note.

— Bernardo Sanvisenti, *La questione delle Antille* (*dalla Nuova Antologia*, 1° Giugno 1929; Roma, Piazza di Spagna, 3, S. Sebastiano).

— C. Carroll Marden, C.r. des *Orígenes del Español* de R. Menéndez Pidal (1926), dans *Modern Languages Notes*, 1927. Ce c. r. méritait d'être rappelé dans celui que nous avons donné dans notre avant-dernier fascicule, p. 268.

— Joseph E. Gillet, *Voltaire's original letter to Mayans about Corneille's Heraclius* (*Modern Languages Notes*, jan. 1930); *A possible new source for Molière's Tartuffe* (*ibid.*, march); *Ganapán* [=*galopin*] (*ibid.*, may); *A spanish play on the Battle of Pavia* (1525) (P. M. L. A., june 1930) [en strophes de dix vers *d'arte mayor*, à part un romance et une *canción* octosyllabique, par Andrés Ortiz; six pages à 2 col., ayant appartenu à Gayangos et signalé par Gallardo]; *Torres Naharro and the Spanish drama of the sixteenth century* (extr. de l'*Homenaje a Bonilla*, t. II) [« it may be said that Torres Naharro's popularity has exceeded that of any other sixteenth century dramatist, barring, as we justly may, the semidramatic *Celestina* »; traces d'influence sur les autres auteurs dramatiques espagnols et portugais du même siècle, à commencer par Encina peut-être.]

— Publications récentes :

Narciso Alonso Cortés, *Miscelánea vallisoletana* (*Quinta Serie*), Valladolid, Imprenta Emilio Zapatero, 1930; 191 pages in-8°. *Quevedo en el teatro y otras cosas*, Valladolid, Impr. del Colegio Santiago, 1930. 215 pages petit in-8°.

De Orosio et sancto Augustino Priscilianistarum adversariis Commentatio historica et philologica. Scripsit Dr J. A. Davids. Haggue Comitis, Apud A. N. Govers N. V., 301 pages.

Dom Chevallier, moine de Solesmes, *Le Cantique spirituel de saint Jean de la Croix, docteur de l'Eglise.* Notes historiques, texte critique, version française. 1930, Desclée, de Brower et Cie, éditeurs (76 *bis*, rue des Saints-Pères, Paris, VII); in-12, 770 pages: 40 francs.

G. de Reparaz (fils), *Catalunya a les mars. Navegants, mercaders i cartògrafs catalans de l'Etat mitjana i del Renaixement* (*Contribució à l'estudi de la Història del Comerç i de la Navegació de la Mediterrània.* Proleg de Gonçal de Reparaz. Editorial Mentora S. A. Barcelona. 252 pages petit in-8°.

Gonzalo de Reparaz (hijo), *La época de los grandes descubrimientos españoles y portugueses.* Colección Labor (Barcelona, 1931); 206 pages, 12 planches et 5 cartes.

Andreae Capellani Regii Francorum *De Amore libri tres.* Text llatí amb la traducció catalana del segle XIV. Introducció i notes per Amedeu Pagès (Llibres rars i curiosos). Castelló de la Plana, M.CM.XXX. XXXI-CXXI-216 p. in-8°.

Max Ríos Ríos, *La Bella Intrusa* (novela). Editorial Figarola Maurin, Boîte postale 155, Toulouse.

Cid Rocas Llolet, *A la sombra de la aventura* (novela) (*Ibid*).

Concha Espina, *Copa de horizontes*. Compañía ibero-américana de publicaciones, Madrid, Puerta del Sol, 15.

Estudios sobre el español de Nuevo Mejico, por Aurelio M. Espinosa. Traducción y reelaboración con notas por Amado Alonso y Angel Rosenblat. I. Con nueve estudios complementarios de Amado Alonso. (Biblioteca de Dialectología hispanoamericana. I.) Buenos Aires, 1930. 472 pages in-8°.

La lengua de « Martin Fierro », por Eleuterio F. Tiscornia. Tomo II de *Martin Fierro, comentado y anotado*. Biblioteca de Dialectología hispanoamericana, III. Buenos Aires, 1930. xv-317 pages in-8°.

— Erratum. — Dans notre dernier fascicule, p. 411 (programme d'agrégation), lire « Sarmiento, **Facundo*, parte primera » (et non « tercera »).

— La *Revue des Questions historiques* du 1er juillet dernier a publié un article nécrologique sur Raymond Foulché-Delbosc, signé G. Desdevises du Dezert.

Aux regrets qui y sont exprimés, nous souscririons volontiers, ayant nous-même dit, dès notre numéro de juillet 1929, p. 291, combien la mort de cet hispanisant de marque serait déplorée; nous lui avons rendu hommage, sans nous appesantir sur le différend qui nous sépara lors de la création de notre *Bulletin*, n'y voyant ou n'y voulant voir que les conséquences d'un malentendu ou d'une susceptibilité que nous n'avions jamais pu très bien nous expliquer.

Mais M. Desdevises du Dezert n'a pas craint de projeter sur cette histoire d'il y a trente ans ce qu'il croit être la lumière de la vérité. Et voici ce qu'il nous apprend, après avoir parlé des concours obtenus par Foulché-Delbosc :

> Morel-Fatio et d'autres, moins généreux, opposèrent à la *Revue hispanique* naissante, autonome et soutenue par ses seuls fondateurs, le *Bulletin hispanique*, subventionné par l'Etat.
>
> Foulché-Delbosc estima la concurrence déloyale et prévint ses collaborateurs qu'il fallait opter entre la *Revue* et le *Bulletin*.
>
> ...il y aurait à écrire à ce sujet un chapitre bien amusant de l'Histoire des querelles académiques. Je ne l'écrirai pas (p. 91).

Cette histoire si amusante, mais elle a été écrite, il nous semble ; voir la *Revue hispanique* de 1900, nos 23-24, p. 521-529, et le *Bulletin hispanique* d'avril 1901, p. 187-93. La partie amusante consista dans une bonne farce qui consistait à nous faire parvenir, en vue de publication, un document composé par un comparse assurément expert et idoine : seul, un anagramme en décelait la fausseté. E. Mérimée, à qui il fut adressé, s'y laissa prendre : c'était du travail bien fait, comme on peut en faire quand on a copié pas mal de

pièces dans les archives espagnoles. Qu'est-ce que cela prouvait ? Peut-être pas précisément ce qu'on espérait. L'attaque était *contraproducente*, ainsi que le déclarait Menendez Pelayo dans une lettre à Morel-Fatio (bien que le grand érudit espagnol soit un de ceux que l'ancien doyen de Clermont-Ferrand compte au nombre des amis de son défunt ami).

Quoi qu'il en soit, nous le répétons, le directeur de la *Revue hispanique* s'était trompé quand il avait cru à une provocation. Ce n'est pas Morel-Fatio qui avait eu l'idée de créer notre *Bulletin;* Mérimée pas davantage; et nul ne songeait à faire pièce à Foulché-Delbosc.

Le directeur des *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux et des Universités du Midi*, M. Georges Radet, ayant divisé cette publication, déjà vieille de vingt ans, en deux sections, la *Revue des Etudes anciennes* (qui vit toujours), et la *Revue des Lettres françaises et étrangères*, fit une chose qui paraissait assez indiquée, puisqu'il s'agissait d'une revue publiée à Bordeaux : donner, dans cette revue, consacrée aux lettres françaises et étrangères, une place, bientôt même un compartiment, aux choses d'Espagne. Imbart de La Tour entra dans la conjuration, avec la complicité, hélas ! de celui qui fut improvisé et est encore secrétaire du bulletin ainsi fondé. Enfin, par l'entremise de celui-ci, vint l'adhésion de Mérimée et de Morel-Fatio.

Mais ce *Bulletin hispanique*, auquel, dans cette même *Revue*, faisait pendant un *Bulletin russe*, s'était constitué, dès le début, une personnalité sous la forme d'un tiré à part auquel s'ajoutaient des comptes rendus et notes qui n'entraient pas dans le cadre de la *Revue des Lettres françaises et étrangères*, et surtout, ce qui lui donnait une physionomie tout à fait particulière, des articles consacrés aux antiquités espagnoles, rayon de notre collègue Pierre Paris; car, lui aussi, il fut un des créateurs du *Bulletin*. La collaboration subreptice de Foulché-Delbosc et de son très compétent documentateur nous révéla l'honneur qu'on nous faisait en nous croyant si dangereux pour l'avenir de la *Revue hispanique*.

Nos subventions ?... Douze cents francs par an, pour l'ensemble des revues qui représentaient désormais les anciennes *Annales*, à savoir la *Revue des Etudes anciennes*, le *Bulletin hispanique* et le *Bulletin italien* (c'est entre ces deux derniers que s'était, en définitive, au bout de deux ans, scindée la *Revue des Lettres françaises et étrangères*).

Nous pouvons, sans rougir, relater ces avatars, ces tâtonnements, qui montrent bien simplement, et d'une façon fort avouable, comment nous avons cherché à prolonger l'initiative prise il y a plus de cinquante ans par Louis Liard et Auguste Couat en vue de don-

ner aux universités méridionales un organe qui fût un honneur et un excitant. Serait-ce parce que le cercle ne s'étendait point jusqu'à Clermont-Ferrand, que M. Desdevises du Dezert trouve déloyale la concurrence faite à la Revue parisienne, qui d'ailleurs découvrit bientôt, dit-on, un Mécène ?

Foulché-Delbosc se plaisait-il à revenir, avec ses amis, sur les souvenirs de cette lointaine épopée ? Sa mémoire, en tout cas, n'avait pas à être défendue contre nous, qui n'avons eu pour lui que des paroles d'éloge, et qui n'avons exprimé qu'un regret, celui d'avoir donné lieu à un soupçon, aussi violent qu'illusoire, de malveillance.

Le *Bulletin hispanique* procédait d'une idée toute naturelle; il s'est réalisé grâce à un concours de circonstances et par le fait d'hommes qui songeaient à tout autre chose qu'à faire une concurrence déloyale ou non à la *Revue hispanique*. Au surplus, dans l'article qu'Imbart de La Tour publia dans notre numéro de 1899 et qui fut comme notre manifeste, Foulché-Delbosc était cité avec égards tout comme D. Desdevises du Dezert (p. 118 et 119).

Si respectable que soit la fidélité envers un ami disparu, nous ne croyons pas que M. Desdevises du Dezert ait été bien inspiré en prétendant le contraire, ni la *Revue des Questions historiques* en mettant à sa disposition une tribune où l'histoire devrait se trouver plus à l'abri d'un travers qui n'est pas sans rapport avec le délire de la persécution.

Georges CIROT.

17 *mars* 1931.

LA RÉDACTION : **P. PARIS; G. CIROT,** ***secrétaire;***
G. RADET, ***directeur gérant***

Vol. XXXIII Avril-Juin 1931 N° 2

LE MIRAGE CELTIQUE ET LES SOURCES DU " CHEVALIER CIFAR "

Dans un ouvrage de longue haleine publié il y a presque trente ans et souvent cité depuis, M. Charles-Philip Wagner entreprit d'examiner les sources de l'ancien roman espagnol connu sous le nom *El Cavallero Cifar*[1]. C'est un travail consciencieux qui fait honneur à l'hispanisant, mais qui est tout de même plutôt insuffisant grâce à l'ignorance à peu près complète de l'auteur sur les littératures de l'Orient. Cette ignorance est d'autant plus inexcusable que, au cours de ses recherches, il a dû s'apercevoir plus d'une fois que l'élément oriental prédomine dans cette curieuse compilation[2] et qu'une lecture, même superficielle, des *Mille Nuits et Une Nuit* lui aurait sans doute fait voir qu'il avait fait fausse route. M. Wagner a récemment publié une édition critique du *Chevalier Cifar*[3] en un volume. Un deuxième, qui doit contenir les notes critiques, une nouvelle étude des sources, une grammaire et un glossaire, nous est promis. D'une remarque faite par l'auteur[4], on doit conclure qu'il s'est rendu compte, jusqu'à un certain point, de l'insuffisance de ses conclusions à ce sujet, puisqu'il souhaite qu'un savant sémitiste examine cette matière à nouveau, afin d'en dégager les éléments arabes. Or, quoique je n'aie pas le droit de prétendre à cette distinction, n'étant qu'un très humble folkloriste, il ne sera pas inutile, je pense, d'analyser de nouveau au moins un des épisodes principaux du roman et d'en signaler la provenance orientale, ne fût-ce que pour montrer jusqu'à quel point le

1. Charles Philip Wagner, *The Sources of El Cavallero Cifar*, dans *Revue hispanique*, X (1903), p. 5 sq.

2. Par exemple, aux pages 29, 89 et 91.

3. *El Libro del Cavallero Zifar* edited from the three extant versions by Charles Philip Wagner, part I, Ann Arbor, Mich., 1929. [Cf. *Bull. hisp.*, 1931, p. 58.]

4. Voir la p. VII, n. 2.

parti pris peut égarer même un savant estimable comme l'est M. Wagner.

Il s'agit d'une aventure de Roboan, le cadet du roi de Menton et qui est le héros du Troisième Livre. Il arrive à la cour de l'empereur de Trigrida qui ne rit jamais et dont il gagne la faveur à tel point que les courtisans, pleins d'envie et de jalousie, pour le perdre, l'induisent à demander au souverain la raison de sa tristesse. C'est qu'ils savent que l'empereur punit de la mort les téméraires qui lui font cette question. Contre toute attente, le monarque, qui aime le jeune homme sincèrement, épargne sa vie et se contente de le conduire au rivage de la mer où il lui demande d'entrer dans un bateau sans équipage. A peine le héros se trouve-t-il à bord que le vaisseau se met en mouvement, poussé par une force mystérieuse, et parcourt l'océan toute cette nuit avec la vitesse du vent. Le lendemain matin, Roboan arrive devant une espèce de château où deux jeunes filles d'une grande beauté le reçoivent pour le conduire auprès de l'impératrice de cette île. Elle ne tarde pas à s'éprendre du héros et à l'épouser. Pendant quelque temps ils vivent ensemble dans un bonheur parfait.

Un jour, à la chasse, l'empereur rencontre, au milieu de la forêt, le diable sous la forme d'une jeune beauté, qui le séduit par la promesse du plus beau dogue du monde. Pour l'obtenir, il lui faudra demander à l'impératrice la clef de la chambre où le dogue se trouve enfermé. Sur ses instances, elle lui cède la clef et le dogue sans difficulté. Un autre jour, il rencontre la même beauté qui, cette fois, le séduit moyennant la promesse d'un beau faucon, lui aussi enfermé quelque part au château de l'impératrice et qu'il obtient avec la même facilité que le dogue. Seulement, l'impératrice lui conseille d'user de la prudence en formulant une troisième prière, de peur de la perdre. Une troisième fois le démon déguisé en fille lui parle d'un beau cheval. A son retour au château, l'impératrice se doute de ce qui est arrivé et essaie pendant quelque temps de le détourner de ses pensées dont le but est le cheval fatal. Il finit par le demander pourtant, et l'impératrice lui donne la clef de la chambre où il se trouve, à condition qu'il ne l'ouvre avant le troisième jour.

Quand le troisième jour arrive, il emmène le cheval. Elle lui fait présent d'un drapeau merveilleux tout en le priant de ne point la quitter. Enfin, elle lui demande quel nom elle devra donner à leur enfant dont elle est enceinte. Toute cette scène l'induit presque à descendre de cheval et à rester auprès de la femme qu'il aime évidemment; mais tout d'un coup le cheval s'envole avec lui et le rapporte au bateau qui le ramène sur-le-champ à Trigrida, où son ancien ami, l'empereur, le reçoit avec la question s'il se trouve maintenant

la force de rire. Il lui répond d'une façon négative, ajoutant qu'il pourrait tuer sans componction quiconque lui demanderait la raison de sa tristesse. Comme le vieil empereur n'a pas d'enfants, son ami hérite de l'empire après sa mort.

Sans nous arrêter aux fantaisies de M. Wagner qui s'obstine à voir partout l'influence des romans bretons et les fées celtiques [5], commençons notre examen par une citation en résumé du conte du troisième calender, bien connu de tous les lecteurs des *Mille Nuits et Une Nuit* [6].

Le héros arrive près d'un château de cuivre rouge. En route, il rencontre dix jeunes gens borgnes de l'œil droit, rentre avec eux au château, est bien reçu et les voit le soir se noircir le visage, pleurer leur passé, puis se laver et changer de vêtements. Même vie le lendemain. Malgré leur avertissement de n'avoir à s'enquérir de rien, il insiste pour connaître leur secret. Les jeunes gens cèdent à ses instances, lui disant seulement de prendre un couteau, et le cousent dans une peau de mouton, qu'un rokh emportera au haut d'une montagne. Il devra alors fendre la peau avec son couteau, faire fuir le rokh en se montrant et se rendre à un château d'une grandeur et d'une richesse prodigieuses.

Ayant suivi cet avis, il entre dans le château et y trouve quarante dames qui l'accueillent avec bonté et avec lesquelles il vit heureux un an. Comme elles doivent s'absenter alors quarante jours, elles lui remettent les clefs de cent portes, en l'avertissant de ne pas ouvrir la porte d'or.

Il passe les premiers jours à visiter un jardin fruitier, un jardin de fleurs, une volière, un palais plein de trésors. Le dernier jour, il ne résiste pas à la tentation d'ouvrir la porte d'or, quoiqu'une odeur agréable qu'il perçoit tout d'abord le fasse tomber évanoui. Il entre, trouve un cheval noir, l'enfourche et le frappe d'une houssine. L'animal, qui déploie des ailes, l'emporte sur la terrasse d'un château, qui se trouve être celui des dix jeunes gens, le jette en bas, et, de sa queue, lui crève l'œil droit.

Ne pouvant rester avec les jeunes gens, dont le nombre est complet, il prend l'habit de calender et se rend à Bagdad pour se présenter à Hâroûne.

Comme on sait, cette immense compilation arabe se compose des éléments les plus hétérogènes et d'un âge très diffé-

5. *Op. cit.*, p. 50 sq.

6. V. Chauvin, *Bibliographie des ouvrages arabes*, V, 202; cf. aussi Th. Benfey, *Pantschatantra*, Leipzig, 1859, I, 155; Gherardo Nerucci, *Sessanta novelle popolari montalesi*, Florence, 1891, p. 73 sq.

rent. Aussi est-il bon de noter qu'une variante de ce conte se trouve dans les *Sept Vizirs*, compilation qui a des affinités avec le célèbre *Livre de Sindbâd*. En voici un résumé [7] :

Un jeune homme se ruine follement. Réduit à gagner sa vie comme journalier, il s'engage au service de dix vieillards, à condition d'être discret et de ne pas s'informer de la cause de ce qu'il voit : ils pleurent toujours. En quelques années, ils meurent l'un après l'autre. Au dernier, qui lui laisse les biens, le jeune homme ne peut se retenir de demander la cause de sa douleur. Il répond que, s'il veut éviter le même sort, il s'abstienne d'ouvrir une certaine porte.

Au bout d'un an, il ne peut refréner sa curiosité et ouvre la porte : il trouve un corridor qu'il suit des heures et qui le mène au bord de la mer. Un aigle le saisit et le porte dans une île, où une barque, montée par des jeunes filles, aborde et le conduit, après qu'on l'a couronné, à un rivage où des troupes la reçoivent. Il est dans un pays (espèce d'Amérique) où les femmes remplissent tous les offices des hommes dans l'armée et la magistrature. Il devient roi et épouse la reine, avec laquelle il est heureux sept ans. Mais on lui a imposé la condition de ne jamais s'approcher d'une maison fermée. Un jour que la reine s'est absentée, il ne résiste pas à sa curiosité. La porte ouverte, un aigle l'enlève et le ramène au corridor, d'où il rentre à la maison des vieillards. Il y est quarante ans, jusqu'à sa mort, dans le deuil.

Th. Benfey [8] fut le premier, si je ne me trompe, à signaler la ressemblance entre ce conte et un récit de Somadeva, dont voici un résumé [9] :

Une princesse déclare ne vouloir épouser que celui qui aurait vu la cité d'or. Un jeune brahmane se met en route et y arrive après un long voyage. De la bouche de la reine même il apprend qu'elle avait trois sœurs qui ont été condamnées à renaître dans le monde des hommes à cause d'une étourderie. En même temps elle lui donne la permission de regarder le palais d'un bout à l'autre, à l'exception d'une terrasse. Il est inutile de dire qu'il viole ce tabou et trouve sur la terrasse fatale trois jeunes filles endormies, entre elles le double

7. Chauvin, *op. cit.*, VIII, 47 sq.; W. A. Clouston, *The Book of Sindbad*, privately printed, 1884, p. 170; *Popular Tales and Fictions*, Edinbourg, 1887, I, 199; A Loiseleur-Deslongchamps, *Essai sur les fables indiennes*, Paris, 1838, p. 136.

8. *Op. cit.*, I, 154.

9. Tawney-Penzer, *The Ocean of Story*, Londres, 1924-28, II, 223 sq.; Friedrich von der Leyen, *Indische Mârchen*, Halle, 1897, p. 59, 89, 92, 158; J. Hertel, *Bunte Geschichten vom Himalaja*, Munich, 1903, p. 18. Cf. aussi L. Laistner, *Das Rätsel der Sphinx*, Berlin, 1889, I, 205.

de la princesse pour laquelle il a entrepris le voyage. Au bord d'un lac il voit un beau cheval richement caparaçonné et qu'il essaie de monter. Mais d'un coup de son sabot la bête le précipite dans les flots du lac, où il descend pour se trouver soudainement dans sa ville natale. Il se rend auprès de la princesse pour lui conter son voyage. En ce faisant, il rompt le charme, et la princesse retourne dans sa patrie céleste qu'est la cité d'or.

On a relevé un récit semblable dans l'*Hitopadesa*[10] :

On raconte d'un arbre du désir qui sort tous les quinze jours des flots de la mer : A son pied est assise une fée d'une beauté surhumaine qui joue de la harpe. Ayant appris ce miracle par quelques marchands, le héros, un prince, s'y rend et à la vue de la belle, se précipite dans les vagues. Au fond de l'océan il arrive avec elle dans une ville de fées où il vit avec elle d'une vie que ne connaissent pas les mortels, sauf à de rares moments de leur existence. Seulement, elle lui défend de toucher au portrait d'une certaine fée. L'infraction de ce tabou est suivie de tristes conséquences pour lui : la dame du portrait lui donne un terrible coup de pied qui le rejette dans le monde des hommes.

Le plus ancien récit de tous est celui du *Jatacam* et qui est conçu ainsi[11] :

Le héros, Mittavindaka, est abandonné par l'équipage de son bateau arrêté mystérieusement au milieu de l'océan et mis sur un radeau qui le porte au palais de cristal de quatre filles de dieux. Il vit avec elles pendant sept jours. Le septième il leur fallut faire sept jours de purgatoire; mais avant de partir, elles le prièrent de rester là jusqu'à leur retour. Mittavindaka, toutefois, remonte son radeau et arrive au palais d'argent de huit filles de dieux, qu'il ne traite pas autrement. Plus tard, il parvient au palais de diamant de seize et enfin au palais d'or de trente-deux filles de dieux. Leur ayant désobéi de la même façon, il finit par aborder à l'île d'un démon sous forme de chèvre. Méprenant ce démon pour une chèvre en chair et en os, il se prépare à la tuer pour la manger; mais d'un seul coup de pied, elle le jette au-dessus de la mer à Bénars, où il tombe dans les broussailles, sans se faire mal. Consumé par des regrets inutiles, Mittavindaka se fait bo

10. Livre II, conte 5; cf. Benfey, I, 151 sq ; H. Güntert, *Kalypso*, Halle, 1919, p. 145.
11. *Jatakam*, Aus dem Pali übersetzt von J. Dutoit, Munich, 1906-21, I, 190.

On ne saurait mettre en doute l'origine indienne de ce conte très curieux, bien qu'il faille admettre aussi que les conteurs indiens l'ont traité bien plus librement que ne l'ont fait les Sémites. Le certain, c'est qu'aucune des deux récensions sémitiques à nous connues ne se laisse dériver directement d'un texte indien connu à cette époque dans les pays d'Occident, fait qui n'est d'ailleurs pas à surprendre ceux qui ont étudié la filiation des contes dans leur migration de l'Inde aux pays du Proche-Orient. Ce problème n'est d'ailleurs que d'une importance secondaire pour la question des sources du *Chevalier Cifar*.

Pour rendre justice à M. Wagner, servons-nous, pour notre comparaison de l'épisode espagnol avec les récits orientaux, du résumé que lui-même a fait de celui-là [12].

Un roi (de Bretagne) ne rit jamais et met à mort tous ceux qui lui en demandent la raison. Un jour son courtisan favori lui fait la question fatale. Au lieu de le faire tuer, le monarque le conduit au rivage de la mer où il le fait entrer dans un bateau magique qui le porte aux îles fortunées et entre les bras d'une reine-fée.

Là il jouit d'un bonheur parfait, à condition qu'il observe un certain tabou.

Tout va bien jusqu'à ce qu'un jour il rencontre, au milieu de la forêt, une autre fée hostile à la première (le « diable » ou « démon » du roman) qui l'induit à violer le tabou.

Sa punition est d'être à jamais séparé de sa maîtresse, dont il conçoit une telle tristesse qu'à l'exemple du roi son maître il ne rit jamais plus.

Or, on notera sans difficulté que tous les incidents de ce résumé, y compris le bateau magique, se retrouvent dans l'une ou l'autre des versions orientales, hormis celui de la seconde fée hostile à la première et qui, si l'on y regarde de plus près, n'existe en vérité que dans l'imagination de M. Wagner. Dans le *Chevalier Cifar* c'est tout bonnement le diable chrétien qui mène le bon chevalier en tentation et précisément par trois choses tout à fait propres à exciter la convoitise d'un chevalier épris de la chasse, à savoir, un dogue, un faucon et un cheval. Comment doit-on s'expliquer cet épisode ?

12. *Op. cit.*, p. 57.

Il est certain que le cheval diabolique qui ramène le héros dans la misère de la vie de tous les jours se retrouve dans presque tous les textes orientaux de notre conte, que, par conséquent, le compilateur espagnol l'a pris dans sa source orientale. Or, tandis que les récits orientaux croient assez faire quand ils disent que le héros est poussé par une curiosité intellectuelle de l'espèce qu'on attribue généralement au beau sexe, notre conteur espagnol ne crut pas devoir se contenter d'un motif tellement simpliste. Pour excuser, dans une certaine mesure, la conduite de son héros, il fallut, suivant son opinion, le faire succomber à une tentation des plus fortes, et qui était mieux qualifiée, en ce genre, que l'ancien ennemi de l'*Homo sapiens*, le diable, qui avait ainsi provoqué la chute de nos parents au paradis [2]. C'est ce qui explique le rôle de Sa Majesté satanique dans l'épisode du roman. Ensuite, il ne fallait pas faire succomber le héros trop vite, et le conteur se rendit très bien compte des avantages d'une gradation dans son récit. Le dernier stade, c'est-à-dire le tabou, étant un cheval, quoi de plus naturel que d'exciter la convoitise du héros d'abord par un dogue et puis par un faucon et de lui faire arriver toutes ces aventures à la chasse ?

Les romans bretons et les maîtresses-fées ne sont donc pour rien dans cet épisode du *Chevalier Cifar* qui n'est qu'un récit oriental d'origine indienne et apporté en Espagne par les Arabes. On pourrait se demander comment un savant comme M. Wagner, qui n'est nullement celtiste ni celtomane, en est arrivé à une thèse qui manque de tout fondement. Cette question aussi est facile à résoudre. Elle tient à la curieuse combinaison, dans les « universités » américaines, des études françaises et espagnoles d'une part, et de l'autre à la celtomanie qui domine, chez nous, l'étude du Moyen-Age français. M. Wagner est donc tombé victime de son milieu, raison de plus pour juger sa méprise d'une façon indulgente.

Alexander Haggerty KRAPPE.

Boston, Mass.

SUR LE « FERNAN GONZALEZ »[1]

A. M. C. Carroll Marden.

Le Poème et la Chronique générale.

I. Il s'agit d'abord de l'épisode de la capture du comte à Cirueña. Voici ce qu'on lit dans l'*Historia crítica de la Literatura española* d'Amador de los Ríos, au t. III, p. 360, note 2 :

Es de notar que la *Crónica general* añade en este pasage algunas circunstancias, que no se hallan en la narración poética : tales son la de arrojar a la iglesia un escudero del Conde « por una finiestra » espadas para que él y los cinco caballeros se defendiesen; la de oirse una voz aterradora en el aire, al caer el conde en poder del rey de Navarra, partiéndose al par la ermita por medio « desde arriba fasta ayuso »; y muy especialmente la de mezclar Fernan Gonzalez en la oracion que dirige al cielo, preso ya en Castro-Viejo, arrogantes fanfarronadas, indignas de la humildad de un cristiano. Esto prueba que el historiador, o consultó otras fuentes de más del poema, o añadió de su cosecha esas circunstancias, para hacer más vario su relato : en uno y otro caso parece evidente que si el monje de Arlanza hubiera escrito después del cronista, no las habría olvidado...

On a mauvaise grâce à relever les erreurs d'un ouvrage aussi imposant et aussi méritant que l'*Historia crítica de la literatura española;* mais en voilà une qui est déconcertante, car le texte de Sánchez-Janer (*B. A. E.*, t. LVII, p. 407) aussi bien que celui de M. Carroll Marden, contient précisément ce qu'Amador de los Ríos (t. III, p. 360, n. 2) considère comme des additions de la Chronique générale. Il vaut la peine de mettre les textes en regard, en donnant, pour la Chronique, celui de 1604 (reproduction de l'édition d'Ocampo), dont le texte Pidal (p. 411) ne diffère pas essentielle-

1. Voir *Bull. hisp.*, 1928, p. 113. P. 142, l. 9, lire « 1158 » et non « 1558 ».

ment. On remarquera au surplus que le poème est plus près de ce dernier texte :

Str. 588.

Fizo su escudero a g[u]isa de leal,
Vio una finiestra en medio del fastial,
Vino poral hermita, metios(e) por el portal
Echoles sus espadas que non pudo fer al.

(592)

Peso (muy) mucho a Dios (por el) fecho tan sin Razon.
Oyeron una voz (e grito) commo voz de pauon,
Partiose (por medio) et altar de soms (fast)a fondon.

(594)

Dixo « Sen[n]or del mundo ¿por que me as fallido ? »

(596)

Si fues[s]es en la [tierra], serias de mi Rebtado,

Ocampo, f° 61a : « E vn escudero del Conde Ferran Gonçalez quando aquello vido, fizo como home muy leal, e allegose a la ygresia e echo dentro las espadas por une finiestra que y hauie... E oyeron todos una voz quantos ay estauan en el ayre, e partiosse aquella hermita por medio desde arriba fasta ayuso, e aun el Altar con ella, e assi esta oy en este dia... Ay Señor Dios porque me desamparastes assi... mas por esto me tengo por mal juzgado de vos. E si Seňnor aca fuessedes en tierra reptar vos ya yo por ende... »

A la str. 594, *la tierra* est emprunté à la Chronique générale. Le texte Sánchez-Janer porte *lacerias*. Amador n'a pas dû comprendre le vers ainsi transcrit et cela se conçoit un peu. Quant aux *fanfarronadas* proférées par le comte, ce n'est pas à Castroviejo, mais avant d'y être enfermé, que le comte, dans le Poème comme dans la Chronique, les profère.

Quelles que soient les différences réelles entre le Poème, d'une part, et les différentes rédactions de la Chronique générale, de l'autre [2], elles ne portent donc nullement sur les points indiqués ici par le critique espagnol, dont M. Marden a déjà signalé, p. xxv de son *Introducción*, les étranges libertés.

II. Amador de los Rios (p. 432, note), comme échantillons des « innumerables hemistiquios que se salvaron de la descomposicion del metro y de la rima » cite d'abord les passages suivants :

Mas si alguna carrera/podiessemos fallar
Por do se podiesse/esta lid estoruar

2. Voir Fernán González dans la *Chronique léonaise*, p. 15 (*Bull. hisp.*, 1921, p. 78).

Tenerlo ya yo por bien/etc...
por pecharles algo
De señores que somos/facernos hemos siervos...
Los donde uenimos/guardaron lealtad...
Señor, pidote merced/que me quieras ayudar
Porque yo saque a Castiella/de la premia en que está...

Seulement il se trouve que les vers correspondants du Poème sont libellés tout autrement :

Str. 202.
Sy alguna carrera podiessemos fallar
De guisa ques podiesse esta lid escusar
Non deurryemos...

Str. 210.
... por algo que pechemos
De sennores que somos vasalos nos faremos

Str. 212.
Nuestros anteçesores lealtad syenpre guardaron

Str. 565.
Sennor Dios de los çielos, quieras me ayudar,
Que yo pueda a Castiella desta premia sacar

Il faut donc ou bien que le rédacteur de la Chronique générale qu'Amador a suivi[3] ait eu un autre poème sous les yeux ou que les vers ou hémistiches aient glissé à son insu sous sa plume.

Il est facile de faire des alexandrins. On en construit en français bien souvent sans s'en apercevoir. Soyons sceptiques vis-à-vis des supposés *membra disjecta poetae*.

Est-ce pousser trop loin le scepticisme que de se demander s'il y a lieu de tenir si grand compte des rimes qu'on peut relever dans la prose de la Chronique générale, au moins dans la rédaction étudiée par M. C. Marden, qui est celle du manuscrit publié depuis par M. Menéndez Pidal ?

3. Le texte d'Amador devait être assez différent de celui de Pidal; on peut en juger par les mots ou groupes de mots de celui-ci, qui ne concordent pas avec les vers ainsi reconstitués, et que je mets en italiques : « Mas si alguna carrera pudiessemos fallar *por o se desuiasse esta lid tenerlo* ya yo por bien » (ch. 688); « *Et aquellos* donde *nos* venimos *siempre* guardaron lealtad » (ch. 689); « Sennor, *ruegote* et pidote *por* mercet que me quieras tu ayudar *en tal manera* por que *pueda* yo Castiella sacar desta premia » ch. 709). M. R. Menéndez Pidal (*Cantar de Mio Cid*, t. I, p. 130, note) remarque que, par ailleurs, à propos du Cid, Ríos « cita versos, más o menos fielmente, reproducidos en la Crónica... pero para estas citas se sirve de la Crónica de Veinte Reyes, confundiéndola con la Primera Crónica General. » Or la Chronique des Vingt Rois semble avoir suivi de plus près que la Première Chronique générale le Cantar conservé (*id.*, p. 134, note). Mais à l'endroit auquel je me réfère, Ríos paraît avoir pris l'édition d'Ocampo, aux chapitres XVII-XX de laquelle il renvoie pour l'histoire de Fernán González. Quoi qu'il en soit, il n'est peut-être pas sans péril de conclure, de la possibilité de faire des vers avec des phrases de prose, à la provenance poétique de ces mêmes phrases.

Les rimes *tenedes-avedes-sabedes-yazedes*, ou *consejar-trovar-tomar-lidiar*, ou *sabor-sennor-meior*, prouvent-elles que la partie perdue du poème se retrouve « prosifiée » dans ce ms. ?

Le cas de la Chronique d'Arredondo est hors de cause et les exemples que M. C. Marden (p. xxxix) y a relevés de rimes et même de vers empruntés au Poème sont indiscutables. Il n'en va pas de même peut-être de la Chronique générale elle-même[4]; il peut paraître, en effet, assez arbitraire de

4. Voici, pour les strophes 576-684, le relevé des mots à la rime dans le Poème, qui se retrouvent dans la Chronique (p. 410 du texte Pidal) :
Str. 576 : *lana*.
577 : *reyna*.
578 : néant.
579 : *García*.
580 : néant.
581 : *casamiento, ayuntamiento*.
582 : *fuessen, touiessen*.
583 : néant.
584 : *falsaron, leuaron*.
585 : *guarnido* (*traydo*, de la Chr. gén., n'est pas dans le Poème).
586 : *caydo*.
587 : *malandança, lanca*.
588 : *leal*.
589 : en regard du Poème, *fueron, pudieron* (*arre*)*cojeron, venieron* reconstitué par C. Marden), il y a dans la Chronique : *ouieron, uieron, pusieron. fuxieron, uinieron*, ce dernier donc seul identique de part et d'autre, et encore à condition que la reconstitution soit exacte.
590 : *cerrada* (*guardada* de la Chr., n'est pas dans le Poème).
591 : *dar* (*preguntar* du Poème serait devenu *preguntó* dans la Chronique).
592 : *razón, fondón*.
593 : néant.
594 : néant.
595 : *venturado* de *armado* (*desiudgado*, de la Chr., n'est pas dans le Poème).
596 : *desamparado, vengado* (*rebtado*, du Poème, a pu devenir *reptar* dans la Chr.).
597 : *metieron, dieron, quisieron*.
598 : *son, son* (rime avec lui-même).
599 : *sopieron* (et en regard du Poème, *venieron, oyeron, salieron*, il y a dans la Chronique *perdieron, ouieron, fizieron*).
600 : *Castiella*.
601 : *ventura, natura*.
602 : *sanna, Espanna*.
603 : *dezir, oyr, salir, venir* (dans la Chr., *ueuir*, qui est probablement la bonne leçon).
604 : néant.
605 : *aguardado* (*sonado*, de la Chr., n'est pas dans le Poème et correspond du reste à *oydo*, de la str. 606).
606 : néant.
607 : *Lombardía, romería*.
608 : néant (*tierra* et *oyera* qui font rime dans la Chr. ne sont pas dans le Poème, où la rime est du reste en *era*).
609 : *anno*.
610 : *uer, connosçer* (reconstitué par C. Marden), *tener, tener*.
611 : *porteros, caualleros*.
612 : *abrieron, recibieron* (de plus, dans la Chr., *oyeron, uieron, ouieron, quisieron*, qui ne sont pas dans le Poème).
613 : *llorando, Fernand*(*o*) (*cuedando*, de la Chr., n'est pas dans le Poème), *rogando*.
614 : *oluido, marido*.
615 : *donzella* (*querella* n'est pas à la rime dans le Poème).

considérer une phrase comme « Quando los castellanos oyeron daquel *casamiento* plogoles ende mucho et touieron que

616 : *uentura.*
617 : *connosçer, poder, perder* (*guarescer*, de la Chr., n'est pas dans le Poème).
618 : *loçanos, cristianos.*
619 : *menoscabada, denostada.*
620 : *auenturada, onnrada, caualgada.*
621 : *emperador.*
622 : *romería* (*Lombardía*, de la Chr., n'est pas dans le Poème).
623 : *mandado* (*contado*, de la Chr., n'est pas dans le Poème), *lazrado.*
624 : *sacar, escapar* (*querellar*, du Poème, a pu donner *querella*).
625 : *deuedes, conortedes, faredes* (*desamparedes*, du Poème, serait devenu *querades desamparar.*)
626 : *infante, malandant*(e), *bienandant*(e) (*pesante*, du Poème, serait devenu *pesa.*)
627 : *fazer, vençer, ueer, extender.*
628 : *venida.*
629 : *amor, pauor, meior.*
630 : *lazrado, cuedado.*
631 : *queredes, dexedes* (*quexedes, tomedes*, de la Chr., ne sont pas dans le Poème).
632 : *Saldredes, morredes, avedes* (*fazedes* n'est pas à la rime; *perdedes* a pu devenir *querades perder* dans la Chr.; *deuedes*, de la Chr., n'est pas dans le Poème).
633 : *guarido* (*complido*, du Poème, a pu devenir *complides*), *digo* (qui ne rime pas).
634 : *oluido.*
635 : néant.
636 : *afirmado, guisado.*
637 : *leua* (*dexar*, du Poème, a pu devenir *dexaron*), *andar.*
638 : néant.
639 : néant.
640 : néant.
641 : *foyr* (dont C. Marden fait *yr*, également dans la Chr.).
642 : *poridad, cibdad, heredad.*
643 : *poridad, ueluntad.*
644 : *lançada, soldada* (*desaguisada*, deux fois dans le Poème, a pu devenir *sin guisa* et *sen guisa*).
645 : *grado, condado, peccado.*
646 : *pesar* (*lugar*, de la Chr., n'est pas dans le Poème; *apartar* a pu devenir *apartemos* dans la Chr.).
647 : *guarido, cofondudo* (Poème : *confondydo*).
648 : *abraçar* (*apartar* et *trauar*, du Poème, ont pu devenir *apartaronse* et *trauo*).
649 : *esforçada, tirada* (*vengada*, du Poème, a pu devenir *vengar*).
650 : néant (*matar*, du Poème, a pu devenir *mataron*).
651 : *açor.*
652 : néant.
653 : néant (au lieu de *manera* dans le Poème, *guisa* dans la Chr.).
654 : néant.
655 : néant (*jura*, du Poème, str. 654, a pu devenir *iuremos*).
656 : *besemos. leuemos.*
657-659 : *pongamos, fuyamos, pongamos, uayamos, menoscabamos, damos, peccamos*, (*adugamos, mueramos*, de la Chr., ne sont pas dans le Poème).
660 : *cauallero.*
661 : *razon* (deux fois dans le Poème).
662 : néant.
663 : néant.
664 : *montaña.*
665 : néant (*albergada*, du Poème, a pu devenir *albergar*).
666 : *andado, lazrado.*
667 : néant.
668 : *pudiessen.*
669 : *montanna.*
670 : *castellanos.*

era mui bien *ayuntamiento* » a été faite sur la strophe 581, sous prétexte que *casamiento* et *ayuntamiento* font rime dans celle-ci. On pourrait aussi bien dire que le poète a tout simplement et tout bonnement utilisé deux mots importants, et qui se trouvaient rimer, de la phrase à mettre en quatrains. De même pour les mots *razon* et *fondon* (str. 592); *venturado* et *armado* (str. 595; Chr. *desarmado*); *desamparado* et *vengado* (str. 596); des infinitifs *dezir, oyr, salir, venir* ou *ueuir* (str. 603); des prétérits, etc., qui forment des séries imposantes.

Je ne renouvellerai pas l'essai d'expérience que j'ai fait dans le *Bull. hisp.* (1920, p. 156 sq.) au sujet de l'*Austriada* de Rufo [5]. Au surplus Amador de los Ríos s'est chargé de la démonstration en « retrouvant » dans la Chronique générale des vers qui, en fait, ne sont pas dans le Poème. Avec un peu de technique et d'ingéniosité, il ne serait pas plus difficile de faire des alexandrins de *cuaderna vía* que des hendécasyllabes, talent et poésie à part. Or l'auteur de *Fernán González* est, comme Berceo, un très habile versificateur et souvent un poète. Et l'on pourrait être tenté de soutenir que toutes ces rimes prouvent peu de chose, surtout si l'on s'en tenait à un passage comme celui de la bataille contre les Toulousains, où le Poème et la Chronique offrent d'ailleurs de grandes dissemblances [6]. Néanmoins, il est difficile de ne

671 : néant (*vesada*, du Poème, a pu devenir *besar*).
672 : néant.
673 : néant.
674 : néant.
675 : *oyeron, gradesçieron* (*fueron*, de la Chr., n'est pas dans le Poème).
676 : *conoscieron* (*descendieron, recibieron*, de la Chr., n'est pas dans le Poème).
677 : *sennora* (deux fois dans la Chr. comme dans le Poème).
678 : néant.
679 : néant.
680 : néant.
681 : *Bilforado* (*sacado*, du Poème, a pu devenir *sacar*).
682 : néant.
683 : néant.
684 : *auien*.

5. Voir aussi, bien entendu, l'article de R. Foulché-Delbosc auquel je renvoie. Dans la première des strophes que j'ai fabriquées avec un fragment de prose, *derribadas* a été répété par erreur : mettre *perturbadas* ou tout autre mot en *adas*.

6. Str. 333-334 : *despagados, armados, peccados, criados*.
335 : *sacamos* (*folgamos*, de la Chr., n'est pas dans le Poème).
336 : néant (*ferydo*, du Poème, a pu donner *ferido*).

pas voir des débris du Poème dans les bouts de phrase que voici (même passage, p. 398), et dont la cadence décèle l'origine :

... semeja a Sathanas, et nos a los sus criados (str. 335).
... estar uicioso et dormir et folgar (str. 348).
... el uiçioso et el lazrado amos an de morir (str. 349).
... non comieron quando quisieron nin cena nin yantar (str. 350).
... los buenos fechos et las cavallerias (str. 351).

Pour ma part, c'est là que je vois la preuve réellement satisfaisante de l'hypothèse d'après laquelle la Chronique dépend du Poème.

Mais si l'on admet que la Chronique de 1344 et celle d'Arredondo ont été remaniées en présence du Poème, pourquoi

337 : néant (*cayessen*, du Poème, a pu donner *caya; dixessen*, *dixesse*).
338 : néant (sauf que *tovyeres*, du Poème, a pu donner *tovieredes;* et *cayeres*, *querades caer; guarescieres*, *guarido*).
339 : *endurar*, *oluidar*.
340-342 : *lidiar* (*guardar*, de la Chr., n'est pas dans le Poème).
343 : néant.
344 : *couardia*.
345 : *razon*.
346 : *departiestes*.
347-348 : *allongar*, *tornar* (*cobrar*, du Poème, a pu donner *cobraremos*), *folgar*, *leuar*.
349 : *morir*.
350 : *yantar* (*passar*, du Poème, a pu donner *passaron*), *olvidar*.
351 : *dias*, *cauallerias*.
352 : néant.
353 : *contados* (*ementados*, restitué dans le Poème, par C. Marden; *granados*, de la Chr., n'est pas dans le Poème).
354 : (d)*espendamos* (*podremos*, de la Chr., n'est pas dans le Poème).
355 : *mouer*.
356-357 : néant.
358 : néant.
359 : néant.
360 : néant.
361 : néant.
362 : *gascones*.
363 : néant.
364 : néant.
365 : néant (*uuscando*, de la Chr., n'est pas dans le Poème).
366 : néant.
367 : *companna*.
368 : néant.
369 : néant.
370 : néant.
371 : néant.
372 : *prisieron* (Poème : *prendieron*).
373 : néant.
374 : *preciado* (*ouo ganado*, du Poème, a pu devenir *ganara*).
375 : néant.
376 : *iurar*.
Là s'arrête, dans la Chronique générale, le récit de la bataille, qui prend encore trois strophes dans le Poème.

ne pourrait-on admettre que la Première ou celle qui passe pour telle, n'est elle-même qu'un remaniement opéré dans les mêmes conditions ?

Il faut, toutefois, considérer l'ensemble des concordances; d'une part, les bouts de vers plus ou moins déformés; de l'autre, les rimes, qui sont assurément, par leur fréquence relative, un indice à mettre en ligne; et surtout le fait qu'elles tissent la prose de la Chronique d'une façon assez régulière, encore que discontinue [7]. Si ce n'est pas là une preuve

7. M. Menéndez Pidal a établi que la Première Chronique générale suit le Poème de *Mio Cid*, d'abord dans sa forme primitive, puis dans une refonte : « ... la *Primera Cronica General*, hacia 1289, prosifica todo el Cantar de Mio Cid, y en esa prosificación se observa que si bien el Poema en su primera parte no había sufrido apenas modificaciones, las había sufrido abundantes a partir de la conquista de Valencia por el héroe » (R. Menéndez Pidal, *Poema de Mio Cid*, « Lectura », intr., p. 50). « A solo comparar el comienzo, hasta la conquista de Valencia y derrota del rey de Sevilla, no se notarán esas diferencias : la Crónica coincide en todo con el antiguo Cantar hasta el verso 1094, salvo muy ligeras variantes... » (id., *Cantar de Mio Cid*, I, p. 125). L'*antiguo Cantar* désigne ici le poème que nous connaissons, par opposition à la première *refundición*, suivie par ladite Chronique. « ... El comienzo del Cantar, que, según hemos dicho, en la Primera Crónica difiere poco del texto que hoy conocemos... » (id., p. 130). « Verdad es que no suele (la *Crónica de Veinte Reyes*) trascribir tan larga y detenidamente las palabras del original como lo hacía la Primera Crónica, sino que abrevia bastante... » (id., p. 135).

Or, des 436 premiers vers du *Mio Cid*, voici les mots, groupes ou parties de mots (en italiques) qui sont passés dans la Première Chronique générale (texte Pidal, § 851-853) :

V. 11, *Bivar, corneja diestra;* 12, *entrando a Burgos, siniestra;* 31, *posada;* 56, *en la glera posava;* 63, *vianda;* 65, *Martin Antolinez;* 85, *Con vuestro consejo... dos arcas;* 87, *cubiertas* de *guadalmeçi;* 89, *Raquel e Vidas;* 91, *aver;* 92, *enpeñar;* 95, *amidos lo fago;* 96, *Martin Antolinez;* 130, *ganançia;* 135, *seysçientos* marcos; 162, *fasta cabo del año;* 167, *Levaldos;* 213, *tienda;* 236; *San Pero;* 243, *abbat don Sancho;* 250, *cinquaenta marcos;* 258, *çient marcos;* 261, *abbat de grado;* 285, *grand yantar;* 291, *çiento quinze cavalleros;* 293, *Martín Antolinez con ellos;* 393, *a Spinaz de Can;* 401, *Navas de Palos* el *Duero* va *passar;* 402, *a la Figueruela... posar;* 409, *mientra que visquieredes;* 413, *Otro dia mañana... cavalgar;* 415, *A la sierra de Miedes... posar;* 398, de diestro (Chr. : de siniestro) *Atiença... moros;* 416, *puesto el sol;* 417, *mandó... Cid;* 418, *omnes;* 419, *tresientas;* 422, *Passaremos* la *sierra;* 423, *la tierra* del *rey;* 424, *Despues qui nos buscare fallar nos* podra; 425, De *noch passan la sierra;* 427, *una montaña... grand;* 428, *posar e çevada dar*; 429, *querie trasnochar;* 434, *Andidieron* de *noch;* 435, *Castejon* el *que* es *sobre Fenares;* 436, *Çid se echó en çelada.*

On voit que les mots passés de notre *Cantar* dans la Chronique sont très rares au début; ils n'augmentent sérieusement qu'à partir du vers 393, jusqu'à former par deux fois un vers entier ou peu s'en faut.

D'autre part, si la Chronique, jusqu'au vers 1094, suit le Poème, quant au fond, ce n'est pas sans liberté. Elle ne garde rien de la scène par laquelle, accidentellement du reste, s'ouvre le Poème : « De los sos ojos » etc.; elle abrège en quelques lignes les 50 vers où est décrite l'entrée à Burgos; elle ne conserve des paroles échangées entre le Cid, Martín Antolínez et les deux juifs, que le discours du Cid à Martín Antolínez, et néglige l'élément comique si plaisamment développé ici dans le Poème (point question de la petite commission accordée au fidèle burgalés); elle écarte l'élément descriptif et scénique de l'accueil au monastère de San Pedro et des adieux du héros et de Chimène, la prière de celle-ci, pour ne donner que cette sèche phrase : « E desque fue la noche espidiosse de la mugier e de las fijas, et fuesse su via »; elle modifie enfin, sinon l'itinéraire, du moins l'horaire du Poème en ce qui concerne le départ pour l'exil : dans le Poème, c'est le matin, après la

absolue, l'impression générale qui se dégage est pourtant favorable à la thèse actuellement admise, à savoir que la Première Chronique Générale (texte Marden-Pidal) est une « prosification » du Poème d'après un texte complet et sans doute non identique au manuscrit conservé et publié.

III. Au ch. 700 (p. 404) le texte Pidal présente un passage qui se retrouve, à quelques variantes près, dans l'éd. d'Ocampo (f° 59 c), sauf ce qui est ici en italiques :

et dond se fallaron encrobironse de los escudos, *segund cuenta la estoria por el latin*, et fueronse ferir amos un por otro.

Il s'agit du combat de Gustio González « el de Salas », contre « un moro rey de Affrica », lors de la bataille de Hacinas.

Pourquoi, tout d'un coup, à propos d'une péripétie, après tout peu importante, de ces fameuses journées, le rédacteur éprouve-t-il le besoin d'alléguer l'histoire en latin? Qu'avait-il à s'y référer, s'il a eu le Poème sous les yeux? Car le Poème dit ceci (str. 526) :

Don Gustio Gonzalez (el que de Salas) era leal cabdi[e]llo.
Avya en los primeros avyerto (un) gran[d] porti[e]llo.
Vn rey de los de Afryca, valiente cavallero,
Feriol duna espada por medio del capyello.

La Chr. de 1344, du moins dans le ms. Ii-73 et dans la version du ms. portugais de Paris, ne comporte pas cette curieuse référence, bien que dans l'un et l'autre texte elle

messe; et le Cid, le soir, couche à Spinaz de Can; dans la Chronique, c'est le soir qu'il part, et il arrive le lendemain dans cette même localité, *a yantar:* dans le Poème, la seconde nuit se passe à La Figueruela, où a lieu l'apparition de l'ange Gabriel (M. Menéndez Pidal étudie en détail cette topographie, *Cantar de Mio Cid*, I, p. 37 sq., mais n'a pu retrouver ni Espinaz de Can, ni La Figueruela), et de même dans la Chronique, mais si l'on couche la seconde nuit à La Figueruela, c'est en doublant l'étape, puisqu'on ne s'est arrêté à Espinaz de Can que pour le repas (pour les deux nuits suivantes, pas de différence).

Qu'on explique par le souci d'abréger ou par une autre rédaction, moins riche en descriptions et en discours, du poème effectivement suivi, cet écart entre la Chronique et le début de Per Abbat, on voit comment il faut entendre ce que dit M. R. Menéndez Pidal, qui, évidemment, a pensé beaucoup plus à l'identité substantielle (dessin général, noms propres et chiffres) des deux récits qu'à la littéralité.

Il est certain que pour l'histoire du comte Fernán González, l'identité approche infiniment plus de la littéralité. C'est tout ce que j'ai voulu faire ressortir.

relate ce combat particulier (voir *Bull. hisp.*, 1929, p. 32 et 46).

Or il s'agit d'un fait dont ne parle aucune chronique latine, ni Sampiro, ni la Chronique de Silos, ni la Chronique léonaise, ni Luc, ni Rodrigue, pas plus que les petites chroniques (*Annales Compostellani*, etc.).

Il y a donc eu un autre texte latin, auquel a pu se reporter le rédacteur de la Chronique générale, ou qu'a utilisé l'auteur du poème. Dans la première hypothèse, il s'agirait d'une simple constatation de conformité avec ledit texte. Dans la seconde hypothèse, l'allusion à ce texte aurait disparu de la teneur du poème que nous conservons, mais serait passée dans la prose de la Chronique générale. De toutes façons, il s'agit d'une source possible de notre poème.

Une source latine pour ce seul détail? On a peine à le croire. Tout au moins pensera-t-on à une relation de la bataille.

Mais je crois qu'on peut aller plus loin et généraliser. N'a-t-on pas, en effet, l'impression que tout le poème est la mise en vers, ou plutôt la mise en quatrains d'un texte antérieur? Nous avons affaire à un versificateur habile, à un virtuose, c'est entendu ! Mais a-t-il fait autre chose que versifier?

La question ne sera que reposée en arrière si l'on admet un poème antérieur en langue vulgaire, et versifié suivant la même technique ou suivant une différente.

Les emprunts à Luc de Tuy, et, concurremment peut-être au *De Laude Hispaniae* [8], sont l'indice d'une origine érudite. Sont-ils le fait du poète lui-même? Je croirais plutôt, pure hypothèse assurément, à une Histoire latine du fameux comte; non pas à une *Historia*, comme celle du Cid, écrite peu après la mort du héros, mais à l'œuvre tardive et érudite de quelque clerc, qui a pu prendre comme point de départ

8. Cf. Menéndez Pidal, *Romancero de Fernán González* (*Hom. a Menéndez Pelayo*, t. I, p. 447) et C. Carroll Marden, *Poema de Fernán González* p. xxxv, xxxvi. J'ai dit (*Bull. hisp.*, 1928, p. 114-7) pourquoi je doutais qu'il fût nécessaire d'admettre un emprunt (direct ou non) du Poème à la Chronique de Turpin.

de son travail le célèbre vœu (authentique ou non, déjà en tout cas rédigé) en faveur du monastère de San Millán de la Cogulla [9], en même temps qu'il mettait en œuvre les traditions conservées à San Pedro de Arlanza et tirait des textes historiographiques tant le préambule, dont le poème a fait ses 169 premières strophes, que les données éparses touchant le vainqueur d'Almanzor, des rois de Navarre Sancho Garcés et Garcia Sánchez, et du comte de Toulouse [10].

Non pas que je croie l'auteur du Poème incapable de s'être documenté lui-même. C'était bien probablement un clerc, tout comme Gonzalo de Berceo, son modèle. Mais celui-ci, non plus, n'a pas inventé sa matière!

Il y a, dans cette épopée en quatrains, une armature historique ou pseudohistorique qu'il n'est pas déraisonnable d'attribuer à un autre que le versificateur lui-même.

Il y a, d'autre part, le grand thème romanesque de « la femme qui délivre le prisonnier » : il était déjà consigné dans la *Chronique léonaise* et, par conséquent, entré dans l'histoire. Est-ce d'une rédaction plus développée que dérive

9. Cf. mon article *Fernán González et la Chronique léonaise* (*Bull. hisp.*, 1921, p. 7; p. 5 du tiré à part; pour la référence à Garibay, lire « I, 10, t. Ier, p. 521 »). P. 31 du même tiré à part, ligne 18 (*Bull. hisp.*, 1921, p. 94), lire « la sœur » et non « la femme ».

10. Rodrigue de Tolède est, à vrai dire, le premier historien qui parle du comte Fernán González avec sympathie (Cf. *Bull. hisp.*, 1911, p. 416; p. 59 du tiré à part, *La Chronique léonaise*, § 71, note 5). Il vaut la peine de reproduire l'éloge qu'il fait de lui, dans un sentiment nettement castillan auquel tous les chroniqueurs antérieurs sont restés étrangers, même le rédacteur de la Chronique léonaise, qui pourtant, par ses additions aux textes qui lui servaient de base, montre assez son intérêt pour les grands héros de la Castille, Fernán González et le Cid. (Mais s'il est vrai qu'il vivait à Nájera, on comprend qu'il se soit intéressé à eux sans se montrer autrement enthousiaste). Voici donc le passage de Rodrigue : « Hunc Deus supra patrem et auum tot gratiis exaltauit, ut ipso non attendente, tam a magnatibus et militibus, quam ab uniuersis populis Castellanis in comitem crearetur, et omnes se suae subiicerent ditioni Qui factus comes totam Castellam sic pacifico dominio confouebat, ut omnes Deo gratias agerent, qui per talem comitem a populo suo releuauerat sarcinam seruitutis. Hic contra Arabes plurima bella gessit, quoniam et Sanctum Stephanum et alia plurima loca christianae restituit ditioni. Ex quo iste suscepit suae patriae comitatum, cessauerunt reges Asturiarum insolescere in Castellam, et a flumine Pisorica nihil amplius uindicarunt : strenuitati enim sua eorum insultibus resistebat, nec propter eos a bellis Arabum desistebat. Monasterium Sancti Petri in ripa Aslantiae fluminis aedificauit et multis possessionibus illud dotauit. Morte propria defunctus in eodem monasterio est sepultus. » (V, II, p. 214 de l'éd. de R. Beale, 1579.). — Mais Rodrigue a-t-il fourni autre chose que l'esprit, le sens castillan? Ses allusions disséminées à l'activité de Fernán González sont-elles pour quelque chose dans la contexture du poème ? Et Luc ? dans quelle mesure au juste? Dans son édition, M. C. Carroll Marden a fourni les éléments de la réponse; il ne serait pas sans intérêt de les réunir, en les confrontant entre eux et avec le Poème.

le récit de notre Poème? Où d'une épopée? Ou de romances? Et que penser d'autres épisodes, comme celui, assez essentiel, du *gallarín* [11]? Là encore, la matière était prête et même fixée : comparons la liberté, l'affranchissement de l'auteur du *Mio Cid* dans le *Cantar de las Bodas* et dans celui de *Corpes*!

Cela ne veut pas dire non plus que notre poète n'a rien ajouté de son cru : traditions locales, traditions familiales, tout a pu et dû lui paraître bon à recueillir. On peut l'admettre *a priori :* il faudrait voir le détail.

Quant à la mise en scène et aux discours, il est clair qu'on peut tout porter à son compte.

G. CIROT.

11. La question posée par M. C. Pitollet dans le *Bull. hisp.*, 1902, p. 160, n'a pas reçu encore de solution, que je sache.
Il est question aussi de « la estoria por el latín » à propos de Bernardo del Carpio dans la Chronique générale, ch. 654, p. 373' de l'édition Pidal; mais là c'est manifestement à Rodrigue de Tolède que nous sommes renvoyés (IV, xv, p. 208 de l'éd. de Robert Beale).

UN EPISODIO NACIONAL DE BENITO PÉREZ GALDÓS

EL 19 DE MARZO Y EL 2 DE MAYO

(COTEJO HISTÓRICO)

Lo primero que notará el que lea este artículo es la fidelidad con que sigue Benito Pérez Galdós a la Historia en este Episodio Nacional titulado *El 19 de marzo y el 2 de mayo*. Sin embargo no vaya a creerse por ello que Galdós no hace más que copiar, antes, al contrario, échase de ver su genio en la tan acertada y original combinación que ha hecho de la verdad histórica y la verdad del arte literario.

No hemos querido intercalar opiniones ni comentarios personales a continuación de los pasajes sacados del Episodio. Nos hemos circunscrito casi siempre a trasladar a estas páginas los dos relatos, aunque a veces acortados, es decir, el relato del Episodio y luego el de la Historia, usando esta última palabra para nombrar cualquier fuente que hayamos creído digna de tal nombre. El lector viendo ante sí primero lo dicho por el Episodio y después lo dicho por la Historia, podrá formar su propio juicio respecto de la exactitud o inexactitud histórica del relato galdosiano[1].

*
* *

El primer dato histórico a que alude Galdós en este Episodio tiene que ver con la ocupación de Portugal por Napoleón en 1808 : « Lo de Portugal ha resultado muy distinto de

1. [Cette étude complétera celles que nous avons déjà publiées dans le *Bull. hisp.* sur les sources de Galdós : *Quelques sources du Cádiz de Galdós*, par Jean Sarrailh (1921, p. 35-48); *Les sources historiques de Zaragoza*, par Marcel Bataillon (1921, p. 129-141); *Sources et composition de « Zumalacarregui »*, *de Pérez Galdós*, par Gabriel Boussagol (1924, p. 241-264). Cf. G. Cirot, *Un grand romancier espagnol, Benito Pérez Galdós*, dans la *Revue philomathique de Bordeaux*, juillet-septembre 1920. G. C.]

lo que se creía. Un general francés se plantó allá y cuando la familia real se marchó para América dijo : « Aquí no manda » nadie más que el Emperador, y yo en su nombre. Vengan » 400.000.000 de reales; vengan los bienes de los nobles que » se han ido al Brasil con la familia real [2]. »

Historia : En la historia de Toreno aparece lo siguiente : « El 1 de febrero de 1808 hizo Junot saber al público por medio de una proclama « que la casa (portuguesa) de Braganza había cesado de » reinar y que el Emperador Napoleón habiendo tomado bajo su » protección el hermoso país de Portugal, quería que fuese admi- » nistrado y gobernado en su totalidad a nombre suyo y por el » general en jefe de su ejército. » Junot se apoderó del mando supremo,... extinguió la regencia elegida por el príncipe Don Juan antes de su embarco para el Brasil, ... publicó un decreto de Napoleón... por el que se imponía a Portugal una contribución extraordinaria de guerra de 100.000.000 de francos (400.000.000 de reales) y se secuestraban también todos los bienes y heredamientos de la familia real y de los hidalgos que habían seguido su suerte [3]. »

Episodio : El segundo dato histórico a que hace referencia el novelista en cinco partes distintas de este Episodio se relaciona con el proyectado viaje de la familia real de España a Andalucía y de allí a América para evitar caer en manos de Napoleón : « Pues... dicen que la familia real de España viéndose cogida en la red por Bonaparte ha determinado marcharse a América y que no tardará en salir... para Cádiz [4]. »

Historia : Dice el historiador Muñoz Maldonado : « La corte de Madrid, que hasta entonces había estado deslumbrada con las falaces promesas de Napoleón, abrió los ojos, ... y procuró salvarse del horrendo precipicio que ella misma se había abierto. El valido (Godoy)... persuadió a S. M. (Carlos IV) a que trasladase su corte a Sevilla y desde allí, pasase a sus dominios de Ultramar y fijase en Méjico el trono de su vasta monarquía [5]. »

2. Galdós, *El 19 de Marzo y el 2 de Mayo*, p. 16.

3. Conde de Toreno, *Historia del Levantamiento, Guerra y Revolución de España*, t. I, lib. 1, págs. 49-50. Véase Pi y Margall, *Historia Razonada de los Principales Sucesos de la Gloriosa Revolución de España*, Madrid, 1814-1815, t. 1, c. 6. p. 164.

4. Galdós, *op. cit.*, p. 18. Véase también págs. 49, 52, 60, 64.

5. J. Muñoz Maldonado, *Historia Política y Militar de la Guerra de la Independencia contre Napoleón Bonaparte*, Madrid, 1883, t. 1, c. 5, págs. 82-83.

Episodio : La alusión hecha a los 7.000.000 de reales gastados por España en la guerra con Inglaterra [6] aparece también en *La Gaceta de Madrid* del 18 de junio de 1809, página 782.

De la página 49 en adelante nos habla Galdós más detalladamente que en la historia del motín que se preparaba por algunos nobles en Aranjuez contra el generalísimo y almirante Manuel Godoy, árbitro del Gobierno y Príncipe de la Paz : « Ese pícaro Santurrias se junta mucho con los cocheros del Infante don Antonio... los partidarios del Príncipe de Asturias (Fernando) andan metiendo cizaña por ahí... en Aranjuez hay mucha gente extraña... todo eso de « vivan nuestros reyes... muera el choricero » es porque corre la mosca... los que servimos al infante don Antonio y los criados del príncipe de Asturias hemos estado por ahí buscando gente. De Madrid hemos traído medio barrio de Maravillas... y en los pueblos (vecinos) no han quedado más que las mujeres y los viejos, pues hasta un racimo de chiquillos trajo el Señor Collado... También han repartido dinero a la tropa... Su Alteza (Fernando) hará lo que le dé la gana porque le ayudan los señores de la grandeza, muchos generales... Sí, ese es el Conde del Montijo... Cerca del mercado se nos unieron cocheros, palafreneros, pinches, mozos de cuadra y lacayos del infante don Antonio y del Príncipe de Asturias... Hasta la tropa debe de estar sobornada [7]. »

Historia : La revolución de Aranjuez (17-18 de marzo, 1808) fué una sedición de Grandes de España, títulos de Castilla, y criados de la Real Casa; los que dirigieron los tumultos y asalariaron a la plebe tomaron sin embargo dictados populares como el tío Pedro, el tío Coleto... No eran los vecinos de Aranjuez, pues aquel lugar nos los tiene, siendo habitado por sólo labradores, jardineros y empleados de la Casa Real. El pueblo amotinado se reducía a los criados del infante don Antonio y de algunos grandes de España, que tenían ya preparados con engaños y dineros a varios hombres bajos de los pueblos cercanos. Carlos IV conoció a los monteros de su hermano. En el tiempo en que no se creía venir las cosas al estado que después tuvieron, corrió voz pública de que

6. Galdós, *op. cit.*, p. 45.
7. *Ibid.*, págs. 48, 49, 67, 68, 81, 96.

el infante don Antonio había repartido dos millones de reales; que por parte de algunos grandes de España se habían derramado crecidas cantidades, y que todo esto se había verificado en los 6 días en que se recelaba la salida del rey para Sevilla [8].

Don Diego Ordóñez, frère du favori (Manuel Godoy), vient au secours à la tête de son régiment des gardes espagnols. Les soldats qui avaient été travaillés par l'opinion des habitants de Madrid, refusent de faire feu contre les mutins, ils insultent et frappent leur colonel; alors le peuple enfonce les portes, brise les meubles, dévaste les appartements [9].

Episodio : « La aparición de una luz puesta en la ventana del palacio y el estrépito de un tiro disparado, no se sabe por quién, se consideraron como señal para empezar la gresca aunque la historia dice que el tumulto empezó porque la turba se empeñó en conocer a una dama encubierta que, acompañada de dos guardias, salía de casa del generalísimo (Godoy) [10]. »

« No tardó en caer al suelo... la puerta del palacio del Príncipe de la Paz (Godoy) cuyo nombre pronunciaba el irritado vulgo entre horribles juramentos... Siniestros gritos.. de ... « muera Godoy »... y ruido de muebles o vasos que se quebraban bajo las garras de la fiera salían de la casa a mezclarse con el concierto exterior... La multitud abría alacenas, rompía tapices, volcaba sofás y sillones... violentaba las puertas a puñetazos, hacía trizas a puntapiés los biombos pintados, desahogaba su indignación en inocentes vasos de China, esparcía lujosos uniformes por el suelo, desgarraba ropas... rompía los espejos... se arrojaba sobre los finos muebles para quebrarlos... escupía los cuadros de Goya... (la fiera) arrojaba por los balcones sillas, sofás, tapices, vasos, cuadros, candelabros, espejos, ropas, papeles, vajillas... sin dejar de decir « muera ese tunante ladrón... viva el rey, viva el Príncipe de Asturias [11] ».

8. J. Pérez de Guzmán y Gallo, *El Dos de Mayo de 1808 en Madrid*, Madrid, 1908, c. 5, p. 131, nota.

9. Foy (Général), *Histoire de la Guerre de la Péninsule sous Napoléon*, Paris, 1827, t. 3, lib. 3, p. 117.

10. G , *op. cit.*, p. 83.

11. G., *op. cit.*, pags. 84, 85, 86, 87.

Sigue el Episodio su relato diciéndonos que en uno de los armarios (del palacio de Godoy) aparecieron varias condecoraciones y que todas fueron devueltas al rey... que al presentarse la esposa de Godoy a los amotinados y pedirles socorro junto con su hija fueron llevadas en una berlina al palacio del rey muy respetuosamente;... que los gritos de « muera el choricero, viva el rey » se sucedían incesantemente [12] :...

Historia : Apenas en la noche del 17 (de marzo de 1808) los reyes estuvieron acostados y dormidos se hizo la señal convenida desde las habitaciones del Príncipe de Asturias (Fernando) por medio de una luz encendida junto a uno de sus balcones. Señal de estar todo listo y contestación a la que desde Palacio se hacía fué el tiro al aire sobre el que se urdieron tantas invenciones disparado bastante lejos de la casa del almirante. Inmediatamente se dejó salir de los cuarteles a los soldados que habían de tomar parte en el tumulto. No sólo se vió al conde de Montijo en la dirección de las turbas en las que se dejaron notar los criados de algunos grandes [13].

Entre once y doce (de la noche) salió de ella (de la casa de Godoy) muy tapada doña Josefa Tudó llevando por escolta los guardias de honór del generalísimo (Godoy)... quiso una patrulla descubrir la cara de la dama la cual resistiéndolo excitó una ligera reyerta disparando al aire un tiro uno de los que estaban presentes... al instante un trompeta apostado al intento tocó a caballo... Entonces y levantándose terrible estrépito gran número de paisanos, otros transformados en tales, criados de palacio y monteros del infante don Antonio con muchos soldados desbandados acometieron la casa de Manuel Godoy, forzaron su guardia y la entraron como a saco... Pocas horas habían transcurrido cuando desapareció tanta desconformidad, habiendo sido despojados los salones y estrados de sus suntuosos y ricos adornos para entregarlos al destrozo y a las llamas... El pueblo, si bien quemó y destruyó los muebles y objetos preciosos no ocultó para sí cosa alguna... Las veneras, collares y todos los distintivos de las dignidades supremas a que Godoy había sido ensalzado fueron preservados y puestos en manos del rey... La

12. *Ibid.*, págs. 88, 91, 97.

13. J. Pérez de Guzmán y Gallo, *op. cit.*, c. 5, p. 133. Véase Toreno, *op. cit.*, lib. 2, p. 78, para lo de la dama tapada, doña Josefa Tudó, como el historiador da como cierto. Véase M. Godoy, *Memorias del Príncipe de la Paz*, Madrid. 1836-42, t. 6, c. 32, págs. 46-59.

Princesa de la Paz y su hija fueron bien tratadas y llevadas al palacio tirando la multitud de la berlina [14].

La casa de Godoy fué embestida, las puertas echadas al suelo, los cristales y muebles destrozados, y en breve tiempo fueron despojados los salones y estrados de sus suntuosos y ricos adornos para entregarlos al destrozo y a las llamas... Halló la turba a la Princesa de la Paz... estrechada a su hija... El coche en que se las condujo (al palacio real) fué arrastrado por la multitud [15].

Episodio : « Godoy se había refugiado en un desván donde le encerró uno de sus sirvientes... A las 36 horas de encierro el Príncipe de la Paz, prefiriendo la muerte a la angustia, hambre y sed que le devoraban, bajó de su escondite, presentándose a los guardias que custodiaban su morada [16]. »

« El piquete de guardias de a caballo trató de conducir al Príncipe de la Paz (Godoy) al cuartel, para lo cual fué preciso que se colocase entre dos caballos apoyando sus brazos en los arzones y siguiendo el paso de aquéllos que fué muy acelerado con el objeto de terminar pronto tan fatal vía crucis... Entretanto la multitud pugnaba por apartar los caballos; por aquí se alargaba un brazo, por aquí una pierna, los garrotes se blandían bajo la barriga de los corceles y las piedras llovían por encima;... aclarándose el grupo volvía a aparecer la cara del mártir, asido con convulsas manos a los arzones, cerrados sus ojos, la frente herida y cubierta de sangre... llevado casi en volandas... con la respiración jadeante... las ropas desgarradas [17]. »

Historia : Al Príncipe de la Paz... no le fué dado fugarse (la noche del 17-18 de marzo 1808)... y entonces se subió a los desvanes y en el más desconcido se ocultó... Allí permaneció 36 horas. Acosado por la sed, tuvo al fin que salir de su molesto y desdichado asilo... Condujéronle (los guardias) a su cuartel y en el tránsito acometiéndole la gente con palos, estacas y todo género de armas e instrumentos procuraba matarle o herirle buscando camino a sus furibundos golpes por entre los caballos y los guardias... Para mayor

14. Toreno, *op. cit.*, t. I, lib. 2, págs. 78-80.
15. J. Pérez de Guzmán y Gallo, *op. cit.*, c. 5, págs. 135-136.
16. G., *op. cit.*, págs. 102-103.
17. *Ibid.*, págs. 105-106.

seguridad, creciendo el tumulto, aceleraron los guardias el paso, y el desgraciado preso en medio y apoyándose sobre los arzones de las sillas de los caballos seguía su levantado trote hijadeando, sofocado y casi llevado en vilo... Aunque magullado y contuso (Godoy) en varias partes de su cuerpo sólo recibió una herida algo profunda sobre una ceja [18].

De pronto el 19 de marzo corrió la voz de que se había encontrado a Godoy... Desde su casa al cuartel... adonde se le condujo estuvo a cada paso a punto de perecer. Acometióle el público con chuzos, con palos, con espadas, le acosaban por todos lados. Un golpe le alcanzó en la cabeza que le causó una profunda herida, y él entretanto, asido de los arzones de las sillas de los caballos... anhelante y corriente cuanto sus fuerzas le permitían iba fuera de sí como reo que marcha hacia el suplicio.En las 36 horas que duró su reclusión y en el espacio que mediaba hasta el cuartel apuró una vida de sufrimientos [19].

Episodio : Veamos, usando las propias palabras de Galdós, el concepto en que el pueblo tenía al Príncipe de la Paz, don Manuel Godoy, y todo lo relacionado con él :

« Los españoles aborrecen todos a ese hombre (Godoy)... Ese hombre es un infame, un pícaro, que se ha hecho rico a costa del reino. Yo le aborrezco, le detesto, yo soy una víctima de sus picardías... » « ... Esta mañana cuando prendieron a D. Diego Godoy, hermano del ministro, yo le tiré una piedra que si le llega a dar en la cara le deja en el sitio... ¿ Te parece ser poco ser hermano de ese pillastrón? Era coronel de guardias, pero sus mismos soldados le quitaron las insignias... » « ¡ Viva el rey, muera el Choricero (Godoy), muera ese pillo, ladrón! »... « Ni por un momento cesaban los gritos de « ¡ muera Godoy ! » y sin duda querían matarle a voces ya que de otra manera les fué imposible conseguirlo [20]. »

Historia : Examinemos sus costumbres (de Godoy). Estas no sólo han llegado al más alto grado de corrupción y de escándolo sino al del más insolente descaro... Mientras gobernó a España (lo pros-

18. Toreno, *op. cit.*, t. 1, lib. 2, p. 82. Véase también : M. Godoy, *Memorias del Príncipe de la Paz*, t. 6, c. 32, págs. 47 en adelante.
19. J. Amador de los Ríos, *Historia de la Villa y Corte de Madrid*, Madrid, 1861-1864, t. 4, c. 11, p. 372.
20. G., *op. cit.*, págs. 67, 89, 97, 101, 103.

tituyó todo)... a trueque de pensiones, empleos y dignidades... Antes de casarse con la hija del infante don Luis estaba públicamente amancebado con una llamada Josefa Trudó [21].

No cesaban de oirse gritos de mueras al privado... señalándole con el apodo de Choricero por ser natural de Extremadura (famosa por sus chorizos) [22].

Cuando nos hallábamos todos (rezando) vino a interrumpir la oración una algazara inaudita que se sentía en la calle, unos gritos destronados, formidables de alegría o de furor : « ¡ Viva el Rey, viva el Príncipe de Asturias! » muera el Choricero [23].

La casa jardín a la esquina de la calle de Alcalá le pertenecía (a Manuel Godoy) y era habitada por su hermano D. Diego Godoy, coronel de las reales guardias españolas [24].

El Conde del Montijo procuraba apoderarse de... D. Diego Godoy... Reducido a prisión una mano cobarde le arrancó del pecho las insignias de sus honores que habían sido conquistados con su espada [25].

A la mañana siguiente (20 de marzo 1808) y habiendo la muchedumbre tomado el gusto a este inocente desahogo (de quemar las propiedades enemigas) aplicólo también a las casas de los hermanos y madre de Godoy... y otros que suponían sus hechuras y allegados [26].

Al día siguiente (18 de marzo de 1808) apareció un real decreto exonerando al Príncipe de la Paz de sus empleos de Generalísimo y almirante concediéndole su retiro [27].

Entrada la tarde (19 de marzo 1808) se hizo aparecer a las puertas del cuartel... donde el Príncipe de la Paz (Godoy) se hallaba custodiado un coche con tiro de colleras como denunciando al pueblo la intención de sacar al preso de sus cadenas... Arrojáronse... sobre el vehículo.. cortáronle los tirantes... estropearon la caja... Su Alteza se vió precisado a salir de nuevo... para reiterar... la promesa de juzgar y castigar al valido [28].

21. *Folletos del Ateneo*, no. 131. Véase F. Rodriguez Solís, *Los Guerrilleros de* 1808, Madrid, 1887-1888, t. 1, cuad. 1, págs. 7-17. Toreno, *op. cit.*, t. 1, lib. 2, p. 84.

22. A. Alcalá Galiano, *Recuerdos de un Anciano*, Madrid, 1878, t. 1, c. 9, p. 150.

23. Ramón de Mesonero Romanos, *Memorias de un Setentón (Natural y Vecino de Madrid)*, Madrid, 1880, c. 1, p. 14.

24. Ramón de Mesonero Romanos, *op. cit.*, c. 1, p. 18.

25. J. Pérez de Guzmán y Gallo, *op. cit.*, c. 5, p. 136.

26. Ramón de Mesonero Romanos, *op. cit* , c. 1, p. 19.

27. J. Amador de los Ríos, *op. cit.*, t. 4, c. 11, p. 372. Véase Toreno, *op. cit.*, Apéndice, t. 1, p. 22, no. 2.

28. J. Pérez de Guzmán y Gallo, *op. cit.*, c. 5, págs. 143-144. Véase Toreno, *op. cit.*, t. 1, lib. 2, p. 88.

Episodio : « Ahora pusieron en la puerta del cuartel un coche de colleras con lo cual ese bestia de pueblo creyó que el preso (Godoy) iba a ser puesto en salvo de orden del rey... La turba destrozó el carruaje y después ha corrido hacia palacio dando vivas a Fernando [29]. »

« El Rey ha firmado ya la destitución del Príncipe de la Paz [30]. »

« Godoy no era un hombre hermoso como generalmente se cree pero sí extremadamente simpático... Aparentaba tener sobre 40 años, su cabeza rectamente conformada y airosa, sus ojos vivos, sus finos modales y la gallardía de su cuerpo que más bien era pequeño que grande le hacían agradable a la vista. Tenía sin duda la figura de un señor noble y generoso... pero en su cabeza bullían el desvanecimiento, la torpeza, los extravíos y falsas ideas acerca de los hombres y las cosas de su tiempo [31]. »

Historia : La descripción que hace Alcalá Galiano de Manuel Godoy difiere de la de Galdós : « D. Manuel Godoy era de alta estatura... muy cargado de espaldas a punto de llevar la cabeza algo baja, de pelo rubio, de color muy blanco.. Era de fisonomía dulce, poco expresiva, en el hablar ni muy difícil ni muy fácil, no dando muestras de ingenioso y aspirando a veces a chistoso si no con acierto haciendo efecto porque una sonrisa más o menos forzada recibía con aparente aprobación sus chistes [32]. »

Episodio : « Amigo, ya Napoleón tiene en España la friolera de 100.000 hombres. Ha nombrado general en jefe a Murat el cual dicen que salió ya de Aranda para Somosierra... Napoleón los engaña a todos. En Madrid hay muchos que se alegran de ver entrar tanta tropa francesa porque creen que viene a poner en el trono al príncipe Fernando. ¡ Buenos tontos !... Si vienen con buen fin (los franceses) ¿ por qué se apoderan por sorpresa de las principales plazas y fortalezas? Primero se metieron en Pamplona engañando la guarnición;

29. G., *op. cit.*, p. 114.
30. G., *op. cit.*, p. 98.
31. G., *op. cit.*, págs. 54-55. Escrito el Episodio de Galdós después de la historia de Alcalá Galiano creemos que en esta occasión Galdós en su descripción de la persona de Godoy se propone corregir a Alcalá Galiano.
32. *Op. cit.*, c. 3, p. 58.

después se colocaron en Barcelona donde hay un castillo muy grande que llaman Montjuich... y por último se han metido en San Sebastián. Digan lo que quieran esos hombres no vienen como amigos [33].»

Historia : Había ya en el corazón de España aun no incluyendo los de Portugal 100.000 franceses sin que a las claras se supiese su verdadero y determinado objeto [34].

El 10 de marzo de 1808 pasó al cabo el Bidasoa y se presentó en Burgos al gran duque de Berg (Murat).. En 100.000 hombres podía calcularse... el número del ejército invasor en España [35].

Lo extraordinario, lo asombroso... es que el pueblo español estuviese tan ciego que no sospechara el peligro (de la invasión). Adivináronlo aunque tarde algunos de los gobernantes. No lo adivinó el pueblo que deseoso de poner en algo su esperanza la puso en el infame Fernando VII, deslumbrado por la gloria de Napoleón, llegó a imaginárselo interesado en las penas de los españoles y dispuesto a acabar con las vergüenzas de la corte de Carlos IV, para asegurar la ventura de este país sentando al príncipe en el trono [36].

El 9 de febrero (1808) llegó a Pamplona... el general francés Darmagnac... Había recibido orden secreta de apoderarse de la ciudadela e intentó astutamente cumplir este mandato (lo grándolo)... Al mismo tiempo... Duhesme (francés) entraba en España... con dirección a Barcelona. Traía Duhesme a Barcelona instrucciones iguales a las de Darmagnac en Pamplona (y las logró)... De Montjuich no se hubieran apoderado tan fácilmente pero una orden del general Ezpeleta les franqueó la fortaleza... Habían querido apoderarse de ella también por sorpresa... No paró aquí la serie de infamias cometidas por los franceses. Una disposición dictada por Murat de trasladar... a San Sebastián los hospitales y depósitos de los cuerpos que habían entrado en la península sirvió de excusa para el artero apoderamiento de la plaza y castillo de San Sebastián [37].

Episodio : « Unos sostenían que la Familia Real española partiría para Andalucía con rumbo a América, otros que el rey no había pensado en tal viaje... Su Majestad dirigía a sus

33. G., *op. cit.*, págs. 17 et 53.

34. Toreno, *op. cit.*, t. 1, lib. 1, p. 64. Véase J. Pérez de Guzmán y Gallo, *op. cit.*, c. 4, p. 112; c. 5, p. 147.

35. J. Pérez de Guzmán y Gallo, *op. cit.*, c. 4, p. 112

36. Pi y Margall, *op. cit.*, t. 1, c. 6, p. 161.

37. *Ibid.*, t. 1, c. 6, págs. 165-168.

súbditos... una proclama... En ella después de llamar vasallos a los españoles decía el buen Carlos IV que la noticia del viaje era invención de la malicia, que no había que temer nada de los franceses, nuestros queridos amigos y aliados, que él era muy dichoso en el seno de su familia y de su pueblo al cual conceptuaba... (lleno) de prosperidad y bienaventuranza al amparo de paternales instituciones [38]. »

Historia : Amados vasallos míos... Respirad tranquilos; sabed que el ejército de mi caro aliado el Emperador de los franceses atraviesa mi reino con ideas de paz y de amistad... La reunión de los cuerpos de mi guardia ni tiene el objeto de defender mi persona ni acompañarme en un viaje que la malicia os ha hecho suponer... Españoles, tranquilizad vuestro espíritu... y veréis en breves días restablecida la paz de vuestros corazones y a mí gozando la que el cielo me dispensa en el seno de mi familia y vuestro amor [39].

Episodio : Los cabecillas del levantamiento contra el Príncipe de la Paz buscaban también la abdicación de Carlos IV a favor de su hijo Fernando. De ahí que el Príncipe de Asturias acogiera con entusiasmo la idea del motín.

« Todo esto es obra del Príncipe de Asturias y de sus amigos. Bien claro se ve. Cuando el príncipe fué de orden de su padre a calmar a la muchedumbre para que no despedazara al infeliz prisionero (Godoy) los amotinados le aclamaban y obedecían [40]. »

Historia : Los títulos de Manuel Godoy mencionados por Galdós en la página 105 del Episodio se encuentran en la obra del Señor Burgos, *Blasón de España*, t. 1. También Mesonero Romanos, *op. cit.*, c. 1, p. 25.)

En tanto avisado Carlos IV de lo que pasaba ordenó a su hijo Fernando que corriera y salvara la vida de su malhadado amigo (Godoy). Llegó el príncipe Fernando al cuartel donde le habían tenido preso y con su presencia contuvo a la multitud [41].

38. G., *op. cit.*, págs. 69-70.

39. Pi y Margall, *op. cit.*, t. 1, c. 6, p. 177. Véase Godoy, *op. cit.*, c. 32, p. 25, nota.

40. G., *op. cit.*, p. 113.

41. Toreno, *op. cit.*, t. 1, lib. 2, p. 83

Episodio : « Un grupo... entró anunciando... que la corona de España había pasado de las sienes del padre a las del hijo... ¿ Ha abdicado Su Majestad el Rey Carlos IV?... El pueblo victoreaba al nuevo rey... Gracias a Dios que tenemos rey... Mañana hará su entrada triunfal en Madrid el Señor Fernando VII [42]. »

Historia : El rey Carlos IV... resolvió... renunciar la corona colocándola en las sienes del príncipe heredero. Este acto fué concebido así : « Como los achaques de que adolezco no me permiten soportar por más tiempo el grave peso del gobierno de mis reinos... he determinado abdicar mi corona en mi heredero... el príncipe de Asturias. Por tanto es mi real voluntad que sea reconocido y obedecido como señor natural de todos mis reinos y dominios... Dado en Aranjuez a 19 de marzo de 1808. Yo el rey [43].»

Episodio : Oigamos a Galdós describir en parte la entrada del nuevo rey español Fernando VII en Madrid el día 24 de marzo de 1808 :

« El abigarrado gentío que poblaba las calles se componía de todas las clases de la sociedad... La multitud infinita de abanicos con que resguardaban del sol su cara los millares de damas asomadas a los balcones ofrecía un aspecto sorprendente... (allí estaba) la manolería y la chispería, los hombres y las mujeres, los viejos y los muchachos... las viejas santurronas llevadas de la devoción al nuevo Rey... Los niños no habían asistido a la escuela... ni los jornaleros al trabajo, ni los frailes al coro... ni los mendigos a la puerta de la iglesia... El empuje era tremendo... (Todos) aguardaban la aparición de aquel sol hespérico, de aquel iris de paz, de aquel Príncipe Fernando, que este pueblo a ser pagano hubiera puesto en la jerarquía de los dioses más queridos... Ea apártense todos, que viene el sol del mundo... Ya venía, ya le veíamos en su caballo blanco, que apenas podía dar un paso, ya embocaba en la Puerta del Sol, ya se agitaban los abanicos, llovían ramos de flores, cruzaban el aire... millares de gorros, los pañuelos no eran bastante expresivos y las

42. G., *op. cit.*, págs. 98, 113, 119, 154.
43. Toreno, *op. cit.*, t. 1, lib. 2, p. 88.

capas eran desplegadas como banderas de triunfo... El gran duque de Berg (Murat) petulante y vanidoso se obstinó en presentarse con sus tropas en la carrera por donde había de pasar el rey... algunos historiadores hacen datar desde aquella hora la general antipatía de que los franceses fueron objeto [44]. »

Historia : Esta entrada verdaderamente triunfal (se verificó) el día 24 de marzo de 1808... Venía... montado en su blanco corcel... pero ambos eran llevados en vilo por la inmensa muchedumbre que apenas permitía al bruto poner los pies en el suelo ni al jinete saludar con la mano ni con el sombrero a la apiñada multitud. Hombres y mujeres, niños y ancianos se abalanzaban a él a besar sus manos, sus ropas, sus estribos; otros arrojaban al aire sus sombreros o despojándose de sus capas y mantillas las tendían a los pies del caballo... En tanto de los balcones... no menos henchidos de gente llovían flores... agitábanse los pañuelos... No es posible describir esta escena pero bastará decir que desde que se observó el movimiento ocasionado por la presencia de Fernando en la Puerta del Sol hasta... su llegada al Palacio Real) debieron de transcurrir dos horas [45].

Por doquiera que pasaba (el rey Fernando VII) estrechado y abrazado por el inmenso concurso, lentamente adelantaba el paso tendiéndosele al encuentro las capas... De las ventanas se tremolaban los pañuelos y los vivas y clamores saliendo de todas las bocas se repetían y resonaban en plazuelas y calles... acompañados de las bendiciones más sinceras y cumplidas. Nunca pudo monarca gozar de triunfo más magnífico... Murat (general francés)... mandó que algunas de sus tropas maniobrasen en medio de la carrera por donde el rey había de pasar (desagrando a los españoles) orden tan inoportuna [46].

Episodio : « El pueblo (español) victoreaba al nuevo rey Fernando... En su ignorancia y necedad (al pueblo) no se le alcanzaba que había envilecido el trono haciendo creer a Napoleón que una nación donde príncipes y reyes jugaban la corona a cara y cruz sobre la capa rota del populacho no podía ser inexpugnable [47]. »

44. G., *op. cit.*, págs. 154-164.
45. Mesonero Romanos, *op. cit.*, c. 2, p. 29.
46. Toreno, *op. cit.*, t. 1, lib. 2, p. 102.
47. G., *op. cit.*, págs. 119-120.

« ¡ Demonios de franceses ! ¿ Pues no salen ahora con que vuelve a ser rey mi señor Don Carlos IV y que el príncipe se queda otra vez príncipe? — Y todo porque así se le antoja al Emperadorcillo (Napoleón) — Pues ¿a qué ha ido a Burgos nuestro rey Fernando sino a que lo reconozca Napoleón? — No ha ido a Burgos sino a Vitoria y puede ser que a estas horas me le tengan en Francia... Buen chasco nos hemos llevado, pues cuando creímos que el señor de Bonaparte venía a arreglarlo todo resulta que lo echa a perder [48]. »

Historia : Arrepentido a los dos días (21 de marzo 1808) el destronado monarca (Carlos IV) de su espontánea determinación y con la esperanza de recobrar... la corona remitió a Napoleón la siguiente protesta : « Protesto y declaro que mi decreto del 19 de marzo (1808) en el que he abdicado la corona en favor de mi hijo es un acto a que me he visto obligado para evitar mayores infortunios y la efusión de sangre de mis... vasallos y por consiguiente debe ser considerado como nulo — Carlos, — Aranjuez — 21 de marzo de 1808 [49]. »

Su Majestad (Fernando VII) tomó el camino de Somosierra para Burgos... Se determinó que (de Burgos) prosiguiese... a Victoria... Partió el rey (Fernando) de Victoria... Llegó a Irún... el 20 (de abril) 1808... entró en Bayona (Francia)... Carlos IV después de haber remitido igual acto (una carta protestando) a Napoleón... se puso en camino para Bayona (con María Luisa) [50].

La Junta Suprema (en España) recibió... une carta de Fernando VII en la que notificaba la renuncia que había hecho de la corona en su padre (Carlos IV)... Recomendaba... a toda la nación que se uniera de todo corazón a su amado padre y al Emperador (Napoleón) cuyo poder y amistad pueden más que otra cosa alguna conservar el primer bien de las Españas, a saber, su independencia y la integridad de su territorio [51].

Fernando atemorizado abdicó el 6 (de mayo de 1808) en favor de su padre y en los términos que éste le había indicado. No había aguardado Carlos IV a la renuncia del hijo para concluir con Napoleón un tratado por el que le cedía la corona, sin otra especial retribución que la de la integridad de la monarquía y la conserva-

48. *Ibid*, p. 182.
49. J. Rico y Amat, *Historia Política y Parlamentaria de España*, Madrid, 1860-1861, t. 1, c. 6, p. 116.
50. Toreno, *op. cit.*, t. 1, lib. 2, p. 121.
51. Pi y Margall, *op. cit.*, t. 1, c. 11, p. 314.

ción de la religión catolica... El tratado fué firmado el 5 de mayo (1808) [52].

Carta de Fernando VII a su padre Carlos IV :

« Venerable padre y señor : El primero del corriente (mayo 1808) puse en las reales manos de Vuestra Majestad la renuncia de mi corona en su favor... En tal estado de cosas hago la renuncia que Vuestra Majestad me ordena para que vuelva el gobierno de España al estado en que se hallaba el 19 de marzo en que Vuestra Majestad hizo la abdicación espontánea de su corona en mi favor. — Fernando — Bayona — 6 de mayo, 1808 [53]. »

Las palabras siguientes que sacamos de la historia ofrecen otra muestra del amor sin límites que le profesaba el pueblo español a Fernando, amor de sacrificio puesto que se le creía preso y maltratado por Napoleón en Francia :

« En este día (30 de mayo de 1808)... te saludan y te aclaman 24.000.000 de españoles en uno y otro hemisferio... ¡ Día de luto y júbilo por lo que padeces y por lo que mereces, ínclito y desgraciado Fernando ! ¡ O nombre glorioso, nombre grande, nombre de inmortal y feliz memoria para España. Son atributos de este real nombre los excelsos títulos de Magno, de Santo y de Católico... Hoy renuevan (los españoles) su amor y su juramento de defender tus derechos... Tú nos mandas, Fernando, desde ese retiro de tu cautiverio... Tú callas y te oímos... Tú eres ahora invisible y te vemos con los ojos de la compasión y del amor... Sólo tú reinas en los corazones; nosotros pelearemos y tú triunfarás... Tu memoria vivirá de generación en generación mientras haya hombres que se llamen españoles [54]. »

Episodio : El primer dato histórico precursor inmediato de la acción del día dos de mayo de 1808 que nos da Galdós lo hallamos en la página 225 : « El primer movimiento hostil del pueblo (español) reunido fué rodear a un oficial francés que a la sazón atravesó por la plaza de la Armería. Bien pronto se unió a aquel otro oficial español que acudía como en auxilio del primero. Contra ambos se dirigió el furor de hombres y mujeres... pero al poco rato una pequeña fuerza francesa puso fin al incidente [55]. »

52. Toreno, *op. cit.*, t. 1, lib. 2, p. 165.

53. *Ibid.*, Apéndice al libro 2, no. 25, p. 81.

54. *Miscelánea Patriótica*, Madrid y Cádiz, 1808-1811 : *Al Rey Nuestro Señor Don Fernando VII*, págs. 1-3.

55. G., *op. cit.*, págs. 225-226.

Historia : En este estado (de inquietud del pueblo español en la mañana del dos de mayo de 1808 por creer que los franceses iban a llevarse a los infantes D. Antonio y D. Francisco del Palacio Real) llegó a palacio el ayudante de Murat, Monsieur Lagrange, encargado de ver lo que allí pasaba... Al ver al ayudante... se persuadió (el pueblo) que había venido allí para sacar por fuerza a los infantes... Fué embestido Lagrange por todas partes y hubiera perecido a no haberle escudado con su cuerpo el oficial... D. Miguel de Flórez, mas subiendo de punto la gritería y ciegos todos de rabia y desesperación ambos iban a ser atropellados y muertos si afortunadamente no hubiera llegado a tiempo una patrulla francesa que los libró del furor de la... plebe [56].

Episodio : Los sucesos del dos de mayo desde su comienzo hasta su concentración y desarrollo en la Puerta del Sol pueden someramente describirse del mode siguiente según el Episodio :

« Murat (general francés a la cabeza de las tropas francesas en Madrid) envía la artillería a la calle de Bailén (donde está el Palacio Real) cuyo ataque sobre el pueblo desarmado ofrecía un espectáculo terrible... Los madrileños vomitando odio y venganza se apertrechan de todo lo que servía para matar... La calle Mayor y las contiguas, los Consejos, la plazuela de la Villa ofrecían el aspecto de un hervidero de rabia... El valor y el heroísmo de las mujeres era hasta superior al de los hombres en muchas ocasiones... Había llegado el momento en que los paisanos de la calle Mayor pudieron contar con el número de armas que apuntaban a sus pechos porque por la calle de la Montera apareció un cuerpo de ejército, por la calle de Carretas otro y por la carrera de San Jerónimo el tercero... De los balcones salían tiros de pistola y grand número de armas arrojadizas... Mientras desde las ventanas y desde la calle se les hacía fuego los mamelucos atacaban navaja en mano y las mujeres clavaban sus dedos en la cabeza del caballo y saltaban asiendo por los brazos al jinete. Llegar los cuerpos de ejército a la Puerta del Sol y comenzar la embestida fueron sucesos ocurridos en un mismo instante... La carnicería era espantosa en la

56. Toreno, *op. cit.*, t. 1, lib. 2, p. 145.

Puerta del Sol... La guardia polaca llamada noble y los famosos mamelucos cayeron a sablazos sobre el pueblo [57]. »

Historia : Murat... envió sin tardanza un batallón con dos piezas de artillería... La tropa francesa hizo une descarga sobre los indefensos causando así una general dispersión y con ella un levantamiento en toda la capital [58].

Una descarga de fusilería (de la artillería de Murat destinada al Palacio Real) a que sucedió otra baja de metralla (tuvo un efecto) terrible... El estrépito en que con... el rechinar de los cañones y el zumbido de las descargas se mezclaban y confundían los alaridos de dolor y los anatemas del odio... ahoga el redoble de los tambores y los toques de las cornetas... Vibró con más fuerza el odio en los corazones... « A morir matando, » gritaban unos... « ¿ No hay palos y cuchillos ? »... Balcones, ventanas, guardillas y tejados vomitaron piedras, ladrillos, calderas de agua hirviendo, bancos y todo cuanto podía... producir la muerte... Al cañón (enemigo) respondieron al punto el puñal y la navaja... Hasta las mujeres abrieron la marcha con animosa resolución. Hay que buscar en los poemas de la antigüedad... algo semejante... a aquel instante... La mujer se olvidó de los instintos de su sexo... atizó las iras vengativas, instigó a espantosos homicidios... y ella misma manchó sus manos con la sangre de sus víctimas... Inquietábale a Murat la suerte... del general Legrand, a quien las manolas... habían dado muerte violenta con un tiesto... disparado desde un balcón... Ni el dolor ni la muerte hizo desmayar a aquel puñado de heroínas (defensoras de la Puerta de Toledo) mezcladas entre los caballos (enemigos) a los que abrían el vientre con sus navajas... Entonces las masas... ebrias e iracundas... cayeron como una avalancha sobre la Puerta del Sol [59].

Los extranjeros (franceses) provenidos de antemano y estando siempre en vela... se abalanzaron por las calles de Alcalá y la carrera de San Jerónimo barriéndola con su artillería y arrollando a la multitud la caballería de la guardia imperial... Señaláronse en crueldad los lanceros polacos y los mamelucos... forzaron las puertas de algunas casas para entrar a saco... y matar a cuantos se les presentasen [60].

Los regimientos franceses según se presentaban en las calles eran atacados por el pueblo y fueron muchas veces rechazados

57. G., *op. cit.*, págs. 226-234.
58. Toreno, *op. cit.*, t. 1, lib. 1, p. 145.
59. J. Pérez de Guzmán y Gallo, *op. cit.*, c. 10, p. 372 en adelante.
60. Toreno, *op. cit.*, t. 1, lib 2, p. 147.

especialmente en las calles Mayor, Carretas, Montera, Puerta del Sol, donde cada casa era un fuerte y cuyas avenidas estaban ocupadas por el inmenso gentío... que sólo la metralla pudo ir aclarando... Un regimiento de lanceros polacos y mamelucos dió una fuerte carga en la Carrera de San Jerónimo de cuyas resultas perecieron bastantes españoles operarios... los que arrojando piedras, ladrillos y cuantos materiales tenían causaron gran destrozo a los enemigos [61].

El más grande concurso ocupaba las calles de Alcalá, la carrera de San Jerónimo... las afluencias de la calle de Carretas, de la Montera... y la calle Mayor... El momento de la invasión (francesa de la Puerta del Sol) fué une escena de crueldad sin ejemplo... Tres mil hombres de a caballo por esta misma calle (de Alcalá) y la carrera de San Jerónimo avanzaban a toda brida... hasta la Puerta del Sol... Polacos y mamelucos... con sus tajos y mandobles tirados siempre a dar golpe de muerte se presentaban como la imagen del terror... (Estaban) armados los mamelucos, tropa egipcia que profesaba la salvaje ferocidad del pillaje y del exterminio de sus alfanjes cortos y corvos y (llevaban) ceñida la cintura de 5 o 7 bocas de fuego y dobles cuchillos y yataganes [62].

Episodio : A continuación resumiremos la otra fase de los sucesos desde la ocurrido en el Parque de Artillería hasta las ejecuciones del Buen Suceso, la Moncloa, y la Montaña del Príncipe Pío. Estamos en el momento en que Daoíz y Velarde, los heroicos oficiales españoles a cargo del Parque de Artillería, resuelven irse con el pueblo y luchar por la independencia española.

« Unos soldados daban recios golpes en la puerta del Parque. Después vinieron muchos hombres y algunas mujeres pidiendo armas. Dentro del patio un español... disputó un instante con otro (Daoiz, Velarde)... abriendo en seguida las puertas [63]. »

Historia : Apercibido Daoiz de lo ocurrido (pues Velarde había ido al Parque de Artillería y preso la guarnición francesa que lo ocupaba, según dice Tamarit, en la p. 22 de su librito), preguntó a su compañero Velarde como tomaba aquella determinación toda

61. E. Tamarit, *Memoria Histórica* (*El Dos de Mayo*), Madrid, 1851, págs. 19-20. Véase también la p. 11.
62. J. Pérez de Guzmán y Gallo, *op. cit.*, c. 11, p. 383.
63. G., *op. cit.*, p. 245.

vez que no se había recibido aviso alguno contrario a la primitiva orden, a lo que Velarde respondió « que las órdenes dadas... no tenían ya valor atentido el estado en que se encontraba el pueblo. » Daoiz luchó algunos momentos entre cumplir... la orden de sus jefes o faltar... a la ordenanza militar, por fin se decidió y desenvainando la espada se dirigió a la puerta y dejó penetrar en el establecimiento a cuantos paisanos pedían armas con ansiedad; allí pues se distribuían fusiles, pistolas, sables, cartuchos, y piedras de chispa [64].

Episodio : « Funcionaban cuatro piezas : he oído hablar de cinco, dos de a ocho y tres de a cuatro... Los artilleros no pasaban de veinte, tampoco eran muchos los de infantería mandados por Ruiz, pero el número de paisanos no era escaso, ni faltaban algunas heroicas amazonas de las... de la Puerta del Sol... Un oficial mandaba las dos piezas colocadas frente a la calle de San Pedro la Nueva (hoy calle del Dos de Mayo)... otro (mandaba) las que enfilaban las calles de San Miguel y de San José (hoy de Daoiz y Velarde)... apuntando hacia la calle de San Bernardo (calle Ancha)... La inverosímil constancia de los dos oficiales (españoles) de artillería (Daoiz y Velarde) rechazaba las bayonetas enemigas... Cayeron muchos artilleros, buen número de paisanos... al paso que uno de los oficiales de artillería hacía uso de su sable sin desatender al cañón... el otro destrozaba la avanzada francesa antes que tuviera tiempo de reponerse... Eran aquellos los dos oficiales obscuros (Daoiz y Velarde) que... descargaron los primeros golpes de la lucha que empezó a abatir el más grande poder que se ha enseñoreado del mundo... Viendo (los franceses) que para meter en un puño a los veinte artilleros ayudados de paisanos y mujeres era necesaria más tropa... trajeron la división de San Bernardino mandada por Lefranc... ¿ Habéis visto a las mujeres ? ¿ Darán ejemplo de valor esas heroicas hembras a los varones que huyen de la horrorosa lucha ?... Mirad aquellas mujeres que con sus brazos despedazados empujan uno de nuestros cañones hasta embocarle en esta calle [65]. »

64. L. Tamarit, *El Dos de Mayo*, Madrid, 1851, págs. 22-23.
65. G., *op. cit.*, págs. 247-252.

Historia : Sólo 20 artilleros había a la sazón dentro del cuartel... y cinco cañones de a ocho y a cuatro. Distribuídos los paisanos en las avenidas de las calles se pusieron dos cañones de a ocho de puertas adentro del Parque... enfilando hacia la calle de San Pedro, hoy del Dos de Mayo [66].

Daoiz y Velarde sacaron fuera del Parque dos cañones que colocaron en dirección de la calle Ancha de San Bernardo... Situaron otro en la puerta del cuartel enfilando la calle de San Pedro la Nueva, y otro... en la de San José el cual fué servido por las mujeres cuando expiraron... los artilleros a quienes había sido confiado [67].

Los artilleros andaban dudosos en tomar o no parte con el pueblo...Decididos... y puestos al frente, T. Pedro Velarde y D. Luis Daoiz abrieron las puertas del Parque, sacaron tres cañones y se dispusieron a rechazar al enemigo, sostenidos por los paisanos y un piquete de infantería a las órdenes del oficial Ruiz... Al principio se cogieron algunos franceses pero después une columna (francesa)... acantonada en el convento de San Bernardino avanzó mandada por el general Lefranc trabándose une porfiada refriega [68]...

Aquel fué el momento sublime del combate (en el Parque de Artillería)... Allí desplegaron las alas de la inmortalidad las sublimes heroínas del Parque : Clara del Rey Calvo... no se apartó... ni un solo momento del lado de los cañones... acalorando con sus exhortaciones el valor de sus hijos, recibió la muerte herida en la frente por el casco de una bala de cañón... Manuela Malasaña y Oñoro... de 17 años, sacaba en la falda el repuesto de cartuchos para proveer a los que peleaban... Una bala en la sien le arrebató instantáneamente la vida... Benita Pastrana... fué herida al pie del cañón huérfano de Ruiz y sus artilleros... Angela Fernández Fuentes... María Blanco, etc. [69].

El dos de mayo (1808) ninguna mujer de las del pueblo de Madrid vaciló. Ellas excitaron una parte de la lucha. Tomaron parte en la refriega y supieron morir con varonil denuedo. Era un espectáculo nunca visto aquel que tuvo lugar en el reducido palenque del Parque de Artillería. Ellas distribuían municiones, cargaban las armas y socorrían los heridos. Madres de inmortal fama alentaban sus hijos a la pelea y esposas a quienes el plomo

66. L. Tamarit, *op. cit.*, p. 16.

67. *Ibid.*, p. 17.

68. Toreno, *op. cit.*, t. 1, lib. 2, p. 148. Véase : J. Pérez de Guzmán y Gallo, *op. cit.*, p. 402, donde se mencionan cinco cañones; E. Tamarit, *op cit.*, p. 14, donde se habla del teniente de artilleros Ruiz.

69. J. Pérez de Guzmán y Gallo, *op. cit.*, c. 11, p 405.

enemigo acababa de arrancar la vida a los compañeros de su corazón sirvieron con heroica furia los cañones abandonados por los artilleros muertos haciendo horrible estrago sus disparos en las compactas filas del enemigo [70].

Los franceses continuaban haciendo esfuerzos (en el Parque de Artillería)... para que se consumiesen las municiones (de los españoles), para que se fatigase la tropa y se aterrase... pero se equivocaron, puesto que había al frente de aquellos bravos, oficiales más perspicaces que ellos y especialmente dos artilleros, los dos héroes Daoiz y Velarde, que no se arredraban tan fácilmente y que donde mayor parecía el peligro allí se dejaban ver, unas veces como inteligentes oficiales, otras como simples soldados... La acción era general. No se oía más que el estampido de los cañones... que dejaron las calles obstruídas de cadáveres... y confundidos con el estrépito de la encarnizada lucha... los gritos del pueblo que se arrojaba con inmenso riesgo a recoger las armas de los muertos [71].

Episodio : Llegó el instante crítico y terrible... Daoiz herido en la pierna... se apoyó en lo que encontró más cerca... El jefe de las fuerzas francesas acercóse... habló a Daoiz de la manera más destemplada y en términos amenazadores y groseros. Nuestro artillero pronunció entonces aquellas célebres palabras : « Si fuerais capaz de hablar con vuestro sable no me trataríais así [72]. »

Historia : La posición de nuestros dos héroes se hacía cada vez más grave... Daoiz (que según E. Tamarit había sido herido en un muslo) agobiado por su herida, sin fuerza ya para mantenerse en pie, permanecía... apoyado sobre un cañón con la espada en la mano... hizo señal al general francés Lagrange... acercándose a Daoiz entablaron una disputa tanto que contestando Lagrange con insultos Daoiz le dijo : « Si fuerais capaz de hablar con vuestro sable no me trataríais así [73] ».

70. *Ibid.*, c. 11, p. 407.

71. E. Tamarit, *op. cit.*, págs. 18-19.

72. G., *op. cit.*, págs. 258-259.

73. E. Tamarit, *op. cit.*, p. 20. Véase también L. Tamarit, *op. cit.*, p. 27. Nota : La frase de Daoiz a Lagrange : « Si fuerais capaz... » no está en J. Pérez de Guzmán y Gallo, ni en Gómez de Arteche, ni en el Conde de Toreno, ni en los *Cinco Días Célebres de Madrid*, ni en Mesonero Romanos, ni en Pi y Margall, ni en Alcalá Galiano, ni en M. Lafuente, ni en Antón del Olmet, *El Cuerpo Diplomático*.

Episodio : Los franceses se arrojaron sobre nosotros... El primero que cayó fué Daoiz traspasado el pecho a bayonetazos... a D. Pedro Velarde le mató de un pistoletazo por la espalda un oficial enemigo... De D. Pedro Velarde ví que había sido desnudado por los franceses... y que sus deudos y amigos estaban amortajándole para darle sepultura [74].

Historia : Cargando sobre Daoiz los que con él (Lagrange) se hallaban... se trabó un encarnizado combate... en el que recibió Daoiz innumerables heridas... Un bayonetazo dado por la espalda por un granadero francés... le dejó mortalmente herido... Un oficial de la guardia noble polaca disparó villanamente un pistoletazo a quemarropa sobre Velarde y atravesándole el corazón le dejó muerto en el acto [75].

El cuerpo de Velarde fué instantáneamente desnudado... pero los mismos valientes que con tanto denuedo secundaron su lealtad pocos momentos antes le envolvieron en una tienda de campaña y dejaron... en el interior del edificio... hasta que lo trasladaron... a la parroquia de San Martín [76].

Episodio : « En la Casa de Correos funcionaba un tribunal militar... pero... los individuos de la Junta habían hecho un convenio con Murat para que todo se arreglara olvidando el conflicto pasado y perdonándose respectivamente las imprudencias cometidas [77]. »

« Un pelotón de franceses conducía maniatados y en traílla a dos ancianos y a una joven... (Después un grupo) de más de veinte personas perteneciente a distintas clases de la sociedad... Repetidas veces... detenían a personas pacíficas y las registraban llevándolas presas por si guardaban acaso alguna arma aunque fuera navaja [78]. »

« Todos los presos han sido entregados a los franceses. Se los han llevado al Buen Suceso, al Retiro, etc... Pero ¿ no conoces el bando ? Los que sean encontrados con armas

74. G., *op. cit.*, págs. 259-260.

75. E. Tamarit, *op. cit.*, p. 20. También L. Tamarit, *op. cit.*, págs. 20-27.

76. E. Tamarit, *op. cit.*, p. 21. Véase J. Pérez de Guzmán y Gallo después de la p. 410, donde dice « que la soldadesca enemiga (francesa) se apresuró a despojarlo (a Velarde) de sus vestidos... y que los suyos le recogieron y le envolvieron en una tienda de campaña. »

77. G., *op. cit.*, p. 263.

78. G., *op. cit.*, págs. 264-265.

serán arcabuceados... Los que se junten en grupos de más de ocho personas serán arcabuceados... Los que hagan daño a un francés serán arcabuceados... Los que parezcan agentes de Inglaterra serán arcabuceados[79]. »

« Por la parte del Prado... ví algunas personas que acudían a reconocer a los infelices últimamente arcabuceados... Vi que las ataban (a las víctimas) codo con codo... Ninguna fórmula de juicio ni tampoco preparación espiritual (se les concediá). ...los que fueron presos en... Maravillas... están en la Moncloa a estas horas... En la... huerta del Príncipe Pío vi (mucha) gente curiosa... Desde fuera se escuchaba un sordo murmullo, lúgubre concierto de plegarias dolorosas y de violentas imprecaciones[80]. »

Historia : El gran duque de Berg (Murat)... mandó un mensaje... para que (el Consejo de Castilla)... aplacase su cólera... (del pueblo) comprometiendo su palabra de que un impenetrable olvido cubriría lo ocurrido[81].

Mientras nuestros magistrados iban llevando... aquella misión de paz alevemente el gran duque de Berg (Murat) mandaba constituir en la Casa de Correos una comisión militar cuyas instrucciones se reducían a condenar sin audiencia alguna a todos los prisioneros del combate y a todos los que se encontrasen en las calles con cualquiera clase de armas, instrumentos o herramientas que sirvieran para hender o punzar[82].

A la luz de fatídicos hachones y atados por los codos iban llegando a los sitios indicados — el Prado, la Moncloa, la montaña del Príncipe Pío — sacerdotes, ancianos, jóvenes, mujeres y niños y cuando había suficiente número una descarga de fusilería o un metrallazo barría a aquellos desgraciados, muchos de los cuales quedaban vivos revolcándose entre sangre[83].

Las ejecuciones se verificaban en varios puntos a la vez y sordamente se ensangrentaron con ellas... los patios del Buen Retiro, del Buen Suceso, las tapias de Jesús, el Prado y la montaña del Príncipe Pío[84].

Numerosas patrullas (franceses) comenzaron a recorrer las calles

79. *Ibid.*, p. 266.
80. *Ibid.*, págs. 268-277.
81. J. Pérez de Guzmán y Gallo, *op. cit.*, c. 12, p. 430.
82. *Ibid.*, p. 434.
83. L. Tamarit, *op. cit.*, p. 32.
84. J. Pérez de Guzmán y Gallo, *op. cit.*, c. 12, p. 445.

prendiendo a cuantos inocentes, confiados en las promesas de paz, salieron de sus casas, y tales violencias se ejercían so pretexto de que llevaban armas aun cuando así no fuera, pues bastaba encontrarles una navaja, cortaplumas o tijeras para ser acto continuo fusilados : conducidos los demás a los cuerpos de guardia y de altí la Casa de Correos sin formación de causa la comisión militar... los mandaba en pelotones al lugar de la ejecución situado en el Prado y en la montaña del Príncipe Pío [85].

Quedó acordado (entre Murat y los españoles Asanza y O'Farril, ministros) exhortar a la muchedumbre a sosegarse y retirarse prometiéndole el olvido de lo pasado... Empezaron (sin embargo) los franceses a detener y prender a muchos de los transeuntes por las calles, registrándoles... si les encontraban navajas... o aun otro instrumento cortante... al punto los pasaban por las armas... en el patio del Buen Suceso... Otros no más culpados fueron presos y llevados ante unos oficiales franceses que... sentenciaban en confuso montón a muerte a quienes ante ellos comparecían... Fué horrible en Madrid la noche del 2 al 3 de mayo 1808 [86].

Decía así el bando del gran duque de Berg (Murat) : Art. 2. Serán arcabuceados todos cuantos durante la rebelión han sido presos con armas.

Art. 3. Todos los moradores de la Corte que... se hallasen armados o conservasen armas sin permiso especial serán arcabuceados.

Art. 4. Todo corrillo que pase de ocho personas se reputará reunión de sediciosos y se disolverá a tiros.

Art. 5. Toda aldea o villa donde sea asesinado un francés será incendiada.

Art. 7. Los autores de libelos... que provoquen a la sedición serán pasados por las armas [87].

Todos los (españoles) que (las patrullas francesas) encontraban los conducían a los cuerpos de guardia más inmediatos, y de allí a la Casa de Correos donde se había establecido una comisión militar... desde allí eran conducidos al Prado y fusilados inhumanamente sin concedérseles la asistencia de un sacerdote... Cuarenta hombres fueron fusilados al amanecer del 3 (de mayo 1808)... en la montaña del Príncipe Pío [88].

CARLOS VAZQUEZ ARJONA.

University of Minnesota.

85. E. Tamarit, *op. cit.*, p. 24.

86. A. Alcalá Galiano, *op. cit.*, t. 6, c. 2, págs. 138-139. Véase J. Pérez de Guzmán y Gallo, *op. cit.*, c. 12, págs. 441-449.

87. Pi y Margall, *op. cit.*, t. 1, c. 8, págs. 234-235.

88. M. Maldonado, *op. cit.*, t. 1, c. 11, p. 146. Véase también J. Pérez de Guzmán y Gallo, *op. cit.*, c. 12, p. 436; J. Rico Amat, *op. cit.*, t. 1, c. 7, págs. 130-131.

VARIÉTÉS

L'Hirondelle et les petits oiseaux dans « El Conde Lucanor ».

Il y a trois fables ésopiques sur ce même sujet dans l'édition critique d'Esope par M. Chambry (Collection Budé, t. II, n° 350) [1].

Dans la première [2], dont la troisième est un résumé, on voit l'hirondelle, au moment de la pousse du gui, s'alarmer du danger qui en résultera pour les oiseaux (car du gui l'on tire la glu); elle les réunit et leur conseille d'arracher le gui sur les chênes qui le portent, ou, s'ils ne peuvent y arriver, d'aller chercher auprès des hommes un refuge et de les supplier (καταφυγεῖν, ἱκετεῦσαι) pour qu'ils ne s'emparent pas d'eux en se servant de la glu (τῇ τοῦ ἰξο ἐνεργείᾳ). Les oiseaux se moquent d'elle. Alors elle va trouver les hommes en suppliante (ἱκέτις); ceux-ci l'accueillent à cause de son intelligence (ἐπὶ τῇ συνέσει); ils la laissent habiter avec eux (σύνοικον) et élever tranquillement ses petits dans leurs maisons.

Dans la seconde fable, l'hirondelle, réunissant l'assemblée des oiseaux, leur conseille de ne pas vivre en mauvais termes (μή προσκόπτειν) avec les hommes et de conclure une alliance pour vivre familièrement avec ceux (ἀλλὰ φιλίαν συνθεμένους οἰκείως διακεῖσθαι πρὸς αὐτούς). Alors un des oiseaux propose de manger plutôt la graine du lin et de la faire disparaître, pour que les hommes ne puissent plus fabriquer des filets pour les prendre. L'hirondelle se tire d'affaire par le moyen qu'elle a proposé. Les autres oiseaux, à force de manger la graine du lin, deviennent gras et sont la proie des hommes; aussi se décident-ils à ne pas rester avec eux et à voler dans les airs.

A ne s'en tenir qu'aux fables ésopiques, on pourrait admettre que La Fontaine a tout simplement combiné les deux versions. Au lieu du gui ou de la glu de la première, il parle de chanvre, ce qui rappelle le lin de la seconde. Chez lui, c'est l'hirondelle, comme dans la première, qui donne le conseil de manger, non le gui, comme dans la première, mais la graine, comme dans la seconde. Il n'a pris qu'une partie de la conclusion commune aux deux fa-

1. Nos 417 et 417a dans l'édition Halm (Teubner, 1852) où manque la troisième; mais on trouve celle-ci, par contre, ou du moins sa teneur, dans le *Babrius* d'Otto Crusius (Teubner, 1897), n° 164.

2. La seule dont la traduction ait été donnée par M. Chambry dans son *Esope* de la même collection Budé, qui constitue une réduction de l'édition critique en deux volumes.

bles : c'est que les oiseaux sont victimes de leur imprévoyance. Quant à l'hirondelle, c'est elle qui, chez lui, prend le parti que les oiseaux finissent par prendre dans la 2e fable ésopique (μετενόησε μή μετ' ἀνθρώπων μένειν, αλλ' ἐν ἀέρι πέτεσθαι) ; du moins c'est ce qu'il laisse entendre.

Pour ce qui est du pacte entre l'hirondelle et l'homme, pourquoi ne l'a-t-il pas fait sien ? Il n'a même pas l'air de savoir que l'hirondelle vit, en effet, près de l'homme :

> Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.

Voyons maintenant l'*Enxemplo VI* du *Conde Lucanor* « De lo que contesció a la golondrina con las otras aves cuando vió sembrar el lino ». Il n'est pas question de gui ainsi que dans la première fable ésopique, mais de lin, comme dans la seconde; et c'est, comme dans la première, l'hirondelle qui conseille d'arracher. Exactement comme dans La Fontaine. De plus, comme dans celui-ci, l'action a deux phases : 1° conseil de manger la graine; 2° le lin (ou le chanvre) une fois poussé, impossible de l'arracher :

et el lino era tan crescido que las aves non lo podìan arrancar con las manos nin con los picos...

> Il nous faudrait mille personnes
> Pour éplucher tout ce canton.

Il y en a une troisième dans La Fontaine.

> La chanvre étant tout à fait crue
> L'hirondelle ajouta : ceci ne va pas bien...

Mais on pourrait aussi la distinguer dans Juan Manuel. Le dénouement diffère en ce que celui-ci garde l'idée du pacte entre l'hirondelle et l'homme.

L'Archiprêtre de Hita a traité lui aussi ce sujet (str. 746-755 de l'éd. Ducamin), et de la même façon que Juan Manuel, si ce n'est qu'il fait intervenir parmi les tourterelles et les moineaux (tórtolas e pardales) auxquels s'adresse l'hirondelle, une outarde; et c'est celle-ci qui paie pour les autres. L'hirondelle se réfugie chez le chasseur, chez qui elle bâtit son nid et qui est enchanté d'avoir un réveil-matin :

> como era grytadera e mucho gorjeador
> plogo al paxarero que era madrugador

ce qui rappelle l'addition du ms. Puñonrostro dans l'*enjemplo* de Juan Manuel.

Et seyendo aquel omne caçador madrugava al chirrear de la golondrina...

A. de Puibusque, dans *Le comte Lucanor* (1854), note que

il y a dans les deux récits espagnols un dénouement que La Fontaine n'a pas reproduit et qui n'est pas sans intention; c'est le parti que prend l'hirondelle d'aller se mettre sous la protection du chasseur en suspendant son nid au toit de celui-ci. N'est-il pas prudent, en effet, de se tourner du côté du plus fort, lorsque le plus faible repousse tout conseil et court obstinément à sa perte ? (P. 201.)

C'est la vérité même; mais n'y aurait-il pas, dans le pacte de l'hirondelle avec le chasseur, le souvenir d'une pratique religieuse, pacte d'une secte avec tel ou tel animal ? Quoi qu'il en soit de ce pacte tacite et quasi universel avec l'hirondelle, qu'il faille ou non le rapprocher de celui de certaine secte marocaine avec le scorpion, il y est fait, on l'a vu, allusion avec insistance dans les fables ésopiques comme dans Babrius (n° 164) qui appelle l'hirondelle ἡ πάροικος ἀνθρώπων (n° 118).

Outre Esope, Puibusque indique comme sources Romulus et Marie de France. La fable de Romulus, dans le texte qu'a pu connaître Puibusque [3], rappelle la première d'Esope [4], sauf que le lin remplace le gui; et par conséquent elle peut être considérée comme le modèle de Juan Manuel aussi bien que de La Fontaine. Celui-ci, pour « égayer l'ouvrage », comme il dit dans sa préface, a pris ses libertés ordinaires, qui sont précisément ce que le lecteur français apprécie davantage. Mais le plus déconcertant, c'est qu'il ait complètement négligé le fait du pacte.

Depuis que Puibusque a publié son livre, Léopold Hervieux a réuni, dans le t. II de *Les Fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du Moyen-Age*, huit rédactions de la même fable, ou du moins de titre analogue [5].

Une seule diffère des autres : c'est celle du *Romulus* dit de Marie de France [6]. Les autres se répètent à peu près. Celle de Walter

3. T. II, p. 433 de *Phaedri Fabularum Aesopicarum...* de la coll. Lemaire (1826).

4. On peut en dire autant de la *Fabula* XII de l'*Appendix* de la même édition (t. II, p. 391). C'est la fable de Romulus, mais versifiée.

5. *Fabulae antiquae*, XX, p. 128; *Romuleae Fabulae* (Vindobonae codex latinus 303, XIX), p. 256; (Vindobonae codex latinus 901, XIX), p. 292; (Berolini codex latinus, oct. 87, XIX), p. 311; *Romuli Nilantii Fabulae*, XVIII, p. 340; *Romulae Fabulae* (ex Oxoniensis Collegii Corporis Christi ms. codice), XVIII, p. 370; Gualteri Anglici Romuleae Fabulae, XX, p. 393; *Gualterianae Fabulae*, XVIII, p. 432; *Romulus Mariae Gallicae*, XV, p. 491; *Ex Mariae Gallicae Romulo et aliis*, XVIII, p. 511. Les tomes III-V des *Fabulistes* latins de L. Hervieux ne contiennent rien qui se rapporte à ce thème (Avianus, Eudes de Cheriton, Jean de Capoue et leurs dérivés).

6. Là, l'hirondelle joue un tout autre rôle. Elle a vu mettre du froment dans le grenier où elle a posé son nid; elle appelle les moineaux (*passeres*), qui viennent manger le grain. Le paysan met des pièges; et les oiseaux, prévenus par l'hirondelle, ne viennent plus. Le paysan, se doutant que celle-ci les a prévenus, promet de ne plus recommencer, mais il dresse des engins en cachette; et, sur la foi de l'hirondelle, les oiseaux reviennent : ils se trouvent

l'Anglais est en vers[7]. Celle du *Romulus Nilantii* développe, insistant sur le pacte; celle du groupe « *Ex Mariae Gallicae Romulo exortae* » insiste encore plus, précisément, sur le caractère bilatéral du pacte.

Erat autem forma pacis hujus, modi, scilicet quod neutra pars in dampna cogitaret alterius.

De même Marie de France :

Puis s'est au Vilain accordée.
K'en sa maison sufri sun ni...

En définitive, il est difficile de préciser à quel *Romulus*, c'est-à-dire à laquelle des collections connues sous ce nom, nous sommes amenés pour la fable de Juan Manuel. Ce n'est pas au *Romulus de Marie de France*, c'est tout ce qu'on peut dire; mais peut-être la fable qui nous intéresse y était-elle et a-t-elle disparu, au surplus.

J'ajouterai que dans le *Conde Lucanor* les récits apparentés aux fables ésopiques ont l'aspect ordinaire de ces fables avant La Fontaine. L'agrément y tient principalement au fond même, secondairement à l'expression, plutôt qu'à l'art d'aménager les péripéties et les surprises, de couper par scènes, de dramatiser, en un mot, comme dans l'histoire de Doña Truhana (« La laitière et le pot au lait »), et plus encore dans celle de l' « homne bueno con su fijo » (« Le meunier, son fils et l'âne », du « mancebo que casó con una mujer muy fuerte y muy brava », du « Deán de Santiago con D. Illán », et surtout du « Rey con los burladores que ficieron el paño ». Là, il y a vraiment un art qui sait diviser l'action comme dans une comédie, retarder le dénouement, sérier les effets dans un *crescendo* le plus souvent plaisant : voir à cet égard la dernière, d'un comique si énorme. Celle de l'Hirondelle peut figurer dans cette catégorie, à l'encontre, me semble-t-il, des autres fables d'inspiration ésopienne. On entre avec elle dans le conte, ou du moins on en voit apparaître les procédés.

GEORGES CIROT.

enfermés dans le grenier et tous pris. L'hirondelle, maudite par eux, s'excuse comme elle peut. Il est clair que cette version n'a pas grand'chose de commun avec les récits de Juan Manuel ni de La Fontaine.

Mais en fait c'est une autre fable, que l'on retrouve dans la Fable LXXX de Marie de France (édition Roquefort, *Poésies de Marie de France*, t. II, p. 349), et dans la CXXVI du *Dérivé du Romulus de Marie* (Hervieux, t. II, p. 577). Le *Romulus de Marie de France* ne comporte pas notre sujet, que pourtant Marie de France a traité dans sa Fable XVIII (Roquefort, t. II, p. 120). Sur ce *Romulus de Marie de France*, cf. Bédier, *Les Fabliaux*, p. 122 de la 4e édition, où sont résumées les conclusions de Gaston Paris à propos de la publication de L. Hervieux.

7. Elle diffère de celle de l'*Appendix* de la coll. Lemaire. La fable en vers d'Alexander Neckam (Hervieux, t. II, p. 796) est à peu près la même, quant au fond, que celle de Walter, sous une forme différente (cf., sur les rapports de Neckam et de Walter, Hervieux, t. I, p. 707); ni pour l'un ni pour l'autre il n'y a vraiment un pacte.

Le « Carmen Campidoctoris »

On peut l'appeler ainsi, puisque le poète lui-même lui donne ce titre, qui n'est peut-être pas, j'en conviens, conforme à la bonne latinité :

Campidoctoris hoc carmen audite !

M. Menéndez Pidal, qui l'a reproduit au t. II de son *España del Cid*, p. 889-893, le date (p. 886) des environs de 1090. Rien à dire, car, semble-t-il, c'est avec raison qu'il le considère comme composé pour célébrer le triomphe du Cid sur le comte-marquis de Barcelone, cette même année [1], avec rappel de ses deux triomphes antérieurs sur le champion navarrais, non nommé du reste (Eximino Garcez dans l'*Historia Roderici*), et sur García Ordóñez. S'il n'y manque vraiment que dix ou onze strophes, il est difficile d'imaginer autre chose; or on y a vraiment le sentiment de l'actualité [2]. C'est, si l'on voulait reprendre le mot, avec raison tombé

1. Edelestand du Méril, qui l'a publié en 1847 (*Poésies populaires latines du Moyen-Age*, p. 308-314), n'avait osé affirmer qu'il fût contemporain du Cid (p. 302). Amador de los Ríos (*Hist. crítica de la lit. esp.*, t. II, p. 213) le plaçait « en los primeros años del siglo XII ». Les poèmes qu'il a réunis dans le même tome, p. 333-52, et qui sont du XI[e] ou XII[e] siècle, montrent que ce *Carmen* n'est pas une production isolée pour l'époque (notamment ceux qui sont consacrés à Ramón Borrell III et à Ramón Berenguer IV).

2. Que vaut l'argument qui porte sur la date de la prise d'Almenar (1093) et sur le sens de *hoy* à donner au mot *adhuc* dans ces vers

Caesarauguste obsidebant castrum
quod *adhuc* Mauri vocant Almenarum... ?

il me semble qu'il vaut mieux l'abandonner. *Adhuc* signifie « jusqu'ici » dans la bonne latinité, et « encore » dans la mauvaise ou la moins bonne. On pourrait très bien, avec ce dernier sens, y voir simplement la constatation du fait que la dénomination arabe aurait survécu à la domination arabe. Le mot est déjà au vers 71 :

...*adhuc* parat eis
laqueum mortis.

Et là, c'est bien par « encore » qu'il faut traduire, car précisément le Cid a été exilé pour de prétendues machinations antérieures. Mais, même en admettant pour l'autre passage le sens de « aujourd'hui », il n'y a rien à en tirer.

Je me demande, au surplus, si le *Carmen* n'a pas été composé à l'occasion du premier triomphe du Cid sur Berenguer (1082, Tamarite), vu précisément que le poème semble s'arrêter quelques strophes après le début de cette description de bataille. Et s'il s'agissait de la seconde, n'aurait-il pas été fait d'abord une allusion à la première ?

Quant à *Ella*, ce mot par lequel commence le poème, et que du Méril comprenait comme *En illa*, ne faut-il pas y voir une faute du copiste ? En dépit des exemples que du Méril cite de *ellum* (exemples empruntés à Forcellini), *ella* ne nous fait pas une phrase acceptable. Ce serait un début fâcheux pour un poème si intéressant, et qui n'est pas, après tout, barbare. Le ms. porte bien *Ella*, comme on peut s'en assurer dans la bonne reproduction donnée p. 7; mais l'E est très différent de l'E de *Eia*, quelques lignes plus bas. Est-ce bien un E que l'on a voulu faire ? N'est-ce pas un I ? Il est vrai que « *Illa* gestorum... » ne veut rien dire. Mais nous n'avons là qu'une mauvaise copie, où il y a assez de bourdes : les vers sont écrits en suivant, comme de la prose. On peut supposer que le scribe avait sous les yeux un ms. où les initiales avaient été réservées pour le miniaturiste, et il aura lu *Illa* là où il y avait *Milla*, pour *Milia* (fréquent, au lieu de *Millia*, cf. Forcellini), et qui serait satisfaisant.

dans le discrédit (du moins avec cette acception), une « cantilène », mais une cantilène du XIe siècle, non du VIIe, comme celle de saint Faron; et authentique, ce que celle-ci ne passe plus guère pour être [3]. Et cette « cantilène » latine est un chant de circonstance, semble-t-il, écrite du vivant du héros, une génération ou deux avant l'épopée populaire qui l'a immortalisé.

Outre le ton d'allégresse et l'allure réellement lyrique, deux choses frappent dès l'abord dans ce morceau. D'abord les souvenirs antiques : Pàris, Hector [4], Pyrrhus (le fils d'Achille), Enée, Homère. Le poète en a même l'air excédé, comme le remarque M. M. P. Puis la forme, qui est celle de l'*Iste confessor Domini sacratus Festa plebs cuius celebrat* (IXe siècle), de l'*Ut queant laxis resonare fibris* de Paul Diacre (fin du VIIIe), celle des odes saphiques d'Horace, et du *Bis novem noster populus sub uno* de Prudence [5], mais avec la rime des atones finales et en vers nettement rythmiques; c'est-à-dire qu'au mètre gréco-latin, fondé sur la quantité (plus ou moins bien observée d'ailleurs) a été substitué un rythme fondé sur l'accent (avec l'accessoire de la rime), ce qui a complètement changé la nature de cette strophe saphique [6].

L'auteur avait donc une culture classique, et, d'autre part, il a modelé son *Carmen* (qu'il l'ait composé pour le faire chanter, ou pour la simple lecture, comme veut M. M. P.) sur les hymnes que l'on chantait dans les églises. Notons que dans cette région le souvenir et l'exemple de Prudence devaient être restés particulière-

3. Cf. J. Bédier, *Les légendes épiques*, t. IV, p. 290-335 (éd. de 1921).

4. Nommés tous deux dans l'inscription sépulcrale de Sanche II (Oña, 1072; cf. Ríos, t. II, p. 339).

5. Il vaudrait la peine de dénombrer les hymnes en strophes saphiques antérieures au XIIe siècle (tels les nos 2854, 3000, 3007) inventoriées dans le *Repertorium hymnologicum* d'Ulysse Chevalier. Il n'y a pas d'autre morceau en strophes saphiques dans le recueil déjà cité d'Edelestand du Méril, non plus que dans *Poésies populaires latines antérieures au* XIIe *siècle*, du même (1843); mais les pièces de circonstance, dans le genre de celle-ci, n'y manquent point. Cf. au surplus Amador de los Ríos, *Hist. crit.*, t. I, p. 457 sq., avec les *Ilustraciones*, consacrées à l'Hymnaire mozarabe de Tolède (publié par Lorenzana), et l'article du P. Justo Pérez, *Origen de los himnos mozárabes* (*Bull. hisp.*, 1926). Dans l'Hymnaire en question les compositions en strophes saphiques sont au nombre de 19. Ríos en reproduit trois seulement.

6. Comparez :

Iam satis terris niuis atque dirae...
Quem uirum aut heroa, lyra uel auri...
(Horace, Odes, I, II et XI.)

avec

Campidoctoris hoc carmen audite.

Ce sont les accents qui donnent le mouvement, qui du reste n'est pas uniforme en ce qui concerne les 6e, 7e et 8e syllabes. Mais ce n'est pas le lieu d'insister sur l'origine du vers rythmique, qui est au surplus assez connue. Voir Aug. Gevaert, *La Mélopée antique dans le chant de l'Eglise latine*, Gand, Hoste (1895), p. 58; Ulysse Chevalier, l'*Hymnologie dans l'Office divin* (1890); Pierre Battifol, *Histoire du Bréviaire romain* (1895); enfin L. Havet et L. Duvau, *Cours élémentaire* de métrique grecque et latine (1893), p. 231 sq. sans oublier Gaston Paris, *Lettre à M. Léon Gautier sur la versification latine rythmique* (1866), ni l'Introd. au t. XIII de l'*Antología de poetas liricos cast.* de Menéndez Pelayo, p. 176 sq.

ment vivants[7]. Il serait curieux que le *Carmen Campidoctoris* fût, en fin de compte, un rejeton tardif du *Peristephanon*.

Il est assez naturel de penser à un clerc, à un moine sans doute, dont le couvent pouvait avoir une dette de reconnaissance envers le vainqueur de Berenguer. Et rien n'empêche de penser, comme faisait Milá, et comme fait M. M. P., à un Catalan : il peut y avoir eu des dissidents en Catalogne, vis-à-vis de celui qu'on a accusé de fratricide. Rappelons-nous alors que l'hymne saphique sur saint Cucufat (VIIe siècle) vient de Barcelone.

Le *Carmen de morte Sanctii Regis*, dont M. Entwistle a tenté (*Bull. hisp.*, 1928, p. 204-19) une reconstitution intéressante à l'aide des vers conservés dans la Chronique léonaise, remonterait, lui aussi, à une époque assez reculée, puisque la date de 1160 est admise pour cette chronique[8]. Qu'il ait été composé en hexamètres ou en distiques[9], il se rattache plus franchement au genre épique.

7. Pas là seulement, bien entendu. On sait que sur l'*Inventorium librorum* daté de l'Era DCCCCXC (ou peut-être DCCCCXX) et trouvé par Morales à Oviedo (*Viaje*, p. 122 de l'éd. Cano) figurent « Prudentii libri XI. Corpore uno. » Le *Bis novem* figurait dans la liturgie mozarabe, ainsi que beaucoup d'autres hymnes de Prudence; cf. Justo Pérez, art. cité, *Bull. hisp.*, p. 20; tiré à part, p. 16. Il se trouve dans le *Breviarium gothicum* édité par Lorenzana et reproduit dans le t. LXXXVI de la *Patrol. lat.* de Migne. Il y comporte 25 strophes (col. 901-3) de moins que dans le Prudence d'Arevalo reproduit au t. LX (col. 357-77). En 1090, la liturgie mozarabe était depuis dix ans officiellement abandonnée par Alphonse VI (Concile de Burgos, 1080, cf. M. Pidal, *España del Cid*, p. 275), mais non certes encore oubliée; et en tout cas, nous sommes en Catalogne, probablement, nous l'avons vu. D'autre part, même si, comme dit Gevaërt (ouvrage cité, p. 78), les hymnes de Prudence, « œuvres d'un laïque, n'ont pas été écrites pour l'église », il est difficile de croire que la présence de quelques-unes, comme le *Bis novem*, dans le bréviaire n'implique pas qu'elles aient été chantées par les fidèles. En fait, « este himno de Prudencio parece haber entrado en el uso litúrgico en época remota, pues la misa mozárabe de los santos está influída por él, y esa misa se redactó en Zaragoza en los últimos años del siglo VI o principios del VII », déclare le P. Justo Pérez dans le même article, p. 138 (tiré à part, p. 42). Quant à l'*Ut queant laxis*, il ne figurait pas dans la liturgie mozarabe, cela se comprend (pour les deux hymnes qu'on y réservait à la Nativité et à la Décollation de saint Jean-Baptiste, voir Justo Pérez, p. 211 et 229, 45 et 63 du tiré à part); mais il pouvait avoir été importé par les Clunisiens. Par ailleurs on sait que la dévotion pour ce saint était grande en Espagne, et l'auteur de l'*Historia Roderici* (Pidal, p. 965) note que le Cid fit occuper Murviedro par ses troupes « in natale sancti Iohannis Baptistae »; et c'est sous le vocable de ce saint qu'il plaça l'église qu'il y fit construire.

En tout cas, l'*Iste confessor Domini sacratus Festa plebs cuius* est dans l'*Hymnarium gothicum* (*Patr. lat.*, t. LXXXVI, col. 1016).

8. J'ai indiqué (*Bull. hisp.*, 1909, p. 260) que la date la plus récente qu'on y trouve marquée est 1159 (cf. *Bull. hisp.*, 1914, p. 30; tiré à part, p. 98). Mais c'est M. M. P. qui lui a assigné la date de 1160 définitivement.

9. Un des vers que je signalais dans le *Bull. hisp.* de 1914, p. 32-33 (p. 100-101 du tiré à part, *La Chronique léonaise, le texte*, etc.), n'a pas trouvé d'emploi; c'est qu'il a trait à l'ordalie des deux rituels, étrangère au plan imaginé par M. Entwistle :

Ad libitum regum flectantur cornua legum.

Un hémistiche a été un peu arbitrairement modifié (*magnum succensus in iram*, devenu *nimium inflammatus in iram*). Enfin, un pentamètre très franc,

Turbat eos regis mors inopina sui

et un second, découvert par M. Entwistle

Perpauci remanent qui corpus rapiunt

ont été étirés en hexamètres, ce qui élude une grosse difficulté (cf. pourtant

Les débris qui nous en ont été conservés sont des mètres classiques, des hexamètres et pentamètres corrects [10], fondés sur la quantité et non sur l'accent, sûrement pas destinés au chant, comme on peut le supposer pour le *Carmen Campidoctoris;* c'est de la poésie savante, sinon par l'inspiration, qui peut fort bien, qui même doit être populaire, du moins par la forme : celle-ci procède de l'épopée latine. Le *Carmen Campidoctoris* est sorti des hymnes de l'Eglise [11], incontestablement populaires; il en a la technique, toute conditionnée par le rythme du chant. Cet aspect me paraît essentiel.

Dans la classique *Introducción* à son édition de la « Lectura », p. 48-9, M. M. P., s'en tenant à l'opinion qu'il avait exposée dans *Cantar de Mio Cid* (I, p. 23), juge que c'est au *Cantar* et non au *Carmen* que fait allusion le poème latin sur la prise d'Almería dans les vers bien connus

> Ipse Rodericus *Mio Cidi* saepe vocatus...

Les deux arguments sont excellents : d'abord les mots *Mio Cidi*, répétés deux fois, nous reportent naturellement au *Poema*, et non au *Carmen*, où ils ne figurent pas; ensuite Alvar Fáñez, désigné là sous le nom d'*Alvarus*, n'est pas plus nommé dans le *Carmen* que dans l'*Historia Roderici*. Je ne crois pourtant pas qu'on puisse exclure tout à fait le *Carmen Campidoctoris*, qui répond en somme aussi au signalement :

> de quo cantatur quod ab hostibus haud superatur
> qui domuit mauros, comites domuit quoque nostros.

Et même, si l'on veut bien admettre que ni le titre de *Mio Cidi* ni la réputation d'Alvar Fáñez comme ami fidèle et comme second du Cid ne sont nécessairement des créations du *Poema* (qui peut

le poème de Gautier sur Mahomet, tout en distiques, dans les *Poésies populaires latines* d'E. du Méril, p. 379) et impose une solution arbitraire. D'autre part, le vers et les fragments que contient la Chronique de Silos n'ont pas été non plus utilisés : pourtant le vers entier y avait sa place :

> Perfossus, uitam pariter cum sanguine fudit.

Quant aux fragments, ils se trouvent dans la Vie de Ferdinand, commune aux deux chroniques. Peut-être nos chroniqueurs ont-ils connu plusieurs poèmes. Sinon, c'est plutôt à un poème sur Alphonse VI que je penserais encore.

10. Plus corrects que ceux du Poème sur la prise d'Almería, dont M. Entwistle s'est autorisé pour glisser des vers qui n'ont rien d'invraisemblable, mais qui, naturellement, détonent un peu à côté des autres.

11. Aug. Gevaert (*Les origines du chant liturgique de l'Eglise latine* (Gand, Hoste, 1890) définit ainsi les *hymnes :* « textes divisés en couplets, — comme la chanson moderne, — et adaptés primitivement à des airs « mesurés » (p. 10-11). « Saint Ambroise, Prudence, Sedulius composent leurs hymnes sur les rythmes mondains de la chanson populaire ou de la *lyrique d'Horace* » (p. 25). Ce n'est pas tout à fait la définition d'Isidore de Séville, reproduite par Amador de los Ríos (*Hist. crít.*, t. I, p. 456); mais le trait essentiel se retrouve de part et d'autre : le chant. Rien ne prouve que le *Carmen Campidoctoris* ait été chanté effectivement; mais il a été versifié d'après le type d'hymnes chantées : paroles nouvelles sur air connu.

avoir simplement suivi en cela la tradition établie au temps où il a été composé), je me demande pourquoi on ne pencherait pas décidément, et d'ailleurs non exclusivement, vers le *Carmen* qui, fait pour être chanté ou sur le modèle d'une hymne chantée, dut bien avoir quelque renommée. Et n'y a-t-il pas des chances pour qu'il ait été connu du clerc qui a composé le Poème sur Almería ?

Mais il y a plus. « Preciosísima muestra de los entusiasmos que el Cid despertaba en torno suyo », comme, dans *La España del Cid*, le déclare M. M. P. (p. 7), est-il absolument pour rien dans l'élaboration du *Poema ?* dans la préparation d'une ambiance favorable, d'une légende durable, d'une mise en œuvre plus populaire encore et de plus grande envergure ? Il est permis de le supposer, il est difficile de le nier. Et alors, nous verrions donc la « cantilène » (la fameuse cantilène d'où l'on ne croit plus que soit sortie le Roland, et qui en France, si jamais elle a existé, serait, de toute façon, restée stérile) précéder sûrement et provoquer peut-être la naissance du *Mio Cid*. Ce serait le cas de dire : « Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà ! »

Je dois reconnaître pourtant que l'opinion de M. M. P. touchant le *Carmen* et son rapport avec l'épopée populaire peut paraître assez différente [12]. Pour lui, c'est une composition savante où l'apostrophe au peuple [13] est une imitation des jongleurs; et cela prouverait que ces derniers chantaient donc déjà, de son vivant, le héros castillan.

Rien d'impossible à ce que le poète latinisant ait pris le ton du poète en langue vulgaire, comme Gonzalo de Berceo, un siècle et demi après, s'assimilant plaisamment aux trouvères du chemin, déclare que son poème sur Santo Domingo vaudra bien un verre de vin.

Le sujet du *Mio Cid*, du moins celui du *Cantar del Destierro*, se trouve esquissé dans le *Carmen Campidoctoris* aux vers 45-76. Est-ce un souvenir ? ou est-ce un point de départ ? Il semble difficile de décider d'une façon péremptoire. Si l'on admet que ce soit

12. *La España del Cid*, p. 611 : Esta sabia composición está hecha para leída en el retiro de los estudiosos; pero nuestro erudito poeta, al convocar en la citada estrofa [Eia laetando, etc.] a los corrillos del pueblo para que le oigan relatar las nuevas guerras del Campeador, « hoc carmen audite », no hace sino imitar a los juglares que en la plaza pública llamaban a la turba en el comienzo de su canto : « Oít varones una razón... » Y así el *carmen* latino viene a ser un indicio de que los juglares en romance cantaban las hazañas del Cid en vida de éste; ellos eran ya los noticieros de la frontera, como lo seguían siendo en el siglo XV cuando la guerra de Granada ».

13. Beaucoup d'hymnes commencent par *Eia !* (U. Chevalier, *Rep. hymn.*, nos 5277-5330, 26013-26046, 36999-37031). Aucune n'est en vers saphiques (sauf erreur); mais il en est d'antérieures au XIe siècle (nos 5290, 5314, 5321, 5325, 5330, etc.); et quelques-unes comportent une apostrophe aux assistants assez semblable à celle de notre *Carmen*.

un souvenir, il faut admettre aussi que le *Cantar del Destierro* a eu une existence séparée et précoce. Ce n'est pas impossible. A ce premier *Cantar*, qui correspond en somme au *Carmen*, aurait donc suffi, comme canevas, l'exil du Cid et ses premiers exploits jusques et y compris sa victoire sur le comte de Barcelone, comme couronnement. Mais rien n'empêche non plus, tout bien considéré, d'accepter que ce *Cantar* soit issu du *Carmen* ou de la même inspiration, des mêmes circonstances, de la même exaltation. En tout cas, il y a dans le *Carmen* un élan, une spontanéité, une joie sincère; et là, plus que dans toute autre considération, est l'indice de l'œuvre de circonstance, et la vraie date. Qu'il n'ait pas été composé avec un autre objectif que la lecture « en el retiro de los estudiosos », soit ! On pourrait au moins admettre la publicité du monastère. Et non seulement l'inspiration, mais aussi la forme, plus populaire qu'au premier abord, du fait qu'elle est latine, il ne semblerait, cette forme de l'hymne, si connue, si répandue, si aimée, presque journellement entendue dans les églises, si traditionnelle, si espagnole enfin, voilà ce qu'il faut considérer et ce que j'ai voulu mettre un peu en relief pour agrandir la place du *Carmen Campidoctoris* dans la littérature du Cid, en insistant sur ses antécédents religieux, populaires et nationaux, et en l'opposant à une autre production qui, tout en ayant avec lui des rapports, se classe pourtant dans une catégorie assez distincte.

Georges CIROT.

La reine Éléonore et la Nation germanique de l'Université d'Orléans[1]. (Un document inédit.)

Le traité de Cambrai, confirmant une des dispositions du traité de Madrid, stipulait le mariage de François Ier et de la reine Eléonore, déjà arrêté et à demi célébré en 1526. Une convention particulière[2] précisait que la délivrance du Dauphin et du duc d'Orléans s'opérerait sur un ponton placé au milieu de la Bidassoa et que la nouvelle reine voyagerait de conserve avec les jeunes princes.

Aux termes de cet accord, Eléonore arriva à Bayonne le 1er février 1530, François Ier avec sa cour l'attendait à Mont-de-Marsan[3].

Cette union semblait être le gage d'une paix durable. François Ier, tenant lui-même à accréditer cette opinion, avait enjoint aux villes par où passerait le cortège « de lui faire une réception solennelle et

1. Voir *La Nation germanique à l'Université d'Orléans* (*Revue de littérature comparée*, 1930, p. 390).

2. Archives de Simancas, série D., liasse 4, n° 32.

3. Mezeray, *Histoire de France*, t. VIII, p. 534, et Lavisse, *Histoire de France*, t. V (2), p. 66 (Henri Lemonnier), 1904.

brillante »[4]. L'ordre royal arriva à Orléans plus d'un mois avant la date fixée pour la réception[5]. Selon l'usage, les dix nations[6] de l'Université, et parmi elles la Nation germanique[7], furent priées de participer aux cérémonies publiques organisées à cet effet.

Au cœur même de la France, Eléonore allait donc trouver, pour la saluer et lui faire cortège, les fidèles sujets du grand Empereur, son frère. Il est intéressant de savoir quelle fut alors leur attitude, et comment ils réagirent en présence d'un événement qui, s'il n'assurait point le succès de la politique française, n'établissait pas non plus le triomphe définitif de l'Empire.

Les Archives départementales du Loiret nous donneront sur ce point de précieuses indications.

Constatons d'abord qu'au moment même où la reine Eléonore arrive à Bayonne, le procureur de la Nation le note scrupuleusement sur son registre : « Appulerunt in Urbem Hispanis vicinam dictam Baionæ, die prima mensis, Julii anno MD.XXX! »[8]. Il le consigne avec gravité et des précisions minutieuses. On a soin de relever même[9] que *Galearius Capella* se trompe quand il affirme, dans son livre sur François Sfortia[10], que le Dauphin et le duc d'Orléans furent rachetés deux millions de couronnes. (Vicies centenis millibus.) Le procureur de la Nation a vu, dit-il, une lettre du roi, où il est écrit que le prix du rachat fut de un million deux cent mille couronnes (redemit eos duodenis centenis millibus coronatorum; ita continebant litterae regiae ud urbem hanc missae quas vidi cum in collegio veluti germanicae nationis procurator assiderem)[11]. En fait, *Capella*, dont le crédit auprès de François Sfortia avait été grand, en sa qualité de secrétaire du Conseil de Milan, avait puisé ses renseignements à bonne source. Mais nous savons aujourd'hui qu'il faisait état, lui, des exigences absolues de Charles V au mo-

4. Lottin, *Recherches historiques sur Orléans* (V. année 1530). Lottin indique ses sources de façon très vague. Je n'ai pas retrouvé les documents auxquels il fait allusion. Il paraît s'être contenté de copier Le Maire, *Antiquités de la ville d'Orléans* (édition 1648, p. 164).

5. Primus liber procuratorum venerabilis Alemaniae nationis almae Universatis aurelianensis. Archives du Loiret, série D, 213, f° 249.

6. La Française, l'Allemande, la Lorraine, celles de Champagne, de Bourgogne, la Normande, la Picarde, celles de Touraine, de Guyenne et d'Ecosse. En 1538, un arrêt du Parlement les réduira à quatre. La Lorraine s'étant jointe alors à la Germaine, la puissance de la nation s'en trouvera fortifiée. Sur la Nation germanique à l'Université d'Orléans il y aurait lieu de consulter la magnifique collection des Archives du Loiret. Voir série D, inventaire sommaire des Archives départementales et la préface substantielle de M. Jacques Soyer.

7. Archives du Loiret, D. 213, f° 247.

8. Archives du Loiret, D, 213, f° 247.

9. En marge et d'une autre écriture, mais sensiblement contemporaine

10. Il s'agit du *de Rebus gestis pro restitutione francisci.*

11. D, 213, *idem.*

ment du traité de Madrid en 1526, tandis que le procureur de la Nation s'en tient strictement au paiement *en numéraire* effectué par François Ier au moment de la délivrance du Dauphin et du duc d'Orléans en 1530 12.

Ce qu'il faut retenir de ce débat, c'est que la nation Germanique, à qui l'on communiquait jusqu'aux missives royales, s'intéressait activement à la politique de l'Empereur. Depuis le jour où elle avait multiplié épitaphes, distiques et odes hendécasyllabiques 13 pour pleurer la mort de l'Archiduc, père de Charles V, et voyant « se lever le soleil de la maison d'Autriche », chanté avec ses triomphes, sa grandeur et sa puissance, elle n'avait cessé de suivre les événements d'Espagne. Elle les avait suivis d'assez près, en effet, pour se croire en mesure et être en mesure véritablement de préciser avec autant de certitude qu'un secrétaire d'Etat milanais directement mêlé à la lutte, les clauses essentielles d'un traité à peine signé.

Il semble donc que l'arrivée d'Eléonore, qui n'avait rien d'imprévu pour la nation, dût la trouver satisfaite et qu'un élan unanime dût aussi la porter au-devant de la jeune Reine. Le document suivant nous dira ce qu'il faut penser d'une telle opinion :

Fol. CCXLIX.

1530

Primus liber procuratorum venerabilis Alemaniae nationis almae universitatis aurelianensis 14.

De adventu sororis imperatoris in Galliam

Pridie Calendis Decembris me procuratore Illustrissima Domina Aleonora Carolis Cesaris Invictissimi Hispaniarum regis soror, postquam ex hispania in Galliam trajecit, cum christianissimo gallorum rege francisco de Valloys matrimonium initura, universa fere galliae nobilitate comitata Aureliam venit, cuius in quam

12. 1.200.000 couronnes comptant, aux termes du traité. Toutefois il était stipulé que les biens territoriaux du duc de Vendôme et de plusieurs autres seigneurs français dans le pays-bas représentaient *à titre de garantie* la somme de 510.000 francs. Enfin, les sommes que l'Empereur devait au roi d'Angleterre et dont le roi d'Angleterre remettait les obligations au roi de France seraient comptées pour 290.000 francs : soit deux millions encore en 1530 mais distribuées bien autrement qu'en 1526.

(*Corps diplomatique*, t. IV, et Mignet, p. 473 : Rivalité de François Ier et de Charles V.)

13. D, 213, p. 119 à 121 :

a) Illustrissimi hispaniae Regis Philippi Epitaphius.
b) Carmen dactylicum phalentium hendecasyllabum.
c) Monocolos carmen dactylicum phalentium hendecasyllabum. De eodem.
d) Distichon de eodem.

14. Archives du Loiret, D, 213. — Je publie le document intégralement et aussi exactement que possible. Le rédacteur adopte l'écriture italienne du début du xvie siècle, mais il emploie souvent encore des signes orthographiques allemands, des accents, par exemple. Les registres de la nation sont, en général, rédigés en latin. Ce document me paraît, à des titres divers, assez caractéristique en soi pour mériter une reproduction littérale, malgré sa longueur.

adventu mensem unum aut alterum ante cognito, civitas Aurelianensis quae ad excipiendam Reginam usui forent in tempore diligenter dispicere ; Ballivue Aurelianensis civitatis nomine ad oies [15] nationes literas mittere, easque obviam procedere [16]. De qua petitione civitas Aurelianensis (simul atque orare ut se spectandas prebere dignarentur vellentque manu facta Reginae apud nationem lecta fuit) aliquamdiu tenuit consultatio; qui eam admittendam censebant, his potissimum rationibus ducebantur, quod Regina de qua nobis mentio est Caroli Cesaris semper Augusti soror erat, in quam ut si quid collatum esset beneficentiae, in Cesarem ipsum collatum censeri posset; Deinde quod Civitas Aurelianensis id cupiebat, cui negare videbatur iniquum; qui in contrarium tendebant, nolebant rem omnem communiter; non aliter petitionem Ballivi recipiendam putabant, nisi reliquae nationes si non oies (omnes) saltem aliquae eam admittendam constituissent; verum istorum sententia non obtinuit; quando quidem reliquarum nationum decreta nobis satis constare non poterant; accedebat quoque quod turpe et indignum videbatur, germano nomini aliarum nationem exempla sequenda proponere, quas ordine et rerum gestarum magnitudine semper antestetisset; itaque in eorum sententiam tandem discedebatur qui admittendam petitionem ante censuerant; Deinde quo res omnis expeditius peragi posset, optimum videbatur, ex toto caetu nationis nostrae unum quempiam eligi Ducem sine Capitaneum, penes quem summa totius negotii foret, eique duos adiungi consiliarios; porro duci negotium datum fuit ut una cum consilariis suis, ex toto consodalitio nationis nostrae XX et unum adolescentes, unum quemque ut statura et robore praestantissimus erat deligeret, quibus omnibus mandatum fuit ut militarem vestitum (qualis peditum germanorum esse solet) in adventum Reginae compararent. De impensis quae in eam rem fierent, ita statuerat natio ut singuli eorum quos dux praeterierat XXV scutiferos conferrent viritim, in eos qui delecti erat (*sic*) levandorum sumptum causa distribuendos; in eumdem usum ex Erario nationis nostrae VIII coronatos depromi placuerat [17]. Restabat vexillum et tibicines, quae ex erario comparari nationis decreto convenerat; obiter hic posteros de vexillo admonere usum est operae precium, quod me procuratore ex octo ulnis de taftas confertum est, ne aliquando utpote silentio preteritum posset intercedere : — His itaque omnibus ut mandatum erat diligenter preparatis Inclita natio nostra sola Reginae obviam processit, mirum quanta in laude et gloria; Ego quoque qui id temporis nationis nostrae procurator erat in processione quam Universitas Aurelianensis Reginae faciebat, tertium ordinem inter procuratores nationum obtinebam.

Vexillum de quo paulo superius mentionem feci, Nationis decreto in Cista nationis depositum est, inde si quando usus veniet petite [18].

Ainsi donc, Eléonore fait son entrée à Orléans le 31 novembre, accompagnée de « presque toute la noblesse française ». On ne précise pas autrement. On ne signale pas la présence de François Ier. On ne dit point que cette noblesse française c'était Louise de

15. Pour *omnes*. On aura mis *oies* comme pluriel de *ois*, sans tenir compte de l'origine de l'abréviation.

16. Dans le *Liber quaestorius*, D, 223, on lit, folio 84 : « scripsit ad nationem nostram item ad omnes alias hujus universitatis nationes ut, quantum possemus ornatissime progrediremur una cum civibus obviam regina extra urbem Ballivus Aurelianensis. »

17. En marge : « Nota de vexillo nationis nostrae ».

18. A la fin du document, une autre main a écrit : « ubi etiamnunc asservatur ad 1547 ». Cet étendard a donc pu servir pour la réception de Charles-Quint en 1539.

Savoie, duchesse d'Anjou et d'Angoulême, qui avait négocié la « paix des dames »; c'était Henry d'Albret, roi de Navarre, et sa femme; c'étaient les princes, ducs et duchesses de Vendôme, de Nemours, de Guise [19]. Et on ne rappelle en aucune manière, non plus, la présence du Dauphin et duc d'Orléans [20]. Le seul personnage qui semble intéresser la nation, c'est la sœur de « Caroli Cesaris invictissimi ».

La suite du document confirme cette impression.

Plus suggestif encore est le débat institué à la suite de l'invitation du Bailli. Les uns disent qu'il faut répondre à cette invitation pour la raison essentielle qu'il s'agit de la sœur de l'Empereur et qu'en l'honorant on obligerait César. Par surcroît ils seraient enclins à ménager la ville. Mais on ne doit voir là qu'une simple mesure de prudence [21]. Ce qui les guide, c'est le souci de la conservation de leurs privilèges. En acceptant le principe d'une participation aux cérémonies publiques, ils n'entendent point adresser leurs hommages à la femme de François Ier, reine de France. Eléonore reste, avant tout, la sœur de l'Empereur et c'est à ce titre, uniquement, qu'ils prétendent la saluer.

Les autres répondent, avec force, qu'ils ne veulent rien « faire en commun avec les autres nations ». Or il importe de noter que la nation germanique a pris part jusqu'alors à toutes les réceptions royales, en même temps que les autres nations et en commun avec elles. Elle a reçu ce même François Ier lors de sa première entrée dans la ville avant les guerres d'Italie; et elle recevra plus tard Henri II (le duc d'Orléans qu'elle veut ignorer aujourd'hui), Henri IV, Louis XIII, Louis XIV qui renouvelleront leurs privilèges. En 1530, elle réagit, au contraire, brutalement en invoquant des motifs assez surprenants. Ils n'occuperont pas, disent nos Germains d'Orléans, la première place au cortège et ce sera pour la nation, pour le nom germain chose honteuse, inique. « Turpe et indignum, germano nomini aliarum nationem exempla sequenda proponere, *quas ordine et rerum gestarum magnitudine semper antestetisset.* » Il y a là pour le moins un état d'esprit inquiétant qu'il importe de signaler d'autant plus qu'il ne s'explique pas seulement par la politique de domination universelle de Charles V. On entend, en effet, le même langage un siècle et demi plus tard, dans des circonstances à peu près identiques, lors de la réception, en 1676, de Marie-Louise d'Orléans [22]. Le maître des cérémonies

19. Le Maire, *Histoire et antiquités de la ville d'Orléans* (1648), p. 164 et 165.

20. Futur Henri II.

21. Archives du Loiret : Inventaire sommaire, *op. cit.*, p. 59 à 116.

22. Femme de Charles II, d'Espagne, fille d'Henriette d'Angleterre et du duc d'Orléans, frère de Louis XIV (en premières noces).

Sainctot ayant alors résisté à certaines de leur exigences, ils allèrent en cortège par la ville, précédés de la Masse et des bedeaux, porter solennellement au dict « Dominus Sainctot » les livres de leurs privilèges, afin de lui montrer « plus clairement que la lumière de midi [23] » qu'ils *devaient* être reçus en corps par la Reine *avant tous les autres*, en leur qualité de nobles Germains. « Nos germanos esse nobiles et ob hanc causam reliquis longe anteponendos [24] ». Ils ne manquent pas alors de préciser que l'actuelle duchesse d'Orléans (Charlotte-Elisabeth) est d'origine bavaroise; et, à la suite de la visite qu'ils lui font le même jour, de témoigner hautement leur satisfaction d'avoir été reçus en concitoyens et de s'être entretenus avec elle uniquement dans leur langue maternelle [25].

C'est le même état d'âme, à deux époques, deux moments historiques bien différents [26], la même expression caractérisée du génie national.

Peut-être cependant faut-il voir plus précisément encore dans les dispositions du Conseil de la nation au moment de la réception d'Eléonore une sorte de menace ou de défi. — N'enjoint-on pas au chef de la délégation de choisir « XXI adolescentes unumquemque ut statura et robore praestantissimus erat » et ne leur impose-t-on pas à tous l'habit militaire ? « Quibus omnibus mandatum fuit ut militarem vestitum, qualis peditum germanorum esse solet, in adventum reginae compararent. » Le but poursuivi semble clair : faire une démonstration de force et de puissance. S'abstenir serait, leur dit-on, se diminuer [27]. Et voilà l'argument décisif qui entraîne tous les suffrages.

Restait, le principe accepté, un problème difficile à résoudre. La nation germanique, dont la situation matérielle était d'ordinaire brillante [28], avait, à la suite des dernières guerres, de grands embarras d'argent. On aura recours, pour la réception d'Eléonore, à des moyens héroïques. Chacun de ceux, dit le document, qui n'au-

23. « Luce meridiana clarius ostendebamus » (*Liber assessorum, I. N. Germaniae inchoatus anno* 1676. Archives du Loiret, D, 238, p. 147 à 149.)

24. D, 238, *idem*.

25. Le duc d'Orléans excédé refuse de les recevoir. « Respondit dominus Sainctot dominum ducem Aurelianensem nullius urbanitates excipere. » D, 238, p. 148.

26. Ceux-là mêmes que Victor Hugo a opposés dans l'antithèse fameuse de la préface de *Ruy-Blas*.

27. D'autant plus qu'on pourrait les croire effrayés par la dépense : « ne suppositi magnitudine impensarum deterriti ire recusarent ». D, 223, folio 84, *Liber quaestorius*.

28. Les archives départementales du Loiret en fournissent des preuves innombrables. Je n'en veux d'autres que les secours fréquents accordés par la nation aux pèlerins de Saint-Jacques, aux mendiants, aux soldats, à leurs compatriotes en général qui traversaient la ville. C'est une question à traiter dans son ensemble et sur laquelle nous reviendrons. Voir cependant les Archives du Loiret, D, 225, 226, 227.

ront pas été choisis pour faire partie du cortège devra fournir 25 écus; la caisse Universitaire accordera le supplément nécessaire, c'est-à-dire entre autres, d'après le livre des questeurs [29] :

In primis his qui obviam ituri fuerant ut commodius et decentius se vestirent dedi............	XXI francos XII s.
item conclusum fuit quod vexillum aquila insignitum pararetur ut tibicines conducerentur. Quaere dedi pro VIII ulnis de taffta jaune pro qualibet ulna	XXII, s. VI d. t.
Pro hasta vexilli item pictori pro pictura......	XVII s. VIII d. t.
in his consuerunt et fecerunt vexillum..........	XX s.

Au total, 114 francs 9 deniers tournois auxquels il faut ajouter les avances qui durent être faites devant notaire [30] à un grand nombre d'étudiants. Après quoi, les caisses universitaires s'étant trouvées vides, on fit appel à la générosité de la ville, qui voulut bien fournir lances, glaives et hallebardes [31].

Un incident de la dernière heure faillit faire échouer la « manifestation ». Il avait été décidé que les tambourineurs [32] seraient tous habillés de la même façon et qu'ils porteraient les couleurs impériales. Ceux-ci répondirent qu'ils acceptaient, mais à une condition : ils garderaient pour eux les habits après la cérémonie [33]... L'arrivée de la Reine étant imminente, il fallut, dit avec mélancolie le trésorier de la Nation, se soumettre à leurs exigences.

L'essentiel c'était que la Nation pût s'avancer *seule*, parée selon le lustre impérial [34] au-devant de la Reine. Il en fut ainsi fait. L'honneur et l'orgueil national étaient saufs.

Eléonore, « sous un dais d'or porté par les échevins et sur leurs épaules [35] », put donc, dès la porte du pont, contempler les futurs guerriers de l'Empereur dans tout l'éclat de leur jeune gloire. En plein cœur de la France, elle n'avait qu'à jeter un regard sur la foule pour se croire transportée dans les Etats de son frère.

Elle avait été reçue avec honneur à Bordeaux. Paris lui préparait une entrée solennelle. Mais nulle part sans doute elle ne se sentirait aussi près de son peuple que dans la bonne ville Royale où l'accueillaient, l'arme au poing, ses fantassins allemands.

Et peut-être qu'en entendant monter vers elle leurs acclamations, crut-elle alors possible et prochaine la réalisation du grand rêve Impérial !

SERGE DENIS.

29. D., 223.
30. *Idem.*
31. *Idem.*
32. Le mot est en français dans le texte (D, 223).
33. D, 223.
34. *Idem.*
35. Lottin, *Recherches historiques et comptes de la ville;* Le Maire, *op. cit.*, p. 164.

Antheros.

Lope de Vega dit au chant III de *La Circe* (5 oct. 8) :

Amaba Circe a Ulysses, no tenía
Correspondencia amor, faltaba Antheros,
Sin quien poco se aumenta, aunque se cría,
Sin pasar de los términos primeros.

Le contexte indique assez que l'*h* d'Antheros est une de ces fioritures orthographiques que la Renaissance a multipliées sans toujours respecter l'étymologie : Il s'agit évidemment ici d'Antéros, l''Αντέρως des Grecs, le dieu de l'amour partagé. Où Lope a-t-il rencontré ce mythe, qui n'appartient pas au fonds le plus vulgarisé des fables relatives à l'amour ? Ce n'est ni chez Marsile Ficin ni chez Léon Hébreu, qui sont ses autorités en la matière dans quelques scènes de *La Dorotea*. Ces auteurs ne parlent pas d'Antéros. Il avait lu probablement un autre des bréviaires d'amour du XVIe siècle, le *Libro di natura d'amore* de Mario Equicola, que M. Jean Festugière signale comme source d'un passage d'Héroët, dans sa belle étude sur *La philosophie de l'amour de Marsile Ficin et son influence sur la littérature française au* XVIe *siècle* (Coimbra 1923. Tirage à part de la *Revista da Universidade de Coimbra*, vol. VII).

Voici le texte italien d'Equicola, tel que le reproduit M. Festugière (*op. cit.*, p. 163) :

Porremo hora le parole di Themistio tradotto nella nostra lingua. Nel tempo che Venere genero Cupido bello, et gratioso; si vedea quel fanciullo molto più bello che la bella madre, ma *non cresceva in grandezza*[1] et statura, laquale correspondesse alla bellezza. Per laqual cosa affannata non sapendo quel che fare la madre, tutta si affligeva, et con lei le gratie del putto nutrici, perche andarono all' oracolo di Themis (non era ancora Apollo in Delfo) pregando humilmente che qualche rimedio si trovasse a quella insolita et degna di misericordia infelicita. Themis disle : « Io vi levaro di questa sollicitudine. Certamente non mi par c'habbiate ben compresa la natura et ingegno del putto, perche o Venere questo tuo vero amore, *forse puo nascer sòlo, crescere non puo solo*, però se desideri che cresca, ti è necessario l'opera di *Antherote*, il quale con iscambievole amore risponde alla benivolentia. Sarà cosi la nature de' protelli, che l'uno a l'altro farà auttore di farsi crescere, riguardandosi vicendevolmente germinando da equal pianta, se l'uno mancara, fara necessario manchino amendue. In questo Venere parturi Antherote, il quale a pena nato subito Cupido crebbe in alto espiegò le penne. Denota Themistio che chi vuol esser amato, bisogna che ami, ch' amore se non è reciproco, tosto manca » (Ed. de Venise, 1536, f. 95 v° et 96 r°).

Il n'est pas absolument certain que Lope ait reçu cette fable par le canal de Themistius et d'Equicola, puisque Louis Le Roy, dans

1. Je souligne les mots qui éclairent les vers de Lope.

sa traduction française du *Banquet* de Platon (*Sympose*, Paris, 1558, f. 16 v°-18 r°) rappelle ce même passage de Themistius d'après Augustinus Nyphus, *De l'Amour* (chap. 19 et 60) et ajoute que Caelius Calcagninus « en a faict un livret qui se trouve entre ses œuvres, et la refere à Porphyre ». (Festugière, *loc. cit.*) Les *Opera* de Calcagninus ont été publiées à Bâle en 1544, trois ans après sa mort.

Toutefois la vogue durable du livre d'Equicola nous incline à croire que Lope de Vega l'a lu : et comme il aimait à faire étalage de ses lectures, il est possible qu'il l'ait allégué quelque part. Le *Libro di natura d'amore*, paru à Venise en 1525, avait été réimprimé quatre fois dans la même ville jusqu'au temps de la jeunesse de Lope (1531, 1536, 1563, 1583). En 1584, Gabriel Chappuys l'avait traduit en français (lui aussi orthographie *Antheros*), et sa traduction n'eut pas moins de trois éditions, à Paris seulement, jusqu'à la fin du siècle (1584, 1589, 1598). Le British Museum en possède une de Lyon, 1597.

Marcel BATAILLON.

Blasco Ibáñez sujet de thèse doctorale.

Tout arrive et il était, d'ailleurs, à prévoir que Blasco Ibáñez aurait son tour. Car, du train où vont les choses, les sujets de thèses feront plutôt défaut que les candidats au doctorat. On parle, naturellement, ici, de la « docte Allemagne »... Toujours est-il que Fräulein Annedörte Greiner, d'Iéna, est sur le point d'achever sa *Doctordissertation*, sur Blasco Ibáñez et Zola. Il était bon, aussi bien, que fût tirée au clair cette filiation tant controversée. Mlle Greiner s'étant adressée à nous pour différents éclaircissements, nous avons relu à son intention quelques-uns des romans de Blasco où il nous semblait que l'influence de Zola fût particulièrement manifeste. Il ne faut pas, en effet, oublier que, tout en se défendant d'avoir rien eu jamais de commun avec le maître de Médan — voir sa fameuse lettre à Cejador, que nous avons réimprimée en entier dans notre volume de 1924 : *Blasco Ibáñez Paisajista*, p. 113-128 —, il reconnaissait certaine dépendance à l'origine de sa carrière d'écrivain, mais niait — la lettre en question est de mars 1918 — qu'il eût désormais, « *en plena madurez* », et sa personnalité formée, autre chose que « *muy pocos puntos de contacto con mi antigue ídolo* ». Cependant, quand, le 5 octobre 1924, il présidait le « Pèlerinage à Médan », nous l'y entendîmes, dans le discours qu'il prononça alors, déclarer — et ces paroles sont imprimées au n° 6 du *Bulletin de la Société littéraire des « Amis d'Emile Zola »*, p. 8 — ceci : « *Je vénère l'écrivain de génie et j'admire*

l'homme; ses romans, je ne me lasse pas de les relire... » Et, un peu plus loin, revenant à la formule qu'il s'appliquait six ans avant, lorsqu'il parlait à Cejador du « voile de la fantaisie » qu'il jetait « de plus en plus épais » sur « la nudité de la réalité », il dira : « Il était bien trop peintre pour pouvoir être à toute heure photographe. *L'art* — disait-il — *n'est que la réalité vue à travers un tempérament.* Mais il oubliait que son tempérament à lui était celui d'un artiste, d'un Méridional, celui d'un créateur de beauté, qui jette sur la vérité les voiles de la fantaisie et parvient ainsi à la rendre aimable et attrayante... » (p. 10). Dans l'article que nous avons écrit en espagnol — il clôt notre collaboration à la série des tomes de l'*Enciclopedia Espasa* — sur *Zola* pour le dernier volume de cette vaste publication — tome 70, p. 1330-1337 —, nous avons suffisamment indiqué l'influence exercée par Zola en Espagne au moment où Blasco débutait dans les lettres, la tête farcie de lectures zolesques et ne songeant qu'à réaliser dans son pays la tâche que se proposait le romancier français pour le sien, tout en observant certaines nuances de pensée et d'écriture que lui imposait la tradition d'une littérature dont le réalisme n'avait pas besoin, pour réapparaître, de revêtir la défroque de Zola. Mais — et la remarque est de l'auteur d'une trop courte étude : *Blasco Ibáñez and Zola* (Katherine Reding, de l'Université de Texas), parue dans *Hispania* de décembre 1923, p. 370 — il est un point sur lequel Blasco et Zola se ressemblent et c'est celui « *of being plain spoken* ». Ce serait enfoncer une porte ouverte que vouloir le démontrer, mais, puisque le hasard fait que l'on ait donné aux Etats-Unis, comme texte scolaire, *La Batalla del Marne* (extraits des *Cuatro Jinetes*, publiés en 1920 par D. Federico de Onís, chez Heath & Co., avec onze pages d'*Introduction*, des *notes* et un *vocabulaire*) et qu'un juge aussi délicat que Thos. A. Fitz Gerald, de l'Université d'Illinois, a trouvé que ce texte serait « *excellent material* » de lecture pour des étudiants avancés, il ne sera peut-être pas superflu de relever ici quelques-unes des particularités par où le style de Blasco se rapproche, en gros à peu près, de celui de son maître de France. Prenons donc l'édition originale (Valencia, 1919) des *Cuatro Jinetes*. P. 8 : *Eran criadas de las casas próximas que hacían labores...* Trop de fois chez Blasco se représentera cette construction équivoque, sur le genre de « *medias para clérigos de lona* » ou « *se venden mesas para comer viejas de pino* », ou encore « *en una de freír cayó caldera* », pour qu'on insiste; p. 9, *la pista ovoidal de la cubierta de un buque...* Confusion enfantine entre un volume (*ovoidal*) et une figure (*oval*); p. 13, *Comerzienrath* s'écrit en bon allemand *Kommerzienrat*, bien que ce titre n'existe plus depuis 1919 dans le Reich, sauf en Bavière; *ibid.*, *la* landsturm est

un solécisme pour : *el* landsturm; p. 14, *hoc* en est un autre pour *Hoch;* p. 15, *bocks* est une sottise en ce lieu, sur un navire allemand, où l'on ne confond pas, comme en France, une variété de bière avec le récipient dans lequel on sert toute espèce de bière; p. 16, quelle singulière idée d'avoir pris l'honnête patronymique alsacien du collaborateur de Chatrian pour en gratifier un furieux pangermaniste !; p. 19, les *gros cigarres de Hambourg* sont fabriqués à Brême; p. 20, quand les Allemands poussent l'exclamation joyeuse que Blasco leur attribue dès qu'ils entendent — nous sommes en l'été de 1914 — conter quelque historiette du Kaiser, ils ne disent pas « *ja* » mais « *ach !* »; p. 25, Boulogne se dit en espagnol Bolonia, si tous, en parlant du *Bois de Boulogne*, disent : *el bosque de Bolonia*, comme tous, en parlant des *Tuileries*, disent : *las Tullerías*, en dépit du barbarisme; p. 26, les « marches de grenadiers » du temps de Frédéric le Grand n'étaient pas accompagnées de « trompettes », mais de « fifres » et de « tambours »; p. 27, la *Chapelle Expiatoire* n'est pas « une antique tombe de la reine exécutée », mais fut érigée de 1816 à 1826 sur l'emplacement de l'ancien cimetière de la Madeleine, où les dépouilles royales avaient reposé jusqu'à leur transfert à Saint-Denis, en 1815; p. 29, *la falda entravé* ne serait rien si, presque chaque fois qu'il cita du français dans ses romans, Blasco ne l'eût cité de travers; p. 37, *estaba influenciado*, passons sur le néologisme, ou le gallicisme, que toutes les observations n'empêcheront pas de s'ouvrir un chemin à côté d'*influír*, encore que, chez Blasco, le gallicisme tende — surtout dans ses derniers livres — à occuper une place absolument injustifiée et injustifiable; p. 37, la sottise courante, qui consiste à ne voir en Marseille que « la Cannebière », ne pouvait manquer là; p. 27, ces « zouaves d'Algérie » ne pouvaient pas davantage faire défaut, pour compléter le cliché; p. 40, *Misiá*, ainsi accentué sur la finale, est inexact, c'est *misia* que prononce le peuple en Argentine; p. 48, *pedigrée* n'est sans doute accentué de la sorte que parce que l'auteur le prend pour un mot français; *ibid.*, *reproductores* remplace mal le terme propre : *sementales;* p. 57, *cloqueos de ranas :* de quoi fournir à Gómez de la Serna le sujet d'une *greguería* inédite, lui qui (voir sa confession dans les *Nouvelles Littéraires* du 7 janvier 1928) connaît à Madrid des « grenouilles exceptionnelles », lesquelles, sans doute, comme celles-ci, *gloussent;* p. 59, *daba sus excusas a Desnoyers*, il ne manque que *hacía*, au lieu de *daba;* p. 66, *patota* n'est pas un mot d'argot de *Buenos Aíres* seulement, mais de toute la République Argentine, où il est l'équivalent de *granuja;* de plus *argot* se dit *caló* en espagnol; p. 69, les « hommes de Loi » de Buenos Aires disent : « *la sucesion Madariaga* » pour : « *la herencia* », mais le disent-ils hors de la page 69

des *Jinetes*, où l'Argentine est plutôt caricaturée que peinte ?; p. 70, « *Rechnungsrath* » n'équivaut pas à « *consejero de cálculo* », mais à « *vocal del Tribunal de Cuentas* » et il n'y a, par suite, pas lieu de persifler un titre qui a son équivalent même en Espagne, où Blasco, qui se gausse de la hiérarchie sociale allemande, oublie avec quelle facilité on crée des titres de noblesse; *ibid.*, jamais « *premier portier* » ne se dit en allemand : *Oberpedell* », le *Pedell* n'étant pas un *portier* ou *concierge*, mais un domestique d'école; p. 70, si Blasco eût connu l'Allemagne avant de s'en moquer en ignorant, il eût réfléchi que le titre de *Professor* n'avait rien de commun avec le terme en usage chez nous et en Espagne — où, cependant, on fait une différence entre *catedrático* et *profesor*, tandis que, chez nous, n'importe quel répétiteur de Lycée ou de Collège se donne du « professeur »; p. 71, ces bourgeois de Berlin qui se font servir les jours de réception par une valetaille « *de calzón corto y peluca blanca* », n'ont d'équivalent que leur château « *con torreones puntiagudos, fantasmas en los subterraneos y varias leyendas, etc.* : voyez, pour la suite, A. Radcliffe; p. 72, *habían amasado fortunas enormes*, sans nul doute dans la boulangerie; p. 75, *entretener su actividad*, on pourrait douter du sens, mais comme il s'agit d'élever un tombeau, on voit qu'il ne s'agit pas d'*amuser*, mais d'*entretenir*, aux dépens d'un affreux gallicisme — pour *mantener* — une activité de millionnaire; p. 77, *dando martillazos en lo alto de una escalera*, ce *en* pour *desde* rend la phrase grotesque; p. 78, *funciones*, sous l'influence du français, au lieu de *oficios;* p. 81, *le tentaban las vastas proporciones de la piezas del castillo*, évidemment c'est *dimensiones* qu'il fallait; *ibid.*, *encontraba viejo juego al padre*, alors qu'il était si naturel de dire en castillan : *le encontraba cosa mandada recoger*, ou *le parecía un vejestorio;* p. 82, *haciendo claquear los pliegues de la falda*, évidemment : *faisant claquer les plis de sa jupe*, mais la langue, que devient-elle et l'espagnol n'avait-il pas *crujir ?; ibid.*, *sus amigas de sport*, pourquoi pas *de deportes ?;* p. 84, *la iglesia de Saint-Honorée d'Eylau*, sans doute Blasco, fils adoptif de la Veuve, n'était-il pas très fort sur le chapitre des églises [1]; p. 85, *los restoranes de Montmartre*, on doit dire *restaurantes*, mais quand on admet *bisté* pour *biftec* et une multitude de déformations culinaires *ejusdem furfuris*, on peut passer outre; p. 86, *reconocia cierto*

1. Il répète en tout cas la faute p. 91. Et c'est là qu'il lance — sous prétexte que cette église a pour fidèles habituels des Hispano-Américains du quartier —, à ceux-ci ces fléchettes empoisonnées dont ses aventures argentines lui fournissaient une si ample moisson. Le plus amusant, c'est qu'il y parle là de « *bancos liquidados* » : il devait savoir bien des choses sur ce genre d'opérations : Voir aussi, p. 93, comment Blasco se gausse des Espagnols qui fréquentaient la chapelle de l'avenue de Friedland.

cachet a la casa, autre gallicisme aussi courant qu'inutile, quand on a le choix entre *carácter*, *originalidad*, *estilo*, *buen gusto*, *distincíon*, *etc.*; p. 86, ces « *oficialitos de talle encorsetado* » qui dégoûtent la délicate Chichí étaient de trop grande taille pour mériter ce diminutif et, quant au corset, cette naïve enfant n'avait évidemment jamais contemplé certains de nos brillants officiers de cavalerie; p. 87, la peinture des « *restoranes nocturnos* » de Berlin est tout ce qu'il y a de plus inexact pour l'époque — o Kempinski, o Siechen, si différents de cette caricature d'un homme qui n'avait jamais mis le pied en Prusse ! —; p. 88, *clasificaba esta alma con su facundia inagotable, atribuyéndola toda clase de conflictos*, on peut être résolu *laísta*, il n'empêche que cet *atribuyéndola... !* Et les cas de cette vulgarité sont si nombreux chez Blasco !; *ibidem*, *redondez buhesca*, pourquoi inventer ce mot et ne pas dire simplement : *de buho ?;* p. 89, *trabajo de engendramiento psíquico;* il suffisait de dire *génesis* et la phrase perdait sa rudesse; *ibid.*, *la estufa roncadora*, c'est le *poêle ronflant* de France, mais ce n'est aussi qu'un affreux gallicisme; p. 92, *su irreductible marido*, autre gallicisme, que l'on trouve d'ailleurs maintenant fréquemment, mais la forme castillane étant *irreducible*, l'Académie s'est décidée à admettre ce gallicisme; p. 99, *sus regresos tardíos a la casa, ses retours tardifs à la maison*, mais en espagnol ce *la !*

Nous nous arrêterons aux 100 premières pages, car poursuivre ces notations jusqu'à la 398e et dernière, serait pour le plus patient lecteur trop cruelle épreuve. Il s'est trouvé — dans l'*A. B. C.*, en décembre 1924 — un journaliste espagnol spécialisé dans la recherche de ces « fleurs de langage » — on sait qu'il signait « *Meliton González* » cette rubrique intitulée : *Copio, copias, copiaré* — pour, en deux articles, glaner quelques-unes des plus typiques entorses apportées par Blasco à la grammaire ou au simple bon sens dans ce roman fameux, aujourd'hui si déchu de son antique renom. Il terminait sa liste, bien sommaire et incomplète, par les « vers » suivants (n° 6860) de l'*A. B. C.*) :

Hay quien asegura
Que por Yankilandia
La tal novelita
Fué cosa encargada.
Sus páginas muestran
Supina ignorancia :
Volumen de pista,
Cloqueos de rana,
Deshollar, con hache,
Proporciones *vastas*,
El *acre perfume*,
Sin fin de *avalanchas*,
Un *irreductible*,
Obus por granada,
Calzones y gorro
Que *tapan la cara;*
Kepis. De gerundios
Tremebunda plaga,
Flácida, dos *fémurs*,
Suscrito. Ventana
que está *horizontal*
En vez de apaisada,

Etcétera, etcétera.
Con lo dicho basta :
¡ Cuantísimo churro !
¡ Cuantísima papa !
¡ Dios mío, qué cosas
Los yanquis se tragan !

Don Julio Casares a réimprimé en 1919, au tome II, p. 83-86, de *Crítica Efímera*, un court article sur les *Jinetes* où il semble croire que ce roman a d'abord été écrit en français puis traduit en espagnol [2]. Blasco, en réalité, l'écrivit trop vite et c'est une œuvre bâclée, dont le succès est dû à son caractère d'ouvrage de propagande et aux circonstances spéciales de l'époque de sa publication. Relue à la lumière des expériences qui se sont accumulées depuis, elle apparaît tout au plus digne d'être traitée en roman feuilleton. Et si M. Toro-Gisbert avait jamais l'idée de redonner une édition accrue et corrigée des *Nuevos derroteros del idioma* de 1918, tout porte à croire qu'il n'y vanterait plus comme il le fit alors, p. 8, le « vocabulaire » de Blasco sans de sérieuses restrictions, empruntées aux volumes postérieurs à 1914, dont la langue, de plus en plus, se vulgarise, s'assimile au plus mauvais style de la conversation, en même temps que les idées deviennent davantage encore noyées de banalité. En ce sens, l'exemple de Zola déteignait toujours sur l'ancien biographe du maître de Médan et l'on peut dire que jusqu'à sa mort il est, sans peut-être s'en rendre compte, resté son trop fidèle disciple.

Camille PITOLLET.

2. Rappelons qu'il y a, sur les romans de guerre de Blasco, un article du comte de Cosal dans la Revue de Mme Blanco de los Ríos : *Raza Española*, 1921, n° 33, p. 41. Cet article est cité dans la deuxième édition de l'*Historia de la Literatura Española* (Madrid, 1925) de Juan Hurtado et González Palencia, p. 1084 — auteurs qui (bien que nous ayons écrit au sujet de cette erreur le 11 décembre 1922, ils ne l'ont pas corrigée) prétendent que nous « voyons dans le roman picaresque le germe (*sic*) de Blasco » (1re édition, p. 1063; 2e éd., p. 1068). Rien n'est plus faux et nous n'avons jamais « vu » cela, nulle part, chez Blasco. Signalons enfin que nous avons exposé et traduit dans une plaquette de 29 pages, en 1925, les très curieux jugements de la presse allemande, lors de la publication à Berlin, en 1922, des *Quatre Cavaliers de l'Apocalypse* en allemand (Camille Pitollet : *Sur la version allemande des « Quatre Cavaliers de l'Apocalypse »*, Bruxelles, 1925.) M. A. « de » Falgairolle en fut tellement ému que, dans *Vient de Paraître* de décembre 1925, p. 651, il crut devoir sommer Blasco de dire si c'était vrai qu'il avait déclaré être « l'ami du peuple allemand » ou si, au contraire, cela représentait « une falsification allemande ». Inutile d'ajouter que Blasco observa, en l'occurrence, « de Conrart le silence prudent », tant la chose était indéniable.

[Nous publions l'article ci-dessus à titre documentaire, et avec toutes réserves sur la question de fait qui est soulevée dans la note finale. L'auteur est notoirement renseigné sur Blasco Ibáñez; et il serait contraire à nos habitudes, comme à l'intérêt de la vérité, de refuser l'insertion pour des raisons d'opportunité. — G. C.]

BIBLIOGRAPHIE

Las apologias de la lengua castellana en el siglo de oro. Selección y estudio por **José Francisco Pastor**, lector de español en la Universidad de Estrasburgo. « Los Clásicos olvidados » (Nueva Biblioteca de Autores Españoles) publicada bajo la dirección de Pedro Sáinz y Rodríguez, catedrático de la Universidad de Madrid. VIII. Madrid, MCMXXIX. xxx-188 pages. 7 ptas.

Je ne suis pas bien sûr d'avoir bien compris ce que le jeune maître, passé depuis à Heidelberg, nous dit de la Renaissance au point de vue politique, en trois des seize pages de son Introduction; mais c'est peut-être parce que je ne puis m'habituer à l'abus de mot par lequel on veut à toute force appliquer au plan politique l'idée de « renaissance ». Pour ceux qui l'ont imaginé, ce mot, avait-il une telle compréhension ? Quant au reste, et quoi que je puisse penser de la syntaxe « linéaire » à laquelle on oppose (*bis*) la syntaxe « polyédrique » [1], je reconnais volontiers que c'est extrêmement substantiel et intelligible.

Vingt extraits de vingt auteurs différents [2], quelques-uns, du reste, bien connus, constituent ce recueil. A chacun une courte notule d'introduction : on a évidemment voulu donner au lecteur la tâche et le plaisir d'analyser, de comprendre et de coordonner si possible. A défaut d'une étude comme celle de M. Romera Navarro, parue au même moment dans notre *Bulletin* 1929, p. 204-255), M. J. Fr. P., conformément à l'objet de la collection, nous fournit des textes à étudier; et c'est là un service appréciable, car ces textes ne sont point, à part quelques-uns, si faciles à trouver. Il y a donc là une publication très utile et qui deviendra classique. Ornée de 13 *portadas* (si j'ai bien compté), elle forme un joli volume dans une intéressante série. G. CIROT.

1. Ce qui est peut-être abuser de cette vérité que « le style métaphorique est l'essence du langage ». Je me demande au surplus si la « syntaxe polyédrique » a bien été découverte par les mystiques, ou même par l'auteur de la *Célestine*. S'il ne s'agit, au fond, que de la complexité de la phrase, qu'on examine donc l'*Enjemplo XXXI* du *Conde Lucanor* : « Et desque las gentes lo vieron asi venir et sabían que el que no veía el paño que non era fijo del padre que cuidaba, cuidaba cada uno que los otros lo veían et él non lo veía, que si lo dijese sería perdido et deshonrado... » Et l'*Amadis !*

2. A. de Lebrixa, J. de Valdés, A. Venegas del Busto, Cr. de Villalón, P. Mexía, Fr. Luis de León, B. Arias Montano, P. Malón de Chaide, Cervantes, Fr. P. de Vega, A. de Morales, F. de Herrera, Fr. Medina, R. Martín de Viciana, Cr. de Fonseca, Fr. J. de San José, J. de Robles, B. Aldrete, L. Cabrera de Córdoba, Dr Viana.

Dom Chevallier, moine de Solesmes, *Le Cantique Spirituel de saint Jean de la Croix, Docteur de l'Eglise,* Notes historiques, texte critique, version française, Paris-Bruges (Desclée, de Brouwer et C[ie], éditeurs) 1930; 1 vol. in-12 de 770 pages. Prix : 40 fr.

L'apparition de ce *texte critique* marque une date dans l'histoire du *Cantique spirituel.* Jamais encore ce monument de la mystique espagnole n'avait eu les honneurs d'une édition critique, bien que l'édition des *Obras del místico Doctor San Juan de la Cruz* procurée à Tolède (3 vol. in-8°, 1912-1914) par le P. Gerardo de San Juan de la Cruz, se soit parée du titre *d'edicíon crítica* qu'elle ne méritait guère. Notons que la nouvelle édition carmélitaine des *Obras de San Juan de la Cruz, Doctor de la Iglesia,* qui dans la « Biblioteca mística carmelitana » fait suite aux œuvres de sainte Thérèse, s'intitule plus modestement *Obras... editadas y anotadas por el P. Silverio de Santa Teresa, C. D.* (3 vol. in-8° parus à Burgos de 1929 à 1930 : I. *Preliminares;* II. *Subida y Noche oscura;* III. *Cántico espiritual*).

L'édition de Dom Chevallier était d'autant plus impatiemment attendue des hispanistes que le savant bénédictin a depuis longtemps résolu par l'affirmative la question qu'il posait en 1922 dans ce *Bulletin* même : *Le Cantique spirituel de saint Jean de la Croix a-t-il été interpolé?* Mais huit ans n'ont point passé en vain depuis cet article. Ceux qui ont suivi depuis 1926 jusqu'en 1930, dans les suppléments de la *Vie Spirituelle,* le déroulement des études de Dom Chevallier sur le *Cantique spirituel interpolé,* savaient d'avance que son texte pourrait se dire *critique* dans toute la force du terme. Les témoins de toute nature, éditions, copies manuscrites, traductions anciennes, fragments cités par le plus ancien biographe de l'auteur, ont été collationnés jusqu'aux moindres variantes [1] avec une patience et une rigueur bien bénédictines. Puis l'examen de leurs différences a permis d'établir leurs affinités et leur ordre de dépendance mutuelle, et de dresser enfin l'arbre généalogique des différents états du texte. Pourquoi faut-il que cette sereine épure, où se résume un austère travail de classification, soit assurée d'un accueil peu favorable dans l'Ordre qui s'enorgueillit de compter saint Jean de la Croix comme le premier né et le plus illustre de ses fils?

On sait la position prise par les modernes éditeurs du Carmel Déchaussé à l'égard des deux textes dits A et B, dont le deuxième est universellement regardé comme un remaniement de l'autre.

1. « Plus de quatre-vingt mille variantes » ont été recueillies rien que dans les quinze témoins principaux.

Après avoir publié en 1630 un texte qui renferme quelques additions du texte B, mais respecte l'ordonnance du texte A, après avoir adopté en 1703 le texte B avec toutes ses additions et son ordonnance nouvelle, les Carmes espagnols, depuis le P. Gerardo, admettent comme également authentiques les deux états, considérant le second comme un remaniement, un enrichissement dû à saint Jean de la Croix lui-même. Refusant donc de choisir entre ces deux états, ils les publient l'un après l'autre, soit, comme le P. Gerardo, reléguant A à la deuxième place, soit, comme le P. Silverio, respectant l'ordre chronologique et donnant B à la suite de A.

Dom Chevallier a été amené à compliquer singulièrement la question des états successifs du texte. Entre l'état le plus ancien qu'il appelle α (et non plus A) et l'état B auquel il conserve sa désignation habituelle, il distingue un nouvel état A représenté par le ms. de Sanlúcar, d'où dérivent non seulement l'état B mais aussi un état A' représenté par plusieurs mss. et par les fragments que cite le premier biographe de saint Jean de la Croix. La traduction italienne de 1627 et l'édition de Madrid 1630 se rattachent à la fois à l'état B et à l'état A' : Dom Chevallier les traite comme constituant deux autres états distincts, R et R'. Mais pour qui cherche à déterminer le texte présentant les plus sûres garanties d'authenticité, le grand débat reste entre les témoins de l'état B et ceux de l'état α, que, pour simplifier, nous continuerons ici à appeler A.

Au regard de l'historien, l'autorité de ces deux groupes de témoins est fort inégale. Le texte A est celui qui a été publié le premier. Mais peu importe la priorité de publication. L'important, c'est que l'édition de Bruxelles 1627 se rattache très directement aux sources les plus sûres. La Mère Anne de Jésus, pour qui avait été composé en 1584 le Commentaire du *Cantique*, a quitté l'Espagne en 1604 pour fonder les monastères de Paris, de Pontoise et de Dijon, puis, un peu plus tard, ceux de Bruxelles, Louvain et Mons. Elle est morte à Bruxelles en 1621. C'est sans nul doute du manuscrit qu'elle tenait de saint Jean de la Croix lui-même que dérive l'édition de Bruxelles. Avant celle-ci avait vu le jour à Paris, en 1622, une traduction française du *Cantique d'Amour Divin*, traduction faite sur le même texte (A) et due à René Gaultier, protecteur de la Mère Anne de Jésus dans son œuvre de propagatrice de la réforme carmélitaine en France. Cette traduction constitue le plus ancien témoin daté du texte du *Cántico*. Surtout le milieu d'où émanent cette traduction et l'édition bruxelloise répond de leur fidélité au texte tel qu'il est sorti des mains de l'auteur.

Le texte B, imprimé seulement en 1703, est connu par neuf manuscrits dont aucun ne peut passer pour antérieur à la mort de saint Jean de la Croix (1591). Le ms. de Jaen, donné pour auto-

graphe dans une longue note liminaire qu'y inséra en 1670 le Carme Fr. Salvador de la Cruz, n'est plus considéré comme autographe par personne; et les autres affirmations de la note, qui tend à faire remonter *indirectement* à la Mère Anne de Jésus la garantie d'authenticité du ms., sont par là sujettes à caution. Le plus ancien témoignage daté, en faveur du texte B, est l'apparition, dans la traduction italienne publiée à Rome en 1627, de la strophe nouvelle *Descubre tu presencia*... (Str. 11) et d'un certain nombre de variantes par où B se distingue de A. Mais remarquons-le bien, ni la traduction italienne de 1627, ni l'édition de Madrid 1630 qui offre avec elle une parenté étroite, ne suivent le texte B dans son ensemble. On n'y voit pas les longs développements nouveaux, ni l'altération de l'ordre des strophes, qui caractérisent l'état B plus nettement que la strophe supplémentaire. A ce remaniement profond, rien ne permet d'assigner une date ni une origine claire. Quel qu'en soit l'auteur, on doit constater qu'il a été opéré avec une grande gaucherie, le texte B déplaçant pour les rapporter au mariage spirituel toute une série de strophes que le texte A rapportait aux fiançailles, mais conservant partout dans le commentaire le mot *desposorio* du texte A. On remarque aussi que telles formules de transition où le commentaire A se réfère à une strophe immédiatement antérieure ont été copiées telles quelles dans le texte B sans tenir compte des changements survenus dans l'ordre des strophes. On éprouve quelque gêne à considérer comme texte définitif voulu par l'auteur un remaniement si hâtif que les plus indispensables raccords ont été négligés.

Mais l'originalité de la critique de Dom Chevallier est d'insister bien moins sur l'absence de garanties externes ou sur tel caractère suspect du texte B, que sur l'incompatibilité des deux rédactions A et B considérées dans leur signification générale. « Nous sommes des disciples, non des archéologues », dit-il parlant au nom des héritiers spirituels de saint Jean de la Croix. « Si saint Jean de la Croix s'est corrigé lui-même, ou simplement amélioré dans un second *Cantique*, le premier a cessé d'être la source très pure de sa doctrine, les formes les plus anciennes deviennent les moins intéressantes : elles ne sont plus que des ébauches. » (p. LII). Or, pour Dom Chevallier, il est impossible d'admettre la thèse résumée par M. Martínez Burgos, le récent éditeur du ms. de Jaen, en cette saisissante formule. « [El *Cántico*] fué enmendado, añadido y mejorado por mano de su propio padre tan considerablemente que de niño, digámoslo así, pasó a hombre perfecto y barbado, en pleno ser y en colmada virtud natural » (*El Cántico espiritual* según el ms. de las Madres Carmelitas de Jaen; t. LV de la coll. *Clásicos Castellanos* de « La Lectura », Madrid, 1924, p. XIII). Le

Cantique B est si peu la forme achevée et adulte dont le *Cantique* A serait l'ébauche, que les deux états nous présentent deux vues tout à fait différentes du progrès mystique.

Le *Cantique* A part de ce stade, fort avancé déjà, où une âme blessée d'amour par un Dieu qui se cache, mais qu'elle sent proche, recherche impatiemment la vision directe de ce Dieu : elle est bientôt comblée des joies des fiançailles spirituelles. Puis en cette âme naît parmi les fleurs qui symbolisent les vertus héroïques, le désir d'une union plus parfaite, qui lui est accordée enfin, et qui est le mariage spirituel. L'âme atteint ici « la cime de pleine transformation en Dieu »; la pleine égalité d'amour entre Dieu et l'Epouse est réalisée.

Le *Cantique* B prend soin d'avertir le lecteur, dans une introduction nouvelle, que le poème suit l'âme depuis les purifications des commençants jusqu'au mariage spirituel, état où l'âme n'aspire plus qu'à l'union béatifique. Dom Chevallier marque avec force le contraste entre les deux états en disant que « le désir de la vision de gloire, point de départ en l'ancien texte, est en B le point d'arrivée ». Il n'est pas douteux que le commentaire B insiste sur l'impossibilité d'atteindre en cette vie à l'union transformante. Et changeant profondément l'ordonnance du poème, l'auteur du remaniement, quel qu'il soit, arrache un bloc de douze strophes à la description des fiançailles spirituelles pour le reporter beaucoup plus loin, en faire l'essentiel de la peinture du mariage spirituel, et le situer immédiatement avant les cinq strophes finales : celles-ci décrivant maintenant l'état des bienheureux, auquel l'âme aspire, et non l'union transformante à laquelle il lui est donné d'atteindre dès cette vie.

L'édition critique de Dom Chevallier, où le texte A est présenté en sa pureté, et où les additions de B se détachent au bas des pages parmi les variantes, met en évidence mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'à ce jour le profond changement de signification qu'impose au poème le remaniement B. Sa foi de disciple, ardent à rechercher la vraie doctrine de saint Jean de la Croix, a poussé le nouvel éditeur à dégager avec une netteté extrême ce qu'il appelle « l'unique thème garanti » et le thème douteux qui lui a été substitué par la suite. Netteté peut-être un peu excessive, en ce sens qu'elle néglige certains aspects secondaires qui viendraient l'estomper. Dans l'appendice que l'édition récente du P. Silverio consacre à exposer et à discuter la thèse de Dom Chevallier [2], je relève cette observation juste que le *Cantique* A lui-même, dans

2. Dom Chevallier répond sommairement à ces critiques dans un post-scriptum de son édition, et promet une recension plus longue du travail du P. Silverio.

le commentaire du 1er vers de la strophe 27, esquisse une interprétation du début du poème qui l'applique aux commençants, aux épreuves de la *via purgativa*, ainsi que le fera le Commentaire B. Mais, dans l'ensemble, la différence profonde des deux versions, telle que la présente de façon saisissante le tableau synoptique de la p. LXXXIX, est un fait définitivement acquis.

Et pour le « disciple » le choix s'impose. Deux interprétations si contradictoires ne peuvent pas refléter ensemble la pensée de saint Jean de la Croix sur ces vers qu'il sentait écrits « avec une certaine ferveur d'amour divin ». Le *Prólogo*, « net et fort », « place toute la doctrine émise sous le couvert de Dieu ». Si à cette doctrine garantie par le texte A, une deuxième doctrine est substituée par la suite, il faut nécessairement que celle-ci soit apocryphe. Le « disciple », on le comprend, ne conçoit même pas l'autre hypothèse que M. Baruzi formulait tout en la trouvant bien moins probable : celle d'un saint Jean de la Croix « brisé par les persécutions, affaibli en son audace » et substituant lui-même « un texte appauvri à son œuvre véritable ».

Mais il faut redescendre un peu au point de vue plus extérieur de l' « archéologue ». L'attribution à saint Jean de la Croix lui-même du remaniement B a contre elle cette présomption très forte que la Mère Anne de Jésus, pour qui le *Cantique spirituel* fut commenté, aurait difficilement pu ignorer ce remaniement s'il avait été opéré par l'auteur dans les dernières années de sa vie, et que, le connaissant, elle n'aurait pas laissé se répandre dans les Carmels de France et de Belgique un texte non définitif. Mais quel sens peut avoir dès lors le ms. de Sanlúcar de Barrameda? L'argument tenu jusqu'ici pour le plus convaincant en faveur d'un remaniement par saint Jean de la Croix lui-même, c'était, on le sait, ce ms. de Sanlúcar : manuscrit donnant en gros le texte A, mais dont les annotations marginales, considérées comme de la main du saint, renferment certains développements qu'on trouve dans le texte B. L'importance de ce ms., considéré comme jetant un pont entre les états A et B, apparaissait si grande que le P. Silverio avait cru devoir en publier récemment une belle édition phototypique (Burgos, 1928, 2 vol.). C'est sur ce point que l'arbre généalogique de Dom Chevallier (p. LXXXIV) risque de paraître au premier regard singulièrement révolutionnaire. En effet, si les annotations du ms. de Sanlúcar étaient bien autographes, il y aurait quelque inconscience à mettre sur le même plan, avec les sigles M_1 et M_2, les deux mains que l'on distingue dans ce manuscrit, car des additions ou rectifications de la main de l'auteur ne constituent pas un chaînon quelconque de la transmission d'un texte, elles sont comme un archétype nouveau. Mais pour qui prend la peine de lire ce qui est dit plus haut de ces

annotations (p. LXXVIII-LXXIX), il est clair que Dom Chevallier ne les tient pas pour autographes.

Il a abordé de front ce problème dans *Le Cantique spirituel interpolé* (Supplément à la *Vie Spirituelle* de février 1930). On y peut voir une intéressante consultation d'un expert en écritures, concluant que l'écriture des annotations, apparentée sans doute à celle des autographes indiscutables du saint, en diffère de façon appréciable. D'autre part, le nom de *Fr. Juan de la* * qui figure au bas de la page de titre n'apparaît pas comme une signature authentique garantissant la mention portée un peu au-dessus : *Este libro es el borrador de que ya se sacó en limpio*, mention sans cesse invoquée pour prouver que l'état B était la « mise au net » d'un « brouillon » dû à saint Jean de la Croix. Mais ce qui décide contre le caractère autographe des annotations, c'est moins l'examen des écritures (car l'écriture d'un homme n'est pas aussi constante que la composition d'un corps chimiquement défini) que la teneur même des modifications marginales. Ici, pas de contre-expertise qui puisse infirmer l'expertise. Les annotations du ms. de Sanlúcar, considérées dans leur totalité, n'apparaissent pas comme la trace d'un travail de révision exercé par l'auteur sur son œuvre pour la modifier ou la compléter, mais bien d'un travail de collationnement d'un lecteur attentif qui tantôt corrige les erreurs du copiste, tantôt ajoute en marge des mots ou des fragments caractéristiques de l'état B, tantôt enfin, et ceci est capital, *introduit des variantes complètement insignifiantes* sur des points où la copie révisée offrait un texte satisfaisant. Les annotations de cette dernière sorte, bien incompréhensibles de la part d'un auteur qui se corrige lui-même, surtout si cet auteur n'a rien d'un styliste pointilleux, s'expliquent comme « le précieux résidu d'une minutieuse confrontation de deux manuscrits que » Dom Chevallier appelle M_1 et M_2.

Ainsi s'effondre le principal soutien de la thèse selon laquelle saint Jean de la Croix aurait lui-même remanié son œuvre. La connaissance du *Cantique spirituel* fait ici un grand pas. La centaine de pages très denses qui sert d'introduction rassemble les résultats d'une étude vraiment exhaustive de l'histoire du texte : Le lecteur peut refaire en compagnie de l'éditeur le travail de classement des témoins; quelques heures lui suffiront pour reconstituer un labeur qui a duré des années et qui nous vaut un texte d'authenticité enfin garantie. La traduction donnée en regard de ce texte rendra aussi de grands services parce que, laissant de côté toute prétention littéraire et tout scrupule de littéralité, elle s'attache constamment à dégager le sens. Ce volume excellemment imprimé sera désormais l'instrument de travail nécessaire à quiconque s'occupe du *Cantique Spirituel*. Notons que l'orthographe du texte est mo-

dernisée, ce qui a le grand avantage, dans cette édition critique, de nous épargner une masse de variantes orthographiques sans nul intérêt, vu l'anarchie orthographique de l'époque à laquelle remontent les témoins. La ponctuation de ces témoins ne méritait pas plus de respect. C'est pourquoi l'on nous offre un texte sans ponctuation ni majuscules, découpé simplement en paragraphes que désignent des lettres utilisées pour les renvois de l'apparat critique. Le résultat est d'une surprenante netteté, peut-être grâce à la beauté de la typographie. Le respect du texte est ainsi poussé à l'extrême, toute ponctuation étant une manière d'interprétation : l'interprétation de Dom Chevallier nous est donnée à part, dans la traduction française.

Cette édition, modèle de probité scientifique, le savant bénédictin ne peut se flatter de la voir aussitôt reçue par tous les héritiers spirituels de saint Jean de la Croix. Les Carmes Déchaussés s'attachent, et s'attacheront un certain temps encore, à justifier comme également authentiques les textes A et B. Quoi d'étonnant ? Ils sont tenus par des traditions multiples, toutes respectables à leurs yeux. Ils ont renoncé à croire autographe le ms. de Jaen, parce que l'écriture différait trop visiblement de celle du saint. Renonceront-ils à croire autographes les annotations du ms. de Sanlúcar, dont la ressemblance avec l'écriture du saint n'est démentie que par une minutieuse analyse ? Il leur en coûtera, n'en doutons pas, de renoncer à l'authenticité du texte B, longtemps considéré comme la forme définitive de l'œuvre. Ce texte a été élaboré au sein de l'Ordre, en vertu du même scrupule qui avait fait éliminer d'abord le *Cantique Spirituel* de l'édition princeps des Œuvres de saint Jean de la Croix (Alcalá, 1618) : il répondait au souci de rendre le *Cantique* plus susceptible de vulgarisation, moins inquiétant pour l'orthodoxie; car l'orthodoxie éprouve une méfiance compréhensible à l'égard d'une doctrine qui emprunte le lyrisme enivrant du *Cantique des Cantiques* pour proposer à des âmes choisies les merveilles de l'union transformante. On ose à peine parler de fraude pieuse, tant le remaniement a dû paraître chose naturelle et nécessaire à ceux qui l'effectuaient [3]. Mais la critique a des exigences sévères. Il n'existe pas deux textes du *Cantique Spirituel* également dignes de foi. Il n'en existe qu'un, le texte A, dont nous avons maintenant une restitution aussi exacte que possible.

MARCEL BATAILLON.

3. On ne saurait mieux dire que le P. Andrés de la Encarnación, ce Carme qui, dès 1776, avait vu la nécessité d'une édition critique de saint Jean de la Croix : « Sólo tendrán por escusa la buena intención con que se hizo, de que nadie dudará » (texte cité par Dom Chevallier, Supplément à la *Vie Spirituelle* de juillet-août 1926, p. [117], n. 3).

Joaquim de Carvalho, *A evolução espiritual de Antero* (*Ensaio breve de interpretação*). Separata da *Seara Nova*, Lisboa, 1929. 109 pages in-12.

Antero de Quental a trouvé dans J. de Carvalho un interprète exceptionnel. Ce professeur d'histoire de la philosophie n'est pas, heureusement pour le grand lyrique philosophe, un herboriste qui met des étiquettes aux pensées; il repense les conflits intérieurs d'une âme. Partant du milieu coïmbrois de 1860 et des *Odes modernes* que dictait à Antero jeune la Muse révolutionnaire, il interroge d'abord les immortels sonnets des années de combat, où le poète voulait « jeter l'arche d'un pont nouveau par où l'âme passe », où il invoquait avec ferveur la « Raison, sœur de l'Amour et de la Justice ». Sans aborder le problème de pathologie mentale que pose la crise de 1874, Carvalho nous montre la torture d'Antero aboulique et lucide, élaborant l'idéologie pessimiste des sonnets composés entre 1874 et 1880. Mais ce pessimisme n'est pas une attitude définitive : C'est une étape que le penseur franchit tout en résistant à la contagion de « l'épidémie positiviste » qui fait alors rage en Portugal. Le bouddhisme et ses invocations au « Non-être, unique Etre absolu » a été une simple halte dans sa libération du naturalisme. Le beau sonnet intitulé *Evolution* donne pour terme au processus évolutif de l'être une aspiration à la liberté. Quant à la pièce finale du recueil des *Sonnets : Dans la main de Dieu*..., il ne semble pas qu'elle exprime pleinement sa religion ultime. Il a senti religieusement l'ordre universel qui le dépassait infiniment. Puis, après 1885, c'est l'éternité qu'il a voulu conquérir dès cette vie, et non une espérance d'immortalité. Rien dans tout cela qui justifie la pieuse légende selon laquelle Antero serait revenu finalement à la foi de son enfance.

Carvalho insiste, à bon droit semble-t-il, sur le caractère transitoire du pessimisme d'Antero, dont on a fait trop souvent une attitude fondamentale de son esprit. Il discerne dans quelques sonnets du dernier cycle « un noyau de sentiments fortement intellectualisés, qui, virtuellement au moins, contenaient une affirmation positive, encore qu'hésitante, de la valeur de la vie ». Liberté conçue comme une promotion de l'être, réalité de l'idéal, raison conçue comme ordonnatrice de l'univers, conquête de l'éternité par la « communion idéale avec l'éternel Bien », anéantissement de l'égoïsme par le renoncement : tout cela est dans ces poèmes, pour qui les éclaire par le testament philosophique d'Antero : *Les tendances générales de la philosophie dans la seconde moitié du* XIX*e* *siècle* (1890). Ce dernier essai, qui place son auteur hors de pair dans la littérature philosophique de la péninsule au siècle dernier, impose le respect

par la sincérité, le sérieux, la cohérence de la pensée plutôt que par la vigueur créatrice. Ni sa critique du matérialisme ni sa découverte de l'esprit ne sont d'un métaphysicien génial. Elles sont du moins d'un penseur qui a douloureusement vécu les problèmes de la métaphysique.

MARCEL BATAILLON.

Estanco Louro, *O Livro de Alportel.* Monografía de uma freguesia rural-concelho. Livraria Sa da Costa, Largo do Poço Novo, 24, Lisboa (1929). 477 pages in-4°.

Géographie, histoire, vie économique, vie intellectuelle, vie sociale, tels sont les aspects sous lesquels l'auteur a étudié ce pays, le sien, un coin de l'Algarve, le *concelho* de Alportel, dont il a tracé la carte au 25 millième, et dont il a tout étudié, on pourrait dire à la loupe, tout, depuis l'orographie jusqu'à la phonétique, la conjugaison, la syntaxe, le vocabulaire (qui occupe 70 pages), et toutes les productions folkloriques, sans oublier la culture, l'industrie, l'administration, etc., comme dans l'article le plus abondant de Madoz, un Madoz moderne et bien au point. Rien n'est oublié, pas plus certaine sédition locale d'avril 1916 qui aboutit au pillage et à l'incendie des papiers de l'Administration, que les impressions laissées, dans le pays, par la participation à la Grande Guerre, les noms des morts et des mutilés. Ce qui étonne, c'est qu'un homme seul ait pu être apte à recueillir et ordonner des éléments si divers, en quantité si formidable. Comme tout se tient, dans la réalité, il semble vraiment que ce genre de monographie, dans les conditions réunies par l'auteur de ce *Livro de Alportel*, soit le type idéal d'une étude démographique concrète et complète. Il est possible, probable même, que cela ne se lira pas d'un bout à l'autre; mais cela se consultera, et l'on désirera avoir l'équivalent pour d'autres régions.

Pour l'antiquité, M. E. L. suit le livre si autorisé du grand savant José Leite de Vasconcellos (*Religiões de Lusitania*), avec lequel il a, du reste, collaboré dans la *Revista lusitana.*

Il a dressé un arbre généalogique de sa propre famille, mais non pour un vain étalage d'ascendances pompeuses, comme c'est le cas d'ordinaire. Il s'agit d'une brave famille de campagnards où personne n'a jamais eu de condamnation; un seul de ses membres a eu un « crime » à se reprocher au moment de la mort : avoir mis le feu à un lot de liège. Le maître de la maison a été compromis, mais sans raison, ni suites, dans une affaire de meurtre, et la maîtresse a été attaquée en justice, mais sans plus de suites ni sans doute plus de raison, par une belle-sœur. On voit que l'on a affaire à une famille de bonne moyenne morale, en somme, et

que l'auteur, qui, d'après ce qu'il donne à entendre, est ecclésiastique et ne revient dans la maison paternelle que pour les fêtes, ne cache rien, non plus qu'il n'a grand'chose, après tout, à cacher Son livre est un livre de bonne foi, et par là même un livre de bonne science.

Il n'y a pas de science du particulier, dit-on. C'est pourtant l'étude du particulier qui nous permet de nous élever aux généralisations et aux lois supérieures qui constituent la Science. La connaissance exacte du particulier nous mène d'elle-même, par un mécanisme secret, à une notion plus nette, à une intuition plus compréhensive de ce qu'on appelle « le général » : ici l'espèce humaine.

G. CIROT.

Salvador de Madariaga : *Anglais, Français, Espagnols*. Paris, Gallimard (N. R. F.), 1930 (12 fr.).

Ne serait-ce que par la personnalité de son auteur [1], ce livre sort du banal. « Espagnol de naissance et d'âme (écrit dans sa note liminaire André Maurois), il devint dans son adolescence cette quintessence de Français : polytechnicien; puís, dans son âge mûr, ce prototype d'Anglais cultivé : un professeur à l'Université d'Oxford. Ajoutez que, dans l'intervalle, il a été directeur du désarmement à la Ligue des Nations, et vous reconnaîtrez que, si homme au monde avait droit de se livrer au jeu délicat des comparaisons nationales, c'est l'Européen merveilleusement informé qui est l'auteur de cet ouvrage. »

Mais l'ouvrage aussi, rapide (à peine plus de 250 p. in-12), direct, un peu trop schématique et révélant l'influence mathématicienne, mais constamment vivant et enrichi d'une expérience qui foisonne par delà les lignes un peu trop raides de sa construction, ce curieux essai de psychologie internationale vaut la peine d'une lecture approfondie. Il reste bien entendu que l'on doit nuancer certains jugements émis, pour accélérer l'exposé, sous forme péremptoire; là où nous lisons : « l'Anglais fait ceci, cela », il faut interpréter : « l'Anglais *a tendance* à faire ceci, cela ». La substance humaine est une; déterminer les variations de ses accidents demande courage et prudence. Et pourtant, cette différenciation s'impose, si nous ne voulons pas « condamner les autres en prenant comme un crime une simple différence entre eux et nous ». Car de plus en plus (et l'auteur, certes, est bien placé pour le savoir) le cannibalisme humain, à peu près disparu, a fait place au cannibalisme entre nations. Chacune cherche, même et surtout à Genève, à dévorer l'autre... Qu'elles apprennent donc à se connaître, pour calmer un peu leurs appétits.

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1924, p. 292.

Nous nous bornerons, dans ce résumé, à ce que dit l'auteur de son propre pays; nous ne montrerons qu'un des volets du triptyque. Le fond du caractère espagnol, pour Madariaga, c'est la passion. Dans son algèbre, Anglais = volonté, Français = intelligence, Espagnol = passion. Mais la passion équivaut à la négation même de l'action : ainsi l'Ibère se laisse aller comme tout d'une pièce au flux de la vie, sans réagir, et cela les autres l'appellent « paresse ». Au fond, il faudrait dire : désintéressement. Car, sous forme sporadique, explosive, l'Espagnol revient à l'action, et, comme tout à l'heure dans le torrent de la vie, s'y jette tout entier, sans rien de cette prévoyance, de ces calculs qui caractérisent le Français.

Sa philosophie, un terme la résume : *el honor*. L'Anglais se réfère au *fair-play*, le Français au Droit sacro-saint. L'Espagnol, lui, se sent libre dans le refuge inviolable du for intérieur. *La vida es un sueño;* il se considère comme un spectateur au théâtre, et, tandis que l'Anglais veut *mordre* sur les choses, le Français les saisir par l'esprit, il les contemple. Il les contemple dans une sérénité magnifique : l'avenir ne l'intéresse pas. Vis-à-vis des possibilités d'action, nous l'avons vu adopter « cette attitude sélective, qui filtre les sollicitations à l'acte ». (On pense à la *Lucinde* de Frédéric Schlegel). Il simplifie sa vie, il la place en dehors du temps ; technique, progrès, tout cela lui apparaît comme un esclavage. Car il a l'horreur de la minutie. De là beaucoup de générosité — il ne regarde pas au détail —; mais aussi pas mal de ce que nous appelons désordre.

Mais désordre matériel seulement, et non pas désordre intellectuel. Il est matériellement désordonné par répugnance à la complication; tout ordre lui paraît factice. Or voilà où il s'avère comme aux antipodes de l'Allemand, par exemple : ses idées, elles, sont simples. Il ne raisonne pas (V. le passage de Quichotte sur la raison raisonnante), il n'a que des intuitions. Il pense en parlant. Bien centré sur son *moi*, il improvise — quelquefois à vide (châteaux en Espagne!), mais toujours ce qu'il énonce a pour lui un caractère irrévocable. Il juge d'instinct, là où le Français juge sur un critère logique et l'Anglais sur une norme éthique.

Mais précisément, l'Anglais regarde sans cesse du côté de la collectivité; l'Espagnol jamais. Le sens de la hiérarchie ou du groupement lui fait absolument défaut. Il se sent, suivant l'expression d'Unamuno, « rien moins que tout un homme ». A quelque classe qu'il appartienne, il fait partie du peuple : « la duchesse espagnole, lorsqu'elle veut faire de l'effet, s'habille comme une ouvrière en fête ». N'attendons pas, naturellement, qu'un pareil peuple se plie aux exigences de ce *social service* qui fait de la bureaucratie britannique la première du monde. A cet égard, le rendement de l'Es-

pagne, avec ses *cuerpos*, tend vers zéro; il se révèle, en tout cas, « bien moindre que celui de la somme arithmétique des Espagnols. » Deux communautés seulement vivent ici d'une vie robuste : l'armée (à qui le culte d'*el honor* confère une solidarité) et l'Eglise.

L'Eglise, parce que la grande affaire en ce pays, c'est de sauver son âme, de la maintenir intégrale contre les entreprises, les idées, les passions de la collectivité. Toujours cette « intériorité » à tout prix. Aussi le patriotisme, dans la Péninsule, revêt-il une forme essentiellement personnelle : la famille, la petite patrie, on ne voit guère plus loin. La famille avant tout, parce qu'elle représente « l'Etat en miniature », au lieu de se perdre en lui, comme il arrive en Angleterre, ou de se maintenir avec lui dans un équilibre savant, comme en France. M. de Madariaga avoue d'ailleurs que, sans cet esprit familial, « l'égotisme de l'Espagnol dégénère facilement en égoïsme ».

Poursuivant sa démonstration élégamment concentrique, l'auteur constate dans son pays l'absence d'élites. Où le sport britannique forme des volontés fortes et directrices, où un système d'enseignement raffiné donne à la France un choix abondant d'intelligences éclairées, les *minorías* hispaniques ne représentent que des individus isolés et (ajoute l'auteur non sans humour) « sans autre lien que leur isolement ». Dans le domaine politique également, les luttes (heurts de principes en France, matches entre sportsmen outre-Manche) se réduisent à des antagonismes de personnes. Là encore, l'Espagnol se considère comme un auditeur qui voit jouer une pièce, ce qui lui donne le droit de changer de héros ou d'évoluer avec son héros. Sous l'influence française, la nation s'est dotée d'une kyrielle de Constitutions : belles phrases, jamais appliquées. Trop française, cette prévoyance! Et quant au gouvernement local, territorial, — force de l'Angleterre —, il s'exerce ici sous la forme du *caciquisme*, prépondérance de l'individu à poigne.

Ces vues sur la politique présente amènent naturellement un retour sur le passé de la Péninsule. L'unification de la presqu'île sous la loi catholique a-t-elle été un bien ? On est tenté de se demander si une diversité vigoureuse n'eût pas mieux valu pour la communauté ibérique. La conquête du Nouveau-Monde ? on y retrouve ces traits contradictoires si fréquents dans l'âme espagnole : penchant à la cruauté (toujours l'homme de passion, d'un bloc), mais par ailleurs humanité, instituant la réelle égalité des races, sans distinction de « couleur » (comparez les Etats-Unis), visant surtout à instruire et convertir. Encore le prosélytisme spirituel; alors que la colonisation britannique laisse chaque race remplir sa fonction sous le contrôle de la métropole et que le Français, lui, n'aspire qu'à fonder des « Frances d'outre-mer ». Tant que les luttes, en

Europe, ont été surtout spirituelles, l'Espagne a pris la tête; du jour où elles sont devenues simples luttes d'idées, l'hégémonie est passée à la France, et quand il ne s'est plus agi que de rivalités économiques, le sceptre a été pris par l'Angleterre.

Dans chacun des trois pays qu'il envisage, Madariaga constate l'existence d'un « groupe directeur » : Ile-de-France chez nous, Angleterre en Grande-Bretagne, Castille outre-Pyrénées. Et il oppose l'attitude de cette province centrale cherchant à centraliser, à l'attitude centrifuge du Portugal autrefois, de la Catalogne présentement et pour l'avenir.

Nous passons ensuite au langage, miroir si exact du caractère national. Très finement, l'auteur dessine la physionomie de chaque idiome important, par rapport avec l'espagnol : « le mot allemand, encyclopédie volumineuse de l'idée qu'il renferme, le mot italien, *morceau exquis* que celui qui parle déguste, le mot anglais, reflet rapide de l'acte, le mot français, clair graphique de l'objet... » — et l'espagnol, maintenant ? « L'espagnol, l'objet lui-même, massif, devant nos yeux. » Oui, en espagnol, le mot est tout, comme en Espagne l'individu est tout. Il constitue un ensemble qui se suffit à lui-même, à l'égal de ceux qui le parlent. Ailleurs, l'accent de phrase l'emporte sur l'accent de mot; ici, l'inverse, justement parce que chaque mot a son poids à lui. Rapprochez-le du mot italien, lui aussi, pourtant coloré de voyelles pleines (*a* et *o*); combien celui-ci reste-t-il inférieur en volume ! Sobre et simple : par là encore, le vocable espagnol est à l'image de ceux qui l'ont créé.

Cette langue, où le moindre mot exige qu'on lui fasse un sort, cette langue « pierreuse » est, de toutes, la plus lassante à parler. On y dépense une force considérable, et, somme toute, à vide; mais ce peuple aime lancer ainsi son énergie en presque pure perte, il aime l'effort sans récompense. Voici encore par où le langage manifeste les tempéraments : pas de verbe pour signifier *devenir;* par contre, deux pour exprimer *être !* Mentalité statique, à l'opposite de la mentalité allemande, avec son *werden*.

L'art peut fournir aussi quelques indications à l'ethnologue. Il apparaît ici, ou bien sous l'aspect populaire, anonyme, au demeurant très chaud, très individuel (la chanson populaire, p. ex., est toujours en *solo*); ou bien il prend corps en quelques isolés qui offrent cette particularité, qu'ils ne profitent jamais des créations de leurs devanciers, et recommencent toujours sur table rase. Dans la formule « art espagnol », il faut mettre l'accent sur « espagnol », plus que sur « art ».

Des peintres, poètes et musiciens ibériques, on a souvent loué la couleur. A juste titre : les œuvres étrangères, d'ailleurs, donnent

souvent, à côté, l'impression de dessins coloriés. Au lieu qu'ici, c'est la couleur qui s'impose d'abord; le dessin en paraît issu. Elle est franche, voire crue, parce que, là aussi, l'homme se met tout entier dans son œuvre, défauts et qualités pêle-mêle. Et constamment l'artiste bafoue ce qui voudrait l'entraver : règles littéraires, grammaticales ou autres. Son idéal, en effet, le voici : donner une image, non pas d'*un* homme (car ce qui n'est pas homme, le paysage p. ex., ne l'intéresse pas), mais de *l'homme* de tous les temps et de tous les lieux. S'il fallait différencier l'art anglais, l'art français et l'art espagnol, l'auteur dirait que le premier excelle plutôt dans l'exécution, le deuxième dans la formation, le troisième dans la conception — conséquence des qualités intuitives de l'Espagnol.

L'amour, la religion, à leur tour, fournissent maint indice sur l'âme d'un groupe ethnique. Au pays de Cervantès, l'amour, comme l'individu lui-même, concilie des contraires : il apparaît à la fois charnel et chaste, impliquant le don total : corps et âme. « *Querer*, vouloir, prend en espagnol un sens intégral ». Aussi la jalousie est-elle le péché mignon de cette race individualiste. Nul ingrédient, intellectuel ou social, ne vient ici (comme en France et, à plus forte raison, aux Iles Britanniques) affaiblir cette véritable force de la nature, qui d'ailleurs bien vite, chez l'homme comme chez la femme, se canalise vers la paternité, la maternité.

Passion pure aussi que la religion, cette autre forme de l'amour. Là, le besoin égotique de possession se traduit par le goût des images, des médailles pieuses. Le croyant se montre charitable, non pas, comme l'Anglais, de haut en bas, avec une sorte de condescendance, mais par fraternité humaine, de plain-pied. La Société de Jésus répond au besoin de propagande spirituelle que nous avons déjà signalé, à un certain penchant aussi pour l'austérité militaire. Quant aux mystiques, si nombreux dans ces parages, ils s'y distinguent par leur tournure d'esprit éminemment peu intellectualiste : « même ceux qui, parmi eux, lisent et réfléchissent (St Jean de la Croix, p. ex.), vivent leur religion comme une expérience des passions humaines ».

Et Madariaga de conclure : Admettons que le monde veuille se modeler sur l'Espagne, « chose qui ne le préoccupe guère »; il simplifierait singulièrement son existence, tout entière lancée à la poursuite fiévreuse du « rendement ». Il y aurait plus de loisir et moins de confort, plus de sérénité et plus de profondeur morale. Les individus monteraient et descendraient l'échelle sociale selon une fortune capricieuse; « les hommes vivraient plus la vie, et se laisseraient moins vivre par elle ».

Notre psychologue apprécie trop Anglais et Français pour émettre ces jugements *contre* eux. Il constate, sans plus. Mais sa con-

clusion se trouve apporter un renfort inattendu à la thèse de Maurice Legendre [1] dans son *Portrait de l'Espagne* et aux *Scènes de la vie future* de Duhamel. Ce n'est pas un des moindres charmes de son livre.

ROBERT PITROU.

Gonzalo de Reparaz, *La Constitución natural de España y las de papel* (*Manual del perfecto Constitucional español*). Editorial Mentora, Rosellón, 154, Barcelona. 252 pages. (1928.) 5 ptas. — *Geografía y Política. Veinticinco lecciones de historia naturalista* (Ibid., 1929.) 277 pages; 5 ptas.

On verra facilement pourquoi ces deux livres sont inséparables. Prenons le premier en date :

España es una península africana adherida a Europa por el istmo pirenáico (p. 28).

On l'avait déjà dit L'Afrique commence aux Pyrénées. » Après les Pyrénées, faut-il entendre.

¿ Qué Constitución tiene España, o digamos, cómo está constituída naturalmente la nación española ? Ignórase (p. 57).

Cela, peut-être, n'avait pas encore été dit; l'Espagne en est à sa septième Constitution [2], depuis et y compris celle de 1812 (il est vrai que, chez nous, il s'en faut de peu que le compte ne soit le même).

Dommage que l'*Historia política y parlamentaria de España* de Rico y Amat s'arrête en 1853, c'est-à-dire avant la quatrième ! La perspective y perd. Mais précisément, voici le livre, alerte, rapide, clair, qui va nous faire passer en revue cette histoire jusqu'à sa dernière phase, — jusqu'en 1876, puisqu'aussi bien c'est la date de la dernière Constitution, les changements de régime plus récents n'ayant rien qui puisse répondre à ce nom magique.

L'auteur, qui est un publiciste renommé, doublé d'un géographe, manie les faits avec dextérité et sait leur donner une signification, qu'il s'agisse d'accidents humains ou géologiques. Descendant du général Imaz, qui fit pendre un martyr de la liberté, Porlier, il a lui-même connu le luxe de la *Cárcel Modelo* pour avoir manifesté trop ouvertement ses sentiments personnels. Une science solide, beaucoup de méditation à l'écart des préjugés, lui ont montré l'Espagne telle que la « constituent » son sol (orographie, hydrographie) et son passé le plus ancien. Pour énoncer ses idées, il use d'un franc parler que je ne crois pas que personne en Espagne lui repro-

1. Edit. de la *Revue des Jeunes*, Paris, 1925.

2. Ce compte rendu a été rédigé avant les événements d'avril dernier.

chera, car on n'y déteste pas les affirmations vigoureuses; mais je m'étonnerais qu'on ne ripostât pas avec non moins d'énergie.

M. de Reparaz en veut à la *Meseta* castillane. Sa science géographique reproche à ce plateau de vouloir, depuis quatre siècles, en imposer à son entourage de régions maritimes, industrieuses, établies depuis des siècles et même des millénaires.

La naturaleza no la ha dotado de aptitud para dirigir la vida de una nacionalidad, ... por eso la nuestra está por constituir, ... y inconstituible mediante la castellanización de la Península... A la meseta castellana no le corresponde en Iberia la función directora, y todas las clases gobernantes españolas y los hombres más eminentes por ellas producidos constantemente han ignorado esta verdad. Por tanto España no ha tenido jamás gobernantes ni clases directoras (p. 233).

Il a bien soin, du reste, de distinguer « Castilla, meseta » de « Castilla, Estado político », celle-ci, entité historique et administrative bien élargie en fait. Mais l'une est le support de l'autre.

Il a une autre « bête noire » : l'*empleomanía*, qui lui apparaît comme une manie très castillane (hélas ! c'en est une qui ne connaît pas de Pyrénées !). Pastorale, nomade, picaresque, la *Meseta* est donc, en outre, budgétivore.

Il y a, en somme, ou du moins je ferais deux parts dans ce livre, qui se termine en pamphlet. Il y a l'exposé historique des constitutions « de papel » depuis 1812. Si vive qu'y soit la critique, comme il s'agit de faits, le lecteur peut, au besoin, remettre les choses au point, en tout cas faire la part des exagérations ou du parti pris. Là où c'est le géographe qui parle, là où le théoricien prétend dériver de l'orientation des fleuves ou d'autres considérations d'ordre physique, du haut du *Cancho del Estepar*, la constitution « naturelle » de la péninsule et de l'humanité qui l'habite, on sera prêt à admirer, mais on se rappellera le mot de Leibniz, que les systèmes sont vrais dans ce qu'ils affirment et faux dans ce qu'ils nient. On ne se laissera pas convaincre tout à fait. On ne peut oublier que l'histoire explique tout de même, jusqu'à un certain point aussi, bien des choses, dans ces tâtonnements, ces cotes mal taillées, ces arrangements factices, ces compromis illogiques, ce « modus vivendi » qu'ont été et seront probablement toujours les constitutions, véritables traités en vue de clore ou d'éviter la guerre civile.

Ai-je compris grossièrement la pensée de l'auteur ? J'y ai mis pourtant toute la sympathie qu'on peut éprouver pour un homme sincère et éclairé (je ne dis pas illuminé) qui s'est fait une conviction et veut la répandre. N'aurait-elle qu'une parcelle de vérité, il faut prendre la peine de l'examiner pour en faire son profit; mais elle a davantage : un fond de vérité. Toute la question est de

savoir si c'est la base unique, le fondement exclusif. J'ai peur que non !

Mais pourquoi se représenter notre auteur comme tellement entier dans ses idées ! Dans son autre livre, sur lequel un collaborateur qualifié reviendra ici et dont la première leçon porte un titre explicite, « De cómo la política no es sino un producto geográfico », que réclame-t-il, si ce n'est ce que tout le monde admettra, à savoir que

al estudio de la Historia ha de preceder el de la geografía, primero la física, luego la social... (p. 11) ?

Et peut-être sera-t-on plus disposé à entrer dans les vues qu'il indique sommairement dans la première et la troisième partie de *La Constitución natural de España*, quand on aura lu *Geografía y Política*, où, sans souci de l'orthodoxie politique, il expose les résultats de son enquête et son jugement personnel sur l'histoire mondiale, suivant, à travers leurs avatars, les destinées des grandes nations, Russie et Angleterre surtout, pour les comparer à celle de l'Espagne. Là s'énonce, là se comprend le « fatalisme géographique » (si je puis par ce mot résumer la thèse), fatalisme qui pèse sur toute nation, la fait prospérer si elle agit dans le sens qu'il faut, la condamne à la ruine et à la servitude dans le cas contraire.

Tendances inquiétantes, généralisations forcées, affirmations catégoriques sans contrôle toujours facile pour le lecteur ! On peut objecter tout cela; il y a là toutefois une lecture qui s'impose, qu'on n'a pas le droit d'esquiver. Qu'on réponde et qu'on discute ! je ne pense pas que l'auteur désire autre chose.

G. CIROT.

CHRONIQUE

— *Estudios in memoriam de Adolfo Bonilla y San Martín* (1875-1926), con un prólogo de Jacinto Benavente. Publícalos la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad Central en homenaje a su ilustre ex Decano. Madrid, Ratés, Costanilla de San Pedro, 6. 1927 et 1930, xiv-656 et 758 pages gr. in-8°. — 76 « estudios eruditos », sur les sujets les plus divers, forment la double couronne, massive et pesante, qu'on a mise sur la tombe d'un des représentants les plus en vue de la « Génération de 98 ». La Faculté dont A. Bonilla était le doyen s'est honorée en lui rendant cet hommage très mérité, qui a dû coûter bien des veilles à ceux qui en ont assumé définitivement la réalisation, M. Lucio Gil Fagoaga et Gerhard Moldenhauer. Nous avons signalé (1927, p. 428) l'apparition du t. I.

Nous ne reproduirons pas ici les index : tous les hispanisants auront à cœur de posséder un tel recueil, ou tout au moins de le feuilleter dans les bibliothèques. Les sujets traités y sont si divers, que chacun en trouvera bien un qui l'intéresse spécialement.

Il y a en ce moment d'autres « Hommages » en voie (si ce n'est en cours) de publication. Souhaitons-leur, tout en excusant les retards, de ne pas en subir de plus prolongés encore que celui-ci.

— Manuel León Sánchez, José Cascales Muñoz, *Antología de la Cuerda Granadina*, Mexico, MCMXXVIII, 401 p. in-8° (15 ptas). Il a fallu le désintéressement d'un ancien *maestro de escuelas*, émigré des montagnes de Grenade, où il vivait avec 500 pesetas par mois, et devenu imprimeur à México, pour réaliser le rêve que quelques amis du passé avaient formé de publier, avec l'historique d'une société littéraire qui, aux environs de 1850, réunissait à Grenade de joyeux compagnons, une anthologie de la production éclose dans cette ambiance. Outre les *Apuntes* de D. José Cascales Muñoz, l'*Extremeño* bien connu des hispanisants historiens ou sociologues, on en trouvera qui sont dus à Manuel del Palacio, et qui constituent une des *aportaciones* à cette anthologie. Signalons aussi parmi ces contributions, posthumes ou non, celle de D. Narciso Alonso Cortés (sur Manuel del Palacio lui-même), et celles de Pedro Antonio de Alarcón, d'Antonio de Trueba. Tiré à 500 exemplaires, alors qu'il n'y avait que trois

souscripteurs, cet ouvrage n'est peut-être pas à l'heure qu'il est ce qu'on appelle un succès de librairie, non plus qu'une belle affaire pour l'imprimeur (L. Sánchez, Calle de la Misericordia, 7, México). Pourtant la curiosité des hispanisants pourrait bien apporter à ce succès médiocre un regain inespéré.

— B. de Gaiffier, *Vita beati Raimundi Lulli* (*Analecta Bollandiana*, t. XLVIII, fasc. 1-2, 1930, A. Picard, 82, rue Bonaparte). Ce texte, qui occupe juste 29 pages, avec les variantes, est précédé d'une étude critique des manuscrits et des éditions, qui en prend 16 : c'est dire qu'il a été établi avec circonspection. La base a été le ms. de la Bibl. Nat. 15450, que le P. Baudouin de Gaiffier a simplement corrigé dans les cas d'erreur manifeste, et qui fut légué par le chanoine d'Arras Thomas Le Misier (ou Le Myézier) à la Sorbonne en 1336. Quant à l'attribution de cette Vie audit chanoine, l'éditeur se refuse à la discuter, se bornant précisément à son rôle d'éditeur. M. A. Peers (cf. *Bull. hisp.*, 1930, p. 277) n'est pas particulièrement affirmatif à cet égard. Le Parisiensis 14586 et le Vaticanus 10275 ont fourni des variantes, surtout le premier, car le second ne diffère guère du P. 15450; les éditions du P. Custurer et d'I. Salzinger ont été utilisées pour suppléer aux mss perdus. Les deux mss de Münich, dépendant du P. 15450, ont été négligés. Voilà un texte établi, suivant les bonnes méthodes bollandistes, avec toutes les garanties. C'était important, vu la place que prend Lull dans l'histoire de la pensée au Moyen-Age, à la frontière du Christianisme et de l'Islam. — En appendice, lettre du P. Conrad Ianning à l'Electeur Palatin Jean-Guillaume et réponse (1710).

— Nous ne pouvions qu'applaudir à l'heureuse initiative qui avait conduit à la création de la *Revista de Estudios hispánicos*, dont nous avions reçu le premier fascicule comme spécimen. Nous ne pouvons que regretter le mauvais destin qui a provoqué sa disparition, et que souhaiter sa résurrection. En attendant, nous avons tenu à consigner ici les sommaires des six numéros parus, qu'a bien voulu, à notre prière, nous adresser M. Ralph S. Boggs, avec les explications suivantes :

« I am complying with your request immediately, for I am inclosing an exact copy of the table of contents for every number published of the *Revista de Estudios hispanicos*. It was published as an organ of the Departamento de Estudios Hispánicos de la Universidad de Puerto Rico y del Instituto de las Españas en los Estados Unidos, with editors in Porto Rico, Madrid and New-York Director : Federico de Onís. It published an extensive bibliography (current) of Spanish America, including a total of 3.102 items. This bibliography was intended to supplement that of the *Revista de filologia española*, which ceased publishing Spanish American bibliography during the

existence of the *Revista de Estudios hispanicos*. Like the *Revista de filología española*, the *Revista de Estudios hispanicos* issued separate reprints of all their bibliography, printed on one side of the paper only, suitable for pasting on cards. It appeared quarterly, published by the Lancaster Press, Prince and Lemon sts., Lancaster, Pa. for the University of Porto Rico, and administered by the Instituto de las Españas, Philosophy Hall, Columbia University. The annual subscription was $ 4,00, and $ 1,50 for the reprint of the bibliography. The second and last number of vol. II ends with page 236. »

Tomo I, Enero-Marzo 1928, núm. 1. — W. R. Shepherd, *Hacia la amistad triangular*. A. S. Pedreira, *De los nombres de Puerto Rico*. S. de Madariaga, *Inglaterra, Francia, España : su evolución histórica*. Reseñas de libros : K. Mixer, *Porto Rico : history and conditions, social, economic and political* (J. Padín). — Sor Juana Inés de la Cruz, *Poemas inéditos, desconocidos y muy raros*, descubiertos y recopilados por M. Toussaint (D. Schons). — R. Carranca y Trujillo, *La evolución política de Iberoamérica* (F. de Los Rios). — W. Mulertt, *Azorín (José Martínez Ruiz)* (C. Barja). — A. Flores, *Spanish literature in English translation* (E. H. Hespelt). — E. Tejera, *Los restos de Colón* (D. F. Ratcliff). La literatura de hoy : A. del Río, *La vida literaria en España*. A. Torres Rioseco, *La vida literaria en Chile*. M. Aramburo, *Recuerdo de Unamuno y su poesía*. Reseñas: Ricardo Güiraldes, *Don Segundo Sombra* (A. del Río). — J.-M. Polar, *Don Quijote en Yanquilandia* (B. Matulka). El Hispanismo en América : Noticias. Libros de enseñanza. Bibliografía Hispanoamericana.

Tomo I, Abril-Junio 1928, núm. 2. — F. de los Ríos, *El anhelo universalista en los teólogos españoles del siglo* XVI. D. F. Ratcliff, *Urbaneja Achelpohl*. A. Torres-Rioseco, *Gaspar Melchor de Jovellanos : poeta romántico*. E. H. Hespelt, *The Porto Rican episode in the life of Fernán Caballero*. G. V. M. de Solenni, *The Source of Lope de Vega's « El Brasil Restituído »*. Reseñas de libros : H. L. Stimson, *American Policy in Nicaragua* (J. Padín). — *Colección de documentos inéditos para la historia de Ibero-América*. Recopiladas por S. Montoto (F. O.). — C. Sturgis, *The Spanish World in English fiction* (R. H. Williams). — *Hispanic notes and monographs* (E. H. H.). La literatura de hoy : A del Río, *La vida literaria en España*. A. Torres-Rioseco, *La vida literaria en Chile*. N. B. Adams, *On Re-Reading « Zogoibi »*. C. Meléndez, *Enrique Gómez Carrillo*, J. Padín, *Vicente Blasco Ibáñez*. C. Meléndez, *Manuel Díaz Rodríguez*. Reseñas : V. Campo, *La Laguna de los nenúfares* (B. Matulka). — F. Agustín, *Ramón Pérez de Ayala, su vida y obras* (M. J. Benardete). — J. B. Huyke, *Las pequeñas causas, niños sin padre y mañana de prueba* (J. Padín). — G. R. Lafora, *Don Juan, los mila-*

gros y otros ensayos (J. Mercado). — J. M. Salaverría, *Instantes* (J. M. Arce). — R. Méndez Capote de Solís, *Oratoria cubana* (F. de los Ríos). El Hispanismo en América : Noticias. Libros de enseñanza. Bibliografía Hispanoamericana.

Tomo I, Julio-Septiembre 1928, núm. 3. — F. J. E. Woodbridge, *Continent and Island.* A del Río, *Quijotismo y Cervantismo : El devenir de un símbolo.* J. R. Spell, *Three manuscript plays by Eusebio Vela.* A. H. Krappe, *Un viejo cuento mediterráneo entre los indios cora de Méjico.* Reseñas de libros : *Sor Juana Inés de la Cruz, Obras escogidas* (D. Schons). — J. R. Spell, *Fernández de Lizardi as a pamphleteer* (D. F. Ratcliff). — N. Walker, *The life and works of Manuel Gutiérrez Nájera* (B. Otero). — J. Limón de Arce, *Poetas arecibeños* (J. Padín). — J. A. Belseiro, *El vigía* (A. S. Pedreira). — F. G. Donoso, *Al margen de la poesía* (C. Meléndez). — J. M. Furt, *Coreografía gauchesca* (F. de Onís). — I. L. Whitman, *Longfellow and Spain* (N. B. Adams). — C. E. Chapman, *A History of the Cuban Republic* (J. Padín). — F. Esquivel Obregón, *México y los Estados Unidos ante el derecho internacional* (F. de los Ríos). — V. Sáenz, *Norte-americanización de Centro América* (J. Mercado). — H. D. Sedgwick, *Spain* (N. B. Adams). — J. Francos Rodríguez, *Contar vejeces* (J. Mercado). — R. E. G. Vaillant, *Concepción Arenal* (N. B. Adams). — P. A. de Alarcón, *The Three-Cornered Hat* (E. H. Hespelt). — P. S. Marden, *A Wayfarar in Portugal* (J. Mercado). — T. Walsh, *The Catholic Anthology* (E. H. Hespelt). La literatura de hoy : F. de Onís, *La vida literaria : Resurrección de Arévalo Martínez.* A. Torres Rioseco, *Salvador Díaz Mirón* (1853-1928). Reseñas : J. Chabás, *Sin velas, desvelada* (M. J. Benardete). — M. Verdaguer, *Piedras y viento* (J. Mercado). — V. García Martí, *De la felicidad* (J. Mercado). — F. Villanueva, *La crisis de la democracia* (J. Mercado). — E. González Martínez, *Poemas de ayer y de hoy* (E. T. de Wellman). — F. Fiallo, *La canción de una vida* (J. Mercado). — A. Capdevila, *Zincalí* (J. Padín). — G. Estrada, *Pero Galín* (E. T. de Wellman). El Hispanismo en América : P. A. Martin, *Porto Rico as a link between North and South America.* Noticias. Libros de enseñanza. Bibliografía Hispanoamericana.

Tomo I, Octubre-Diciembre 1928, núm. 4. — F. de los Ríos, *Ofrenda en torno al sentido de la vida en Martí.* E. Morales, *Un escritor costumbrista argentino. Apostillas a Fray Mocho.* M. J. Benardete, *Góngora revaluated.* Reseñas de libros : A Coester, *The literary history of Spanish-America.* 2a ed. (P. Flores). — R. F. Giusti, *Crítica y polémica.* 3a serie (F. de Onís). — A. Tapia y Rivera, *Mis memorias, o Puerto Rico como lo encontré y como lo dejo* (A. S. Pedreira). — F. Carmona Nenclares, *Vida y literatura de Rufino Blanco-Fombona* (D. F. Ratcliff). — M. M. Knight, *The*

Americans in Santo Domingo (J. Padín). — M. A. Marsh, *The Bankers in Bolivia* (J. Padín). — J. B. Soto, *Puerto Rico ante el derecho de gentes* (J. Padín). — A. James, *Thirty years in Porto Rico* (J. Padín). — R. Menéndez Pidal, *El romancero. Teorías e investigaciones* (F. O.). — J. R. Lomba y Pedraja, *Los albores del teatro romántico en España* (A. S. P.). La literatura de hoy : A del Río, *La vida literaria en España.* C. Meléndez, *Del pensamiento musical en Martínez Sierra.* A. S. P., *Manuel Fernández Juncos.* Reseñas : Miguel de Unamuno, *Cómo se hace una novela; y Romancero del destierro* (C. Barja). — Rufino Blanco-Fombona, *La mitra en la mano* (D. F. Ratcliff). — Julio Camba, *Sobre casi todo; y Sobre casi nada* (F. de Onís). El Hispanismo en América. L. de Zulueta, *La amistad triangular.* Noticias. Libros de enseñanza. Bibliografía Hispanoamericana.

Tomo II, Enero-Marzo 1929, núm. 1. — S. de Madariaga, *The Aim of Spanish in a modern University.* M. Romero de Terreros, *Illumination and Miniatures in Colonial Mexico.* C. E. Castañeda, *Carta de la Emperatriz Carlota.* S. Salazar y Roig, *El secreto de Milanés.* Reseñas de libros : R. Silva de Quiñones, *Antología puertorriqueña* (J. Padin). — M. de Vitis, *Florilegio del Parnaso americano* (A. Torres-Rioseco). — L. A. Sánchez, *Don Ricardo Palma y Lima* (J. Mercado). — R. Menéndez Pidal, *Flor nueva de romances viejos* (M. J. Benardete). — M. Artigas, *Menéndez y Pelayo* (C. Barja). — W. Frank, *España Virgen*, trad. por León Felipe (M. J. Benardete). — A. A. Mendes Correa, *Nouvelle hypothèse sur le peuplement primitif de l'Amérique du Sud* (J. Mercado). — P. J. Guiteras, *Historia de la Isla de Cuba* (C. E. Chapman). — J. E. Thomson, *Our Atlantic possessions* (P. G. Miller). — J. F. Rippy, *Latin America in world politics* (J. Padín). La literatura de hoy : C. Barja, *Félix Urabayen, novelista.* A. Torres-Rioseco, *La obra de Genaro Estrada.* E. K. James, *José Eustasio Rivera.* A. Torres-Rioseco, *La vida literaria en Chile.* M. P. González, *La vida literaria en Cuba.* Reseñas : Virgilio Dávila, *Un libro para mis nietos* (A. S. Pedreira). — Miguel de Unamuno, *The Agony of Christianity* (M. J. Benard, etc.). — Jaime Torres Bodet, *Contemporáneos* (A. del R.). — Hugo Wast, *Black Valley* (P. Flores). El Hispanismo en América : Noticias. Libros de enseñanza. Bibliografía Hispanoamericana.

Tomo II, Abril-Junio 1929, núm. 2. — T. Navarro Tomás, *Impresiones sobre el estudio lingüístico de Puerto Rico.* R. E. Boti, *Rubén Darío en La Habana.* I. A. Leonard, *A Mexican « Máscara » in the seventh century.* Reseñas de libros : *Archivo de Indias. Indice de documentos de Nueva España* (B. Sánchez Alonso). — M. Herrero García, *Ideas de los Españoles del siglo* XVI (G. V. M. de Solenni). — E. K. Kane, *Gongorism and the Golden Age* (E. H. Hespelt). —

L. B. Walton, *Pérez Galdós and the Spanish novel of the* XIXth *century* (M. J. Benardete). — C. E. Hughes, *Our relations to the nations of the Western hemisphere* (V. A. Belaúnde). — *La educación pública en México* (F. Callcott). La literatura de hoy : M. P. González, *Carlos Loveira*. Reseñas : Federico García Lorca, *Romancero gitano* (León-Felipe Camino). — Pío Barja, *Humano enigma*, y *La senda dolorosa* (C. Barja). El Hispanismo en America : Sobre la historia literaria de Hispanoamérica de Coester. Noticias. Libros de enseñanza. Bibliografía Hispanoamerica.

— On trouvera de précieux échantillons du parler galicien et d'une production littéraire très originale dans *Pancho de Rábade, Vía Crucis en VI estaciós* (dibuxo de Larrañaga) et *O outro Conto dramático en tres sceas* (Ilustraciós de Fernández Mazas), par Alvaro de las Casas, Alauda, 1930; 56 et 61 pages, 15 ptas chaque vol. L'auteur est professeur à l'*Instituto* de Noya (Coruña).

— C. Pitollet, *Pour l'enseignement des langues méridionales* (*La Renaissance politique*, 4 février 1931). Réclamations vigoureuses, appuyées sur des chiffres.

La situation faite à l'espagnol et à l'italien n'est ni bonne ni claire. Nous invitons une fois pour toutes nos lecteurs à suivre la question dans le *Bulletin de la Société d'Etudes des professeurs de Langues méridionales*. Abonnement, 20 fr. par an, France et étranger, à M. Homps, professeur agrégé d'espagnol au Lycée de Toulouse.

— C. Pitollet, *A propos de récents vols de livres en Espagne, avec quelques souvenirs de la Bibliothèque Colombine* (*Revue des Bibliothèques*, 1930, p. 39-58).

— *Revista de Filología Española*, 1929, n° 1 : Alfonso Par, *« Qui » y « que » en la Peninsula Ibérica, II;* — B. Sánchez Alonso, *La « Crónica de los Reyes Católicos de Alonso de Santa Cruz*, comprend deux parties, 1491-1504 et 1505-1516, et semblerait avoir été précédée d'une refonte de la Chronique de Pulgar; antérieure à 1551, elle a été écrite avant la *Crónica del Emperador Carlos V* (cf. *Bull. hisp.*, 1923, p. 286); la publication en serait souhaitable; — Erasmo Buceta, *Fecha probable de una poesía de Villasandino y de la muerte del poeta;* — Leo Spitzer, *Note sur « La Celestina »*; — Eug. Mele, *Postille a tre poesie del Castillejo;* — C. r. de A. Farinelli, *Italia e Spagna* (A. Castro); de J. M. Aguado, *Glosario sobre Juan Ruiz* (F. Castro Guisasola); de H. Anglés, *Les « Cántigas » del rei N'Anfós el Savi* (P. Bohigas); de l'*Anuari de l'Oficina romànica de Lingüistica i Literatura* (S. Gili Gaya). — N° 2 : A. Par, fin de l'article sur « *Qui* » et « *Que* »; — L. Spitzer, *Notes étymologiques;* — A. Zauner, *Esp.* « *pujar* » y « *soso* »; — J H. Nunemaker, *Noticias sobre la alquimia en el « Lapidario »*

de Alfonso X; — C. S. Smith, *Documentos referentes al « Cancionero » de Claudio de la Sablonara;* — L. Spitzer, *Cas d'homonymie gênante en espagnol; Allemand et flamand d'Espagne;* — J. Mª Cossío, *Sobre la transmisión del tema de Hero y Leandro;* — C. r. de P. Groult, *Les mystiques des Pays-Bas* (A. Castro); de A. van Dam, *Lope de Vega, El castigo sin venganza* (J. F. Montesinos); de J. F. Montesinos, *J. de Valdés, Diálogo de la lengua* (E. Alarcos); de J. J. Nunes, *Digressões lexicológicas* (V. G. de D.); de F. G. Olmedo, *Las fuentes de « La vida es sueño »* (A. Valbuena); de J. N. Cabanes, *Catalec bibliogràfic de la Prensa Valenciana,* 1586-1927 (E. Juliá); de J. Subirá, *La tonadilla escénica* (E. M. T.); de V. Garcia de Diego, *Saavedra Fajardo, Idea de un príncipe...* (E. Alarcos); — de M. Lemos, *Amato Lusitano* (J. D. Berrueta). — N° 3 : J. F. Montesinos, *Algunas notas sobre el « Diálogo de Mercurio y Carón »;* — E. Buceta, *Fray Ambrosio Montesino fué obispo de Sarda en Albania;* — A. Castro, *« Estultar »;* — E. H. Templin, *Una nueva fuente de « Quien malas mañas ha, tarde o nunca las perderá » de Guillén de Castro;* — O. Brachfeld, *« Belengabor », un curioso error de Gracián;* — C. r. de M. G. Blanco, *Dialectalismos leoneses en un códice del Fuero juzgo* (R. Lapesa); de *Lenguas de América* [par M. Gómez del Campillo et le comte de las Navas] (H. Seris); de G. T. Northup, *El cuento de Tristán de Leonís* (P. Bohigas); du *Diálogo de las lenguas* de J. de Valdés, éd. par J. H. Perry (J. F. Montesinos); des *Obras* de Castillejo, éd. par J. Domínguez Bordona (E. Alarcos); de *Mira de Amescua, Teatro,* éd. par A. Valbuena Prat (E. Alarcos); de *Archivo histórico Español* [par M. Fernandiz]; de A. Roersch, *J. Vasaeus* (B. S. A.); de W. Giese, *Anthologie der gestigen Kultur auf den Pyrenäenhalbinsel* (C. Fernández); de R. Flaccomio, *La fortuna del « Don Quijote » in Italia* (E. Juliá); du *D. Quijote,* éd. par A. Hämel; du *Mágico prodigioso,* éd. par J. V. Birch, et de A. D. Corbière, *J. E. Hartzenbusch and the French theater* (E. J. M.); de J. F. Montesinos, *Sobre la correspondencia de J. de Valdés y el cardenal Ercole Gonzaga.* — N° 4 : J. Morawski, *Les formules* apophoniques en espagnol et en roman; F. del Valle Lersundi, *Testamento de F. de Rojas;* — Fr. Schneider, *Tablas cronológicas de las obras de Gustavo Adolfo Bécquer;* — E. Buceta, *Una reminiscencia posible de « La Araucana en la canción de Herrera* « Si alguna vez mi pena... »; — C. r. de P. Fouché, *Phonétique historique du roussillonnais* (A. Par); de J. Leite de Vasconcellos, *Antroponimia portuguesa* (A. Castro) [Sur la question posée par M. Castro, on peut faire observer que, dans une partie de la Picardie au moins, l'usage est que le ménage soit désigné par le nom du mari suivi de celui de la femme]; de G. Villada, *Histo-*

ria ecclesiástica de España, t. I; — P. Rassow, *Die Chronik des Pedro Giron* (B. S. A.); M. Gaibrois de Ballesteros, *Sancho IV de Castilla* (B. S. A.); de J. López Núñez, *Románticos y bohemios* (H. Serís). — Bibliographie à chaque numéro.

— *Bulletin of Spanish Studies*, Jan. 1931. E. Cotton, *Cadalso and his foreign sources*. W. Entwistle, *Literatura hispano-americana, solidaridad y divergencias hispano-americanas;* c. r. de l'*History of Spanish Literature* d'E. Mérimée, traduite et revue par S. Griswold Morley, et de *Spain*, par S. de Madariaga. E. Allison Peers, c. r. de *Modern Spanish Literature*, par L. A. Warren; María V. de Lara, c. r. de *A History of Spanish Civilization*, par R. Altamira, trad. de P. Volkov; etc.

— R. W. Zandvoort, C. r. de *L' « Arcadia » de Sidney dans ses rapports avec l' « Arcadia » de Sannazaro et la « Diana » de Montemayor*, par Hector Genouy (*Revue de littérature comparée*, juillet 1930, p. 552).

— Fernando Barreda, *Motivos artísticos mercantiles, referentes a Santander durante los sesenta primeros años del siglo* XIX. Santander, 1930, 14 pages.

— Cecil Roth, *Les Marranes à Rouen, Un chapitre ignoré de l'histoire des Juifs de France*, Paris, Impr. H. Elias, 226, rue Saint-Denis; 1929 (Publications de la Société des Etudes Juives). L'auteur de cette intéressante contribution a donné en janvier 1930, au City Literary Institute de Londres, sous les auspices de « The Jewish historical Society of England » une série de douze conférences sur les « Marranos », dont voici le programme : Crypto-Judaism in Jewish History, The Beginnings of Marranism, The establishment of the Inquisition, The general conversion in Portugal, The heyday of the Inquisition, The religion of the Marranos, The Marranodiaspora, The New Jerusalem-Amsterdam, The resettlement of the Jews in England, Some Marrano Worthies, The decline of the Inquisition, The Marranos of to-day.

Du même auteur (*ibid.*, 1931), *Les Marranes à Venise*. Parmi les Juifs venus là, à noter Rodrigo Méndez da Silva, qui se fit circoncire à 60 ans (il y a eu des cas analogues à Bordeaux), et qui ne serait autre que le « Cronista general de España y Ministro del Real Consejo de Castilla » qui publia, entre autres choses, le *Catálogo real y genealógico de España... reformado y añadido* (1666), refonte d'une édition donnée en 1637.

— Mentionnons ici deux livres qui ne sont pas tout à fait récents, mais qui gardent leur intérêt d'actualité : *Le général Primo de Rivera et la dictature en Espagne*, par José Pemartin; Bruxelles, Weissenbruch, 1929, VII-541 pages; et *Les origines du Maroc français, Récit d'une mission* (1901-1906), par G. Saint-René Taillandier,

Paris, Plon, 1930, VIII-380 pages, exposé d'un diplomate consciencieux qui a été dans la suite ministre plénipotentiaire en Portugal avant et après la Révolution de 1911 et qui a été sûrement un de nos meilleurs ouvriers à l'extérieur.

— M. Fidelino de Figueiredo professe cette année à l'Université de Californie un cours sur la Civilisation portugaise.

— Errata, *Bull. hisp.*, 1929, p. 4, avant-dernière ligne, lire « un poète grec, Aristophane, qui, dans *Les fêtes de Cérès*, la fait alléguer par Mnésiloque ». P. 137, l. 14, lire « Salmacia » et non « Salmacis »; p. 268, l. 19, lire « 1483 » et non « 1583 »; p. 343, l. 28, lire « Adonio » et non « Adonis »; p. 358, l. 28, lire « 1035 » et non « 1535 ».

— *Revue historique*, sept. 1930 : O. A. Johnsen, *Les relations commerciales entre la Norvège et l'Espagne dans les temps modernes.*

— W. L. Fichter, c. r. de *Miguel de Unamuno*, par Romera Navarro (*The Romanic Review*, 1930, 2) et de *Obras de Lope de Vega*, publ. par la R. Acad. Esp., t. VI (ibid., 1931, 1).

— S. L. Millard Rosenberg, *Quarterly Spanish Book-letter* (*The modern Language Forum*, 1930, 3 et 4).

— Miguel Asín Palacios, *Comentarios de Don García de Silva y Figueroa de la Embajada que de parte del Rey de España Don Felipe III hizo al Rey Xa Abas de Persia* (publiés en 1903-5 par D. Manuel Serrano y Sanz) : « El libro es de mérito tan relevante, que debería ser reimpreso, a pesar de su extensíon desmesurada, en ediciones menos costosas y más aptas para su difusión que ésta de la Sociedad de Bibliófilos Españoles. » (*Bol. R. Acad. Española*, 1928.)

— Jaime Oliver Asín, *Sobre los orígenes de La Ilustre Fregona* (*Notas a propósito de una comedia de Lope*). (*Ibid.*, 1928.)

— Augusta Faria Gersão Ventura, *O « Adónis » de Camões* (*Miscelãnea de Estudos em honra de D. Carolina Michaëlis de Vasconcellos*, Coimbra, Impr. de Universidade, 1930).

— W. Piskorski, *El problema de la significación y del origen de los seis « malos usos » en Cataluña*, traducción directa del ruso por Julia Rodriguez Danilevsky, Librería Bastinos de José Bosch, Pelayo 52, Barcelona, 1929; 100 pages. *Las Cortes de Castilla en el período de tránsito de la Edad Media a la Moderna*, 1188-1520. Traducción de C. Sánchez-Albornoz, Barcelona, 1930; VII-218 pages. Ces deux publications, qui s'ajoutent à la collection fondée par la Faculté de Droit de l'Université de Barcelone (cf. *Bull. hisp.*, 1929, p. 276), mettent à la portée des étudiants espagnols ou hispanisants deux études qui remontent respectivement à 1899 et 1897. La traduction de l'érudit D. Claudio Sánchez Albornoz a été faite sur une traduc-

tion allemande exécutée à son intention. « La parte menos aprovechable de la obra es... la relativa a los orígines de la institución en estudio », déclare-t-il, dans une brève introduction où il indique la valeur et les défectuosités de cet important travail et exprime l'espoir qu'il soit mis au point.

— *Religión y Cultura*, juillet 1930 : P. J. Zarco, *Los Jerónimos de San Lorenzo de El Escorial;* — P. José Llobera, *Proyecto de una edición crítica de las versiones poéticas de Fr. Luis de León.*

— *The Celestina and its jewish Authorship*, by Louis G. Zelson, Ph. D., St. Louis, Mo. (Reprinted from *The Jewish Forum*, 40 West 32nd Street, New-York City, December 1930.) 8 pages.

— J. Lambert, *Sur quelques particularités du parler bayonnais*, Bayonne, Impr. du « Courrier », 9, rue Jacques-Laffitte, 1929 et 1930. Extrait du *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, 32 et 12 pages. [Pas mal d'hispanismes apportés par les Juifs ou autrement.]

— A. Lévi, *Les vestiges de l'Espagnol et du Portugais chez les Israélites de Bayonne* (Extrait du *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*), 1930; 7 pages. [Même observation.]

— S. Griswold Morley, *Lope de Vega's Peregrino Lists*, by S. Griswold Morley (*University of California Publications of Modern Philology*, vol. 14, n° 5, 1930, p. 345-366). « Indispensable as these lists are, they have never been reprinted in a critical text, and are constantly misquoted. » Reproduction de la liste du *Peregrino* de Séville, 1604, avec variàntes en notes, et de celle de Madrid, 1618 (y compris les quelques titres omis par La Barrera et Chorley) d'après l'exemplaire complet de la Bibl. Nac. — C'est évidemment à cette édition de M. G. M. qu'il faudra se reporter désormais.

— Pío Baroja [El Mar],*Las inquietudes de Shanti Andía* [Novela], edited with Introduction, Notes and Vocabulary by Laurence D. Baillif and Mario Beath Jones. The University of Chicago Press, Chicago, Illinois, xII-122 pages. Edition partielle, avec notes et vocabulaire conçus de manière à faciliter la compréhension du texte sans exiger du débutant les recherches dans les dictionnaires et les encyclopédies, ou les incertitudes touchant la construction et les idiotismes.

C'est peut-être l'occasion de rappeler l'article publié dans le *Bulletin hispanique* en 1917 (p. 26-42) par M. Manuel Azaña, aujourd'hui ministre de la Guerre. Il est intitulé *Nuestra misión en Francia* (une mission au front, aux tranchées).

— Le t. III des *Œuvres de Madame de La Fayette publiées d'après les textes originaux avec une introduction et des notices*

par Robert Lejeune (Paris, A la Cité des Livres, rue Saint-Sulpice, 27), 1930, 281 pages, mérite d'être signalé, comme les deux précédents (*Bull. hisp.*, 1928, p. 107, et 1929, p. 91), aux hispanisants qui s'intéressent à l'auteur de *Zayde*. Ce tome-ci comprend l'*Histoire de Madame Henriette d'Angleterre*, *les Mémoires de la Cour de France*, le *Portrait de la Marquise de Sévigné* et *Sur les mots à la mode*.

— Comme les années précédentes le *Centro de Estudios históricos* (adresse nouvelle, Medinaceli, 4, Madrid) organise pour les vacances (10 juillet-6 août) des cours de vacances destinés aux étrangers. Professeurs : M. R. Lapesa, T. Navarro Tomás, P. Salinas, Tormo, Orueta, Dantín, Barnés, Pedro Sainz, Rafael Martínez, Rafael Benedito, Justino de Azcárate, Mme Matilde Huici.

— Jean Cassou, *Hommage à l'Espagne profonde* (*Les Nouvelles littéraires*, 2 mai 1931). Quelques assertions discutables : « Peut-être l'opinion monarchique représente-t-elle une tradition française. Mais elle ne représente rien pour l'Espagne... » « Le régime qui s'écroulait, c'était celui qui avait permis aux sous-marins allemands de se ravitailler dans tous les ports espagnols... » Par ailleurs, l'inspiration est noble et juste; elle exprime parfaitement la pensée française touchant l'Espagne.

— Publications récentes :

Don Quichotte de Cervantes, Etude et analyse par Paul Hazard, professeur au Collège de France. Librairie Mellottée, 48, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VIe). 376 pages in-8° (1931).

The influence of Cervantes in France in the Seventeenth century, by Esther J. Crooks, associate professor of Spanish, Goucher College; The Johns Hopkins Studies in romance Literatures and Languages, Extra volume IV. Les Belles-Lettres, Paris, 1931. 271 pages gr. in-8°. $ 2.00.

Académie royale de Belgique. Commission royale d'histoire. *Correspondance de la Cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au* XVIIe *siècle*. Recueil commencé par Henri Lonchay (†) et continué par Joseph Cuvelier avec la collaboration de Joseph Lefèvre. Tome III, *Précis de la correspondance de Philippe IV* (1633-1647). Bruxelles, Maurice Lamertin, libraire-éditeur, 58-62, rue Coudenberg, 1930. XVIII-743 pages in-4°.

Het Wonderjaar te Antwerpen 1566-1567, *Inleiding tot de Studie der Godsdientst-onlusten te Antwerpen van* 1566 *tot* 1585, door Dr. Rob. van Roosbroeck. CMXXX, « De Sikkel » Kruishostraat 223, Antwerpen. XXVI-528 pages in-8°.

Beiträge zur Satzgestaltung der spanischen Umgangssprache, von Alice Braue (Hamburger Studien zu Volkstum und Kultur der

Romanen, 7.) Seminar für romanische Sprachen und Kultur, Hamburg 1931-xii-123 pages in-8°

San Juan de la Cruz, su obra científica y su obra literaria, por el P. Crisógono de Jesús Sacramentado, carmelita descalzo. 2 tomes de 499 et 476 pages in-8°, 1929, Madrid, Plaza de España, Apartado 8.035. 10 ptas. — *La escuela mística carmelitana*, por el P. Crisógono de Jesús Sacramentado, carmelita descalzo, 1930 (*ibid.*), 459 pages in-8°. 8 ptas.

Franz Kühn, *Geografía de la Argentina*. Editorial Labor, Barcelona, Buenos Aires (1930); 202 pages; 24 gravures hors texte et 5 cartes.

Jesús Galindo, *Geografía de México*. Ed. Labor (1930); 223 pages, 16 gravures hors texte et 2 cartes.

La Grandeza mexicana de Bernardo de Balbuena, por John Van Horne (University of Illinois Studies in Language and Literature, vol. XV, n° 3, August 1930. $ 1,50, 176 pages in-8°.

Anthony A. Giulian, *Martial and the Epigram in Spain in the sixteenth and seventeenth centuries* (University of Pennsylvania, Publication of the Series in romantic Languages and Literature, n° 22); Philadelphia, 1930, 117 pages.

Florentino L. Cuevillas e Xoaquin Lourenzo, *Vila de Calvos de Randin*. Seminario de Estudos galegos. Sant'Iago de Compostela, MCMXXX. 78 pages.

Fouilles dans la région d'Alcañiz (province de Teruel). I. Alcañiz el Viejo. II. El Palaò. III. Cabeza del Moro, par † V. Bardaviú Ponz et Raymond Thouvenot. Bordeaux, Feret, 1930; 143 pages, 4 planches hors texte. 30 fr.

Juan Millé y Giménez, *Sobre la génesis del Quijote. Cervantes, Lope. Góngora, el « Romancero general », el « Entremés de los Romances*. Primera edición. Casa editorial Araluce, Calle de las Cortes, 392, Barcelona [1930]; 219 pages. 5 ptas.

Mabel Margaret Harlan, *Lope de Vega's El Desdén vengado*. Instituto de las Españas en los Estados Unidos; 1930; xlix-196 pages.

Cecilia Vennard Sargent, *A Study of the dramatic works of Cristóbal de Virués* (Ibid.), 1930; ix-161 pages.

Waldo Frank, *In Americana hispana* (Ibid.), 1930; xi-249 pages.

Letters of John III, King of Portugal, 1521-1557. The portuguese text edited with an Introduction by J. D. M. Ford. Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1931; xxx-408 pages in-8°.

G. C.

16 mai 1931.

LA RÉDACTION : **P. PARIS; G. CIROT,** ***secrétaire;***
G. RADET, ***directeur-gérant.***

UNE LÉGENDE DE CORUÑA

Le *Recueil des hystoires de Troye* de Raoul Le Fèvre raconte, entre beaucoup d'autres aventures, l'histoire de la fondation de Coruña par Hercule. En voici le texte [1] :

En remembrance de la victoire quil auoit eue illec sur le corps de Gerion il fonda vne tour & par son art composa dedens vne lampe ardant qui sans y riens mettre de nuyt & de iour ardit depuis par lespace de troys cens ans. Dultre ce ou sommet de la tour il composa vne ymaige de cuyure regardant vers la mer & luy bailla en la main vng miroir ayant telle vertu que sil aduenoit que gens de guerre se missent en la mer en intention de vouloir faire mal a la cite soudainement leur ost et leur venue apparoissoit en ce miroir et dura iusques au temps de Nabugodonosor qui aduerty de la propriete du miroir emplit tellement ses gallees de branches & de boys verd & fueillu que sembloit vng bois & que au miroir napparut aultre chose fors seulement que boys. Parquoy les coulonniens non congnoissans ce que le miroir leur monstroit ne se garnirent point darmures & ne se mirent pas en armes ainsi quilz auoyent tousiours accoustume de faire quāt leurs ênemis ils veoyent venir & par ainsi furent deceuz eulx confians en leur miroir & cuidoyent fermement ne pouoir iamais estre vaincus & par ainsi de riens ne se donnoyent garde. Nabugodonosor ayāt ainsi & par telle subtilite garni ses gallees cōme dit est par vng subtil matin surprint les coulonniens & print la cite & destruit & le miroir & la lampe.

Cette compilation a été traduite en anglais et imprimée par William Caxton vers 1474 [2]. Ce qui ne laisse pas d'être piquant,

1. Je cite d'après l'édition de 1529, publiée à Lyon, livre II, feuillet XXIX.
2. Cette édition a été réimprimée par les soins de H. Oskar Sommer, Londres, 1894, sous le titre *The Recuyell of the Historyes of Troye;* voir t. II, p. 413 sq. J'ai consulté aussi l'édition anglaise portant le titre *The Destruction of Troy in three books*, London, Printed for T. Passenger, at the Three Bibles on London Bridge, 1676, part II, p. 79 sq.

non seulement pour un Français mais encore pour tous ceux qui, en dépit des préjugés nationaux, ont toujours apprécié à sa juste valeur l'influence de la culture française sur les peuples germaniques, c'est que cette traduction d'une compilation française, et non pas la Bible ni même Chaucer, fut, suivant toutes les apparences, le premier livre imprimé en langue anglaise. Il n'est que juste d'ajouter que l'œuvre de Raoul Le Fèvre mérite bien cet honneur; c'est qu'elle est écrite dans un français très pur, d'un style limpide et serré, c'est-à-dire classique, beaucoup plus, par exemple, que celui de Montaigne. Qui plus est, si l'auteur ne pouvait se piquer de trop d'originalité, il n'en a pas moins puisé à un grand nombre de sources anciennes et médiévales et dont beaucoup sont loin d'être connues à cette heure. Qu'il ait mis à contribution, pour l'épisode qu'on vient de lire, quelque source espagnole, cela va de soi; jamais compilateur français n'eût songé à imaginer un tel conte qui est, par son allure même, typiquement espagnol.

L'Hercule dont il est question dans notre épisode est, bien entendu, l'Héraclès tyrien censé avoir érigé les fameuses colonnes et dont on connaissait un ancien temple à Gadès. Que cette figure mythique ne fût nullement la propriété exclusive de l'Andalousie, cela résulte des nombreuses légendes d'une caverne d'Hercule localisée tantôt à Tolède, tantôt à Salamanque [3]. Mais si un auteur américain soutient que la légende de Coruña n'est que le résultat d'une simple transplantation [4], il y a là une exagération grossière. Après tout, les légendes ne se transplantent pas aussi facilement que les choux. On est porté à se demander d'abord quel est le nouveau point d'attache qui aurait rendu possible le développement de notre légende, d'ailleurs suffisamment différente de celles qu'on contait en Andalousie.

Coruña est l'ancienne Brigantia, où s'élevait, d'après Paul Orose [5], un phare très haut, œuvre des plus merveilleuses,

3. S. M. Waxman, *Revue hispanique*, XXXVIII, 331 sq.
4. *Ibid.*, p. 336.
5. Livre I, chap. II.

puisque de là on pouvait voir la Grande-Bretagne ! Voici le texte :

Secundus angulus circium intendit, ubi Brigantia, Gallaeciae civitas, sita, altissimum pharum, et inter pauca memorandi operis, ad speculum Britanniae erigit.

Ce texte a d'ailleurs fait fortune. Pour ne citer qu'un exemple, le *Lebor Gabala* ou « Livre des Invasions », qui date probablement du VIIIe siècle, y fait allusion. Comme on sait, les Irlandais se croyaient originaires d'Espagne. Aussi le compilateur gaélique fait-il monter un des chefs de l'expédition, un beau jour, sur la tour de Bregon, c'est-à-dire Brigantia, et observer de là, tout à son aise, non pas la Grande-Bretagne, mais l'Irlande, ce qui fait mûrir dans son esprit le projet de son expédition [6]. Je m'étonne qu'on n'ait pas fini par faire monter Christophe Colomb sur la même tour pour observer, du sommet, l'Amérique et les Indes occidentales !

A dire vrai, il n'y a pas lieu de nous arrêter sur l'absurdité géographique du texte ancien et de ses dérivés médiévaux. C'est que, suivant les géographes grecs (les romains ne comptent pas), l'Irlande et le Cornouailles anglais n'étaient pas plus éloignés de la côte d'Espagne que le Kent ne l'est de la côte de France.

Ce qui doit nous occuper, c'est la légende du miroir magique construit à Coruña par Hercule. Le point d'attache de ce conte est évidemment le phare romain mentionné par Paul Orose. C'est que le Moyen-Age, qui ne comprit plus rien aux merveilles de l'ancienne civilisation, aimait à expliquer par l'art magique ces vestiges d'un âge meilleur. Le grand phare d'Alexandrie, père et modèle de tous les phares de l'antiquité, en fournit une excellente illustration.

Le poète Masoudi, dans ses *Prairies d'Or*, conte comment Alexandre le Grand mit sur le phare d'Alexandrie un miroir magique dans lequel se reflétaient tous les pays de Roum, les îles de la mer et leurs habitants comme aussi les bateaux qui

6. H. d'Arbois de Jubainville, *Principaux auteurs de l'antiquité à consulter sur l'histoire des Celtes*. Paris, 1902, p. 259.

s'approchaient de la ville. Il ajoute qu'il y avait en haut du phare une statue qui tournait la main vers la mer dès que l'ennemi était à la distance d'une nuit de navigation. Quand il arrivait à portée de la vue, un son effrayant et qu'on entendait à deux ou trois milles de là, sortait de cette statue. Les habitants, avertis ainsi de l'approche de l'ennemi, pouvaient en surveiller les mouvements [7].

Un voyageur aussi sobre que l'était Benjamin de Tudèle ne put se défendre d'ajouter foi à ces légendes. Voici ce qu'il en dit [8] :

Au sommet de cette tour Alexandre avait fait un certain miroir de verre, d'où l'on pouvait voir à cinquante journées d'éloignement tous les vaisseaux qui venaient de la Grèce ou de l'Occident, pour faire la guerre ou pour nuire autrement à la ville, de sorte que, par ce moyen, ils étaient avertis longtemps après la mort d'Alexandre...

Il ajoute la fin du miroir, détruit par un Grec rusé, qui le brisa après avoir grisé le commandant du phare.

Dans une étude qui va paraître prochainement dans l'*Archivum Romanicum* je crois avoir démontré que ces légendes alexandrines, avec d'autres matériaux orientaux du même genre, étaient le point de départ de la fameuse *Salvatio Romae* du *Roman des Sept Sages de Rome*. Il est clair que la légende espagnole du phare de Coruña est un pendant exact et sans doute un dérivé de la légende égyptienne du phare d'Alexandrie, sauf qu'Hercule y a pris la place d'Alexandre le Grand.

Ce qui est également certain, — et j'y ai longuement insisté dans mon article précité, — c'est que les deux phares sont des talismans qui protègent les pays où ils se trouvent d'une invasion du côté de la mer. Or, la plupart des légendes qui ont pour but d'expliquer l'origine d'un tel talisman, ne manquent pas d'y ajouter la destruction de la merveille en question, en général par la ruse d'un ennemi, ce qui explique pourquoi le talisman n'existe plus ou pourquoi il a perdu sa vertu pri-

7. Masoudi, *Les Prairies d'Or*, texte et traduction par Barbier de Meynard et P. de Constelle, II (Paris, 1863), 431 sq.; voir aussi Hermann Thiersch, *Pharos, Antike, Islam und Occident*. Leipzig-Berlin, 1909, p. 40 sq.

8. *Voyages*, éd. Baratier, I, 233; comp. Thiersch, p. 43 sq.

mitive. C'est ainsi que Masoudi conte la destruction du phare d'Alexandrie. D'une façon semblable la fameuse *Bocca della verità* perd sa vertu [9] et la cloche merveilleuse qui indique lequel de deux litigants a raison [10].

Or, dans notre légende espagnole, c'est le roi babylonien, le destructeur de Jérusalem, qui adopte une ruse pour tromper le talisman et la vigilance des habitants de Coruña, pour surprendre la ville et pour détruire le miroir magique. Mais cette ruse est bien ancienne et connue en Orient non moins qu'en Occident : c'est le thème de la forêt qui marche [11].

Dans ce thème, on le sait, il s'agit, en général, d'une armée qui se cache derrière des branches d'arbre coupées, afin de tromper l'ennemi, qui ne s'attend pas à une attaque. Mais à côté de ces versions « terriennes » il y en a d'autres où, comme dans la légende de Coruña, il est question d'une flotte. Par exemple, dans Saxon le Grammairien [12], on nous apprend comment Eric, l'amiral du roi Frotho III de Danemark, attire la flotte slave dans un guet-apens en couvrant ses propres navires de branchages verts, en sorte qu'on eût dit une forêt flottante au milieu de la mer. La même version était connue dans l'Espagne médiévale, puisque le texte portugais de la légende du roi Ramire conte comment le héros, qui joue ici le rôle du roi Salomon à qui l'on a enlevé la femme, fait couvrir son bateau de draps verts, « em tal guiza que cuidassem que erão ramos [13] ». Peut-être ce thème est-il arrivé en Espagne avec la légende de Salomon et sa femme infidèle [14].

Pourquoi fit-on de l'ancien roi babylonien le héros de cet épisode ? Il ne s'agit nullement d'un caprice de compilateur. Au contraire, il y avait une tradition suffisamment ancienne et qui savait que Naboukoudouroussour, après avoir réduit Tyr sous le joug l'an 574 avant notre ère, avait reçu les hommages

9. Voir mon étude dans *Nuovi studi medievali*, II, 119-24.

10. Moses Gaster, *Beiträge zur vergleichenden Sagen- und Märchenkunde*, Bukarest, 1883, p. 48.

11. L. Uhland, *Schriften*, III, 221; E. Rohde, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, Leipzig, 1914, p. 516; Tabari-Zotenberg, II, 30; G. Kurth, *Histoire poétique des Mérovingiens*. Paris, 1893, p. 396 sq.

12. Ed. Holder, p. 150.

13. *Revue hispanique*, LXXVIII, 516.

14. *Ibid.*, p. 540 sq.

des colonies tyriennes, y compris celles d'Espagne, reconnaissant sa haute suzeraineté. De ces données s'était développée une légende, mentionnée d'abord par Mégasthène [15] et suivant laquelle le grand monarque se serait rendu en personne aux colonnes d'Hercule. Elle est reproduite par Josèphe [16], écrivain fort goûté durant tout le Moyen-Age, d'où le rôle du roi babylonien dans la légende de Coruña. Ce milieu oriental et même biblique a peut-être attiré le thème de la forêt qui marche, partie intégrale de certaines versions de la légende de Salomon.

Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que dans la légende de Coruña nous avons affaire à une légende migratoire d'origine alexandrine et qui s'est attachée à l'ancien phare de Brigantia. Sans ce phare elle n'existerait certes pas en Espagne.

ALEXANDER HAGGERTY KRAPPE.

Boston, Massachusetts.

15. Mégasthène, *Indica*, livre II, fragm. 20; Müller, *Fragmenta historicorum graecorum*, t. I, p. 416 : Ναβοκοδρόσορον δὲ τὸν παρὰ Χαλδαίοις εὐδοκιμήσαντα Ἡρακλέους μᾶλλον, καὶ ἕως Στηλῶν ἐλάσαι.

16. *Antiquités judaïques*, X, 11, 1 : Μεγασθένης ἐν τῇ τετάρτῃ τῶν Ἰνδικῶν... καταστρέψασθαι γὰρ αὐτὸν [Ναβουχοδονόσορόν] φησι Λιβύης τὴν πολλὴν καὶ Ἰβηρίαν.

QUELQUES NOTES POUR LA FORTUNE DE LOPE DE VEGA EN FRANCE (XVIIe SIÈCLE)

Il nous manque un ouvrage d'ensemble sur l'histoire des ouvrages de Lope à l'étranger. Les derniers biographes [1] n'abordent naturellement pas un sujet aussi vaste et aussi compliqué. Pour ce qui regarde la France, M. Martinenche a traité, définitivement, l'aspect le plus important de la question, en déterminant la part de l'Espagne dans le théâtre français du XVII[e] siècle [2]. C'est donc ailleurs que chez les auteurs dramatiques que nous avons dû chercher de nouveaux documents. Pareillement, nous nous intéresserons surtout, dans les notes suivantes, à la fortune de l'œuvre non dramatique de Lope, et les allusions à son théâtre ne seront relevées qu'incidemment.

Lope devient célèbre en Espagne dès 1584, et son nom a très bien pu pénétrer en France avant la fin du siècle. Cependant nous ne connaissons pas de texte français qui le cite avant 1610 ou 1611. Vers cette date, l'anglophile Jean L'Oiseau de Tourval, dans une courte dissertation manuscrite sur le roman pastoral, parle de l'*Arcadia* (1598) de Lope. Après avoir rappelé Sannazzaro, Tourval poursuit : « Mais celuy qui le seconda, voire et (ne luy en deplaise) selon quelques uns le devança, en son petit miracle d'Arcadie, fut le delicat et ingenieux Lope de Vega, que je ne fay point difficulté de nommer le second, quoy que le tiers, sachant de bonne part qu'il n'avoit onc ouy parler de la vraye seconde quand il fit

1. Hugo A. Rennert et Américo Castro, *Vida de Lope de Vega*, Madrid, 1919
2. *La comedia espagnole en France de Hardy à Racine*, Paris, 1900.

la sienne, laquelle d'un plus grand saut il fit bondir droit en Espagne. Et vrayment ils avoyent tous deux bien fait quand la belle Marinelle [3], pour la tierce, ou pour mieux dire pour la quatrième... la voulut ramener en Italie [4]. » Plus loin Tourval affirme qu'il se disposait à traduire l'ouvrage de Lope, quand la mort d'Elisabeth (1603), lui permettant d'aller en Angleterre, le fit renoncer à cette idée.

En juin 1612, un certain De Lingendes, qui est, selon toute probabilité, le poète d'*Iris*, accompagnait en Espagne l'ambassadeur Mayenne, envoyé à l'occasion des alliances franco-espagnoles. De Madrid il adresse à la sœur du duc de Mayenne une lettre sur les incidents du voyage et sur l'accueil réservé par les Espagnols à l'ambassade française. De Lingendes transcrit dans sa lettre, imprimée aussitôt [5], plusieurs vers espagnols composés en l'honneur des alliances avec la France [6], et nous signalerons parmi eux deux sonnets [7] de Lope de Vega qui ne semblent pas être généralement connus. Ajoutons que De Lingendes avait parlé avec Lope; il trouve sa conversation charmante: « Je vous... envoye... le sonnet de Lope de Vega, qui a mon gré et selon sa réputation est le meilleur esprit et l'homme qui parle le mieux que j'aye veu en toute l'Espagne » (p. 41).

Ni M. Madeleine ni M. Griffiths ne parlent de cette lettre, qui est attribuée d'ailleurs par le catalogue de la Bibliothèque Nationale à un Nicolas de Lingendes, auteur d'un ouvrage

3. Allusion à l'*Arcadia felice*, de la célèbre Lucrezia Marinella (Venise, G.-B. Ciotti, 1605, in-12).

4. Bibliothèque bodléienne, collection Rawlinson, D. 920, f. 365 sq. Nous sommes redevable de notre citation à l'amabilité de M. A. W. Osborn, qui prépare une thèse sur *Sidney en France*.

5. *Lettre du Sr. D. L. escritte de l'Escurial à Madamoiselle de Mayenne sur le voyage de Monseigneur son frère. Avec tous les vers et Romances que les Espagnols ont fait sur ce suject* (Paris, Toussaint du Bray, 1612, in-8°; B. N. Ln[27] 13873); dans le *privilège* l'auteur est nommé *le sieur de Lingendes*. Damas-Hinard (*Théâtre de Lope de Vega*, Paris, 1881, t. I, p. xx, n. 1) attribue cet ouvrage à Jean de Lingendes. Pour Malherbe, qui cite en 1613 cette *lettre de Lingendes*, l'auteur était probablement le poète Jean de Lingendes (cf. *Œuvres*, Gr. Ecr., t. III, 1862, p. 273). Notons, cependant, que vers 1627 un sieur de Lingendes se chargeait de communications entre le ministre Phelipeaux et l'ambassadeur français à Madrid (cf. *Revue rétrospective*, 3e série, t. III (1838), p. 244-48.

6. P. 16-22, *Romance* (pour l'entrée de Mayenne à Madrid); p. 28-29; p. 41-45, *Romance* (*Febo Apolo que paraste*...).

7. P. 45, A quien la bella Francia ver dessea...; p. 62, Pártese aquella luz del frances suelo...; ces sonnets ne figurent pas dans les *Obras sueltas*.

publié en 1651. Cependant, si l'on identifie notre poète, comme le font ses biographes [8], avec ce *secrétaire de la chambre du Roy et de Monseigneur le Duc du Maine* de qui Marguerite Gascon est la veuve en 1616, cette lettre, adressée à Mlle de Mayenne (ou du Maine) ne saurait avoir pour auteur que Jean de Lingendes. Un autre fait, des plus intéressants, ne nous permet pas de douter que le poète, le premier mari de Marguerite Gascon et l'auteur de la lettre ne fussent une même personne : Lingendes était connu comme poète par Lope de Vega, qui le nomme, avec d'autres Français, dans son *Laurel de Apolo* (1630) :

...Los poetas venían
de todas las naciones...
Allí de Francia el célebre Ronsardo,
Bartras, Pernon, Malherbe, Espin, Roseto,
Juan Aurato, Lingendes y el gallardo
Bertran, Montin, Borgeto [9].

Il est probable que quelques-uns de ces poètes s'étaient fait connaître personnellement de Lope, en allant comme Lingendes le visiter en Espagne. Le nommé *Roseto*, du quatrième vers, doit être François de Rosset. Sans être allé, que nous sachions, en Espagne, cet auteur était connu comme traducteur de divers ouvrages espagnols. On constate dans sa *Suite de l'Arioste* (1614) [10] une violente attaque contre Lope. Rosset nie la tradition espagnole qui faisait de Bernardo del Carpio le héros de Roncesvaux, et dans sa *Suite* il donne à ce guerrier un rôle de bouffon analogue à celui du paysan Benito dans la pièce de Calderón *El Alcaide de sí mismo*. Il s'appelle, nous dit Rosset,*Bernard de Carpi* ou *de la Carpe*, parce qu'il était *fils d'un pêcheur de Barcelonne* [11], et l'auteur

8. *Jean de Lingendes, Stances*, publiées par Jacques Madeleine (Paris, Sansot, 1911) p. 13; *Œuvres poétiques* publ. E.-T Griffiths (Paris, Hachette, 1916, S. T. F. M.), p. x.

9. *Laurel de Apolo, silva* IX (Obr. s., I, 173-74). — Sous les formes *Pernon, Espin, Bertran, Montin, Borgeto*, il faut peut-être voir : Du Perron, Charles de l'Espine (?), Bertaut, Motin, et (?) Forget.

10. *Le Divin Arioste... ensemble la suite...* (Paris, Robert Fouet, 1615, in-4°); le *privilège* est du 24 septembre, et l'*achevé* du 20 décembre 1614; la *Suite* a une pagination à part.

11. Ed. de 1643 (Paris, Courbé, in-4°), f. 39 v° et 95 v°.

ajoute : « C'est ce grand Chevalier de qui se dit issu le poëte des harangeres d'Espagne, et qu'il[12] a fait tuer le valeureux conte Roland, croyant de faire despit à la France. » C'est certainement Lope qui est visé ici. Dans sa pièce *El Casamiento en la muerte*[13], Lope, en bon Espagnol, fait mourir Roland aux mains de Bernardo del Carpio. On connaît d'ailleurs les prétentions nobiliaires du poète espagnol. Tenant de sa mère le nom de *Carpio*, il s'était fabriqué, d'après les armes des Carpio célèbres, un écusson qui figurait jusque sur le titre de ses ouvrages[14], accompagné de cette devise :

De Bernardo es el blasón,
Las desdichas mías son.

Rosset a facilement pu voir sur le titre de l'*Arcadia*, ou du *Peregrino en su patria* (1604) ces armes, ridiculisées dans un sonnet bien connu de Góngora.

Un ami de Rosset, Vital d'Audiguier, traduisait, justement vers cette époque, *El Peregrino en su patria*, roman d'aventures publié par Lope dix ans auparavant. Dans la préface de sa traduction, imprimée en 1614[15], D'Audiguier parle de la célébrité que Lope s'est acquise en Espagne, et note l'expression, devenue proverbiale, *es de Lope*[16] : « L'Autheur est aujourd'hùy des plus celebres qui soient en Espagne, et si renommé parmy ceux de sa nation que quand ils

12. Le texte (f. 95 v°) porte : *qui a fait tuer;* cf. f. 39 v° : *Ce sot et impudent poëte des espiciers et des fruictiers d'Espagne qui fait tuer Roland par un bouffon du roy Marsille nommé Bernard de Carpi.*

13. Jorn. II, fin. Cette pièce fut imprimée dès 1604.

14. Cf. A. Morel-Fatio, *Les Origines de Lope de Vega*, *Bull. hisp.*, t. VII, 1905, p. 38-53.

15. *Les Diverses / Fortunes / de Panfile / et de Nise. / Où sont contenuës plusieurs Amoureuses / & veritables, histoires, tirees du pelerin / en son pays de Lopé de Vega. / Divisees en quatre livres. /* (marque) / *A Paris, / Chez Toussainct du Bray, ruë / S. Jacques aux Espics-meurs. Et en sa / boutique en la Gallerie / des Prisonniers / / M. DC. XIV. / Avec privilege du Roy;* 12 ff. n. ch. et p. 390, in-8°; privilège du 22 oct. 1614 (B. de l'Arsenal, B. L. 17715). L'Arsenal possède un autre exemplaire (B. L. 16097) incomplet des ff. e2 et e3 des préliminaires; ce dernier seul faisait partie du fonds La Vallière. Le catalogue Nyon-La Vallière (t. III, p. 166) cite, peut-être par erreur, une édition de 1615, qu'on ne retrouve pas à l'Arsenal. Lenglet du Fresnoy (t. II, p. 52) donne une édition de 1660, que nous n'avons pas vue.

16. Cette expression est citée plus tard par Scudéry (dédicace de *L'Amant liberal*, Paris, 1638, in-4°); par Sarazin (*La Pompe funebre de Voiture*, *Œuvres*, Paris, 1656, in-4°, p. 293), qui l'avait apprise de Chapelain (cf. *Lettres de Chapelain*, t. II, 1883, p. 268); et par Bouhours (*Maniere de bien penser...*, Paris, 1687, in-4°, p. 358).

veulent encherir sur l'excellence de quelquechose ils se contentent de dire qu'elle est de Lope; et non pas en parlant seulement des livres, mais de quelque chose que ce soit; tellement que par une Metafore, digne à la vérité des Espagnols, la bonté de ses œuvres est passee en toutes sortes de denrees,- et le Tavernier, exaltant la bonté de son vin, l'Harangere de ses poissons, et la Revendeuse de ses fruits, ont accoustumé de dire qu'ils sont de Lope, pour tesmoigner qu'ils sont extresmement bons. » Tout en admettant que Lope est « un bel esprit, docte, ingenieux et recommendé d'une grande lecture, riche en ses inventions, et dont l'art, s'esloignant du chemin battu des communs auteurs Espagnols, a fait une nouvelle trace à sa renommee », le traducteur trouve beaucoup de choses à reprocher à ce *Peregrino*. Il critique, avec raison, l'acharnement de l'auteur à faire parade de son érudition dans un ouvrage romanesque : « Il se devoit souvenir de l'advertissement de Cervantes... qui se moque si plaisamment de ceste façon d'escrire en sa preface de don Guichot. » En effet, Lope faisait précéder son ouvrage d'une longue liste, A à Z, des auteurs cités. Mais la première partie de *Don Quichotte* est un peu postérieure au *Peregrino;* c'est même le *Peregrino* [17] qui explique peut-être la satire de Cervantes.

Une autre chose que D'Audiguier trouve intolérable chez l'auteur espagnol, c'est le mélange d'idées sacrées et profanes. Lope, non content de citer les pères de l'Eglise, et de parler, dans un roman d'amour, des miracles de Montserrat, trouvait moyen d'intercaler dans sa narration quatre allégories dramatiques d'une inspiration toute religieuse. Les critiques de D'Audiguier ont leur importance, car il omet dans sa traduction tout ce qu'il n'approuve pas. Ainsi tous les préliminaires et les *autos*, qui suivent dans l'original chacun des quatre premiers livres, sont supprimés par D'Audiguier [18].

17. Avec l'*Arcadia* (cf. Rennert et Castro, p. 95).

18. Il y a d'autres suppressions et changements que nous ne pouvons pas examiner en détail; D'Audiguier réduit à quatre les cinq livres de l'original, en réunissant les 2e et 3e livres.

Nicolas Lancelot, dans sa traduction (1622)[19] de l'*Arcadia* de Lope, se permet également d'élaguer certaines *superfluités* de l'espagnol[20]; cependant il se montre bien plus respectueux que D'Audiguier envers son original. Dans l'avant-propos, l'éditeur Rigaud, qui écrit probablement sous l'inspiration de Lancelot, voit dans l'*Arcadia* « un des plus rares livres que les subtiles conceptions de Lope de Vega (le Fenix de tous ceus de sa nation qui courtisent les Muses) ayent jamais expose à nos yeux, entre les cinq mil et tant feuilles d'impression dont il a eternisé sa memoire par l'Europe ». Il ajoute que le traducteur « a tres-prudemment moderé les superfluités que l'on peut avoir remarquees en l'Arcadie, aussi bien qu'en la pluspart des autres livres de Lope, qui interrompent souvent la suytte necessaire et le droit fil de son sujet. »

Lancelot est supérieur comme traducteur à D'Audiguier. Il s'attache, avec patience, à reproduire soit en vers soit en prose les nombreuses poésies éparpillées dans l'*Arcadia*. Les vers suivants interprètent assez heureusement la grâce et l'harmonie de leur modèle :

Seulement encor une fois,
Pour lamenter du sort l'injuste violence,
O mon lut, assiste ma vois!
Puis je te laisseray en eternel silence,
Sous l'ombre de ces saules vers
Où je viens regretter les joyes que je pers[21].

19. On dit généralement (Ticknor, Brunet, Rennert et Castro, J. Marsan) que cette traduction est de 1624. L'éd. de 1624 doit être la troisième. Il y a un exemplaire de la première éd. à la Bibliothèque Nationale (Yg 2569 (2)) : *Les / Delices / de la vie / pastoralle / de l'Arcadie, / Traduction de Lope de Vega, fameus / autheur Espagnol. / Mis en François par L. S. L. /* (marque) / *A Lyon, / Chez Pierre Rigaud & Associez, rue Mercière, / au coin de la rue Ferrandiere à la Fortune. / / M. DC. XXII. / Avec privilege du Roy;* (précédé d'un titre gravé portant la même date); 8 ff. n. ch., p. 449, et 2 ff. n. ch., in-8°; *privilège* du 22 juin 1622; l'épître est signée *Lancelot*. Un autre exemplaire que nous avons vu (Sainte Geneviève, Y 2954 (3), Inv. 5520) correspond exactement au précédent, sauf que le titre imprimé porte la date de 1623 (MDCXXIII).

20. Lancelot omet notamment des morceaux de poésie (éd. de Madrid, 1599, f. 95 r°-98 v°); une liste de poètes espagnols (f. 292 r°-239 r°); et un long indice *de las cosas mas notables;* une autre liste d'hommes célèbres (f. 229 r°-239 r°) n'est reproduite qu'en partie dans la traduction.

21. P. 118, traduction de la chanson : *Sola esta vez quisiera* (f. 64 r°).

Panfile et Nise et l'*Arcadie* seront longtemps les seuls ouvrages de Lope accessibles aux lecteurs sans espagnol. Ainsi, de toute l'œuvre de poète espagnol, Charles Sorel ne citera que ces deux romans. Dans son *Berger extravagant* il critique les invraisemblances du *Pelerin* [22]. Il relève dans l'*Arcadie* de Lope une églogue *agréable* [23], épithète qui, venant de Sorel, constitue une vive louange. Plus tard, dans sa *Bibliothèque françoise* [24], Sorel nommera encore une fois cet ouvrage de Lope, mais c'est pour le condamner sans miséricorde.

Jean-Pierre Camus connaît également ces deux ouvrages de Lope. Sur le *Pelerin*, il partage les opinions de D'Audiguier et de Sorel : « Les Espagnols, dit-il en 1622, font grand estat d'un certain Pelerin sorty de la belle plume de Lope de Vega; j'ay eu la curiosité de le voir, mais en courant, tout ainsi que les chiens boivent l'eau du Nil, de peur d'estre surpris par les crocodiles; ce que j'ay peu comprendre, c'est que cet homme dit beaucoup de choses, non seulement vuides de verité, mais d'apparence, et non seulement vaines mais folastres, avec une grande contention d'esprit; c'est dommage qu'il ne se soit occupé sur un meilleur sujet [25]. »

Dans sa *Petronille* (1626), Camus décrit la bibliothèque d'une certaine dame de Guyenne. Cette dame lisait l'italien et l'espagnol, et aimait passionnément les romans. L'inventaire de sa bibliothèque, dressé par Camus, donne le titre de

22. *L'Anti-Roman* (Paris, 1633, 2 t. en 4 vols. in-8°), t. I, p. 130 (extravagances que l'amour fait faire à Panfile; cf. Lope, livre IV); t. II, p. 748 (Fabio qui se métamorphose en berger : « Lope fait sans y penser un berger encore plus extravagant que le nostre »; cf. Lope, livre V); deux autres allusions, t. I, p. 249, et p. 322 (cf. Lope, V).

23. T. I, p. 961; autre allusion p. 623.

24. Paris, 1664, in-8°, p. 157. L'*Arcadie* n'est pas citée du tout dans la seconde édition (1667) de cette Bibliothèque. — Ajoutons ici que Colletet connaîtra *les Delices de la vie pastorale de l'Arcadie de Lope de Vega* (cf. son *Art poétique*, Paris, 1658, in-12, p. 4 et 78; et son *Discours du poème bucolique*, Paris, 1657, in-12, p. 46). — Le catalogue de la bibl. de Besançon (Belles-Lettres, n° 4653) cite une éd. de l'*Arcadia* en espagnol (Valencia, 1602, in-8°) avec la signature de Tabourot des Accords, ce qui est évidemment une erreur, car Etienne Tabourot était mort dès 1590. M. Gazier a bien voulu nous apprendre que l'ex-libris en question porte simplement : *Theod. Taborot sum*. Peut-être s'agit-il d'un parent d'Etienne; mais nous ne saurions l'affirmer positivement.

25. *La premiere partie de l'Alexis* (Paris, Claude Chappelet, 1622, in-8°); voy. *L'Autheur à Menandre*.

plusieurs ouvrages espagnols, parmi lesquels figurent « le Pelerin en son Païs de Lope de Vega, l'Arcadie du mesme, et dix-huict volumes de comedies espagnoles du mesme autheur [26] ».

De même que la propriétaire de cette bibliothèque, Camus connaissait l'italien et l'espagnol. Plusieurs morceaux d'espagnol répandus dans ses écrits prouvent qu'il avait une connaissance assez étendue de cette langue. En 1624, il avait passé environ deux mois en Espagne, visitant Saragosse, Madrid, Tolède, l'Escurial, Montserrat [27]. D'après une anecdote racontée par le père Bouhours, Camus aurait parlé, pendant son séjour en Espagne, avec Lope de Vega. N'arrivant pas à comprendre certain sonnet de l'auteur espagnol, Camus en demanda l'explication, nous dit Bouhours, à Lope lui-même; et ce dernier, « ayant leu et releu plusieurs fois son sonnet, avoua sincerement qu'il ne l'entendoit pas luy-mesme [28] ».

A Madrid, Camus prit contact avec le théâtre espagnol; il le trouve plus chaste que le théâtre italien : « En Espagne, comme le naturel est plus grave, les representans, qu'ils appellent, y sont plus modestes et plus serieux; et outre qu'ils ignorent ce que c'est que Farce, ils ne representent pour l'ordinaire que des histoires veritables, ou des feintes qui approchent de la verité, comme l'on peut voir par tant de riches pieces que Lope de Vega Carpio, le plus fertile et le plus estimé de tous les esprits espagnols, a donnees au public [29]. » Camus dit un peu plus loin qu'il avait assisté à « une excellente représentation du martyre de Sainte Cecile » donnée à la cour espagnole. Au cours de la pièce, deux acteurs, Fadrique (de Tolède), et Rosoria (âgée de dix-sept ou dix-huit ans) furent tellement illuminés par la grâce qu'ils pri-

26. *Petronille* (Lyon, Jacques Gaudion, 1626, in-8°), p. 463-64.

27. Voir *Le Cléoreste de Monseigneur de Belley* (Lyon, A. Chard, 1626, in-8°), t. II, p. 789-91.

28. *La maniere de bien penser dans les ouvrages d'esprit* (Paris, 1687, in-4°), p. 357.

29. Cf. *Les Leçons exemplaires de M. J. P. C. E. de Belley* (Rouen, 1642, in-8°), p. 395-98.

rent le parti de se retirer entièrement du monde [30]. Ailleurs [31] l'auteur français se demande si la dévotion des Espagnols ne les porte pas un peu trop loin, quand, pour honorer la religion, ils représentent des pièces de théâtre, ou organisent des combats de taureaux. Camus n'insiste pas sur cette idée, car lui, évêque, n'avait-il pas signé de son nom des dizaines de romans?

La *comedia* espagnole, dit, en parfaite connaissance de cause, M. Martinenche [32], ne pénètre pas en France avant 1625, et ne prend une réelle importance qu'à partir de 1636. Cependant, à en croire certains passages de l'œuvre même de Lope, dès le début du siècle ses écrits éveillaient un vif intérêt en France, comme en Italie. Il fait allusion, par exemple, en 1604, à ses admirateurs français; et dans son *Arte nuevo* (1609) il se montre inquiet de l'opinion qu'auront les Français de ses drames non réguliers [33].

Un texte français de 1635 montre l'exploitation du théâtre espagnol déjà bien inaugurée. Dans les *Visions admirables du pelerin de Parnasse*, ouvrage anonyme [34], écrit peut-être juste avant la mort de Lope, celui-ci se rend au Parnasse tirer raison des poètes français. « Il sembloit estre fort chagrin, lit-on (p. 31), et melancolique au possible. Il estoit vestu de long comme un Ecclesiastique. » « Toute la Castille, lui fait dire plus loin l'auteur des *Visions* (p. 33), me chérit et me tient tellement dans l'estime qu'elle m'a mesme honoré du tiltre de Phœnix d'Espagne. » Lope fait allusion à ses deux mille comédies, et se plaint ensuite des poètes français (p. 34-35) : « Je leur reprocheray publiquement leur igno-

30. Un acteur du nom de Fadrique est cité dans Rennert et Castro, p. 290, n. 4.

31. *Cléoreste*, t. II, p. 806.

32. P. 304-06.

33. Voir Rennert et Castro, p. 163 et 190; plus tard Lope exprime assez souvent de pareilles idées (*ibid.*, p. 229, 282-83, 300); cf. aussi *Fama posthuma* (*Obras sueltas*, XX), p. 164, 218, 378.

34. *Les Visions admirables du pelerin de Parnasse, ou Divertissement des bonnes compagnies et des esprits curieux. Par un des beaux esprits de ce temps* (Paris, Jean Gesselin, 1635, in-8°). — L'auteur a dû avoir une certaine familiarité avec la langue espagnole, et c'est pour cette raison que nous hésitons à attribuer l'ouvrage à Sorel, avec M. Emile Roy (*Charles Sorel*, 1891, p. 418).

rance, et ne les quitteray jamais qu'ils ne m'ayent fait raison de l'affront qu'ils me font tous les jours de desguiser mes œuvres, comme si l'idiome castellan estoit aussi odieux que peut l'estre l'habit. Et encore qu'ils passent tous pour poetes relevez, si ont-ils la veine si sterile qu'ils ne sçauroient dresser une comedie qu'ils n'ayent pris le patron sur quelqu'une des miennes. »

Il est intéressant de rapprocher ces *Visions* avec les deux recueils publiés (1636) par Montalvan et Fabio Franchi à l'occasion de la mort de Lope. On trouve dans ces derniers le même emploi allégorique du Parnasse [35]. Constatons aussi en passant que la *Fama posthuma* renferme un sonnet, en français, *sur le tombeau de Messieur Lopeau du Vega Carpio* (*sic*), signé par une *Madame Argenis* [36], et qu'une épitaphe latine des *Essequie poetiche* a pour auteur *Scipio a Grandimonte Gallus* [37].

Quelques années après la mort de Lope, le sieur de Rampalle, déplorant le triste sort des gens de lettres, se souvient du poète espagnol : « Et s'il est vray, ce qu'on dit de Lopes de Vega, l'un des plus fameux escrivains de toute l'Espagne, que pour tous biens il ne put laisser à sa fille que trois cens comedies de sa façon, je vous laisse juger de la fortune des autres par la médiocrité de la sienne [38]. » Nous ne nous expliquons pas l'anecdote de Rampalle, à moins qu'il ne s'agisse d'un souvenir assez confus de certain passage de Montalvan [39]. On sait cependant que Lope avait vécu un peu comme la cigale, sans aucun souci du lendemain.

Dans ses remarques sur Lope, Baillet (1685-86) s'inspirera

35. Cf. à la fin de la *Fama posthuma* (*Obras sueltas*, t. XX) : *Honras a Lope de Vega en el Parnaso, comedia famosa;* et *Essequie poetiche* (t. XXI, p. 61-73) : *Ragguaglio di Parnaso del sig. Fabio Franchi.* — Cette fiction poétique était devenue du reste banale avant 1635.

36. T. XX, p. 315; dans l'éd. originale de la *Fama posthuma* (f. 132 r°) ce sonnet est misérablement estropié.

37. T. XXI, p. 31. Scipion de Gramont a laissé plusieurs ouvrages français et latins.

38. *L'Erreur combattue. Discours academique où il est curieusement prouvé que le monde va de mal en pis. Par le sr. de Rampalle* (Paris, Courbé, 1641, in-8°), p. 29.

39. « Le vino a quedar tan poco de quanto tuvo que apenas dexo seis mil ducados en casa y muebles » (t. XX, p. 48).

principalement de la *bibliothèque* d'Antonio [40]. Ménage, mieux informé, connaît de première main l'œuvre du poète espagnol. Sa familiarité avec la poésie de Lope lui permettra d'indiquer, le premier peut-être, la source de deux sonnets de Scarron et d'un célèbre rondeau de Voiture [41].

Il y a bien des témoignages de la popularité de l'œuvre poétique de Lope, et on peut affirmer que presque tous ses recueils de poésie ont pénétré en France au XVIIe siècle. Les emprunts de Scarron (aux *Rimas del licenciado Burguillos*, 1634), et de Voiture (à la *Niña de Plata ?*), relevés d'abord, comme nous le disions, par Ménage, ont été traités dernièrement par MM. Lanson et Morel-Fatio [42]. Au dire de Chevreau [43], le célèbre sonnet de Laugier de Porchères, sur les yeux de Gabrielle d'Estrées [44], serait une imitation de certains vers de Lope :

Ojos, cuyas niñas bellas
Esmaltan mil arreboles,
Muchos soys para ser soles,
Pocos para ser estrellas...

Il nous a été impossible de retrouver ces vers, qui ne figurent certainement pas dans l'édition des *Obras sueltas*, éditée par Sancha. Chevreau a traduit lui-même au moins un sonnet de Lope [45].

Un manuscrit du XVIIe siècle [46], qui appartient à la Bibliothèque Sainte-Geneviève comprend, parmi des extraits d'au-

40. *Jugemens des savans* (Amsterdam, 1725, in-4°), t. I, p. 89, 147; t. III, p. 55; t. IV, p. 213-16; t. V, p. 62.

41. *Anti-Baillet* (La Haye, 1686, in-12), t. I, p. 210-12, et t. II, p. 275-76; cf. aussi t. I, p. 30-32 et t. II, p. 343.

42. *Rev. d'histoire littéraire de la France*, t. III, 1896, p. 327; *ibid*, p. 435 sq.

43. *Œuvres meslees* (La Haye, A. Moetjens, 1697, in-12), t. I, p. 262-65; voir aussi p. 293 (*Voiture et Lope*).

44. *Ce ne sont pas des yeux, ce sont plustost des dieux*, etc. Ce sonnet, ne l'oublions pas, fut imprimé dès 1597; M. Kastner affirme qu'il y en eut plusieurs imitations en France et ailleurs (*Poetical works of W. Drummond of Hawthornden*, Manchester, 1913, t. II, note sur la page 270).

45. *Poësies de Chevreau* (Paris, A. de Sommaville, 1656, in-8°), p. 83 : *Sonnet, traduit de l'Espagnol de Lope de Vega*, Si el padre universal de quanto veo; — *Pourois-je surpasser, alors que je vous voy...* (cf. *Obr. s.*, IV, 71).

46. (Recueil d'extraits) 161 ff. in-8° (n° 3388); voir les ff. 33 r° (trois passages), 33 v° (trois passages), et 34 r°-v° (un passage).

teurs français, italiens et espagnols, plusieurs morceaux tirés de la *Philomena* (1621) de Lope. En examinant un exemplaire de cet ouvrage de Lope que possède la même bibliothèque [47], on trouve que tous les passages copiés dans le recueil manuscrit ont été marqués au crayon; c'est vraisemblablement le propriétaire du volume imprimé qui a assemblé les lieux communs du manuscrit. Il s'est signé d'ailleurs au commencement et à la fin de la *Philomena;* mais cette signature, faite au crayon, est maintenant presque entièrement effacée, et nous pouvons nous tromper en croyant y voir le nom de *D'Audiguier* [48].

Un autre ouvrage de Lope, les *Soliloquios amorosos de un alma a Dios* (1626), a inspiré à coup sûr le poète des *Entretiens solitaires* (1660). Une édition des *Soliloquios* fut publiée à Rouen en 1646 [49], de sorte que Brébeuf a facilement pu les voir. Il leur doit peut-être le titre de son propre ouvrage; et, certainement, plusieurs petits poèmes insérés dans les *Entretiens solitaires* [50], et dont il a trouvé l'idée dans les *Cien jaculatorias a Cristo* (en prose), réunies aux *Soliloquios*. Nous ne citerons que deux ou trois exemples :

Gran riqueza eres, bondad infinita, pues, desde que te tengo a tí, no tengo otro desseo.

(Lope, Jaculatoria V; *Obras sueltas*, XVII, 78.)

Il faut que vous soyez un bien
A qui, Seigneur, tout autre cede,
Puisque, si tost qu'on vous pos-
[sede,
Le cœur ne demande plus rien.

(Brébeuf, éd. R. Harmand, p. 148 : *Que Dieu nous suffit pour nous rendre heureux.*)

Señor de mi vida, si en ti solo descansa el alma, como en

Si Dieu seul est le centre où
[l'homme se repose,

47. Sainte Geneviève Y 8° 2951, Inv. 5515; le titre manque, mais ce doit être un exemplaire de l'éd. de Barcelone, 1621; voir les ff. 1 r°, 101 v°, 103 r°, 132 r°, 133 r°, 161 r° et 165 r°.

48. Il y a eu plus d'un D'Audiguier au XVIIe siècle.

49. Les *Pastores de Belen* (1612) eurent de même une édition française (Rouen, 1616); voir Rennert et Castro, p. 205.

50. Chapitres 21 à 24 : *Affections pieuses, ou reflexions chrestiennes...* (éd R. Harmand, Paris, 1912, S. T. F. M., p. 148 sq.).

su verdadero centro, ¿quien no te busca a tí, en qué descansa?
(Jac. XCV, p. 89.)

Malgré la tempeste et les flots,
Où pourra trouver son repos
Une âme qui soupire apres toute [autre chose?
(P. 168 : *Que nostre repos ne se trouve qu'en Dieu.*)

Redentor mío, quando he andado en las cosas del mundo, y desde alli voy a verte, tardo en hallarte : quando he tratado en las tuyas, donde quiera te hallo luego.
(Jac. XXXVI, p. 82.)

Quand mon esprit vous quitte, [et se donne aux affaires
Et mondaines et passageres,
Je sens bien que de vous il est [longtemps privé;
Mais si, vos interests reglant [seul son envie,
A vous quitter pour vous son [devoir le convie,
Il vous a bientost retrouvé.
(P. 171 : *De l'avantage qu'on trouve à ne s'occuper que pour Dieu.*)

On peut, sans invraisemblance, faire remonter aux *Ejaculations* de Lope encore une quinzaine de ces courts poèmes de Brébeuf [51].

Dans la correspondance de Chapelain il est assez souvent question de la poésie de Lope. En 1639 Balzac demande à l'auteur de la *Pucelle :* « Est-il possible qu'on puisse preferer les poètes espagnols aux italiens, et prendre les visions d'un certain Lope de Vega pour de raisonnables compositions? »; et l'année après il sollicite de nouveau l'opinion de Chapelain sur les comédies espagnoles, qui ne font que l'ennuyer personnellement [52]. Chapelain hésitait peut-être, vers 1640, à partager les opinions de Balzac sur Lope de Vega, car on ne trouve pas dans sa correspondance une réponse à ces questions [53]. Dans un petit traité de littérature espagnole adressé

51. Voir, dans l'éd. R. Harmand, ch. XXI, les n°s 3 (=Jac. I), 11 (cf. IV), 19 (cf. LXVII); ch. XXII, les n°s 2 (cf. LXXV), 3 (cf. XX); 4 (cf. XXX et XLVIII), 9 (cf. X), 12 (=XIII), 15 (cf. XI); ch. XXIII, n°s 9 (=LXIV), 15 (cf. LXXVI), 16 (cf. LXII); ch. XXIV, n°s 8 (cf. XCVI), 24 (cf. LXV), et 30 (=LXXXI).

52. *Lettres familieres de M. de Balzac à M. Chapelain*, (Amsterdam, Elzevier, 1661, in-16) p. 168 et 262, Balzac avait constaté en 1633 la célébrité de Lope (*Œuvres*, Paris, 1665, in-fol., t. I, p. 45).

53. Chapelain *promet* de répondre sur Lope (Lettre du 25 sept. 1640, éd. Tamizey de Larroque, t. I, p. 695; cf. aussi p. 418-19).

à Lancelot en 1659, Lope est nommé par Chapelain comme bon poète et prosateur, et c'est à ces deux titres que la *Nouvelle methode* (1660) fait mention de l'auteur espagnol [54].

Un peu plus tard, dans les lettres à Carrel de Sainte-Garde, Chapelain prend une attitude tout à fait hostile vis-à-vis des écrivains de l'Espagne. Il est heureux de pouvoir citer ce *Nouvel art*, dans lequel, croit-il naïvement, Lope avoue sa propre nullité : « Ce phenix pretendu... s'est jetté à toutes sortes de poésies et... a réussi en toutes egalement mal, ce qu'il confesse presque lui-même dans ce *Arte nuevo* [55]... Il n'a que de la pureté et du nombre; il ne sçait que c'est d'elocution, je dis de l'elocution figuree où le poète et l'orateur ont leur jeu principal... Ce n'est qu'hyperbole, qu'extravagance, que cacozele, et je m'estonne pas du degoust qu'il vous a donné dans la lecture de sa *Hierusalem conquistada*. Je m'estonnerois bien plus s'il ne vous en avoit pas donné. Mais ce qui m'estonne surtout, c'est que vous l'ayés pu lire jusqu'au bout. J'ai d'autres poèmes de luy de cette farine, une *Hermosura de Angelica*, une *Dragontea*, qu'il ne m'attrappe pas à m'y faire mettre le nez seulement [56]. » Par la dernière phrase de cette boutade, l'auteur...de la *Pucelle* annonce étrangement l'*Anthime* de La Bruyère [57]. Ajoutons que Chapelain possédait plusieurs ouvrages de Lope outre les trois cités dans sa lettre : *Arcadia* (Valladolid, 1608?), *El Peregrino* (Bruxelles, 1608), *Pastores de Belen* (Lérida, 1613), *Soliloquios amorosos* (Rouen, 1646), *El Fenix de España* (Madrid, 1616) [58].

54. Chapelain, *Lettres*, t. II, p. 72-74. — *Nouvelle méthode... espagnole*, préface.

55. L'ouvrage de Lope date de 1609. Une traduction française, par l'abbé Jean-Antoine de Charnes, parut dans un recueil de 1704 : *Pièces fugitives d'histoire et de littérature anciennes et modernes*... (publiées par Du Perrier : Paris, Jean Cot, 1704, in-12, p. 248-64). Le *Nouvel art* est souvent cité par Chapelain (t. II, p. 57, 205, 334); cf. aussi Rapin, *Reflexions sur la Poétique d'Aristote* (selon Baillet, t. III, p. 55) et Goujet, *Bibliothèque françoise*, t. III, p. 107-109.

56. *Lettres*, t. II, p. 255-56; cf. aussi p. 268 et 302.

57. « *Que dites-vous du livre d'Hermodore? — Qu'il est mauvais, répond Anthime... — Mais, l'avez-vous lu? — Non* » (Gr. Ecr., t. I. p. 122).

58. *Catalogue de tous les livres... de feu M. Chapelain*, 1676 (B. Nat. f. fr. n. a. 318) f. 50 v°, 51 v°, 116 r°, et 142 r°.

Nous pouvons renvoyer, pour d'autres détails sur l'hispanisme de Chapelain, aux précieuses *Etudes sur l'Espagne* de Morel-Fatio, qui relève également certaines allusions à Lope dans la *Maniere de bien penser* du père Bouhours [59]. Dans les *Pensées ingenieuses des anciens et des modernes* il est aussi question du poète espagnol [60]. Bouhours, beaucoup moins sévère que Chapelain connaît notamment la *Jerusalen conquistada.*

Il est évident, d'après ce qui précède, que les poésies, non moins que l'œuvre dramatique de Lope, furent assez répandues en France au XVIIe siècle. Jusqu'à quel point elles ont pu inspirer les poètes français, nous n'avons pas essayé de le déterminer. Il doit rester à découvrir bien des rapports, bien des imitations qu'une familiarité insuffisante avec la vaste production de Lope nous a empêché de reconnaître. Quant au théâtre, M. Martinenche [61], qui s'arrête au seuil de l'époque classique, a montré en quelques mots comment l'influence espagnole se poursuit à travers les obscurs contemporains de Molière et de Racine jusqu'au XVIIIe siècle. Il y a là tout un terrain à explorer, avant de pouvoir écrire le *Lope en France* qui nous manque actuellement, et auquel ces notes n'apporteront qu'une très modeste contribution.

G. HAINSWORTH.

59. *Etudes sur l'Espagne, première série*, 1888; p. 44-48. — *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit* (Paris, 1687, in-4°), p. 2, 141, 191, 212, 226, 246-47, 298, 357, 358.

60. *Pensées ingenieuses des anciens et des modernes* (Paris, 1689, in-12) p. 38, et 446-47.

61. P. 412 sq.

DESCRIPCIÓN DEL PROBLEMA DE LA MUERTE
EN ANGEL GANIVET[1]

« Y dormirás soñando en un misterio. »
GANIVET.

Dos anécdotas.

Un día Ganivet, aún niño, para cortar la rama de una higuera que sombreaba en demasía el jardin, trepó al árbol. Cae, se rompe la pierna y empieza a formarse la gangrena. 60 días en el lecho. Los médicos no se deciden a operarle, creen que va a morir de un momento a otro. La vida y la muerte. Angel pensó que había que terminar de una vez o curarse, y decidió vivir [2]...

Número 701 del registro de óbitos correspondiente al año 1898. En el año de mil ochocientos noventa y ocho, el 17 de Noviembre [3], falleció en Riga, ahogado, en estado irresponsable, Angel Ganivet y García, hijo de... (faltan los nombres). Realizó el entierro el cura vicario Tabenski, en el cementerio católico de San Miguel, el 21 de Noviembre. Causa de la muerte : ahogado en estado irresponsable [4].

Me propongo seguir a Ganivet en este camino que va de la voluntad de vivir a la voluntad de morir. Abandonaré su biografía para acogerme a su pensamiento y escrupulosamente nos pararemos cuando él se detenga; haremos marcha atrás

1. Consúltense los interesantes estudios de :
Fernández Almagro, *Vida y obra de Angel Ganivet*. Valencia (con extensa bibliografía).
Jeschke, *Angel Ganivet. Seine Persönlichkeit und Hauptwerke* (*Revue Hispanique*), 1928, t. LXXII, p. 102-246.

2. Cf. *Cartas finlandesas*. Prólogo de Nicolás María López. 2ª edición. Madrid, 1920. Prólogo, pag. 47.

3. 17 por el calendario ruso, por el romano 29 de Noviembre.

4. Domínguez Rodiño. Arts. pubs. en *El Imparcial*, 14 de Enero de 1921.

cuando él retroceda; pero tendiendo siempre la mirada hacia esa meta triste de las aguas obscuras del no-querer.

Claro que para medir el volumen que desplaza la idea de la muerte en la obra ganivetiana utilizaremos su pensar acerca de la voluntad, el amor, la vida y también de otros temas de importancia menuda — expresados humorística o seriamente — mas reveladores precisos con frecuencia de su estado de espíritu. Quisiera eludir por completo su vida; no obstante tendré que bucear algún momento en ella, pues lo real y lo imaginado se enlaza tan estrechamente en los libros de Ganivet que su discriminación se hace obligatoria y sólo al sesgo consideraré la labor del autor de *El Escultor de su alma* desde un punto de vista puramente literario.

La aparición de las obras de Ganivet nos da la fecha aproximada de su composición, si exceptuamos, como es natural, el *Epistolario*, que, publicado sólo en mínima parte y después de su muerte, nos lleva al año 1893. De *Granada la bella*, 1896 — su primer trabajo — hasta *El Escultor de su alma*, 1898, pasando por el *Idearium español*, 1897; *La conquista del reino de Maya, por el último conquistador español Pío Cid*, 1897; *Cartas finlandesas*, 1898; *Los trabajos del infatigable creador Pío Cid*, 1898, vemos que su afán creativo abarca un período de tres años [5]. Todo ello, incluído el *Epistolario*, escrito fuera de España : Amberes, Helsingfors, Riga.

Podemos agruparlo así :

A. — Obras relacionadas con una colectividad, ya sea ciudad o nación : *Granada la bella*, *Idearium español*, *Cartas finlandesas*.

B. — Obras relacionadas con el individuo : *La conquista del reino de Maya*, *Los trabajos de Pío Cid* y *El escultor de su alma* [6]. Período de tiempo tan breve era propicio a una gran homogeneidad ideológica, cierto; pero impidió al mismo tiempo una evolución que es de esperar se hubiera producido.

5. Publicó otros muchos estudios, algunos de ellos recogidos ya en libros : *Hombres del norte* y *El porvenir de España*, además de colaboración como el *Libro de Granada*.

6. Cf. la excelente clasificación del Sr. Fernández Almagro. Ob. cit.

Y es lícito presentar el pensamiento maduro de Ganivet como fruto con que termina la época de juventud y estudio. Importa hacer esta observación, porque, sin duda, Ganivet hubiera formado en las filas de la generación del 98, pero contando con lo que dejó escrito, comprendido el *Idearium*, más que prever la labor de Unamuno, Azorín o Baroja (fuerza de pensamiento, valorización de los clásicos y forma, novela) nos parece encontrar la síntesis de todo el siglo XIX : desorientación ideológica, falta absoluta de forma. Seco de Lucena advierte que « en todas las obras de Ganivet, salvo las de índole meramente crítica, hay un pensamiento fundamental que el autor nos va mostrando bajo aspectos diferentes y siempre bellos; pensamiento de honda y trascendental filosofía del cual nunca se separa el espíritu del escritor, ávido de inculcarlo a los lectores : el alma humana posee una fuerza creadora casi omnipotente, y su verdadera misión no es otra sino la de obrar sobre sí misma para su propio perfeccionamiento.

» Esta labor interna de auto creación y de robustecimiento moral alcanza su mayor desarrollo en *Los trabajos de Pío Cid*... extraordinarios vuelos y formas estéticas en *El Escultor de su alma*[7]... »

Para Fernández Almagro, « La varia condición literaria de las obras de Ganivet (prosa y verso, acción dramática y pasión lírica, humor y meditación) se resuelve en una idea superior y constante, permanente a través de los más confusos momentos, si bien mude en su revelación concreta. Tal idea, patente siempre con presencia inmediata o en expresión simbólica, no es otra que la creencia en la capacidad del propio espíritu para lograr la perfección de toda entidad humana : individuo o sociedad[8]. »

Fernández Almagro, como se ve, añade esta nota : el espíritu (Seco de Lucena escribe su alma) no sólo es capaz de perfecionar al individuo, sino también a la sociedad[9]; pero coinciden por completo al dar como núcleo a toda la labor de

7. *El Escultor de su alma*. Madrid 1926. Prólogo, pág. 15.
8. Ob. cit., pag. 90.
9. Idea de progreso que da a Ganivet un marco muy siglo XIX.

Ganivet « un pensamiento », « una idea ». Toda su obra, esto es exacto, parece dominada obsesionadamente por « un algo ». Más que pensamiento, más que idea, me gustaría llamarlo pasión.

Es imposible, ya lo he dicho, avanzar rectamente en la ideología de Ganivet, es necesario desenredar la maraña de su sentir.

El *Epistolario* nos entrega la inquietud de Ganivet sin preocupaciones de ulterior trascendencia. A veces es un registro fiel de su estado de espíritu, frecuentemente su alma se manifiesta en un consejo a su amigo Navarro Ledesma, en una solución a un problema que él le plantea.

Ganivet nos informa como cada día que pasa le va siendo más difícil concretar sus ideas y fijar su pensamiento sobre un objeto determinado, y del descubrimiento de un estado psicológico « nuevo para mí, una especie de misticismo negativo producido por la repulsión espiritual contra la realidad [10] ». Este misticismo negativo coincide con el misticismo religioso en que el punto de partida es el mismo; el desprecio del mundo sensible, el asco del espíritu por la materia; dicho de otro modo, la incapacidad por asimilarse los elementos exteriores. Como quiera que lo que nos constituye en sujetos — sigo a Ganivet casi al pie de la letra — es la facultad de representarnos el mundo exterior, en tal estado el espíritu se va y lo que queda se convierte en objeto. Pero mientras en el misticismo religioso o positivo « el espíritu conserva aún un centro fundamental de relaciones psíquicas; queda una función en vigor, la contemplación o la intuición de lo infinito; y bien puede decirse que nada se pierde en el cambio, porque esta sola función abraza todas las ordinarias de la vida y ofrece de una vez lo que vanamente procuran las funciones particulares. En el misticismo de la segunda especie el espíritu que abandonó la realidad por demasiado baja no puede elevarse a la infinitud por demasiado alta y se queda vagabundo por los espacios. »

10. *Epistolario* 2ª edición. Madrid, 1919. Prólogo de Navarro Ledesma. Carta 18 Febrero 1893.

Signo de tal estado es el temor de perder las ideas; no porque las ideas se olviden o desvanezcan, sino porque la inteligencia se nos escapa y no podremos tener ideas cuando queramos, porque la inteligencia no querrá fijarse en los objetos. Síntoma también es la abulia, pues en este padecimiento la vida retrógrada, no pudiendo vencer la pereza, que le impide continuar asimilándose elementos nuevos para renovar la vida al compás del tiempo.

Pero este estado psicológico es anterior al momento en que escribe, pues en la misma carta añade « Entre los diversos remedios sólo te voy a hablar de uno ya probado por mí y en virtud del cual me encuentro hoy en estado de « sujeto ». Se trata de una asociación de ideas; en prevención de que se presente ese estado de repugnancia intelectual que imposibilita para concentrar el pensamiento en un objeto dado, hay que tener un asunto favorito que tenga la virtud de interesarnos profundamente y que nosotros, por haberlo manoseado mucho, lo tengamos en relación con los demás; acudir a este asunto es tan práctico como meter de nuevo en los raíles al tranvía descarrilado .. Hay que dejar de lado por algún tiempo las pequeñeces, y engolfarse muy de lleno en la lectura de un autor grande ». Y como corolario « cada cosa se debe desarrollar por medio de su propia función, y la vida, por tanto viviendo ». El remedio no lo es sino a medias, puesto que a tal estado psíquico se llega « por la repulsión espiritual contra la realidad » — contra la realidad del libro también. No obstante, el intento sólo de no dejarse dominar, y querer luchar, es ya significativo. Si ahora ante la repugnancia que nos produce la realidad aconseja mezclarse a ella íntimamente [11] no puede estar lejos el momento en que piense que a la vida no

11. En otra carta (10 Mayo 1893) hace del pesimismo un elemento necesario para la vida : « templa los ardores que a veces despiertan los pequeños éxitos, e impide que, enorgullecidos porque en un primer encuentro, sin saber por que, hicimos algo bueno y nos dieron una medalleja, vayamos en refriega más seria a ponernos delante de los cañones para ser carne de ídem... » y como es posible que la lectura no baste para interesar nuestro espíritu y lo que éste exija sea algo que le aleje de caer en la inacción propone hacer vida social : « Las relaciones sociales, dígase lo que se quiera, son un gran medio de ventilar y refrescar el espíritu, y esto lo dice uno que por vivir demasiado a solas anda a estas horas requemado física y moralmente » Luego volveremos sobre la vida solitaria de Ganivet.

sólo se la vence viviendo, sino que su dolor debe ser materia prima de la creación. Entonces vivir será crear.

Desde el punto de partida nos encontramos el ánimo de Ganivet en lucha; su espíritu se inclina a desasirse de lo real, más él se afana en anclarlo en la vida, y como consecuencia de ese anhelo, el estudio, el trabajo, aun la vida social.

Ha tenido doble centro de gravedad la conciencia en el siglo pasado (idealidad y realidad); éste es el fundamento del desequilibrio — lo inestable —, la inquietud.

Carta de 4 Septiembre 1893 : « En el fondo de mi humilde personalidad hay un vergonzoso dualismo, partiendo de abajo por instinto y mirando hacia arriba por afición me quedo en medio, en la situación más penosa que puede haber en la vida, puesto que me revientan por igual los que dejo detrás y los que tengo delante, y no encuentro, aunque lo deseo, a quien mirar con buenos ojos, porque los que están en medio me parecen peores que los precedentes [12]. » Salvemos, subrayándolo, el calificativo *vergonzoso* y nótese que nos hemos adentrado en la personalidad de Ganivet con paso decisivo; ya no se trata de un estado de alma más o menos esencial de su ser; ocurre que ha descubierto en él un ansia (afición) a ir hacia arriba — ¿adónde? — mientras otra parte de su yo queda enclavada en tierra (abajo), el resultado es que ni puede partir, ni puede llegar, ni encontrar sitio hóspito para echar las amarras.

Refugio para tal alma quizás lo ofrezca la religión y a Ganivet no se le escapa, más no depende del individuo ir hacia

12. Refiriéndose al estilo de Ganivet dice el Sr. Fernández Almagro en la página 94 de su Ob. cit. : « La nota que mejor define la prosa en que los hombres de letras de entonces escribían sus novelas, sus cuentos, sus crónicas, era el desaliño, o más bien, la pobreza... Y en éste escollo de la expresión doméstica, embarrancó más veces de las admisibles, el estilo de Ganivet... Muchas frases podrían subrayarse si quisiéramos demostrar la supervivencia en el escritor del hombre que, en sus primeros años, anduvo entre gentes de ínfima condición. » Me parece muy importante llamar la atención sobre lo que dice Ganivet en el comienzo de ésta carta y que muy bien puede aplicarse al estilo : « El *esprit de suite* tampoco me falta, puesto que conociendo la cosa, persisto en ella; pero mi pertinacia es testarudez de mala ralea, obstinación de un antiguo proletario que no niega, como otros, su descendencia ni su procedencia, *y que aspirando a pensar con elevación, parte siempre de lo más bajo y vulgar, no por gusto, sino por fuerza.* »

ella, y él lo confiesa francamente [13]. Primero hemos conocido un estado de espíritu más o menos pasajero en que el alma rechaza la realidad; después un desdoblamiento del yo que abarca realidad e idealidad; ahora rehuye toda colaboración con la sociedad y cree, con razón, que al que se ha separado por motivos esenciales de la colectividad no hay nada que pueda interesarle en sus asuntos [14]. Con la religión no es posible contar, pero aun debe haber algo, es forzoso, donde nuestra alma encuentre confortamiento. Y Ganivet intenta encontrarlo.

Ni tú ni yo podemos ver el cielo con los ojos del místico. Pero hay un sentimiento más profundo que el religioso : el sentimiento de la naturaleza, dentro de la que comprendo yo todos los elementos exteriores que han contribuído a formarnos; nuestros padres, nuestra casa, nuestro campo, nuestras cosas, a las que llamamos nuestras, no fundadas en el derecho de propiedad, sino en virtud de que tienen algo de nosotros y nosotros algo de ellas. Cuando se desea la apacibilidad del espíritu y no se encuentra en la vida de sociedad porque el carácter se ha torcido, se ha agriado y con su influencia echa a perder cuanto toca (que esto es más justo que

13. 17 Noviembre 1893 : « es lo cierto que hay quien se retira de la lucha, no por cansancio moral ni físico, ni por cobardía, ni por desaliento, ni por egoísmo, sino por repugnancia natural a un orden establecido... ¿ Qué puede importar el grado más alto o más bajo de la escala, cuando se trata de cosas esenciales, de aversión constitucional, orgánica y funcional contra el « modo en que se nos obliga » a funcionar combinados con nuestros semejantes? Realmente la cobardía estaría en « seguir » funcionando, en no cortar en seco el impulso adquirido... No creo que haya nada que sirva para interesar en los asuntos colectivos al que por motivos esenciales se ha divorciado de la sociedad o al que no ha llegado nunca a casarse con ella... si la causa de los sinsabores que nos amargan la existencia es el ímprobo trabajo que realizamos para adaptarnos a un medio que no nos es propio, no es tan difícil empezar la cura espiritual cambiando de objectivo, suspendiendo ese penoso trabajo y comenzando a deshacerlo con cierto tacto, pues un médico hábil no aconseja nunca, como un escolástico necio, levantar la causa para levantar el efecto, sino debilitar la causa para que se vaya debilitando el efecto « sin producir otros peores » y suministrando al mismo tiempo « algo » que ocupe el lugar que ese « efecto » ocupaba, puesto que a veces es peor que el mal el desequilibrio que se produce cuando el « mal », que al fin es algo, desaparece. Este algo sí puede ser la fe religiosa que hace el místico, pero, sólo cuando el individuo está en condiciones de recibirla... Tal vez tú pudieses actuar de cartujo, pero yo ni de benedictino ».

14. Más tarde escribirá (6 Agosto 1894) « Cree el vulgo que los grandes dolores son aquellos que nacen en nosotros y que nos afectan personalmente, cuando la verdad es lo contrario. Comparando la tristeza, el dolor que producen, por ejemplo, la muerte de un padre o de un hijo, con los que producen los choques de nuestro temperamento con las circonstancias exteriores que nos son repulsivas, se nota que los primeros son más intensos, más escandalosos; pero pequeños en consecuencias al lado de los segundos. Dichoso aquél a quien no afecta lo que no le interesa; a mí me ocurre que me afecto sólo por aquello en lo que nada me va ni me viene. Por más que eso de no irle ni venirle a uno nada, no deja de ser un modo torpe de hablar; lo que para otro es extraño, para mí puede ser íntimo porque mi epidermis sea más sensible. »

creer que la culpa es de los « otros », aun siendo estos otros unos solemnes imbéciles), hay siempre un recurso supremo : aislarse, rodeándose de las cosas que tienen la virtud de calmar el espíritu. No es que la naturaleza tenga esta virtud, puesto que en medio de una naturaleza extraña, como estos campos flamencos para mí, la tristeza aumentaría más aún y todas sus malas compañías. Este es un sentimiento que no se razona casi nunca, pero que es universalísimo. Hay propietario que vende todos sus bienes fríamente, menos una casa, por ejemplo, donde ha vivido largos años. Llegados a muestro completo desarrollo nos encontramos fraternalmente unidos con todas aquellas cosas que nos han ido formando y que están en nosotros virtualmente. En el seno de este ambiente individual, de este « yo — medio o medio — yo », está la tabla a donde debemos agarrarnos fuertemente antes de irnos a fondo [15].

Este sentimiento de la naturaleza, este yo — medio o medio — yo, nos da la clave, a mi ver, de lo que Ganivet entiende por « espíritu territorial » y que tanta importancia tiene en el *Idearium* : « siempre que se profundiza se va a dar en lo único que hay para nosotros perenne, la tierra [16] ». No debe relacionarse este « espíritu territorial » con la teoría (Stendhal, Cousin, Taine) que hace del medio el factor primero de la Historia, sino que en él hemos de ver ese algo que « no se razona casi nunca », sin embargo tan fácil de sentir. Tradición que al formarnos formamos y que sale a la superficie en cuanto escarbamos ligeramente en nuestro yo. De donde brotan no solo los distingos que perfilan, caracterizando, individuos, escuelas, colectividades, también surgen manantiales de paz y universalidad. « Aun para el hombre más desgraciado, para el que ha perdido el amor y la fe, hay siempre una religión indestructible : la de la tierra [17]. »

El sentimiento de la naturaleza podía ser salvación para Ganivet siempre que éste no se hubiera declarado enemigo irreconciliable de la sociedad y del orden que la sostiene, por eso escribe a renglón seguido que

Una variedad de esta doctrina es la que yo quisiera poner en práctica, y la que pondré si algún día tengo medios materiales para

15. Carta de 18 Enero 1894.
16. *Idearium español*, 3ª edición, Madrid, 1915, pág. 33.
17. *Los trabajos del infatigable creador Pío Cid*. Madrid, 1911, 2 vols; v. II. Trabajo IV, pág. 113.

ello. He pensado hacer ni más ni menos lo que hizo el patriarca Noé, aunque yo sin aviso previo de nadie, ni siquiera de algún patrón o casero : recoger los pocos trapos que poseo y los trastajos que en adelante pueda poseer y trasladarme « con ello » a una nave, de cualquier forma que esta sea; pero trasladarme para siempre... tener yacht para vivir en él y para huir con él mar adentro.

La romántica huida el único horizonte adonde enfilar la proa. La jangada fatal. Vemos aparecer el yacht de Shelley ¡ Huir adentro ! Ya el fondo para el perfil ganivetiano es densamente negro y compacto. Habla de la realidad, de la sociedad, pero adivinamos anhela huir de sí mismo, que le atosiga estar encadenado en la cueva de su sombra. Fuga igual liberación.

Cuando días más tarde cuenta a su amigo la historia de un minero de Charleroi que, a consecuencia de la muerte de su mujer y de su hijo, se suicida de un pistoletazo, no nos extraña el comentario « He aquí un dolor que no deja nada que desear. Esto es ser poeta a su modo[18]. »

(4 de Enero de 1895) Con el tiempo llega uno a convencerse de que está demás en el mundo; que no hay fines propios del hombre, porque los únicos fines (que son la generación y conservación) son fines específicos, no individuales; que no hace uno nada esencial, o si hace algo es engendrar otro ser análogo o peor; y que todas las demás ocupaciones son formales o imitativas y como eflorescencias que produce el roce orgánico. Somos ni más ni menos que motores; trabajamos para tirar de un peso, para producir movimiento, para dar éste o aquél resultado útil. Pero el motor ¿ qué es en sí ? Parece algo porque puede funcionar solo, porque echa chispas, o vapor, o humo; pero su razón de ser es la máquina. Así, nosotros, para que el engaño sea más agradable, echamos varias cosas hacia fuera y creemos que son algo, siendo así que lo que hay positivo es la máquina de nuestra especie, a la que vamos uncidos como esclavos.

Hemos llegado al descubridero propicio para contemplar en toda su amplitud el panorama interior, íntimo, del alma de Ganivet. Con minucia ha registrado Ganivet sus estados de ánimo y analizándose certeramente nos da impoluto su

18. 15 Febrero 1894.

hallazgo : En él mismo reside la causa de su desasosiego, y al repelerle la sociedad, no teniendo espíritu religioso, encuentra inútil vivir.

Si una vez trata de que no aumente su tristeza « y todas sus malas compañías[19] » luego « es tal la fuerza atractiva de las ideas tristes, que una vez que se enseñorean de nuestro ánimo nos hallamos muy felices con ellas y no las cambiaríamos por las más optimistas y regocijadas de los que viven bien avenidos con sus rutinas fisiológicas[20]. »

La misma trayectoria sigue su idea de la voluntad : (25 Mayo 1893) « Realmente lo único que hay, o que es, es la voluntad, la fuerza creadora, cuya primera materia es el conocimiento y cuyo impulso es el sentimiento o lo que llamamos tal. Con esto (que parece una perogrullada) se quiere decir que el conocimiento a solas no es nada, o no es nada bueno ni malo, y que conforme el hombre va perdiendo el impulso o sentimiento y va quedándose sólo con noticias intelectuales que no le interesan (o sea conforme se va volviendo escéptico) va al mismo tiempo anulándose para toda obra y llega a quedar como molino parado; el trigo en la tolva y el motor dispuesto a dar vueltas; pero el agua que ha de moverlo no viene. » El cree ahora que tiene una gran fuerza de voluntad[21]; no ha pasado aún un año y escribe « Quizás te parezca contradictorio el hecho de ser fatalista y tener una voluntad fuerte, que tú me reconoces y que yo no me encuentro por ninguna parte[22]. »

Y creyendo yo, como creo, que no tenemos ningún fin que cumplir, ¿ cómo me atribuyes tú eso de que lo que se hace sea obra de la voluntad y la reflexión y no de la naturaleza? Yo estoy convencido de que se debe hacer lo que buenamente salga, pero estoy más convencido de que salga lo que saliere no sirve para realizar ningún fin particular nuestro; de que vivimos atados a la noria, unas veces para dar vueltas en torno, porque la noria está seca, y otras para sacar agua sin saber si sale o no, porque tenemos los ojos vendados

19. Carta citada del 18 Enero 1894.
20. 4 Enero 1895.
21. 18 Agosto 1893 : « Cada hombre tiene su punto fuerte, y mi fuerte ya sabes tú que es la voluntad. »
22. 14 Agosto 1894.

para evitar el mareo. ¿Y de dónde sacas tú que con estas ideas haya de convertirse uno en un canalla? Yo las profeso cada día con más sinceridad, y no me tengo por canalla, aunque sí reconozco que no seré muy útil a la sociedad [23].

Cerca acecha la muerte. El suicidio del minero de Charleroi le merece aprobación laudatoria [24], pero aún encuentra en la sequedad de su espíritu una razón para continuar viviendo. « Dígase lo que se quiera todo requiere un fin en el mundo, y el gran desencanto llega cuando en el fin más alto se descubre el vacío... Puedo permitirme la satisfacción de entretenerme con mis imaginaciones para disfrazar las miserias de la vida e impedir que se acerque la idea del suicidio, que no resuelve nada tampoco si, como es de temer, tenemos varias ediciones, y cuanto antes nos inutilizamos tanto antes nos echan tapas y medias suelas en el laboratorio de las almas, para lanzarnos a funcionar de nuevo en este planeta o en otro, si hay varios que nos ayuden en estas fuenas [25] »; a pesar de que él cree que « el escéptico [26] tiene que dejarse atropellar por el tren que viene resoplando y morir creyendo que el tren es una ficción [27]. »

La única obra que podemos considerar pensada y escrita al hilo del *Epistolario* (1893-1895) es *La conquista del reino de Maya;* las otras son posteriores; van apareciendo escalonadas *Granada la bella*, *Idearium español*, *Cartas finlandesas*, y por último *Los trabajos* con *El escultor de su alma;* ésta elaborada paralelamente a *Los trabajos*, como el *Idearium* lo fué a *Granada la bella*.

23. 2 Enero 1895.

24. En el *Idearium* pág. 127 cuenta la historia (contemporánea al *Epistolario*) del obrero Agatón Tinoco, de familia portuguesa, nacido en Managua (Centro América), que después de trabajar en Panamá fué al Estado del Congo, donde contrajo la fiebre amarilla, y gravemente enfermo llegó a Amberes para morir en el Hospital Stuyvenberg; agonizante ya le habla Ganivet : « posee un mérito que solo está al alcance de los hombres verdaderamente grandes, el de haber trabajado en silencio; el de poder abandonar la vida con la satisfacción de no haber recibido el premio que merecían sus trabajos... Piense V. en todo esto, y sentirá una llamarada de orgullo, que le alumbrará con luz muy hermosa los últimos momentos de su vida, porque le hará ver cuán indigno es el mundo de que hombres como V., tan honrados, tan buenos, tan infelices, ayuden a fertilizarlo con el sudor de sus frentes y a sostenerlo con el sudor de sus brazos. »

25. 4 Enero 1895.

26. Cf. 25 Mayo 1893.

27. Carta del 2 Enero 1895.

Antes de estudiar el cariz que nos presenta el dolor ganivetiano en estos libros, queda notado que el autor futuro de *Los trabajos del infatigable creador Pío Cid* enfronta los años por venir con gesto totalmente escéptico sin eliminar su consecuencia : el suicidio. Ateniéndose a la vida porque el morir quizás no sea otra cosa que un continuar viviendo, y para distanciar lo más posible el tentador momento de resolver el enigma, sólo es hacedero hacer o imaginar.

*
* *

La idea, la imagen que se nos ocurre al pensar en el instante de nuestra muerte, es la que rige en secreto nuestra vida.

GANIVET.

« Desde el comienzo dése por sentado que mi intención no es cantar bellezas reales, sino bellezas ideales, imaginarias » dice en *Granada la bella*[28]; en *La Conquista* nos lleva a un país imaginario, el reino de Maya. Huye de la realidad. Huye, porque « bien que el hombre desee en el fondo la muerte de casi todos sus semejantes rara vez su cobardía le permite poner por obras sus propósitos[29] », « quizás el ínstinto, que silencioso vigila dentro de nosotros, siente con vigor, por medio del aparato óptico, una pena que nosotros sentimos vagamente : la pena de ver bien a nuestros semejantes... amamos las tinieblas por oposición a la luz, emblema del conocimiento real de la vida que nos duele poseer[30]. » Y siempre que tenga que hablar del sol, de la luz artificial, etc., le parecerá buena coyuntura para mostrar su desprecio por la humanidad[31] que

28. 2ª edición, Madrid, 1920, pág. 5.

29. *La Conquista del reino de Maya por el último conquistador español Pío Cid*, Madrid, 1910, pág. 24.

30. *La Conquista*, pág. 248.

31. *Granada la bella*, pág. 14 : (Habla de las transformaciones del alumbrado y compara los obstáculos que puso la gente pará aceptar el gas con la facilidad en recibir la luz eléctrica) « A la primera oleada de luz reparamos en que nuestro estado exterior no era muy brillante, y nos afligimos de que nuestras miserias quedaran tan a la vista; pero pasado el primer bochorno las oleadas sucesivas no nos hacen mella. »

Los trabajos del infatigable creador Pío Cid, Madrid, 1911, 2 vols. v. II, Trabajo IV, pág. 122. (Camino del Picacho para ver salir el sol) : « De entonces (cuando era joven) acá mi espíritu ha cambiado tanto, que hoy pensando con sinceridad lo que a mí me inspira el sol es desprecio, porque su

él explica al ponernos en contacto con el carácter de Pío Cid : « Notábase en él (Pío Cid) un menosprecio profundo de sus semejantes, aun de los que más estimaba, que no era orgullo ni presunción... sino que era expresión de un poder misterioso, mezcla de energía y de abandono, de bondad y de perversión, de seriedad y de burla [32]. » Este pesimismo le impide ansiar lo perfecto, lo terminado [33]. Si él creyera que el espíritu es capaz de perfeccionarse a sí mismo y a la sociedad — directa o indirectamente — no podría contentarse con estar en el camino, creería que en la vida hay un fin, y fin ciertamente de rango superior. Esta falta de empeño para ver su
versión, de seriedad y de burla [32]. » Este pesimismo le im-
pulso; es la paradoja constante de los románticos : pensar en la eternidad, pero acordar valor únicamente al presente; querer, con obstinación infantil — desaguar el cubo para secar la Luna —, lo infinito cuando estamos en lo limitado, en el espacio de lo presente bailar la danza de la eternidad. Como al niño se desea contestar al romántico : ¡No sabes lo que pides ! [34]. Hoy comprendemos que la técnica, la ejecución son de importancia suma — cosa que ha ignorado todo el siglo XIX — pero no confundimos la realización con lo realizado (final

luz tan cantada por los vates, nos presta une vida tan mísera como la que arrastramos ».

V. II Trabajo sexto, pág. 293 (hablando con la Duquesa) : « Para ver lo que vemos sería preferible vivir a obscuras. »

32. *Los trabajos*, I, trabajo primero, pág. 11.

33. *La conquista*, pág. 369 : « Los verdaderos escritores no buscan el placer en la obra terminada; el placer está en el esfuerzo, no en la obra, porque ésta es siempre desagradable para el que la compuso. »

Granada la bella, pág. 93 : « ¿Qué importa lo material, que al fin ha de morir ? Basta que por un fragmento nos dejen adivinar toda la obra. La esencia del verdadero arte se afirma con más fuerza cuando subsiste en las ruinas de la obra y se agarra desesperadamente al último sillar que forma parte del monumento; a la última estrofa, mutilada, que se salva al perecer el poema; a un pedazo de lienzo que se libró al destruirse el cuadro. »

Idearium, pág. 62 : « Las ideas comienzan por un destello divino que, conforme toma cuerpo en la realidad, va perdiendo su originaria pureza hasta hundirse, y encenagarse, y envilecerse en las más groseras encarnaciones. Por un instante que el alma se deleita en la contemplación de una idea que nace limpia y sin mancha entre las espumas del pensamiento, cuanta angustia después para hacer sensible esa idea en alguna de las menguadas y raquíticas formas de que nuestro escaso poder dispone; ¡ cuánta tristeza al verla convertida en algo material, manchada por la impureza inseparable de lo material ! »

Pág. 76 : « más importante que la tendencia ideal de un arte es la concepción y ejecución de la obra, o sea la « obra en sí ».

34. Nuestra posición con respecto al romanticismo precisamente es ésta : Nos parece que es necesario saber lo que se pide, pero no nos parece mal que se pida lo que no se sabe, siempre que sea petición inédita y vital.

de una época, de un estilo); ni lo separamos tampoco; sino que sabemos que sólo el esfuerzo jornalero y honrado conduce al fin que nos hemos propuesto. La ruina presupone haber construido, y para valores emotivos, etc., la ruina es obra total. Los destellos divinos comienzan a parecernos divinos destellos en el punto en que se hacen humanos — si no fuera muy fácil diríamos que sin Cristo no puede haber Dios.

Ganivet no estará en lo cierto, pero por lo menos es lógico; al anatematizar la realidad tiene que reprobar lo realizado.

Con delectación morosa contempla Ganivet algunas veces la muerte : « Quien no ha estado a dos pasos de la muerte no comprende el valor que tienen estos matices del morir, al parecer pequeños, pero quizás más diferentes entre sí que lo son la muerte y la vida [35] »; no obstante un enfermo (éste es su caso) piensa en la muerte a través de la vida y puesto que su ideología le obliga a valorizar la muerte sobre la vida adopta una postura (muy finisecular, es claro) en que trata de salvar la vida por la idea :

Yo no hallo gran diferencia entre la muerte y la vida, pues creo que lo que realmente vive son las ideas; pero también ha de vivir el individuo, que es el creador de las ideas, y la especie, en cuanto necesaria para servir de asilo a las ideas. Así, pues, no doy importancia a la muerte, ni menos a la forma en que nos asalta; lo que me entristece es que se queden en el cuerpo muerto las creaciones presentes o futuras del espíritu... Preciosa es también la vida y se la sacrifica por el ideal cuando el ideal así lo exige [36].

Nacer todos nacemos lo mismo..., todos venimos al mundo sin solicitarlo. Si todos murieramos de la misma manera, podría asegurarse desde luego que la vida pasaba sin influir para nada en el hombre. Al contrario, la muerte, siendo un hecho universal, es a la vez tan personal, que de ella puede decirse que es el momento en que espiritualmente se condensa la vida humana [37].

En cuanto se dificulta el único sacrificio noble que puede hacer el hombre, el de su vida en aras de su creencia o de su capricho, el ideal se desvanece, y no quedan para constituir las sociedades futuras más que cuatro pobres locos, que aun no han acertado con el modo de suicidarse, y un crecido número de seres materiali-

35. *La Conquista*, pág. 18.
36. *Idearium español*, 4ª edición, Madrid, 1923, pág. 86 y 120.
37. *Cartas finlandesas*, 2ª edición, Madrid, 1920, pág. 99.

zados por completo, embrutecidos por sus demasiado pacíficas y prolongadas digestiones [38].

Si nuestro ideal no nos inspira el sacrificio de nuestra vida, no es digno ya de que nos molestemos en propagarlo o imponerlo a los demás hombres... ¿ Quién hubiera depositado su fe en Jesús [39] si, luchando contra sus enemigos o salvándose con sus parciales, hubiera rehuído la gran prueba que, engrandeciéndole a él, ennoblecía al resto de la humanidad [40] ?

Y por último : « El principio jurídico fundamental no debe ser el derecho a la vida, sino el derecho al ideal aun a expensas de la vida... Amable es la vida; pero ¿ cuanto más amable no es el ideal a que podemos elevarnos sacrificándola [41] ? ». Ganivet ha superado su primer punto de vista; ya no se trata de trabajar para esperar a la muerte, la vida puede, debe, ponerse al servicio de un ideal, y es más, debe llegarse a sacrificarla para que el ideal continúe viviendo. Pero entonces preguntamos ¿ ha encontrado Ganivet un ideal ? ¿ Qué es la vida para Ganivet ?

Las obras que me han servido para fijar la segunda etapa del pensamiento ganivetiano han sido *Granada la bella*, *Idearium español*, *Cartas finlandesas*, como se recordará todas ellas reunidas en un grupo, el primero, de obras relacionadas con una colectividad [42]. El tomo de *Cartas finlandesas* es completamente descriptivo; por sus capítulos — cartas — jocosa o gravemente vemos desfilar la vida finlandesa; España el punto de referencia constante. Al narrar las costumbres que acompañan a la muerte en esa tierra del Norte escribe Ganivet lo que queda citado. *Granada la bella* e *Idearium español* son obras de otra índole y entre sí semejantes. El título de la última es explícito; en la primera trata de dar una norma al habitante de la ciudad, estética y política. No es el intento de este trabajo analizar dichos estudios, ni comentarlos; esto me desviaría por completo de mi propósito e innecesariamente, porque para el « caso Ganivet » de nada nos servirían el ideal,

38. *La Conquista*, Madrid, 1928, pág. 304.
39. Cf. *Epistolario*, Madrid, 1919, pág. 295.
40. *La Conquista*, Madrid, 1928, pág. 357.
41. *La Conquista*, pág. 371.
42. De *La Conquista* ya hablaré en seguida.

los ideales, que nuestro autor crea deben ser insignia de una sociedad. Por otra parte siempre que emplea Ganivet la palabra « ideal » no quiere dar a entender otra cosa que el principio por el cual una persona o agrupación cualquiera debe regir sus actos. Para él todo hombre o sociedad que tiene una creencia no debe dudar en sacrificar a ella su vida.

No nos será tan fácil aclarar la otra cuestión : ¿ Qué es la vida para Ganivet ? ¿ En qué consiste para él la vida ?

Deshacer la interrogación, he aquí el objeto de la tercera y última parte de mi estudio. La vida nos llevará paso a paso a la muerte de Ganivet y como la muerte y el amor — *Fratelli a un tempo stesso...;* con él enriqueceremos nuestro botín, parándonos aquí y allá en un detalle; encontrando quizás explicación distinta a la dada hasta hoy al afán de creación de Ganivet.

Dice un personaje de Stevenson : tengo gran aversión a eso de hacer preguntas; tiene mucho de la fatalidad del juicio final. Pone uno en marcha una pregunta y es lo mismo que empujar una piedra. Está usted sentado plácidamente en lo alto de un monte, y allá va la piedra, poniendo otras en movimiento.

***

En el grupo B inscribíamos *La conquista del reino de Maya, por el último conquistador español Pío Cid, Los trabajos del infatigable creador Pío Cid, El escultor de su alma;* añadamos ahora algunos trabajitos, publicados en *Libro de Granada* [43], como *De mi novia la que murió, Las ruinas de Granada,* en íntima relación con *Los trabajos* y *El escultor.* El protagonista de las dos primeras obras es el mismo personaje : Pío Cid. Pedro Mártir [44] se llama el principal personaje de *El escultor,* y el de las otras dos narraciones no tiene nombre. Distintos seres que aluden a una misma persona : Angel Ganivet.

43. *Libro de Granada,* 1899; como se sabe, fué el fruto de la colaboración de Ganivet con Gabriel Ruiz de Almodóvar, Matías Méndez Vellido y Nicolás María López.
44. El mismo Ganivet explica el por qué de haber llamado Pío Cid a su protagonista. Para Pedro Mártir ¿ no influiría, además del simbolismo que encierra el nombre, el haber nacido Ganivet en la calle de San Pedro Mártir ?

Es de sentir que Navarro Ledesma no haya continuado publicando las cartas de Ganivet, y desearíamos que el actual poseedor de dicha correspondencia se decida a hacerlo.

En el *Epistolario* nos hemos dado cuenta del gran poder de introspección de Ganivet, y en las obras que paso a estudiar veremos cómo el monólogo continúa, hasta el punto que cuando Pío Cid no puede expresar tal o tal pensamiento o no puede darnos el gráfico de su vida surgen otros personajes, siempre fieles a Ganivet : Olivares, Gandaria, Juan de la Cruz.

La Conquista — sátira de una civilización y sus medios para imponerse — contiene ya en germen *Granada la bella* y el *Idearium* y es el punto de incidencia de lo objetivo y subjetivo en la obra de Ganivet. A quien le interese destacar las ideas sociales o políticas de *La Conquista* no dudará en ponerla en la misma línea que *Granada* y el *Idearium;* quien como yo la utilice para encontrar a Ganivet, debe colocarla junto a *Los trabajos*, etc.

Si *La Conquista* puede llamarse novela de aventuras es más difícil definir *Los trabajos*, que yo clasificaría en el género de la novela ensayo, estando impregnada del espíritu de D. Quijote. No sólo la ingenuidad de la osadía nos hace pensar en el héroe de Cervantes, sino también la suave tristeza que cala el alma de Pío Cid. Al empezar cada nueva aventura — los siglos han pasado y a las aventuras se les llama trabajos — los ojos de Pío Cid no relampaguean con el fulgor del hombre acostumbrado a vencer, por el contrario, su mirada vaga en la lejanía, y aunque pretende amorosamente engañarnos, esperanzarnos, sorprendemos siempre en el bullir de su actividad una gota de tedio — ¡Ah ! ¡D. Quijote renacentista, si tú también fueras cuerdo !

Todo es claro en *Los trabajos*, hasta la parte autobiográfica; no así en *El escultor de su alma*, drama místico en tres autos. Otros han estudiado esta obra [45]; yo quisiera traer a colación aquí — aunque lejos de aclarar el simbolismo de esta obra

45. V. Seco de Lucena, o. cit.; Fernández Almagro, o. cit., Jeschke, o. cit.

lo complique — un texto que está fuertemente ligado con *El escultor de su alma, Las ruinas de Granada*, dice así : « Cuando comenzó a aclarar bajaron a tierra, a la montaña roja donde el poeta habia imaginado reclinada la cabeza de la estátua yacente, símbolo de la ciudad muerta [46]. » Este drama tiene cuatro personajes : Pedro Mártir, el escultor (el hombre natural); Cecilia, su amante (la mujer creyente); Alma, hija de ambos (la creación humana); Aurelio, novio de Alma (la vanidad del mundo).

Alma simboliza, pues, la creación humana; ahora bien, la ciudad es una creación humana, y si añadimos que la obra termina con la petrificación de Alma, es decir, Alma convertida en estatua, no me parece aventurado ver en ella « la estatua yacente, símbolo de la ciudad muerta ». Tanto más cuanto que *La canción de la piedra* con que finaliza la narración de « Las ruinas de Granada » son los mismos versos que pronuncia el escultor cuando Alma queda petrificada :

La canción de la piedra [47].
Vida y muerte sueño son
Y todo en el mundo sueña;
Sueño es la vida en el hombre,
Sueño es la muerte en la piedra [48].
En vuestros ojos cerrados [49]
Está grabada una idea [50] :
« Más que ver como ve el hombre [51]
» Vale estar ciego en la piedra. »
En vuestros rígidos labios [52]
Dice una palabra yerta [53] :

46. *Libro de Granada*, pág. 209.

47. El texto de *El Escultor*, como es natural, tiene anotacienes escénicas. *El Escultor* (Arrancándose del sitio en que está clavado) Alma, hija mía, no hablas? (Se acerca a ella y la va tocando cabeza, cuerpo y brazos, repitiendo :) ¡Piédra ! ¡Piédra ! ¡Piédra ! ¡Piédra ! (Se cubre el rostro con las manos y como si estuviera perturbado va andando como en la escena de las sombras del auto primero y hablando bajo. Suenan lejanas chirimías). Después de estos dos versos sigue igual a *La canción de la piedra*, con variantes que señalaré, así como las anotaciones escénicas. *El Escultor de su alma*. Madrid 1926. pág. 118-129.

48. Anotación : « Se acerca a su hija. »

49. *En esos ojos.*

50. *Quedó grabada.*

51. *Lo que ve.*

52. *En esos rígidos.*

53. *Quedó una.*

« Más que hablar como habla el hombre [54]
» Vale estar mudo en la piedra. »
De vuestro pecho en el fondo [55]
Dice la esperanza muerta [56] :
« Más que la vida en el hombre [57]
» Vale la muerte en la piedra [58]. »
Si muerte y vida son sueño [59],
Si todo en el mundo sueña
Yo doy mi vida de hombre
Por soñar muerto en la piedra [60].

Esto no quiere decir que la ciudad absorba todas la posibilidades del símbolo, sino que en la concretación de éste no hay que pensar sólo en el individuo [61].

Ya he dicho que para el conocedor de la vida de Ganivet no presenta obstáculos la parte autobiografica contenida en *Los trabajos*. En *El Escultor* — conflicto únicamente espiritual — la parte biográfica ne podía abundar, no obstante hay unos cuantos versos que con ella se relacionan y uno por demás importante y confuso. Habla el Escultor dirigiéndose a Alma :

Aquí, en Granada, empezó
mi vida de peregrino...
de aquí la voz del destino
imperiosa me apartó
y a otras tierras me llevó...
¡Cuantas gentes conocí !
¡Más donde quiera que estaba
conmigo siempre llevaba,
un amor que murió aquí !

Alma (que no sabe que está hablando con su padre) :

¡Qué triste debe de ser
que nuestro amor se nos muera !
¡Yo digo que más valiera
para eso... no nacer !
Yo también tengo mi amor,
y si ese amor me faltara,

54. *Lo que habla.*
55. *Y de este.*
56. *Hay una.*
57. *Del hombre.*
58. Anotación : « Abre los brazos e invoca al cielo. »
59. *Si vida y muerte.*
60. *Libro de Granada*, pág. 212. La composición en *El Escultor* acaba así : (Pausa. Se llena la escena de densas tinieblas y Alma desaparece detrás del telón del fondo). ¿Quién obscurece mi vista con estas densas tinieblas? ¡Alma ! ¡Hija ! ¿Donde estás? (Palpando) ¡Dadme luz, que quiero verla !
61. Mi punto de vista es distinto del que mantiene el Sr. Fernández Almagro. Pues cuando habla « de la capacidad del propio espíritu para lograr la perfección de toda entidad humana; individuo o sociedad », alude a *Granada la bella* y al *Idearium*.

quizás loca me matara
de no matarme el dolor.

El Escultor :

A mí la suerte me hirió,
pero no quiso matarme...
Quiso sin piedad probarme,
y sin piedad me probó...
¡Y con crueldad se ensañó !
Pero ¡Yo ! nunca cedí...
siempre firme resistí,
y al cabo de mi camino,
bajo este cielo divino,
hallo el amor que perdí [62]...

En la acción del drama el Escultor se refiere a su amor por Celia, más, teniendo en cuenta la precisión con que se acoplan los cinco primeros versos con la vida de Ganivet, sin querer se planta el problema acerca de la realidad que puede haber en este amor de que habla.

El *Libro de Granada* contiene el relato, *De mi novia la que murió*, sumamente interesante. « Malos tiempos corren para el romanticismo y peores aún para las mujeres románticas. Y sin embargo el romanticismo está en pie...; allá va este breve capítulo de una historia real, vivida [63]. » « Siempre que voy a Granada subo un dia y otro por aquellas cuestas, y cuando voy solo, siento que me atrae una sombra de mujer, que vaga por aquellos parajes llorando por los amores que se quedan en el limbo [64]. » Ahora volvemos a preguntarnos si es la sombra de una mujer real o de un sueño de Ganivet. Lo cierto es que aun hay otros pasajes en su obra en que alude a una « visión » directriz de su vida sentimental. Antes de ir Pío Cid al baile de la Zarzuela, que tan decisiva importancia debía de tener en su vida, escribe una poesía que luego la lectura de Martina (la mujer con quien Pío Cid engendrará hijos) nos da a conocer.

¡Oh que extraña visión me aparecía
esta noche en mis sueños !
....
Quizás aquella esfinge no traía
ningún mensaje célico,

62. *El Escultor*, pág. 92-93.
63. *Libro de Granada*, pág. 21.
64. *Libro de Granada*, pág. 24.

sino que era la imagen dolorida
de mis amores muertos [65]. »

Y como Martina, en una comezón de celos, inquiere a quien se dedicaban esos versos, responde Pío Cid : « Esos amores son las ilusiones perdidas. Yo no hablo de ninguna mujer, y aunque hablara, sería de amores muertos ya [66]. » La poesía que dedica a Consuelo Gandaria transforma también a la mujer amada en « ... la ilusión bella y piadosa En que mi muerte quedara escondida » y después la bella ilusión se desvanece dejando sólo « La muerte que se burla de la vida [67]. » Su *alter ego*, el aprendiz de poeta Gandaria, que es a Pío Cid lo que la copia al original,

...va buscando anhelante,
a una mujer ideal
que en su alma brilla radiante
como visión celestial [68].

Por último Pío Cid, encaminándose al Picacho para ver salir el sol, « sintió que se apoderaba de él un sentimiento inexplicable. No fué que le apareciera la visión blanca, que tanto debía influir en su vida; fué más bien que tuvo el presentimiento de la visión. Quizás se imaginó que detrás de la montaña comenzaba a levantarse, allá por el oriente, el ideal de pureza, de amor y de justicia que él no hallaba en el mundo, y este ideal le inspiró una canción extraña, como todas las que brotaban espontáneamente de sus labios, y que decía así :

Hija de Oriente, que sueñas
Oculta tras la montaña,
Despierta y oye amorosa
La canción de la mañana :
. . . .
. . . .
Presa entre dos resplandores
    va mi alma,
Que a la blanca niña busca
    Sin que nunca
En la tierra pueda hallarla.

65. *Los trabajos*, Madrid 1911, tomo I, pág. 103.
66. *Ibid.*, p. 105.
67. *Ibid.*, p. 253-254.
68. *Ibid.*, p. 277.

Sólo una vez a lo lejos
vi a mi amada,
A altas horas de la noche
Por el bosque
Misterioso de la Alhambra.
Me acerqué, y no era la niña
De mis ansias,
Un rayo de luna era,
Alma en pena
Que por el bosque vagaba [69].

Estos amores de la Alhambra pueden responder a una realidad — ¿son menos reales los amores que viven en nuestra imaginación que los que viven en nuestros sentidos ? — lo que sobresale, no obstante, es el esfuerzo de Ganivet para que la aventura adquiera contextura eterna, al mismo tiempo que la incapacidad de dar pábulo a la ilusión.

Hasta ahora se nos había escapado la ocasión de hablar del amor, aunque éste sea uno de los puntos centrales en su vida y en su obra. Navarro Ledesma nos cuenta, en el prólogo al *Epistolario*, que « del mundo lo que más le preocupaba, sin duda, eran las mujeres. No sé yo cómo entrar en ésta parte, la más interesante de su vida íntima, pero tan recatada y misteriosa que hubo en ella un *secreto*, *el único secreto que me celó a mi* [70]. »

El que conozca la obra de Ganivet ya sabe que el hombre de estudio encerrado en su cuarto de trabajo es partidario declarado del movimiento feminista, pero le basta ponerse al lado de la realidad y auscultar su propio corazón para que todas las teorías no sean nada más que eso, teorías. Todavía la mujer representa el papel de Beatriz, Francesca, la Señora de sus pensamientos, y es norte y animadora de la vida. Quizás ese demiurgo que quiere ser Pío Cid pretenda ocultarnos toda su admiración hacia la mujer entregando el cálido homenaje en frases más o menos desgairadas, pero ya sabemos el juego y vamos directamente a la flor.

¡Oh bestezuela admirable e incomprensible, llamada mujer ! Si no existieras, sería necesario emborracharse tres veces al día

69. *Los trabajos*, tomo II, pág. 123.
70. O. cit., pág. 24.

para sobrellevar la pesadez y sosera de la vida. Tú eres el único ser digno de amor noble y sincero, porque eres lo incoherente, lo que se escapa de la lógica, siendo lo más lógico de la creáción [71].

Sin Dulcinea no puede existir D. Quijote, nos dice, y claro, cuando habla de su madre la admiración se dobla de reconocimiento : « No fué que se me despertara el instinto comercial, que, sinceramente hablando, nunca me poseyó por completo, ni aun logró contrabalancear el fondo de idealismo que de mi buena madre tenía heredado [72] »; « y de quien más habló y con mayor elogio, fué de la madre de Pío Cid, de la que dijo un centenar de veces que era la señora más señora que se había echado a la cara, y que era una lástima que una mujer de tanto mérito no hubiera nacido reina o emperatriz [73]. » Dice Pío Cid : « Así habló mi madre, que era una señora muy discreta [74] » y aun más « claro está que en materia de finura nunca le llegó a mi madre al tobillo; pero con sólo que mi madre consistiera en casarse con él, está dicho que mi padre era un hombre de mérito [75] ».

La consecuencia (lo digo sin la menor ironía) es que declara a la mujer completamente irresponsable. Aquellos que crean que el feminismo lleva consigo la disolución de la familia, tendrán notado que los partidarios del tipo de familia medieval tienden a unir la deificación de la mujer con la irresponsabilidad de la doncella. Haciendo, pues, de la maternidad el fin único de lo femenino. El tipo contrario, que hoy da la pauta, no sólo no considera la generación como la única finalidad de la mujer, sino que llega a pensar en librar a ésta de las funciones esclavizadoras de la maternidad. La belleza del cántaro lleno, de que habló Rodin, y su necesidad, añadimos nosotros, la sentirán aquellas civilizaciones e individuos acentuados por el sentimiento, y a la inversa, cuando la inteligencia domina. La aparente paradoja ganivetiana no es otra

71. *Los trabajos*, tomo II, pág. 267.
72. *La Conquista*. Madrid, 1910, pág. 33.
73. *Los trabajos*, tomo II, pág. 43.
74. *Ibid.*, p. 53.
75. *Los trabajos*, tomo II, pág. 78.

cosa que la lucha entre la razón y la naturaleza, con victoria de ésta; sin necesidad de acudir a los harenes, vida moruna, etc. para explicarnosla.

Injertada en el amor una u otra de estas dos predisposiciones, obtendremos frutos diversos. O bien el amor se bastará a sí mismo para llenar nuestra vida, o será vehículo de nuestro deseo de creación. Ganivet queda perfectamente inscrito en esa inclinación hacia la mujer sentimental, pero conociendo, como conocemos, la trayectoria de su impulso podemos avanzar que lo concreto no alcanza a retenerle, y por medio de sublimaciones, de las que sólo él tiene el secreto, se evade hacia zonas de una espiritualidad adonde es imposible seguirle, porque su ser se esfuma.

Yo domino absolutamente cinco de mis sentidos corporales, y, en cuanto a ellos toca, soy amo de mí mismo; más que amo, déspota. Pero hay un sexto sentido que no cae por completo bajo mi poder, y que es una puerta abierta por donde temo que llegue hasta mí el azar, que juega y se divierte con todos nosotros, cuando nosotros nos abandonamos a él... Vds. habrán visto alguna vez una mujer vestida de máscara con un capuchón que la cubre por completo, y habrán experimentado una sensación extraña, y luego habrán pensado que esa sensación provenía de la idea de que aquella mujer era una beldad rara, algo desconocido, fantástico. Pues bien, esa idea vulgar es un gran error, que ha impedido que se ahonde en el asunto y se vea lo que hay dentro de él. Y hay muchísimo. No es que se adivine nada, ni que nos seduzca la misterioso; es que recibimos directamente, sin intervención de los cinco sentidos, que el vulgo admite, la sensación del amor. La atracción o repulsión no es cosa del sentimiento sino de la sensibilidad; es una sensación como la del calor o el sonido. Como existe lo negro, o negación de la luz, y la luz blanca o indistinta, y por descomposición de ésta los colores del iris, así existe también la repulsión o negación del amor y la atracción o el amor indistinto, y por descomposición de éste, una escala de sensaciones amorosas, cuyas combinaciones forman el arte de la vida sentimental. En el amor nadie ha creado jamás una obra propiamente artística, porque se desconocen las sensaciones elementales. Se ha escrito mucho sobre la psicología del amor, pero lo que se ha escrito tiene la misma utilidad que la crítica de las obras de arte. Y aun menos, porque en el amor los sabios estudian obras no de nuestro saber, sino de nuestro instinto.

— ¿ Y qué ciencia ni qué arte quiere V. que haya en el amor ? — interrumpió Orellana — ¿Está en nuestra mano amar o dejar de amar, o hacer las cosas de distinto modo que las hacemos ?

— Si lo está — contestó D. Pío — Y sólo un impudor mal entendido nos mantiene en la ignorancia que padecemos [76]. ¿ Qué diría V. de un hombre que para ver un cuadro cerrara los ojos y aplicara el oído, y para oir una sonata se tapara los oidos y abriera desmesuradamente los ojos ?

— Diría que era un estúpido — contestó Orellana.

— Pues más estúpido es — dijo D. Pío — quien se enamora de una mujer viéndola, oyéndola, oliéndola, gustándola o palpándola. Yo veo a una mujer, aun la más hermosa, como podía ver el pórtico de una iglesia... Porque yo he aprendido a conocer la sensación pura del amor y a separarla de las demás sensaciones, que poco, casi nada, tienen que ver con el amor... Digna de compasión es la humanidad, que tiene un sexto sentido más importante que los otros, y no lo usa por ignorancia...

— No se por qué — interrumpió Orellana con gravedad — me figuro que va V. a decir alguna inconveniencia de marca mayor.

— Pues está V. muy equivocado, amigo mío — replicó D. Pío secamente — y por sí o por no hago aquí punto redondo [77]... Por hoy baste saber que si los hombres ejercitaran su sexto sentido, évitarían los engaños del amor, causa principal de la bajeza humana.

En la atracción amorosa las anomalías son inmensas; pero no es posible corregirlas, porque se desconoce la sensación pura y se echa mano de otras sensaciones que nos engañan más aún. Yo puedo asegurar que jamás me enamoré de una mujer como Vds. se enamoran; los cinco sentidos de uso corriente no sólo no me sirven

76. Instinto. Pudor. Toda obra finisecular ronda alrededor de lo subconsciente hasta que Freud lo caza definitivamente. Nótese la diferenciación que Ganivet hace entre sentimiento y sensación; aunque no hace de una manera precisa tal diferenciación, es de suma importancia, sobre todo si se tiene en cuenta que en ésta época el amor es considerado siempre como un sentimiento.

77. Ganivet ama representar el papel de Omnipotente y le gusta presentarse siempre como único dueño de la clave del enigma humano. Así, cuando a sus amigos de la Cofradía del Avellano les lee su *Ecce homo* (el hombre de voluntad) después de describir lo que un hombre debe hacer y a lo que debe aspirar añade que aun hay algo que no puede declarar, y como sus amigos le instan a que lo diga, él contesta « No hay razón ninguna que me aconseje romper mi silencio, y les ruego a Vds. que tengan espera... » (*Los trabajos*, t. II, pág. 203). Lo mismo cuando habla de sus inventos a la Duquesa « Yo me he jurado a mí mismo no descubrir jamás el secreto de mi invención » *Los trabajos*, tomo II, pág. 293. El que conozca *La Conquista* podrá citar otros tantos ejemplos. Y es que él cree constantemente que la humanidad debe ser regida y no regirse por si misma. En sus trabajos políticos se observa esto claramente, pero no hay que olvidar que es sólo en teoría. En la práctica él comprende que por muchos inconvenientes que tenga la democracia, son muchos menos que los de un gobierno tiránico.

para enamorarme, sino que me distraen y me libran de caer en el verdadero amor, que sería el que llegase a mi espíritu por el sexto sentido. Una vez vi pasar por mi lado una máscara con un capuchón negro que la cubría de pies a cabeza, y sentí una emoción que jamás habia sentido en mi vida; era una mujer, y si yo la hubiera seguido, no estaría hoy con Vds. Quizás era un monstruo de fealdad o de depravación. ¿ Qué importa ? Era una mujer que a mí me dió la sensación pura del amor, una sola, pero tan fuerte, que contra ella nada hubieran valido las de los otros sentidos juntos. Y he aquí por qué a mí me dan miedo las máscaras.

— Dispense V. — dijo Vila — que no comprenda ese miedo. Porque si a mí me pudiera dar una máscara ese amor que V. nos pinta, yo la buscaría aunque tuviera que ir al centro de la tierra.

— Porque ese amor — replicó D. Pío — le daría a V. la felicidad que V. desea.

— Y ¿ V. no desea la felicidad ? — preguntaron a una Vila y Orellana.

No le doy importancia — contestó D. Pío — Es una forma de la vida, pero no es la vida. ¿Qué ganamos con que a un tonto le adore una mujer y le haga feliz, si el tonto continúa cometiendo tonterías y poniendo en ridículo a la especie humana ? Y ¿qué se pierde con que un hombre de genio viva en la soledad y pase grandes amarguras, si la soledad y el dolor le inspiran nobles pensamientos que realzan a la humanidad, ofendida por el tonto feliz ? Yo no soy enemigo del amor, pero sé que hay en el mundo algo más grande que el amor, y por éste algo es por la que yo vivo; y porque presentía que el amor sería un obstáculo en mi vida, lo sacrifiqué tiempo ha y huyo de él, y huiré mientras el cuerpo me haga sombra.

— Y ¿se puede saber qué es para V. eso más grande que el amor ? — preguntó Orellana — Porque para mí lo primero es mi fe, y por ella lo sacrificaría todo; pero V., que es bastante descreído, no sé qué pondría en el primer lugar. Voy a serle enteramente franco; desde que le conozco le he tenido a V. por un hombre sin ideales, por un hombre tan hondamente escéptico, que no hará nada jamás, no por falta de inteligencia, sino por falta de eso, de amor a algo que le saque de la quietud en que vive.

— Es que yo me muevo por dentro — dijo D. Pío, sonriéndose y levantándose.

Y ya de pie, cogió una copa de jerez, que no había gustado hasta entonces, se la acercó a los labios y añadió :

— Brindo porque al amigo Orellana no le falte la fe jamás.

— Y yo brindo porque V. la tenga algún día-contestó Orellana levantándose [78].

La vida sentimental es el resultado de una serie de combinaciones, de sensaciones amorosas que son la descomposición del « amor indistinto » cuyo origen está en la sensibilidad, mas luego añade que también la jerarquía social contribuye a establecer ciertos distingos de donde se engendran todas esas gradaciones que dan lugar a la vida sentimental, que no se produciría « si la fraternidad humana estuviera en todos los corazones, sólo existiría el amor más o menos vehemente, según la intimidad de las relaciones, pero sin que pudiera hallarse diferencia esencial entre el amor que inspira el pobre mendigo que va por la calle pidiendo limosna y el que se tiene a la mujer que es madre de nuestros hijos [79] ».

La medida del amor para Ganivet es amar sin medida, y mezcla una serie de sentimientos de índole distinta, pues no sólo aúna él amor y la caridad, sino que no comprende la amistad, ese sentimiento paralelo al amor, pero de fuente muy diversa, ya que el uno se enraiza en la generosidad y el otro surge del egoísmo, dando a esta palabra su más noble sentido [80].

El mismo confiesa que no tiene conocimiento ni amistad con nadie, que sólo es capaz de sentir el amor. De aquí la soledad de su vida. Como es natural, para ser el objeto de este amor sin fondo y sin orillas se necesitan cualidades tantas, que difícilmente se pueden reunir en el hombre, sólo la divinidad o lo divinizado puede consolar esta sed infinita, sólo ello es digno de recibir el monólogo amoroso y, al rehuir el golfo recogido donde se puede poner en juego el rítmico daca y toma, el diálogo — curso de la amistad —, queda únicamente el campo ilimitado de la soledad y el desierto para elevar ese monolito, que es el monólogo de amor no correspondido.

De aquí también la negación de todo valor a la felicidad. No

78. *Los trabajos*, tomo I, pág. 77.

79. *Ibid.*, t. II, p. 238.

80. *Los trabajos*, tomo I, pág. 239. « Mi manera de entender el amor es vulgarísima y no exige más que una condición generosa : la de no pensar nunca utilizar en nuestro provecho a nuestros semejantes. »

sabemos si Ganivet es feliz o dichoso, pero él insiste en negar utilidad a la felicidad [81], subsistiendo sólo el dolor.

Cuando tratamos el tema de la voluntad dejé de citar un texto para hacerlo ahora, relacionándolo con el tema de la fe.

Se recordará que hay un momento en que Ganivet duda de su fuerza de voluntad « pero la poca o mucha voluntad que se tenga se puede desenvolver hacia adentro, mientras por fuera va uno rodando con sujeción a las leyes físicas de los cuerpos racionales [82] ».

Al dudar Orellana de la fe de Pío Cid, éste le contesta : Es que yo me muevo por dentro. Explicándonos más tarde lo que significa ese moverse por dentro. « Lo que más me entristece en esto (le dice Consuelo, hermana del poeta Gandaria y que bajo la influencia de Pío Cid se hace religiosa) ès pensar que, cuando a V. se le ocurren estas ideas, debe tener en su alma un vacío inmenso que asusta. Yo le he visto a V. siempre rehuir las conversaciones en que podía manifestar su descreimiento; pero, a pesar de su discreción, me parece ver en V. el hombre de menos fe que existe en el mundo; y si, además de no tener fe, no tiene tampoco alegría de vivir, ni esperanzas, ni ilusiones, ni ambición... Estamos acostumbrados (dice Pío Cid) a ver a los hombres luchar por ideas convencionales, y cuando un hombre lucha o mejor, trabaja sin guiarse por ninguna de esas ideas se le cree desventurado, necio o loco; pero nadie es capaz de penetrar en el pensamiento ajeno, y bien podía suceder que el que vive sin ideas fijas o dejándose llevar de impulsos contradictorios, tuviera dentro de sí un ideal muy alto y permanente [83]. »

81. « Cuando llega un desengaño, la falsedad del amigo, la traición de la mujer, la injusticia del mundo, ese hombre (el hombre que vive en la ciudad como pájaro preso en la jaula, en contraposición al hombre que vive apegado a la tierra) sin ventura se halla entre las cuatro paredes de un triste cuarto, y se echa a andar por las calles de la ciudad, quizás no halle, entre centenares de miles de hombres, uno sólo a quien confiar sus penas. Así se oye hablar todos los días de infelices que se matan o que pretenden tomar venganza de sus miserias, promoviendo revoluciones o cometiendo atentados espantosos con instrumentos inventados expresamente para destruir la sociedad. » *Los trabajos.* Tomo II. pág. 112-113. Ganivet, desengañado siempre, sin bastarle la amistad, corriendo en pos de un amor infinito, sentía de contínuo la desolación de las cuatro paredes de un triste cuarto.

82. Carta de 14 Agosto de 1894.

83. *Los trabajos*, tomo I, pág. 255-256.

« Este ideal muy alto y permanente » parece coincidir con ese « algo más grande que el amor » que no es otra cosa que la vida del espíritu [84], que quizás se manifiesta en ese orgullo intelectual que él echa de menos en los españoles y nos dice posee conduciéndole al amor espiritual.

Nos equivocaríamos si pensáramos que había encontrado por fín un ideal para meta de su vida, ya que esta avidez por saberla comprobamos al través de toda su historia, incluidos los años de infancia. El fin a que tienden nuestras acciones es fin y principio conjuntamente. Entonces, sólo entonces, puede hablarse del ideal que informa una época, una civilización, un individuo. El ideal es conducto férreo para nuestra actividad no permitiéndonos que se filtre nada de ella para dar lugar a la duda. No he de decir que el dudar puede ser también un ideal siempre que se siga sin cansancio. Y Ganivet, el de los paseos sin término, y Pío Cid, el infatigable, nos dan de contínuo la sensación de fatiga. Cuando Pío Cid argumenta no quiere engañar a nadie con sofismas, no; lo que quiere no es tampoco convencer a los otros; si los convence tanto mejor, pero no es ese su objeto; lo que trata es de convencerse a sí mismo — íbamos a escribir de engañarse a sí mismo, mas para ello Ganivet es demasiado altivo, y, por otra parte, nos imaginamos la fruición (intelectual ?) con que va avivando la lumbre de su dolor gracias al análisis. Yo no dudo del valor y necesidad del análisis, pero todo psicoanálisis, toda confesión laica me parecen contener en sí algo morboso, algo patológico [85]. Sea como quiera, lo cierto es que ahora ni el amor espiritual le mantiene « Yo no siento

84. Cf. *Los trabajos*, tomo I, pág. 251. « Me enamora sobre todo la vida del espíritu, y son tantos los obstáculos que la entorpecen cuando se transige a vivir rodeado de las obligaciones y compromisos que la sociedad engendra, que creo preferible no empeñar el combate y volver desdeñosamente las espaldas, diciendo : ¿ Qué me importa, triunfador o derrotado, esa lucha, cuando tengo yo algo más alto adonde dirigir mis fuerzas y de donde recibir más noble premio ? Cf. también tomo II, pág. 320 » — « De suerte que para V. lo primero en el mundo, casi lo único, es el amor. — Hay algo más grande; pero para llegar a ello no hay más camino que el amor. El mejor es el espiritual, y si éste no basta, el amor corpóreo. »

85. El humano Ganivet se nos aparece empeñado en éste análisis más por fuerza que por gusto « No merece en verdad mi amado héroe que se le observe, analice y maltrate como a un conejo o rata de indias... » *Los trabajos*, tome I, pág. 6.

más amor que el espiritual, y aun éste con trabajo — contestó Pío Cid con cierto dejo misantrópico [86] ».

No obstante para él

> vivir no es más que correr
> eternamente al redor
> de la esfinge del amor [87].

Y como el amor puede ser sólo una ficción, un engaño, Ganivet nos asegura que lo es [88], la vida se convierte en un sueño y lo único que hay de cierto en este vivir, en este soñar, es la lucha que depura al alma [89], siendo esta lucha lo que caracteriza al hombre civilizado. La sombra de Hernán Cortés le dice al conquistador del reino de Maya : « Los mayas eran felices como bestias y tú los has hecho desgraciados como hombres. El salvaje ama la vida fácil, en contacto directo con la naturaleza, y rechaza todo esfuerzo que no tiene utilidad perentoria; el hombre civilizado detesta, quizá con motivo, esa vida natural, y halla su dicha en el esfuerzo doloroso que le exige su propia liberación [90] », capacitándonos para las creaciones únicamente el dolor y el sufrimiento. « Para un espíritu vulgar no son nada las desilusiones, los desengaños, los celos; porque la vulgaridad tiene buena encarnadura, y sana de todas las heridas que recibe. Pero los espíritus delicados no sanan tan fácilmente, y una herida en el corazón menos; en el amor propio, se les encona, y si cura, les deja una huella indeleble. Y cuantas veces se pone el dedo en la herida, creación tenemos segura. Todo hombre capaz de amar es un creador, un poeta, cuya visión es tan grande como el objeto de sus amores. Para la mayor parte de los hombres, la visión se reduce a un individuo o a un pequeño grupo. Amo a una mujer, la mujer me ama, constituímos una familia, nos que-

86. *Los trabajos*, tomo II, pág. 321.
87. *El Escultor*, Madrid, 1926, pág. 47.
88. « ¡ Amor ! Eterna mentira » (*El Escultor*, pág. 105).
89. *El Escultor*, pág. 68 :

> « ¡ Que en este soñar incierto
> del vivir, hay algo cierto;
> la lucha al alma acrisola
> .... »

90. *La Conquista*, pág. 369.

damos con nuestro amor de puertas adentro y santas pascuas. La creación no pasa del primer grado, y encarna en el bello y robusto infante, que los papás acogen con júbilo. Pero si muestro amor no halla expedito el camino, nuestro espíritu aprovecha la conyuntura para arrancarnos del afecto carnal, y comienza otra creación más espiritual, más amplia, como que no tiene límites y puede abarcar toda la humanidad y universo entero. Esta es la filiación de nuestras obras espirituales. De varios artistas, pintores o escultores, que pintan o esculpen un mismo modelo, muchos lo copian, lo imitan con mayor o menor perfección; uno lo crea, y crea una obra de arte. ¿ Por qué ? Porque los unos son los indiferentes, que ven las cosas como son, y el otro es el amante que descubre el ser espiritual, íntimo, del modelo artísticamente amado. En el origen del arte humano, en la formación del alma creadora del hombre, hay eternamente una revulsión del amor natural, sin lo que este amor no se remontaría a la contemplación pura de los seres. Un carácter débil no soporta las penas del amor y cae en el odio, en la venganza y en mil bajas pasiones, y desea la destrucción y el aniquilamiento de cuanto existe; un carácter enérgico reacciona y pasa fácilmente del odio momentáneo, engendrado por el despecho amoroso, a un amor más noble que el que primeramente tuvo. Este amor será menos vivo, pero es más hondo y más creador.

(Dice Gandaria a Pío Cid) — Si fuéramos a cuentas, quizás esté V. más herido que yo; porque yo no he hecho hasta ahora nada particular; pero V. ha creado mucho más que yo, y, según su teoría, debe haber sufrido grandes contrariedades amorosas.

— Aunque yo fuera un verdadero poeta — responde Pío Cid — habría que retroceder muchos años para investigar mis comienzos [91] ».

Y de Gandaria sabemos que fué a esconderse a su casa « para arrancarse aquel sentimiento nuevo en su vida : el deseo de dar forma a un pesar tan hondo como el que sentía [92] ».

91. *Los trabajos*, tomo I, págs. 299-303.
92. *Los trabajos*, tomo II, pág. 318.

Para mí ésta es la clave de toda la producción ganivetiana — Gandaria es un muñeco, pero el muñeco repite a veces textualmente un pensamiento de su creador. Este es el caso ahora; además no necesitamos la cita, porque semejante sentimiento se percibe en toda la obra; más todavía, en el título de la novela *Los trabajos*, etc., trabajos se ha tomado siempre en el sentido de hecho, empresa, etc., creo que no hay que olvidar la alusión a cuita, dolor, sufrimiento, y si la tomáramos limpia por completo de su significación de hazaña para quedarnos sólo con la de dolor, es seguro que interpretaríamos fielmente el espíritu de la obra.

El Ganivet de *La Conquista* es Arimi, el de la muerte misteriosa; Pío Cid anuncia « yo me moriré cuando quiera y aun soy capaz de aligerar a morirme para dar gusto a ustedes[93] ». Y al defender Olivares (personaje que de la vida gusta el cieno únicamente) el suicidio, Pío Cid responde « Cada cual entiende la vida a su modo, y nadie la entiende bien. »

— Ahora ha dicho usted una verdad como un templo — dijo Olivares. — Lo mejor es dejar que cada uno viva como quiera y que se mate, si ese es su gusto, cuando le venga la contraria[94]. »

Para Pedro Mártir (el Ganivet que muere) la muerte es la liberación. Desconfiando completamente del sueño de la vida y no creyendo poder realizar en ésta nada, sólo le queda la muerte :

Yo sólo quiero crear
la estatua que estoy creando,
y ahora la estoy comenzando
y no la podré acabar
hasta que pueda espirar[95].

La vida es sueño, pensamiento de barroco perfil, netamente sorprendido por Calderón, en el que trabaja Ganivet llegando al *summum* de complicación; no le basta que la vida sea sueño, queda la muerte, y a la muerte la transformó en sueño también. Todo, todo ficción.

Si vida y muerte son sueño...
si todo en el mundo sueña...

93. *Los trabajos*, tomo II, pág. 203.
94. *Los trabajos*, tomo II, pág. 221.
95. *El Escultor*, pág. 90.

¡ Yo doy mi vida de hombre
por soñar muerto en la piedra [96] !

Ganivet siente la necesidad de huir de la vida mar adentro — la muerte; antes de comenzar la ruta quiere convercerse a sí mismo de que la vida es terreno propicio al trabajo, pero hay que tener un ideal — por eso nadie mejor que él para decir a los granadinos, a los españoles, que sin ideal la ciudad no existe, ni la nación. Corre tras la pesquisa del ideal, toda su obra es querer encontrar un ideal que le libre de la muerte y el dolor de no encontrarlo —; pero tan imbuído está de que es imposible hallarlo, que lo hace sin fe. Ahuyenta, mientras le queda un asomo de fuerza, la idea de la muerte y cuando ésta le domina piensa que « La muerte es fecunda y crea la vida, aunque sea sólo para entretenerse con ella; y un hombre que llevase la muerte absoluta dentro de su espíritu, y que se viera obligado a trabajar, sería un creador portentoso, porque no teniendo ya ideas de vida, que siempre son pequeñas y miserables, crearía con ideas de muerte, que son más amplias y nobles [97] ».

Cuando la muerte le ha vencido, su afán de creación intenta luchar todavía un momento y entra en el seno de lo desconocido con el grito encendido, de soñar, vivir. Fué a la muerte, porque amaba demasiado — infinitamente — la vida, porque quería vivir siempre.

El destino de lo grande es ser mal comprendido; todavía hay quien al visitar la Alhambra cree sentir los halagos y arrullos de la sensualidad y no siente la profunda tristeza que emana de un palacio desierto, abandonado de sus moradores [98], aprisionado en los hilos impalpables que teje el espíritu de la destrucción [99], esa araña invisible cuyas patas son sueños [100].

Joaquín CASALDUERO.

96. *El Escultor*, pág. 119.
97. *Los trabajos*, tomo I, pág. 256.
98. El alma sin ideal, quiero interpretar yo.
99. El escepticismo.
100. *Granada la bella*, pág. 99.

VARIÉTÉS

Le rythme du « Carmen Campidoctoris »[1]

Quel est, en somme, le rythme du *Carmen Campidoctoris ?* C'est déjà, semblerait-il, celui de l'hendécasyllabe italo-castillan[2], avec ses accents sur la 4e, la 6e ou la 8e, et la 10e syllabe :

4. 6. 10. Hinc Campidoctor dictus est maiorum...
4. 8. 10. Hoc fuit primum singulare bellum.

Occasionnellement l'accent peut porter sur la 7e au lieu de la 6e ou 8e syllabe; du moins tel est le cas dans le vers suivant, à moins qu'on ne prononce *hóc carmen* plutôt que *hoc cármen :*

Campidoctoris hoc carmen audite.

Mais ce qui est caractéristique et spécifique, ce qui n'est plus une règle dans l'hendécasyllabe, c'est l'accent sur la première (*Campidoctoris* en comporte un sur la syllabe initiale); et cet accent est constant, ainsi que celui de la 4e et de la 10e.

Or ne serait-ce pas le rythme habituel des odes saphiques d'Horace, si l'on n'y considérait que les accents? Choisissons comme exemple la strophe dont Aug. Gevaert (*La Mélopée antique dans le chant de l'Eglise latine*) représente par des notes les valeurs syllabiques :

1. 4. 6. 10. Iam satis terris niuis atque dirae
1. 4. 6. 10. Grandinis misit Pater et rubente
1. 4. 8. 10. Dextera sacras iaculatus arces
1. 4. Terruit urbem.

De même (ce que fait bien ressortir le chant de nos églises, si fortement rythmé) :

1. 4. 6. 10. Iste confessor, Domini colentes,
1. 4. 6. 10. Quem pie laudant populi per orbem,

1. Voir *Bull. hisp.*, 1931, p. 144. Tout ce que je dis ici ne fait que confirmer les vues de Menéndez Pelayo dans l'Introduction au t. XIII de son *Antol. de poetas líricos castellanos* (notamment p. 181), à laquelle j'ai déjà renvoyé; je n'y ajoute guère que ce qui a trait à l'accent rythmique de la première syllabe.

2. Cette filiation entraînerait celle du décasyllabe (équivalent de l'hendécasyllabe italo-espagnol), qui a été proposée par Littré et contestée par d'autres. Voir le petit manuel classique de Charles Aubertin, *Origines et formation de la langue et de la métrique françaises*, p. 183 de la 7e édition, 1894.

1. 4. 6. 10. Hac die laetus meruit beatas
1. 4. Scandere sedes.

Dans cette rédaction, on le sait, a été concilié le respect de la prosodie, aux dépens du respect pour le passé [3], avec le mouvement rythmique (ou tonique), tel qu'il se note dans la forme ancienne de la même hymne d'après l'Hymnaire gothique (*Patr. lat.*, t. LXXXVI, col. 1016), qu'il vaut la peine de transcrire (je marque la quantité réelle des quelques syllabes qui, métriquement, feraient le vers faux) :

Iste confessor, Domini sacratus
Festa plebs cuius celebrat per orbem
Hŏdie laetus meruit sēcreta
Scandere coeli.

Qui pius, prudens, humilis, pudicus,
Sobrius, castus fuit et quietus.
Vita dum praesens uegetauit eius
Corporis artus.

Ad sacrum cuius tumulum frequénter
Membra languentum modo sanitati,
Quolibet mŏdo fuerint grauata
Restituuntur.

Unde nunc noster Chorus in honorem
Ipsiŭs hymnum canit hunc libenter;
Ut piis eius meritis iuuemur
Omne per aeuum.

Sit salus illi, decus atque uirtus,
Qui supra coeli residens cacumen
Totius mundi māchinam gubernat
Trinus et unus.

Hŏdie, *sēcreta*, *ipsiŭs*, *māchinam* font des vers faux au point de vue métrique. *Mŏdo*, au vers 10, ne se trouverait pas ainsi placé dans Horace, mais il pourrait l'être dans Catulle.

Un certain nombre de vers des hymnes saphiques de l'Hymnaire gothique comportent un accent sur la 2e et non sur la 1re syllabe. Mais ils sont très peu nombreux. J'ai relevé *Sedénsque caecus*, *Paréntes autem* (*Patr. lat.*, t. LXXXVI, col. 323); *Et lúet noctis* (col. 216); *Pendére mundo* (col. 912); *Irátus iudex* (col. 1294). On pourrait, du reste, relever des cas où la seconde syllabe comporterait un accent concurremment avec la première; mais on peut

3. On sait les tentatives (les attentats plutôt) de la Renaissance pour corriger les vieilles hymnes, particulièrement au point de vue métrique (voir U. Chevalier, article cité plus loin, et Battifol, *Histoire du Bréviaire romain*, Paris, Picard, 1895, ch. V et VI).

admettre que celui de la première l'emporte, en vertu du mouvement général, donné par le chant lui-même dans les hymnes d'église[4].

En fait, les temps forts portent bien sur 1. 4. 10, avec temps marqués secondairement sur 6 ou 8, ou 6 et 8. Il en résulte **1. 4. 6. 8. 10.**

Il est à noter aussi que dans le saphique il y a chez Horace déjà, contrairement à l'habitude des Grecs et de Catulle, une coupe obligée. Chez lui, cette coupe tombe de préférence après la 5e syllabe (38 cas, contre 19 après la 6e, dans le *Carmen sæculare*). C'est devenu une règle dans Prudence et dans les autres hymnographes. C'est aussi la règle stricte dans le *Carmen Campidoctoris*, sauf au vers 74 :

> Illi parat mortem nisi sit cautus.

Horace a certainement considéré la coupe après la 5e comme plus normale[5]. Du reste, sur les 19 cas précités de coupe après la 6e syllabe, il y en a 7 où elle vient après l'enclitique *que*. Dans l'ode II du livre I (*Iam satis*), il n'y en a aucun exemple. Au vers 34, *circumuolat* doit être coupé *circum - uolat*, après la 5e (et non la 7e). La coupe après la 6e entraîne le report de l'accent de la 4e à la 5e :

> Mercuri facunde nepos Atlantis.
> Flumen et regnata potam Laconi.
> Laurea donandus Apollinari.
> Seu deos regesue canit, deorum.
>
> (Horace, *Odes*, I, IX, 1; II, IV, 11; IV, II, 9 et 12.)

Mais bien que recherchée parfois (comme dans la dernière ode citée), elle est ailleurs exceptionnelle; et ce groupement écarté, il ne restait, après la coupe, pour avoir ᴗᴗ — (en dehors de cas comme *ĕt ăuītus*, ou bien *quĭd ăgam*), que des mots de deux syllabes brèves, ᴗ ᴗ, ou de plusieurs syllabes ainsi agencées : ᴗ ᴗ —, ᴗ ᴗ — ᴗ, ᴗ ᴗ — ᴗ —, ᴗ ᴗ — ᴗ — ᴗ, (*mediocritatem*), qui, tous, dans la prononciation réelle du latin à la fin de l'Empire,

4. La strophe saphique citée par Aubertin (p. 158) comporte l'accent sur la 2e syllabe au premier vers (l'o étant long) :

> Pastóres currunt, cantus audientes.

Mais c'est exceptionnel. Peut-être prononçait-on *pástores*, l'*o* étant considéré comme bref, par analogie avec celui de robŏris, pectŏris, arbŏris, Hectŏris : j'en doute, puisque c'est précisément l'ō qui explique pasteur, à côté de pâtre (*pástor*), nominatif ou sujet.

5. Comme disait Quicherat (*Traité de versification latine*, 3e édition, 1882, p. 267), « il a tellement familiarisé notre oreille avec cette césure, que les vers où nous ne la trouvons pas nous semblent mal cadencés ». La césure (ou coupe) est tellement marquée qu'elle arrive chez lui à allonger une syllabe brève par nature et par position :

> Angulus ridēt, ubi non Hymetto

(exemple cité par Quicherat, p. 270).

comportaient un accent principal ou secondaire sur la première syllabe. On aboutissait de la sorte à un mouvement trochaïque (inégalement appuyé, du reste) pour la fin du vers, en même temps qu'à un dactyle pour le début; et le vers saphique, formé originairement d'une dipodie trochaïque et d'une tripodie logaédique (— ∪ — ∪̲ — ∪ ∪ — ∪ — ∪̲), est devenu un vers composé d'un dactyle et de quatre pieds où domine le trochée rythmique. L'adonique final rappelle nettement et résume le mouvement.

Dans notre *Carmen Campidoctoris*, je ne vois que deux vers où la 4e syllabe soit une fin de mot, contrairement aux habitudes d'Horace et de Catulle :

> Semper *contra* te mala cogitabit.
> Illi *parat* mortem nisi sit cautus.

Mais *contra te* ne fait qu'un mot pour le sens, et le second vers est déjà exceptionnel par sa coupe après la 6e [6].

Evidemment il s'est produit, entre la versification classique et la nouvelle, un glissement insensible plus ou moins retardé suivant les milieux, et accéléré par l'ignorance, déjà constatable au IIIe siècle, de la quantité des syllabes (que nous avons beau jeu à connaître, avec notre *Thesaurus*), et par la prédominance de l'accent. Outre l'*Iste confessor* du Bréviaire mozarabe, le *Carmen de VI Dominico* que le P. Justo Pérez a reproduit ici même (1926, p. 317; tiré à part, p. 92) en est un excellent exemple : la quantité de *sălūs*, *mōtĭbus*, *uōcibus*, *rŏtatōre* (et non *sălŭs*, *mŏtĭbus*, *uŏcĭbus*, *rŏtătōre*, que réclamerait la scansion métrique) montre, dans cet hymne mozarabe (ms. du XIe siècle) le désir de versifier à la façon classique, tout en satisfaisant au rythme de l'accent, qui était devenu, au fond, l'essentiel. Mêmes remarques pour la strophe saphique sur saint Babilas (p. 130 et 134), où le premier vers

> Bino in ipsis munere per ipsos
> — ∪ ∪ — — — ∪ ∪ ∪ — ∪̲

outre un hiatus qui abrège la voyelle précédente, n'est satisfaisant qu'en tenant compte des accents, qui sont distribués comme dans *Hinc Campidoctor*, etc. De même encore pour :

> Proprias sedes adeunt tuendas
> ∪ ∪ — — — ∪ ∪ ∪ — — ∪̲

dans l'hymne sur saint Cucufat (p. 218 et 252).

C'est le lieu de se reporter à ce que, rappelant un travail précédent (*Poésie liturgique du Moyen-Age : Rythme*), disait le cha-

6. Cf. Plessis, Lejay et Galletier, *Œuvres d'Horace*, *Odes*, etc. (1924), p. LXX, notamment sur les coupes (ou césures) penthémimères (après deux pieds et demi, soit cinq syllabes) et troisième trochaïque (après les trois premiers trochées, soit après la sixième syllabe).

noine Ulysse Chevalier, p. 30 de sa plaquette *L'Hymnologie dans l'Office divin* (1890), introduction d'un livre paru postérieurement chez Desclée (Tournai), *Poésie liturgique traditionnelle de l'Eglise catholique en Occident :*

Il faut chercher l'origine de cette poésie (liturgique du Moyen-Age) dans les rythmes populaires, fondés sur l'accent; *les modèles de ses compositions furent, en général, des mètres classiques.* Opposée à la poésie métrique, qui a pour base la quantité, la poésie rythmique des hymnes et des proses liturgiques a pour fondement l'accent, le syllabisme et l'assonance ou la rime.

Mais le syllabisme était fixé déjà chez Horace, nous l'avons vu; et l'accent aussi, virtuellement du moins : il est bien entendu, au surplus, que, de son temps, l'accent était mélodique et non rythmique (cf. Louis Havet et Louis Duvau, *Cours élémentaire de métrique grecque et latine*, 1893, p. 231); et s'il est vrai que « la coïncidence des temps marqués du vers avec les accents des mots... aux siècles classiques, n'avait été ni recherchée ni évitée par aucun poète » (*ibid.*, p. 233), il n'est pas moins constant que, entre la strophe saphique d'Horace et la strophe saphique du Moyen-Age, l'accent est le lien, encore qu'il ait changé de nature.

Je m'en tiens, du reste, on le voit, à la strophe saphique, mais on pourrait, sans doute, généraliser. Et c'est la strophe, non le vers isolé, que j'envisage. Il est possible que le rôle de l'accent tonique ait été plus efficace dans la strophe (destinée au chant) que dans son élément métrique, considéré isolément et théoriquement.

Aug. Gevaert, dans l'ouvrage cité plus haut, montre la différence entre les deux techniques en donnant comme exemple l'*Ut queant laxis :*

Au VIII[e] siècle, et bien longtemps avant, le rythme des vers chantés avait cessé de se régler sur la quantité. La mélodie, quand elle était syllabique, se mesurait en mettant les temps forts sur des voyelles accentuées (p. 81).

Mais le plus étonnant c'est qu'il n'y a pas opposition complète entre ces deux techniques. Seulement l'élément *accent*, dissimulé dans la métrique quantitative (et déjà syllabique, il ne faut pas l'oublier) des saphiques d'Horace, est devenu l'élément exclusif. Et comment les poètes chrétiens ont passé d'une technique à l'autre, c'est ce que Gevaert encore expose très bien, p. 67 (note 1) de l'ouvrage dèjà cité :

Il est curieux de constater l'influence du milieu social sur la technique de la versification des hymnes. A Milan, ville de cour et de haute culture, saint Amboise écrit des vers d'une régularité classique, où la quantité des syllabes est strictement observée. Chez les Pictaves, encore mal dépouillés de la rudesse gauloise, saint Hilaire s'en tient à une symétrie sommaire, obtenue

par le retour périodique de syllabes fortement accentuées. Saint Augustin, composant pour la plèbe africaine un chant anti-donatiste, rejette tout lien prosodique. Lui, l'auteur d'un traité de métrique, n'a souci *ni de quantité ni d'accent*. Les syllabes, simplement comptées, s'adaptent au rythme musical sans aucune règle discernable [7].

Je n'ai pas besoin d'insister sur les finales atones des strophes du *Carmen Campidoctoris*. Pour chaque strophe, il y a une même voyelle, et si une consonne suit, elle est également la même. Ce n'est ni la rime ni l'assonance; ce sont des homéotéleutes, ou désinences semblables. Les cas de rime sont exceptionnels et sans doute non intentionnels (*audite, venite*). On peut en dire autant des homéotéleutes dans l'*Iste confessor* de l'Hymnaire gothique et dans l'hymne à saint Cucufat; quant à Prudence, on peut affirmer qu'il ne les recherche nullement.

GEORGES CIROT.

Les Morisques et leur expulsion vus du Mexique.

Les PP. Augustins du Mexique viennent de livrer au public la réimpression de la *Cronica de la Orden de N. P. S. Augustin en las prouincias de la Nueua España* de Fr. Juan de Grijalva (Mexico, 1624). Cette réimpression, qui était achevée depuis 1924, a été dirigée par le regretté Dr Nicolás León et par M. Federico Gómez de Orozco, qui l'ont enrichie de divers appendices. Le second de ces appendices est le texte du sermon que Grijalva prononça dans la cathédrale de Puebla, le 11 septembre 1621, à l'occasion du service solennel célébré pour le repos de l'âme de Philippe III. C'était un texte extraordinairement rare, car le Dr León n'en connaissait pas d'autre exemplaire que celui qu'il possédait lui-même. Je crois utile de reproduire ici, d'après l'édition du Dr León, le curieux passage relatif à l'expulsion des Morisques, qu'aucun spécialiste ne songerait évidemment à aller chercher dans un obscur sermon d'un chroniqueur peu connu en dehors du Mexique et des milieux où l'on s'intéresse à l'histoire de ce pays. Il est à noter

7. Il convient, bien entendu, d'admettre les réserves énoncées par Ch. Aubertin dans le petit livre rappelé ci-dessus, et où sont utilisées, conciliées et mises au point les vues de Benloew, Léon Gautier, Gaston Paris, sans oublier Du Méril, et d'autres : « Cela ne veut pas dire, toutefois, que l'accent tonique fût dès lors (au temps de saint Ambroise) l'unique principe de versification dans la poésie religieuse et liturgique. Nombre de pièces, de Sedulius, par exemple, du pape Damase, de Prudence, et d'autres, sont métriques, c'est-à-dire conformes aux lois de la poésie savante; on y trouve appliquées les règles du vers ïambique, du *septenarius* trochaïque, du dactylique trimètre, de l'asclépiade, etc. (et du saphique). Mais, peu à peu, ces types savants et classiques se déformèrent dans la versification liturgique et l'accent finit par évincer la quantité. » (P. 160.)

que le P. Grijalva, né à Colima en 1580, n'allá jamais en Espagne : il prit l'habit de Saint Augustin à Valladolid de Michoacán (Morelia) en 1594, fit ses études de théologie à l'Université de Mexico, résida à Mexico, à Puebla et à Malinalco, et mourut au couvent de Mexico en 1638.

Après avoir parlé de l'ardeur et du zèle qu'apporta Philippe III à défendre l'Eglise et à combattre l'hérésie, Grijalva s'exprime ainsi :

En sus Reinos mostró bien este ardor y celo en la expulsión de los moriscos, caso tan arduo y dificultoso, que desde la restauración de España se deseaba, sin que jamás pudiese haber tenido efecto habiendo puesto la mano todos los Reyes, sus predecesores los Católicos Reyes, Fernando y Doña Isabel, los pretendieron echar de Castilla y de León, solamente, y siendo tan fácil bajarse a Andalucía o hacerse a un lado al Reyno de Valencia, con todo no lo pudieron efectuar. El Emperador Carlos Quinto, tan belicoso y afortunado, que todo lo emprendía y todo lo vencía en mar y tierra, tan generoso, que todo era dar Reinos y estados, hasta que dió los suyos mismos. Este, pues, intentó, o que se bautizasen los moriscos de Valencia, o que saliesen de su tierra, porque no quería tener en ellas enemigos de Dios, y más en tiempo en que Dios ponía en sus manos a sus mayores enemigos, o contrarios (era esta ocasión en que tenía preso en España al Rey Francisco, su gran competidor), pero halláronse tantas dificultades en la cosa, hubo tantas demandas y respuestas, inquietóse tanto la tierra que se hizo poco, y ahora en tiempo de nuestro Católico Philippo Tercero, fué la resolución tan grande, tal el valor, que sin ruido ni dificultades, en poco tiempo no quedó morisco alguno en toda España. No ha sucedido en el mundo caso más arduo, ni tanto, echar un Rey de su Reino, más de seiscientos mil tributarios perdiendo de sus reales rentas, empobreciendo con esto a sus vasallos y amigos, despoblando sus tierras, acortando los panes y los frutos de la tierra ¿quién lo ha hecho? Y es muy de advertir que nunca en lo público eran los moriscos, ni contrarios de la Religión ni de las leyes de España, que es en lo que topan los Reyes, porque de la diversidad de las sectas suele nacer la confusión y las sediciones en las Repúblicas; echólos, empero, porque temió, o que la Religión, o que las costumbres de España se pudieran estragar con su comunicación. Son los moriscos en su trato traidores, infieles, mentirosos y embusteros, en las costumbres son viciosos, deshonestos y glotones; en la Religión tan impíos, que después de bautizados, nunca nos aseguramos de su fe. Averiguóse que cuando oían misa blasfemaban del Santísimo Sacramento del Altar; en los caminos se burlaban de las cruces. Ahí llegamos, no me ha de quedar morisco en mi tierra, oh resolución, santa llena de Religíon y valor; sucedióle a su Majestad en este caso lo que a Abraham cuando èchó de su casa a Ismael, el hijo de la esclava Agar, viólos Rebeca traveseando con Isaac, el heredero de su casa, y pareciéndole que había mucho que temer de aquellas burlas, últimamente vinieron entre los dos a resolver que convenía echar de casa el esclavo, y desviarlo del heredero. Unos Doctores dicen que estas burlas se enderezaban a matar al heredero, por quedarse el esclavo con la casa de su Padre, y así aquellos juegos eran de luchar, tirar al blanco, de manera que fuese fácil matar al heredero en viéndole descuidado; así pues, lo han pensado algunos; los Españoles son ya pocos en España, lo uno porque son muchos los Eclesiásticos; lo otro porque desagua continuamente casi para todo el mundo

para las guerras de toda Europa y las poblaciones de América, que ya toda es España, los moriscos se hallaban muy multiplicados y traidores, no sea, dijo la santa Reina Margarita, que peligre España, y quiera reinar un esclavo, *ejice filium*, vayan fuera, así lo han pensado algunos, aunque yo no me he persuadido, porque el león no teme los perros, aun que sean muchos, ni pudo España temer a sus esclavos. La corriente de los Doctores dice que aquellas burlas de los dos hermanos eran unas travesuras que le pudieran estragar las costumbres a Isaac, y que le enseñaba a idolatrar, esto sí hizo temer a Rebeca, y esto sólo pudo mover a Abraham, para que echase de su casa al hijo de sus entrañas. Quien duda sino que le dolió a Abraham mucho, porque al fin era Padre; pero, vaya, toca en la Religión y en las costumbres de mi casa no me ha de quedar en ella. Qué peregrinación tan penosa fué esta, el hijo estuvo a punto de morirse de sed, la madre de dolor. Pero vaya, no ha de haber dificultad que no se venza; qué dolor tan grande le debió de causar a su Majestad esta expulsión, tantas lágrimas, tantas muertes, tantas dificultades, los temores de peregrinación tan incierta, y todo esto en condición tan blanda y tan compasiva, como la de su Majestad, con todo rompió y todo se ejecutó, por ser cosa que tocaba a la Religión y a las costumbres, ¿qué os parece del manso? ¿No es esto lo de Moisés *mitissimus*, cuando las ofensas tocaban en su persona y en su oficio, pero en tocando en la religión gran valor? »

Robert RICARD.

BIBLIOGRAPHIE

Los Mozárabes de Toledo en los siglos XII *y* XIII, por **Angel González Palencia** (Instituto de Valencia de Don Juan). Madrid, 1926-1930; 4 vol. de VIII-326, VIII-598, XVI-462 pages in-folio (150 ptas).

L'auteur, qualifié de « profesor auxiliar de la Facultad de Letras de la Universidad de Madrid » sur la *portada* des t. I et II, figure, sur celle des t. III et IV, comme « catedrático de literatura arábigo-española » de la même Université. On lui doit un grand nombre de publications sur la littérature hispano-arabe : j'en ai rappelé quelques-unes en rendant compte (*Bull. hisp.*, 1930, p. 75) de son *Historia de la literatura arábigo-española* [1]; j'y ajouterai des *Cuen-*

1. Parmi ces publications, il est un article que j'aurais dû citer au sujet des « Maris jaloux de Cervantes » (*Bull. hisp.*, 1929, p. 1 et suivantes, p. 138, et p. 339); il a paru dans l'*Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal*, t. I, p. 417-423, sous le titre *Un cuento popular marroqui y « El celoso Extremeño » de Cervantes*. Il s'agit d'un conte recueilli, en 1914, de la bouche d'un Marocain, employé au service de la poste espagnole à Rabat; la traduction espagnole tient en deux pages, c'est dire que le récit est bref, mais il y a des traits qui rappellent d'une façon assez pressante certains détails typiques de la nouvelle de Cervantes ou de son *entremés*, même en les exagérant : il s'agit d'un homme qui se mariait et divorçait tous les ans, et qui achète une enfant à la mamelle, l'enferme chez lui, l'élève et lui fait croire qu'il n'y a au monde que lui, elle et Dieu; mais un jour, par le trou de la serrure, elle converse avec une vieille qui lui conseille de faire la malade et de prier l'homme qu'elle prend pour son père de recourir à elle, la vieille, pour la guérir; celle-ci introduit donc, à l'aide de quatre portefaix, une malle où elle a caché, en guise de pharmacie, le fils d'un commerçant; au bout de sept jours, quatre portefaix viennent reprendre la malle; ils la laissent tomber, elle se brise; le maître s'aperçoit de son malheur; il devient fou, pardonne, s'enfuit, laissant tous ses biens, que la vieille, le galant et la fille gaspillent, au point que celle-ci est réduite à la mendicité. On peut assurément, comme fait M. A. G. P., supposer que ce conte a été connu de Cervantes lors de son séjour à Alger; mais on peut aussi penser à une déformation de la nouvelle de Cervantes, qui a eu assez de diffusion pour passer jusqu'au Maroc, et s'y fondre avec les deux récits du *Syntipas*, dont l'un est reproduit dans la *Disciplina clericalis*, et l'autre présente le coup de la malle qu'un fâcheux contretemps empêche de refermer quand survient le mari. En tout cas, si la nouvelle et l'*entremés* de Cervantes ont des points de contact avec ce conte populaire marocain, ils en ont aussi avec bien d'autres récits, dont M. A. G. P. rappelle quelques-uns, cités par M. E. Mele et M. Garrone, et dont je me suis, à plusieurs reprises, efforcé de passer en revue la liste copieuse, bien que ce ne fût pas précisément l'objet de ma petite étude, ce que je me proposais étant tout simplement d'admirer et de faire ressortir l'art, la verve, la fantaisie, la portée morale et la vérité psychologique des trois œuvres où l'auteur du Don Quichotte a peint des maris jaloux. J'ajouterai que, dans le compte rendu auquel je renvoie ci-dessus, je relevais (note 3) un rapprochement de M. A. G. P. entre *El viejo celoso* et le conte du cadi et de la fille du commerçant, et regrettais de ne

tos recogidos oralmente en Rabat y traducídos del árabe vulgar, parus dans la *Revista Hispano-Africana* (1922) et que je regrette de ne pas connaître, et une *Biblioteca de Cuentos orientales* comprenant actuellement huit volumes. Nombreuses aussi sont les études qu'il a consacrées à la littérature espagnole; et nous connaissons tous, pour le manier journellement, le précis pour lequel il a collaboré avec M. J. Hurtado. Mais le présent travail exigeait une vocation et une technique d'archiviste en même temps qu'une connaissance extrêmement sérieuse de l'arabe. Ç'a été une bonne école pour lui que l' « Archivo histórico nacional », où il fut chargé par le regretté D. Juan Menéndez Pidal, alors directeur, de préparer le catalogue et la publication des documents arabes de provenance tolédane, mais où il eut dans la suite à publier plusieurs autres catalogues et ne disposa plus pour sa tâche primitive que d'heures ou de minutes soi-disant perdues, en réalité bien employées; il a su avoir la persévérance qu'il fallait pour assumer et conduire à bien une entreprise vraiment formidable, ne se contentant pas de reproduire la teneur des pièces et d'en donner un sommaire détaillé, équivalant à une traduction: il a tenu à en extraire toute la substance utile et à nous faire connaître la vie de ces Tolédans des premiers siècles de la Reconquête, jusqu'à présent mystérieuse et si peu connue en somme.

Voilà donc quatre beaux volumes luxueusement édités, illustrés de nombreuses planches, et munis de deux index (topographique et onomastique).

Les trois premiers volumes de *Los Mozárabes de Toledo* contiennent 1.156 documents [2] dont, seul, le premier est antérieur (1083) à la conquête de Tolède par Alphonse VI; le dernier est de 1391. Les deux premiers volumes comprennent « Escrituras de compraventa »; le troisième, « Cartas de donación », « Cartas de emancipación de esclavos », « Cartas de Cambio », « Escrituras de censos », « de préstamos », « de empeño » et « de arriendo », une « Escritura de tutela », « Contratos de plantación », une « Escritura de depósito », « Escrituras de fianza », « Pleitos y reclamaciones », « Escrituras de convenio », « Renuncias de derecho », « Escrituras

pas voir de référence : M. A. G. P. a eu l'amabilité de me fournir celle-ci en me renvoyant à la *Bibliographie des ouvrages arabes* de Chauvin, fasc. VI, page 158 (nº 322 C des *Mille et une Nuits*). Il voulait bien m'annoncer en même temps la publication d'un article « sobre las huellas de las *Mil y una noches en nuestra literatura anterior al siglo XVIII*, et celle d'un volume destiné à la « Biblioteca de Ensayos » et contenant « cuatro o cinco artículos a base de cuentos y leyendas árabes que se relacionan con cosas cristianas » : je ne sais s'il s'agit là de *El amor entre los musulmanes españoles*, annoncé comme « en prensa » pour le compte de cette même «Biblioteca».

2. En comptant les numéros *bis*, mais non les documents distincts d'un même parchemin mis sous le même numéro (la plupart sont sur parchemin, quelques-uns seulement sur papier).

de obligación », « de deslinde », une « Carta matrimonial », « Testamentos », « Mejoras », « Particiones de bienes », « Testimonios de posesión », « Recibos », une « Revisión de escritura »; plus un Appendice où figurent des documents trouvés postérieurement (à Tolède même), rangés sous les mêmes rubriques, et un autre de 21 « Escrituras mozárabes de hebreos toledanos », en langue arabe et en caractères rabbiniques. Dans le quatrième volume a été ajouté un troisième appendice de 24 documents supplémentaires, dont un, le dernier, est constitué par un autre échantillon, fort curieux, de « Carta matrimonial ».

Tous ces documents, à part des passages en latin ou en hébreu, sont en arabe, avec des annotations en latin ou en espagnol [3]. Reproduits ici avec les caractères typographiques mis en usage par les arabisants de l'école de Codera, ils sont précédés d'analyses et de formulaires.

C'est le t. IV qui nous fournit les renseignements que nous attendions sur l'origine de cette collection et qui nous en souligne l'intérêt par une étude d'ensemble.

D'abord un coup d'œil sur les investigations qui se sont portées du côté de cette documentation (investigations aussi rares que peu désintéressées, avant celles de Simonet et de Pons Boigues), puis sur la collection, en majeure partie réunie aujourd'hui à l'Archivo histórico nacional et provenant de l'Archivo de la cathédrale (où M. A. G. P. en a trouvé, encore, en collaboration avec l'archiviste Eduardo Estella, jusqu'à 134 [4]) et du monastère des Bernardines de San Clemente (où il en reste encore un, qui avec 14 autres de San Nicolás et 9 de l'Ayuntamiento, ont formé l'Appendice du vol. IV). Suit une liste chronologique, mais par catégories, des documents publiés, puis une liste chronologique générale avec indication, pour chacun, de la catégorie. Puis des observations sur la méthode adoptée pour la reproduction des textes, faite intégralement sauf pour les formules, pour lesquelles on renvoie aux formulaires, et précédée de traductions libres mais fidèles, où les mots castillans du texte original sont soulignés (à l'exception de ceux qui ne pouvaient être forcément que castillans), et où les brèves formules d'invocation ou de respect sont omises. Enfin des notes paléographiques d'un grand intérêt dans le détail desquelles

3. On trouve quelques très rares traductions : l'une d'elles, par le fameux Miguel de Luna (1607), est loin d'être exacte; mais en fait de traduction, soit en espagnol, soit en latin, il y a pis encore, et l'on nous en donne un échantillon dans l'espèce de commentaire que d'un autre acte a essayé de faire un Arménien de passage au cours du XVIIIe siècle. On sait que la vraie renaissance des études arabes en Espagne ne date pas d'un siècle.

4. Y compris l'un de ceux de l'Appendice II.

je ne puis entrer ici, mais qui constituent un précieux petit manuel en cinq ou six pages.

Je renonce d'ailleurs à donner une idée de la richesse des observations tirées de l'étude de tous ces documents et développées en six chapitres : topographie (avec cartes), races, institutions, condition des personnes, acquisition et régime de la propriété, le tout en plus de 300 pages. J'ai déjà employé le mot de « formidable » : c'est le mot qui revient naturellement pour qualifier un pareil exposé, et je l'emploierais volontiers encore si je n'avais peur d'effrayer les amateurs. Aussi bien l'exposé est-il au contraire aussi engageant par la forme que par le fond : c'est une sorte de répertoire où le repérage est facile, qu'il s'agisse des quartiers de Tolède, des localités de la province, ou de l'emploi des noms, *apellidos*, titres honorifiques, surnoms (toute une liste), ou des mots rares du vocabulaire, tant arabe qu'*aljamiado*, ou des *Francos*, des Juifs (catalogue des familles) et des Mores. Au chapitre des Institutions, nous trouvons tout d'abord « la más poderosa » : la Cathédrale (« carta de dotación », privilèges, biens, revenus, dont la conservation et l'administration ne devaient pas être une sinécure), avec les noms et les dates des archevêques, doyens, archiprêtres, archidiacres, chanoines, *capiscoles*, *racioneros*, etc., tels qu'ils ressortent des documents; puis les églises et couvents, confréries, fondations pieuses; enfin ce qui touche aux enterrements, aux aumônes et aux hospices, aux charges publiques (avec une liste d'*alcaldes*, d'*alguaciles*, d'*escribanos*, d'*alcaides* et d'*adalides*, etc.): le paragraphe relatif à l'enseignement est beaucoup moins abondant, par la raison, sans doute, que celui-ci se donnait privément. Le chapitre sur la condition des personnes réunit toutes les données fournies par les textes à ce point de vue, tant sur les nobles que sur les artisans (avec vocabulaire des métiers, listes de noms), sur les religieux, les domestiques, les esclaves et les captifs. Quant aux deux derniers chapitres, ils traitent de la propriété, et par conséquent des nombreux problèmes et conflits auxquels elle peut donner lieu, comme des usages établis, en particulier pour les contrats, dont un, bien curieux, nous montre le mari ajoutant à la dot de sa femme le dixième de ses propres biens. La nomenclature du trousseau de la mariée et du mobilier qu'elle apporte n'est pas peu évocatrice. On trouvera un vocabulaire d'objets usuels, et une liste des prix de tout ce qu'on peut acheter ou vendre, vestiaire, literie, maisons, terres, esclaves (la liste prend 48 colonnes). Pour finir, le régime même de la propriété (époux, mineurs, indivision, fermage, contrats, prêts, gages, procès et procédure, etc.).

Tout cela exposé d'après la documentation accumulée et classée dans ces quatre volumes, et par conséquent d'après la seule documentation arabe, car la documentation latine et romane fera l'objet d'une publication postérieure, également assurée par l'Institut de Valencia de Don Juan. On aura alors un ensemble vraiment monumental, dont tout le monde voit l'intérêt sans qu'il soit besoin ici de le faire ressortir. Ce qu'on en a édifié déjà fait le plus grand honneur à l'Espagne savante, et je crois que l'on peut adresser à l'érudit auquel on le doit l'hommage de la plus sincère reconnaissance. G. CIROT.

Anthony A. Giulian, *Martial and the Epigram in Spain in the sixteenth and seventeenth centuries* (University of Pennsylvania , Publication of the Series in Romantic Languages and Literature, n° 22). Philadelphia, 1930; 117 pages $ 2.00.

Encore une thèse inspirée par M. J. P. Wickersham Crawford; et l'idée en est heureuse doublement : d'abord parce qu'il nous est ainsi possible de suivre à travers deux siècles de littérature espagnole l'influence d'un poète hispano-latin qu'on ne peut s'étonner de voir goûté de ses compatriotes; ensuite parce que c'est un pont jeté entre le latinisme et l'hispanisme, à une époque où assez rares, proportionnellement, deviennent les hispanisants qui portent encore le regard sur la rive antique, point de départ de la Renaissance.

Il va de soi que l'auteur de ce court travail n'avait pas à revenir sur la question d'authenticité des 1.556 compositions attribuées à Martial. Il n'avait qu'à prendre en bloc ce qui a été réuni sous le nom de ce poète; l'essentiel était, et c'est ce qu'il a fait, de montrer que tout n'y est pas, à proprement parler, épigramme, avec l'*aculeus* caractéristique du genre, et de rappeler que, de 1471 à 1600, Martial a été édité une quarantaine de fois et qu'un commentaire bien justement intitulé *Cornucopia*, celui du fameux archevêque Nicolas Perotti (1489), atteint un millier de pages : à côté de cela celui de Sánchez *el Brocense* et même celui de Herrera sur Garcilaso ne sont que de minuscules plaquettes; et le second, qui nous paraît si lourd et si pédant, est d'une incomparable discrétion. M. A. A. G. a soin du reste de mentionner l'œuvre de notre Ausone et l'Anthologie planudéenne; ainsi que des noms comme Ange Politien et Sannazaro. Il est clair, au surplus, qu'on n'a pas attendu, en Espagne, que l'esprit du poète de Bilbilis revînt dans les éditions ou les imitations italiennes pour manier le trait agile et acéré de l'épigramme : le « Ropero de Córdoba » suffirait

comme preuve du contraire; mais là n'est pas la question : il ne s'agit que de l'influence expresse, ou pour mieux dire, l'imitation de Martial.

Il est curieux de constater qu'elle commence avec Garcilaso, qui, dans son sonnet sur Léandre, s'est évidemment inspiré de l'épigramme (tant de fois imité depuis en Espagne) du *De Spectaculis*, dont il a cherché à rendre l'émouvante antithèse finale. Il n'y avait là que du sentiment; et l'ami de Boscán ne cherchait pas autre chose. L'esprit, la pointe, le concept, c'est à Mal-Lara, à Quevedo, à Gracián surtout (auquel tout un chapitre est consacré) que Martial a servi d'exemple et d'excitant pour les jeux d'esprit; et il n'est pas sans intérêt, par ailleurs, de constater que Lope n'a tiré de lui qu'un sonnet [1] et Góngora, mauvaise guêpe pourtant, aucun, et guère plus Lupercio Leonardo, qui n'a écrit qu'un sonnet épigrammatique. Herrera, lui, s'est bien essayé à rendre l'épigramme mis en sonnet par Garcilaso, mais, comme dit M. A. A. G., « did not stop to etch human frailties » (p. 43).

La revue de ces imitations et de ces influences, reprise en deux listes de « Spanish authors and their translations from Martial » et des « Martial's epigrams and their spanish translations », sans parler de l'index, nous met en mesure de bien nous rendre compte de ce qu'a été Martial pour ses compatriotes des XVIe et XVIIe siècles. Ce n'était pas une enquête inutile. Dans son *Ensayo de una biblioteca de los traductores que han vertido en castellano... los poetas asi griegos, como latinos* (1778), Juan Antonio Pellicer y Saforcada ne signale qu'un traducteur de Martial, José Antonio González de Salas, l'éditeur du *Parnaso español* de Quevedo (1648), que n'oublie du reste pas M. A. A. G. Nous avons maintenant un pendant à l'*Horacio en España* de Menéndez Pelayo, toutes proportions gardées.

Je regrette seulement que l'auteur n'ait pas jugé utile de caractériser plus longuement, et par des exemples bien choisis, l'œuvre et l'esprit de Martial. C'eût été un excellent préambule qui nous eût fait mieux comprendre les affinités, les tendances et les abus. Mais il est toujours temps de nous édifier là-dessus; et je m'empresse d'ajouter que la seule lecture de ce consciencieux travail nous renseigne très suffisamment. Ce que je veux dire, pourquoi ne pas le

1. La traduction qu'il donne, dans *Las Fortunas de Diana* (p. 10' de la *B. A. E.*), du vers final

Parcite dum propero, mergite cum redeo

de l'épigramme de Martial sur Hero et Leandre, n'est d'ailleurs pas un modèle d'exactitude; mais il n'y regardait pas de si près. Il compense en citant et en louant, en défendant plutôt, la traduction de Garcilaso. Il déclare au surplus à son amie que Martial est un poète latin à cause duquel, précisément, il vaut mieux qu'elle ignore le latin : autrement dit, ce n'est pas un poète pour dames.

dire ? c'est que Martial, au moins chez nous, peut-être pour les raisons qui faisaient que Lope lui-même n'en jugeait pas la lecture recommandable, ou parce qu'il serait difficile, n'est pas un de nos classiques, même dans nos classes de latin. Il en va peut-être autrement aux Etats-Unis : en ce cas, tant mieux, car c'est là sûrement une bonne introduction à l'étude de la littérature espagnole.

G. CIROT.

Juan Millé y Giménez, *Sobre la génesis del Quijote. Cervantes, Lope, Góngora, el « Romancero general », el « Entremés de los Romances », etc.* Primera edición. Casa editorial Araluce, Calle de las Cortes, 392, Barcelona. 219 pages; 5 ptas.

Dédié à M. Fidelino de Figueiredo, ce volume apporte à la thèse de M. R. Menéndez Pidal touchant l'*Entremés de los Romances* un complément doublement intéressant.

D'abord par l'ensemble de présomptions, si ce n'est de preuves absolues, qui viennent appuyer l'antériorité de l'*Entremés* par rapport au *Don Quijote;* j'ai dit moi-même (*Bull. hisp.*, 1929, p. 1, note), combien et pourquoi serait invraisemblable la supposition que l'*Entremés* se fût inspiré du *Don Quijote*. La date de 1588 paraît tout indiquée par le contexte, comme l'explique fort bien M. J. M. y G. (p. 139), lequel, en outre, réfute de façon très satisfaisante (p. 135) l'argument adverse qu'on a tiré du fait que le *Romancero* auquel fait allusion par deux fois l'*Entremés* ne peut être que le *Romancero general*, le premier recueil de romances qui ait porté le titre de *Romancero :* ce qui, par conséquent, nous eût reporté après 1600 [1].

Mais quel est l'auteur du fameux entremés ? Une enquête subtile, parfaitement conduite et modérément affirmative, aboutit à deux noms, Góngora et Salinas, plutôt au second qu'au premier (car Góngora eût été plus méchant encore). Et, ce qui devient tout à fait intéressant et presque tout à fait sûr, c'est qu'il s'agit de Lope lui-même, qu'on ridiculisait pour sa conduite après sa brouille avec Elena Osorio. Il serait difficile de ne pas prendre en considération l'hypothèse de M. J. M. y G.; il sera vraiment tentant aussi de voir dans Lope l'inattendu prototype de Don Quichotte, s'il est vrai, comme il y a des chances, que l'*Entremés* ait inspiré au moins les premiers chapitres de l'immortel roman.

1. De plus, un des 7 appendices contient l'examen des 32 romances auxquels fait allusion l'*Entremés*, avec cette conclusion, que 27 d'entre eux (sans parler du 32e, qui paraît se rapporter au siège de Zamora), en 1588, se trouvaient imprimés, et que les autres peuvent l'avoir été ou tout au moins avoir circulé avant cette date. Il y en a 2 (peut-être 4) de Góngora; 4 (peut-être 12) de Lope; 1 de Salinas, et 1 de Sepúlveda.

Cervantes, en partant de cette satire dirigée contre un homme qu'il n'a jamais aimé et qui l'aimait encore moins, satire provenant de l'un ou de l'autre de ceux qui détestaient le plus ce même homme, se serait donné en somme le plaisir d'enfoncer le poignard. Seulement son génie généreux se serait bien vite élevé au-dessus de cette querelle de coin de rue, pour en faire l'histoire de la plus belle des folies humaines, la folie de l'idéal. G. CIROT.

La Littérature catalane en Roussillon au XVIIe *et au* XVIIIe *siècle, L'Esprit provincial, Les Mystiques, Les Goigs et le Théâtre religieux, par* **Joseph-Sébastien Pons**, docteur ès lettres, professeur au Lycée de Montpellier. Toulouse, E. Privat; Paris, H. Didier. 1929. XXI-397 p. in-8°; 40 francs. *La Littérature catalane en Roussillon* (1600-1800), *Bibliographie* (*ibid.*), 1929, 108 pages.

On sera tout de suite frappé de l'élégance, d'ailleurs très sobre, du style, comme de l'information très sûre dont l'auteur fait preuve touchant les alentours et les antécédents de son sujet. Qu'il nous dise des choses que nous ignorions, et que nous étions excusables d'ignorer, sur la littérature roussillonnaise de 1600 à 1800; que dans ce domaine, dont il ne vante point par avance la fécondité, il nous montre des productions, somme toute intéressantes, nous pouvions nous y attendre, c'est son sujet, un sujet relativement restreint; mais il ne l'eût pas traité ainsi, il ne l'eût peut-être pas traité du tout, s'il n'avait aussi bien connu les trois littératures, la catalane, la française, la castillane surtout, qui ont tour à tour ou simultanément régné sur ce pays, destiné, par sa situation géographique, à être un confluent et un passage. D'autre part, pour parler congrûment des *Títols de honor* d'Andreu Bosch (1628), ne fallait-il pas être au courant de l'historiographie hispanique ? M. Pons, qui n'a garde d'oublier que Jean de Girone fut évêque d'Elne, a enrichi celle-ci de quelques pages qui nous donnent une idée des fantaisies érudites d'un Francesch Compte ou d'un Geronimo Pujades. Sur la question du groupement linguistique auquel il convient de rattacher le catalan, et plus particulièrement le roussillonnais, la défense de ce dernier dialecte par le même Bosch amenait bien à dire quelques mots : il est vrai que M. P., sur ce point, se contente de déclarer qu' « il est difficile que des philologues qui emploient des méthodes assez différentes parviennent à s'accorder » (p. 67). On aimerait certes à connaître l'opinion de M. Pons, même s'il n'a pu l'étayer sur des considérations scientifiques : sa réserve, toutefois, nous prévient en sa faveur.

Une langue que les prédicateurs déjà ne parlaient plus, préférant le castillan que pourtant tous leurs auditeurs ne comprenaient probablement pas [1], que pouvait-elle donner à la littérature ? C'est là, précisément et positivement, l'objet des recherches de M. Pons.

A défaut des solennités de la prédication, c'est d'ailleurs la religion qui préserve la langue populaire de la déchéance et de l'oubli. Hagiographie crédule, légendes qu'on retrouve dans le *Canigó* de Jacinto Verdaguer, mystique ornementée de métaphores et de symboles, livres de raison à tournure autobiographique et d'esprit ascétique, pastorales édifiantes, traductions de l'*Imitation de Jésus-Christ*, manuels de doctrine chrétienne, manuels de dévotion où l'on retrouve saint François de Sales, Louis de Grenade et sainte Thérèse (*Ales per volar a Deu*) ou plus décidément l'influence française (*Regla de Vida, Manual de Cantichs*), *Goigs* imprimés sur feuilles volantes en quantité innombrable (20.000 !) pour l'alimentation d'une piété insatiable, théâtre religieux enfin : voilà tout de même de quoi fournir un fonds littéraire, surtout si l'on donne à ces *Goigs* et à ces représentations pieuses les développements que méritent leur importance dans la vie populaire et leurs ramifications en France comme en Espagne. Et c'est bien ce qu'a fait M. P., qui leur consacre la moitié de son livre.

Les *Goigs*, les *gozos*, sont toute une littérature, lyrique et musicale, où l'on rencontre un poète comme l'archiprêtre de Hita et un compositeur comme le *mestre de cant* de la Seu d'Urgel, En Brudieu (cf. *Bull. hisp.*, 1926, p. 385), et où la métaphore mystique est la parure, on pourrait dire l'idée même [2]. M. P. nous dit (p. 208) que l'on en chante encore en Roussillon. Ce doit être un enchantement, en vérité. C'est donc un écho lointain, toujours sonore, des *Cantigas* d'Alphonse le Savant (*Rosa das rosas, e fror das frores, dona das donas*...). Rose, Lumière, Source [3], tels sont les motifs dominants, bien adaptés à ce pays de montagnes, d'eau et de soleil, stylisés, mais gracieux par la forme, émouvants par l'intention, de cette broderie dévote qui s'apparente aux litanies : dessin naïf et fervent de l'idéologie chrétienne.

Dans le théâtre religieux, M. P. examine d'abord, naturellement, le « Cycle de la Passion » [4], puis l'influence espagnole, « l'esprit

1. Chez nous, aujourd'hui on prêche, on peut prêcher en catalan, en breton, en basque, en alsacien; il n'y a peut-être pas de pays qui offre à cet égard autant de liberté et de diversité.

2. Cette littérature cultuelle expliquerait à elle seule l'importance des métaphores et des allégories dans l'œuvre thérésienne.

3. La source, qui, en plein XIXe siècle, devait repasser de la poésie dans la réalité et redevenir l'occasion d'un culte.

4. Le mot *Consueta* se rattache évidemment à *consuetudinem*, comme dit M. P., p. 241, mais plus directement au pluriel neutre de *consuetum*. Sur la *Consueta* de Girone (p. 245), on peut renvoyer aussi au t. XLV de l'*España*

et les particularités du spectacle », l'influence française, enfin « le caractère des dernières refontes.

Il y a là un exposé très intéressant qui complète ce que nous savions sur le drame religieux dans la péninsule, et situe le Mystère d'Elche comme l'*Auto de los Reyes Magos*, en montrant l'importance de ces représentations en marge de la liturgie au Moyen-Age, particulièrement dans la région orientale de la péninsule, et dans ce Roussillon où nos gens du XVII[e] siècle se scandalisaient presque de les y retrouver comme en pleine Espagne. Il est clair que la Catalogne était le lien : c'est ainsi que la *Victoria de Christo* de B. Palau a pu y être jouée grâce à la traduction catalane qui en fut faite, dès le XVII[e] siècle sans doute. Mais en 1631, en 1637, des compagnies espagnoles faisaient des tournées à Perpignan. C'est, du reste, la grande époque du rayonnement de la *Comedia* en France, l'époque du Cid. Le Roussillon en avait le reflet comme la France elle-même. M. P. nous en montre l'influence dans quelques pièces du théâtre roussillonnais, dans le *Martyri de Santa Justa y Santa Rufina*, la *Tragedia* du Martyre des saints Abdon et Senen, celle de saint Vincent, celle de saint Fructueux. On retiendra aussi ce qui est dit de la *loa* et de la *cobla*. Moins sympathiques seront pour l'hispanisant l'époque et la production de la francisation. On se doute que celle-ci ne s'est pas opérée sans peine ni sans récrimination. Elle a eu lieu, et la manière dont elle a eu lieu n'est pas une chose dépourvue d'intérêt. Il y a eu renversement de courant, si bien que la Catalogne elle-même en aurait subi le contre-coup, littérairement, s'il est vrai, par exemple, que c'est notre alexandrin qui se retrouve, comme le suggère M. P., dans l'*Oda a la Patria* d'Aribau.

Le livre de M. P. constitue une thèse de doctorat [5]. Il est dédié à un maître aujourd'hui disparu, Joseph Anglade, dont nous regrettons tous autant l'aimable caractère que le savoir. Saisissons avec empressement cette occasion de saluer sa mémoire [6].

G. CIROT.

Sagrada (1832), p. 15, dont l'auteur (Fr. José de la Canal) signale la *Representatio martirii Sancti Stephani* « que hecha al vivo sería sin duda divertidísima », ainsi que la Fête du petit évêque ou de l'évêque des enfants, laquelle n'était pas précisément un usage local, puisqu'on la retrouve à Séville.

5. La *Bibliographie*, qui forme un volume à part, comprend 383 numéros, avec un Index. Elle constitue la thèse complémentaire.

6. L'impression des deux volumes est très convenable. Aux quelques *errata* signalés à la fin de la thèse principale, ajouter : P. 92, l. 5, lire « voie illuminative »; p. 202, il y a deux renvois pour la note 1. P. 108, l. 10, on eût pu expliquer ce que sont les *gardejasses* et, p. 151, les *jasses* elles-mêmes.

Studien über Amerika und Spanien, herausgegeben v. Arthur Franz, Karl Sapper, Adalbert Hämel. n° 3 : *Die Landschaft in der mexikanischen Lyrik* (mit einer Einführung in die Eigenart mexikanischen Schrifttums von **Dr. Hans-Dietrich Disselhof.** Max Niemeyer Verlag, Halle (Saale) 1931. Rm. 4.

L'étude de M. Disselhof pourra paraître trop peu poussée; son agencement n'est pas toujours impeccable. Mais elle est, semble-t-il d'après la bibliographie qui la termine, la première qui soit publiée sur le sujet. Pardonnons donc à ce précurseur ce qu'il peut avoir d'un peu superficiel et l'ordonnance contestable de son exposé. Le rôle d'éclaireur suppose du courage. Et l'on ne saurait nier qu'ici, en terrain neuf, M. Disselhof n'apporte d'utiles « clartés ».

Non qu'il ait, à vrai dire, répondu au problème tel qu'il l'a posé : « Le Progrès a-t-il nivelé tous les traits du visage mexicain ? » Et cela est bien heureux, car il s'agit uniquement de savoir dans quelle mesure le paysage mexicain a inspiré le lyrisme d'un peuple jeune, où l'élément espagnol s'allie à l'originalité indienne et chez qui le traditionalisme ibérique et catholique a pénétré une race encore très près de la nature. (L'auteur a parfaitement raison quand il regrette de n'avoir pu englober dans son étude la poésie populaire, faute d'un florilège, d'un recueil quelconque.)

Les premières notations du paysage mexicain, on les trouverait chez Bernardo de Balbuena, plus tard évêque de Porto-Rico (1568-1627) et Rafael Landivar, jésuite (1731-93), encore que le second écrive en latin sa *Rusticatio mexicana*. Mais le premier nom marquant en l'espèce, c'est D. José Joaquin Pesado (1801-61). Beaucoup de convention, naturellement, surtout dans ses *Sitios y escenas de Orizaba y Cordoba;* la personnification du Vent, des Fleuves; l'orage, c'est « le char du Seigneur furieux ». Partout, des « pendants ». Mais pourtant, Pesado commence à regarder la nature, les fruits p. ex. et les fleurs (*Escenas del Campo y de la Aldea en Mexico*). L'eau court agréablement dans *El molino y llano de Escamela*, qui renferme d'assez frais petits tableaux de genre. Mais les moyens lui manquent, et aussi le sens du mystère dans la nature [1].

Son ami Manuel Carpio (1791-1860) ne l'égale pas dans la précision de certaines descriptions. A peine quelques souvenirs du pays où il vit, gâtés par un fâcheux orientalisme romantique. Il faut arriver à Pagaza (Joaquín Arcadio, 1839-1919) pour rencontrer un sentiment de la nature vraiment vécu. Sous le vêtement conven-

1. Tous ces textes (et suivants) dans Menéndez y Pelayo, *Antologia de Poetas Hispano-Americanos*, Madrid. 1893-95), ou *Parnaso Mexicano*, par Alberto A. Esteva y José Pablos Rivas, Barcelone; *Las cien mejores poesias mexicanas*. Mexico, 1914.

tionnel, les *Filis*, les invocations aux rivières et aux volcans, ce provincial de Vera-Cruz fait montre, dans le sonnet, d'un réalisme exact (*Al amanecer*), sait décrire une aube venteuse, l'humidité pesante d'un matin de juillet dans le golfe de la Vera-Cruz. Il introduit même dans la nature mexicaine un fantastique original... et orthodoxe (*El cerro del Calvario*). Cet évêque de Vera-Cruz rajeunit les mythes antiques (Narcisse, Orphée) : bêtes et plantes, chez lui, s'élancent aux trousses du Seigneur.

Voici maintenant une palette plus riche : celle d'Ignacio M. Altamirano (1834-93). Celui-là est un pur Indien, et qui se délasse de la politique dans son pays d'enfance. La faune, la flore, les bruits, la langue même; tout cela passe dans sa poésie, même d'amour. Le mètre, lui aussi, est populaire : l'octosyllabe. A tout instant abondent les détails caractéristiques (la végétation tropicale); l'éclairage varie avec les heures du jour. Le poète insiste sur la régularité grandiose des phénomènes naturels. Aussi bien, la sérénité domine dans son œuvre [2].

Passons sur les Epigones de Pagaza et d'Altamirano (Rafael Delgado, etc.) pour en venir au plus saisissant des paysagistes mexicains : José Othon (1858-1906). Jusqu'ici, les auteurs cités dépeignaient, ou la côte de l'Atlantique, le Golfe, ou les vallées montagneuses du Centre. Avec Othon, nous montons sur le haut plateau désertique, vers les monts boisés de San Luis Potosi. Ce simple juge de paix a su rendre magistralement la tristesse de sa contrée natale (en opposition avec la province d'Altamirano, l'Etat de Guerrero, si riant). Les *Poemas Rústicos* (sonnets) témoignent d'un beau coloris impressionniste, où pourtant le gris règne en maître. Visuel, Othon est aussi auditif : chœur des oiseaux, du vent, du torrent, voix de la forêt qui s'éveille ou qui s'endort; silence de midi; crescendo des après-midi, cris des colibris, des aras, craquements d'écorces, toute cette symphonie gronde et s'apaise dans *El himno de los bosques*, pour finir sur un immense « Salve María ».

Ce passage, du désespoir, de la mélancolie des choses, à la confiance, à la lumière, on l'observe non pas seulement dans « l'Hymne des Bois », mais également dans le *Poema de Vida*, où trois saisons symbolisent le rythme de la vie, dans la *Sinfonía dramática* où le chant du coq ramène la joie, voire dans le cycle, cependant plus sombre, qui s'intitule *En el desierto*. (Ici, l'auteur imagine de repousser au passé les tableaux trop sombres.)

Dans cet art si personnel, M. Disselhof relève un mélange de tristesse andalouse et de désenchantement mexicain. Car, au fond, Othon lui apparaît comme un inquiet, tourmenté par l'énigme de

2. *Flor del Alba; Las Naranjos; La salida del Sol.*

la Mort, malgré sa croyance. Cet accablement que le poète surprend sur le visage des gens, dans ces terres de mélancolies, l'écho s'en perçoit jusque dans sa rime : nul n'a mieux connu toute la rudesse des rimes en *-jo*.

A côté de cet interprète de la nature, un Salvador Díaz Mirón (1853-1928) fait complet contraste. Disciple en effet de nos Parnassiens, symbolistes et décadents, l'animateur de la *Revista Moderna* ne s'intéresse au paysage que littérairement, si l'on peut dire. Son terroir de Vera-Cruz lui fournit quoi ? des métaphores, des symboles (le volcan = la fécondité), des effets de concordance ou de contraste. L'héroïne de *Claudia* se suicide au moment d'un orage sur la baie. Constamment ainsi, la nature est stylisée, accompagne et interprète le drame psychologique. Les *Pinceladas* nous présentent une Terre « fatiguée », *Idilio* un pélican symbolique. M. Disselhof insiste sur le caractère « retenu » de cette poésie.

De quelques années seulement plus jeune que Díaz Mirón, le brillant fondateur de la *Revista Azul*, Manuel Gutiérrez Nájera, dans ses poèmes aisés et musicaux, se révèle, comme lui, « citadin ». En effet, c'est l'invisible, lui aussi, le symbole (p. ex. les « corrientes del alma », les eaux souterraines de l'âme, ou les papillons, *Mariposas*, l'oiseau, volages comme l'âme [3]) à quoi il s'attache. La forêt obscure représente son doute [4], la nuit descend sur la vallée comme sur son cœur [5]. Il en vient ainsi à faire parler les arbres, courir les montagnes, à peupler les « cavernes de l'air », à personnifier *graznar, mugir, quejarse*.

Citadin encore et collaborateur, aussi bien, de la *Revista Azul*, Luis G. Urbina, né en 1868. Observateur presque impassible, il prête, comme Mirón et Nájera, une âme au lac, au rayon solaire, à la prairie, à un vieil arbre. (*El Poema del Lago.*) Les nénuphars matérialisent sa tristesse, et, sur l'eau, il entend, comme Othon qu'il imite, des voix solitaires, *Voces en la sombra.*

Proche des précédents en ce qu'il recherche *el alma de las cosas* et *la voz del paisaje* (voir *La canción de la vida, Los siete pecados*), Enrique González Martínez, né en 1871, sonde sur place « le mystère du silence, des ombres et de la mort » et, trait bien mexicain, teinte de religiosité sa contemplation de l'univers. Mélange assez curieux d'amour franciscain et d'isolement romantique; les choses ont-elles cette *integridad*, cette certitude que nous poursuivons en vain ?

Chronologiquement, il faut placer avant lui *Amado Nervo*, né en 1870. Lui aussi exalte *el augusto sopor*, le rêve, qui seul nous

3. *Tra los Montes.*
4. *Monólogo del Incrédulo.*
5. *Tra los Montes.*

rapproche du grand Tout; car cet ancien séminariste est resté, comme Martínez, très mystique, très détaché de cette terre. Mais son spleen s'évade bien loin du sol natal, et c'est là que Nervo se singularise, dans cet exotisme qui lui fait préférer la « noche arctica », un paysage planétaire... ou la région de Lucerne, aux horizons de son pays. Comme Martínez, il est volontiers franciscain d'inspiration, chante « la hermana agua », la « montaña augusta de la Serenidad ».

En terminant, M. Disselhof souligne que les révolutions qui ont agité le Mexique depuis 1910, presque sans arrêt, ont détourné les poètes de la réalité extérieure. Heureusement, la peinture d'une part (Diego Riviera), le roman de l'autre (Mariano Azuela), reviennent au régionalisme; il est impossible qu'un bel avenir ne s'ouvre pas, dès maintenant, aux « poètes paysagistes » du Mexique. L'expressionnisme a pu les replier exagérément sur eux-mêmes, à la faveur des bouleversements révolutionnaires; mais, même en Amérique centrale, l'expressionnisme est hors de cours...

Robert PITROU.

Eleuterio F. Tiscornia. *La lengua de Martín Fierro*. Biblioteca de dialectología hispano-americana, t. III. Buenos-Ayres, 1930.

L'auteur nous est déjà connu par une très belle réédition du poème de José Hernandez, dont il a été rendu compte ici-même (cf. *Bull. hisp.*, 1927, p. 225).

Ce premier travail était surtout une œuvre de vulgarisation : non seulement les difficultés du vocabulaire s'y trouvaient aplanies, mais des notes abondantes nous retraçaient en marge du poème la pittoresque et précaire existence des gauchos contemporains du héros; bref, on ne pouvait mieux faire pour mettre l'épopée de Martín Fierro à la portée du lecteur européen et la lui faire pleinement goûter. M. Tiscornia se réservait, à ce moment-là de publier en un second volume une étude complète du parler des gauchos, qui jusque-là n'avait été l'objet que d'études partielles [1].

On aurait mauvaise grâce à se plaindre du retard apporté à la publication de cet ouvrage, car, de l'aveu même de M. Tiscornia, c'est à ce retard que nous devons de le voir paraître aujourd'hui sous un volume considérablement augmenté et d'une portée bien

1. Cf. G. Maspero, *Sur quelques singularités phonétiques de l'espagnol parlé dans la campagne de Buenos-Ayres et de Montevideo* (*Mémoires de la Société de Lingüistique de Paris*, II, 1875). F. M. Page, *Los payadores gauchos. A contribution to the folklore and language of the argentine gaucho*, Darmstadt, 1897.

plus vaste que ne le prévoyait le plan primitif. La modestie du titre que l'auteur n'a pas jugé bon de modifier, réserve une agréable surprise au lecteur, et si un livre peut tenir plus qu'il ne promet, c'est bien le cas de celui-ci. En effet, ce n'est pas seulement la langue de *Martín Fierro* et des gauchos qui s'y trouve exposée sous tous ses aspects, mais aussi les archaïsmes ou les dialectalismes de l'espagnol et les particularités des autres parlers hispano-américains susceptibles de mieux mettre en lumière les formes étudiées. On comprend aisément l'intérêt que présente un pareil ouvrage où l'auteur a mis en œuvre toutes les ressources de la méthode comparative et une documentation des plus abondantes.

Ce qui donne au parler des gauchos sa physionomie propre, c'est principalement sa phonétique. Mais quand on la suit avec M. Tiscornia pour guide, on s'aperçoit que la plupart des traits qui la caractérisent se sont également manifestés dans la Péninsule, qu'on les retrouve soit dans les vieux auteurs dont la langue a gardé une profonde empreinte populaire : J. del Encina, sainte Thérèse, Timoneda, etc., soit dans les dialectes occidentaux et méridionaux et notamment l'extréménien; à tel point que, le vocabulaire mis à part, le lecteur de *Martín Fierro* a parfois l'impression d'une « extremeña » de Gabriel y Galán. Ce qui se comprend aisément, si l'on songe que dès le début de la colonisation, les pionniers de la région des pampas se sont recrutés surtout parmi les Espagnols de l'Extrémadure et de l'Andalousie et que la langue qu'ils y ont apportée, maintenue là dans des conditions d'isolement particulières, y a laissé s'épanouir des tendances phonétiques qui dans la métropole étaient réfrénées par le contact avec la langue littéraire. C'est pourquoi aussi, le parler des gauchos présente simultanément des traits, qui ailleurs se répartissent en des aires différentes.

Comme dans *Martín Fierro*, nous rencontrons dans le parler populaire de l'ouest (Asturies, Léon, Salamanque) des formes qui se distinguent du castillan littéraire par une voyelle initiale ou protonique plus ouverte : *menistro*, *melitar*, *polecía*, *deligente*, *sepoltura*, *mormurar*, *dolsura*, *sacodir*, *encobrir*, *etc.*, d'autres fois, par une voyelle plus fermée : *ritrato*, *rilato*, *rilación*, *indicible*, *siguro*, *sigún*, etc. Les réductions d'hiatus : *concencia*, *presidario*, *ler*, *crer*, *rial*, *tiatro*, *tuavía* (todavia), *almuada* (almohada), *aujero* (agujero), *cuñao*, *cantao*, *etc.*, sont des vulgarismes que l'on retrouve plus ou moins à travers toute l'Espagne.

Le déplacement d'accent qui s'est opéré dans *óido*, *cáido*, *léido*, etc., bien que conforme à une tendance naturelle, est déjà plus particulier au gaucho, et surtout la vacillation entre les diphtongues *ay*, *ey* qui fait prononcer tantôt : *beile*, *réiz*, *méiz* (baile, raiz, maiz),

tantôt *ray*, *lay*, *ráir* (rey, ley, reir), ces dernières formes dues peut-être à une fausse correction réagissant contre la tendance précédente.

D'autre part, la prononciation des gauchos nous offre comme traits communs avec celle des méridionaux espagnols le *seseo* (*s* pour *z*) : *desir*, *rasón*, *nasión*, *sigarro*, *etc.*, l'aspiration de l'*s* suivi de consonne : *mehmo*, *ihtoria*, *fantahma*, *etc.*, la mutation de *hue* ou *bue* en *güe* : *güeno*, *güevo*, *agüelo*, *etc.* La palatalisation spéciale de *ll* en *z* (= *j* français) : *caze* (calle), *cabazo* (caballo), *pozo* (pollo), *etc.*, qui est courante dans toute la région de Buenos-Ayres se retrouve à Murcie et Almería. La conservation de l'*h* aspirée — assimilée d'ailleurs à la jota — remontant à un *f* : *jumo*, *jarina*, *juerte*, *jué*, *etc.*, bien qu'accusée par quelques exemples du Martín Fierro, ne revêt pas ici le même caractère de généralité que dans les autres régions espagnoles de l'Amerique; en tout cas, ce n'est là, non plus, qu'un trait de consonantisme importé de la Péninsule. Le seul phonème que l'on puisse considérer comme un produit vraiment indigène est une assibilation particulière de l'*r* qui donne une impression auditive assez voisine de *z*; il faut ajouter que dans l'espagnol populaire de toute l'Amérique du Sud et jusque dans Costa-Rica, l'*r* a suivi une évolution analogue, notamment dans le groupe *tr* qui arrive presque à se fondre avec *ch* : tronco < *chonco*.

Pour ce qui concerne la morphologie, nous retrouvons aussi à chaque pas des archaïsmes ou des dialectalismes de l'espagnol péninsulaire : *mesmo*, *naides*, *ansina* à côté de *asina*, *ande* pour *adonde*, les impératifs *cantá*, *comé*, *salí*, l'expression *y todo* signifiant además (comme le français : itout), etc. Les transformations ou créations propres au Nouveau Continent doivent être cherchées tout d'abord dans les adverbes; ainsi, l'emploi de *recién* (prononcé *risién*) dans le sens de : tout à l'heure, bientôt : *recién salió*, *recién sentirás*, etc.); celui de *no más*, avec des acceptions non moins étendues : *ansí no más* = asi propiamente, ¡ *hable no más* ! = ¡ a ver si hablas !, etc. Le parler des gauchos semble surtout riche en expressions adverbiales de manière : *en ancas* = además, *al ñudo* = inútilmente, *a la fija* = seguramente, *trago a trago* = despacio, etc.

Les particularités de la conjugaison procèdent pour la plupart de l'évolution phonétique; par exemple, la réduction des 2 p. pl. -áis, -éis à *-ás*, *-és* : *vos cantás*, *vos comés*, *vos desías* (decíais), *vos andabas*, *etc.* Le traitement des hiatus signalé plus haut entraîne non seulement les infinitifs : *crer*, *ler*, *cáir*, *tráir*, *etc.*, mais toute une série de formes accentuées sur le radical : *cáimos* (caemos), *cáia* (caía), *cái* (caí), *cáistes* (caisteis), *etc.* On doit à l'analogie l'insertion d'un *g* dans les subj. *creiga* (crea), *reiga* (ría), *veiga*

(vea), *etc.*, refaits sur le modèle de haiga, vaiga qui persistent çà et là dans le Nord et l'Ouest de l'Espagne. Pour cette même série de verbes à hiatus, nous avons aussi de curieux imparfaits en -ba : *creiba, reiba, traiba, caiba*, où s'est fait sentir évidemment l'influence de iba et de cantaba, mais dont la production limitée à ces cas semble spontanée et sans connexion avec les imparfaits aragonais en -eba et -iba (*podeba, sentiba*) qui s'étendent aux groupes -ER, -IR en entier.

Un des traits les plus caractéristiques de la langue vulgaire de l'Argentine et que nous trouvons très clairement exposé dans ce livre, tant en ce qui concerne ses origines espagnoles qu'au point de vue de son extension à travers toute l'Amérique, c'est celui du « Voseo ». Cette bizarre formule de traitement qui dans les classes populaires s'est substituée à *ud*, tout en conservant *vos* comme pronom sujet ou après préposition (*vos sos pollo,... el que me casó con vos...*), lui donne comme correspondants le pronom régime *te* et les possessifs *tu, tuyo : si vos no hubieras querido, nada te pasaba;... Vos tambien, tu obligación escuchá;... teniéndote a vos, mi alma; etc.*

M. Tiscornia fait dans son livre une assez large place à la Syntaxe (p. 214-283), bien que sous ce rapport le gaucho, comme tous les dialectes en général, offre peu de divergences avec la langue classique. Néanmoins, à travers les particularités de construction ou d'accord, et les modismes de diverses catégories qu'il relève et qu'il illustre de nombreux exemples, se dégage principalement ce trait commun à tous les parlers populaires et consécutif à la spontanéité du langage, qui consiste à suivre la pensée de plus près dans son développement naturel et dans sa logique, au détriment de tout ce qui est question de forme ou d'équilibre de la phrase. Enfin, dans un long et substantiel chapitre, l'auteur passe en revue le lot commun de comparaisons, de métaphores, d'images, etc., qui constituent en quelque sorte la Stylistique du parler des gauchos, et ici ce parler retrouve une personnalité bien marquée. Rien d'ailleurs ne reflète mieux la psychologie de ce milieu social si curieux où la rudesse de l'existence n'exclut ni l'émotion ni l'art, que le choix des domaines où les gauchos vont puiser d'habitude l'expression imagée de leurs pensées ou de leurs sentiments.

Comme on le voit, aucun des aspects du langage n'a été négligé. On ne saurait souhaiter un exposé ni plus complet, ni plus clair, ni plus méthodique et qui remplisse mieux tous les desiderata d'un linguiste. Est-ce à dire que ce livre n'est susceptible d'intéresser que seuls les spécialistes curieux de connaître le parler des gauchos dans ses moindres détails ?

Rappelons d'abord que M. Tiscornia, en prenant comme base

la langue du *Martín Fierro*, nous fait connaître du même coup toutes les formes vulgaires du parler de la région buenaerense. Il nous donne ainsi la clef d'une littérature populaire qui n'est pas aussi négligeable qu'on pourrait le croire au premier abord. Car si cette langue ne peut s'enorgueillir ni d'une *Miréio* ni d'une *Terra baixa*, elle a eu du moins cette chance que n'ont connue ni le provençal, ni le catalan, de trouver avec les *tangos* un article d'exportation pour le monde entier et dont la vogue ne paraît pas faiblir. Ils ne se sont introduits, sans doute, qu'à la faveur de la musique et de la danse, mais peut-être avons-nous tort de ne pas pousser plus loin notre curiosité. Car, après tout, ce sont là des échantillons de chanson populaire; s'ils sont issus d'une veine différente du *Martín Fierro*, c'est au fond la même langue que nous y retrouvons. Un détail qui aggrave notre indifférence, c'est que, même chez nous, ces tangos sont chantés dans leur texte, non seulement par les orchestres argentins ou pseudo-argentins, mais aussi par les disques et un peu par tout le monde. Dans quel coin de rue n'a pas résonné l'*Adios, muchachos ?* Mais qui s'est jamais soucié de comprendre ce qu'on chantait ? Ce ne sont assurément pas les prétendus adaptateurs en paroles françaises, car ils font fi, à la fois, du sens et du bon sens et même du titre. Et je doute fort que, de leur côté, beaucoup d'hispanisants aient cherché à se rendre compte si le texte argentin présentait quelque intérêt. Tout d'abord en tant que documents humains, ces tangos qui affectent un peu tous les tons et qui mettent en scène des personnages assez divers, depuis le gandin équivoque (*Pato*), ou la petite bourgeoise en mal de mari (*Mama, yo quiero un novio*), jusqu'au charretier du pays des gauchos (*el Carrerito*), nous reflètent un milieu social assez pittoresque et une mentalité assez différente, malgré tout, de la nôtre. Quant au mérite littéraire, autant qu'il m'a été permis d'en juger, il est assez inégal et il y a une bonne part de médiocre; cependant la qualité humoristique ou sentimentale des paroles est en général d'un niveau plutôt supérieur à celui de nos refrains populaires les plus en vogue. Il y a même d'excellentes choses. On peut voir, par exemple, dans *Esta noche me emborracho* ou dans *¡ Yira !... Yira !* de E. Santos Discépolo comment de vieux thèmes de chanson réaliste ont été habilement renouvelés par une sincérité de ton et une vigueur d'expression bien rares chez nous.

Pour en revenir à M. Tiscornia, ajoutons, en finissant, que la portée de son livre, grâce à la méthode comparative qu'il a employée, dépasse la simple connaissance de la langue des gauchos et des tangos. En face des formes et des tournures rioplatenses, il produit toujours les correspondantes des autres parlers populaires de l'Amérique espagnole. Par suite de la multiplicité des faits étudiés, il

nous est permis ainsi de nous faire une idée assez juste de la langue hispano-américaine dans son ensemble. Souhaitons que d'autres études partielles, aussi consciencieusement menées que celle-ci, viennent compléter les indications déjà importantes que nous y trouvons réunies pour la première fois. En attendant, le livre de M. Tiscornia est appelé à rendre les plus grands services aux hispanisants, et pour quiconque veut connaître quelle a été l'évolution de l'espagnol après le XVIe siècle dans le Nouveau Continent, il est, à l'heure actuelle, le complément indispensable de la *Gramática histórica* de M. Menéndez Pidal.

J. BOUZET.

Enrique de Gandía, *Del origen de los nombres y apellidos y de la ciencia genealógica.* Editorial « La Facultad », Florida 359, Buenos Aires. 327 pages in-8°. $ 5,00.

Trois parties : Origine des prénoms et noms; La science généalogique; Chronique généalogique des Gandía. Le tout constitue un ensemble intéressant et utile, encore que parfois diffus et superficiel, pas aussi large qu'on le voudrait quant à la conception idéologique. Il dénote une bonne connaissance de l'histoire, dont l'onomastique et la généalogie forment deux chapitres : chapitres d'autant plus difficiles et périlleux qu'ils sillonnent et croisent l'histoire dans tous les sens; l'imagination et l'arbitraire sont deux ailes sur lesquelles il est si tentant de planer et de franchir les distances ! Disons tout de suite que M. E. de G. ne s'est pas laissé tenter.

Première partie. Une abondante bibliographie; puis 1° les noms de personnes (noms propres) chez les Hébreux, les Grecs, les Romains, les Goths; 2° les noms de famille (surnoms, patronymiques, toponymiques). Pour ce qui est de l'antiquité, il y aurait peut-être des réserves à faire sur des détails [1]. La science de l'auteur est, là de seconde main. Elle est naturellement plus sûre, et s'énonce avec plus de confiance dans le domaine hispanique, où, d'ailleurs, J. Godoy Alcántara est l'appui assez constant, et particulièrement dans le domaine basque où l'auteur est dans son élément. Les usages, assez variables suivant les époques, dénaturés souvent aujourd'hui par des prétentions nobiliaires, sont marqués avec l'exactitude que comporte un exposé de ce genre. On explique l'emploi légitime du *de* (pour marquer la provenance ou après *señora*)

1. La différence entre le *cognomen* et l'*agnomen* est-elle si tranchée ? Voir Forcellini. Est-il orthodoxe de rendre δῆμος par *barrio* (p. 44) ? de rattacher *Aper* à *apis* (ibid.) ?

qui a donné lieu à des confusions en Espagne[2] et en Amérique comme en France[3]; celui de *Don*, qu'on n'accorde pas encore aux domestiques, de sorte qu'en somme on en est resté aux habitudes ridiculisées par Cervantes et Quevedo. Sur celui de *En*, *Na*, on ne serait pas fâché d'avoir plus d'un chapitre d'une demi-page; de même pour les *caviers*, équivalents sans doute des *caberos*.

Pour l'emploi des *apellidos* et des équivalents de *don* chez les Mozarabes, on trouvera de curieuses constatations dans l'ouvrage de M. A. González Palencia dont je rends compte ci-dessus, p. 255.

La question de Bernardo del Carpio est tellement compliquée que je ne m'étonne pas trop de rencontrer ceci : « ... la fabulosa Jimena, esposa de Alfonso el Magno, y madre de Bernardo del Carpio... ». On distingue, d'ordinaire, la Jimena, sœur d'Alphonse II, mère de Bernardo, de la Jimena, femme d'Alphonse III; toutes deux interviennent d'ailleurs dans la légende du fameux héros : cf. Chronique générale, éd. Pidal, ch. 619, 646, 652.

Deuxième partie. Un chapitre assez piquant sur la fabrication des généalogies, qui fait vivre bien des gens et fait le bonheur de beaucoup d'autres, grâce à la niaiserie du plus grand nombre. Un chapitre sur les Juifs[4], principalement en Navarre; un sur les parias, principalement sur les cagots et les lépreux (identifiés les uns aux autres); un sur les « emutsak » (gitanes et autres); un sur la *hidalguía*[5], principalement dans les Pays basques, et plus particulièrement en Bizcaye (à partir de 1526 tous les *vizcaínos* « notoriamente hidalgos », même les habitants des *villas* et de la *ciudad* de Orduña, et les *labradores*, pourtant tenus à l'écart jusque-là; d'où grande ressource pour les généalogistes dans l'embarras); un sur la *Real Chancillería* de Valladolid, où les *vizcaínos* hors de Bizcaye avaient recours soit pour l'exemption de l'impôt dans les villes où ils résidaient[6], soit pour se faire reconnaître la *vizcainía*,

2. On appelait jadis le trottoir de la rue d'Alcalá, du côté des Calatravas, le *paseo de las de Gómez*. C'était la promenade de la *gente cursi*. D'où la plaisanterie.

3. En règle générale, un Français prendra toujours le *de* pour un signe incontestable de noblesse. D'autre part, il était relativement facile naguère, chez nous, au moins dans les campagnes, d'obtenir l'addition au nom paternel, trop roturier, du *de* suivi du nom d'une métairie : que pouvait refuser un modeste officier d'état civil à un riche propriétaire ? Cela ne portait tort à personne, et c'était, après tout, une précision de plus !

4. L'étymologie donnée à l'équivalent grec de *yuhudi*, à savoir *oiyadaios* (?) venant de oy ! oy !, inquiétera les hellénistes; et celle de *marranos* a eu d'autres explications que *maranatha*.

5. Distinguée de la *nobleza*. L'étymologie donnée à *hidalgo*, mais non acceptée par M. E. de G., *itálico*, n'est pas absurde phonétiquement.

6. L'auteur a bien raison de dire que « el estudio de los pleitos sobre vizcainía y mayorazgos es interesantísimo para conocer el ambiente y la psicología de los tiempos en que la nobleza era una necesitad social » (p. 158). Ce n'était peut-être plus, rigoureusement parlant, une nécessité sociale au XVIe siècle. Mais il y a des anachronismes qui ont des raisons d'être et de subsister.

et par conséquent la noblesse, quand on la leur contestait dans leur pays, bien qu'en général la question fût tranchée dans les *Juntas*, spécialement celle de Guernica (objet d'un autre chapitre) [7].

Quatre chapitres encore : « Los escudos de armas »; « La nobleza, el honor y la vanidad », avec des réflexions que d'aucuns trouveront, je le crains, puériles [8]; « Los injertos extranjeros en el tronco de nuestra raza », c'est-à-dire de la race (?) sud-américaine, plus spécialement argentine, avec un aperçu peu flatteur des mœurs d'il y a un siècle [9], et surtout une dizaine de pages très renseignées sur les *gauchos*, auxquels est fait l'honneur, très justifié du reste, d'une bibliographie.

Troisième partie, à laquelle les deux premières ont préparé le lecteur et peut-être aussi l'auteur : une chronique généalogique des *Gandía* de la Bureba, originaires sans doute de Gorliz, où il y a d'autres Gandía, et distincts de ceux de Valence. Elle remonte à 1370. C'est celle de M. E. de G., qui a soin de faire remarquer que le *de* conservé dans sa famille dénote l'origine toponymique et non la noblesse. Il est vrai que *vizcaíno* et noble, c'est tout comme. Mais la préoccupation de M. E. de G. n'a pas été de se prévaloir d'une particule dont il connaît mieux que personne l'insignifiance. Elle a été de faire de l'histoire, dans un domaine restreint, et plus particulièrement intéressant pour lui. On peut souhaiter qu'il ait des imitateurs [10]. G. CIROT.

Epistolario de Valera y Menéndez Pelayo, publicado con una introducción y notas por **Miguel Artigas Ferrando**, director de la Biblioteca Menéndez y Pelayo, y **Pedro Sáinz y Rodriguez,** catedrático de la Universidad de Madrid. Compañia Ibero-Americana de Publicaciones, Madrid, Puerta del Sol, 15, 1930. 255 pages; 7 ptas.

L'excellente introduction d'une douzaine de pages qui a été mise en tête de cette correspondance en indique la provenance et le carac-

7. Il est assez plaisant (aujourd'hui) de voir que, pour gagner sa vie à Begoña, un tailleur venu de Barcelone devait fournir des preuves de noblesse (p. 160).

8. Il y est question, entre autres choses, des décorations, et dans un esprit assez peu compréhensif. Est-il si mauvais qu'il y ait tout de même autre chose à gagner que de l'argent ? La satisfaction intime du devoir accompli et pour la tâche terminée est sans doute la grande récompense : elle n'est pas exclusive des marques extérieures de la reconnaissance ou de l'approbation publiques.

9. Epoque de fermentation comme il a dû s'en produire à l'origine de bien des nations; mais celle-là s'est produite à une époque non préhistorique.

10. Beaucoup de fautes d'impression, presque à chaque page. Mais qui jettera la pierre à l'auteur ? Avec les machines d'aujourd'hui, pour une faute qu'on vous enlève on a soin de vous en mettre une autre en refaisant la

tère. Menéndez Pelayo et Valera sont deux des plus sympathiques en même temps que des plus représentatifs Espagnols de la génération qui s'est éteinte dans les premières années du xxe siècle. L'un en est le plus grand savant, l'autre probablement le plus grand romancier; tous deux poètes, tous deux de goût excellent comme critiques littéraires; mais l'un, érudit de carrière et de fonction, l'autre, plutôt en gentilhomme et à la cavalière. Une différence d'âge assez sensible, trente ans presque, ne les a pas empêchés d'être intimes; mais il faut dire que l'auteur de l'*Historia de los Heterodoxos* fut d'une précocité extraordinaire. Il avait, tout jeune homme, par sa curiosité, son savoir, surpris Morel-Fatio, de six ans son aîné, précoce lui aussi, puisque ses débuts dans l'hispanisme datent de 1872, quatre ans avant la célèbre polémique d'où devait sortir *La Ciencia española*. Et si le fougueux défenseur de l'Espagne intellectuelle a contribué (qui en doute ?) à rendre à ses compatriotes un peu d'orgueil pour le passé et de confiance pour l'avenir, c'est d'abord une bonne action que d'avoir publié ces lettres qui le feront mieux connaître encore, et fixeront davantage sa physionomie; c'est aussi œuvre utile, car les travaux de l'ancien directeur de la Biblioteca nacional, de celui qui fut le maître de Pidal et de Bonilla, sont loin d'avoir perdu de leur valeur, tant l'information y était vaste et solide, le jugement délicat et sûr. Quant à Valera, sa réputation est loin d'être en baisse. Or cette correspondance, qui a souffert pas mal de pertes mais peu de suppressions, et qui s'étend sur un peu plus de huit années (1877-1885), est pleine de détails qui permettront d'intéressantes précisions : quelques-unes nous sont indiquées dans l'introduction. Il y a là, naturellement, un peu de tout : nouvelles données par Valera sur sa santé, celle de sa femme et de ses enfants; candidature, suggérée par lui, de Menéndez Pelayo à l'Académie espagnole pour succéder à Hartzenbusch; désir qu'il exprima (1880) de voir Morel-Fatio; etc. Mais il y a bien d'autres choses, et il n'y a qu'à puiser, ceci par exemple, à propos de *La familia de León Roch* (Valera n'avait encore rien lu, jusqu'alors, de Pérez Galdós) :

... me ha parecido inmensamente mejor de lo que yo me figuraba... Algo ha satisfecho mi vanidad, si no es engaño de mi vanidad misma, el notar yo, en esta novela que he leido, el influjo y como la huella de las mías. León Roch y María Egipciaca, aunque son distintas criaturas, son hijos espirituales de doña Blanca y del Comendador Mendoza... Pero este empeño de probar tesis, que engendra, a mi ver, no pocos defectos, es el fundamento en gran parte

ligne. D'ailleurs j'en ai relevé peu de sérieuses : p. 57, *Eliberaturum;* p. 68, *puerto* (pour *puente*); p. 76, deux lignes passées en haut de la p. 77; p. 94, lire *Conde de Cabra*. Il est clair que les mêmes mécaniques ne peuvent servir à imprimer les catalogues de grands magasins et les travaux des pauvres érudits.

de la extraordinaria popularidad de Pérez Galdós. En él hay una calidad que da calor y brío e inspiración, que a mí me falta : el espíritu de partido... etc. (p. 56-57).

Lire la suite, qui est une critique assez vive des procédés du Canarien, de ses fantaisies et de sa langue.

On voit qu'il vaut la peine de feuilleter. Le fait est que, pour toute cette période, on ne pourra négliger ce recueil; et au surplus c'est un plaisir que de surprendre les confidences, d'ailleurs bien avouables, de ces deux très nobles et très grands esprits.

Merci au successeur actuel de Menéndez Pelayo; merci également à son collaborateur. G. CIROT.

Galindo y Villa (Jesús). *Geografía de Mexico* [Colección Labor. Biblioteca de iniciacion cultural. Seccion VII: Geografía, n° 275]. Barcelona-Buenos Aires, 1930. In-16, 223 p.; 58 phot., croquis et graphiques; 2 cartes et 16 pl. phot. hors texte.

Le volume consacré à la géographie du Mexique est de facture sensiblement différente. Le Prof. Galindo y Villa, qui l'a écrit, appartient à cette école de savants et de naturalistes mexicains formée au cours du XVIII[e] siècle et qui fut, au témoignage de Humboldt, le premier foyer de culture scientifique né sur le continent américain. Il n'est donc pas étonnant qu'il soit d'inspiration nationale plutôt qu'étrangère. La courte bibliographie qui l'accompagne, le texte lui-même, révèlent que l'auteur a fait état des recherches de ses compatriotes plutôt que des travaux des géographes américains, pourtant si considérables.

Le plan en est des plus simples. La constitution géologique du sol, la structure et le relief, les phénomènes volcaniques, le climat, la flore et la faune, le peuplement, l'organisation politique, les faits économiques y sont présentés successivement en une série de chapitres distincts. Cette méthode ne va pas sans quelques inconvénients. Elle demande trop d'effort au lecteur, forcé de composer lui-même, avec ces éléments sans lien véritable, des paysages et des unités géographiques. L'auteur n'a pas cherché à les ordonner dans des cadres régionaux et à dessiner les grandes régions naturelles du pays. On trouve, il est vrai, en deux parties différentes, un essai de groupement : le premier dans le chapitre intitulé « Morfología », on ne voit pas très bien pourquoi, car il traite en réalité du relief, des rivages et des eaux (p. 23-40); le second dans les pages consacrées aux « Caractères spécifiques des entités de la Fédération » (p. 112-125). Aucun des deux ne donne un tableau synthétisé des différents aspects du Mexique. On cherche aussi, sans les y trouver,

quelques données au moins sur les occupations et les genres de vie des populations, particulièrement désirables dans ce pays où se sont juxtaposés et mêlés si étroitement tribus américaines et immigrés européens. Les retours sur le passé et sur la conquête, trop longs et, le plus souvent, sans lien avec l'ensemble du texte, ne suffisent pas à satisfaire la curiosité du lecteur. Dans ce livre, riche et bien informé, il manque de grandes lignes simples, de l'air et de la vie. En revanche, on appréciera sans réserve l'heureuse idée qu'a eue l'auteur de joindre, en annexe à son texte, un lexique des termes d'origine nahuatl le plus fréquemment employés dans la nomenclature géographique mexicaine. Il rendra les plus grands services.

Les chapitres consacrés à l'activité économique occupent à peu près le tiers de l'ouvrage. Ils fournissent sur les forces hydrauliques, sur les mines, sur l'agriculture, l'industrie, les chemins de fer et les ports des renseignements qui seront fort utiles aux géographes. Mais, ici encore, on peut regretter que l'auteur, comme obsédé par les souvenirs du passé, sacrifie un peu trop les faits actuels. Aussi glorieuse que soit l'histoire des mines mexicaines d'or et surtout d'argent, on voudrait d'autres précisions sur l'exploitation présente et sur les possibilités d'avenir. Il est surprenant que M. Galindo y Villa consacre en tout douze lignes à la question du pétrole (p. 128), alors qu'il donne trois pages, d'ailleurs fort intéressantes, à la houille blanche. En matière commerciale, on aurait souhaité quelques vues d'ensemble sur les conditions générales de l'exploitation et du trafic, sur le rôle de la finance étrangère... Il est difficile de se défendre de l'impression que ces lacunes ne sont pas l'effet d'une simple négligence. Il y a un évident parti pris d'optimisme. Du moins ces dernières pages du livre, pleines et exactes, donnent-elles une puissante idée de la prodigieuse variété des ressources dont dispose la république mexicaine.

H. CAVAILLÈS.

Kühn (Franz). *Geografía de la Argentina.* [Colección Labor. Biblioteca de iniciacion cultural. Seccion VII : Geografía, n° 271]. Barcelona-Buenos Aires, 1930. In-16, 202 p., 70 phot., croquis et graph., 3 cartes et 24 pl. phot. hors texte.

M. Franz Kühn, qui a écrit pour la collection Labor le volume sur l'Argentine, se défend d'avoir voulu faire autre chose qu'un manuel. Et, il est vrai, le livre qu'il nous présente a été conçu et réalisé en d'assez étroites limites : à peine 180 pages de texte, dans lesquelles se trouve comprise une abondante collection de graphi-

ques, de tableaux statistiques et de photographies. Mais la brièveté de l'exposé ne nuit en rien à son intérêt, non plus qu'à sa valeur scientifique. La courte bibliographie qui l'accompagne prouve que l'auteur a puisé aux meilleures sources et qu'il n'ignore rien des nombreux travaux consacrés, sur place ou à l'étranger, à la grande république de l'extrême sud-américain. Nous avons ainsi, avec son livre, un état fort exact des connaissances actuelles sur la matière. Mais nous y trouvons aussi une vue personnelle et directe des choses. Instruit par vingt ans de séjour et de voyages à travers les diverses parties du pays, professeur à l'*Universidad del Litoral*, laquelle est une fondation commune des villes de Paraná, Santa-Fé, Rosario et Corrientes, M. Kühn est l'auteur de plusieurs travaux originaux sur la morphologie, la géographie botanique et la vie économique de l'Argentine. Son livre n'est pas seulement un résumé bien fait et une mise au point utile. Il a toute la valeur d'une œuvre personnelle.

Conçu suivant les meilleures méthodes et parfaitement composé, l'ouvrage se divise en quatre parties. La première analyse les éléments fondamentaux de la géographie argentine : sol, climat, formations végétales et faune. La seconde est un tableau synthétique des régions naturelles. On n'en saurait trop louer la précision et l'agrément. M. Kühn sait choisir les traits distinctifs, les caractères dominants, les détails pittoresques, et les présenter en substantiels et vivants raccourcis. Il sait définir l'extraordinaire variété de ce grand pays où se groupent en un même cadre politique la sylve tropicale, la brousse épineuse hérissée de cactus rigides, l'infinie monotonie de la pampa herbeuse, les paysages alpestres des Andes et les sombres pays du sud trempés de pluies ou couverts de glaces. De très expressives photographies, exécutées pour la plupart par l'auteur lui-même, achèvent de donner à cette partie du texte toute sa valeur descriptive.

Les derniers chapitres, consacrés au peuplement, à la production et aux échanges, ne sont pas moins intéressants. Ils expriment parfaitement l'état actuel de l'Argentine, pays neuf à peine peuplé, presque sans industrie, exportateur de produits alimentaires et de matières premières, fournisseur de la vieille Europe industrialisée à outrance et surpeuplée. De ce brillant tableau, l'auteur ne cèle pas les ombres : l'insuffisance de la main-d'œuvre, qui force l'agriculture à recourir, chaque année, aux « hirondelles » italiennes, l'extension exagérée de la grande propriété, le médiocre développement de la moyenne et de la petite. On pourra regretter qu'il n'ait pas ajouté quelques indications au moins sur l'état à peu près inorganique du marché des céréales, sur la tyrannie de la finance étrangère en matière d'industrie frigorifique, autres causes de ma-

laise et d'incertitude. Ces lacunes n'enlèvent rien à la valeur d'un livre qui reste un des plus exacts et des plus alertes que l'on ait écrits sur ce grand et beau pays.

H. CAVAILLÈS.

Les Guides bleus : Portugal, Madère, Iles Açores [volume principalement rédigé par **Raúl Proença**; collection dirigée par **Marcel Monmarché**], Paris (Hachette), 1931, XCIX + 325 p. in-16.

Pour la première fois, le Portugal a son guide à lui dans la collection des Guides bleus. Les itinéraires qui parcourent ses beautés naturelles et ses trésors d'art cessent enfin d'être des routes parcimonieusement jalonnées à la fin du guide d'Espagne, et où seule une grande ville, de loin en loin, fixe le voyageur. Le nouveau guide est assez complet pour devenir un instrument de travail précieux aux mains du géographe et de l'historien d'art. Il a profité du consciencieux labeur de documentation que M. Raúl Proença, son principal rédacteur, avait accompli pour le grand *Guia de Portugal* dont il avait entrepris la publication à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne (voir le *Bulletin* de 1925, t. XXVII, p. 374. — Le tome II a paru en 1928). Les préliminaires méritent de retenir l'attention : un substantiel aperçu géographique et économique pour lequel M. Schveitzer a collaboré avec M. Proença, un aperçu historique de Jaime Cortesão, qui réalise ce tour de force de résumer l'histoire de Portugal en dix pages denses mais sans sécheresse, où la contribution du pays à la civilisation occidentale est mise en excellente lumière; sur les arts en Portugal, la belle notice jadis rédigée par Emile Bertaux pour le guide *Espagne et Portugal* est suivie de notes complémentaires du Dr Reinaldo dos Santos, riches d'information et de vues neuves sur les questions dont l'étude a avancé sensiblement depuis Bertaux : art roman, art manuélin, art baroque, peinture du XVIe siècle, peinture moderne de Domingos Sequeira à Sousa Lopes; enfin le bref aperçu littéraire est plus et mieux qu'une simple collection de noms et de dates. Les renseignements généraux fourmillent de données précises sur la vie portugaise. Le volume renferme 28 cartes ou plans.

MARCEL BATAILLON.

CHRONIQUE

— *Peuples et civilisations. Histoire générale* publiée sous la direction de Louis Halphen et Philippe Sagnac. *La fin du Moyen-Age. La désagrégation du monde médiéval* (1285-1453), par Henri Pirenne, Edouard Perroy, Augustin Renaudet, Marcel Handelsman, Louis Halphen. Paris, F. Alcan, 108, boulevard Saint-Germain. 1931. 570 pages. 60 francs. — Ce volume forme le septième de la collection. Nous avons signalé l'apparition des tomes V et VIII (*Bull. hisp.* 1927, p. 313, et 1929, p. 290). La part de la péninsule hispanique (Castille, Aragon, Navarre, Portugal), est, dans celui-ci, assez réduite, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit faible, car au moins est-elle bien résumée et présentée, avec une bibliographie suffisante (p. 165, note, lire *Sitges*).

Après cette éclipse partielle, le vol. VIII, à l'avance, a préparé le vol. IX, qui aura comme titre *La prépondérance espagnole*, et remettra l'Espagne en pleine lumière de l'histoire — si ce n'est dans son orbite naturelle, d'où elle a, disent quelques-uns, dévié depuis lors. Il sera l'œuvre exclusive d'un érudit très autorisé, M. Henri Hauser.

Le présent volume, comme les précédents, bien que compact, est assez ajouré par les divisions et subdivisions, et n'est pas alourdi par les notes, qui ne donnent absolument que la liste des références indispensables à l'entrée de chacun de ces compartiments.

Nous avons là avant tout une histoire des idées avec leur traduction dans la langue, plus claire et pourtant par elle seule incompréhensible, des faits.

— William J. Entwistle, *The « Romancero del Rey Don Pedro », in Ayala and the « Cuarta Crónica general* (*The Modern Language Review*, July 1930, p. 306-326). Cf. *Bull. hisp.*, 1928, p. 253.

— Paul Högberg, *La caída del Conde-duque de Olivares* (*Revue hispanique*, 1929, p. 622-719). Mss. d'Uppsala et de Copenhague. Complément à l'édition donnée par E. Werner dans la même *Revue* (t. LXXI). Le ms. d'Uppsala (H. 288) avait déjà été sommairement analysé au t. XXXVI (1916), dans l'article publié par M. P. H. sur les *Manuscrits espagnols dans les Bibliothèques suédoises* (p. 61 du tiré à part).

— Galo Sánchez, *Para la historia de la redacción del antiguo Derecho territorial castellano* (Del *Anuario de Historia del Derecho*

Español, 1930); 73 pages. « En realidad, Castilla ha vivido sin leyes hasta el siglo XIII. El Código visigodo se aplicaba en la antigua Castilla de modo esporádico... Los jueces castellanos han sido los creadores del derecho de Castilla... Castilla, tierra sin leyes, es la patria de las *fazañas*, el país del derecho libre... En el siglo XIII existía en Castilla una masa considerable de derecho territorial... Faltaba redactar y fijar por escrito este derecho. No lo hizo la autoridad pública : fué la labor privada la que se encargó de ello. » *Libro de los fueros de Castiella* (dont M. G. S. a donné une édition provisoire, cf. *Bull. hisp.*, 1926, p. 382); « Fuero viejo de Castilla no sistemático. » (représenté par des extraits, qui ont subsisté : le *Pseudo Ordenamento II* de *Nájera*, le *Fuero de los fijosdalgo*, le *Fuero antiguo de Castilla*); *Devysas que an los Señores en sus vasallos*); *Fazañas* (collections du temps de Pedro I et d'Alphonse XI, une de 20, l'autre de 4 *Fazañas*, toutes relatives au *fuero* des *fijosdalgo*) : telles sont les collections étudiées par M. G. S.; elles se trouvent réunies dans le ms. de la Nacional 431.

Le *Libro de los fueros de Castilla* doit avoir été rédigé à Burgos, peu après 1248. (Les « pequeñas inexactitudes » du § 263 sont assez fortes, puisque les partisans du jeune roi sont confondus avec les « fijos del conde don Nuño »; cf. *Chronique latine des rois de Castille*, § 33 et suivants, très explicite). Le *Fuero viejo de Castilla*, publié en 1771, serait non un code, mais une collection d'ordre privé, constituée à Burgos ou non loin de Burgos en 1356, et agencée d'une façon systématique, sur un fond qui peut remonter à la seconde moitié du XIIIe siècle. Des trois extraits, d'époques diverses, qui représentent celui-ci (et qui seraient bien des extraits, non des sources, affirme M. G. S.), le second, *Fuero de los fijosdalgo*, n'a pas trait uniquement à la classe indiquée par le titre; le troisième, A. de Morales l'aurait eu dans le fameux *Tumbo de Santiago;* quant au premier, le *P. O. II de Nájera*, ce serait lui que Garibay désigne comme *Fuero Castellano*, ainsi que le Dr Espinosa. Enfin le *Fuero Viejo de Castilla* et le *Libro de los fueros de Castilla* dériveraient d'une source commune, *X*, le premier avec une tendance marquée à la territorialisation.

Les *Devysas* contiennent le droit des *behetrías*, « prolijamente detallada la exposición de las cargas que pesaban sobre los hombres de behetría en beneficio de los fijosdalgo, deviseros y su percepción » (XIIIe s.). Tous les chapitres en sont passés dans le *Fuero Viejo*.

— Dans le même *Anuario* (1930), *Señoríos y ciudades. Dos diplomas para el estudio de sus recíprocas relaciones*. « Las libertades de la democracia de Castilla en el siglo XIII, la fuerza colosal de los concejos, ciudades y hermandades castellanas hasta Alfonso XI

constituyen un ejemplo sin par en España y en Europa. » Par Cl. Sánchez-Albornoz.

— Ainsi que nous l'annoncions dans notre fascicule de juin 1925 (p. 287), la *Revista Lusitana*, après une interruption de quelques années, a repris sa périodicité et regagné son retard en publiant ses tomes 24-28, correspondant aux années 1921-1930. Nous en félicitons l'éminent directeur, M. Leite de Vasconcellos, ainsi que ses collaborateurs. L'éditeur est toujours A. M. Teixeira, 17, praça dos Restauradores, Lisboa.

— G. de Reparaz fils, *La plaine de Vich; Etude d'une région naturelle de la Catalogne* (*Annales de Géographie*, 1930, 15 sept.).

— Ezio Levi, *Poesie catalane in un codice fiorentino* (*Estudis Universitaris catalans, XV*). [*Escorrraguda, Clam de Fortuna*, quatrains à la Vierge].

— Florentino L. Cuevillas e Xoaquim Lourenzo, *Vila de Calvos de Randin* (Seminario de Estudos Galegos, Sant'Iago de Compostela MCMXXX), 76 pages. — Ethnographie préhistorique (nécropole, céramique) et moderne (constructions, objets usuels, meubles); folklore (douze contes, *parrafeos*, *adiviñas*, romances, proverbes, *Cancioneiro*, etc.). Gravures et cartes. Il s'agit d'une localité toute proche de la frontière portugaise et du Cerro de Agúioncha.

— Ildefonso Pereda Valdés, *Raza negra* (*Poemas de Negros, Cantos Africanos, Cancionero Afro-Montevideano*). — Edición del periódico Negro « La Vanguardia », 1929, 80 pages. — *Les poemas* de Negros sont l'œuvre propre de l'auteur; on y retrouve l'influence de Rubén Darío; les *Cantos* sont des traductions; et le *Cancionero*, un recueil de petits poèmes dont deux de Francisco Acuña de Figueroa. Vocabulaire.

— *Auswahl altportugiesischer Lieder* herausgegeben von Silvio Pellegrini. Halle/Saale, 1928. Max Niemeyer Verlag, x-46 pages; M. 1,60. Choix de 50 poésies (parmi lesquelles celle de João Lobeira qui a pour refrain « Leonoreta, fin roseta... »), de 26 auteurs différents (plus 3 anonymes). Courte et utile introduction (mss., bibliographie), et glossaire. On note que la classification traditionnelle en *cantigas d'amor*, *cantigas d'amigo*, *cantigas d'escarno e de maldizer*, est naturellement un peu arbitraire. Précieux petit recueil, le troisième que la *Sammlung romanischer Uebungstexte* consacre à la littérature hispano-portugaise (cf. *Bull. hisp.*, 1927, p. 428).

— P. Pedro M. Vélez, *Algunas observaciones al libro de Aubrey F. G. Bell sobre Fray Luis de León* (*Religión y Cultura*, 1930).

— William Ellery Leonard, *La métrica del Cid* (*Revista de Archivos*, 1930).

— A. Renaudet, c. r. de *Napoléon et l'Espagne* par A. Fugier (*Revue historique*, janv.-févr. 1931, p. 142).

— Ramón Menéndez Pidal, *Historicidad de la leyenda de los infantes de Lara* (*Libro-Homenaje Goyanes*, « Gaceta Médica Española », Montesquiza, 10, Madrid, 1929-1930); 6 pages. — *Realismo de la Epopeya Española* (*Humanidades*, t. XXI, p. 11-33; Buenos Aires, « Coni », Calle Perú, 684; 1930).

— PMLA, June 1930 : Horace Nunemaker, *The Chaldean Stones in the Lapidary of Alfonso X;* Ch. Barrett Brown, *The passive reflexive as applied to persons in the Primera Crónica general;* Ch. Carroll Marden, *Berceo's Martirio de San Lorenzo from an unpublished manuscript* [cf. *Bull. hisp.*, 1931, p. 62]; Joseph Eugène Gillet, *A Spanish play on the battle of Pavia* (1525) [cf. *Bull. hisp.*, 1931, p. 93]; H. Chonon Berkowitz, *Mesonero's indebtness to Jouy;* Nicholson Barney Adams, *A Spanish romanticist parodies himself : Los hijos del Tío Tronera.* — March 1931; *American Bibliography for* 1930, *Spanish*, by Wickersham Crawford (p. 57). — June : Edwin B. Williams, *Tragedia de los Amores de Eneas y de la Reyna Dido;* Henry H. Martin, *The Perseus Myth in Lope de Vega and Calderon with some references to their sources;* William Ellery Leonard, *The recovery of the Meter of the Cid.*

G. C.

— Eloy Bullón y Fernández, *La Cultura geográfica de Virgilio*, Madrid, 1931, 12 p. in-8° (Publicaciones de la Real Sociedad Geográfica). — La culture géographique des Latins, plus vaste et profonde qu'on ne croit généralement, est négligée à tort par les historiens de la géographie ancienne. Non seulement les spécialistes, mais les historiens, les philosophes et les poètes la représentent dignement.

Parmi les poètes, il faut distinguer Virgile, qui lui a donné une assez grande place dans l'*Enéide* et dans les *Géorgiques*.

L'*Enéide* « attend un Victor Bérard » (p. 5). C'est en grande partie un livre de voyages, comme l'*Odyssée*, et on y trouve une exactitude surprenante, une science solide et un grand talent descriptif.

Dans les *Géorgiques*, Virgile montre l'influence du climat sur les produits du sol et sur les travaux des hommes. Il connaît la sphéricité de la terre et sa division en cinq zones, mais il affirme à tort (I, 237 sq.) que les deux zones tempérées sont seules habitables. Au-dessus des connaissances détaillées, il s'élève jusqu'à l'intelligence des lois générales et au sentiment profond des harmonies de la nature et de l'univers. Il mérite donc, pour le second millénaire de sa naissance, « l'hommage fervent » des géographes, comme celui des lettrés.

On voit par ce résumé combien est suggestive la trop courte publication de l'auteur, simple esquisse de l'étude fort intéressante qui serait nécessaire et à laquelle il voudra bien, nous l'espérons, se consacrer.

EMILE DELAGE.

— M. Maurice Bardon, professeur agrégé au Lycée Rollin, ancien membre de l'Ecole des Hautes Etudes hispaniques, a soutenu devant la Sorbonne ses thèses pour le doctorat, le 9 mai 1931.

La thèse complémentaire reproduit la « Critique du Livre de Dom Quichotte de la Manche » (1679), manuscrit de Pierre Perrault, le frère de Claude, auteur de la colonnade du Louvre, et de Charles, qui écrivit les Contes. La discussion a fait ressortir plusieurs points intéressants : Pierre Perrault, partisan des Modernes, emploie les principaux arguments des Anciens, mais, esprit indépendant, il estime que la critique n'a pas à se soumettre à des règles rigides (v. p. 143). Il fut en somme, comme l'a dit M. Hazard, « un Alceste de la critique ».

La thèse principale de M. Bardon est consacrée à « Don Quichotte en France au XVIIe et au XVIIIe siècle ». On y suit la fortune du livre en France jusqu'au début du romantisme. *Don Quichotte* fut sympathique aux héros de la Fronde et la satire contenue dans ce livre de chevalerie n'a pas été vue d'abord par ses premiers lecteurs français. C'est plus tard seulement, vers la moitié du siècle, que la vieille bourgeoisie de 1750 a cherché dans le roman « la dérision bourgeoise de l'aristocratie ». Cette interprétation un peu étroite, n'est-elle pas préférable à celle du XIXe siècle, qui a trouvé chez Don Quichotte toute une conception de l'histoire et de la vie ? M. Bardon, contre ses juges, suivrait plutôt les romantiques...

Quoi qu'il en soit, le jury n'a pas ménagé ses compliments à M. Bardon pour ses beaux travaux, qui représentent de longues années d'un labeur mené à bien dans des conditions difficiles, et, en le déclarant digne du grade de docteur ès lettres avec la mention « très honorable », a exprimé le souhait qu'il nous donne bientôt le « Don Quichotte triste », celui du XIXe siècle français, dont il est près d'achever l'étude.

— M. E. Lambert, maître de conférences d'histoire de l'art à la Faculté des Lettres de Caen, a soutenu ses thèses devant la Sorbonne quelques jours après M. Bardon, le 13 mai.

La thèse complémentaire est la « Tolède » de la Collection des villes d'art (Laurens, éditeur), déjà publiée depuis plusieurs années. M. L. nous a donné là un guide excellent : historiens de l'art et visiteurs moins savants y sont initiés au secret artistique de

Tolède. Une illustration originale très soignée ajoute à l'intérêt du volume.

M. L., après avoir dit que Tolède était à ses yeux la capitale du *mudéjar*, — de même que Burgos est celle du gothique espagnol, — a affirmé que l'évolution technique du Greco était due à l'influence du milieu tolédan. M. Martinenche lui a signalé alors les toiles du divin Morales qui figuraient à l'exposition de Séville et dont la technique spéciale ferait mieux comprendre le changement du Greco après son arrivée en Espagne.

M. Lambert a étudié dans sa thèse principale « L'art gothique en Espagne aux XIIe et XIIIe siècles ». Après une patiente analyse des monuments, il a comparé les éléments obtenus et s'est efforcé de les regrouper comme ils ont dû l'être historiquement.

M. L. a une mémoire visuelle très fidèle et son œuvre abonde en comparaisons. C'est ainsi qu'il a été amené à écrire des pages solides et neuves sur le gothique du nord de la France et qu'il a consacré un chapitre à l' « école hispano-languedocienne », en soulignant les rapports entre monuments espagnols et monuments français. Il a précisé par là les classifications de ses prédécesseurs qui étaient souvent sommaires ou incomplètes.

Des planches nombreuses et des plans illustrent le volume.

La soutenance, après une discussion fort animée par moments, s'est achevée vers 19 heures sur une « guirlande de roses ». M. Lambert a obtenu, avec les félicitations unanimes de ses juges, la mention « très honorable ».

— Le numéro 115 de *La Revue musicale* (mai 1931) contient, aux pages 456-462, des *Notes sur les danses espagnoles*, extraites de « L'Histoire de la danse », de V. Parnac, à paraître chez Rieder.

L'auteur énumère les danses andalouses en décrivant sommairement les différentes figures. Il cite aussi quelques couplets de *malagueñas*, de séguédilles, etc.

M. Parnac passe plus rapidement sur les *jotas*, et ne fait que citer la sardane, le *salto vasco*, les américaines *cueca* et *habanera*, dont on aurait aimé aussi avoir la description. Un paragraphe contient enfin une liste des instruments de musique originaux employés dans la Péninsule.

Ces quelques pages, qui ne semblent pas être le résultat d'études directes de l'auteur, donnent néanmoins une idée exacte des danses espagnoles et surtout de celles du sud. Remercions-en l'auteur, qu'il faut louer en outre d'avoir reproduit correctement les textes espagnols qu'il cite.

PAUL MERIMÉE.

— Cid Rocas Llolet, *A la Sombra de la Aventura*, Editorial Figarola Maurin, Toulouse. — Le roman de M. Rocas Llolet se lit avec

plaisir : il est varié, il est jeune et spontané, et malgré certains défauts de composition, de vraisemblance, qui semblent dus à l'inexpérience, il mérite d'être retenu pour son inspiration. C'est un livre d'énergie et de foi, qui semble incarner les tendances de la jeune Espagne : mélange de culture raffinée puisée dans la riche tradition littéraire et artistique du pays, et de lutte contre les vieux préjugés, d'élan enthousiaste vers l'avenir, d'une génération que le passé ne lie pas.

Le titre du livre est significatif, l' « Aventure » — qui déjà inspire toute l'œuvre de Baroja — c'est ici l' « action » moderne, inspirée et dominée par un idéal comparable à celui qui animait les « conquistadores ». De modernes « conquistadores », c'est bien ainsi que nous apparaissent les héros de ce livre, soit qu'ils aillent à la recherche du progrès, par delà les océans, soit qu'ils poursuivent, sur les traces de l'Archiprêtre de Hita, un passé vivant encore. Là est à notre avis le plus grand charme du livre : le plaisir que nous prenons à les suivre à travers un Guadarrama embaumé de thym, que hantent encore d'authentiques « serranas ».

Autre trait significatif : cette foi en la vie, en l'amour, en toutes les valeurs spirituelles, idée dominante de ce livre, l'auteur l'incarne dans une figure féminine, personnage en quelque sorte symbolique. C'est le type de la femme idéale, si fréquent dans la littérature espagnole moderne, déjà rencontré dans le *Niebla* de Baroja, dans *La Virgen Prudente* de Concha Espina. C'est la femme vertueuse et forte, l'intellectuelle au jugement sain et éclairé, l'amoureuse passionnée et la douce compagne de l'homme; type qui paraît hanter les romanciers espagnols actuels. Ils semblent admettre mieux que nous la femme supérieure et vouloir lui confier le soin de mener la marche vers l'avenir.

— Max Ríos Ríos, *La Bella Intrusa* (*ibid.*). — Ici, « la femme idéale » n'apparaît que dans la pénombre du second plan, inaccessible encore. Le héros la cherche et croit la trouver chez Irma, qu'il épouse. Mais une chose empêche Irma de réaliser ce type et de faire le bonheur de Marcos, c'est la religion, la foi, celle qu'il appelle la *Bella Intrusa* : Irma, incarne l'intolérance.

Dans un livre long, encombré d'obscures et fastidieuses professions de foi, l'auteur s'attache à l'étude d'un problème qui préoccupe l'Espagne actuelle, le problème de la religion. Effleuré et résolu par la négative dans le livre dont nous parlons précédemment, il prend ici la première place sous un aspect du reste original et qui peut intéresser, La foi religieuse est une « intruse » dans notre vie qu'elle trouble et bouleverse de ses faux principes. Sans parvenir à nous convaincre, le romancier la montre responsable des malheurs qui accablent une famille.

Son seul mérite est d'être « belle », aussi M. Max Ríos Ríos annonce-t-il un avenir prochain où la religion sera reléguée au rang des beaux-arts. « Cuando consagradá arte individual la religión figure, émula o hermana, en el conglomerado artístico, entonces habrá hallado su puesto. » « La religión... ha de renunciar a un puesto que se irrogó por la violencia; perdido paulatinamente su vigor en el conflicto de intereses e ideas, llegará a su debido lugar : el culto artístico, pasivo y tolerante. Mientras tanto será una usurpadora. » Mais pourquoi consacrer tant de pages à l'apologie, puis au procès du spiritisme ?

Le style est souvent emphatique ou obscur et il abonde en gallicismes tels que « Fué como a los dos meses que se aventuró en compañía de Bebo. »

A. B.

— Publications récentes :

Robert Ricard, *Etúdes et Documents pour l'histoire missionnaire de l'Espagne et du Portugal*. Collection de la Section scientifique de l'AUCAM. Louvain, 8, rue des Récollets (1931), 237 pages in-8°.

The Novels of Juan de Flores and their European Diffusion. A Study in Comparative Literature by Barbara Matulka. Washington Square College, New York University (s. d. : $ 4.00). XVII-475 pages in-8°.

Lámpara de los Príncipes, por Abubéquer de Tortosa. Traducción española de Maximiliano Alarcón, catedrático de lengua arábiga en la Universidad de Barcelona. Madrid, MCMXXX, 2 tomes de LXIII-438 pages et 548 pages in-8°.

— *Erratum*. Dans notre précédent fascicule, p. 190, l'alinéa qui commence par « C'est peut-être l'occasion... » devrait suivre celui qui commence par « Jean Cassou... » (p. 191).

---

5 *juillet* 1931.

LA RÉDACTION : P. PARIS ; G. CIROT, *secrétaire ;*
G. RADET, *directeur-gérant.*

Vol. XXXIII Octobre-Décembre N° 4

UN IGNOTO MANOSCRITTO PALERMITANO DELLE "OBRAS LIRICAS"

DI DON ANTONIO DE SOLIS Y RIVADENEYRA

Sebbene il Solís sia quasi esclusivamente noto per la sua *Historia de la conquista de Méjico*, si conserva di lui anche una non troppo esigua raccolta di poesie liriche, curata e pubblicata postuma da d. Juan de Goyeneche. Il volume ebbe successivamente tre edizioni, nel 1692, nel 1716 e nel 1732, identiche per tutto quanto riguarda il testo e i preliminari. Non mi fu possibile vedere nessun esemplare della prima edizione, poichè non ne esistono nelle biblioteche governative italiane; ma ebbi tra mano una magnifica copia dell'edizione del 1716, appartenente alla R. Biblioteca Palatina di Parma (segnatura CC.VII.27535), della quale do qui appresso la descrizione.

VARIAS / POESIAS / SAGRADAS, / Y PROFANAS, / QUE DEXÒ ESCRITAS / (AUNQUE NO JUNTAS, NI RETOCADAS) / DON ANTONIO DE SOLIS Y RIBADENEYRA, / Oficial de la Secretaria de Estado, y Secretario de / su Magestad, y su Chronista Mayor / de las Indias. / RECOGIDAS, Y DADAS A LUZ / POR DON JUAN DE GOYENECHE. / DEDICADAS / *Al SEÑOR Doct. D. ALEXANDRO METELLO / de Sousa y Meneses* [1]. / CON LICENCIA. / ——— / En MADRID : Por FRANCISCO DEL HIERRO. / Año DE M.DCC.XVI. / *A costa de Francisco Lasso, Mercader de Libros.*

In 4; pagg. 12 non num. + 352 num.; 1 carta bianca al fine.

Segnatura : 3+3, A4+4... / Y4+4. Richiami a piè di pagina. Titoli correnti in alto : *Vida de Don Antonio — de Solis*

1. La 1ª edizione (cfr. *Barrera*, pagg. 375-376) era dedicata a Doña Josepha Alvarez de Toledo y Portugal Téllez Girón.

y Rivadeneira (pagg. 2-13); SONETOS VARIOS — DE D. ANTONIO DE SOLIS (pagg. 26-75); POESIAS VARIAS — DE D. ANTONIO DE SOLIS (pagg. 76-328); il titolo manca alle pagg. 329-330.

La numerazione presenta i seguenti errori : 173 per *273;* 197 per *297;* 317 per *319;* la segnatura è errata alle pagg. 183 (L4 per *M4*) e 339 (Z2 per *Y2*); i richiami a piè di pagina hanno pure alcune irregolarità : pagg. 25 (*A* per A); 28 (id.); 34 (A per *A*); 35 (id.); 37 AVIEN- per Avien-); 44 (ME- per Em-); 45 (VN per *Vn*); 124 (Yo per Y); 136 (*AL* per *Al*); 178 (*De*- per *DE*-); 183 (*En* per *EN*); 215 (pro per por); 297 (las per Las); 307 (*A* per A); 308 (id.); 309 (id.); 312 (DE- per *DE*-); 314 (*PON*- per PON-); 316 (*PI*- per PI-); 317 (*PON*- per PON-); 318 (*MO*- per MO-); 321 (*CON*- per CON-); 322 (*A*L per *AL*); 328 (MO- per *MO*-); 336 (Res- per REs-).

Il testo, secondo l'uso, é ad una colonna per i versi lunghi, a due colonne divise da un semplice filetto per i brevi. Le iniziali sono grandi, ma non ornate; tra un componimento e l'altro e in principio e in fine di ogni gruppo di componimenti, si hanno fregi tipografici lineari composti da 6 elementi tipografici diversi e variamente disposti; 5 tipi di cul-de-lampe si trovano alle pagg. 13, 19, 126, 152, 157, 165, 173, 204, 245, 296, 306, 310, 311, 338, 350.

I preliminari comprendono : la *Aprobación* di Joseph Lopez de Echaburu y Alcaraz, in data 26 agosto 1692 (pag. v); la *Licencia del Ordinario* a firma di Domingo di Goitia (per ordine del Lic. Don Alonso Portillo y Cardos), in data 27 agosto 1692 (pag. vi); la *Aprobación* del Lic. Don Miguel Ladron de Guevara, in data 14 settembre 1692 (pagg. vii e viii); la *Licencia y Tassa*, a firma di Santiago Augustin Riol, in data 11 novembre 1716 (pag. ix); la *Fee de erratas* firmata dal Lic. Don Benito de Rio y Cordido, in data 27 ottobre 1716 (pag. ix); un discorso di *Don Juan de Goyeneche al lector* (pagg. x-xii).

Il testo si inizia a pag. 1 con una *Vida de D. Antonio de Solis y Rivadeneira*, non firmata, ma certamente del Goyeneche che curó l'edizione, che va fino a pag. 13; la pag. 14 ha un *Catálogo de las obras* che comprende la *Historia de la Nueva España, Cartas familiares y políticas*, un tomo di *Comedias* e il tomo postumo delle *Varias Poesías*. A pag. 15 é un *Soneto* di D. Francisco Bueno, *En alabanza de las obras yà impressas*, etc.; alle pagg. 16-19 é un *romance* di endecasillabi assonanti in *u-a*, di Fray Joseph Antonio de Hebrera y Esmir, *A la Immortal memoria*, etc.; alle pagg. 20-23 sono tre *Anagrammata et Epigrammata* e un *Distichon et Anagramma* sul nome del Solís, del Goyeneche; a pag. 24 é un altro *Anagramma* di Iodocus de Bac Ker.

A pag. 25 cominciano i *Sonetos Varios* che giungono fino a pag. 75; da pag. 76 a pag. 187 sono contenute le *Poesías Varias*, comprendenti *tercetos, silvas, redondillas, endechas, romances, geroglíficos, cabezas de motes, letrillas, jácaras, satyras, coplas de pie quebrado, epigramas, seguidillas, décimas, glosas, coplas*. A pag. 188 cominciano le *piezas teatrales : representaciones panegíricas, loas, sainetes*, frammenti di *Comedias, diálogos, representaciones graciosas;* da pag. 287 a pag. 296 é una *silva burlesca, Hermafrodito y Samalcis;* da pag. 297 a pag. 306 sono alcune *versioni* poetiche di frammenti latini di Giovenale, Orazio, Sedulio, Cornelio Gallico, Seneca, Gregorio Nazianzeno e di un *proverbio* latino. Le pagg. 307-330 contengono un gruppetto di componimenti vari che furono dati in luce quando giá erano pronti alla stampa i fogli precedenti (tra l'altro una *Relación graciosa de un viaje in quintillas*, e un *Mote y tono* da cantarsi).

In fine vi sono le *Tablas*, dei capoversi (pagg. 331-338), degli argomenti (pagg. 339-349) e dei metri (pagg. 349-350).

***

Di queste poesie che non aggiungono molto alla gloria del Solís, saldamente appoggiata alla immortale « *Historia de la conquista de Méjico* », alcune sono raccolte in un curioso manoscritto della Biblioteca Comunale di Palermo. Chi mai le

abbia riunite, per quali mani il volumetto sia passato prima di giungere al Canonico Domenico Schiavo che ne fece dono alla pubblica biblioteca della sua città, é un problema che inutilmente ho cercato di risolvere : né spero che altri, più fortunato di me, riesca a gettar luce sull'argomento.

Mi limito perciò a descrivere il manoscritto e a dare un saggio delle poesie contenutevi, scegliendole tra quelle che presentano un maggior numero di varianti; con questo non intendo però rinunciare alla prima mia idea, di pubblicare cioé un'edizione critica delle *Poesie* del nostro, giovandomi appunto del manoscritto che ora forma oggetto del mio studio.

Il *codice palermitano* é segnato 2Qq B. 9. — Si tratta di un volumetto in-4, del formato di cm. 14 × 19; comprende 101 fogli non numerati, più 4 carte bianche in principio e 8 in fine. I fogli sono segnati in basso cosi : A + 7, B + 7... N + 7; vi sono anche a pié di pagina alcuni richiami, non però in modo costante.

Il volume é legato in piena pergamena, con filettature dorate e bei fregi agli angoli e nel centro dei piani; il tipo della legatura é settecentesco. Appartenne al Canonico Domenico Schiavo, erudito palermitano del secolo XVIII, e porta sulla guardia interna un *ex-libris* con la inscrizione : *Ex dono Rmi Can.ci S. I. D. D. Dom.ci Schiavo, 1765.*

Non ha frontispizio alcuno; solo nella parte superiore del fol. 1 r. si legge : *Obras liricas de D. / Antonio de Solis. Sonetos*, e comincia senz'altro il primo sonetto. Come nell'edizione a stampa descritta, i componimenti sono qua raggruppati seguendo un criterio esclusivamente metrico; cosí abbiamo prima i *sonetos* (fol. 1 r.-10 v.) una *oración* polimetra (fol. 10 v.-15 v.); *tercetos* (fol. 15, v.-17 v.); *décimas* (fol. 18 r.-26 v.); *redondillas* (fol. 27 r.-28 r.); *coplas de pie quebrado* (fol. 28 r.-32 v.); *epigrama* in *redondillas* (fol. 32 v.); *satyra* (fol. 32 v.-34 v.); *glosas* (fol. 34 v.-42 r.); *romances* (fol. 42 r.-95 v.; notiamo però che vi sono intercalate due *jácaras*, fol. 63 r. e 82 v.; un *romance con estribillo*, fol. 86 v.; una *letrilla*, fol. 87 v.); ab-

biamo infine un'altra *jácara* (fol. 95 v.-98 v.); un componimento in *endechas* (fol. 98 v.-100 r.) e due in *seguidillas* (fol. 100 r.-101 v.). I componimenti sono in tutto 114, ivi compresi quelli *glossati*.

Indice dei capoversi.

(Il numero che precede é il numero d'ordine che i componimenti hanno nel manoscritto [1]; se il primo verso del testo a stampa ha altra forma, lo si indica tra parentesi. Le abbreviazioni che seguono il verso, corrispondono al metro in esso usato : *s.*= soneto, *r.*= romance, *d.*=décima, *sg.*=seguidilla, *c.p.q.*=copla de pie quebrado, *j.*=jácara, *sl.*=silva, *s.c.e.*=soneto con estrambote, *c.*=copla, *rd.*=redondilla, *e.*= epigrama, *q.*= quintilla, *gl.*= glosa, *st.*= satira, *l.*= letrilla.)

		M. pag.	P. fol.
99.	Agora que estamos solos. *r*	121	77 v.
112.	Agora que la noche, *r*..................	166	98 v.
107.	A hablar contigo me pongo, *r*...........	134	89 r.
45.	A la segunda sangria, *d*...............	172	24 r.
114.	Al retrato de Anarda, *sg*...............	161	100 v.
30.	Amar a dos y a entrambas con fineça, *s.c.e*..	46	10 r.
106.	Amor ya estoy de tu parte, *r*.............	131	88 r.
92.	Anarda el mas uiuo fuego, *r*...........	124	64 v.
57.	Antes que prorrumpa el llanto, *c.p.q*......	158	28 r.
111.	Añasquillo el de Segobia, *j*	150	95 v.
103.	Apolo tu que a las nueue, *r*	109	83 v.
82.	Aqui de Apeles aqui, *r*..................	117	50 v.
48.	Aqui o huesped el primor, *d*.............	178	25 r.
83.	A un Moço recien casado, *r*.............	154	53 r.
49.	Ay ua el agua beued, *d*.................	170	25 r.
101.	Breue adorada ausente, *r*................		81 r.
	(Ay que de pesares, Filis)...............	111	
50.	Busco señora en tu ausencia. *d*.........	175	25 v.
31.	Campana y a estas horas, *sl*.............	81	10 v.
4.	Cielo despues de tantos años este, *s*......	63	2 r.

1. Indico con M. l'edizione a stampa di Madrid, 1716; con P. il ms. di Palermo.

		M. pag.	P. fol.
63.	Cinco damas diz que tienes, *c*	183	35 v.
5.	Como ha tanto que sufro tu inclemencia *s*	51	2 r.
10.	Creció Carlos con passos poco lentos, *s*		4 r.
	(Tanto reposo en jovenes alientos)	31	
109.	Cruel apacible mia, *r*	133	91 v.
100.	Deidad amor te apellidan, *r*	123	80 r.
8.	Deja temores Licio la inclemencia, *s*		3 r.
	(De què te assustas, Licio? La inclemencia)	59	
96.	Dejaua la noche amigo, *r*	107	71 v.
32.	Del ayre ya las mudas atenciones, *s*		15 v.
	(Del Ayre, yà las mudas suspensiones)	76	
20.	De que te inquietas pueblo bullicioso, *s*.	39	7 r.
98.	De sangres y penitentes, *r*		74 v.
	(Erase un Joven, que el Jueves)	101	
58.	Desata musa famosa, *c.p.q*	155	29 v.
91.	Despues bellissima ausente, *r*	104	64 r.
94.	Despues heroyco Marques, *r*	97	67 r.
65.	De tu talle y cara quien, *rd*	184	36 v.
9.	Dieronte ciento golpes inhumanos, *s*		3 v.
	(Dieronte ciertos golpes inhumanos)	60	
11.	Diez años perdio mi rendimiento, *s*		4 r.
	(Dias, años perdiò mi rendimiento)	47	
37.	El calenturon que oy dia, *d*	173	22 r.
18.	El carro de los dias repetido, *s*		6 r.
	(El curso de los años repetido)	26	
1.	El principio interrumpe a tus verdores *s*.	58	1 r.
25.	El que del trato humano se desuia, *s*		8 v.
	(El Hombre, que del Hombre se desuia)	57	
97.	Entregastete, Minguilla, *r*	120	73 v.
81.	Erame yo Ines antaño, *r*	116	48 v.
85.	Erase un sabado quando, *r*	129	55 v.
93.	Escuchad esto que os digo, *r*	125	66 r.
36.	Esos papeles bien mio, *d*	174	21 v.
47.	Esta es quadre o no quadre, *d*	169	24 v.
23.	Estos son o Marques esclarecido, *s*	40	8 r.
59.	Fabio pues no miras esa, *e*. (*rd.*)	159	32 v.
16.	Feroz el bruto al ver tu diligencia, *s*	64	5 v.
14.	Fili a los ojos de Nise, *d*	45	5 r
64.	Fili otro tiempo es verdad, *q*. (*gl.*)	183	35 v.
34.	Filis aquella belleça, *d*	177	19 r.

		M. pag.	P. fol.
2.	Goçaua yo harto digo yo goçaua, *s*........	44	1 r.
35.	Hermosa Filis mi amor, *d*.............	168	20 v.
7.	La antigua suerte mia si fue mia, *s*......	48	3 r.
12.	La bella Elisa es fuego que alimenta, *s*....		4 v.
	(La Bella Elisa, el fuego, que alimenta)....	55	
17.	La ceruiz mas rebelde sin uiolencia, *s*....		6 r.
	(La Cerviz mas altiva, sin violencia)......	34	
75.	Los primores de una fea, *c*...............	185	41 r.
15.	Llega deten el passo reuerente, *s*........	33	5 v.
52.	Lloro Fisi y yo oluidado, *d*...............		26 r.
	(Llorò Anarda; y yo olvidado)...........	169	
39.	Mi amor don Francisco amigo, *d*..........	171	22 v.
13.	Mi amor te cansa Filis porque fia, *s*........		5 r.
	(Mi Amor te cansa, ò Filis, porque fia)....	45	
41.	Mis musas a mas andar, *d*...............	170	23 r.
68.	Muerte de mi amor ardiente, *q*. (*gl.*)......	180	37 v.
70.	Niega a la uoz su passion, *q*. (*gl.*)........	181	38 v.
27.	No de otra suerte exalacion que ofrece, *s*..	42	9 r.
56.	No os quisiera responder, *rd*.............	163	27 r.
110.	No pienses bella Lisarda, *r*.............	127	92 v.
66.	No puedes Francisca en mi, *q*. (*gl.*)........	184	36 v.
79.	O grande Filipo en quien, *r*.............	95	43 v.
29.	Otra uez Fili aquel dudoso aliento, *s*......	53	9 v.
77.	Oy en un pielago entro, *r*.............	114	42 r.
26.	Oy Fili ingrata a tus umbrales llego, *s*....	43	9 r.
6.	Oy que tu esteua y pequeñez alabo, *s*......		2 v.
	(Oy, que tu Esteba y pequeñèz, estrecho)	62	
80.	Por que por que me he de estar, *r*........		47 r.
	(Mi Retrato me ha pedido)...............	112	
89.	Preguntasme Fabio amigo, *r*.............	105	60 v.
44.	Quan atinado quan fuerte, *d*.............	170	24 r.
60.	Que Flora a un amante ciego, *st*. (abbaac_8c_4)	153	32 v.
22.	Que me tuuiste amor has confessado, *s*....	54	7 v.
40.	Que para uos no se hiço, *d*...............	169	23 r.

		M. pag.	P. fol
62.	Quien calla su sentimiento, *q.* (*gl.*)........	179	34 v.
72.	Quien de un amor se preuiene, *d.* (*gl.*)......	179	39 r.
105.	Quien es aquel que fiado, *l*................		87 v.
	(O como se remonta)	142	
71.	Quien tiene de (*que*) quejarse, *c*..........	182	39 r.
61.	Quiero mi graue tormento; *d*...........	179	34 v.
76.	Rendido adoro el primor, *d.* (*gl.*)........	185	41 r.
46.	Responded niña un renglon, *d*...........	175	24 v.
38.	Señora a uuestra sangria, *d*............	175	22 v.
86.	Señor el de Cantillana, *r*...............	135	57 r.
95.	Señor Marques retirado, *r*...............	99	69 v.
84.	Señor mio Jesuchristo, *r*................	139	54 r.
108.	Sepa el mundo que por irse, *r*...........	133	91 v.
33.	Si Anarda si tu desden, *d*..............	176	18 r.
88.	Si lo haceis por las almendras, *r*.........	130	59 v.
73.	Si quando mas ofendido, *rd*.............	187	40 r.
69.	Suspiros que bien se dan, *rd*.............	181	38 v.
78.	Todo el porfiar lo alcança, *r*..............	115	43 r.
90.	Todos los Jaques se arrimen, *j*...........	148	63 r.
51.	Tomad de tabaco un poco, *d*.............	173	25 v.
42.	Tres amantes diz que tienes, *d*...........	171	23 v.
43.	Tres supe ayer que tenias, *d*.............	171	23 v.
21.	Tu edad oy al curso florescente, *s*........		7 r.
	(Oy de tu edad el curso floreciente)......	56	
54.	Una banda al recibir, *d*.................		26 v.
	(Vna Vanda, al reuiuir).................	174	
55.	Un escudo es mi presente, *d*.............	172	26 v.
104.	Ven espiritu diuino, *r*.................	137	86 v.
67.	Ven muerte tan escondida, *rd*...........	180	37 v.
87.	Venturosa casadilla, *r*..................	132	58 v.
28.	Verse abrasar en inuisible fuego, *s*......	52	9 v.
19.	Viene Abril y que hace en dos raçones, *s*..	61	6 v.
53.	Vos escriuis de tal arte, *d*..............	172	26 r.
74.	Vuestro agrauio desperto, *q.* (*gl.*)........	187	40 r.
24.	Ya muere el dia aquel monte eminente, *s*..	32	8 r.
3.	Ya Señor de tu furia el alma auiso, *s*......	28	1 v.

	M. pag.	P. fol.
113. Yo digo que las feas, *sg*	160	100 r.
102. Yo el Jaque mayor de quantos, *j*	109	83 v.

***

Dall'esame del manoscritto, che é di scrittura chiara, quasi tutta di una mano sola (soltanto i fol. 91 v.-92 v., 95 r. e 97 r. sono d'altra grafia), sia per la qualità della carta e dell'inchiostro lievemente rossiccio, sia per il tipo calligrafico e per la mancanza di stacchi tra parola e parola, esso appare opera degli ultimi anni del secolo XVII. E, a mio vedere, si tratta di copia eseguita da un amanuense italiano di su un manoscritto. Infatti alcune particolarità ortografiche (la frequente alternanza tra la *c interdentale* e la *s;* la quasi costante sostituzione delle forme *proprio, -a* alle corrispondenti spagnole *propio, -a;* il raddoppiamento delle consonanti) inducono a pensare che il trascrittore sia un Italiano; e un altro indizio, lieve ma non del tutto disprezzabile, é dato dal fatto che dalla segnatura al basso dei quaderni é esclusa la lettera *K*, che per quest'uso é sempre adoperata dagli Spagnoli.

Quanto all'originale su cui la copia fu eseguita, non mi pare che si possa richiamare in dubbio che si tratti di un manoscritto e non delle edizioni a stampa. E ció per due motivi : 1) per le varianti talora numerosissime che offre il manoscritto palermitano, e 2) perché l'ordine in cui i vari componimenti sono trascritti é del tutto arbitrario e non ha alcuna rispondenza nel testo a stampa, né obbedisce ad un qualsiasi criterio logico.

Altre supposizioni non é lecito fare in proposito, ma credo tuttavia che si possa con molta probabilità affermare che *si tratta di copia degli ultimi anni del secolo* XVII, *eseguita da un trascrittore italiano di su un originale manoscritto.*

Dell'importanza delle varianti date dal nostro ms. si potrà agevolmente giudicare attraverso le poche poesie riportate di seguito, delle quali parecchie, piú che modificate e corrette, appaiono completamente rifatte

ANTONIO GASPARETTI.

— I —

Amor sin esperanza,
bien hallado en su infelicidad.
Soneto.

Como ha tanto que sufro tu inclemencia,
o no me ofende, Clori, ò no la siento;
que la costumbre enflaqueciò el tormento,
haziendo natural esta violencia.

Mi dolor (si ay dolor sin resistencia)
tiene sin exercicio al sufrimiento,
porque constante el mismo sentimiento.
llega yà reprimido à la paciencia.

El corazon, que sabe lo que vales,
allà con el silencio en sus retiros,
tal vez se aflige de tus sinrazones;

pero tan abrazado con sus males,
que halla respiracion en los suspiros,
y trata como afectos las passiones.

(Ed. 1716, pag. 51.)

— I —

Otro (*soneto*) al desden de una dama.

Como a tanto que sufro tu inclemencia
o no me ofende Clori o no la siento,
que la costumbre enflaquesió el tormento
haçiendo natural esta violencia.

Ya el dolor en mi ociosa resistencia
el officio usurpó del sufrimiento,
porque constante el mismo sentimiento
no ha dejado que obrar a la paciencia.

Al principio en el alma que encendida
anheló a la templança de tu fuego
estuuo este dolor menos remiso.

Ya no aflije, ya agrada, ya da uida
porque en uirtud de la costumbre luego
fue facil, despues dulce, ya preciso.

(Ms. Pal., fol. 2 r.-v.)

— II —

A un Enano Estevado.
Soneto

Oy, que en tu esteva, y pequeñèz, estrecho
el buelo de mi pluma vergonçosa,
atiende (ò Nadie) y dime si eres cosa;
que dudo si te miro, ò te sospecho.

Si dexaste à tu padre satisfecho
de que acertò, al hazerte, un cosicosa,
tu madre sè, que anduvo escrupulosa
de verse convencida en un mal hecho.

Pareces obra de la fantasìa,
quando hazes de tus piernas tu ventana,
y entre la esteva el cuerpecillo assomas.

Sin duda, al escrivir tu forma humana,
Naturaleza errò la Ortografia,
pues hizo un punto encima de dos comas.

(Ed. 1716, pag. 62.)

— II —

Otro (*soneto*) a un enano esteuado.

Oy que tu esteua y pequeñez alabo
atiendo o nadie y aun estando alerto
a uerte, cuerpiuizco y pernituerto
(con el 1) *cuerpo entre piernas como rabo.*

Mas aun no empieço a uerte, quando acabo
y acabo entre esteuado desconcierto.
que fueras fiero por el cabo es cierto
si todo tu llegaras a ser cabo.

1. Nel ms. vi é una parola assolutamente indecifrabile.

Con tamaño donayre y biçarria
Haciendo de tus piernas tu ventana
entre la esteua el *cuerpecito* asomas.

Naturaleça errò la ortografia [2]
sin duda al escriuir tu forma humana
poniendo un punto encima de dos comas.

(Ms. Pal., fol. 2v.-3r.)

— III —

A un infeliz, que
fué dichoso, y se hallaba conten-
to con su suerte.

Soneto.

La antigua suerte mia (si fuè mia)
desvaneciò en su edad mas oportuna,
yà descanso, que entonces la Fortuna,
con lo que me adornaba, me oprimia.

Con què temor, què sin quietud vivia
entre unos bienes sin constancia alguna!
Dime, Prosperidad siempre importuna,
si te gozaba, ò si te padecia?

Aora sì, que vivo assegurado,
y en tanto mal, de riesgos defendido;
que no es capaz de aumentos el extremo.

O feliz suerte! mejorè de estado,
muchos fueron los bienes, que he perdido;
pero son mas los males, que no temo.

(Ed. 1716, pag. 48.)

2. La seconda terzina nel ms. é formata dagli stessi versi dati dal testo a stampa, diversamente disposti.

— III —

Otro (*soneto*) a un hombre que tuuo muchos bienes de fortuna y los perdiò todos.

La antigua suerte mia si fue mia
caducò, allà en su edad mas oportuna
ya *deścansa* que entonces la fortuna
con lo que me adornaua me oprimia.

No temo agora, entonces si temia
la mudança al feliz siempre importuna
y assi no poseia dicha alguna
antes la dicha a mi me poseia.

Aora si que uiuo assegurado
y en tanto mal de riesgos defendido
que no es capaz de aumentos el extremo.

O feliz suerte, mejoré de estado
muchos fueron los bienes que he perdido
pero son *menos* [1] los males que no temo.

(Ms. Pal., fol. 3r.)

— IV —

A un hombre, que se
afligía con el temor de un trabajo,
de que estaba amenazado.
Soneto.

De què te assustas, Licio? La inclemencia
del mal, constante aguarda, no rendido;
mira que si el amago te ha vencido,
triunfarà el golpe de tu resistencia.

Que si en la prevencion, y en la experiencia,
dos veces se padece lo temido,

1. Evidentemente errato per *mas*, giacché, oltre al senso, si oppone alla variante anche il metro.

menos fuerte el mal llega, el que afligido,
con el temor divide la paciencia.

Què desatento el hombre, què imprudente
dispone a sus contrarios la vitoria,
enflaqueciendo el mismo su denuedo!

No basta el sufrimiento al mal presente,
y busca el que passò, con la memoria,
o el que quizà no viene, con el miedo?

(Ed. 1716, pag. 59.)

— IV —

Otro (*soneto*) a un hombre aflijido con el temor de una desdicha.

Deja temores, Licio! La inclemencia
del mal costante aguarda no rendido,
mira que si el amago te ha uencido
le sobra al golpe toda su uiolencia.

O por lo menos pues con la experiencia
dos veces se padese lo temido
menos fuerte el mal llega, el que aflijido
con el temor divide la paciencia.

No te sujetes a dolor tamaño
dejen a tu esperança mal perdida
las sospechas del riesgo algun denuedo.

Que tal uez un temor despertò un daño
o ignorancia del proprio amor uencida
prouocar al peligro con el miedo.

(Ms. Pal., fol. 3r.-v.)

— V —

A la muerte del Señor Infante Don Carlos, considerando este infortunio à vista de la quietud misteriosa de su vida
Soneto.

Tanto reposo en jovenes alientos,
y tanta madurèz en verdor tanto,

denotaban su muerte, y nuestro llanto,
que à su termino corren los aumentos.

O quanto en èl logrò sus documentos
de la Prudencia el Magisterio Santo!
Pues siendo tan feliz, le enseñò quanto
aprehender suele de los escarmientos.

Todavia en su aspecto permanece
la quietud, que triunfò del Mundo ciego,
sacando luz de engaños advertidos.

O vivo yaze, ò si muriò, parece
que sin turbar la paz de sus sentidos.
continuò la Muerte su sossiego.

(Ed. 1716, pag. 31.)

— V —

Otro (*soneto*) a la muerte del Señor Infante D. Carlos.

Crecio Carlos con passos poco lentos,
su edad adelantando con su auiso
mas ay que crecio mucho y es preciso
que a su termino *corran* los aumentos.

Cuerdo rijio los jovenes alientos [1]
con que nunca le hirio golpe improuiso
solo el compuso quieto no remiso
su prudencia de agenos escarmientos.

Oy pues si ayer en sosegado fuego
corazon [2] *gouerno su edad ardiente*
mejor raçon su nueua edad gouierna.

O quietud misteriosa ayer ya eterna
sin turbar el sossiego el accidente
continuo la muerte su sossiego.

(Ms. Pal., fol. 4r.)

1. Cfr. v. 1 del testo a stampa.
2. Questa la lezione manoscritta; mi pare tuttavia che si debba correggere in *con razón*. L'errore é probabilmente dovuto all'affrettata lettura di *cō razon*.

— VI —

Epitafio a la muer-
te de Fray Lope Felix de Ve-
ga Carpio.
Soneto.

Llega, detèn el passo reverente,
immobil, yà de absorto, y yà de atento;
imita el Marmol de esse Monumento,
donde el mayor Varon yaze altamente.

Con su aliento añadiò el Bronce eloquente
alma al oìdo, espiritus al viento;
y aun del suspiro, que apurò su aliento,
formò la Fama voz indeficiente.

Esto no fuè morir, pues se derrama
su nombre, libre yà de los despojos
de la mortalidad, y sus olvidos.

Ardid fuè de las vozes de la Fama,
que entre sus alas le robò a los ojos,
por tener mas atentos los oìdos.

(Ed. 1716, pag. 33.)

— VI —

Otro (*soneto*) a la muerte de Lope de Vega.

Llega deten el passo reuerente
immobil ya de absorto, ya de atento.
Imita el Marmol desse monumento
donde el mayor uaron yaçe altamente.

Con su aliento añadio el bronce eloquente
alma al oydo espiritus al uiento.
Y aun *de suspiros* que apuró su aliento
formó la fama voz indeficiente.

Faltó Lope a la uista, no se llama
muerte, aquella que el triunfo y los despojos
del veloz tiempo deja redimidos.

Ardid fue de las voces de la fama
que entre sus alas le rouó a los ojos
por tener mas atentos los oydos.

(Ms. Pal., fol. 5v.)

— VII —

A la brevedad de la vida
Soneto.

El curso de los Años repetido
gasta la edad, con natural violencia;
y el tardo amanecer de la prudencia
conoce el Tiempo, quando le ha perdido.

La mitad fuè del sueño, y del olvido;
la otra mitad, ò error, ò negligencia :
mas, ò vivir! Dificultosa ciencia,
quien en toda una vida te ha sabido?

Duran los dias; pero quien percibe
su duracion, si es menos inconstante
la intrepidez de nuestra fantasìa?

O què importa el durar, si solo vive
el que sabe acertar aquel instante,
principio, y siempre, del eterno Dia?

(Ed. 1716, pag. 26.)

— VII —

Otro (*soneto*) a la Breuedad de la Vida.

El carro de los dias repetido
gasta la edad con natural uiolencia,
y todos al morir de una dolencia
solo en que mueren saben que an uiuido.

Por esto (*se*) [1] *experimenta lo perdido*
tarde aprouecha siempre la experiencia.

1. Evidentemente, per ragioni metriche e logiche, *se* va espunto.

Mas o uiuir, dificultosa ciencia,
quien en toda una uida te ha sabido?

La muerte diga que al nacer recibe
quien de los uicios uiue a la blandura
uida que es antes muerta que adquirida.

Dichoso pues quien viue quando uiue
y ay del que quando uiue solo dura
y lo que dura es tiempo mas no vida.

(Ms. Pal., fol. 6r.-v.)

— VIII —

A la Rosa, morali-
dad burlesca.
Soneto.

Viene Abril, y què haze? En dos razones
viste à un Rosal de hojas, que ha texido,
y luego toma, y dize : Este vestido
tiene hojales; pues demosle botones.

Daselos, y los rompen a empujones
las ormillas, que el Tiempo ha colorido;
ascuas oy, que la Purpura ha encendido,
de los que eran ayer verdes carbones.

Nace la Rosa, pues, y apenas dexa
el boton, quando un lodo la salpica;
un viento la sacude, otro la acosa :

ajala un Lindo, huelela une Vieja;
y al fin viene à parar en la Botica :
si esto es ser Rosa, el diablo que sea Rosa.

(Ed. 1716, pag. 61.)

— VIII —

Otro (*soneto*) a una Rosa desojada del viento.

Viene abril y que ace? en dos raçones
uiste a un rosal de ojas que ha tejido.

Y luego toma y dize : este uestido
tiene oxales, pues demosle botones.

Daselos y (*se*) [1] los rompen a empuxones
las ormillas que el tiempo ha colorido
Asquas que la purpura ha encendido
de los que eran ayer uerdes carbones.

Una pues rosa entre otras cuyo rojo
matiz enpacho daua colorada
a toda uista se engreya hermosa.

Miro el austro sus ojas de mal ojo
y assi en un soplo se murio deaojada.
Si esto es ser rosa el diablo que sea rosa.

(Ms. Pal., fol. 6v.-7r.)

— IX —

Al cumplir años una
Dama.
Soneto.

Oy de tu edad el curso floreciente
debe otro passo al Tiempo fugitivo,
y oy de mi libertad el cuello altivo,
de otro passo de amor la huella siente.

Aquel Sol, que en tus ojos altamente,
retrato es de su Autor, copiado al vivo,
oy alumbra eficaz, y abrasa activo,
aunque à pocas distancias de su Oriente.

O, siempre tu hermosura, en el decoro,
que à lo immortal se debe, estè escondida
del Tiempo, que aun el Marmol desfigura!

Viva otro tanto, como yo la adoro,
y en la Region del Alma introducida,
durarà mas que el Tiempo tu hermosura.

(Ed. 1716, pag. 56.)

1. Il *se* va espunto.

— IX —

Otro (*soneto*) al cumplir años una dama.

Tu edad oy al curso floreciente
fija otro paso *al* tiempo fugitivo
y de mi libertad el cuello altivo
de otro passo de amor la huella siente.

Oy pues de tu hermosura el Sol luciente
siendo de mis ardores incentiuo
resplandece eficaz, abrasa actiuo
aunque a pocas distancias de *tu* oriente.

Mas o nunca del tiempo a las porfias
tu beldad ceda aunque tu edad dichosa
llegue a igualar la edad de tu cordura.

Reuclate al imperio de los dias
viue los siglos de mi amor hermosa.
Durará mas que el tiempo tu hermosura.

(Ms. Pal., fol. 7r.-v.)

— X —

Contra la Soledad.
Soneto.

El hombre, que del hombre se desvia,
y los desiertos, Parmeno, apetece,
o entre su misma flema se entorpece,
o se embelesa en su melancolia.

Si allà en tu solitaria fantasìa
menos veloz el Tiempo te parece,
repara bien, si el ocio desvanece
aquello inutil, que le sobra al dia.

Quando en esse hazer nada te contemplo,
temo, si tu retiro es negligencia;
porque nadie està bien solo consigo :

quel el bueno pierde el fruto del exemplo,
el sabio es avariento de la ciencia,
y el malo es delinquente sin testigo.

(Ed. 1716, pag. 57.)

— X —

Otro (*soneto*) contra la soledad.

El que del trato humano se desuia
y los desiertos Parmeno apetece
quando las soledades encarece
su flema alaba a su melancolia.

Confiesso que al viuir sin compañia
mas tardo el tiempo no mayor parece
y si mayor, el otro desuanece
aquello inutil que le sobra al dia.

Yo quando mas esta opinion contemplo
hallo mas fundamento para ella :
solo nadie esta bien Parmeno amigo.

Que el bueno pierde el fruto del exemplo
si esta en la soledad, y el malo en ella
maquina el mal o le obra sin testigo.

(Ms. Pal., fol. 8v.)

— XI —

A la Brevedad, y
engaño de las dichas de
Amor.
Soneto.

No de otra suerte exalacion, que ofrece
a nuestros ojos la Region del Viento,
aun con mas vanidad, que su elemento,
nace, discurre, para, desvanece;

que, à vista de su origen, desfallece
de Amor, ò Filis, el placer violento;
caduca luz, que dura aquel momento,
que engendra el humo, con que se obscurece.

No mas dichas de Amor, tyrana hermosa,
dure tu enojo, y vivirà segura
mi razon de ofuscarse nuevamente;

que aunque mal, tarde, ò nunca se reposa,
acà en el centro de mi desventura,
mas quiero estàr caìdo, que pendiente.

(Ed. 1716, pag. 42.)

— XI —

Otro (*soneto*) a la breuedad de los bienes de Amor.

No de otra suerte exalacion que ofrece
a nuestros ojos la region del viento
aun con mas uanidad que su elemento
naze, discurre, para, desvanece.

Que imaginario que veloz fallece
de amor, o Filis, el placer uiolento!
caduca luz que dura aquel momento
que engendra el umo con que se *escurece*.

No mas dichas de amor tyrana hermosa
puesto que me las dore tu hermosura
con esplendor seguro en lo aparente.

Que aunque *miseramente* se reposa
allà en el centro de *la* desventura
mas quiero estar caydo que pendiente.

(Ms. Pal., fol. 9r.-v.)

— XII —

Retrato del Autor
à instancia de una Academìa.
ROMANCE.

Mi Retrato me ha pedido
la Academìa Mantuana,
que, à pesar de sus coturnos,
quiere parecer mi Dama.

Otro (*romance*) retratandose.

Por que por que me he de estar
sin darme una pincelada
por dios que he de retratarme
y lo que saliere salga.

Retratarse, obedeciendo,
presumpcion es disculpada,
que hasta el que dize heregias,
acierta, si se retrata

Venga el Pincel, y el Pincel
sea un Murcia de la Llana,
que de mi cuerpo, no enmiende,
sino apunte, las erratas.

En mi la frente, no es frente,
ni aun : mas no digo nada,
que se correràn los cascos,
si digo, ni aun calabazas.

Pero sea frente, ò no,
ella es tan poco villana,
que aunque la digo lisonjas
no se me pone muy ancha.

Coronala una melena
tan crespa, de mal peynada,
que hasta en el erizo tiene
su presumpcion de castaña.

Las cejas (Iris sea sorda)
guarnecen lo que embarazan,
con dos passamanos tuertos,
puestos sobre dos pestañas.

Los ojos, Dios los perdone;
en buen gozo estè su alma :
aqui yazen unos ojos;
ojo caminante, para.

En virtud de unos antojos
(a fuer de piernas delgadas)
con pantorrillas de vidrio
traygo la vista estofada.

Faz tu deseas de los uersos
pues siempre les hacen plaça
lleuando qualquiera de ellos
un sincopa de alabarda.

Las musas digo querran
a la parte de mi estampa
ir con sus once de oueja
o con sus doce de cabras.

Mas no ay remedio ni Apolo
me meta aqui su Apolada
uayase para poeta,
que es como irse enoramala.

que *me desmienten* los cascos
si digo ni aun *calabaça.*

Vigotes de mi cabeça
son dos guedejas gigantas
o dos escouas que barren
unas sienes barrendadas.

(Mancano i versi corrispondenti.)

para guarnecer mi cara
sin dos passamanos...

Ovidio, con mi nariz, era un Nason de patraña : salga, que le desafio a narizes desplegadas.	*Mirar la pajuela Ouidio* *puede mi nariz por larga.*
Como à mayores se suben, todo (aun desde gran distancia) me topa en ellas; que son dedo malo de mi cara.	
Acuerdome, que algun dia dixe, con quinientas ansias : Dexa, nariz, de crecer; y ella crecia, y callaba.	
Mi boca, en verdad que puede, blasonando de Alexandra, dezir, que no anduvo corta, aunque anduvo mal echada.	
Una perla es cada diente de los que mi boca ensarta; ò la engendre, ò la conciba concha de toba lustriada.	 concha *de todo* lustriada.
Mi garganta, por de fuera pienso que no vale nada; pero por de dentro, es passadera mi garganta.	
Mi señor talle anda siempre tan cargado de mi espalda, y tan corbo, que parece, que se và à echar con la carga.	
Si son, o no son mis manos (yà que es nocturna mi espada) basta, que son mis amigas; que son mi uña, y carne, basta.	 (ya que es *tan cuerda* mi espada) que *son uña y carne, bastan.*
Por no afrentar lo trigueño con vulgares semejanças, es algo aloque mi tez, ni bien tinta, ni bien blanca.	*A benido aquel refran* *de que la caca callarla* *mi color se puso in albis* *y es porque in nigris se pasa.*

Mis piernas son unas piernas,
que quando con arrogancia
blasonan otras de gordas,
dizen ellas : Y yo pajas.

Mis pies, son pies de mi cuerpo
y son pies de mas de marca :
para dezirte quien eres,
cuerpo, dime con quien andas.

Mis años son diez y ocho,
la Fee del Bautismo valga :
pero no valga la Fee;
callen cartas, y hablen barbas.

Soy (con perdon) Estudiante;
y dizen, que en Salamanca,
con tres Cursos deste humor
voy purgando la ignorancia.

Esto soy; y sobre todo,
soy Poeta : gran desgracia!
Que en el duelo de los cuerdos,
es el nombre de las Pasquas.

Ea, todos, por un quarto,
comprando el Retrato vayan :
los Devotos, y Devotas
se acompañen con mi Estampa.

(Ed. 1716, pagg. 112-113.)

(Ms. Pal., fol. 47r.-48v.)

— XIII —

AFECTOS DE UN AUSENTE.
Romance.

Ay, què de pesares, Filis,
en tu ausencia me combaten!
Ay de mi! digo, y repito :
Ay de mi, què de pesares!

Otro (*romance*) affectos de un ausente.

(Mancano i versi corrispondenti.)

Recibe, adorada ausente,
estos suspiros cobardes;
que solo, porque respiras
quiero encomendar al ayre.

Recibelos; y si acaso
el dueño dellos dudares,
conocerás que son mios,
en lo mal que persuaden.

Tuyo es el fuego, que llevan;
y es el fuego tan amable,
que aun para que tu le veas,
me pesa de que se exale.

Que poco sabe de amor
el que llama, al ausentarse,
remedio, si no le busca
para que el dolor se engañe!

Quien no dexa la cadena,
que importa dexar la carcel?

Breue[1], adorada...

y es fuego...

Ay que de pesares Filis[2]
en tu ausencia me combaten.
Ay de mi digo y repito
ay de mi que de pesares.

Agora es quando a los ojos
las dudas del pecho salen
desnudandose las dudas
por imitar las uerdades.

Agora es quando atormentan
los ya curados afanes
y hace la desconfiança
heridas de las señales.

Y agora es quando los daños
parecen irremediables
y el deseo del remedio
los hace mas efficaces.

1. Non può essere che errore di trascrizione; così il testo non ha senso
2. I vv. 13-16 del ms. sono identici ai vv. 1-4 del testo a stampa.

Arrastrar el cautiverio
no es lo mismo, que apartarle.

La Cierva que huye, llevando
dentro el harpon penetrante,
con su propio movimiento
haze su herida mas grave.

El Ave, que entre sus plumas
vè el fuego, y quiere librarse,
le fomenta con las alas,
que por sacudir, le bate :

luego con huìr, mayores
mi ardor, y mi herida se hazen:
y hereda el amor las fuerças
que pierdo, con fatigarme.

Engañosa medicina
es la fuga en los Amantes,
que à ninguno hizo valiente
la imitacion del cobarde.

Què importa, ingrata, què importa,
que de tus ojos me aparte,
si el dexar la luz, es medio
de aumentar las ceguedades?

Y aunque lleguen à tu oìdo
estos afectos constantes,
que celebran tus hazañas,
encareciendo mis males :

es fuerça, que en la distancia
se pierdan, ò se relaxen
los colores de la voz,
ò las vozes del semblante.

ante siente mas el yerro
con la inquietud de arrastrarle.

hace su herida *mas grande.*

El ave que entre *las* plumas

que uence mal quien imita
las acciones de un couarde.

Y assi que importa Señora

que aumenta las ceguedades?

Antes oy uengo a tener
si bueluo a considerarme
sin los alivios de verte
las passiones de adorarte.

Que aunque. llegan...

Y estas lagrimas, que aora
lentas, por el rostro caen,
y siendo tormenta undosa,
parecen corriente facil :

aunque este papel las lleva,
no es possible que las hallen
tus ojos : ò si del Alma
tuviera color la sangre !

Filis, yo muero infeliz,
y no basta a consolarme,
el mirar que mis desdichas
parecen a tus crueldades.

(Ed. 1716, pagg. 111-112.)

tus ojos : *assi* del alma

(Ms. Pal., fol. 81r.-82v.)

— XIV —

CONCURRIENDO EN UNA VISITA TRES / DAMAS, SE MOVIO QUESTION, DE QUAL ERA/MAS HERMOSA; Y TUVO VOTOS CONTRA SI LA MEJOR.

Romance.

Otro (*romance*) concurriendo en una uisita tres/damas se mouio question qual era la/mas hermosa y tuuo uotos contra si/la mejor.

Apolo, tu, que à las Nueve
poltronamente presides;
y Febo, entre ellas, discurres
las importancias del chiste.

Oyeme aora de coplas,
assi, quando mas aguijes
tras otra Daphne no aya,
quien la dè el lauro de Virgen.

Yà sabes, como yo adoro
à la hermosisima Filis;
aquella, por quien no tienes
quien à la cara te mire.

y te llaman Febo entre ellas
los que te dan en el chiste.

La que por essos rincones	
tiene Amantes, como chinches,	
fuera del picar, se entiende,	*sin que por ser como tales*
que ninguno, ay, que la pique.	*aya alguno* que la pique.
La del veneno suave,	
que en copa dorada assiste,	
donde no haze la razon,	
quien no se abalança al brin- [dis [1].	
Aquella, que apenas dexa	
que alguno su luz registre,	
quando triunfa su rigor	
de lo que su agrado rinde.	
Procurado empeño, donde	
los afectos se corrigen,	
y son, para los deseos,	
suaves los impossibles.	
Con esta, pues (aqui, Apolo,	
las razones se me oprimen,	
y donde la voz me duele,	
quieto, que una oreja apliques.)	*quiero* que una oreja apliques.
Con esta compitiò Clori,	
y Andrisa : si no te ries	
desto, no te harà reìr	
un monton de hazme reìres.	
Porque tu mismo, con ser	
la misma luz en su origen,	*como dos mil Serafines*
huyendo della, te metes	*si la ves rayo entre piernas*
en un rincon de un eclypse.	*te metes en* un eclipse.
Ayer, pues, quisieron estas	Ayer pués *osaron* estas
en su presencia engreirse,	
desplegando unas bellezas	
compuestas de tiquemiques.	compuestas de *tiques miques.*
Y huvo alli quien dixo, que [eran	
las mas bellas : quien tal dize,	

1. Assonanza incompleta in *i/i*, anziché in *i/e*, come al v. 90 del ms.

ò entiende poco de todo,
ò sabe poco de Filis.

Mas debe de ser, que aquellas,
porque son menos sublimes,
para los ojos humanos
son bellezas mas sufribles.

Pero la de Fili es tal,
que al que mas della percibe,
se huye, de ponderada,
por la senda de increìble.

Y assi, no es mucho, que esso- [tras
con los bobos se acrediten,
que hizo el Cielo muchas caras,
por contentar à ruìnes.

Solo apetecen aquellos,
que à ojo una cara miden,
essas bellezas vulgares,
donde està luego el busilis [1].

No pueden sufrir la luz,
y, lo que pueden, eligen :
que de noche, los Mochuelos
tienen presumpcion de Linces.

De oy mas, las Aguilas clue- [cas,
Apolo, no califiquen
sus pollos, por mas que atentos,
sin estornudar, te atisben.

A este Sol sus hijos prueben,
y veràn quanto es dificil
encontrar el hito en hito
que Aguiluchos legitime.

o *entiende* poco de Filis.

Lleganse a medir esotra
y a los primeros enuites
se retiran porque hallan
quien las medidas les inche.

Esta no es beldad que cabe
en ojos de humano lince
un siglo le uiene estrecho
como cabrá en dos visibles

a Apolo no legitimen
sus pollos *aunque constantes*
sin estornudar *le asisten.*

y a fe que no se examine
aguila que no se aturda
se enuelone y se candile.

1. Cf. note précédente.

	Parece que me las veo *que cobardes se remiten* *a algun aguilucho Bargas,* *que sus rayos auerigue.*
Mas quien avrà, que à contar sus perfecciones aspire ? Suma, de cuyo guarismo son unidades los miles.	 *si ha de durar el contarlas* *por los miles de* los miles.
Mira aquellos ojos, donde mueren los que mas resisten, passados de aojo, aunque luego la admiracion los santigue.	 *los de sangre mas dificil* *mueren de ojo* aunque luego
Mira la boca, que tanto hermosamente se ciñe; que parece, que, al hazerla, se apuraron los rubíes.	 se *acabaron* los rubies.
Pues luego, no tiene dentro unos menudos marfiles, tas juntos, y tan amigos, que muerden en un confite.	
De sus purpureas mexillas, con los nativos matizes, es la Purpura de Tyro una vieja, que se tiñe.	*En tu*[1] *rostro están tan uiuos* *los naturales* matices *que hace tiro a sus mexillas* *quien de purpura las* tiñe.
Su garganta està diziendo a la nieve, que tirite, si quiere igualarla; y claro, como un cristal, se lo dize.	 a la nieue que *derrite*
Esta, la vez que se entona, tan dulce al ayre despide su voz, que con ella es un vinagre el Alfeñique.	
Si assi fueran las Syrenas, a pesar de sus ardides,	

1. Dovrebbe dire come nel testo a stampa *su*, giacché sempre si parla in terza persona, salvo negli ultimi versi.

no quedàra en el oìdo	no quedara en *los oydos*
cera à los Socios de Vlises.	cera a *los ocios* [1] de Ulyses.
En sus manos, la blancura,	
y la proporcion, compiten :	
con estas, las manos de otras,	
todas son dedos meñiques.	
Pues, el tallecillo es barro ?	
Cuerpo de tal, que se sirve	*uiue Christo* que se sirue
de un garavato, en que anda	de un garauato *escojido*
el espiritu visible ?	*a mocos de cien candiles.*
Prodigio es su entendimiento,	
ninguno se halla, que pise	ninguno *ha hauido* que pise
con pie mas veloz, mas cierto,	
la raya de lo infalible.	
En lo serio, y lo festivo,	
quien avrà, que no la admire ?	
Es juizio, oìr sus discursos;	
es locura, oìr sus chistes.	
Señores, y què muger!	
Quien no echa el juicio à pique,	
al ver tan rara hermosura,	
ò es muy compuesto, ò muy simple.	
Apolo, à Clori, y Anfrisa	
persuade à que se humillen;	
ò embia de Fili el fuego,	o *inuidia* de Fili *al* fuego
que sus humos mortifique.	
Y tu, hermosissimo Dueño	
de mis cuidados, permite,	de *tus* cuidados...
que mi vida, en tu hermosura,	
y no en tu rigor, peligre.	
Tuyos son estos ardores,	
que mi corazon impiden :	
yà que la victima abrasas,	
el sacrificio recibe :	

1. *Ocios* é evidentemente un errore; così il testo non da senso, mentre con *Socios* il significato é chiarissimo.

que esta es la hora, que està
mi amor bolviendo à dezirme,
que quien por tì no se muere,
no sabe lo que se vive.

(Ed. 1716, pagg. 109-111.)

(Ms. Pal., fol. 83 v.-86 v.;

XV

PREGUNTÒSE EN UN CERTAMEN, POR QUÈ RAZON LLAMAN ENTENDIDAS À LAS / FEAS, SI NO AY MAYOR NECEDAD, QUE SER FEAS ? /

Seguidillas.

Yo digo que las feas
son entendidas;
porque quando las hablo
no ay que dezirlas.

Y es, que como las juzgo
mal sazonadas,
las confiesso, que saben
por no probarlas.

O que, como à los Sabios
tan feos pintan,
pienso, que son todas
filosofia.

Fuera de que ay algunas,
que saben tanto,
que parece, que tienen
la piel del diablo.

Què mucho, si las tales,
para que aprendan,

Seguidillas.

Y ès *porque como tienen*
sabor de amargas

Porque luego en las hembras
todo semblante
si no puede pulirse
da en ponderarse.

tienen todo aquel tiempo,
que no las ruegan?

Què han de hazer, sino darse
mucho à los libros,
si son todas sus noches
ratos perdidos?

Harto trabajo passan
pues eloquentes,
tienen muchas razones;
pero no mueven.

Y assi, yo à la pregunta
de la Academia,
brevemente respondo
con esta Letra :

Socorrer à las feas
con lo entendido,

es taparse los ojos
con los oìdos.

(Ed. 1716, pag. 160.)

luego a los libros

(Ms. Pal., fol. 100 r.-v.)

— XVI —

AL RETRATO DE UNA DAMA.

Seguidillas.

Al Retrato de Anarda,
todos atiendan;
que aunque yerre las Coplas,
dirè bellezas.

Sus cabellos, que ostentan
negra hermosura,
higas son de azabache
para las rubias.

Lo entendido, en su frente
luce à lo hermoso;

Retrato en seguidillas de una dama.

que *al decir sus facciones*

Nadie sabe si de oro
son sus cabellos
y mientras mas se tocan
se sabe menos.

Quantos miran la frente
ciegos se asombran

frente bien ordenada,
con mucho fondo.

Què dirè de las cejas?
O se me antoja,
ò son Arcos Triunfales
de sus Vitorias.

Prenden sus bellos ojos
à quantos miran;
que està en ellos la gracia,
como justicia.

La nariz que se pinta
siempre con riesgo,
es en ella un ayroso
ni mas, ni menos.

Lo roxo en sus mexillas
se bruxulea;
ò lo candido, à trechos,
tiene verguença.

Dulces son amenazas
sus labios tiernos
que guardan lo apacible
con lo sangriento.

En sus dientes menudos
verà qualquiera,
lo que importan à un todo
las menudencias.

La barba es una cifra,
que dize mucho;
clausula sentenciosa,
con poco bulto.

Una vez, que la nieve
se puso cerca,
la tratò su garganta,
como una negra.

de que admire tan presto
siendo espaciosa.

(I versi corrispondenti mancano.)

(I versi corrispondenti mancano.)

Sus mexillas son dignas
de que las uean
yo no se porque tienen
tanta verguença.

Si sus labios dan muerte
diganlo ellos
guardese quien los mira
siempre sangrientos.

lo que *aumentan* un todo

(I versi corrispondenti mancano.)

De su cuello me oluido
porque he pensado
que es su propria pintura
dejalle en blanco.

pero luego en vengança
de sus agravios,
se alabò de que en ella
puso las manos.

Es su talle un Maestro
de muy buen gusto;
pues enseña un buen Arte
con poco estudio.

Las demàs perfecciones
niegan sus faldas;
que de verse muy ricas,
dàn en avaras.

Estas son de mi Niña
las señas todas;
miren si yo me pudro
por pocas cosas.

(Ed. 1716, pag. 161.)

Con la nieue me dicen [1]
que se ha enojado
desde el dia que en ella

Pero alli el pensamiento
menos remiso
sin sentido estar puede
no con sentido

miren si yo me *pierdo*
por cosas pocas.

(Ms. Pal., fol. 100 v.-101 v.)

1. Questa strofetta e la seguente nel ms. sono scambiate : mi sembra però che il senso torni meglio con la spostamento adottato, secondo il testo a stampa.

VARIÉTÉS

Notes on Catalonian history in the 10-11th centuries.

I. *Countess Ledgard, wife of Count Borrell II.* — Hitherto, the death of the Countess Ledgard, wife of Count Borrell II of Barcelona, has been rather indefinitely placed in the years 977-988 [1]. In 977 she signed a document for the sale of some land [2], and she is mentioned in a bull of Pope Benedict VII in the following year [3]. She also appears in a document for the sale of land in the county of Urgell in 978 [4]. Previous writers have been unable to find further mention of her and have thus believed her dead soon after 977.

However, she seems to have lived until April, 983, for on March 20th of that year (*XIII Kal. april., A. XXVIIII regnante Lotario rege*) she, together with her husband, Count Borrell II, signed another document for the sale of land [5]. Count Borrell II's second wife, Aimedruds (Aimeruds) is first mentioned in 988 [6].

II. *The abbots of Santa María d'Arles at the beginning of the eleventh century.* — In the most recent work dealing with the monastery of Santa María d'Arles [7], the *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* [8], the abbots at the beginning of the eleventh century are given as Theobald 986-987, *Sintillus* 994, Stephen 1008.

1. Antoni Rovira i Virgili, *História nacional de Catalunya* (Barcelona Edicions Pàtria, 1924), III, 248.

2. Mossen Joseph Mas, *Notes históriques del bisbat de Barcelona.* IV. *Taula del Cartulari de Sant Cugat del Vallés* (Barcelona, 1909), Primera part, nr. CXII (nr. 383, f. 115 of cartulary), dated *III Id. Jun. A. XXIII, regnante Leutario rege.*

3. J.-L. 3795 (2905). Enrique Florez, *España sagrada* (Madrid, 1774), *XXVIII*, 102.

4. Parchment in Archivo de la Catedral de Urgell, dated *kalendas iulii anno XXIIII regnante leutario rege*, printed in D. Joaquin Miret y Sans, *Investigación histórica sobre el vizcondado de Castellbó* (Barcelona, 1900), app. I.

5. Mas, *Notes históriques. IX. Rúbrica dels Libri Antiquitatum*, Primera part (1914), nr. 72 (*Lib. Antiq.* IV, f. 120, d. 315).

6. Jaime Villanueva, *Viage literario á las iglesias de España* (Valencia, 1821), X, app. XXI.

7. Benedictine monastery in Arles-sur-Tech, *arrondissement* of Céret (Pyrénées-Orientales).

8. Publié sous la direction de Mgr. Alfred Baudrillart (Paris, Librairie Letouzey, 1925), IV, fasc. XIX-XX, p. 243 ff., article by J. Capeille.

Thus, the author agrees, in general, with the lists of his predecessors [9].

However, an additional abbot of this monastery is mentioned in a document discussing the union of the monasteries of Saint Clement and Saint Andrew in the county of Urgell, dated April 27, 1004 [10]. His name as given in this document was *Lupinus*, named also *Benedictus* (*Domno Lupino, alio nomine Benedictum nuncupato, omni scientia litterali pleniter instructo, Abbati Arulensi coenobio*). He should, then, be listed between *Sintillus* and Stephen. *Sintillus* is last cited in March, 1001 [11], and *Lupinus* seems to have been abbot from May, 1001 or 1002, according to the document cited.

Only one other reference possibly to him has thus far been discovered, namely in the act of dedication of the church of the monastery of Saint Peter of Besalú in the year 1003, where among the signatures is found *Cernitur Abbatis hic signum nunc Benedicti* [12]. It seems quite likely that this was Abbot *Lupinus*, known also as *Benedictus*, especially since *Guifredus*, archbishop of Narbonne, and *Berengarius*, bishop of Elne (the diocese in which Santa María d'Arles was located) were also signers of the document.

III. *The cost of books in Catalonia at the beginning of the eleventh century.* — That Barcelona at the beginning of the eleventh century possessed an active *scriptorium* whose outstanding scribe was the Judge and Deacon *Homobonus* is not a controverted fact. But those who have dealt with this subject [13] have overlooked a

9. *Gallia christiana* (1739), VI, p. 1085; Claude de Vic et J. Vaisette, *Histoire générale de Languedoc* (Toulouse, 1872), IV, 453, n. 86, by Em. Mabille; Francisco Montsalvatje y Fossas, *Monasterio de Santa María de Arles* (Olot, 1896), p. 58-61.

10. Villanueva, *Viage literario*, XII, app. III, from a parchment original in the Archives of the Cathedral of Urgell. Printed also in Lluis Nicolau d'Olwer, « Gerbert (Silvestre II) y la cultura catalana del sigle x », *Estudis Universitaris Catalans*, IV (1910), app. V, p. 356-358, where the significance of the document was first noted as indicating an additional abbot of Santa María d'Arles in this period. Nicolau d'Olwer's article has scarcely been noticed outside of Spain, excepting Paul Kehr, « Das Papsttum und der katalanische Prinzipat », *Abh. d. preuss. Ak.*, phil.-hist. Kl., 1926, p. 10. However, he seems mistaken in identifying the Abbot *Lupinus* with *Lupitus* of Barcelona, the addressed of Gerbert's ep. 24 (Havet éd., Paris, 1889, as is shown in my article on *Lupitus* in a forthcoming number of *Speculum*.

11. De Vic et Vaisette, *Hist. gén. du Languedoc* (1875), V. nr. CXVI; Pierre de Marca, *Marca hispanica sive limes hispanicus* (Paris, 1688), app. CXLIII, col. 950.

12. Villanueva, *Viage lit.*, XV, app. XXVII.

13. Fernando Valls y Taberner, « El Liber iudicium popularis de Homobonus de Barcelona », *Anuario de Historia del derecho español* II (1925), 200-212; Wilhelm Neuss, *Die katalanische Bibelillustration um die Wende des ersten Jahrtausends und die altspanische Buchmalerei* (Bonn und Leipzig : K. Schroeder, 1922), p. 28; Jesús Domínguez Bordona, *Spanish Illumination* (Firenze : Pantheon Casa ed., 1930) I, 33; Salvador Sanpere i Miquel, *La pintura mig-eval catalana* (Barcelona, 1908) I. L'art barbe, p. 70 ff.

document which further confirms this, and, at the same time, throws some light on the cost of books.

On February 24, 1016 the Priest *Bonus homo* made an exchange of property in Barcelona with Bishop Deusdedit and the cathedral chapter. In addition to what was considered an even exchange, *Bonus homo* gave an *uncia* of unalloyed gold as payment for the parchment used in copying the Decretals of the popes as well as for the scribe who performed the task (*unde ego unciam auri cogti uobis addidi quod uos expendistis in percaminis et notarium qui decretalia pontificum scripsit*) [14].

Since the price of land is more often stated in the documents of the period than that of any other commodity, a comparison with land prices may give some idea of the cost of this manuscript. In 987 land and woods sold for 15 *solidi* [15]; in 989 land sold for 12 *solidi* [16]; in 996 land and a house sold for 2 *unciae* of gold [17]; in 1002 land was granted in *precarium* for 2 *unciae* of gold [18]; while in the county of Gerona land and a house were sold in 1005 for 1 *uncia* of gold [19]. Much of the land was cheaper, but, of course, land which had been under cultivation for some length of time brought a better price, as is evidenced by a sale of land with house, garden, vineyard and water in 1014 for 5 *unciae* of gold [20]. The cost of a book in terms of land is shown somewhat later in the exchange of a house and a piece of land for two books of grammar made by Bishop Gelabert and the cathedral chapter of Barcelona in 1044 [21].

But the value of books in terms of other commodities is, perhaps,

14. Mas, *Notes históriques*. IX *Rúbrica dels Libri antiq.*, nr. 350 (*Lib. ant.* II, f. 132, d. 339). The Judge and Deacon *Homobonus* (*Bonus homo*) wrote the memorandum. Was he also the notary who copied the Decretals ? The *uncia auri cogti* was a measure of weight, unalloyed or according to legal standard, and was to be paid either in current coins, or in kind. See Joaquim Botet y Sisó, *Les monedes catalanes* (Barcelona, 1908) I, 19, 30. The *Decretalia pontificum* may have been those in circulation under the name of *Isidor Mercatoris*. See Joseph Mas, « Notes documentals de llibres antichs a Barcelona », *Boletin de la Academia de Buenas Letras de Barcelona* VIII (1915-16), 156.

15. Mas, *Notes históriques*. IV. *Taula d. cart. d. S. Cugat*, nr. CLXXVIII (nr. 68, f. 24). A *solidus* equalled about 1/50 of an *uncia*. See José Balari y Jovany, *Orígenes históricos de Cataluña* (Barcelona, 1899); p. 663 ff., 668. Botet y Sisó, *op. cit.*, p. 44.

16. Mas, *op. cit.*, nr. CCV (nr. 296, f. 74).

17. Balari, *op. cit.*, p. 663, citing doc. 32, Ramon Borrell in the Crown Archives of Aragon.

18. Mas, *op. cit.*, nr. CCCVIII (nr. 579, f. 180).

19. Joaquim Botet y Sisó, *Cartoral de Carles Many. Index cronológich del Cartoral de la Curia eclesiástica de Gerona anomenat de « Carlo Magno »* (Barcelona, 1905-1909), nr. 71.

20. Mas, *op. cit. IX. Rúbrica d. Lib. Ant.*, nr. 338 (*Lib. ant.* IV, f. 159, d. 374).

21. Balari y Jovany, *op. cit.*, p. 583-4, citing doc. 75, Ramon Berenguer I, in the Archives of Aragon. See also Nicolau y d'Olwer, « Gerbert (Silvestre II) y la cultura catalana del sigle x », p. 341.

more comprehensible, since more definite, although the examples are few. In 998 the Priest *Teudemondo* in his will directed that a cow with its calf should be given for a book (*ipso libro*) [22]. A certain *Goldregudo* in the year 1000 gave the monastery of Sant Cugat del Vallés a horse to compensate them for the 2 *unciae* of gold which they had expended on the monastery (*in opus Sancti Cucuphati*) [23]. On the other hand, we find the price of a mule to have been 4 *unciae* in one instance [24], and 5 *unciae* in another [25], but in this period mules were extremely valuable [26]. Another document mentions the price of a piece of linen used as a shroud as being one *mancuso* [27]. These examples confirm already existing ideas that books were an expensive item in the early middle ages, for the Decretals copied for *Bonus homo* cost ten times as much as a linen shroud, or as much as a piece of land with a house, or a cow with its calf, or half the price of a horse, or one quarter the cost of a mule.

A document from the middle of the eleventh century hints at a different aspect of the commerce in books and reveals, perhaps, a lower cost. Thus, we find in 1045 that a Deacon Ramon of the cathedral of Urgell had pledged a Missal as security for the payment of 8 *solidi* [28]. Whether 8 *solidi* represented the full price of the book is not stated, but, under the circumstances, the assumption would be that it did not.

Cambridge, Massachusetts.

HARRIET PRATT LATTIN.

Góngora et Musée.

On connaît le début du célèbre romance burlesque de Góngora *A la fábula de Leandro y Ero* :

> Aunque entiendo poco griego,
> En mis gregüescos he hallado
> Ciertos versos de Museo
> Ni muy duros ni muy blandos...

22. Mas, « Notes documentals de llibres antichs a Barcelona », p. 156 (*Lib. ant.* IV, f. iii, doc. 280).

23. Mas, *Notes históriques*. IV. *Taula*, nr. CCCVI (nr. 779, f. 254).

24. Mas, *op. cit.*, nr. CCCCLI (nr. 418, f. 127) dated *XVII Kal. Jun. A. IIII Henrico rege* (1035).

25. Mas, *op. cit.* IX. *Rúbrica*, nr. 196 (*Lib. ant.*, f. 64, d. 173), dated *XVI Kal. Nov. A. III regnante Roberto rege* (999).

26. Balari y Jovany, *op. cit.*, p. 616.

27. Mas, *op. cit.*, nr. 491 (*Lib. ant.* II, f. 50, d. 134), dated *VI Kal. Jan. A. VI regni Henrici regis* (1036). The *mancuso* equalled 1/10 of an *uncia*. See Balari, *op. cit.*, p. 663; Botet y Sisó, *Monedes catalanes*, I, 44.

28. Pedro Pujol i Tubau, « De la cultura catalana mig-eval : Una biblioteca dels temps romànics », *Estudis Universitaris Catalans* VII (1913), 4, citing the Cartulary of the Seu de Urgell I, f. 235, doc. 797.

Il n'est pas impossible que Góngora ait trouvé « dans ses grègues » une édition du poème de Musée. Cela ne devait pas tenir beaucoup de place; et si ce ne fut vraiment « dans ses grègues », ce put être parmi ses livres de collégien qu'il retrouva le petit volume, que ce fût l'impression d'Alcalá, à laquelle Menéndez Pelayo (*Antología de poetas líricos castellanos*, t. XIII, p. 344), assigne approximativement la date de 1514, ou l'une de celles de Venise par Alde Manuce (1494?, 1507), ou de Florence par Jean Lascaris (1494-5?), ou de Paris par Gil de Gourmont (avant 1507) rappelées par le même érudit [1]. Celui-ci note, au surplus, que Musée fut le premier auteur grec imprimé en Espagne, et celui qu'on expliquait le plus communément dans les classes; et c'est ainsi qu'il comprend comment Boscán eut l'idée de développer en hendécasyllabes le même sujet : quel dommage, soit dit en passant, que dans ces pages où il compare au poème grec la lourde et longue imitation du poète catalan castillanisé [2], Menéndez Pelayo n'ait pas été amené ou ne se soit pas laissé entraîner à dire son opinion aussi sur la façon dont Góngora a arrangé le récit de Musée !

1. J'ai entre les mains : 1º l'édition (avec traduction latine « Dic Dea occultorum testem lucernam amorum » plus les Ἀργοναυτικά, les Ὕμνοι, et le Περὶ λίθων d'Orphée), « Venetiis in aedibus Aldi et Andreae soceri mense novembri M. D. XVII », 80 petits folios (provenant du Collège des Jésuites de Bordeaux). — 2º *Musaei vetustissimi poetae Opusculum de Amoribus Leandri & Herûs, Guilielmo de Mara paraphraste, eruditis Ioannis Vatelli Coenilensis commentariis enarratum*, « Parisiis in officina Christiani Wecheli. M. D. XXXVIII ». La « paraphrase » latine de Guill. de Mara est en hexamètres et commence « Dic Dea testantem furtivos lychnon amores ». Elle est coupée par le commentaire. A la suite (titre séparé), *Musaei opusculum de Herone et Leandro* (mêmes lieu et date) : « Dic Dea occultorum testem lucernam amorum »; puis, titre séparé, mêmes lieu et date « ΜΟΥΣΑΙΟΥ ΠΟΙΗΜΑ'ΤΙΟΥ ΤΑ' ΚΑΘ' Ἡρὼ καὶ Λέανδρου.) MVSAEI OPVSCVLVM *de Herone & Leandro* » suivi de ΓΝΩΜΑΙ ΜΟΝΟ'ΣΤΙΚΟΙ. — 3º L'édition de Gulielmus Fitzer, Francfort, 1627, texte grec, version latine, « Dic Dea occultorum testem lucernam amorem », lexique, commentaire de Daniel Pareus, Philippi Filius, Davidis nepos » (avec plan à vue d'oiseau de Sestus et d'Abydus), paraphrase de Gulielmus de Mara, version en hexamètres latins par Gaspard Barthius (« Dic Dea Caecorum testem mihi lampada Amorum ») et *Leandridos Libri III* (« Quamvis me horridulo... ») du même, puis *Ex libro Infelicium Caspar Barthii Scyllae a navi suspensae, querela, Vltima verba Melibaeae ad parentem Pleberium, priusquam, post casu mortuum Amasium suum Callistonem, se turri praecipitaret. Ex Hispanico Ludo, Celestina. Ex lib. Silvarum. C. Barthii; P. Ovidii Nasonis Epistolae*, enfin *Clementis Maroti Musaeus : c'est à dire Histoire de Leander, et Ero* (provient de l'Académie de Bordeaux).

La traduction latine en prose « Dic, Dea, occultorum testem lychnum amorum » qui est en regard du texte grec dans le volume de la Collection Didot (1841) ΗΣΙΟΔΟΥ ΠΟΙΗΜΑΤΑ suit, avec des modifications de détail, celle de l'édition d'Alde 1517, reproduite dans les deux autres éditions que je viens de décrire. Ces trois éditions appartiennent à la Bibliothèque municipale de Bordeaux.

2. Avec une sévérité qui ne laisse pas d'être excessive. Assurément, Boscán a trop développé; il l'a fait avec lourdeur, et ce ne sont pas ses hendécasyllabes qui eussent imposé le mètre italien en Castille. Mais il a su voir l'intérêt et le charme de la scène traitée avec tant de complaisance par Musée, celle de l'entrée sensationnelle de Hero dans le temple et du manège de Léandre pour attirer son attention.

Dans sa jeunesse, c'est probable, Góngora a dû (ne craignons pas d'employer le vulgarisme courant) « faire » du grec. Dans le beau livre qu'il lui a consacré (cf. *Bull. hisp.*, 1926, p. 297), M. Artigas nous dit qu'au Collège des Jésuites de Cordoue, où le futur auteur du *Polifemo* passa cinq ou six ans, on étudiait « algo de griego » (p. 23); qu'à quinze ans « leía sin dificultad los autores latinos y con alguna los griegos »; et qu'enfin, à l'Université de Salamanque, le grec avait place au programme (p. 23, 25, 36).

Mais vraiment, a-t-il lu les 340 hexamètres de Musée? Il est clair qu'on peut s'attendre, dans une bouffonnerie comme la sienne, à plus d'une infidélité. Seulement, ce à quoi on ne s'attendait pas, c'est, en dehors du thème général, à n'y trouver qu'un seul détail qui rappelle tant soit peu le modèle, à savoir quand il dit :

Y así, no sé donde fueron
Ni cómo se convocaron
Los devotos convecinos
De templo tan visitado.
Sé al menos que concurrieron
Cuantos baña comarcanos
El sepulcro [3] de la que iba
A las ancas de su hermano.
Esto solo de Museo
entendí...

Ne le prenons pas trop au mot. Ce que, peut-être, il veut dire ici, c'est qu'il n'a compris que cela aux circonstances qui ont amené la rencontre, d'après le récit de Musée (v. 42 et suivants) :

Δὴ γὰρ Κυπριδίη πανδήμιος ἤλθεν ἑορτή,
τὴν ἀνὰ Σηστὸν ἄγουσιν Ἀδώνιδι καὶ Κυθερείῃ...

Partout ailleurs, cependant, il déforme à plaisir, — à moins qu'il n'ait dédaigné de s'attacher au texte, s'amusant précisément à une fantaisie, et c'est bien ce que je crois. Quiconque avait des lettres, dans son entourage, connaissait la romanesque histoire aussi bien que lui-même : de là la possibilité et la tentation d'en faire une parodie, dont tous comprenaient l'intention et pouvaient savourer le sel. Aujourd'hui, que nos programmes scolaires ont éliminé ce texte, trop excitant, sans doute, pour les élèves, et d'un grec trop tardif pour être proposé comme modèle de langue [4], nous devons, si nous voulons apprécier comme il convient la pochade de

3. L'Hellespont, où se noya Helle, qui traversait le détroit en croupe derrière son frère, sur le bélier à toison d'or.

4. L'excellente *Bibliographie pratique de la littérature grecque des origines à la fin de la période romaine* de mon regretté collègue Paul Masqueray ne le mentionne pas, par la raison bien simple qu'il s'agit d'un texte daté, approximativement, d'après la fin de la période romaine.

Góngora, faire un petit effort pour nous représenter la popularité (dans le monde lettré), de cette épopée amoureuse que la Renaissance avait découverte dans l'héritage hellénique et qui complétait si agréablement les deux *Héroïdes* d'Ovide et les allusions de Virgile et de Martial.

Brunetière a montré, il y a cinquante ans, l'affinité du burlesque avec la préciosité sous tous ses aspects. Ce sont deux déformations opposées mais symétriques du naturel. Góngora fuit le naturel. La préciosité est sa tendance la plus nette; la revanche de ses excès de ce côté, c'est le grotesque. On comprend, du reste, que, sur un thème d'école, il ait plus volontiers satisfait son goût pour la caricature.

De même pour le sujet de Pyrame et Thisbé, où il a peut-être reculé les limites du genre.

Il vaudrait la peine de l'observer dans l'ivresse de ses grimaces, de le suivre dans toutes ses divagations... quand on les comprend.

L'irrévérence avec laquelle il traite le roman tragique de Musée ne s'explique pas seulement par la verve du vieux collégien; elle est une détente de l'écrivain méditant un *Polifemo* ou des *Soledades.*

G. CIROT.

Note sur la fortune de Gracián en Hongrie.

On n'a jamais essayé d'évaluer l'apport espagnol à la formation de la littérature hongroise et à la vie intellectuelle en Hongrie en général; un tel travail présuppose une synthèse des données historiques sur les rapports et les relations de ces deux pays, situés aux bouts opposés de notre continent, synthèse que nous songeons pouvoir donner bientôt, en manière d'introduction à l'histoire des rapports spirituels et intellectuels. Cependant, on peut l'affirmer d'avance, aucun autre auteur de la Péninsule ibérique n'a jamais égalé, Cervantes mis à part, la fortune singulière que Baltasar Gracián devait trouver, dès le XVIIe siècle, en Hongrie.

Si des intellectuels hongrois de nos jours son nom n'est connu, pour la plupart du temps, que par les manuels d'histoire littéraire et à travers Schopenhauer — des plus âgés, du moins — il n'en était pas ainsi pour nos aïeux du XIXe et du XVIIIe siècle. Si l'on fouille dans les bibliothèques d'anciennes familles de la noblesse [1],

1. Les éditions le plus fréquemment rencontrées sont les suivantes : *L'homme de Cour* d'Amelot de la Houssaie (1685, 1687), de Paul Kühltze (1710, et une autre édition, également d'Augsbourg); *L'Oracle allemand* de Aug. Fried. Müller (1715 et 1753).

on tombe plus d'une fois sur telle édition française, telle autre édition allemande du grand jésuite aragonais. Plus tard, des éditions latines font leur apparition; imprimées en Hongrie, elles furent toujours précédées par un certain nombre de thèses *ex universa philosophia* que des candidats jésuites devaient soutenir devant leurs supérieurs. Il va sans dire que ces éditions sont, quelquefois, expurgées et dépourvues de toute ombre d'hérésie, fait que le nom des savants éditeurs jésuites sait assez garantir. Si ces textes latins de Gracián ne sont pas dus à des imprimeries allemandes, et reliés avec les premières feuilles seules imprimées en Hongrie, comme nous le savons par exemple d'une « édition » hongroise d'Antonio de Guevara [2], c'est encore une question à examiner.

Mais le véritable culte de Gracián ne commença en Hongrie que grâce à l'activité du R. P. Ferenc Faludi, traducteur (d'après la traduction allemande de Matthäus Drummer) des *Noches de invierno* d'Eslava [3] et de nombre d'autres ouvrages surtout allemands et italiens. Ecrivain lui-même — son poème sur les changements de la fortune s'est maintenu jusqu'à nos jours dans les manuels scolaires, — homme d'esprit de goût vraiment européen, c'est Faludi qui a donné le premier une traduction hongroise de *L'homme de cour* espagnol qui a suppléé en Hongrie, si l'on ose le dire, au *Cortigiano* italien. Après avoir éclairci la filiation du texte hongrois des *Noches de Invierno* et après nous avoir donné une brillante étude, pourvue de toutes les qualités exigées d'une étude « comparatiste », sur *L'homme de cour* en général [4], les lettrés hongrois n'ont pas encore éclairci tout à fait la question de cette traduction de Faludi; bien que les couvertures des différentes éditions la prétendent tantôt faite « sur l'espagnol », tantôt « sur l'allemand », cette flagrante contradiction n'a encore attiré l'attention de personne sur ce problème qui, par conséquent, attend encore d'être élucidé.

Voici la liste des éditions de Gracián imprimées en Hongrie :

BALTHASARIS / GRACIANI / HISPANI / AULICUS / sive / de / PRUDENTIA civili / et maxime / aulica / Liber singularis / Auditoribus Distributus, / Dum in Alma ac Archi-Episcopali Academia Budensi / Positiones Philosophicas / Publicè tueretur, / Praenobilis, ac Eruditus Dominus / EMERICUS ZBISKO / de Kis-Kolacsin, / Praeside / R. P. Josepho Pintér;

2. *Horologium principum*, Jaurini, 1742, et *Epistolae*, 1746. Le corpus de ces deux livres est une impression allemande (probablement de Cologne). Nous en parlerons ailleurs.

3. Cf. Binder Jenö : Faludi « *Téli éjtszakái* » *és a* « *Noches de Invierno* ». Egyet. Phil. Közlöny, 1901. — Faludi utilisait l'édition de 1666 de Drummer. La dernière édition de la traduction des *Téli éjtszakak* date de 1900. (Editées par le docteur Kornél Rupp, « Régi magy. kvtár », 19. — Budapest.)

4. Cf. Szerb Antal : *Az udvari ember*, Minerva Könyvtár, 1927.

e soc. Jesu, AA. LL. & Philosophiae Doctore, / ejusdemque Professore emerito. / Cassoviae, Typis Academ. Soc. JESU, Anno MDCCLII, in-12°, x, 351 13 p.

/ Sub : Gratosissimis Auspiciis / Reverendissimi / et Illustrissimi / Domini, Domini / JOSEPHI / CAROLI / ZBISKO / De Kis-Kolacsin, / Electi Episcopi Vegliensis; / Insignis Collegiatae Ecclesiae Posonien-/sis Proepositi, Abbatis B. M. V. de Batta, Ecclesiae Metropolitanae Strigoniensis / Canonici, Archi-Diaconi Comaromiensis, / Sac. Caes. Regiaeque Majest. Excelsi Con- / silii Regii Locum-Tenentialis Consiliarii, / Patroni / Mecenaetis, / ac / Patruelis Sui / Gratiosissimi. (Suit un *Prologue* et 50 *Assertions* à soutenir. Ensuite :) Praefatio ad lectorem. Quanta sit hujus libelli dignitas, qua se Autor omnibus longe, lateque probavit, vel ex eo liquido patet, quod tam crebro jam Typis fuerit excusus, cupideque à summis quibusque expetitus; nec in gentis unius modo, sed in omnium praecipuarum Europae Nationum dialectos translatus fit. Primum quidem Hispanice ab Autore conscriptus aliquoties in lucem prodiit sub titulo : *Oraculo Manual, y arte de prudencia.* Deinde ab Ameloto de la Houssaie sub titulo : *L'homme de Cour* in Gallicum; à Francisco vero Tosques Abbate sub titulo : *L'Uomo di Corte* in Italicum Idioma translatus est. Germanicæ versiones quatuor numerantur : primam Saudenus anno 1686. alteram Selintes quidam sub personato nomine anno 1715. tertiam Augu. Frider. Mullerus anno 1723. Postremam demum Christoph. Henricius Freislebius dedêre. In Hungaricam dialectum 100. duntaxat præcipua præcepta, seu, ut vocant, *Maxime* exquisita elegantia à R. P. Francisco Faludi e Societate JESU traductæ, & Tyrnaviæ anno 1750. Typis datae sunt. Jure Latii donatus est, ut Joan. Gottl. Heineccius JC. in sua ad hunc librum præfatione refert, a Francisco Glariano Meldene Constantiensi, sub assumpto hoc nomine in aula quadam negotiis publicis immerso, & latitante. Optandum equidem foret, ut elegantiori latino habitu a quopiam, qui tempus vacat; liber hic indueretur.

Quod ipsum Autorem libri attinet; is est Balthasar Gracianus, gente Arragonius, domo Calaguriensis, natus anno 1604. mortuus 1658, qui præter opus hoc, edidit complura alia Hispanico sermone scripta, quae in variis linguis leguntur; præcipua sunt, quibus hi tituli inscribuntur. *Heros. Ferdinandus Politicus. Discretus. Et Criticon animorum.* At nullus ex ejus libris majorem plausum tulit, quam hic ipse, qui prae manibus est; qui quam sit bonæ frugis plenus, vel ex tot editionibus, & in diversa idiomata traductionibus luculenter collige Lector benevole, & vale.

BALTH. GRACIANI / Hispani / AULICUS / sive / DE PRUDENTIA / CIVILI, Et Maxime / Aulica, / Liber Singularis, / Olim Hispanice Conscriptus, / Postea Gallice, Italice, Germanice, / Latine, æ ex parte Ungarice editus, / tum / Regulis Meliore, & Naturali Ordine Dispositis In Formam / Artis Redactus. / Ac nunc denuo / A Nævis Perpurgatus. / Auditoribusque / Oblatus. — Claudiopoli, / Typis Academicis Soc. Jesu, Anno 1752.

Dum sub / Munificentissimis Auspiciis / Excellentissimi, / et / Illustrissimi / Domini Domini / IGNATII / JOSEPHI / BORNEMISZA / L. B. De Kaszon, / Sacrae Ceasareae Regiaeque Majestatis Camerarii, Statûs, & Excelsi Regii in / Transylvania Guberni Actualis Intimi Consil. / Thesaurii Regii, & Supremi causarum Cameralium / Directoris &c. &c. / Domini Mecoenatis / Sui Gratiosissimi / In Alma, ac Regio-Principali Soc. Jésu / Universitate Claudiopolitana / Anno M.DCC.LII. Die 7. August. / Universam Philosophiam / publice propugnaret / Spect. ac Eruditus D. Alexius Szeredai / De Sz Háromság. AA.LL & Philosoph. Baccal. / Præside / R.P. Stephano More e S. Jesu / AA. LL & Philosophiae Doctore ejusdemque Profes / sore Emerito sc p.t. Senio. (A la suite, on lit ici également 50 thèses *ex universa philosophia.* VIII (sur du papier qui diffère de celui du texte), 351 + 13. Index : X p.)

On possède, à la Bibliothèque de l'Université de Budapest, plusieurs exemplaires de chacune de ces deux éditions qui, d'ailleurs, peuvent plutôt être considérées comme deux variantes d'une seule. A la Bibliothèque Széchenyi du Musée National Hongrois, on en conserve une autre variante; le texte, l'impression, la pagination, la date et le lieu sont les mêmes : *Cassoviae*, 1752; ce qui diffère, c'est le candidat de soutenance et les thèses. Tout cela comporte 8 pages; ce sont les *Theses proemiatae Szirmai* Josephi de Szirma.

Je n'ai pas pu encore vérifier, dans ladite bibliothèque, si un autre exemplaire postérieur du même *Aulicus sive Prudentia civili* — Praecedunt : Gedeonis Tomallyai assertiones ex universa Philosophia, Týrnaviae, 1769, 3 p. in-8) — ne provient pas, de la même façon, de la même imprimerie jésuite ?

On a vu plus haut qu'une des éditions (celle de Kolozsvár (Claudiopolis) fait allusion, déjà, à une traduction hongroise, partielle, il est vrai : *ex parte Ungarice editus*. Ce renvoi ne peut se référer qu'à la traduction du R. P. Faludi que nous avons déjà mentionnée plus haut. Voici les dates bibliographiques des différentes éditions de la traduction hongroise :

Faludi Ferentz *Minden Munkái*, 1753-1754.

Gracián Boldizsár, Bölts és figyelmetes udvari ember. Spanyolból ford. Faludi Ferentz. I.-III. század, 2-ik nyomtatás (deuxième tirage; donc, il en existe un tirage précédent) Landerer János Mihály, Posony, 1770-71. 176, 160 p. (C'est la traduction prétendue faite sur l'original espagnol.)

La couverture de la seconde édition indique « écrit en espagnol par G., traduit de l'allemand par F. F. » :

Gracián Boldizsár, Bölts és figyelmetes udvari ember. Irta spanyol nyelven — Ford. németbül F. F. Elsö, második, harmadik század. Nagy-Szombat, 1772, 210, 182, 8°.

Une autre édition, postérieure, comporte sans doute des changements considérables, si elle ne contient pas des textes plus ou moins originaux de Faludi, inspirés seulement par l'esprit du grand Jésuite aragonais :

Faludi Ferentz : Bölts ember vagyis az erkölts és böltsességre vezérlö rövid oktatások, 2° éd. Posony, 1787. 122 p., 8°.

Un demi-siècle plus tard, *L'Homme de Cour* connut une nouvelle réédition par J. Ponori-Thewrewk :

Gracián Boldizsár : Udvari ember. Forditotta Faludi Ferencz. Ujra kiadta Ponori-Thewrewk József. Posony, 1837. 236 p. Schein Antalnál.

On souhaiterait une nouvelle édition critique, avec une Introduction sur le problème du texte, espagnol ou allemand, dont se

servait Faludi. Cette étude sera d'autant plus facile à faire que les manuscrits de la traduction existent encore, sauf erreur, dans la Bibliothèque de l'Ordre Prémontréen de Szombathely. Comme Faludi vécut, pendant quelques années, à Rome, et comme il connaissait parfaitement l'italien — n'a-t-il pas traduit sur l'italien un ouvrage anglais de Dorell ? — , il n'est pas impossible qu'il se soit servi, à titre auxiliaire peut-être, de la traduction italienne connue dès 1703 (*L'huomo di corte o sia l'arte di Prudencia di B. G. r.*, Venetia, Gio. Gabriel Hertz).

Vu la grande fortune de l'auteur du *Criticón* dans le monde entier, vu tant de traductions et éditions françaises, italiennes, allemandes, latines, il n'y a rien d'étonnant à voir la prodigieuse popularité de Gracián en Hongrie. Aucun autre auteur espagnol, toute proportion gardée, n'a pu égaler en Hongrie excepté, bien entendu, celui du *Quijote*, le succès qui lui fut réservé, et auquel les PP. Jésuites ont su grandement contribuer. Il n'était peut-être pas sans utilité de signaler, — en attendant qu'une étude détaillée nous soit donnée sur la fortune et l'influence en Hongrie de Baltasar Gracián —, en guise d'introduction et d'encouragement, la longue série des impressions de l'*Homme de Cour*, en latin ou en hongrois, mais toujours exécutée en Hongrie et par des Hongrois. Parmi les littératures des petits peuples européens, la littérature hongroise est, autant que nous sachions, la seule qui sut s'assimiler la pensée de ce philosophe, que les lettrés du XVIIe siècle goûtaient tout aussi bien que Schopenhauer et Nietzsche et que les lettrés d'aujourd'hui.

(Budapest.)

Olivier BRACHFELD.

A propos de « Fernán Caballero » et de M. Montesinos.

M. José F. Montesinos, en se faisant justifier, par M. B., dans le *Bulletin hispanique*, d'avoir donné comme inédite sa transcription du *So[l]chantre de Lugar*, nous permet, en revenant sur ce thème lointain de nos études, de compléter celles-ci, en enrichissant, du même coup, la question « Fernán Caballero », qui n'est toujours pas résolue, car le très copieux travail de M. Walter Borchardt sur elle, que, dans ce *Bulletin* (avril-juin 1928, p. 190), nous avions annoncé comme de prochaine publication, n'est, d'après une communication de l'auteur, en date de Hambourg, 11 juin 1931, toujours pas prêt. D'abord, une remarque rétrospective, qui a son intérêt. Nous avions fait photographier, afin de la reproduire intégralement, puisque Fernán assure que c'est un autographe, la lettre que lui adressa Don Gil, lettre dont la photogravure eût ainsi fait

suite au portrait du personnage, page 45 du tirage à part de notre article (tirage que la maison Gounouilhou nous fit parvenir 38, rue Madame, à Paris, où nous habitions alors, dès le 27 juillet 1907 et dont nous envoyâmes aussitôt des exemplaires tant à Vienne qu'à Hambourg où, soit dit en passant, nous avions fait abonner la *Stadtbibliothek* au *Bulletin hispanique*, de sorte que M. Montesinos en eût trouvé là la Collection, qui n'est pas, selon lui, au « séminaire d'études romanes de Hambourg », probablement parce qu'elle est à la *Stadtbibliothek*). Si la photographie en question n'a pas été reproduite, en voici la raison, qui nous permet de donner une lettre inédite de Morel-Fatio :

15, rue de Jussieu, Ve.

Mon cher Monsieur Pitollet,

M. Mérimée m'a envoyé votre article sur Fernán Caballero après un avis favorable, que je partage. Seulement, je lui ai demandé de vous exhorter à réduire le plus possible vos nombreuses citations allemandes, qui effaroucheront un peu nos lecteurs et à supprimer les illustrations, en abrégeant aussi divers autres passages, que j'ai marqués. C'est donc maintenant avec M. Mérimée seul que vous aurez à discuter de tout cela. Je trouve qu'il y a des choses intéressantes dans votre article et je ne demande pas mieux que de le voir dans le *Bulletin;* mais, connaissant assez, par expérience, le *genus irritabile vatum*, je préfère me décharger sur mon collègue de Toulouse du souci de ces délicates démarches. Je garde, en attendant, votre manuscrit et, dès que la nature des changements à y apporter sera arrêtée entre M. Mérimée et vous, je vous le retournerai pour le modifier, ou les y ferai moi-même.

Croyez, mon cher Monsieur Pitollet, à mes meilleurs sentiments.

Alf. Morel-Fatio.

Paris, ce 24 juin 1906.

Les manuscrits de Morel-Fatio, déposés à la Bibliothèque de Versailles, possèdent la lettre dans laquelle nous répondîmes le lendemain, de Véronnes, à Morel-Fatio, regrettant qu'il fallût changer divers endroits de ce travail et surtout en supprimer ce précieux autographe. Mais enfin, je me pliai aux exigences formulées et l'article parut. De ces suppressions exigées, je donnerai, d'après le double de mon travail, les plus importantes. D'abord, page 2 (la pagination est celle du tirage à part), *note 1 :* j'expliquais au long comment Fernán était allée *en 1819* (Morel-Fatio hésitait entre 1820 et 1821) à Hambourg pour y visiter sa grand'mère et ses parents paternels, en compagnie de son frère, Juan Jacob, et citais, en particulier, ce passage, resté inédit, d'une lettre de Böhl à Julius, du 30 mars 1819 : « Wahrscheinlich wird meine Tochter, die Wittwe, mit Capitän Voss im Monath May sich nach dorten einschiffen, um den Sommer mit ihrer Grossmutter und Verwandten zuzubringen.

Sie wird dann die Ueberbringerin Ihrer verschiedenen Aufträge sein. » Elle partit exactement le 3 septembre 1819, en compagnie de Juan Jacob, comme Böhl l'écrit à son cher ami, le médecin juif converti, de Cadix, le 24 septembre 1819. Voici le passage essentiel de cette lettre : « Meine Kinder sind seit dem dritten dieses in See und jetzt hoffentlich nicht weit von der Elbe mehr. Wenn man das Schiff nur dorten zulässt und nicht nach Norwegen zur Quarantäne sendet ! ». — Page 7, j'expliquais au long, également, comment *La Gaviota* parut en 1849 (son premier fragment est au n° 2136, 9 mai 1849, de *El Heraldo*) sans la moindre remarque qui pût faire supposer que ce roman n'avait pas été écrit directement en espagnol par son auteur et comment il n'y avait pas davantage d'allusion sur ce point capital (Mora ayant traduit l'œuvre française en langue castillane) à l'annonce, si solennelle, du feuilleton insérée au n° 2132, 4 mai 1849, de ce journal de Madrid. — Page 15, note 1, on a supprimé le long passage de la lettre de Fernán sur son mariage avec Arrom, lettre qui se lit dans la publication de Morel-Fatio, p. 321-322. — Page 16, on a supprimé de longs renseignements sur le Baron Châtry de La Fosse, dont il est question note 1 et qui, né à Caen le 13 juillet 1779 et engagé en 1800 au 9e dragons, fit plusieurs campagnes, en particulier celle d'Espagne en 1808 et commandait en 1830 le 13e chasseurs, où éclata une révolte attribuée à son extrême sévérité. Admis à la retraite avec le grade de général en 1848, il semble qu'il soit mort cette même année. — Même page ont été aussi supprimés les curieux renseignements que je donnais sur le Français François Haury, ou Haurie, qui, établi à Jerez, y possédait un magnifique établissement de vins, décrit par les docteurs Pariset et Mazet dans leur ouvrage : *Observations sur la Fièvre jaune, faites à Cadiz en* 1819 (Paris, 1820), page 136. D'après ce même docteur Mazet, *Relation abrégée d'un Voyage fait en Andalousie pendant l'épidémie de* 1819, au tome VIII (janvier 1821) du *Journal Complémentaire des Sciences Médicales*, page 208, ce même personnage était, en 1800, lors de la précédente épidémie de *vómito negro*, syndic de Jerez et attaché à la surveillance de la prison de cette ville. — Page 17, sur le bibliophile August Cropp (1805-1899), j'ai dû supprimer le passage que j'avais pris sur lui dans la notice que lui dédia en 1856, note 3, page 320, l'auteur de l'article sur son grand-père, Friedrich-Ludwig-Christian Cropp, dans le *Serapeum* de 1855, pages 317-320, auteur qui n'était autre que F.-L. Hoffmann. — Page 18, note 2 : cette *note* de bibliographie a perdu, par suite des suppressions imposées, quelques numéros intéressants. En particulier, la date de publication, 1815, de la première traduction espagnole de Julius; la mention de la *préface* de Ferdinand Wolf sur Fernán, pages 1-6 de la traduction publiée à Vienne en 1863 :

Drei spanische Sittengemälde, par Hedwig Wolf; la mention de l'intéressant article d'Arriano Páez, de Bogotá, sur Fernán, au tome XV (Madrid, 1871), page 7, de la revue *La América*, n° 2, article qui porte la date du 18 février 1866; deux mentions, particulièrement importantes, d'ouvrages d'Antoine de Latour : 1° *Espagne; traditions, mœurs et coutumes* (Paris, 1869), p. 89-92 (sur l'amitié de A. Cavanilles pour Fernán, qui ne le vit jamais, ainsi que sur la publication de *La Farisea*), p. 322-323 (sur Fernán à Séville), p. 343-344 (sur F. de Gabriel et F. Caballero); 2° *Valence et Valladolid, Nouvelles Etudes sur l'Espagne* (Paris, 1877), p. I-XII (*A la Mémoire de Fernán Caballero*, belle notice nécrologique, datée de Paris, avril 1877, où Latour dit se souvenir « d'avoir entendu louer ses livres dans la chaire », déclare que sa longue maladie finale « n'a pas altéré un moment la sérénité de sa pensée, ni celle de sa foi » et qu'elle est morte « en emportant avec elle la consolation d'avoir revu l'Espagne telle qu'elle l'aimait et comme elle se plaisait à la présenter à l'Europe dans ses beaux récits »); la mention de *The Athenæum* du 19 mai 1877, pages 636-637, où se trouve une sévère, mais juste critique de l'ouvrage posthume (il parut en 1877 à Madrid, chez Dorregaray, sur 500 pages), de Fernán : *Cuentos, Oraciones, Adivinas y Refranes populares e infantiles. Recogidos por F. C.* [1]. Ce volume contient une courte nécrologie de Fernán par l'éditeur, comme aussi (et elle émane de J. L. Whitney et se lit page 375-376) l'*American Library Journal* de juin 1877, que je citais, à la suite de ces remaniements de mon article, sous un titre incomplet; la mention de l'article de la *Revue britannique* de janvier 1860, page 117-128, sur Fernán et l'indication que, dans ce même organe, mars 1864, page 211-225, il y a un article sur *La Pharisienne;* la mention de la longue et très unilatérale étude des *Œuvres* de Fernán par le P. W. Kreiten, S. J., dans les *Stimmen aus Maria=Laach. Katholische Blätter* (Freiburg i. B.), 1877, tomes XIII, p. 277-298, et XIV, p. 20-41, 174-192, 302-320. On y trouve, page 297, note 1, ce renseignement amusant (ô vanité des gloires humaines!) qu'à la mort de Fermín Caballero, dans l'automne de 1876 (Fernán décéda à Séville, le 7 avril 1877), « toute l'Europe » (*sic*) crut qu'il s'agissait de la fille de Böhl von Faber, à la suite d'une « *entschuldbaren Verwechslung* » entre le nom de lettres de la romancière et le patronymique du géographe, historien, statisticien, topographe et ancien ministre espagnol !

M. Montesinos, dans ses remarques « assez neuves » — selon

1. Comparer avec l' « œuvre posthume » de F. C., publiée par J. A. Morgado en 1912, en 2 volumes : *Refranero del campo y poesía popular !*

que les estime M. B.[2] dans le *Bulletin hispanique* de janvier-mars 1931, p. 81 — sur « la nature particulière du réalisme de F. C. », n'a, à notre humble avis, qu'un tort, mais combien capital!

2. M. B. aurait pu ajouter que la source de ces auteurs de Manuels pour leurs références bibliographiques était le pauvre Cejador, dont il eût fallu citer le colossal ouvrage, base et information de tant d'épigones et qui, hâtif et bâclé dans tant de chapitres, n'en est pas moins une mine précieuse... Pour ce qui est de Fernán, il n'existe pas encore un seul travail dont l'auteur ait eu soin préalablement de dépouiller avec exactitude et méthode ce qui, sur elle, avait paru avant lui. Quand, en dernier lieu en France, Mlle Alice Rennes songea à consacrer à Fernán un diplôme d'études supérieures — achevé en juin 1927, sous le titre : *Fernán Caballero, sa formation littéraire. Un foyer romantique, les Böhl de Faber* (1796-1836), — elle s'enquit auprès de nous de la façon de se documenter. Il existait alors sur ce thème des sources aussi diverses que divergentes; surtout : le *Versuch* d'Elise Campe (Leipzig, 1858); le *F. C. y la novela en su tiempo*, du marquis de Figueroa (Madrid, 1886); la notice de J. M. Asensio : *F. C. y la novela contemporánea*, au tome I des *Obras Completas* de F. C. (Madrid, 1893) — cette Collection, en 17 volumes, va de 1893 à 1914 et sa réimpression commença en 1928 —, p. 1-240; Morel-Fatio, *F. C. d'après sa correspondance avec A. de Latour*, dans : *Etudes sur l'Espagne*, 3e *série* (Paris, 1904), p. 279-370 (réimpression du *Bulletin hispanique*, t. III, p. 252-294); P. Luis Coloma, *Recuerdos de F. C.* (Bilbao, *s. a.*; mais 1910); l'édition des *Cartas* par le P. Diego de Valencina, sous le titre : *Cartas de F. Caballero, coleccionadas y anotadas por el M. Rev. Padre Fray Diego de Valencina*, en 1919 — voir aussi le Discours de réception du même auteur à l'*Academia Sevillana de Buenas Letras* en 1925, qui est encore l'année où Mme de los Ríos se décidait à réimprimer dans *Raza Española* (mai-juin) et à compléter deux articles précédemment parus dans la *Revista Crítica Hispano-Americana* de feu Bonilla y San Martín, tome II (Madrid, 1916), no 1 (*Doña Francisca Larrea Böhl de Faber. Notas para la historia del romanticismo en España*) et dans *Blanco y Negro*, l'année précédente et où l'on regrette que l'enthousiasme ne se tempère pas de plus de connaissances des sources préexistantes — notre *Querelle Caldéronienne*, en particulier — et d'un peu de préparation philosophique; l'*Epistolario*, par López Argüello (Barcelona, 1922); les pages de Benedetto Croce dans son volume : *Poesia e non Poesia*, paru à Bari, chez Laterza, en 1923 : *Fernán Caballero*, p. 207-225. Les remarques peu originales de J. Körner : *J. N. Böhl von Faber und A. W. Schlegel*, dans la Revue scolaire de Marburg, *Die neueren Sprachen*, tome XXXVII (1929), p. 53-58; les explications de E. H. Haspelt — dont le mariage avec Miss Elizabeth Wallace explique sans doute l'intention de doter l'Amérique d'un livre sur Fernán (voir notre article : *Fernán Caballero et ses futurs biographes*, dans *L'Homme Libre* des samedi 23, dimanche 24 et mardi 26 août 1930) — sur *Francisca de Larrea, a Spanish Feminist of the early Nineteenth Century*, dans *Hispania* (California) de mai 1930, p. 174-186 (voir, du même, quelques remarques bibliographiques, sur F. C., *ibid.*, tome VIII, p. 276 et, sur l'autre pseudonyme de F. C. — *León de Lara* — le tome XLI (1926) de *Modern Language Notes*, p. 123-125) n'ajoutent rien de neuf à la question, pas plus que l'article de D. Nicolás González Ruiz dans le *Bulletin of Spanish Studies* de Liverpool, reparu en résumé dans *El Debate* du jeudi 27 septembre 1928, sous le titre : *La obra de F. C.* Or, on ne saurait dire que tout ce matériel ait été d'abord étudié par Mlle Rennes — aujourd'hui agrégée d'espagnol (1929) et professeur de cette langue en France — et qu'il soit passé, condensé critiquement, dans les 127 pages hectographiées de son *Mémoire*, qui aurait, cependant, mérité l'impression, car elle n'en a pas moins fait là un notable effort de compréhension et de synthèse. En tout cas, M. B. avait raison de « soupirer » après la « grande histoire littéraire de l'Espagne », qu'on prépare au no 4 de la rue du Duque de Medinaceli. Car si, véritablement, elle nous donne cette « bibliographie sûre » qu'en France ni Thieme, ni Lanson n'ont pu, pour nos lettres nationales au siècle dernier, compiler avec exactitude, il faudra s'estimer trop payés d'avoir, toute une carrière durant, sombré du Málaga de l'incertitude bibliographique au Malagón de la référence inexacte, par suite du manque d'un phare si longtemps attendu et jamais encore édifié de façon à résister à ces orages qui secouent la sombre mer, en apparence si placide, de l'immense, infinie érudition hispanique...

C'est que, dans son analyse du concept « *fisiológico* », il ne s'est pas aperçu que la source était à en chercher chez les *costumbristas* genre Mesonero Romanos plutôt que chez Balzac ou même dans *Gil Blas*. En outre, les dates qu'il donne, tant pour la *Sochantre* que pour la *Gaviota*, sont inexactes : il suffirait, pour s'en convaincre, d'avoir lu le P. Diego de Valencina. Enfin, l'explication du « bilinguisme » — mais c'était, pour le moins, un « trilinguisme » — de Fernán est possible d'autre sorte encore que celle que donne M. Montesinos... Tout ce qui précède, et que nous avons volontairement restreint, montre que, si une étude d'ensemble sur Fernán est très nécessaire, un simple travail de Revue sur elle demanderait d'abord la connaissance exacte de la bibliographie de la question : vérité élémentaire, qui s'applique à toutes recherches de cet ordre et que l'on oublie trop souvent, ailleurs encore que dans le genre des « biographies romancées », hélas!

Camille PITOLLET.

Une Vie de Godoy en allemand.

M. Hans-Roger Madol, bien connu dans les milieux naundorffistes par son bel ouvrage documentaire sur Louis XVII, paru aux éditions de l'*Insel-Verlag* à Leipzig [1], va donner prochainement une *Vie* de Manuel Godoy. Il en a déjà publié deux chapitres, en 1930, dans la Revue de Berlin : *Preussische Jahrbücher*, chapitres dont la lecture nous avait laissé quelque peu hésitant sur l'exacte nature du livre. L'auteur a bien voulu, depuis, nous en soumettre les épreuves. « Je vous prie — nous mandait-il à cette occasion, du château d'Avernæs, en Danemark, où il réside — de regarder mon ouvrage avec clémence : il est fait pour un public ignorant le premier mot de la vie de Godoy; il n'était donc pas possible de rendre trop volumineuse cette œuvre. Il est d'ailleurs assez difficile, dans le temps où nous nous trouvons, d'intéresser le public à une œuvre purement scientifique... » La vie de Godoy n'a pas besoin des habituels enjolivements des biographies dites « romancées » pour passionner le grand public. Il suffit de l'exposer dans sa simple vérité. Et, dans le raccourci où il nous l'offre, sans lest pesant d'érudition, sous la forme d'un récit vivant et à peine, une ou deux fois, emmêlé de réflexions philosophiques, M. Hans-Roger

1. *Der Schattenkönig. Das Leben Ludwigs XVII. von Frankreich und die Schicksale der Familie Naundorff-Bourbon.* L'ouvrage, traduit en anglais et en italien, n'épuise pas la matière. Outre qu'il a été complété depuis par un volume français — dont l'auteur a d'ailleurs ignoré ce livre allemand —, il pèche par l'ignorance des volumineux documents réunis par feu Albert Savine dans plusieurs cartonniers (en possession de son fils Charles Savine) sur « l'évasion de Louis XVII et le mystère du Temple » et n'a pas discuté la très

Madol — qui vient de faire paraître une curieuse *Vie* de Ferdinand de Bulgarie pour laquelle il a reçu de l'intéressé lui-même une foule de détails historiques et de souvenirs jusqu'alors inédits [2] — a réussi, dans maintes de ses pages, à atteindre à ce tragique qui, lorsqu'il naît des faits racontés et n'est pas un artifice d'écrivain, frappe si profondément les esprits curieux du spectacle, toujours changeant, de l'existence des hommes. Dans sa *Préface* [3], l'auteur écrit, en particulier, ce qui suit : « La vie de Manuel Godoy n'est pas un roman. A coup sûr, ce n'est point l'habitude d'employer un tel terme en tête de la véritable histoire d'un personnage significatif de l'Histoire, d'autant qu'il s'agit ici de celle d'un homme dont l'activité — encore qu'elle ait pu être destructrice — s'est avérée d'une capitale importance dans la formation de la Nouvelle Europe... Godoy ne fut pas seulement l'amant de la Reine et le favori du Roi d'Espagne. Il fut le protecteur influent, l'animateur de Goya, qui devint le peintre de sa vie. C'est à tort qu'on interprète fréquemment le merveilleux physique du favori comme un simple motif décoratif pour le génie d'un grand peintre. Godoy, qui, après avoir vainement tenté le salut du couple royal français, avait préparé pour Louis XVII le royaume de Navarre, fut le mari d'une princesse de Bourbon. Napoléon, à qui il servit souvent d'exemple et d'avertissement et qui suivit, dès l'origine, avec la plus grande sympathie sa carrière — car il fut pour lui un partenaire adverse dans tant d'événements importants —, lui avait offert le trône de Portugal. Faut-il donc considérer Manuel Godoy, le « Prince de la Paix », simplement comme un comparse dans les luttes de son temps pour le pouvoir ou, au contraire, ne fut-ce qu'à des hasards que, dès le commencement de la Nouvelle Ere, il dut de voir sa dictature sombrer dans des résultats qui, pour son allié Napoléon, ne furent visibles que quelques années plus tard ? C'est là

vraisemblable hypothèse d'un Louis XVII fils bâtard d'Axel Fersen et de Marie-Antoinette, récemment soutenue par M. Roger Sorg et qui explique le soin avec lequel la Restauration, qui connaissait cette filiation adultérine, évita toute investigation apparente au sujet de l'enfant du Temple.

2. *Ferdinand von Bulgarien. Der Traum von Byzanz* (Berlin, « *Universitas* ». 310 pages avec 1 autographe de Bismarck et 16 photogravures). On trouvera dans cet ouvrage une bibliographie précieuse de la question : *Ferdinand de Bulgarie* et une curieuse réfutation, par Ferdinand lui-même — qui compte actuellement 70 ans —, des dires que M. Paléologue attribue, sur son compte, à l'impératrice Eugénie. Mais l'ouvrage fourmille d'inédits, des plus curieux, sur cet étrange Cabourg, dont la mère était fille de Louis-Philippe. Sa lecture est donc du plus vif intérêt et nous la recommandons aux amateurs d'Histoire moderne. Il y a là des appréciations de Guillaume II qui méritent d'être connues.

3. Datée de septembre 1930, « *Schloss Avernæs. Ebberup Fyn, Danmark* ». A l'heure où nous rédigeons ces lignes — juillet 1931 — l'ouvrage est imprimé, mais non encore publié.

un point difficile à résoudre. En tout état de cause, l'existence de ce premier Dictateur Militaire présente assez de matériaux pour y reconnaître l'essence de toute dictature, de Napoléon à Mussolini. Et il n'est pas malaisé de constater les motifs pour lesquels la Maison Royale d'Espagne tenta de détruire la mémoire de Godoy, de sorte que d'innombrables légendes se sont enlacées autour de sa personne. » Le mérite de ce livre sera, précisément, de dégager l'essentiel de la figure historique du *valido*, sans romantismes et sans partis pris, mais sur la base d'une solide préparation historique. L'auteur a travaillé à Paris, à nos Archives du Ministère des Affaires étrangères — où il a examiné la correspondance diplomatique d'Espagne en ces lointaines années, en particulier les rapports du verbeux et partial Alquier — et déclare avoir eu, en Espagne, l'appui de Don Julián Paz et du Dr Moldenhauer, sans que nous puissions affirmer qu'il ait dépouillé toute la littérature espagnole sur son sujet, déjà suffisamment indiquée par nous dans notre travail, paru à Madrid en 1915, sur le milieu et la Cour de Charles IV et de Marie-Louise au moment des plus grands triomphes de Godoy (*Notes sur la première femme de Ferdinand VII*; 91 pages grand in-8°, parues à l'imprimerie de la *Revista de Archivos*). En tout cas, le volume de M. Hans-Roger Madol est de ceux qu'on n'oublie pas, une fois lus. Et ce n'est pas là un médiocre compliment, croyons-nous. Souhaitons qu'il soit traduit bientôt en français.

Camille PITOLLET.

NÉCROLOGIE

M. Joseph Anglade (1868-1930).

M. Joseph Anglade, mort à Toulouse, le 13 juillet 1930, des suites d'une attaque d'hémiplégie, laisse un tel exemple et de tels regrets qu'il est difficile d'en donner une idée dans ces lignes, où je veux, du moins, rappeler son souvenir. Je dirais de sa vie qu'elle s'est confondue avec ses patients travaux de romaniste, si elle n'avait été surtout la manifestation d'un caractère.

Il était plein de naturel. Il était la bonté même. Il se plaisait à répandre la joie sans effort, comme une large récréation qu'il donnait à tous après ses heures de recherche. Cette joie paraissait naître de ses dispositions natives et de sa conviction de faire œuvre utile. S'il faut douter pour comprendre, il faut aussi avoir la foi du charbonnier pour entreprendre et poursuivre des études presque délaissées. Il est trop facile d'ignorer la langue d'oc et de considérer l'histoire de la littérature comme un monument inaltérable, dont les perspectives demeurent identiques, quel que soit le point d'où on le considère. La vérité est plus complexe; et c'est bien l'esprit de recherche qui a guidé J. Anglade dans la voie des lettres méridionales. Celles-ci l'ont bien servi en retour et lui ont inspiré des travaux qui témoignent de sa ferveur et de la richesse qu'elles proposent au chercheur. Etudiant à Montpellier, il y reçoit l'enseignement de Camille Chabaneau et devient son disciple préféré. Déjà il voit se former la ligne où il devra se tenir. La philologie romane et l'histoire littéraire du Midi le tentent également. Au fait, ces deux disciplines se soutiennent, si même elles ne corrigent pas leurs excès en s'affrontant. Le goût de la philologie et le goût littéraire ne sont pas incompatibles; on les trouve rarement associés comme ils l'étaient dans l'esprit de J. Anglade. Il fait un séjour de deux ans aux Universités de Bonn et de Fribourg-en-Brisgau, afin de replacer en France et dans le Midi le centre naturel des études romanes qui avait glissé en Germanie; cependant son premier ouvrage important est une thèse sur *Le Troubadour Guiraut Riquier* (1905), qui garde l'élégance d'une étude bien conduite, exactement retenue dans ses limites. L'érudition ou l'exactitude n'y dépassent pas la mesure de la pensée, tandis qu'il y précise à la fois le caractère de la société

méridionale et l'esprit religieux qui, avec la décadence, envahit la poésie courtoise.

L'année même où paraît cet ouvrage, il obtient normalement une maîtrise de conférences à Nancy; il ne tarde pas à prouver combien cette nomination était justifiée en publiant son livre sur *Les Troubadours* (1908), livre d'une composition heureuse, où il étudie la vie des troubadours les plus connus et s'attache à montrer la diversité d'inspiration de leurs œuvres dans l'unité de la poésie courtoise. Il y donne cette définition de la poésie courtoise qu'il reprendra à plusieurs reprises au cours de sa vie; et ce n'est point chose banale que de voir un philologue sensible à cette extrême finesse des sentiments.

Je me souviens de son arrivée à la Faculté des Lettres de Toulouse, où il succédait à Alfred Jeanroy, et de la première leçon qu'il y fit. Nous l'attendions avec une impatience déjà affectueuse; à peine publié, son livre sur les *Troubadours* était déjà classique parmi nous. Il se présenta comme un bon géant et consacra la première heure à nous donner l'essentiel de la bibliographie, souvent rédigée en allemand. Nous étions surpris de cette abondance de matériaux nécessaires à l'acquisition de notre vieille langue d'oc, mais les expositions qui suivirent nous démontrèrent que sa simple initiative suffisait. Un enseignement ferme et direct, dépourvu de phraséologie, exactement adapté à son auditoire, et comme soutenu par une large respiration, une bonté qui se laissait deviner dans les moindres gestes, si rayonnante qu'elle effaçait la rigueur grammaticale, une délicatesse voilée, telles étaient les qualités que nous admirions en lui. Il voulait même nous donner l'illusion qu'il s'instruisait auprès de nous; tous les dialectes vivants du Midi collaboraient à l'explication d'un vieux texte; c'était merveille de noter que des mots comme *voluntat* et *seny* gardaient le sens précis qu'ils avaient au Moyen-Age, comme pour préserver dans sa finesse l'éthique des troubadours. Joseph Anglade ne nous détachait pas de nos origines rurales et nous transportait ainsi dans une clairière. C'est cela même que devait exprimer M. Désazars de Montgaillard dans un compliment académique : « Au lieu de vous en tenir au moule universitaire, toujours le même pour toute la France, vous avez inauguré un enseignement nouveau, tout à la fois élevé et pratique, savant et populaire. » Si dévoué à son enseignement, il n'en continuait pas moins à donner de nombreuses études que l'on ne saurait énumérer ici, mais dont on trouvera une liste assez complète dans la revue toulousaine *Lo gay Saber* de septembre 1930 (p. 371-375). Les heures de travail devaient être limpides pour lui, malgré une forte myopie qui l'obligeait à placer les textes contre son œil gauche, le moins invalide. Il disait souvent : « J'ai

travaillé dans ma jeunesse. Maintenant je me repose. » Le travail était son repos. Je me contenterai de rappeler ici son édition des *Poésies de Peire Vidal* (1913); *Jehan de Nostredame, Vies des plus célèbres poètes provençaux* (1913); la *Grammaire élémentaire de l'ancien français* (1918); les *Chansons du troubadour Rigaud de Barbezieux* (1919); *Las Leys d'amors*, en 4 volumes (1920); la *Grammaire de l'ancien provençal* (1921); l'*Histoire sommaire de la littérature méridionale au Moyen-Age* (1921); le *Roman de Flamenca* (1926); l'*Anthologie des Troubadours* (1927); les *Troubadours de Toulouse* (1928); sans compter de nombreux articles parus dans les revues catalanes, italiennes ou allemandes, de Hambourg à Barcelone. Devenu mainteneur de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, il en redore paisiblement l'antique blason, réussit à lui donner un lustre inattendu en la ramenant à ses véritables origines, tandis qu'il y trouve un milieu propice à la publication des *Leys d'amors* du XIVe siècle.

Mais il s'intéresse d'abord à ses étudiants. C'est à leur usage qu'il publie sa *Grammaire de l'ancien provençal*, et il simplifie leur travail en les délivrant des éditions ou des anthologies de provenance allemande. Mieux encore, il crée en 1914, en collaboration avec M. Calmette, un *Institut d'Etudes méridionales*. Si ces études n'obtiennent pas une faveur suffisante, pour des raisons qu'il est inutile d'examiner, elles attirent cependant les étudiants étrangers et elles forment quelques romanistes de qualité comme Pierre Fouché, actuellement en Sorbonne, Jean Audiau, Louis Alibert et Joseph Salvat.

En 1929, je soutiens moi-même à Toulouse une thèse hispanique et catalane dont le dessein paraît convenir au cadre de cet Institut. Il lit mon travail avec une attention parfaite, me donne son impression décisive après la lecture des deux premiers chapitres, me reproche le scepticisme que j'exerce contre moi-même, me dispense enfin un encouragement dont je ne saurais dire le prix. A la soutenance, il montre une indulgence qui me désarme; il crée une atmosphère de sympathie qui réduit mes appréhensions. C'est qu'en effet sa bonté lui conférait une autorité réelle sur ses pairs. Il possédait à sa manière l'âme d'un chef. Une vue précise lui permettait de délimiter exactement ses sujets d'études, mais cet amoureux des faits savait encore les dominer par l'art de l'expression. Il portait souvent dans ses écrits cette libre clarté de style qui est, avec la concision, la marque des bons esprits, un tour naturel et une vivacité qu'il ne parvenait pas à voiler, malgré son besoin de modération. Il pensait que le style de l'érudition doit se priver de l'éclat : ce qui est toujours vrai s'il s'agit du faux éclat.

J. Anglade était un écrivain, et je pense surtout à son opuscule

sur *La Bataille de Muret*, d'après la *Chanson de la Croisade* (1913), charmant récit de stratégie moyenâgeuse, où les moindres détails s'éclairent avec une magnifique netteté.

Cet art de mêler le plaisant et le sérieux, de dire les plus fortes vérités sans qu'il y paraisse, d'emprunter ses arguments à l'adversaire pour défendre une cause dont on est assuré, de modérer par un sourire le zèle des néophytes, en l'exaltant bien davantage et dans une meilleure voie, de tenir tout un auditoire en suspens, cet art d'être simple dans une académie, se révèle dans le discours qu'il prononça aux Jeux Floraux de Toulouse, le 19 juin 1930, quelques jours avant sa mort, pour y recevoir l'abbé J. Salvat. Je ne pense pas que les recueils de notre académie contiennent une page plus vive. Je n'en connais aucune autre où il ait mieux exprimé son caractère. Il a cependant écrit pour ses amis des contes languedociens, dans une langue sans apprêt, où les personnages rappellent la geste de Gargantua. Cette verve de bon géant était son divertissement d'érudit. Mais ceux qui pouvaient goûter l'abandon de sa gaîté — elle passe légèrement, a dit La Fontaine — connaissaient aussi sa délicatesse. Dès qu'il entrait dans son logis, un grave esprit de recherche s'emparait de lui; il aimait à montrer ses livres, sobrement reliés, un trésor de gaie science, et il vous faisait passer de l'un à l'autre, comme un vigneron vous promène à travers les souches. Il confondait dans un même amour ses livres et ses vignes de Lézignan. Les Toulousains l'appelaient familièrement « le Maître ». Il avait beaucoup d'amis.

JOSEPH-S. PONS.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

L'Institut d'Etudes Catalanes [1].

Jeune maison, déjà vénérable, l'Institut est actuellement un des centres d'investigation scientifique les plus sympathiques et les plus actifs de l'Espagne nouvelle. Il fut fondé, sous l'inspiration de Prat de la Riba, par la Députation de Barcelone. Le 18 juin 1907, on ouvrait la section archéologique, qui recevait bientôt ses règlements, son plan de travaux, son organisation. On fut d'abord petitement logé. En 1911-1912 furent créées les deux autres sections : Sciences et Philologie. Le 28 mai 1914 s'inaugura l'actuel local. A la même époque on fêtait l'ouverture de la Bibliothèque de Catalogne.

L'Institut eut, dès l'origine, son *Annuaire*, recueil d'études historiques et philologiques, art primitif de l'époque ibérique, histoire du Moyen-Age catalan, vieilles institutions juridiques ou politiques, passé récent. L'Institut a pris part à des congrès, à des expositions, à la reconstitution de la Bibliothèque de Louvain; il collabore à des revues étrangères. Il fait partie de l'*Union académique internationale*, travaille au *Corpus* des vases anciens, à une nouvelle édition des textes en latin médiéval. Bref, il s'est, par la probité et la solidité de son effort scientifique, imposé au monde des travailleurs internationaux.

Les années 1914-1923 furent particulièrement fécondes. Mais les événements politiques l'obligèrent à une vie diminuée. Plus de budget. Plus de publications. Il fallut ruser. Quelques libéralités, des appuis cachés, des complicités précieuses permirent à l'Institut d'échapper à la ruine et de continuer l'impression de quelques travaux.

En 1930, il retrouvait son activité, sa situation officielle et son titre d'organisme scientifique de la Catalogne [2]. Les sections d'histoire et de philologie, qui n'avaient jamais chômé, ont repris de plus belle leurs publications. La section des Sciences ranime ses projets de 1923.

Désormais la constitution de l'Institut semble définitivement fixée.

1. Cette notice fait partie du volume qui doit paraître prochainement dans la « Bibliothèque de l'Institut français de Barcelone » : *Barcelone, ville d'art et de science.*

2. Cf. *Bull. hisp.*, 1930, p. 433.

Trois sections, Histoire, Philologie, Sciences, composées chacune de sept membres, élisant chacune leur président, dotées chacune d'un secrétariat (secrétaire, trésorier, bibliothécaire). Un secrétariat général dirige la vie administrative de l'institution. Chacun des présidents de section exerce, à tour de rôle et pour quatre mois, la présidence générale de l'Institut. Ajoutons que les sections peuvent s'attacher un nombre indéterminé de membres correspondants, catalans ou étrangers.

En 1932, l'Institut d'Etudes catalanes et la Bibliothèque de Catalogne vont être installés au large dans les vastes locaux récemment désaffectés de l'Hôpital de Sainte-Croix, que leur a cédés généreusement la ville de Barcelone. Magnifique maison, toute ornée de vieux souvenirs et digne d'héberger la plus belle institution scientifique de la Catalogne.

La section d'Histoire et d'Archéologie est la plus ancienne. Ses services sont des plus actifs. Le Service de conservation et de classement des monuments a entrepris de précieux travaux de consolidation au cloître de Sant Cugat del Vallès; il procède à l'étude des peintures du Baptistère de Terrassa, dirige les fouilles de Majorque (grottes, nécropoles, peintures rupestres).

Cette section publie de nombreux travaux, imprime actuellement les *Diplômes carlovingiens de la Catalogne* et achève le récolement et l'étude des vieilles chartes privées, édite le Corpus des documents antérieurs à l'an 1000. Elle subventionne la publication des œuvres de R. Llull. Elle envoie des savants en mission dans les pays étrangers. Elle prend part à la fondation et à l'administration des musées et archives, s'intéresse à la création et à la vie des bibliothèques catalanes, patronne des recherches, acquiert de vieux fonds d'archives, encourage, par des prix ou des bourses ou des subventions, tous travaux relatifs au vieux temps catalan.

L'organe de cette section est l'*Anuari*, 1907 à 1920, six tomes parus, un septième qui vient de sortir. Ont paru également les *Miscellania Prat de la Riba; Les Pintures murals catalanes* (4 fascicules, le cinquième en cours); *Les monedes catalanes* (3 tomes, par J. Botet i Siso; *L'Arquitectura romànica a Catalunya* (3 vol. par J. Puig i Cadafalch, A. de Falguera et J. Goday); *Documents per la Història de la Cultura catalana medieval* (par A. Rubió y Lluch; *Itinerari de Jaume I, « el Conqueridor »* (de J. Miret i Sans); *les Obres d'Auzias March* (2 vol. par A. Pagès). Puis, au titre des Estudis de Bibliografía Lul.liana : l'*Edició maguntina de Ramon Lull* (par A. Gottron). *Bibliografia de les Impressions lul.lianes* (par E. Rogent e E. Duran). Beaux volumes, solides, fortement documentés, connus de tout le monde savant.

Mme veuve Romaguera (Concepció Rabel i Cibils) a constitué une

fondation chargée d'éditer des textes de chroniqueurs anciens, sous le contrôle de l'Institut et qui a imprimé les *Gesta comitum Barcinonensium* (latin et catalan) par L. Barrau-Dihigo et J. Massó Torrents, et qui va donner le *Dietari del Capellà d'Alfons el Magnànim*, par F. Martorell, la *Crónica* de B. Desclot, par F. Soldevila et J. Rubió, le *Llibre dels Feyts de Jaume I*, par M. de Montoliu, et *P. Marsili liber actuum domini regis Jacobi*, de X. de Salas, E. Bagué et F. Soldevila, le *Repertori de la antigua Literatura catalana*, de Massó Torrents. Cette même fondation édite les résultats d'une vaste enquête sur le folklore catalan : *Obra del Cançoner Popular de Catalunya*, dont les trois volumes de Documents déjà parus constituent un ensemble considérable.

Un patricien catalan, M. Patxot, a, pendant les mauvaises années, créé de ses deniers une sorte d'annexe de l'Institut, quelque chose comme une autre forme de l'*Anuari*. Ont déjà paru : *L'Urna d'argent de San Ermengol bisbe d'Urgell*, de P. Pujol; *Paquimeres i Muntaner*, de A. Rubió i Lluch; *Documents hebraics de Jueus catalans*, de J. Millas i Vallicrosa; *Forma Conventus Tarraconensis*, de J. de C. Serra-Rafols (Bætulo-Blanda); *Leges Palatinæ Jacobi II regis Maioricarum*, par C. Willemsen (sous presse); *La Geografia i els orígens del primer art romànic*, de J. Puig i Cadafalch. Vont paraître : *Els diplomes carolingis a Catalunya*, de R. d'Abadal; *Diplomatari de l'Orient català*, de A. Rubió i Lluch; *Etnologia i arqueologia ibériques*, de P. Bosch Gimpera. Signalons aussi les *Miscel.lania Patxot*, recueil de travaux juridiques paru en 1931. C'est la fondation Patxot qui soutient financièrement la *Revista dels Estudis Universitaris Catalans*.

L'Institut attribue, depuis 1915, divers prix. Le président de cette section est M. J. Puig i Cadafalch.

La section de Philologie, fondée en octobre 1912, a été solidement constituée, grâce à l'activité de son président M. Pompeu Fabra. Elle est chargée d'étudier scientifiquement la langue catalane. Elle en a fait l'histoire et établi la géographie, a fixé ses normes, lui a rendu sa grammaire et a ainsi puissamment contribué à la restauration d'un idiome en décadence qu'elle a rajeuni et revigorisé.

Cette section prépare un grand dictionnaire général catalan, un vocabulaire orthographique (dont un extrait a déjà paru), une grammaire, des études de dialectologie, un atlas sur le plan de l'*Atlas linguistique de la France*. Elle travaille suivant des méthodes très modernes, avec une infatigable activité. Les matériaux actuellement recueillis constituent une masse précieuse de documentation. Une partie en a paru dans le *Butlletí de dialectologia catalana*. Une filiale, le Laboratoire de Phonétique expérimentale, fondée le 5 dé-

cembre 1913, a fait, sous la direction de M. Barnils, d'excellent travail. En somme, c'est une véritable académie de la langue qui a su faire scientifiquement une œuvre de premier ordre. Le plus important des résultats obtenus est l'unification de l'orthographe, qui eut lieu en 1913 et qui a été menée à bout, malgré les difficultés de la tâche et les hésitations d'une partie des écrivains.

Les publications de cette section sont :

1° des traductions; 2° des études philologiques : *Documents en vulgar per a l'estudi de la llengua* (xie, xiie, xiiie siècles), de P. Pujol, *Die Mundart von Alacant*, de P. Barnils, *La frontera catalano-aragonesa*, de A. Griera, *Estudis romànics* (2 vol.), la *Bibliographie élémentaire de l'ancien provençal*, de J. Anglade; *Les vocals tòniques del rossellonès*, de P. Barnils, *Epistolari d'En M. Milà i Fontanals*, publié par L. Nicolau d'Olwer, etc.; 3° des dictionnaires et grammaires, en particulier le *Diccionari ortogràfic*, sous la direction de P. Fabra (2e éd., 1917), la *Gramàtica Catalana*, etc.; 4° l'*Atlas Lingüístic de Catalunya*, par A. Griera (4 vol.). Grâce à l'appui matériel de l'Institution Patxot, cette section a pu encore éditer trois fascicules de *Memories : La coordinació i la subordinació en els documents de la cancilleria catalana durant el segle XIV*, de P. Fabra, *Les Flors del Gay Saber*, de J. Anglade, *Etudes de Toponymie catalane*, de P. Æbischer.

La section de Sciences, fondée en 1911, a commencé la publication d'une *Flore* et d'une *Faune* catalanes et d'un *Arxiu*. Elle a sous son autorité le Service aérologique de Catalogne, l'Institut de Physiologie, une Société de Philosophie, et vient de se charger du Service géographique et du Service cartographique. Elle se propose, en particulier, de développer puissamment l'enseignement et l'étude scientifique de la géographie de la Catalogne. Le président de la section des Sciences est P. Coromines.

Par le nombre de ses sections et sous-sections, par l'importance de ses travaux et publications, l'Institut d'Etudes catalanes est devenu en peu d'années le foyer de la Renaissance scientifique de la Catalogne.

J.-J.-A. BERTRAND.

Agrégation d'espagnol (Concours de 1932).

QUESTIONS ET AUTEURS

I. — Le « Mester de clerecía ».

1. Berceo, *Vida de Santo Domingo*, strophes 126-221 (éd. Fitzgerald).
2. *Libro de Alexandre*, str. 1-138 (éd. Morel-Fatio).

3. *Poema de Fernán González*, str. 1-175 (éd. Carroll Marden).
4. Juan Ruiz, **Libro de Buen Amor*, str. 388-575 (éd. « Lectura »).

Tous ces textes se trouvent dans le t. LVII de la *B.A.E.*

II. — La conquête et la colonisation espagnoles en Amérique au XVIe siècle.

1. Fernando Cortés, *Cartas de relación : Carta primera.*
2. Bernal Díaz del Castillo, **Verdadera historia de los sucesos de la Conquista de la Nueva España*, chapitres CCVII à CCXII.
3. Agustín de Zárate, *Historia del descubrimiento y conquista del Perú*, Libro segundo.
4. Las Casas, *Tratado sobre la esclavitud de los Indios, Conclusión.*
5. Alvar Núñez Cabeza de Vaca, *Comentarios*, chapitres X à XXI.

III. — La vie à Madrid au XVIIe siècle (La société et les mœurs).

1. Luis Vélez de Guevara, **El Diablo Cojuelo*, Trancos I, II, III, VIII (Ed. « Clásicos Castellanos », La « Lectura », vol. 38).
2. Juan de Zabaleta, *El día de fiesta por la mañana y por la tarde* (éd. Biblioteca Universal, vol. 103).
3. Lope de Vega, **El acero de Madrid*, Actes 1 et 2.
4. Juan Ruiz de Alarcón, **La verdad sospechosa*, Acte 1.

IV. — La renaissance littéraire et artistique en Espagne au XXe siècle.

1. Unamuno, *Tres novelas ejemplares : Nada menos que todo un hombre* (Colección contemporánea, 1920).
2. Azorín, **Castilla.*
3. Valle Inclán, **Sonata de primavera.*
4. Antonio Machado, **Soledades.*
5. Pérez de Ayala, **Prometeo.*
6. J. R. Jiménez, **Segunda antología poética.*

AUTEUR LATIN : Tite-Live, l. XXI.

Le programme de certificat secondaire comprend les œuvres dont le titre est précédé d'un astérisque.

Résultats des concours.

1930. *Agrégation* : Mme Gaulhiac-Bertaux, M. Rumeau, Mme Cazes, MM. Lignères, Aubrun.

Certificat : MM. Borrut, Cloup, Mlles Ribes, Donneaud.

1931. *Agrégation* : Mlle Bastide, MM. Mas, Lacoste, Mlles Marre, de Battle.

Certificat : Mlle Prax, M. Staub, Mlle Valette.

BIBLIOGRAPHIE

Ensayo biológico sobre Enrique IV de Castilla y su tiempo, por **G. Marañon**, de la Real Academia de Medicina. Compañía ibero-americana de publicaciones (S. A.), Editorial Mundo latino, Príncipe de Vergara, 42 y 44, Madrid (1930); 182 pages petit in-8°, 5 ptas.

La compétence scientifique sans égale [1] et l'autorité politique du Dr Marañón suffiraient à donner à ce petit livre une valeur exceptionnelle; l'absence de parti pris, la modération des conclusions, l'attention patiente aux moindres faits qui peuvent les légitimer, tout cela nous éloigne de l'avocat qu'est trop souvent l'historien, et nous fait voir le médecin méditant son diagnostic [2].

Ici, le médecin n'avait que des textes, connus déjà d'ailleurs, mais dont l'interprétation, pour des profanes, n'était point sans périls; d'autant que, au fond, il n'y a que deux chroniques qui comptent, celle d'Enríquez de Castillo, favorable à Henri IV, et celle de Palencia, je veux dire les *Décadas*, qui lui sont aussi hostiles que possible, et dont j'ai montré, je crois (*Bull. hisp.*, 1909, p. 425-444, et 1918, p. 137), que la Chronique castillane attribuée au même auteur et le *Memorial de diversas hazañas* de Diego de Valera dépendent étroitement : Paz y Mélia a achevé et scellé la démonstration. Il n'y a guère, en somme, de témoignages pour départager réquisitoire et plaidoirie, et c'est dans celui-là comme dans celle-ci qu'il faut prendre les éléments d'une décision.

Celle qu'émet D. Gregorio Marañón, en l'appuyant sur des considérants que je ne pouvais songer à mettre en ligne, me permet de maintenir la façon de voir que j'ai énoncée à mots couverts en rendant compte (*Bull. hisp.*, 1925, p. 391) du livre de J. Lucas-Dubreton, *L'Espagne au XVe siècle, Le roi sauvage* (non cité par le Dr Marañón) : la tare essentielle chez le triste frère d'Isabelle était probablement moins d'ordre physiologique que d'ordre moral,

1. Voir en particulier son ouvrage *L'évolution de la sexualité et les états intersexuels*, traduit de l'espagnol par le Dr Sanjurjo d'Arellano (Librairie Gallimard, 43, rue de Beaune, Paris, 1931).

2. L'auteur a eu l'ingénieuse idée de passer du domaine historique dans le domaine littéraire avec *El mito de Don Juan*, du plus haut intérêt moral et pratique.

en ce sens que, de bonne heure perverti, inverti (c'est le mot), il n'eut jamais pour la femme, honnête du moins, le penchant normal qui décèle une virilité saine.

Mais il ne s'agit pas que de ce pauvre sire; il s'agit aussi de sa seconde femme, Da Juana, pour laquelle D. Gregorio nous dit son indulgence d'homme et de médecin, cela en manière de protestation contre le pharisaïsme d'une époque où, comme aujourd'hui encore, ailleurs que dans les grands centres, et pas en Espagne seulement, la liberté d'allures, l'exubérance et la gaieté chez la femme provoquaient infailliblement des commentaires injurieux et souvent injustes.

On sera certainement frappé de la noblesse et de la simplicité sereine de ces pages si bien inspirées.

G. CIROT.

A study of the dramatic works of Cristóbal de Virués, by **Cecilia Vennard Sargent,** Ph. D., Assistant professor of Spanish, Wilson College. Instituto de las Españas en los Estados Unidos, New York, 1930; IX-161 pages petit in-8°

Ce n'est là que ce qui devait servir d'introduction à une édition des cinq tragédies de Cristóbal de Virués, édition rendue inutile du fait de la publication, par D. Eduardo Juliá Martínez en 1929, des *Poetas dramáticos valencianos*, où elles sont, tout au long, toutes les cinq. Il eût été dommage de laisser pour cela en manuscrit cette étude consciencieuse, pour laquelle M. Federico de Onís a donné ses suggestions et ses conseils, et M. J. P. Wickersham Crawford, préparé les voies.

Ce Valencien, contemporain de Cervantes, lui aussi soldat de Lépante, et vraisemblablement (la chronologie est hypothétique) devancier de Lupercio Leonardo de Argensola, a déjà trouvé dans 38 pages de l'*Art dramatique à Valence* du regretté Henri Mérimée la place d'honneur qu'il méritait; qu'il ne méritât pas une nouvelle étude, plus détaillée, de ses tragédies, personne ne le prétendrait, car celles-ci représentent une espèce littéraire morte prématurément sur le sol hispanique, étouffée par une rivale vigoureuse et luxuriante, la *Comedia*, mais qui, tout aussi bien qu'en France ou en Italie, eût pu, dans des conditions favorables, prospérer et aboutir à un classicisme parfait : c'est ce que prouveraient, à eux seuls, les essais de ce poète qui fut, par son métier d'officier, éloigné de son pays et relativement isolé du contact populaire (si efficace sur Lope de Vega), amené donc à se replier sur lui-même, ses souvenirs et ses lectures. Efforts intéressants vers un art plein de noblesse

et, malgré quelques accointances déjà constatées avec la *Comedia* elle-même, sans compromissions avec le grotesque et le comique pas toujours très relevé auquel Juan de la Cueva et ses imitateurs durent et surent faire sa place : sur ce point, bien plutôt que sur le nombre des actes (réduit par Virués à quatre et même à trois) ou que les unités de temps et de lieu (respectées par Virués dans sa seule *Elisa Dido*), repose la différence entre notre tragédie classique et la *Comedia*, qui s'est trouvée en définitive constituer le vrai théâtre classique espagnol. Ce qui ne veut pas dire, bien entendu, que les dramaturges espagnols se soient interdit les thèmes tragiques ni la façon tragique; mais le comique n'y perd pas ses droits, et on lui fait sa part [1].

Il n'était donc pas superflu d'insister encore sur cette partie de l'œuvre de notre Valencien, particulièrement sur les sources auxquelles il a eu recours pour son *Elisa Dido* et sa *Semíramis*, et qui, comme semble l'avoir démontré d'une façon très convaincante Miss C. V. S., ne sont pas toujours de seconde main : la culture gréco-latine et les éditions d'un Hérodote, d'un Elien, d'un Diodore, d'un Justin, n'étaient pas une rareté à cette époque, nous les avons de reste; et le séjour en Italie ne put que faciliter à Virués les moyens de s'instruire et de se renseigner. Il n'était pas inutile non plus de comparer les cinq pièces qu'il a laissées à celles, de titre ou de sujet analogue, qu'ont écrites ses successeurs, ses contemporains et surtout ses prédécesseurs, en France ou en Italie comme en Espagne. Et parmi ces cinq pièces, il valait enfin la peine de montrer que l'*Elisa Dido* seule reste, pour la forme comme pour le fond, dans le cadre de la tragédie grecque, moins d'ailleurs, sans doute, par l'effet d'une imitation directe que par l'influence d'un Trissino ou d'un Jerónimo Bermúdez (et, à travers celui-ci, d'un Antonio Ferreira), — sans oublier les tragédies de collège, si en vogue au XVIe siècle, mais naturellement confinées dans les milieux académiques; sans oublier non plus les traditions valenciennes, qu'a mises en lumière H. Mérimée.

A l'influence de Sénèque le tragique Miss C. V. S. consacre un chapitre de 24 pages. Ce n'est pas trop : on pourrait s'étendre davantage sur ce sujet; c'en est assez pour nous faire voir en quoi a consisté cette imitation, chez Virués et chez d'autres poètes du temps : le goût du tragique et de l'horrible, non seulement dans les sujets antiques, mais dans l'histoire nationale. Imitation forcenée, qui justifie cette appréciation lapidaire des forfaits accumulés par le brave capitaine : « crimes are crimes of the head not of the

1. Il est toujours utile de relire la leçon d'ouverture de A. Morel-Fatio intitulée *La Comedia espagnole au* XVIIe *siècle* (Paris, Vieweg, 1885), et *La Comedia espagnole en France* d'E. Martinenche (1900).

heart » (p. 133). Sur ce point l'exemple de Giovan Battista Giraldi Cinthio avait montré comment il fallait exciter l'émotion de spectateurs que les horreurs réelles du temps présent rendaient sans doute moins émotifs devant la fiction; et cet exemple ne faisait que renforcer celui, très certainement direct, de *Thyestes* et de *Medea*, mais il ouvrait la voie à l'invention et à une sorte de modernisme. Au fond, retranchez de la *Comedia* les contre-parties comiques concédées au goût populaire, vous n'êtes pas, après tout (et questions de facture à part, de vérité, de vie), tellement loin, quand le sujet est tragique, de la *tragedia* de Virués et d'Argensola. Et cela tient, en partie peut-être, précisément, à l'influence de Giraldi, qu'avait déjà fait ressortir H. Mérimée [2]. G. CIROT.

Lope de Vega's El Desdén vengado, edited, with introduction and notes by **Mabel Margaret Harlan**, Ph. D., Associate Professor of Spanish, Indiana University. Instituto de las Españas en los Estados Unidos, New-York, 1930; XLIX-196 p. petit in-8° ($ 2.60).

L'examen comparatif très minutieux auquel s'est livrée Miss M. M. Harlan semble bien confirmer l'idée qui vient tout naturellement à l'esprit, à savoir que le texte publié dans la *Parte XVI* des *Comedias escogidas de los mejores ingenios de España* (1662), et attribué à Rojas, n'est qu'une transcription exécutée après audition par un *Memorilla* quelconque. On ne peut guère songer à une refonte par Rojas lui-même; et l'erreur dans l'attribution est un fait assez fréquent pour qu'il ne subsiste aucun doute à cet égard. En tout cas, l'original de Lope existe, et il est daté (4 août 1617).

Bien que le tome XV des *Obras de Lope de Vega* publiées par l'Academia Española en donne une transcription fidèle, « with few exceptions », déclare le nouvel éditeur, cette édition se justifie par une fidélité plus grande encore, dont témoigne toute l'introduction, et par l'appareil des notes qui, au bas des pages, relèvent les variantes de 1662 d'une part, et de l'autre celles de l'édition académique et celles d'une copie du XVIII[e] siècle. Il y a aussi 70 pages de notes explicatives qui répondront à toutes les exigences, parfois même au sujet de noms mythologiques ou autres pour lesquels le lecteur, si tant est qu'il se trouve embarrassé, pourrait tout aussi bien se renseigner dans un dictionnaire. J'ai déjà signalé pour d'autres éditions pareille superfétation, qui répond peut-être à certaines nécessités didactiques dont je n'ai pas l'idée : c'est, après

M. Antonio Gasparetti a détaillé ici même (*Bull. hisp.*, 1930, p. 372-403) la dette de Lope aux *Ecatommiti* de Giraldi.

tout, question de choix et de mesure, et je dois reconnaître qu'ici l'excédent (« Galano : Greek physician... Aviçena : Arabian physician... Semíramis : Queen of Assyria... ») n'a pas distrait trop de place, d'autant que souvent l'on s'est contenté de donner des références précises (« Pénélope : Homer, Od. 1, 245; 2, 88; 13, 377; Ovid, *Met.* 13, 30; Luna, p. 264 »). Une bonne petite étude sur la mythologie de Lope nous dispenserait désormais de ces *impedimenta* dont quelques éditeurs alourdissent leurs commentaires. Mais je me place dans l'hypothèse du lecteur familier avec l'antiquité classique : ce n'est sans doute pas la vraie toujours et partout.

Quoi qu'il en soit, Miss M. M. H. mérite des compliments, et aussi les maîtres qui l'ont guidée : Pr. Hill, Dr. Hills et D. F. de Onís.

G. CIROT.

Maurice Bardon, Professeur au Lycée Rollin, ancien Membre de l'Ecole des Hautes Etudes Hispaniques. « *Don Quichotte* » *en France au XVII*e *et au XVIII*e *siècles (1605-1815)*. Bibliothèque de la *Revue de Littérature comparée*. Paris, Champion, 1931. 2 vol., 932 p. gr. in-8°, avec 5 gravures hors texte.

Le *Bulletin hispanique* d'octobre 1930 donnait (p. 426) un compte rendu de l'ouvrage de Max Hellmut Neumann : *Cervantes in Frankreich*, 1582-1910, publié dans le numéro 173 de la *Revue hispanique*. Miss Esther Crooks étudiait le même sujet, restreint à un siècle, dans *The influence of Cervantes in France in the Seventeenth Century* [1]. M. Hazard, dans son *Don Quichotte* [2], a esquissé l'histoire du livre « au cours des siècles ». Enfin M. Bardon couronne cette série d'études avec les deux forts volumes dont il a fait l'objet de sa thèse principale.

On retrouve dans l'accueil réservé au roman de Cervantes en France les caractères de chacune de nos périodes littéraires : il était naturel que le plan de M. B. s'en inspirât. L'étude de chacune des six grandes périodes qu'il distingue commence par le tableau des rapports politiques et littéraires entre France et Espagne à l'époque envisagée.

Au début du XVIIe siècle, la connaissance de l'espagnol était répandue chez nous; les grammaires de Salazar et d'Oudin en favorisaient l'étude. On publiait en français nombre de romans espagnols.

Aussi les traductions du *Don Quichotte* furent-elles bien accueillies. Le *Curieux impertinent* paraissait en français dès 1608 par les soins de Nicolas Beaudoin, et, l'année suivante, un livret inspiré

1. Paris, Les Belles-Lettres, 1931.
2. Paris, Mellottée, s. d. [1931].

de Cervantes donnait dans notre langue le *Discours de Don Quixote, De l'excellence des armes sur les Lettres*, entre autres passages; les contemporains d'Urfé admirèrent d'abord en Cervantes ce qu'il attaquait : le romanesque et le faux.

César Oudin traduisit la première partie du *Don Quichotte* en 1614; François de Rosset, la seconde en 1618. Quelques années après, les éditeurs réunirent ces deux ouvrages en un même volume. Oudin présente l'œuvre comme une satire amusante; il est exact en général, et parfois obscur à force de littéralité : c'est ainsi que *dar manotadas*, s'agissant d'une monture, devient : *faire des manotades;* ou *burla : bourle*. Il est vrai que des notes s'efforcent d'expliquer ces néologismes. Rosset, traducteur également des *Novelas ejemplares* et de *Persiles*, est moins scrupuleux : il allonge et oublie, commet des erreurs (*sabe latín y romance* devient : *il sait le Latin et les Romains* (?). Ses vers, comme ceux d'Oudin, sont assez inégaux.

Le *Don Quichotte* est bientôt un ouvrage de lecture courante, mais « tous se gaudissent de cet épouvantail armé, beaucoup en font usage : nul ne l'estime ni ne le comprend ».

L'époque de Louis XIII (1620-1660) continue à voir dans le *Don Quichotte* un ouvrage amusant; de grandes dames, des écrivains : Maynard, Tallemant, Voiture, Sarrazin, y font allusion. Les burlesques s'en emparent; le héros devient un matamore ridicule au théâtre, — et ici, reconnaissons avec M. B. que Don Quichotte et Sancho, en chair et en os, ne sont pas sympathiques : nous ne pouvons dans ce cas les imaginer, les construire suivant notre fantaisie, comme le permet le texte de Cervantes, qui « suggère mais n'exige pas » et nous met ainsi en sympathie avec les héros où il nous plaît de trouver un peu de nous-mêmes. A quelques-uns, vers 1630, le *Don Quichotte* apparaît comme « la critique et la satire de l'esprit chevaleresque », mais beaucoup encore, à la même date, estiment le « talent de poète pastoral et langoureux de Cervantes bien plus que son génie comique ».

Un Scarron use du burlesque comme d'une arme de combat littéraire; en dehors de ce dessein identique à celui de l'auteur espagnol, et d'une même allure narquoise, on trouve çà et là dans ses œuvres des souvenirs précis du *Don Quichotte*.

L'auteur qui doit le plus à Cervantes aux XVIIe et XVIIIe siècles est Charles Sorel. Le *Berger extravagant* (1627-28) combat, par des moyens renouvelés de son modèle, l'engouement pour les romans pastoraux : le bon chevalier, au ch. LXVII de la deuxième partie, n'avait-il pas suggéré cette transposition ? L'intrigue est analogue : Lysis rappelle Don Quichotte; le valet Carmelin tient de Sancho. Beaucoup de détails sont repris par Sorel : on brûle, après examen,

les romans de Lysis; le voyage en carrosse rappelle l'épisode du cheval de bois... Mais l'œuvre française manque de finesse: les caractères sont outrés, artificiels; les plaisanteries, grossières : Sorel manque de mesure. Il a néanmoins une certaine originalité, et son roman, tel qu'il est, ne manque pas d'intérêt.

Mascarades, ballets, comédies portent Sancho et son maître à la scène. Pichou adapte les *Folies de Cardenio*, pièce mal construite, où Don Quichotte apparaît tardivement et n'est qu'un personnage comique. Guérin de Bouscal traite le même épisode puis consacre une pièce à la rencontre du Chevalier des Miroirs et une autre au *Gouvernement de Sanche Pansa.* Il ne manque pas de verve, et l'on trouve dans ses pièces, comme dans celles de Pichou, de beaux vers cornéliens.

L'âge classique (1660-1700) connaît moins bien le *Don Quichotte* et l'apprécie médiocrement. La connaissance de l'Espagne se fait, sous Louis XIV, plus superficielle et plus rare. La Fontaine est bref, Mme de Sévigné connaît bien le roman, Boileau s'abstient de le juger. Chapelain est sévère pour Cervantes qu'il estime trop dur envers les romans de chevalerie. Molière joue deux pièces sur Don Quichotte et s'inspire à plusieurs reprises du roman : Mme Jourdain emploie auprès de son mari les mêmes arguments que Thérèse Pança auprès du sien pour le dissuader de marier sa fille hors de sa condition; les valets de notre auteur comique rappellent souvent ceux de Cervantes. Et les deux écrivains n'infligent-ils pas à notre superbe des leçons analogues ?

Pierre Perrault et le père Bouhours jugent sévèrement le roman espagnol. Seul, Saint-Evremont, satiriste lui-même, l'a pleinement apprécié. Les allusions sont constantes dans sa correspondance, qu'il signe : « El cavallero... » ou : « Hasta la muerte ». « De tous les livres que j'ai jamais lus, écrit-il, *Don Quichotte* est celui que j'aimerais mieux avoir fait. » Il s'en inspire d'ailleurs fortement dans sa comédie des *Opéra*, une assez vive satire, où il emploie les procédés essentiels de son modèle.

Après Saint-Evremond, M. B. nous ramène aux traducteurs. C'est, en 1677, Filleau de Saint-Martin, qui a « dénationalisé l'œuvre » et y a pratiqué des coupures, mais le style de sa « belle infidèle » est élégant, et elle eut beaucoup de lecteurs.

Dans la version que donne Lesage, en 1704, de la *Deuxième Partie* d'Avellaneda, on sent la main qui écrira Gil Blas : cela explique le succès de la traduction. Les six tomes de la *Suite nouvelle et véritable*, qui ne portent pas la manière de Lesage, sont fastidieux.

Ce début du XVIIIe siècle est marqué d'ailleurs par un renouveau d'intérêt pour l'Espagne et ses écrivains : Philippe V venait de

monter sur le trône d'Espagne. L'abbé Régnier-Desmarais, Saint-Simon, le Maréchal de Tessé connaissent bien et estiment le *Don Quichotte*. L'abbé du Bos le rapproche d'*Hudibras*, de Samuel Butler. En 1712, Marivaux compose *Pharsamon ou les Folies Romanesques*, encore une parodie, dont l'intention, certains détails, et le caractère des personnages rappellent l'œuvre de Cervantes. *La voiture embourbée*, et la comédie du *Prince travesti*, avec son Arlequin parent de Sancho, ont aussi fait des emprunts au *Don Quichotte*.

Dans les œuvres théâtrales dont l'intrigue s'inspire du roman espagnol, le héros devient un critique et un moraliste ou un redresseur de torts, mais n'est plus un matamore. Signalons la tragi-comédie *Basile et Quitterie*, de Gaultier, qui a « de l'esprit, de la grâce, quelquefois de la vigueur » et le *Sancho Pança Gouverneur*, de Dancourt, qui a souvent copié la troisième pièce de Guérin de Bouscal.

Quant aux *Incommoditez de la Grandeur* (1713), nous ne croyons pas que le P. Ducerceau s'y soit uniquement inspiré du *Don Quichotte*. Un paysan que Philippe le Bon trouve endormi à la porte de son palais est habillé, puis traité en duc de Bourgogne; mais les inconvénients de cette situation, qui d'abord l'enchantait, lui apparaissent vite. Il renonce alors au pouvoir et se réveille dans sa condition première, servant ainsi d'exemple au fils du Duc. « Il faut régner, conclut Philippe, en prince qui doit un jour cesser de l'être et qui est sujet à la mort comme les autres hommes. »

Ce thème rappelle celui de *la Vida es sueño* (1635); il n'est pas impossible que Ducerceau ait connu la pièce espagnole. Quoi qu'il en soit, le changement de situation d'un pauvre hère par le caprice d'un prince qui lui cède momentanément sa place, est l'objet de nombreux contes, d'origine orientale : on attribue une expérience analogue à Haroun er Reschid. Don Juan Manuel a exploité le thème dans le *Conde Lucanor* [3]. Des contes italiens présentent des situations semblables. C'est dans ce fonds commun qu'il faut chercher, à notre avis, la source de l'opéra-comique *Si j'étais roi !*, et non dans le *Don Quichotte*, comme le propose M. B.

Les philosophes, les encyclopédistes, se font de Don Quichotte une arme contre la religion et ses ministres : ils ne voient que le côté critique et satirique du roman. Voltaire cite celui-ci, mais le juge superficiellement. A la scène, Favart, Carmontelle et Poinsinet tirent un assez bon parti de leurs emprunts.

Avec les dernières années du siècle et l'Empire, on connaît en général mieux l'Espagne, on l'apprécie plus justement. Des

3. Cf. A. Farinelli, *La vita è un sogno*, t. I, p. 64 et 268.

attaques comme celle de Masson de Morvilliers dans l'*Encyclopédie méthodique* sont rares.

Le *Don Quichotte* devient classique; il a sa place dans l'éducation des jeunes gens. La traduction de Florian (1799), abrégé de l'original, écrite avec élégance, mise au goût du jour, consacre cette réputation. La version de Bouchon Dubournial en 1807 est inférieure.

Citons enfin les pages consacrées à l'iconographie de Don Quichotte en France, et les cinq gravures qui donnent une idée des principales séries inspirées par nos héros : vers 1625, Jean Mosnier leur consacre trente-quatre tableaux au château de Cheverny. Quelques années plus tard, Jacques Lagniet grave trente-huit planches, réunies sous le titre : *Les Advantures du fameux Chevalier Dom Quixot de la Manche et de Sancho Pansa, son escuyer.* Au début du XVIII[e] siècle, Charles-Antoine Coypel peint vingt-huit cartons pour les Gobelins, et l'on en fait de fort belles gravures. Vers 1735, Natoire compose neuf tableaux destinés à la manufacture de Beauvais. Enfin, une estampe du musée Carnavalet montre que l'on faisait servir Don Quichotte à des fins satiriques et politiques.

Une bibliographie de cinquante-deux pages et un index complètent ces beaux livres.

M. B. s'est arrêté à 1815, date à laquelle commencent à apparaître les interprétations symboliques et tristes du *Don Quichotte* qu'adopteront les romantiques. Jusque-là, nous l'avons vu, on faisait du roman une œuvre gaie.

Souvent admiré et imité, le *Don Quichotte* n'a pas suscité d'œuvre de génie : la critique nuancée de M. B. est justement sévère pour ceux qu'il étudie. L'intérêt de son livre est soutenu; la langue en est élégante et alerte. L'on ne peut s'empêcher d'admirer le travail considérable de M. B., qui apporte une contribution fort importante à l'histoire des littératures comparées. Souhaitons, en remerciant M. B. de son étude définitive, d'avoir un jour prochain la suite qu'il annonce en tête de son premier volume.

PAUL MÉRIMÉE.

Maurice Bardon: *Critique du Livre de Dom Quichotte de la Manche, par Pierre Perrault*, 1679. Ouvrage manuscrit publié pour la première fois avec des Notes et une Etude sur l'auteur. Paris, Les Presses Modernes, 1930, 276 p.

Pierre Perrault en veut à Cervantes d'avoir composé un aussi mauvais roman, bien qu'au fond, une partie des défauts du *Don Quichotte* soient simplement ceux de sa « nation vaine et fanfaronne ».

L'auteur espagnol a mêlé dans son livre le « comique » (ou réalisme) et le « poétique » (ou romanesque) : or le sujet n'admettait pas la seconde manière. La morale, les passages sérieux font tache entre les épisodes comiques auxquels ils devraient être incorporés. A cela s'ajoutent les longueurs « tuantes », le « verbiage insuportable » de Cervantes, — sa vanité : il se loue à tous moments, — et sa pédanterie : il explique à Sancho l'origine arabe des mots en *al-*, il lui parle latin, que sais-je encore ?

La critique du livre est minutieuse, monotone : Eudoxe, dans son dialogue avec Néophile, ne laisse rien passer; il met au défi les « beaux esprits » de défendre en détail l'œuvre qu'ils exaltent en gros. Le parallèle des armes et des lettres ne vaut rien. L'aventure des moulins n'est pas croyable : il y en a trop; celle des galériens est mal inventée. Et puis que de paroles « malhonnestes », que de passages grossiers !

Parfois Néophile tente de défendre Cervantes : pourquoi tant demander à un livre de divertissement, s'il fait rire ? Mais Eudoxe n'admet pas cette manière de voir : « Quand notre autheur ne sçait plus que dire pour faire rire, il fait tomber D. Q. avec son cheval, ou bien il fait casser les dents à quelqu'un. »

Et Sancho ? Les jugements qu'il rend dans son île ne s'accordent pas avec la simplicité que lui attribue Cervantes. Quant à ses proverbes, il suffisait de les copier dans un « refranero »...

Une introduction d'une soixantaine de pages nous fait connaître l'homme, honnête et timoré; le receveur général des finances, victime de Colbert; le critique infatigable, qui manque de bon sens et de goût trop souvent. Partisan, avec les Modernes, de la doctrine du progrès en art, ses idées seront reprises sous une forme alerte, propre à les faire valoir, par son frère Charles, dans les *Parallèles*.

M. B. met, dans la reproduction du texte, une conscience scrupuleuse, malheureusement desservie par une impression médiocre. Des notes éclaircissent les allusions de l'auteur ou reproduisent en espagnol les passages du *Don Quichotte* cités.

L'œuvre était inédite, l'auteur presque inconnu. L'édition de M. B. apporte une utile contribution à l'étude de la Querelle des Anciens et des Modernes; elle permet de mieux comprendre l'attitude du XVIIe siècle français face à *Don Quichotte* : Pierre Perrault était d'un milieu trop raisonnable pour goûter la fantaisie et les libertés de Cervantes, — mais surtout, il manquait de clairvoyance...

Paul MÉRIMÉE.

Alonso Cortés, N., *Quevedo en el teatro y otras cosas*. Valladolid, 1930; 215 pages. Le récent ouvrage d'A. C. renferme cinq études d'inégale importance : *Quevedo en el teatro*, *López Silva*, *Precursores de Galdós*, *Narciso Serra*, *Enrique González Martínez*.

La dernière est une allocution prononcée à l'Ateneo de Valladolid pour présenter le poète mexicain qui venait y lire quelques-uns de ses vers. L'évolution du talent de González Martínez, du culte de la forme à la communion intime avec la nature et le monde, est indiquée dans un commentaire prudent de son sonnet *La muerte del Cisne* :

> El [el buho] no tiene la gracia del cisne, mas su inquieta
> pupila, que se cláva en la sombra, interpreta
> el misterioso libro del silencio nocturno.

La troisième, fort rapide, attire l'attention sur un mauvais roman historique, *Memorias de un liberal. Fernando el Deseado*, de López Montenegro et V. Balaguer (?), Barcelone, 1860, qui aurait pu donner à Galdós l'idée d'écrire ses *Episodes*, sans être pour lui un modèle littéraire.

Les autres études, plus minutieuses, apportent de curieux renseignements sur l'utilisation dramatique, au xixe siècle, du personnage de Quevedo, et sur deux auteurs déjà oubliés, López Silva et Serra. A. C. a recherché les pièces dans lesquelles Quevedo jouait un rôle assez important. A côté d'interprétations grotesques de la grande figure de Quevedo (celles d'Eguilar, de Botella), d'autres trop restreintes (celle d'Escosura, Quevedo = médisant), il en est une fort intéressante, celle de Florentino Sanz qui, peu soucieux de la vérité historique quant à l'intrigue, campe un Quevedo amoureux et ténébreux à souhait, comme il convenait en 1848.

L'étude consacrée à Serra (1830-1877) nous fait connaître un improvisateur de talent (qui s'exprimait spontanément en vers [1], comme l'Apolonio de Pérez de Ayala), dépourvu de culture, et à la vie de bohème. Elle permet à A. C. de nous présenter le général Ros de Olano, le père probable de Serra, qui mêla à une vie politique fort agitée des préoccupations littéraires. (Ros de Olano écrivit le prologue du *Diablo Mundo*, d'Espronceda, et collabora avec Espronceda à une comédie.) Quant au fils naturel du général, nous le suivons dans sa carrière poétique et dramatique avec plus de

1. Oudrid, me ha dicho Reguera
que al acabar la función
Subas a la Dirección
que en la dirección te espera.

sympathie que d'admiration. La tentative de réhabilitation d'A. C. ne tirera pas Serra de l'oubli où il gît, malgré ses comédies « pseudo-historiques » et ses comédies de mœurs (*¡Don Tomás!*) que l'on a voulu comparer à celles de Bretón.

López Silva a longuement retenu la sympathie d'A. C. Ce Madrilène plein d'esprit et très attaché à sa bonne ville a surtout chanté les « chulos » et les « chulas », depuis ses premiers vers parus en 1881 dans la revue *Madrid cómico*, jusqu'à ses derniers ouvrages. Poète et auteur dramatique, on peut retrouver en lui le digne héritier de Ramón de la Cruz. Il est aussi l'auteur du livret de la fameuse zarzuela la *Revoltosa* qui, avec la *Verbena de la Paloma*, demeure le chef-d'œuvre du genre. Cette dernière étude est la plus agréable et la mieux informée de tout le livre d'A. C. L'auteur aime son personnage, et nous instruit sur le « teatro por horas », appelé plus tard « género chico ». JEAN SARRAILH.

André Fugier, *La Junte Supérieure des Asturies et l'invasion française* (1810-1811); Paris, F. Alcan, 1930, in-8°, XVII-208 p. et une carte; prix, 60 francs.

L'auteur étudie, dans cette thèse complémentaire, l'histoire de l'assemblée qui, élue en février 1810, administra les Asturies jusqu'en août 1811, et y dirigea la résistance aux armées françaises. On retrouve, dans ce second ouvrage, l'information minutieuse et complète, la méthode exacte et l'objectivité par où se distinguent les deux volumes sur *Napoléon et l'Espagne*[1]. Une brève introduction décrit le pays, la vie économique et sociale au moment de l'invasion, résume les circonstances politiques et militaires où apparut la Junte Supérieure. Nous assistons à son élection, nous la suivons dans ses pérégrinations à travers les Asturies en guerre; nous entrons dans le détail de ses travaux et de ses débats. Elle tente de contrôler et de conduire les opérations, sans d'ailleurs obtenir l'obéissance du pouvoir militaire; elle travaille à résoudre la question des effectifs ou la crise du matériel. Son intervention en matière économique n'apparaît pas moins active; il lui faut assurer le ravitaillement des armées et de la population civile, prohiber l'exportation des vivres, acheter du blé à l'étranger, lutter contre l'épuisement financier d'une région aux trois quarts envahie, solliciter du gouvernement quelques subsides, batailler contre la Galice qui les intercepte, créer une contribution extraordinaire de guerre, séquestrer les biens ecclésiastiques ou confisquer

1. *Napoléon et l'Espagne* (1799-1808); Paris, F. Alcan, 1930, 2 vol. in-8°. V. *Bull. hisp.*, 1931, p. 69, et *Revue historique*, janv.-févr. 1931, p. 142.

ceux des *afrancesados*. Elle doit enfin rester en contact étroit avec les Cortes de Cadiz, soutenir l'esprit public, combattre l'apathie croissante, surveiller et réprimer les manœuvres des suspects. Ce grand effort n'obtient qu'un succès médiocre. La mauvaise répartition des charges financières, les violences des troupes espagnoles, provoquent un mécontentement découragé. La Junte rencontre la vive opposition des fonctionnaires, des hommes qui, dès 1808, ont guidé le soulèvement national; elle n'est sauvée, en décembre 1810, que par le général Losada. Faiblement appuyée par le gouvernement central, dont son particularisme se méfie, peu écoutée de la population, elle se montre souvent timide, hésitante, ne sait pas toujours prendre les mesures nécessaires ou les imposer, et ses vues politiques restent singulièrement courtes. Elle n'a pas mené les événements. Pourtant, la résistance des Asturies est une de celles qui usèrent, par leur ténacité, les armées napoléoniennes; et, d'autre part, la vie politique de la Junte présente déjà certains caractères de la vie politique espagnole au XIXe siècle.

A. RENAUDET.

Julio Jiménez Rueda, *Antología de la prosa en México*. Publicaciones de la Universidad Nacional, México, 1931, 305 p.

Il faut relever tout d'abord la judicieuse préface dont M. Jiménez Rueda fait précéder cette anthologie, ou, plus exactement, comme il dit lui-même, cet essai d'anthologie des prosateurs mexicains. M. Jiménez Rueda s'y élève avec raison, nous semble-t-il, contre la préférence que l'on a toujours accordée, au Mexique, à l'étude des poètes. Il existe, rappelle-t-il, des anthologies de poètes mexicains, il n'y en avait point de prosateurs. Cela tient, dit-on, à la prépondérance de la poésie au Mexique. M. Jiménez Rueda n'a aucune peine à montrer que le merveilleux XVIe siècle mexicain est beaucoup plus riche en grands prosateurs qu'en bons poètes : il énumère Cortés, Bernal Díaz, Suárez de Peralta, qui a quelques pages de tous points admirables, le monument ethnographique de Sahagún, les chroniques monastiques, un Motolinía, d'une si fraîche et si savoureuse simplicité, un Mendieta, le plus vigoureux, le plus ferme, le plus précis des historiens, — tant d'autres encore ! Le XVIIe siècle marque, dans une certaine mesure, une éclipse, ainsi que la première moitié du XVIIIe. Mais celui-ci donne à son déclin un prosateur comme Fr. Servando Teresa de Mier, et Fernández de Lizardi, né en 1776, lui appartient encore un peu. Depuis l'Indépendance, romans, discours, chroniques, essais, travaux historiques, forment un ensemble aisément comparable à la production poétique.

Le point sur lequel on pourra chicaner M. Jiménez Rueda, c'est qu'il ne répond pas explicitement à la question de savoir s'il y a une prose mexicaine, ou, plus précisément, à partir de quelle date il y a une prose mexicaine. On a même l'impression que ce problème, peut-être parce qu'il l'embarrassait, ou pour tout autre motif, il a essayé de l'escamoter. Ne donne-t-il pas à son recueil le titre prudent d'anthologie de la prose « au Mexique » ? Mais la période coloniale n'y est représentée que par Sor Juana Inés de la Cruz — car Fr. Servando Teresa de Mier et Fernández de Lizardi appartiennent autant ou plus à l'Indépendance. S'il ne s'agit pas de la prose mexicaine, mais simplement de la prose « au Mexique », pourquoi éliminer tous ces écrivains du xvie siècle dont M. Jiménez Rueda fait un juste éloge dans sa préface ? D'autre part, puisqu'il réserve une place à Sor Juana, M. Jiménez Rueda estime que la littérature mexicaine a préexisté à l'indépendance politique du pays. Hâtons-nous d'ajouter que, sur ce point, nous sommes entièrement d'accord avec lui, et même que nous serions fort tenté de considérer comme des écrivains proprement mexicains la plupart des grands prosateurs du xvie siècle que nous citions tout à l'heure après lui. Mais nous regretterons que M. Jiménez Rueda n'ait pas cru devoir poser plus nettement le problème, qu'il n'en ait pas analysé, au moins de façon sommaire, les éléments, et qu'il n'ait pas tenté de dégager pourquoi il y a une littérature spécifiquement mexicaine, quels sont ses caractères, en quoi consiste son originalité, par quels traits elle se distingue des autres littératures d'expression castillane. Sa préface donne ainsi une impression de confusion qui laisse le lecteur insatisfait, le critère qui a présidé à la composition du recueil n'apparaît pas clairement, et — à moins que M. Jiménez Rueda ne l'ait spécialement retenue parce que l'on connaît surtout ses poésies — on se demande pourquoi Sor Juana seule a surnagé de tous les prosateurs antérieurs à la fin du xviiie siècle.

Il est vrai qu'une anthologie ne contente jamais tout le monde, ni pour le choix des auteurs, ni pour celui des textes. Il est peu de travaux plus ingrats et qui prêtent plus aisément à la critique, parce que la personnalité de l'éditeur doit intervenir à chaque instant, tout en s'effaçant le plus possible. Il était donc difficile de ne pas être amené à faire quelques réserves sur ces morceaux choisis. Mais ils représentent une initiative presque hardie, et qui mérite la sympathie. On y pourra déplorer l'absence de tel ou tel écrivain, mais on y retrouvera la sûreté de goût habituelle à M. Jiménez Rueda : les pages qu'il a retenues sont toutes dignes d'être lues et étudiées. En leur signalant tout particulièrement cet utile recueil, peut-être rendrons-nous service aux professeurs d'espagnol désireux

d'enrichir leur vision du monde hispanique et d'étendre le champ de leur enseignement.

ROBERT RICARD.

Viajes por España y Portugal. Suplemento al volumen de las *Divagaciones bibliográficas* [1921], por **Arturo Farinelli.** Madrid, 1930; 566 pages grand in-8° (Centro de Estudios históricos). 23 ptas.

Nous avons signalé (*Bull. hisp.*, 1923, p. 300) l'apparition des *Divagaciones* dont le présent volume est le supplément. L'auteur constate, dans son préambule, et non sans une certaine amertume, que personne ne s'est donné la peine de compléter son premier travail. C'est peut-être que l'on s'attendait bien à le voir s'acquitter lui-même de ce soin, lui qui peut s'appliquer le lemme *Vita nostra peregrinatio perpetua*, et dont on sait l'enthousiasme et l'activité. Celui qui eût été tenté faire la chose à sa place eût craint, on peut le supposer, de paraître vouloir faire la leçon à un érudit d'une trop redoutable envergure et, j'ajoute, d'un trop sympathique désintéressement : Farinelli n'écrit pas pour lui, mais pour les autres; il vise à communiquer son acquis, plutôt qu'à l'envelopper artistiquement. Cela même lui donne une physionomie toute particulière et lui vaut la gratitude commune (entière, encore que discrète).

La conception primitive d'une bibliographie des Voyages dans la péninsule ibérique s'est trouvée considérablement élargie par M. A. F. dès sa publication de 1921. Il y a inclus tout ce qui, étant description, suppose un voyage, quel que soit le titre ou le contenant. C'était là le principe d'un enrichissement indéfini. Andrea Navagiero figure à juste titre dans la *Bibliographie* de Foulché-Delbosc; Marineo Siculo a trouvé place dans les *Divagaciones :* on pourrait lui adjoindre Rodrigo Sánchez de Arévalo avec la première partie de son *Historia hispanica.* Parmi nos contemporains M. A. F. a tenu à mentionner les noms des principaux romanciers, en tant que romanciers : Pereda, Pérez Galdós, la Pardo Bazán, Palacio Valdés; et parmi les érudits, pour leurs relations de voyages dans les archives, musées et bibliothèques : Francisque Michel, Morel-Fatio, Charles Graux, Emile Bertaux, Pio Rajna, P. Boissonnade, et bien d'autres.

Il est clair qu'un tel répertoire doit être à la portée de tous les hispanisants.

G. CIROT.

CHRONIQUE

— L. Poinssot et R. Lantier, *Les gouverneurs de La Goulette durant l'occupation espagnole (1535-1574)* (extrait de la *Revue Tunisienne*, nouvelle série, 1re année, 3e-4e trimestres 1930, 34 p.). — On trouvera groupés dans ce solide et utile article tous les textes et renseignements imprimés relatifs aux gouverneurs espagnols de La Goulette. Il complète heureusement l'étude des deux auteurs sur l'inscription espagnole de La Goulette (*Mémorial Henri Basset*, II, p. 185-196. Voir *B. H.*, XXXI, p. 290) et confirme les conclusions du travail de M. Braudel sur les Espagnols en Afrique du Nord (voir *B. H.*, XXXI, p. 286). ROBERT RICARD.

— Alfonso Par (de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona). *Contribución a la Bibliografía Española de Shakespeare* (Instituto del Teatro Nacional), 1 vol. 140 p. Mars 1930. — Dans ce petit volume, l'auteur a d'abord fait la liste de tous les ouvrages espagnols sur Shakespeare qui se trouvent dans sa propre collection; puis dans une 2e partie, plus courte, il a complété cette bibliographie par la liste des ouvrages qu'il connaît, mais qui se trouvent ailleurs. Nous avons ainsi la liste aussi complète que possible des livres et publications shakespeariennes en espagnol (castillan et catalan). Cette double liste se divise en trois parties : traductions ou arrangements; récits inspirés de Shakespeare; livres ou articles de critique. Elle est précédée d'une introduction de 30 pages sur l'histoire des œuvres shakespeariennes en Espagne.

Ce petit livre sera très utile à tous ceux qui s'occupent de Shakespeare et de son influence en Europe. Les anglicisants pourront éprouver un certain étonnement à voir le nombre des écrivains espagnols qui ont traduit, imité ou étudié Shakespeare, presque aussi grand que celui des écrivains français, depuis la traduction de Hamlet par Ramon de la Cruz en 1772 jusqu'aux œuvres complètes plus récentes par Guillermo Macpherson (1919-1929) ou Cipriano Montolíu commencées en 1924 et inachevées. Ils s'intéresseront également à trouver que les premières traductions ou adaptations espagnoles ont été faites sur des adaptations françaises (celles de Ducis surtout) et qu'il a fallu longtemps, avant d'arriver à avoir en Espagne le théâtre shakespearien traduit directement et fidèlement du texte anglais lui-même. Mais ils verront aussi que la critique

actuelle et l'étude des textes faite ces dernières années est bien loin d'être à dédaigner. Shakespeare prend dans la critique espagnole le rang qu'il a partout ailleurs. P. BERGER.

— L'Université de Hambourg organise tous les ans d'importants cours de langue et de littérature réservés à l'Espagne, particulièrement des cours de vacances fréquentés par des centaines d'étudiants. Les cours de vacances de cette année se distinguent par des innovations curieuses : une exposition du livre espagnol, avec une section catalane et une section galicienne, et une exposition de photographies. Des conférences illustrées sur la vie scientifique, économique ou pittoresque des grandes villes. Des cours bien systématiques. Un nombreux personnel, Allemands et Espagnols. C'est une grande expérience, et qui réussit.

— V. Oliva. *El libro español*. Barcelona, 1930. Résumé de l'histoire du livre, avec de très belles illustrations (miniatures, gravures, reliures).

— *Œuvres de Shakespeare*. Barcino, Barcelone, 1930. C. A. Jordana s'est chargé, pour le compte d'une maison d'édition particulièrement entreprenante, de transposer en langue catalane l'œuvre de Shakespeare. Morera i Galicia avait déjà donné l'exemple. Mais Morera était un poète. Il fallait un traducteur. Le tome I donne *Jules César* et *Marc-Antoine;* le tome II contient trois comédies, la *Tempête*, *La Sauvage apprivoisée*, *Les deux cavaliers de Gerone*. Le catalan de C. A. Jordana est dramatique et suggestif, un catalan dynamique et violent. Avec le *Molière* de A. Maseras, ce *Shakespeare* sera une des plus belles acquisitions de la nouvelle littérature catalane.

— Bartomeu Ferrá, *Chopin i George Sand a la cartoixa de Valldemossa*, Palma de Mallorca, 1930. Petit ouvrage — bien documenté et délicieusement illustré (photographies et dessins de l'auteur), — qui nous conte, en un style alerte, précis et vivant, le séjour orageux de Sand et de Chopin dans la plus belle des résidences méditerranéennes. Une certaine rancune court, en sourdine, à travers quelques bouts de page. Rancune fort concevable du reste et légitime. Mais les ombres sont rares et justice est rendue aux deux étrangers. Leur plus grand tort est d'avoir eu un mauvais hiver. *Inde irae*. Les Majorquins furent peut-être froids et hostiles, G. Sand ne fit certainement pas les premiers pas. Les divergences s'exaspérèrent. Et ce fut, après le départ, une vraie petite guerre. Majorque a oublié l'affront. Majorque veut avoir un musée Sand-Chopin. C'est un charmant frontispice à cette intention que le très artistique livre de M. B. Ferrá.

— Frederic Camp, *Itinerari general de la invasió napoleónica*, Barcelona, 1930, Editions de la *Revista*. Les guerres napoléoniennes ont vivement frappé l'attention des historiens catalans; M. Fr. Camp s'est fait une spécialité de cette étude. L'ouvrage qu'il nous donne cette année est des plus précieux. Rien de plus touffu et de plus inextricable que les allées et venues des colonnes de Napoléon ou de ses généraux. Les chemins militaires ont toujours été mystérieux. Et pourtant, une étude des itinéraires explique bien des faits. M. Fr. Camp suit les différents corps à travers leurs multiples va-et-vient, examine l'état des routes, les ressources, les accidents, en somme les conditions matérielles de la campagne. Son livre est copieux, bien qu'abrégé. Il est plein de choses nouvelles, écrit sans haine, aisé et rapide. C'est pour l'historien de la malheureuse guerre un guide de premier ordre.

— *Assaigs de Montaigne*, traduïts al català per Nicolau Mª Rubió i Tudurí, t. 1 (1930), Libreria Catalonia. Barcelona. Le petit livre de V. Bouillier, *La fortune de Montaigne en Italie et en Espagne* (1922) exprimait le vœu, qui était un espoir, que Montaigne pénétrât plus avant dans l'âme de l'Espagne. C'est un Catalan, N. M. Rubió i Tudurí, humaniste exquis, essayiste diligent, qui réalise à courte distance une partie de cette prophétie. La traduction qu'il nous donne n'a d'autre finalité que d'être une catalanisation de Montaigne. Du Montaigne, première manière, celui de 1588. Comme on sent, à le lire, que notre Gascon est un peu catalan ! La langue en est vivante et toute en nuances, d'un parfait naturel, — un peu trop modernisée, seulement, ce qui était inévitable. Le tome paru est le premier d'une série de neuf. L'auteur aime Montaigne, et le prouve. Et ce n'est pas un petit mérite que d'aimer Montaigne, de nos jours, et de le faire aimer.

— Montesquieu. *Considérations sur les Richesses de l'Espagne*, précédées de la *Genèse de l' « Esprit des Lois »*, par Ch. Vellay. J. Bernard, Paris, 1929. La première étude que Montesquieu écrivit en vue de son grand ouvrage de l'*Esprit des Lois* est non la *Monarchie universelle*, comme on l'a cru, mais l'opuscule : *De la principale cause de la décadence de l'Espagne*, qui, remanié, prit le titre de *Considérations sur les richesses de l'Espagne*, utilisé par Montesquieu, mais resté, sous sa forme primitive, inédit jusqu'à ce jour. Le manuscrit fut rédigé vers 1728. Brouillons, dont l'étude est pleine d'enseignements. Observations historiques dont la conclusion est simplement qu'il est dangereux de fonder sur l'or, « la plus mauvaise marchandise de l'univers », la fortune d'un pays.

La préface de M. Ch. Vellay et le texte de Montesquieu sont une heureuse contribution moins à l'histoire de l'Espagne qu'à l'histoire des idées de Montesquieu.

J.-J.-A. BERTRAND.

— William V. Entwistle, *The Loves of Garcilaso.* Reprint from « Hispania », n° 5, november 1930. Ne nous apprend rien de nouveau sur les amours du poète ni sur la personnalité des deux muses qui l'inspirèrent tour à tour, mais s'attache à mettre en lumière mieux qu'elle ne l'a été jusqu'ici l'antithèse de ces deux passions, dont l'une, insatisfaite, n'inspira jamais au poète que des images de beauté et de tendresse, et rayonna sur toute sa vie, tandis que l'autre, plus heureuse, mais s'adressant à un objet indigne, ne dura qu'un moment et n'engendra qu'amertume, inquiétude et mépris de soi. Se basant sur cette opposition et sur ce fait que Garcilaso, au temps de son amour pour Dª Isabel Freyre, n'était pas encore maître de sa technique, Mr. Entwistle déclare que seules des œuvres imparfaites telles que les *Canciones* I et II, peuvent appartenir à cette époque. Des Eglogues, la troisième date, comme on le sait, des dernières années de la vie du poète, la première est faite de morceaux écrits à des dates différentes, remaniés et corrigés après coup. Il apporte donc quelques changements à la chronologie généralement adoptée pour les œuvres de Garcilaso. La *Canción IV* principalement, considérée par Keniston et Navarro Tomás comme appartenant à la période où Isabelle Freyre régnait sur le cœur du poète, est attribuée par Mr. Entwistle à la période napolitaine, ainsi, du reste, que les Sonnets VI et XII, qui traduisent ce même état d'une âme troublée par le remords et le spectacle de sa faiblesse, et que le Sonnet XXXIV où le poète semble enfin apaisé.

S'il nous paraît difficile, en effet, que les vers de la *Canción IV* :

> Nunca en todo el proceso de mi vida
> cosa se me cumplió que desease
> tan presto como aquesta, que a la hora
> se me rindió la señora,
> y al siervo consintió que gobernase
> y usase de la ley del vencimiento...

puissent se rapporter à la dame portugaise, rien ne prouve que l'amour, illégitime en somme, qu'elle inspira n'ait pas pu susciter, dans l'âme du poète, quelque intime combat. Les vers de Nemoroso dans la Seconde Eglogue (v. 1105-1128) semblent bien l'indiquer. La date des Sonnets VI et XII, comme de beaucoup d'autres, reste donc problématique.

— C. Pitollet, *Un episodio desconocido del segundo viaje de Jansenio a España en el año de 1626-1627. Documentos inéditos.* (Extracto del *Homenaje a Bonilla y San Martín*, publicado por la Facultad de Filosofia y letras de la Universidad Central.) T. II, p. 217-233. M. C. Pitollet nous communique les textes inédits de

deux documents copiés par lui à la Bibliothèque de Hambourg (ms. nº 1135), textes qui viennent compléter et éclairer d'un jour nouveau l'histoire de la rivalité entre les Universités d'Espagne et les Jésuites sous Philippe IV, déjà étudiée par La Fuente.

L'un de ces documents est une « Carta de la Universidad de Salamanca a la de Sevilla pidiéndole se junte con ella y con las demás Universidades de España contra los Jesuitas », conséquence d'une lettre de l'Université de Louvain et autres documents dont Jansénius était porteur lors de sa mission en Espagne. L'autre est une « Réfutation » par un provincial de la Compagnie, du « Mémorial » adressé au roi par les Universités : « Causas porque debe ser Recogido el Memorial impresso contra la fundación de los Estudios Reales en Madrid y corregido su autor por el Santo Tribunal de la Inquisición ». — Non publiée, nous n'en avions eu connaissance jusqu'à ce jour que par une courte indication du P. Andrade.

— Edin Brenes, *The Tragic Sense of Life in Miguel de Unamuno*, Editorial Figarola, Maurin, 1931. — Cet essai de Mr. Edin Brenes vient compléter les travaux déjà parus sur Miguel de Unamuno, travaux de M. Romera-Navarro (*Miguel de Unamuno Novelista, Poeta, Ensayista*), de Salvador de Madariaga (*The Genius of Spain* et son Introduction à la traduction anglaise de *El Sentido Trágico de la Vida* par Crawford Flitcht), et de W. A. Beardsley (*Don Miguel* dans *The Modern Language Journal*, vol. IX, p. 352-62) auxquels l'auteur fait de nombreux emprunts.

Mr. Edin Brenes cherche d'abord, par une analyse de *El Sentido Trágico de la Vida*, livre-clef de la philosophie d'Unamuno, à définir ce qu'entend celui-ci par « sentido trágico ». C'est le conflit entre le cœur de l'homme et sa raison, sa soif d'immortalité et sa connaissance de la mort, son besoin de Dieu et son scepticisme. Puis après avoir défini ce qu'est l'homme pour Unamuno, cet homme « de carne y hueso », c'est-à-dire celui qui vit passionnément et qui souffre, qui se laisse guider par son cœur plus que par sa raison, il nous montre qu'à travers toute son œuvre, romans, poésies, essais, la préoccupation constante, l'idée maîtresse et inspiratrice d'Unamuno est toujours cette lutte pour l'immortalité et la survivance, cet aspect tragique de la vie. Don Quichotte est pour lui le saint de cette mystique, le héros de cette philosophie. Philosophie de la foi malgré tout, de la croyance envers et contre la raison qui, selon Mr. Edin Brenes, caractérise l'Espagne de tous les temps, se reflétant dans les chefs-d'œuvre de l'imagination plus que chez ses philosophes, et dont Miguel de Unamuno serait le représentant, l'apôtre actuel.

— Concha Espina, *Copa de Horizontes*, Compañía Ibero Americana de Publicaciones S. A. — Le titre énigmatique de ce recueil

de nouvelles nous est expliqué par l'introduction : l'auteur, Mme Concha Espina, tend vers tous les horizons la coupe où elle recueille « la liqueur des inquiétudes » humaines, faite de larmes et de joies, pour y étancher la soif éternelle de son cœur, et l'offrir à notre soif dans une communion universelle. Ce qui caractérise, en effet, ces nouvelles dont l'action se déroule dans les régions du monde les plus diverses, ce n'est pas cet exotisme si en vogue aujourd'hui, mais plutôt la pensée unique qui les a inspirées : l'universelle fraternité des hommes, la ressemblance des cœurs également aux prises avec le destin, souffrant des mêmes passions, égaux devant l'éternelle douleur. Dans l'aventure la plus banale, Mme Concha Espina, « amateur d'âmes » à sa façon, devine le drame intime, la souffrance cachée. Une intuition bien féminine, un rare don de sympathie, lui font découvrir chez les êtres le mot, l'accent, le geste qui révèlent l'âme et ses mouvements inconscients. Optimiste, elle se complaît à décrire de belles âmes simples qu'un grand sentiment élève parfois jusqu'au sublime; indulgente, elle sait trouver dans les âmes les plus basses, ce qui excuse ou ce qui rachète; seules les passions égoïstes trouvent en elle un juge sévère.

Certains de ces contes offrent une allure ou fantastique, ou mystérieuse. C'est que pour l'auteur, de même que la tragédie trouve place dans les existences en apparence les plus grises, l'aventure et le mystère existent dans la réalité de la vie. Ainsi se révèle sa philosophie dans des contes souvent « ejemplares » dont il nous faut deviner le sens caché... philosophie empreinte d'un certain fatalisme résigné en présence de la vie.

Nous voyons s'affirmer ici les belles qualités déjà appréciées dans les autres œuvres de Mme Concha Espina; poésie de la conception, élévation de la pensée, charme prenant du style d'une simplicité étudiée, et surtout talent de conteur qui, avec chaque œuvre nouvelle, s'impose davantage à notre admiration.

— S. L. Millard Rosenberg, Ph. Professor of Spanish in the University of California at Los Angeles, *Ricardo León, « Tipos y Paisajes »*, illustrated by Marguerite Davis. International Modern Language Series, Ginn and Company. — Anthologie destinée aux étudiants américains des classes les plus avancées. Elle contient les meilleures pages — souvent des chapitres entiers — de l'œuvre de Ricardo León, et fait connaître non seulement l'écrivain, mais l'Espagne telle qu'il l'a dépeinte, l'Espagne traditionnelle, ses types et ses paysages, dont la couleur locale, exempte de conventionnel, mérite d'être révélée aux jeunes hispanisants. Précédée d'une Introduction biographique qui donne une idée de l'ensemble de l'œuvre, chaque roman s'y trouvant analysé, elle est suivie d'abondantes notes explicatives et d'un vocabulaire très complet.

En outre, Mr. Millard Rosenberg a consacré à Ricardo León trois conférences :

Ricardo León Artist and Patriot, Paper read at the Thirty first Annual Meeting of the Physiological Association of the Pacific Coast, at Berkeley, Nov. 29, 1929. Reprinted from *Hispania*, vol. XIII, n° 3, May 1930. — Mr. Rosenberg montre par des exemples que Ricardo León, ordinairement styliste minutieux, atteint la perfection de son art dans les digressions exaltées où la véhémence du sentiment patriotique et le regret passionné du passé lui font oublier le souci de la forme. Il explique sa popularité par cette riche éloquence et par la force du sentiment patriotique.

Style and Ricardo León. Read at the Thirtieth Annual Meeting of the American Association of Teachers of Spanish, Washington, D. C. December 27, 1929. Reprinted from *The Modern Language Journal*, vol. XV, n° 3, December, 1930. — Contre Julio Casares qui, dans *Crítica Profana*, accuse Ricardo León d'abuser des « clichés », Mr. Rosenberg entreprend la légitimation du cliché lorsqu'il est choisi par l'auteur comme la meilleure façon d'exprimer une idée.

Ricardo León, el Tradicionalista, Conferencia pronunciada en la Public Library de Los Angeles, California, el 7 de febrero de 1930. Reprinted from the *Bulletin of Spanish Studies*, vol. VII, n° 27, July 1930. Offre en Espagnol le texte même, à quelques variantes près, de l'Introduction en Anglais à l'Anthologie citée plus haut.

— S. L. Millard Rosenberg, *La Prosa Mexicana*, Conferencia pronunciada en la Public Library de los Angeles el 12 de enero de 1929. Reprinted from *Hispania*, vol. XIII, n° 1. February 1930. — Conférence en espagnol où l'auteur trace un tableau rapide de l'histoire de la prose au Mexique (la poésie ayant été étudiée antérieurement), tableau forcément incomplet, mais où Mr. Millard Rosenberg aurait pu mieux mettre en lumière le dessin général de cette littérature à travers les phases successives de son développement. Comment elle est arrivée à se dégager de l'imitation servile des écrivains de la métropole (le gongorisme y sévit autant qu'en Espagne au XVIIe et au XVIIIe siècle), et comment ce revirement coïncida avec la guerre de l'Indépendance et l'éveil d'une conscience nationale. Il pourrait souligner davantage le développement continu, depuis le début, des travaux d'érudition s'attachant à l'étude de l'histoire, de l'art et de la civilisation locale, avant et depuis la conquête.

A. B.

— *A tentative bibliography of the Belles-Lettres of Uruguay*, by Alfred Cœster, Ph. D. Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1931; VIII-22 pages.

— *Revista de Filología Española*, 1930, n° 1 : J. Brüch, *L'évolution de l' « l » devant les consonnes en espagnol;* — E. Buceta, *Algunas notas históricas al prólogo del « Caballero Zifar »;* — L. Spitzer, « *¡ Volauerunt !* »; — E. García Gómez, *Una olvidada nota de Mehren sobre « La Araucana »;* — C. r. de Menzerath et Oleza, *Spanische Lautdauer* (T. Navarro Tomás); de J. Manrique, *Cancionero*, éd. d'A. Cortina (A. Castro); de L. de Vega, *Obras*, par la R. A. L., t. VI (J. F. Montesinos) [20 pages de critiques et de corrections]; de G. Moldenhauer, *Die Legende von Barlaam* (P. Bohigas); de B. Catalá de Valeriola, *Autobiografía y Justas poéticas* (E. Juliá); de *Fraseología de Cervantes*, par J. Suñé Benages (E. J. M.); de J. Puyol, *D. Diego Clemencín* (J. Sarrailh); de M. Macías, *Aportaciones a la historia de Galicia* (B. S. A.); de C. Bernaldo de Quirós, *Los reyes y la colonización interior de España* et *Departamento de El Bastón de... Ciudad Rodrigo* (B. S. A.); de F. de Figueiredo, *Estudos de historia americana* (B. S. A.); de J. B. Trend, *The performance of Music in Spain.* — N° 2 : Kalmi Baruch, *El judeo-español de Bosnia;* — J. G. Fucilla, *Las imitaciones italianas de Lomas Cantoral;* — R. Lapesa, *Derivados españoles de « sulcus »;* — L. Spitzer, « *Betlengabor* », *une erreur de Gracián ?; Esp. « pícaro »; « Estultar » ' ofender ', ' reñir, reprender ';* — C. r. de B. J. Gallardo, *Obras escogidas*, par P. Sáinz (A. Valbuena); de A. Cubillo de Aragón, *Las muñecas de Marcela* et *El señor de Noches Buenas*, éd. par A. Valbuena (C.); de J. Alvarez Gato, *Obras completas*, éd. par J. Artiles; de J. Martínez de Cuellar, *Desengaño del hombre*, éd. par L. Astrana; de J. Pérez de Moya, *Philosophia secreta* avec étude prél. de E. Gómez de Baquero (A. Valbuena); de *Las apologías de la lengua castellana*, par J. F. Pastor (X.); de R. de Nola, *Libro de guisados*, éd. par Dionisio Pérez (A. Valbuena); de Lope de Vega, *De Kastinjding zonder wraak*, tr. de G. C. van't Hoog (A. van Dam); de J. de Matos Fragoso, *El ingrato agradecido*, éd. par N. C. Heaton (H. Serís et E. Juliá); de F. del Pulgar, *Letras, Glosa a los coplas de Mingo Revulgo*, éd. par J. Domínguez Bordona (E. Buceta). — N° 3 : Eva Seifert, « *Haber* » y « *tener* » *como expresiones de la posesión en español;* — P. Henríquez Ureña, *Observaciones sobre el español en América;* — A. Castro, *Una nota al Guzmán de Mateo Luján de Sayavedra;* — A. Zauner, *Encore une fois « l » devant une consonne;* — C. r. de *Libro verde de Aragón*, éd. par J. de las Cagigas (T. Navarro Tomás); de J. Bickermann, *D. Quijote und Faust* (A. Castro); de R. Bouvier, *Quevedo, « Homme du diable, homme de Dieu »* (E. Buceta); de Fernández Llera, *Gramática y Vocabulario del Fuero Juzgo* (R. Lapesa); de A. de Solís, *Amor y obligación*, éd. par W. Fischer et R. Ruppert (X.), et par E. Juliá (H. Serís); de C. Calabritto, *I romanzi picareschi di Mateo*

Alemán e Vicente Espinel (E. Buceta); de J. Subirá, *La tonadilla escénica* (E. M. T.); de A. Margelli, *Las Cantigas de Alfonso el Sabio;* de F. de Figueiredo, *Historia de la Literatura portuguesa*, et de *Cantigas d'amigo dos travadores galego-portugueses* (Aubrey F. G. Bell); de F. de Figueiredo, *Historia dum « Vencido da vida »* (B. S. A.); de Marqués de Santillana, *Proverbios*, éd. de J. Rogerio Sánchez (E. Buceta); de I. L. Whitman, *Longfellow and Spain* (E. B.). — N° 4 : Eva Seifert, suite de l'art. du n° 3; — A. M. Espinosa, *Origen oriental y desarrollo histórico del cuento de las doce palabras torneadas;* — J. Bruch, *Une fois de plus « l » placé devant une consonne;* — E. Buceta, *Nuevas notas históricas al prólogo del « Caballero Zifar »;* — A. G. Solalinde, *Adiciones y correcciones al primer volumen de la « General Historia de Alfonso X »;* — C. r. de *El libro del Cavallero Zifar*, éd. par Ch. Ph. Wagner (P. B.); de R. Guiette, *La légende de la sacristine*, et de Camoens, *Poesías castellanas y autos*, éd. par Marques Braga (E. Buceta); de Cervantes, *Don Kichote de la Mantzscha*, éd. par W. Giese et H. Tiemann (E. J. M.); de W. Mulertt, « *Azorín* » (C. Fernández); de C. E. Kany, *Fiestas y costumbres españolas* (H. Serís); de Blanca de los Ríos, *« La vida es sueño » y los diez Segismundos de Calderón*, et de Calderón, *El Mágico prodigioso*, éd. par Th. Heinermann. — Bibliographie à chaque numéro.

— *La política universitaria del Emperador Carlos V en España.* Conferencia pronunciada el día 26 de noviembre de 1930 por D. Eduardo Ibarra y Rodríguez, decano de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Madrid, Académico Bibliotecario de la Real Academia de la Historia. (Conferencias dadas en el Centro de Intercambio intelectual germano-español.) Madrid, 1931; 24 pages. Vingt-huit autres conférences avaient été faites dans les mêmes conditions avant cette date, et publiées; les cinq premières sont épuisées; les autres se vendent 1 peseta chacune audit « Centro », Zurbano, 32, Madrid (4). Celle-ci constitue un choix d'observations sur l'organisation et la vie des Universités espagnoles au temps de Charles-Quint, — choix dicté et rendu naturellement piquant par le désir ingénieux et bien plausible de faire des rapprochements avec la situation actuelle (en l'avant-dernier mois de l'année dernière).

Depuis le petit livre de G. Reynier sur *La Vie universitaire dans l'ancienne Espagne* (Paris, Picard, 1902), la question avait été reprise documentairement par plusieurs érudits : Esparabé, Alcocer, Ant. de la Torre, M. Ibarra lui-même, qui prépare un livre dont cette conférence nous donne un avant-goût, et qui ne peut manquer d'exciter la curiosité.

Parmi les usages universitaires, M. Ibarra note celui des comédies

de collège. Lui-même en a refondu une, qu'on représentait, le surlendemain de sa conférence, au Théâtre de la Zarzuela à l'occasion du centenaire de l'inauguration des bâtiments de la Faculté de Pharmacie. C'est une pièce anonyme et sans titre, du XVI[e] siècle, qu'il intitule *Las Oposiciones*, et où il s'est vu obligé de faire des coupes sombres, surtout dans le latin qui émaillait le dialogue et les soutenances ou ce qui est présenté plaisamment comme tel. M. Ibarra rappelle qu'elle a été trouvée par un bibliothécaire de l'Académie de l'Histoire, M. J. García Torriano, qui l'a résumée dans le *Boletín* de cette Académie en 1927. Rappelons, à cette occasion, l'article de Morel-Fatio, *Ate relegata et Minerva restituta*, paru dans le *Bull. hisp.* en 1903 (p. 9-24).

— A propos d'une publication de M. E. G. Gómez touchant la légende arabe d'Alexandre, nous avons annoncé (*Bull. hisp.*, 1930, p. 272) l'ouvrage que préparait M. Georges Radet sur *Alexandre le Grand*, aujourd'hui paru (Paris, L'Artisan du Livre, 2, rue de Fleurus; 1931; 448 pages, petit in-8°). Entre autres choses on y verra comment l'élève d'Aristote a voulu vivre une Iliade, et faire revivre le fougueux héros de l'épopée homérique, Achille, son ancêtre prétendu. Il y a là un cas typique, admirablement exposé, d'autosuggestion religieuse et livresque. Le phénomène inverse des soi-disant réincarnations du grand conquérant et celui des émulations sérieuses que sa gloire a suscitées sont du ressort de la psychologie historique; celui des transformations légendaires (tels le *Dhoul'Garnaïn*, ou le Pseudo-Callisthène et ses dérivés) nous montre, s'épanouissant et s'évanouissant dans le domaine de la fiction, une personnalité extraordinaire que la fiction elle-même a contribué à susciter et à former.

Il y avait, la chose est claire, un intérêt central, même du point de vue purement littéraire, à connaître exactement ce qu'a été cette personnalité. C'est pourquoi l'étude de M. Radet, indépendamment de sa valeur de fond et de forme (pas une note, mais une préparation de toute une vie d'historien et d'helléniste), aura, pour les hispanisants qui ne bornent pas, de propos délibéré, leur horizon, l'attrait d'une belle lumière dans la nuit des temps.

Ainsi pour justifier ici quelques lignes sur pareille production, il est superflu d'invoquer les titres de l'auteur à la bienveillance des lecteurs du *Bulletin hispanique*, qui, sans lui, n'aurait jamais existé et probablement n'existerait plus.

— *A History of Spanish Literature*, by Ernest Mérimée, late professor of the Spanish Language and Literature in the University of Toulouse, translated, revised and enlarged by S. Griswold Morley, professor of Spanish in the University of California. New York, Henri Holt and Company (1930). xv-635 pages in-8°. $ 3.25.

En le mettant à la portée du public américain, par une traduction qui, tout en étant fidèle, est une mise au point et une nouvelle édition corrigée, le consciencieux et savant professeur de Berkeley a montré en quelle estime il tenait le manuel de notre grand hispanisant toulousain, créateur de l'enseignement de l'espagnol en France. Pour qu'une production de ce genre, forcément imparfaite dans le détail, pût paraître digne de l'effort et de l'abnégation que suppose la réalisation à laquelle est arrivé M. S. G. M., il a fallu qu'elle présentât des mérites qu'il est plus difficile à certains critiques d'apercevoir que les erreurs de dates, de titres, d'attributions, voire d'orthographe. La récompense du traducteur sera que, pour le moment, c'est dans sa traduction qu'il faut lire le *Précis*.

Par son labeur obstiné, ses enquêtes multiples en vue d'éclaircir des allusions ou des assertions d'une clarté ou d'une certitude jugées insuffisantes, par l'enrichissement de la bibliographie, M. S. G. M. a fait sienne l'œuvre du professeur français et a acquis un droit de plus à notre reconnaissance et à notre estime.

— Une dissertation sur les vertus médicinales de l'orange, par le Dr Marañón, c'est quelque chose qu'il faut lire ! Rien de plus *jugoso*, si ce n'est l'orange elle-même, cette gloire du sol ibérique. L'histoire n'a d'ailleurs pas été négligée; et l'ambassadeur Navagiero, qui conseilla si bien Boscán, est loué pour le bon goût et le sens poétique qui lui ont fait admirer les vergers aux fruits d'or de l'Andalousie. Le Dr Marañón observe que les voyageurs y avaient prêté peu d'attention jusque-là : on peut faire exception pour Lucio Marineo Siculo, qui dans son *De rebus Hispaniae memorabilibus* (t. II, p. 745, ligne 40, dans l'éd. de Beale), note qu'il en a vu à Cordoue, Séville, Valence et Barcelone, à Plasencia, mais pas ailleurs, si ce n'est à Tolède où il semble considérer comme une merveille d'avoir vu des orangers portant des fruits; il les appelle en latin *citrios* en ajoutant le nom espagnol *narangios.* Mais le fait est que ni Rodrigue de Tolède, ni la Chronique générale, qui le traduit, ni Gil de Zamora, qui le copie en lui ajoutant des citations prises ailleurs, ne mentionnent l'orange parmi les richesses de l'Espagne. Et pas davantage Rodrigo Sánchez, qui nous a laissé une description de l'Espagne peu antérieure à celle du Sicilien; il est vrai que s'il a parcouru la péninsule, il n'a guère su la décrire qu'à l'aide des phrases trouvées toutes faites dans les anciens.

Les recettes données dans ce mince volume, aux dimensions de petit catéchisme paroissial, par Post-Thebussem, sont un folklore qui n'est pas à dédaigner; et l'art culinaire n'a certes pas de plus jolies teintes à sa palette.

— C. Pitollet, *Progrès de l'édition en Espagne* (*La Librairie*, n° 287, févr.-mars 1931). — *Don Benito Pérez Galdós, le « Balzac*

espagnol », dans *Nouvel âge*, juillet 1931 (Librairie Valois, 7, place du Panthéon, Paris, Ve). Bien renseigné, pénétrant, avec des à-côtés piquants.

— Nous avons à peine besoin, sans doute, de recommander la série d'articles publiés par Ludovic Naudeau sous le titre *En Espagne pendant la Révolution* dans l'*Illustration* (20, 27 juin, 11, 25 juillet 1931).

— *Erratum.* — Dans le précédent fascicule, p. 250, la scansion du vers « Proprias sedes... » comporte, pour les quatre dernières syllabes, deux trochées(- ᴗ - ᴗ), et non ᴗ - - ᴗ.

— *Huidige opvattingen over den Cid der Historie*, par J. A. Van Praag; J. B. Volters, Groningen, Den Haag, 1930; 31 pages. Leçon d'ouverture, inspirée par les travaux de D. Ramón Menéndez Pidal, et non dépourvue d'intérêt ni de piquant dans le pays de Reinhart Dozy.

— Au dernier moment, nous apprenons la mort de M. Pierre Paris, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, directeur de la Casa Velásquez et membre de l'Institut (20 octobre).

C'est un grand universitaire qui disparaît, et aussi un incomparable agent de liaison entre la France et l'Espagne.

Les trois directeurs-fondateurs du *Bulletin hispanique*, E. Mérimée, Morel-Fatio, Paris, ont terminé leur tâche. Il ne reste plus que le gérant et le metteur en pages. G. CIROT.

— Rudolf Erckmann, *Der Einfluss der arabisch-spanischen Kultur auf die Entwicklung des Minnesangs.* In : *Deutsche Vierteljahrschrift f. Lit.-wiss. u. Geistesgesch.* 1931, 2, p. 240-284. (L'influence de la civilisation arabico-espagnole sur les développements du Minnesang). L'auteur de cette intéressante étude essaye ici une conciliation entre deux théories opposées : celle de Burdach connue sous le nom de « théorie arabe », et celle de Sceludko; la confrontation est nettement dialectique et l'auteur n'a point la prétention d'apporter de nouvelles données à la discussion. On connaît la curieuse « théorie arabe » du *Minnesang* que le regretté Burdach exposait dans le premier volume de la même revue (1925); depuis on possède, certes, plus d'une nouvelle donnée sur cette question dont l'étude semble redevenue à la mode en Allemagne (cf. l'étude de Günther Müller sur les *Résultats et problèmes de l'étude du Minnesang*, même revue, 1927). Si au temps où Burdach concevait son ingénieuse hypothèse, la thèse arabe était pour ainsi dire invisible par manque d'autres explications, de nos jours, d'après tant d'intéressantes études des savants de la valeur d'un Brinkmann, d'un Schwietering et d'un Gennrich, cette explication est déjà loin de s'imposer nécessairement. Néanmoins, Scheludko allait trop loin

(*Arch. Romanicum*, 12, p. 30-127, 1928) lorsqu'il déclarait que la supposition d'une origine arabe de la poésie provençale est une aberration qu'il faut combattre; c'est entre sa position négative et celle de Burdach que M. Erckmann a essayé d'établir un pont de liaison, en donnant à chacune des deux ce qui lui est dû à juste raison. Après un résumé très intéressant de l'histoire de la domination arabe en Espagne et de toutes ses conséquences pour la civilisation ibérique, M. Erckmann arrive à la conclusion que la culture arabe exerçait une influence sur le Nord de la Péninsule non pas tant par son contenu que par son brillant extérieur, par ses formes générales et, précisément, par l'impossibilité d'une pénétration profonde de l'esprit arabe due à l'ignorance de la langue, par les « éléments de style de la vie arabe, surtout à la vie de cour ». « C'est à travers les sens de l'Espagnol que le peuple arabe, qui aimait à jouir de ses sens (*sinnenfroh*), influait sur lui; il faut tenir compte surtout d'une réception visuelle et auditive », nous dit M. Erckmann dans sa remarquable étude. Il se réfère aussi à certains rapports qui existaient entre des poètes français et les cours que M. Jeanroy a appelées purement espagnoles, c'est-à-dire celles de Castille et de Léon; il semble, selon M. Jeanroy, que les poètes avaient été plutôt attirés vers ces cours-là que vers Barcelone, et M. Erckmann est tout à fait de son avis.

Malgré les incontestables mérites de cette intéressante étude, il y aurait plus d'un point à critiquer. Si suggestif que soit le tableau que l'auteur nous trace de la civilisation arabe de la Péninsule, il est regrettable qu'il se base uniquement sur les travaux de Schack (1865), de Dozy (1874), de Hammer-Purgstall (1850-57) et de von Kremer (1875-77), et semble tout à fait ignorer les travaux plus récents parus surtout en espagnol. Il est inadmissible que l'on cite, dans une revue de telle importance, les noms de Milà y Fontanals et de Menéndez y Pelayo en écrivant tout simplement « *M. M. y Fontanals* » et « *M. M. y Pelayo* »; mais ces petites erreurs sont insignifiantes vu l'envergure de ce travail très ingénieux que tout savant intéressé dans la question du *Minnesang* devrait lire.

Olivier BRACHFELD.

— L'histoire économique de Barcelone au XIIIe siècle, période très active et particulièrement décisive pour la fixation des méthodes commerciales, était demeurée très obscure. Les documents faisaient défaut, parce que les archives de la ville ne contiennent pas de textes antérieurs au XIVe siècle et que les archives des notaires ne possèdent que quelques actes de 1299. Un Français, M. André-E. Sayous, va combler, pour partie, cette lacune avec des actes puisés dans les archives de la cathédrale.

D'ici la fin de l'année, *Estudis academics catalans* publiera un long article de M. Sayous sur « les méthodes commerciales de Barcelone au XIII[e] siècle », suivi de 24 actes relatifs à la société commerciale et surtout à la commande, contrat le plus pratiqué dans les affaires et par la spéculation à cette époque-là.

Le même chercheur a trouvé dans les archives des protocoles de Séville des documents inédits qui lui permettront de préciser bien des points simplement indiqués dans ses deux études antérieures, l'une sur les changes et l'autre sur les sociétés commerciales dans les relations entre l'Espagne et l'Amérique au XVI[e] siècle.

— Publications récentes :

Enríque de Gandía, *Génesis y esencia del arte medieval* (de la Revista « Azul »), 1930, Editorial de La Facultad de Juan Roldan & Cía, calle Florida, 359, Buenos Aires, 105 pages.

Obras escogidas de Salvador Jacinto Polo de Medina, Estudio, edición y notas de José María Cossío (« Los clasicos olvidados »), Madrid, 1931, 369 pages, 7 ptas.

Ezio Levi, *Castelli di Spagna*, con 14 disegni. Milano, Fratelli Treves editori, 1931; 209 pages petit in-8°. Lire 15.

Cervantes, A tentative Bibliography of his works and of the biographical and critical material concerning him, prepared by Jeremiah D. M. Ford, Ph. D., D.-ès-L. (correspondiente de la Real Academia Española) Harvard University, and Ruth Lansing, Ph. D. Simmons College. Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1931; XIV-239 pages in-8°.

A book containing the Risâla *known as* the Dove's Neck-Ring *about love and lovers*, composed by Abû Muhammed 'ali ibn Hazm Al-Andalusî... translated... by A. R. Nykl. The Oriental Institute of the University of Chicago. Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 13, rue Jacob (V[e]), 1931, CXXIV-244 p. in-8°.

Le roman picaresque. Introduction et notes de M. Bataillon. (Les Cent chefs-d'œuvre étrangers.) Paris, La Renaissance du Livre, 78, boulevard Saint-Michel (1931). 156 pages petit in-8°; 5 fr. 50.

Garcilaso de la Vega. Contribución al estudio de la lírica española del siglo XVI, por Margot Arce Blanco (*Rev. de Filología Esp.*, Anejo XIII). Madrid, Hernando, Quintana, 31; 1930. 141 pages in-8°; 10 ptas.

Taionis et Isidori *Nova fragmenta et opera*. Edidit et illustravit Eduard Anspach. Impr. de C. Bermejo, Santísima Trinidad, 7, Madrid, 1930 (Centro de Estudios históricos). 183 pages petit in-8°; 12 ptas.

Clifford Marvin Montgomery, *Early costumbrista writers in Spain (1750-1830)*. University of Pennsylvania, 1931; 91 pages.

TABLE ALPHABETIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

Pages

BATAILLON (M.). — Chronique..... 88
— J. F. Montesinos, *Un esbozo de Fernán Caballero* (bibl.) 80
— H. Cidade, *Ensaio sôbre a crise mental do século XVIII; A marquesa de Alorna* (bibl.) 86
— Dom Chevallier, *Le Cantique spirituel de saint Jean de la Croix* (bibl.). 164
— J. de Carvalho, *A evolução espiritual de Antero* (bibl.) 171
— R. Proença et M. Monmarché, *Les Guides Bleus : Portugal* (bibl.) 280
BERGER (P.). — Chronique 367
B. (A.). — Chronique 90, 286, 370
BERTRAND (J.-J.-A.). — Chronique 89, 368
— J. Bickermann, *Don Quichotte und Faust* (bibl.) 65
BOUILLIER (V.). — Traduction des chapitres IX, XIII, XIX et XXV du *Discreto*. 5
BOUZET (J.). — E. F. Tiscornia, *La lengua de Martín Fierro* (bibl.) 268
BRACHFELD (O.). — Chronique 379
CASALDUERO (J.). — Descripción del problema de la muerte en Angel Ganivet. 214
CAVAILLÈS (H.). — J. Galindo y Villa, *Geografía de México* (bibl.) 277
— F. Kühn, *Geografía de la Argentina* (bibl.) 278
DELAGE (E.). — Chronique 284
CIROT (G.). — Sur le « Fernán González » 104
— Chronique 90, 181, 281, 373
— M. Torres, *El origen del sistema de « Iglesias propias »* (bibl.) 44
— D. L. Serrano, *Cartulario de San Vicente de Oviedo* (bibl.) 45
— R. Menéndez Pidal, *La España del Cid* (bibl.) 47
— G. Moldenhauer, *Die Legende von Barlaam und Josaphat* (bibl.) 52
— C. Carroll Marden, *Berceo, Veintitrés Milagros* (bibl.) 55
— G. T. Northup, *El cuento de Tristán de Leonís* (bibl.) 58
— E. de Gandía, *Historia critica de los mitos de la Conquista americana* (bibl.) 59
— J. A. Meredith, *Introito and Loa in the Spanish Drama* (bibl.) 60
— E. Bullón, *Miguel Servet y la geografía del Renacimiento* (bibl.) 62
— M. Ferrandis et M. Bordonau, *El Concilio de Trento* (bibl.) 64
— G. de Solenni, *Lope de Vega's El Brasil restituido* (bibl.) 66
— Príncipe Pío, *La elección de Fernando IV, Rey de Romanos* (bibl.) 67
— J. F. Pastor, *Las apologías de la lengua castellana en el siglo de oro* (bibl.) 163
— Estanco Louro, *O Livro de Alportel* (bibl.) 172
— G. de Reparaz, *La Constitución natural de España y las de papel* (bibl.). 178
— A. González Palencia, *Los Mozárabes de Toledo* (bibl.) 252
— A. A. Giulian, *Martial and the Epigram in Spain* (bibl.) 259
— J. Millé y Giménez, *Sobre la génesis del Quijote* (bibl.) 261
— J.-S. Pons, *La Littérature catalane en Roussillon* (bibl.) 262
— E. de Gandía, *Del origen de los nombres y apellidos* (bibl.) 273

Pages

Cirot (G.) — M. Artigas et P. Sáinz y Rodríguez, *Epistolario de Valera y Menéndez Pelayo* (bibl.). 275
— G. Marañón, *Ensayo biológico sobre Enrique IV de Castilla y su tiempo* (bibl.)........ 352
— Cecilia Vennard Sargent, *A study of the dramatic works of Cr stóbal de Virués* (bibl.)........ 353
— Mabel Margaret Harlan, *Lope de Vega's El Desdén vengado* (bibl.)..... 355
— A. Farinelli, *Viajes por España y Portugal* (bibl.)........ 366
Gasparetti (A.). — Un ignoto manoscritto palermitano delle « Obras líricas » di Don Antonio de Solís y Rivadeneyra........ 289
Hainsworth (G.). — Quelques notes pour la fortune de Lope de Vega en France........ 199
Krappe (A.-H.). — Une légende de Coruña........ 193
— Le mirage celtique et les sources du « Chevalier Cifar »........ 97
Lambert (E.). — Chronique........ 88
Lavertujon (I.). — M. Legendre, *Littérature espagnole* (bibl.)........ 83
— G Boussagol, *Anthologie de la Littérature espagnole* (bibl.)........ 84
Le Gentil (G.). — Le mouvement intellectuel en Portugal........ 22
Mérimée (P.). — Chronique........ 285
— M. Bardon, *« Don Quichotte » en France au XVII° siècle; Critique du Livre de Dom Quichotte de la Manche, par Pierre Perrault* (bibl.)........ 356 et 359
Pitrou (R.). — O. Antscherl, *J. B. Almeida Garrett* (bibl.)........ 72
— Salvador de Madariaga, *Anglais, Français, Espagnols* (bibl.)........ 173
— Dr H. D. Disselhof, *Die Landschaft in der Mexikanischen Lyri* (bibl.). 265
Pons (J.-S.) — M. Joseph Anglade........ 343
Renaudet (A.). — J. Sarrailh, *Un homme d'État espagnol, Martínez de la Rosa; La Contre-révolution sous la Régence de Madrid* (bibl.)...... 82
— A. Fugier, *La Junte supérieure des Asturies* 363
Reparaz fils (G. de). — Jean Brunhes, hispanisant........ 39
Ricard (R.). — Chronique........ 367
— J. Jiménez Rueda, *Antología de la prosa en México* (bibl.)........ 364
Sarrailh (J.). — A. Fugier, *Napoléon et l'Espagne* (bibl.)........ 69
— M. Alonso Cortés, *Quevedo en el teatro y otras cosas* (bibl.)........ 362
Vazquez Arjona (C.). — Un episodio nacional de Benito Pérez Galdós, « El 19 de Marzo y el 2 de Mayo » (Cotejo histórico)........ 116

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

Histoire littéraire. — Une légende de Coruña (**Alexander Haggerty Krappe**), p. 193-198; — Le mirage celtique et les sources du « Chevalier Cifar » (**A. H. Krappe**), p. 97-103; — Sur le « Fernán González » (**G. Cirot**), p. 104-115; — Quelques notes pour la fortune de Lope de Vega en France (**G. Hainsworth**), p. 199-213; — Traduction des chapitres IX, XIII, XIX et XXV du *Discreto* (**Victor Bouillier**), p. 5-21; — Un ignoto manoscritto palermitano delle « Obras líricas » di Don Antonio de Solís y Rivadeneyra (**Antonio Gasparetti**), p. 289-324); — Un Episodio nacional de Benito Pérez Galdós, « El 19 de Marzo y el 2 de Mayo » (Cotejo histórico) (**Carlos Vázquez Arjona**), p. 116-139; — Descripción del problema de la muerte en Angel Ganivet (**Joaquin Casalduero**), p. 214-246; — Le mouvement intellectuel en Portugal (**Georges Le Gentil**), p. 22 38.

Nécrologie. — Jean Brunhes, hispanisant (**G. de Reparaz fils**), p. 39-43. — M. Joseph Anglade (1868-1930) (**Joseph-S. Pons**), p. 343-346.

Chronique. — Baruzi (**M. B.**), p. 88; — Lampérez y Romea, García Mercadal (**E. Lambert**), p. 88; — Oller, Rodríguez Marín, M. Artigas (**J.-J.-A. Bertrand**), p. 89; — Rendón (**A. B.**), p. 90; — Sarrailh, Hills, Valls Taberner, *Obra del Cançoner popular de Catalunya*, Desdevises du Dezert, C. Pitollet, Dunn, Farinelli, A. Bushee, Sanvisenti, Carroll Marden, Gillet; Publications récentes; *Erratum*, Revue des Questions historiques (**G. C**), p. 90; — A. Bonilla, Gil Fagoaga; G. Moldenhauer, M. León Sánchez, Cascales Muñoz, B. de Gaiffier, *Revista de Estudios hispánicos*, A. de las Casas, Pitollet, *Revista de Filología Española*, *Bulletin of Spanish Studies*, Zandvort, Barreda, C. Roth, Pemartin, Saint-René Taillandier, F. de Figueiredo, *Errata*, Johnsen, Fichter, Millard Rosenberg, M. Asín Palacios, J. Oliver Asín, A. Faria Gersão Ventura, Piskorski, Zarco, J. Llobera, Zelson, J. Lambert, A. Lévi, Lejeune, Morley, L. D. Baillif et M. Beath Jones, *Centro de Estudios históricos*, J. Cassou, Publications récentes (**G. C.**), p. 181; — *Peuples et civilisations*, Entwistle, Högberg, Galo Sánchez, Sánchez Albornoz, *Revista lusitana*, G. de Reparaz fils, Ezio Levi, Cuevillas et Lourenzo, Pereda Valdés, Pellegrini, Vélez, Ellery Leonard, Renaudet, Pidal, *PMLA* (**G. C.**); Bullón (**E. Delage**); Bardon, Lambert (**Paul Mérimée**); Rocas Llolet, Ríos Ríos (**A. B.**); Publications récentes, Erratum, p. 281-288; — Poinsot et Lantier (**R. Ricard**); A. Par (**P. Berger**); Cours de Hambourg; Oliva, Jordana, Ferrá, Camp, Rubió y Tudurí, Vellay (**J.-J.-A. Bertrand**), Entwistle, Pitollet, Edin Brenes, Concha Espina, Millard Rosenberg (**A. B.**); Cœster, *Revista de Filología Española*, Ibarra y Rodríguez, Radet, Griswold Morley, Marañón, Pitollet, Naudeau, *Erratum*, Van Praag, Pierre Paris (**G. C.**); Erckmann (**O. Brachfeld**); Sayous; Publications récentes, p. 367-390.

Tables, p. 381.

II. Variétés, notes, chroniques.

Histoire littéraire. — L'hirondelle et les petits oiseaux dans « El conde Lucanor » (**G. Cirot**), p. 140-143; — Le « Carmen Campidoctoris » (**G. C.**), p. 144-149; — Le rythme du « Carmen Campidoctoris » (**G. C.**), p. 247-252; — Góngora et Musée (**G. C.**), p. 328-331; — Antheros (**Marcel Bataillon**), p. 156; — Note sur la fortune de Gracián en Hongrie (**Olivier Brachfeld**), p 331-335; — A propos de « Fernán Caballero » et de Montesinos (**Camille Pitollet**), p. 335-340); — Blasco Ibáñez, sujet de thèse doctorale (**C. Pitollet**), p. 157-162.

Histoire. — Notes on Catalonian history in the 10-11 th centuries (**Harriet Pratt Lattin**), p. 325-328; — La reine Eléonore et la Nation germanique de l'Université d'Orléans (un document inédit) (**Serge Denis**), p. 149-155; — Les Moris-

ques et leur expulsion vus du Mexique (**Robert Ricard**), p. 252-254 ; — Une vie de Godoy en allemand (**C. Pitollet**), p. 340-342.

Universités et Enseignement. — L'Institut d'Études catalanes (**J.-J.-A. Bertrand**), p. 348-350 ; — Agrégation d'espagnol (Concours de 1932), p. 350 ; — Résultats des concours, p. 351.

III. Bibliographie.

M. Torres, *El origen del sistema de « Iglesias propias »* (**G. Cirot**), p. 44 ; — D.-L. Serrano, *Cartulario de San Vicente de Oviedo* (**G. C.**), p. 45 ; — R. Menéndez Pidal, *La España del Cid* (**G. C.**), p. 47 ; — G. Moldenhauer, *Die Legende von Barlaam und Josaphat* (**G. C**), p. 52 ; — Berceo, *Veintitrés Milagros*, éd. Carroll Marden (**G. C.**) p. 55 ; – G T. Northup, *El cuento de Tristán de Leonis* (**G. C.**), p. 56 ; — Ch. Ph. Wagner, *El libro del Cauallero Zifar* (**G. C.**), p. 58 ; — E. de Gandía, *Historica crítica de los mitos de la Conquista americana* (**G. C.**), p. 59 ; — J. A. Meredith, *Introito and Loa in the Spanish Drama* (**G. C.**), p. 60 ; — E. Bullón, *Miguel Servet y la geografía del Renacimiento* (**G. C.**), p. 62 ; — M. Ferrandis et M. Bordonau, *El Concilio de Trento* (**G. C.**), p. 64; — J. Bickermann, *Don Quichotte und Faust* (**J.-J.-A. Bertrand**), p. 65 ; — G. de Solenni, *Lope de Vega's El Brasil restituido* (**G. C**), p. 66 ; — Príncipe Pío, *La elección de Fernando IV, Rey de Romanos* (**G. C.**), p. 67 ; — A. Fugier, *Napoléon et l'Espagne* (**J. Sarrailh**), p. 69 ; — O. Antscherl, *J. B. Almeida Garrett* (**R. Pitrou**), p. 72 ; — J. F. Montesinos, *Un esbozo de Fernán Caballero* (**M. B.**), p. 80 ; — J. Sarrailh, *Un homme d'Etat espagnol, Martinez de la Rosa; La Contre-révolution sous la Régence de Madrid* (**A. Renaudet**), p. 82 ; — M. Legendre, *Littérature espagnole* (**I. Lavertujon**), p. 83 ; — G. Boussagol, *Anthologie de la Littérature espagnole* (**I. L.**), p. 84 ; — H. Cidade, *Ensaio sôbre a crise mental do século XVIII; A Marquesa de Alorna* (**M. Bataillon**), p. 86.

J. F. Pastor, *Las apologías de la lengua castellana en el siglo de oro* (**G. Cirot**), p. 163 ; — Dom Chevallier, *Le Cantique spirituel de saint Jean de la Croix* (**M. Bataillon**), p. 164 ; J. de Carvalho, *A evolução espiritual de Antero* (**M. B.**), p. 171 ; — Estanco Louro, *O Livro de Alportel* (**G. C.**), p. 172 ; — Salvador de Madariaga, *Anglais, Français, Espagnols* (**Robert Pitrou**), p. 173 ; — Gonzalo de Reparaz, *La Constitución natural de España y las de papel; Geografía y política* (**G. C.**), p. 178.

A. González Palencia, *Los Mozárabes de Toledo* (**G. C.**), p. 252. — A. A. Giulian, *Martial and the Epigram in Spain* (**G. C.**), p. 259 ; — J. Millé y Giménez, *Sobre la génesis del Quijote* (**G. C.**), p. 261 ; — J.-S. Pons, *La Littérature catalane en Roussillon* (**G. C**), p. 262 ; — Dr H D. Disselhof, *Die Landschaft in der Mexikanischen Lyrik* (**R. Pitrou**), p. 265 ; — E. F. Tiscornia, *La lengua de Martín Fierro* (**J. Bouzet**), p. 268 ; — E. de Gandía, *Del origen de los nombres y apellidos* (**G. C.**), p. 273 ; — M. Artigas et P. Sáinz y Rodríguez, *Epistolario de Valera y Menéndez Pelayo* (**G. C.**), p. 275 ; — J. Galindo y Villa, *Geografía de México* (**H. Cavaillès**), p. 277 ; — F. Kühn, *Geografía de la Argentina* (**H. C.**), p. 278 ; — R. Proença et M. Monmarché, *Les Guides Bleus : Portugal* (**M. Bataillon**), p. 280.

G. Marañón, *Ensayo biológico sobre Enrique IV de Castilla y su tiempo* (**G. C.**), p. 352 ; — Cecilia Vennard Sargent, *A study of the dramatic works of Cristóbal de Virués* (**G. C.**), p. 353 ; — Mabel Margaret Harlan, *Lope de Vega's El Desdén vengado* (**G. C.**), p. 355 ; — Maurice Bardon, *« Don Quichotte » en France au XVIIe siècle* (1605-1815) ; — *Critique du Livre de Dom Quichotte de la Manche, par Pierre Perrault* (1679) (**Paul Mérimée**), p. 356 et 360 ; — M Alonso Cortés, *Quevedo en el teatro y otras cosas* (**Jean Sarrailh**), p. 362 ; — André Fugier, *La Junte supérieure des Asturies et l'invasion française* (1810-1811) (**A. Renaudet**), p. 363 ; — Julio Jiménez Rueda, *Antología de la prosa en México* (**Robert Ricard**), p. 364 ; — A. Farinelli, *Viajes por España y Portugal* (**G. C.**), p. 366.

26 octobre 1931.

LA RÉDACTION : G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant.*


BOUND BY
HNM